This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE LIBRARY
OF THE

PERIODICAL ROOM
CLASS 905
BOOK R32

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

HISTORIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

CINQUANTIÈME ANNÉE

TOME CENT QUARANTE-NEUVIÈME

Mai-Août 1925.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1925

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE VICTIME DE LA DIPLOMATIE PONTIFICALE AU XVIe SIÈCLE

GUILLAUME DE PATRIS

ABBÉ DE LA GRASSE

(1535-1580)

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS TIRÉS DES ARCHIVES DU VATICAN[1]

I

De cette époque, attachante entre toutes, qu'est le XVIe siècle, né dans les splendeurs de la Renaissance, grandi dans les agitations d'une politique incertaine et dont la seconde moitié fut ensanglantée par les plus violentes luttes religieuses, émergent bien des figures dont l'histoire générale a retenu les traits. Mais, à côté de ces acteurs de premier plan, il en est d'autres moins célèbres qui, sur cette scène ardente, eurent aussi à jouer un rôle actif, à dépenser leur passion ou à déployer leurs intrigues. C'est un de ces acteurs du grand drame politique et religieux de la seconde moitié du XVIe siècle dont nous voudrions évoquer la vie et la mort tragique, en parlant de Guillaume de Patris, abbé de la Grasse, lieutenant et auditeur général du cardinal d'Armagnac[2].

1. *Sources.* — Manuscrits : Archives du Vatican, registres de la nonciature d'Avignon. — Archives départementales de Vaucluse, séries B, C, G. — Archives départementales de l'Aveyron, séries E, G. — Archives communales de Rodez, Cité, séries BB, CC; de Bourg, série BB. — Archives communales de Bédarrides, série GG. — Archives de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, Bonald, *Histoire des comtes de Rodez.* — Archives du château de Cougousse, titres divers. — Paris. Bibliothèque nationale, manuscrits : fonds français, n° 20445. — Bibliothèque d'Avignon, manuscrit n° 2476. — Bibliothèque d'Avignon, Bertrand, *Journal sur les guerres civiles du Comtat-Venaissin.* — Bibliothèque de Carpentras, J. de Morelli, *Discours des guerres de la comté de Venayssin et de la Provence.*

2. Sur le cardinal d'Armagnac, cf. C. Couderc, *Bibliographie historique du Rouergue,* Paris, Champion, 1920, p. 51-53.

Digitized by Google

Par sa vie, comme par sa mort, il est très représentatif de son temps. Homme d'Église qui ne dédaignait pas de porter la cuirasse sous le rochet, administrateur à la fois prudent et ferme, diplomate avisé, il fut mêlé aux troubles qui désolaient le royaume et avança sur une route semée de haines. De bonne heure il avait pu se convaincre que la vengeance fleurit surtout au cours des guerres civiles, que le meurtre et l'assassinat sont alors monnaie courante et que, quels que soient les services rendus à une cause et en dépit des partisans les plus fidèles, nul ne peut se flatter d'échapper au poison ou au poignard de ses ennemis.

Il naquit à Rodez[1], et non à Toulouse, comme on l'a affirmé[2], sur une phrase trop légèrement entendue de Nostradamus. Celui-ci, qui fut son contemporain[3], dit qu'au moment de sa mort « il était âgé de trente-huit à quarante ans[4] », ce qui a fait placer la date de sa naissance aux environs de 1539. Comme on rencontre le premier acte de son administration en 1553[5], il semble bien que l'on doive assigner à sa venue au monde une date un peu antérieure, sûrement après 1530, mais non pas très éloignée de 1535. Il était fils d'autre Guillaume de Patris et de Jeanne de Nattes de la Calmontie. Son père appartenait à une famille que l'on suit dans le Comtat-Venaissin à partir du xve siècle[6] et qui joua un certain rôle dans l'administration civile[7] et dans les guerres religieuses, où elle s'affirma à la tête du parti catho-

1. H. Affre, *Biographie aveyronnaise*, Rodez, 1881, p. 282.

2. *L'Abbé Guillaume de Patris (1539-1580)*, dans les *Mémoires de la Société des arts et des sciences de Carcassonne*, 1893, t. VII (I), p. 35.

3. César Nostradamus, fils de Michel Nostradamus, le fameux astrologue, médecin de Charles IX, né à Salon en 1555, mort dans cette ville en 1622.

4. *Histoire et chronique de Provence*, Lyon, 1614, p. 829.

5. Arch. départ. Vaucluse, C, 154.

6. C.-F. Barjavel, *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse*, Carpentras, 1841, t. II, p. 235 et suiv. « La famille de Patris, dont le nom survit encore dans une maison de campagne entre Pernes et Carpentras, a habité cette dernière ville depuis le xve jusqu'au xviie siècle; elle vivait aussi à Pernes dans le xvie siècle et a possédé la coseigneurie de Vénasque et de Saint-Didier. [Giberti, ms. Carpentras, t. I, ch. x, art. 1, p. 1086. — Ch. Cottier, *Notes historiques sur les recteurs du Comtat*, p. 216, 218, 219.] » — Cf. Arch. départ. Vaucluse, B, 48, et G., 271, fol. 277, et L.-H. Labande, *Avignon au XVe siècle*, p. 362.

7. P. de Faucher, *Liste des anciens syndics et consuls de Carpentras*, Avignon, Seguin, 1893.

Digitized by Google

lique[1]. Sa mère se rattachait à la maison de Nattes[2], une des plus enracinées au sol du Rouergue, illustrée par les exploits de Béranger de Nattes qui, le 17 septembre 1367, chassa les Anglais de Rodez.

D'après un ancien mémoire de famille, c'est le cardinal d'Armagnac qui aurait attiré du Comtat-Venaissin en Rouergue cette branche des Patris[3]. Ce point nous paraît obscur, car, d'une part, nous les rencontrons à Rodez dès 1527[4] et, d'autre part, ce n'est que dans la seconde moitié du XVIe siècle que Georges d'Armagnac paraît avoir eu avec le Comtat des relations suivies. Il est possible cependant qu'au cours d'un des nombreux voyages qui marquèrent sa jeunesse, le futur cardinal ait ramené et fixé en Rouergue celui qui devait donner le jour à Guillaume de Patris.

Celui-ci était le cadet de quatre enfants[5]. Destiné de bonne heure à l'Église, suivant une tradition alors courante et qui se renouvela depuis pour d'autres cadets de sa famille, Guillaume de Patris grandit dans la vieille et austère cité qu'était le Rodez du XVIe siècle, à l'ombre de la tour merveilleuse que François d'Estaing venait d'élever dans l'élan de la Renaissance, pour couronner la cathédrale gothique, œuvre de trois siècles de la-

1. Pithon-Curt, *Histoire de la noblesse du Comtat-Venaissin*, t. I, p. 30, 73, 192, 358; t. III, p. 144, 170, 212, 253, 375, 446, 538; t. IV, p. 576, 628.

2. H. de Barrau, *Documens historiques et généalogiques sur les familles... du Rouergue*, t. III, p. 527 et suiv.

3. H. de Barrau, *Documens...*, t. IV, p. 76 et suiv. — Cf. vicomte de Bonald, *Nobles et marchands*, dans la *Revue historique de Toulouse*, avril 1923.

4. Arch. départ. Aveyron, E, 455 et 1658.

5. Les enfants de Guillaume de Patris et de Jeanne de Nattes de la Calmontie furent :

I. François de Patris, trésorier de France en la généralité de Montauban, marié à Isabeau de Gaubert de Caminade, fille de Jean de Gaubert, procureur général au parlement de Toulouse, dont une fille unique, Delphine de Patris, qui épousa, en 1609, François-Robert de Fontanges d'Auberoques, dont la famille se fondit dans celle de La Garde-Chambonas, d'où sortit le marquis de Chambonas, dernier ministre des Affaires étrangères sous Louis XVI.

II. Guillaume de Patris, abbé de la Grasse.

III. Autre François de Patris, seigneur de la Jonquière, député par les États du Rouergue vers le duc de Mayenne en 1581 et vers le roi en 1616, premier consul de Rodez en 1606, 1607 et 1617, marié, le 4 janvier 1587, à Isabeau d'Escarilhan, fille de N. d'Escarilhan et de Catherine d'Alary de Tanus. Il continua la branche du Rouergue.

IV. Hélène de Patris, mariée à Jean de Vedel (Titres de famille : archives du château de Cougousse).

Digitized by Google

beur et de foi. On parlait encore dans la capitale du Rouergue de la visite de François Ier, bientôt suivie de celle du roi de Navarre et de la reine Marguerite[1]. Quelques années plus tard, on commençait à s'inquiéter des idées nouvelles qui, d'abord discrètement propagées à travers la province, devaient un jour se répandre brusquement, comme un feu longtemps couvé[2]. C'étaient les débuts de la Réforme, déjà vivante sur d'autres parties de la chrétienté, les préludes des guerres religieuses auxquelles Guillaume de Patris allait être si intimement mêlé : mais sa première jeunesse ignora ces luttes, qui ne devaient désoler le Rouergue qu'à partir de 1559, et s'écoula dans une atmosphère de foi robuste et de tradition tenace, défendue par la vigilante orthodoxie du cardinal Georges d'Armagnac.

Plus jeune que la plupart des hommes éminents assemblés par Georges d'Armagnac dans l'austère évêché où venait de mourir François d'Estaing, Guillaume de Patris dut pourtant les connaître et goûter le charme de la Renaissance dont le nouveau prélat se faisait dans sa bonne ville le protecteur généreux et éclairé. Il l'avait transformée, en se composant une cour épiscopale où fleurissait l'humanisme. On y voyait le naturaliste Pierre Gilles, le jurisconsulte Desfosses, l'évêque et fameux théologien Nicolas de Mangin, le sculpteur toulousain Bachelier, l'architecte Guillaume Philandrier, qui publia en 1551 un commentaire sur Vitruve[3]. Élève de Louis d'Amboise, ancien combattant des guerres d'Italie, prélat lettré, savant et riche, Georges d'Armagnac ne se confinait pas dans l'administration religieuse : à l'exemple de tant d'évêques du XVIe siècle, il favorisait le mouvement de rénovation artistique qui atteignait alors en France son apogée et les nombreux vestiges de l'architecture civile qui nous sont restés de cette époque témoignent du magnifique effort dont le cardinal fut l'inspirateur et se fit aussi le Mécène.

Peu de traces sont restées de l'activité de Guillaume de Patris dans cette province de Rouergue, à laquelle le rattachait sa naissance. Il n'avait pas tardé cependant à y acquérir une juste renommée. Nous en trouvons la preuve dans le fait qu'il fut député du diocèse de Rodez à l'Assemblée générale du clergé de France,

1. P. Benoît, *le Vieux Rodez*, p. 119 et suiv.
2. Baron de Gaujal, *Annales du Rouergue*, 1568.
3. P. Benoît, *le Vieux Rodez*, p. 118.

Digitized by Google

tenue à Paris en 1567[1]. Cette assemblée avait pour but de ratifier les décisions de celle qui avait été tenue six ans auparavant, et que l'on connaît sous le nom fameux de colloque de Poissy. Le cardinal d'Armagnac avait assisté au colloque de Poissy, auquel il s'était d'abord montré opposé[2]. Il ne semble pas que son jeune auditeur l'ait accompagné en cette circonstance et nous n'avons pas davantage relevé trace de la présence de celui-ci à la chambre ecclésiastique des Etats de Blois en 1576[3]. L'Assemblée de 1567 dura assez longtemps, du 25 octobre de cette année au 9 février 1568, à cause des troubles de Paris, soulevés par les huguenots et marqués par la mort du connétable de Montmorency. C'est cette Assemblée qui décida que les suivantes se tiendraient de cinq ans en cinq ans.

Si Guillaume de Patris ne semble pas avoir joué dans l'administration du diocèse de Rodez un rôle de premier plan, puisqu'il le quitta de bonne heure, attaché à la fortune de son protecteur[4], l'un et l'autre durent à la communauté de leur origine de ne pas se désintéresser du Rouergue, même lorsque les circonstances les eurent éloignés de leur province natale. Nous verrons comment Rodez fut, en 1580, préservé d'une tentative calviniste par la vigilance de Guillaume de Patris. Il n'avait d'ailleurs pas cessé de conserver dans cette ville des liens de famille et d'intérêt.

Dans son histoire manuscrite des comtes de Rodez, Bonald, qui écrivait en 1610, nous apprend que le chanoine Hélyon Joufroy « fit batir en la dite ville une fort belle maison qui s'y voit encore, enrichie de beaucoup de singularités. Elle appartenait à Guillaume de Patris, abbé de la Grâce, et est encore à ses héritiers[5] ». Cette maison, toujours appelée maison d'Armagnac, classée aujourd'hui comme monument historique et dont Prosper Mérimée disait, en 1838, qu' « elle a conservé des pilastres couverts d'arabesques, des médaillons richement encadrés, enfin

1. *Collection des procès-verbaux des Assemblées générales du clergé de France depuis 1560 jusqu'à présent*, 1767, t. I, p. 43.

2. P. Albi, *Éloges historiques des cardinaux illustres*, 1644, p. 332.

3. *Recueil des États*, 1651, p. 200 et suiv.

4. Guillaume de Patris fut, durant quatre années, grand vicaire et official du diocèse de Vabres, dont Georges d'Armagnac était évêque (arch. du Vatican, Avignon, R. IX, fol. 140).

5. Arch. de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, manuscrit Bonald.

Digitized by Google

quantité de détails d'une admirable exécution », est un des plus purs et des plus beaux spécimens de l'architecture de la Renaissance qui soit conservé en Rouergue. Construite dans les toutes premières années du XVIe siècle, elle avait passé avant 1529 à Pierre Cluzel, prévôt d'Albi, un des héritiers du chanoine Jouffroy. D'après un de nos historiens [1], elle serait devenue l'Hôtellerie de Jésus, c'est-à-dire une auberge, « destination légitime, mais indigne, à laquelle l'abbé de Patris l'arracha, si l'hôtellerie se maintint jusqu'à son acquisition [2] ».

Il devait la laisser à sa famille, qui la détenait encore vers 1625; le fait d'avoir occupé, en plein XVIe siècle, une aussi somptueuse demeure témoigne de l'importance de son possesseur; le fait de l'avoir détournée d'une destination misérable témoigne aussi du goût qui le distinguait et, s'il puisa ce goût sûr et déjà affiné dans l'atmosphère générale de son temps, Guillaume de Patris dut trouver maintes occasions de le développer et de l'affermir dans le commerce du cardinal d'Armagnac.

Georges d'Armagnac, nommé évêque de Rodez en 1529, conserva ce siège jusqu'en 1562, date où il fut promu à l'archevêché de Toulouse. Il avait, au cours de ces trente années, été mêlé aux grands événements politiques de son temps et s'était vu confier diverses missions diplomatiques à Venise et à Rome [3]. En 1552, il occupait la haute charge de lieutenant général en Languedoc. Sa naissance, son prestige, les qualités d'administrateur dont il avait fait preuve, son expérience des hommes et des choses de son siècle avaient fixé sur lui l'attention de la cour de Rome et de la cour de France. Il était prédestiné à jouer un rôle dans ce Comtat-Venaissin, qui offrait la particularité d'être une terre pontificale enchâssée dans le domaine royal, si violemment troublée alors par les guerres de religion.

L'accord qui donnait au Saint-Siège la possession du Comtat-Venaissin remontait au jeudi saint, 13 avril 1229 [4]. Il avait été conclu à Paris, entre le roi de France Louis IX, Raymond VII,

1. H. Affre, *Lettres sur l'histoire de Rodez*. Rodez, 1874.

2. B. Lunet, *Maison d'Armagnac*, dans les *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron*, t. XIII, p. 241 et suiv. Étude critique de l'origine, de la destination primitive de cette maison et description archéologique.

3. P. Maruéjouls, *Étude biographique sur le cardinal d'Armagnac (1500-1585)*, 1896, p. 2-3.

4. Voir Auguste Longnon, *la Formation de l'unité française* (1922), p. 154.

Digitized by Google

comte de Toulouse, et Romain, cardinal de Saint-Ange, légat apostolique. Pour comprendre la suite de ce récit il n'est pas inutile de connaître l'organisation administrative qui était celle du Comtat et de voir, dans la gestion de ses affaires civiles, religieuses et militaires, quelles autorités se rencontraient, parfois unies, parfois en conflit dans des rivalités d'influence.

Le principal représentant du pouvoir pontifical dans le Comtat-Venaissin était le recteur, *rector*, *rector Venaissini*. L'institution de cette dignité était bien antérieure au séjour des papes en France. On en trouve les traces dès le commencement de l'occupation pontificale, au XIIIe siècle, et plus tard dans une bulle du pape Grégoire X, du 27 avril 1274, en faveur de G. de Villaret, auquel il confie l'administration du Venaissin[1].

Le recteur était dans toute l'étendue de la province le chef suprême de la justice, des armes et des finances. Nommé par bulle ou par bref du pape, il avait des attributions administratives étendues, ainsi que de grands pouvoirs judiciaires : le tribunal du recteur était la cour suprême de la province. Il jouissait d'émoluments considérables, pris sur les revenus de la chambre apostolique. Ajoutons que tous les recteurs du Comtat furent des personnages importants, souvent favoris ou même parents des papes[2].

A côté du recteur se trouvait le légat pontifical. Celui-ci était toujours revêtu de la dignité cardinalice. Il représentait surtout le pouvoir religieux de la papauté et résidait en Avignon, dont il était en même temps évêque ou archevêque depuis la création en 1475 de l'archevêché. « Cette ville et comté », dit un auteur ancien, « est gouvernée par un vice-légat et la monnoye d'icelle a d'un revers l'effigie du pape régnant, de l'autre les armes et le nom du légat ou vice-légat, qui lors est gouverneur[3]. »

La charge de général des troupes du Comtat-Venaissin remontait au pape Innocent VI, qui la créa en 1360. Elle ne fut plus remplie de 1412 à 1561. A cette date, elle fut rétablie à l'occasion des guerres excitées par les calvinistes et dura jusqu'en 1629[4].

1. D'après l'*Annuaire de Vaucluse* (1888) : *Chronologie des recteurs du Comtat-Venaissin.*

2. La rectorie dura jusqu'en 1790, époque à laquelle elle fut supprimée par délibération de l'Assemblée représentative du Comtat-Venaissin.

3. André Favyn, *le Théâtre d'honneur et de chevalerie*, Paris, 1620, p. 454.

4. P. Justin, *Histoire des guerres excitées dans le Comtat-Venaissin et dans les environs par les calvinistes du XVIe siècle*, t. I, p. XXXIX.

Digitized by Google

Au mois d'avril 1565, le cardinal de Bourbon, qui devait dans la suite être proclamé par les Ligueurs roi de France, sous le nom de Charles X, avait été pourvu de la dignité de légat après la démission faite en sa faveur par Alexandre Farnèse et à la suite de l'engagement que le roi Charles IX avait contracté envers le pape[1] de prendre sous sa protection et sauvegarde la ville d'Avignon et le Comtat et de contenir les habitants du Comtat dans la soumission et l'obéissance au Saint-Siège[2]. Mais, comme le cardinal de Bourbon ne pouvait résider en Avignon, il avait obtenu l'agrément du pape pour se choisir un auxiliaire et, par lettres datées de Châteaubriant, le 23 octobre 1565, il désigna pour colégat le cardinal Georges d'Armagnac[3].

Celui-ci fit son entrée solennelle en Avignon le 26 novembre de la même année. Il est probable que le jeune auditeur du cardinal l'accompagna en cette circonstance, mais ce point n'est pas certain. Nous ignorons même quelle date précise il faut assigner au début des relations de l'un et de l'autre. La première mention qui soit faite de Guillaume de Patris dans les affaires du Comtat est de 1553, où il intervient, d'accord avec François Sadolet, évêque de Carpentras[4], et ceci ne laisse pas de nous surprendre, si l'on veut qu'il soit né en 1539, car il n'aurait eu alors que quatorze ans. C'est pourquoi, tout en pensant qu'il débuta fort jeune dans l'administration, nous avons cru devoir reculer de quelques années la date de sa naissance. Le cardinal d'Armagnac en parle dans une lettre du 13 avril 1569, adressée au cardinal de Bourbon et non au connétable de Montmorency, comme l'a écrit à tort M. Tamizey de Larroque[5]. « L'archidiacre de Patris, dit-il, vous obéira et servira en tout ce que lui commanderez, comme luy en a donné charge celluy qui prie Dieu vous donner, Mgr, une parfaite santé, etc. » Dans une autre

1. Lettres patentes datées d'Arles le 4 décembre 1564 et de Toulouse le 13 mars 1565.

2. C. Cottier, *Notes...*, p. 205.

3. P. Maruéjouls, *op. cit.*, p. 4. Le cardinal d'Armagnac était co-légat d'Avignon et non vice-légat. « Un colégat était d'un rang bien supérieur à celui d'un vice-légat » (R. Vallentin, *Notes sur la chronologie des vice-légats d'Avignon au XVIe siècle*, Avignon, Séguin, 1890, p. 9).

4. Arch. départ. Vaucluse, C, 154, fol. 16. — 1553 : mandat de François Sadolet et de Guillaume de Patris au trésorier du pays d'admettre à son compte les 251 florins 4 gros 8 deniers dépensés par le sieur Rostagni.

5. *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, l. XLI, p. 121. — Cf. Bibl. nat., fonds français, vol. 20445, p. 157. — C'est par erreur que M. Tamizey de Larroque a, dans cette lettre comme dans la suivante, écrit l'archidiacre *de*

Digitized by Google

lettre adressée à M. d'Espence, le cardinal le mentionne encore en l'appelant « l'un des miens[1] ». Guillaume de Patris était alors archidiacre de Saint-Antonin en Rouergue[2]. Ce n'est qu'un peu plus tard que son rôle s'affirme et prend une envergure notable.

Dès 1570, cependant, nous le voyons activement mêlé aux affaires du Comtat et déjà suspect à la diplomatie pontificale. L'édit de Saint-Germain du 8 août de cette année, qui marquait une trêve dans la lutte religieuse et accordait quelque liberté aux Réformés, devait-il être appliqué sur le territoire du Comtat-Venaissin? Si les hérétiques avignonnais le réclamaient, le pape Pie V s'y opposait[3]. Il demandait même le maintien en Avignon des contingents militaires qu'il y avait envoyés au mois d'avril précédent. Le roi de France ne cherchait au contraire qu'à presser le licenciement de ces troupes. Il était encouragé dans ses vues par le cardinal d'Armagnac qui lui députa Guillaume de Patris. C'est à l'occasion de cette ambassade de l'abbé de Patris auprès de Charles IX que le nonce Frangipani commença les hostilités contre le cardinal d'Armagnac, qu'il aurait voulu faire remplacer par un Italien, et contre son mandataire.

A la date du 30 septembre 1570, Frangipani écrivait au cardinal Rusticucci, secrétaire d'État : « Il vient d'arriver ici, il y a quelques jours, envoyé par le cardinal d'Armagnac, un certain Patris, d'Avignon, homme de mauvaise réputation, d'après les informations que nous donnent sur lui, de divers côtés, des hommes d'État. Il a exprimé à plusieurs reprises l'intention de venir chez moi, mais il ne s'est jamais montré, et, cependant, pour ce qui est du cardinal de Bourbon, d'après ce que m'a dit Votre Seigneurie Illustrissime, cet autre regrette de partir de ce gouvernement. Mais ce Bourbon m'a manifesté à plusieurs reprises et affirmé son désir de voir Notre Sainteté désigner pour cette légation un vice-légat italien, choisi par lui, et dernièrement, en présence de Mgr Bramante, il a promis d'envoyer à Sa Sainteté une patente avec le nom en blanc, pour que Notre

Paris, sans pouvoir identifier le personnage; mais l'original auquel nous nous sommes reportés ne permet pas de doute.

1. Tamizey de Larroque, *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, l. XLIII, p. 124.

2. Arch. communales de Rodez, Cité, CC, 180, fol. 56, et Arch. départ. de l'Aveyron, G, 194.

3. C. Hirschauer, *la Politique de saint Pie V en France*. Paris, de Boccard, 1922, p. 55.

Digitized by Google

Sainteté y inscrive celui qui agréera le plus à Sa Béatitude, et nous pourrons ainsi faire ce que je crois devoir être, non seulement le salut de cet État, mais un espoir de restitution au Saint-Siège de ce démembrement[1]. »

« Je n'aime pas », écrivait-il encore au même, le 12 novembre 1570, « à dire du mal d'autrui, mais il faut le faire dans ce pays ou ne rien faire du tout. Il y a du reste peu d'occasions de dire du bien. Le cardinal d'Armagnac, peut-être poussé par de mauvais conseils plus que de sa propre impulsion, ne pouvant supporter la campagne du gouvernement militaire du s[r] Torquato avec ces gens italiens, n'a pas cessé de faire part à cette cour de toutes sortes de soupçons et de dangers imaginaires qu'il mettait au compte de ces gens en insistant sur les souffrances et le mécontentement du peuple ainsi que sur l'emploi de mauvais instruments... Si je voulais ajouter ici ce que m'ont fait connaître de braves gens du pays, je pourrais dire beaucoup de mal. C'est ainsi qu'on apprit dernièrement qu'on avait de nouveau mis en route un certain Patris, qui est déjà en chemin, homme d'une profonde scélératesse, d'après les renseignements que j'ai recueillis ici et dont j'ai eu soin d'informer tout particulièrement le cardinal de Bourbon, avec lequel nous cherchons à bien déterminer les dangers que présente cet homme et les buts qu'il se propose, dangers et buts que le cardinal ne tient ni pour être réels ni pour être bons et dont il ne fait aucun cas, ayant reconnu et ce qu'ils sont réellement et comme on les lui avait présentés. J'ai donc cru devoir informer Notre Sainteté et Votre Seigneurie Illustrissime de tout ce qui peut intéresser le gouvernement de cet État[2]. »

Guillaume de Patris fut de bonne heure victime de la jalousie d'adversaires qui ne pouvaient lui pardonner sa singulière fortune. Quels furent les incidents qui, au début de 1574, inspirèrent les plaintes formulées contre son administration? Nous ne saurions le préciser, mais ces incidents donnèrent au cardinal d'Armagnac l'occasion d'écrire au cardinal de Côme[3] une lettre en italien, fort vive, où nous ne trouvons pas seulement un témoignage éloquent du prélat en faveur de son grand vicaire, mais encore des détails précieux sur les débuts de cette carrière,

1. Arch. du Vatican, nonciat. de France, R. IV, fol. 48-51.
2. Ibid., R. IV, fol. 82-83.
3. Sur le cardinal de Côme (1526-1607), secrétaire d'État de Grégoire XIII, cf. P. O. V. Törne, *Ptolémée Gallio, cardinal de Côme*, Paris, Picard, 1907.

Digitized by Google

qui devait être féconde dans sa brièveté. Voici un passage de cette lettre, qui est datée d'Avignon, le 22 janvier 1574 :

Je ressens très profondément l'ennui de ce qu'on a écrit si impudemment et si malicieusement contre l'archidiacre Patris qui est à mon service; je suis marri qu'on ait été assez téméraire pour écrire et parler contre une personne que j'ai « nourrie » (?) et qui est à mon service depuis dix-huit ans; ayant eu en lui tant de confiance que je l'ai envoyé plusieurs fois en mission à la cour de France et ailleurs, le chargeant des plus importantes négociations que j'aie entreprises (surtout dans une grande discussion que j'avais avec l'amiral): il se montra tel que j'en eus toute la satisfaction que je désirais: ses actions ont toujours été telles que les gens de son pays et de sa ville, qui est la plus catholique du royaume de France, l'ont nommé vingt-cinq fois « sindico » (syndic) au roi très chrétien... au roi de Pologne... En outre, il y a huit mois, les cardinaux de France, évêques, abbés et autres ecclésiastiques réunis à Paris l'ont nommé syndic général de tout le clergé de France; et je suis sûr qu'étant à la cour il a employé mon nom pour le bien des catholiques; ceux d'Orange le savent et m'ont dit plusieurs fois qu'il fut leur seul refuge; et je suis sûr qu'il n'a jamais reçu d'argent d'autre personne que de moi; à preuve de cela les consuls de cette ville et les principaux marchands et autres me donneront un ample témoignage, s'il en est besoin, bien que ma confiance doive être suffisante; car je le connais très bien; je sais d'où il est sorti et que de ses parents il n'y en a pas un qui ne soit catholique. En outre, je sais qu'il se soucie toujours d'avoir des serviteurs qui aient des sentiments religieux, et de bonnes, d'excellentes mœurs. Je sais aussi que les hérétiques et rebelles le haïssent, parce qu'il était à Paris le jour de Saint-Barthélémy et ils l'accusent d'avoir fait tuer le s^r de P. et le capitaine Moreo qui étaient les plus scélérats qu'il y eût parmi eux; je crois que ceux qui l'ont écrit l'ont fait uniquement parce qu'ils enviaient sa bonté et sa vertu; et je peux dire que j'en ai connu peu et même pas du tout qui soit plus dévoué au service de N. S. dans la bonté et la bienveillance duquel j'ai confiance; car j'espère qu'avec votre intervention il ordonnera qu'il me soit fait réparation de la part de ceux qui ont écrit une semblable imposture; car il me semble que, ne pouvant blâmer de semblables choses l'archidiacre Patris, ils m'offensent infiniment. Comme V. S. Ill^me me dit qu'il m'a écrit confidentiellement je lui dis également que je lui réponds confidentiellement; je la prie de m'excuser si je l'ai ennuyée avec une si longue lettre, et qu'Elle croie que cela m'a touché jusqu'au plus vif de l'âme [1].

Trois mois plus tard, le 31 mars 1574, le cardinal d'Armagnac écrivait encore :

Je supplie V. S. Ill^me de remercier le plus possible pour moi en

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. IV, fol. 65.

Digitized by Google

toute humilité Sa Béatitude d'avoir attaché de l'importance à ce que je lui ai dit sur l'archidiacre Patris. Je connais celui-ci comme un intime serviteur et si je ne l'avais pas éprouvé en de très nombreuses circonstances, pendant lesquelles j'ai pu connaître le fonds de son cœur et de son âme, je n'en aurais pas assuré Sa Béatitude de la manière qu'Elle sait, ni V. S. Illme [1].

Guillaume de Patris devait être, dans l'administration du Comtat, l'actif auxiliaire du cardinal. Celui-ci, sentant les approches de la vieillesse, se déchargeait sur son lieutenant du détail des exécutions dont il conservait l'initiative[2]. Le rôle personnel de l'abbé de Patris semble ainsi grandir, à mesure que le déclin des forces de son maître s'accuse avec l'âge, sans que diminue la lucidité d'une pensée toujours ardente. Ardent, il le fut surtout contre les huguenots du Comtat, dont il confisquait les biens en 1569, poursuivant cette lutte implacable attisée de part et d'autre par la passion religieuse et marquée seulement par des trêves trop tôt rompues[3].

A lire les mémoires du temps, on se convainc que Guillaume de Patris était l'intermédiaire attitré du cardinal d'Armagnac et le négociateur des trêves entre les partis. Louis de Perrussis nous apprend qu'en 1573, « ceux d'Orange, renforcés par ceux de la Valmasque et des Baumettes, pillèrent les voituriers et prirent soixante mulets chargés d'épicerie et de draps de soye, qui allaient de Marseille à Lyon, de quelque argent monnoyé et des hardes de M. de Vaucluse, qui de Lyon venoit çà-bas. Le cardinal envoya Patris, l'un des gentilshommes de sa maison, au

1. Archives de Vaucluse, Avignon, R. IV, fol. 232.

2. Dans deux lettres adressées, l'une au pape, l'autre au cardinal de Côme, le 5 mars 1574, le cardinal d'Armagnac annonce qu'on a fait prendre l'empreinte des clefs du château d'Orange : le cardinal n'a dévoilé la chose qu'à Patris et à Monsnier et a parfaitement réussi (arch. du Vatican, Avignon, R. IV, fol. 177-178).

3. E. Arnaud, dans son *Histoire des protestants de Provence, du Comtat-Venaissin et de la principauté d'Orange*, t. II, divise les guerres de religion du Comtat en huit périodes principales, tout en laissant entendre que les intervalles de ces périodes furent marqués par bien des violences et que la paix ne régna jamais pleinement : 1° avril 1562-19 mars 1563 (paix d'Amboise); — 2° 29 septembre 1567-20 mars 1568 (édit de Paris); — 3° 25 août 1568-8 août 1570 (édit de Saint-Germain-en-Laye); — 4° novembre 1572-11 juillet 1573 (édit de Boulogne); — 5° septembre 1574-6 mai 1576 (édit de Beaulieu); — 6° janvier 1577-septembre 1577 (édit de Poitiers, bientôt suivi de la paix de Nîmes); — 7° février 1580-novembre 1580 (traité du Pleix); — 8° août 1585-26 avril 1598 (veille de l'Édit de Nantes).

Digitized by Google

gouverneur d'Orange, pour se plaindre de cette infraction à la paix. Patris n'eut d'autre réponse du gouverneur, sinon qu'il ne pouvoit contenir ses gens »[1].

Une des rares lettres de Guillaume de Patris qui ait été conservée est datée du 3 avril 1574 et adressée à François de Séguins, commandant de Villedieu :

Monsieur, dit-il, il me semble, que puisque les ennemis ne font aucun desplaisir aux personnes ni bestial de Villedieu, vous ne les devez agacer, ains vous contenter de la garde de la ville, affin qu'il n'y advienne surprinse, car ils sont si cauteleux que soubs prétexte de vouloir vivre en bon voisinage, ils vous en feront une si vous n'avez les yeux ouverts, et ce pourtant, le laboureur travaillera, nourrira son bestial et accomodera ses affaires, attendant que vous serez maistres de la campaigne et que nous ayons veu ce que Montbrun voudra dire sur la tresve, en laquelle nommément cest estat est comprins[2].

Il est regrettable que l'on ne puisse connaître dans le détail les incidents journaliers de ces temps de trouble. Ils éclaireraient avec profit plus d'un point sur lesquels nous n'avons que des témoignages incomplets. C'est ainsi que Guillaume de Patris dut être mêlé à quelque affaire personnelle, provoquée sans doute par l'animosité de ses adversaires ; à ce propos, le cardinal d'Armagnac écrivit au cardinal de Côme, son correspondant romain, deux lettres où nous voyons s'affirmer la protection du colégat d'Avignon pour son lieutenant, à la vertu et à la sagesse duquel il ne perd pas une occasion de rendre hommage.

La première de ces lettres est datée d'Avignon, le 29 septembre 1574 :

Quant à la question qui fut soulevée les jours passés ici, vous savez ce que j'en ai dit dans la dernière lettre du 22; toutes choses sont remises maintenant entre les mains de la justice; pour l'instant je n'ai pas à vous dire là-dessus autre chose que ceci : que je n'ai pas admis à l'audition des témoins l'archidiacre Patris parce qu'il y avoit intérêt. J'ai ordonné qu'on fît une information très vite; celle qu'ils firent le jour qui suivit l'attentat fut interrompue parche un nommé il

1. *Histoire des guerres civiles du Comté-Venaissin, de Provence et de Languedoc*, 1573, p. 146.

2. Tamizey de Larroque, *le Cardinal d'Armagnac et François de Séguins*, dans les *Annales du Midi*, 1896, p. 291. — M. Tamizey de Larroque mentionne une autre lettre de G. de Patris, adressée le 27 juillet de la même année à François de Séguins.

Digitized by Google

Blanco fit appel. J'ordonnai aux juges de continuer l'instruction malgré l'appel, et je donnais un adjoint au notaire pour détruire tout soupçon; mais ledit Blanco fit appel de nouveau; et je donnais l'ordre de continuer l'instruction comme avant... Vous pouvez en conclure que cette querelle a tourné en dispute comme mon agent, Mr Thomasso, pourra vous le dire plus particulièrement... Je dois vous dire que Patris n'a pas été l'agresseur; car ils n'étaient que quatre avec lui, et les autres étaient environ trente; il ne portait pas d'épée; c'était son serviteur qui la portait; les autres l'avaient; ils étaient armés; la dispute naquit devant ce palais ainsi que je l'ai su d'après des témoins dignes de foi. Lorsque cette instruction sera achevée et que les juges seront prêts à rendre la sentence, j'ai donné ordre qu'on la communique à M. le comte, afin que les coupables soient punis et ensuite, comme je l'ai écrit, on enverra cette instruction à V. S. Illme à qui je fais cette prière de prendre sous sa protection, par amour pour moi, l'archidiacre Patris et d'assurer Sa Béatitude qu'il y en a peu d'aussi dévoués à son service; maintenant j'ai plus que jamais besoin de lui; et je sais quelle confiance je peux avoir en sa fidélité[1].

La seconde lettre porte la date du 22 novembre de la même année :

Je vous ai déjà écrit, dit le cardinal, que l'instruction se faisait par juges ordinaires de cette ville et que, par mon ordre, les notaires devaient écrire ensemble et que l'un ne pouvait rien faire sans l'autre, ce afin d'éviter les tromperies, et je vous ai dit que les témoins avaient été entendus, tels que le fisc les avait produits sur demande de Blanc, lequel se plaint d'avoir été offensé. Et je ne sais comment il peut le dire, parce que, en ce qui concerne l'archidiacre Patris et les autres qui étaient avec lui, ils ne s'en sont jamais inquiétés et n'ont jamais produit directement de témoins, trouvant étrange qu'on ait découvert des calomniateurs assez impudents pour écrire que Patris lui-même faisait cette inquisition. Et si cela était, j'aurais une bien mauvaise conscience en permettant que les intéressés interviennent dans la justice qui doit être rendue sur leurs propres affaires; je puis vous assurer, au contraire, qu'ici les juges ont toujours certifié que Patris n'a jamais parlé, ni fait parler en aucune façon de ce fait; j'espère donc que V. S. Illme, par respect pour la justice et par sympathie pour moi, protégera ledit archidiâcre Patris[2].

Cependant les luttes religieuses se poursuivaient avec des alternatives de succès et de revers pour les deux partis. Le cardinal d'Armagnac avait écrit au pape Grégoire XIII pour obtenir

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. IV, fol. 741-744.
2. Ibid., Avignon, R. IV, fol. 920.

Digitized by Google

des renforts contre les huguenots, et le pape, désireux d'être informé de la situation militaire du Comtat, répondait, le 30 mars 1575, au cardinal par une longue lettre[1], où il le pressait d'envoyer à Rome Guillaume de Patris, seul capable, aux yeux de Sa Sainteté, de l'éclairer pleinement :

La très grande confiance que Nous avons en vous, disait-il, Nous fait désirer que vous envoyiez vers Nous Notre fils bien-aimé, l'archidiacre Guillaume de Patris, de qui Nous pourrons tout savoir avec certitude. Nous n'ignorons pas qu'il est prudent et très informé de toutes les questions qui touchent tant à la guerre qu'à l'administration de la province. Croyez donc que Nous le verrons avec beaucoup de plaisir et que Notre amour pour vous et pour tous ceux qui dépendent de vous Nous incitera à le recevoir avec beaucoup d'estime et d'affection. Nous tiendrons grand compte de ses paroles et de ses avis, car Nous savons que vous direz à l'archidiacre et que vous le chargerez de Nous exposer des choses que vous ne confieriez ni à une lettre ni à la fidélité d'aucun autre. Vous ne pouvez donc rien faire qui Nous soit plus agréable que de Nous l'envoyer le plus tôt possible.

Le cardinal d'Armagnac ne se rendit pas au désir du pape. Dans une lettre datée du 7 avril 1575[2], il exposa au cardinal de Côme qu'envoyer à Rome Guillaume de Patris serait se priver d'un aide précieux, dont la présence était indispensable pour régler les affaires publiques. Les députés huguenots devaient être réunis à Paris le 25 mars. On était encore incertain si l'on aurait la paix ou la guerre. Le cardinal d'Armagnac ajoutait qu'au cas où la paix serait décidée et où le pape désirerait toujours voir Guillaume de Patris, il l'enverrait immédiatement à Rome. C'est ainsi que celui-ci fut retenu dans le Comtat par le développement de la guerre civile, dont il est difficile de suivre les phases au jour le jour, mais dont quelques épisodes se détachent avec plus de relief et auxquels est toujours mêlé le nom de l'abbé de la Grasse.

C'est en effet sous ce titre que, dans les mémoires de l'époque, sera bientôt désigné Guillaume de Patris. Il allait succéder dans cette charge au cardinal d'Armagnac lui-même qui, parmi ses nombreuses commendes, comptait celle de la Grasse, qu'il occupait depuis 1550, date de la démission du cardinal de Carpi.

1. Theiner, *Ann. ecclesiast.*, t. II, p. 121. — Rég. Grég. XIII, anno III, ép. 241, fol. 337.
2. Arch. du Vatican, Avignon, R. V, fol. 280.

Digitized by Google

L'abbaye de Notre-Dame de la Grasse[1], qui appartenait à l'ordre de Saint-Benoît, avait été fondée par Charlemagne, en 778, et son premier nom fut Notre-Dame d'Orbieu, à cause de la rivière sur laquelle elle était située. C'était une des abbayes les plus riches du royaume et les plus célèbres par ses privilèges temporels, civils et politiques[2]. Cette considération exceptionnelle dont jouissait le monastère de la Grasse, géographiquement placé en un pays limitrophe entre la France et l'Espagne[3], donna des deux côtés de la frontière aux abbés de la Grasse une influence prépondérante dans les affaires du Midi. Longtemps ils jouèrent le rôle de médiateurs entre le roi d'Aragon ou les princes du Midi et le roi de France. Au spirituel, ils jouissaient du privilège de l'exemption[4]. En 1342, le pape Clément VI, ne sachant sans doute quelle nouvelle faveur il pouvait accorder qui ne le fût déjà par ses prédécesseurs, donna à Nicolas Roger son oncle, abbé de la Grasse, pour lui et pour ses successeurs, l'autorisation de porter la mitre et autres ornements pontificaux et de donner la bénédiction pontificale, même en présence d'un évêque ou d'un légat du Saint-Siège. Aussi, cette situation d'abbé de la Grasse « fut entourée d'un tel prestige et d'un tel lustre qu'elle fut souvent l'objet de compétitions acharnées et jalouses, qui soulevèrent des intrigues de toutes sortes, sans respect pour le caractère sacré que devait comporter le titre d'abbé. Celui-ci fut nommé d'abord par les religieux eux-mêmes, conformément à la règle de saint Benoît, et en vertu des nombreuses bulles émanées de divers pays et d'ordonnances royales, mais, dès l'année 1502, les rois s'attribuèrent de répartir cette brillante investiture qu'ils distribuèrent à leur gré[5] ». Ce fut l'avènement des abbés commendataires.

1. *Histoire générale de Languedoc*, éd. Privat, t. IV, p. 477 et suiv. — Dr Degrave, *Excursion à Lagrasse*, dans le *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, t. XVIII, 1907, p. 65-144, et J. Doinel, *Étude sur les possessions de l'abbaye de la Grasse dans le Narbonnais*, dans le *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, t. V, p. 593, et t. VI, p. 155.

2. Une particularité curieuse à noter est que ses religieux devaient statutairement être recrutés dans la noblesse.

3. La Grasse était l'ancienne capitale des Corbières.

4. « Le pape Lèon III et ses successeurs exemptèrent ce monastère de la juridiction de l'ordinaire, du consentement du métropolitain et de l'évêque de Carcassonne » (*Histoire de Languedoc*, nouv. éd., t. IV, p. 478).

5. Dr Degrave, *loc. cit.*, p. 99.

Digitized by Google

Guillaume de Patris succéda au cardinal d'Armagnac sur la démission que celui-ci avait faite en faveur de son grand-vicaire. Il aurait été le cinquante-huitième abbé, au dire de la *Gallia christiana*[1], le cinquante-septième, d'après l'*Histoire du Languedoc*; mais c'est à tort que cette dernière écrit[2] : « Guillaume V de Père, archidiacre de Rodez, obtint la commende de la Grasse par la démission volontaire de Georges, cardinal d'Armagnac, le 11 mai 1579; il se démit en 1582 et mourut la même année ». Il y a une erreur manifeste dans la date de la mort de celui qu'elle appelle Guillaume de Père, en francisant un nom à désinence latine : nous verrons que l'abbé de Patris mourut en 1580 et n'eut pas à se démettre de son abbaye, que le cardinal d'Armagnac revendiqua de nouveau.

Celui-ci avait fait valoir les titres de son protégé dans une lettre adressée au cardinal de Còme, le 21 mai 1578, témoignage d'une grande affection et d'une singulière estime, document précieux aussi pour les renseignements qu'il apporte sur la carrière et les mérites du nouvel abbé :

L'archidiacre Patris, dit-il, ayant servi d'official et de vicaire-général dans le diocèse de Vabres, quatre ans, et puis m'ayant servi pendant dix-sept ans et s'étant occupé de mes affaires en toute intégrité, outre les charges qu'il a eues pour le clergé et le pays, dans lesquelles il a toujours montré un aussi grand dévouement au service de Sa Sainteté et de la Sainte Église qu'à moi-même, j'ai résolu, le roi étant de cet avis, de lui donner l'abbaye de la Grasse que j'ai en commende. Je supplie V. S. Ill^me^ de faire en sorte que N. S. [le pape] le trouve bon et que l'expédition lui soit donnée gratis, non seulement par amour pour moi et en considération des ruines causées dans les édifices de cette abbaye pendant la guerre passée, mais encore par amour pour lui, car il a fait si peu attention jusqu'ici à l'intérêt et il a toujours agi comme un homme si incorruptible, si ennemi du gain, qu'il ne saurait fournir un écu. Je vais jusqu'à vous assurer que partout où il se trouvera, il ne sera pas inutile au Saint-Siège ni à l'abbaye d'où j'ai été si absent; il règlera si bien toutes choses que tout le monde sera consolé. Je vous en écrirais davantage, mais sachant que V. S.

1. T. V, p. 483.

2. L'*Histoire du Languedoc* s'est inspirée de la *Gallia christiana*, t. VI, p. 968, où nous lisons : « Guillelmus IV de Patris, ex archidiacono Ruthenensis ecclesiæ commendatarius abbas Crassensis per liberam Georgii cardinalis d'Armagnac abdicationem, XI maii 1579 litteras vicarii generalis dedit Antonio de S. Gassien Crassensi monacho et camerario. Post triennalem rerum administrationem, cardinali patrono suo dignitatem restituit, anno 1582, haud multo post defunctus. »

Digitized by Google

Ill^me^ me fait l'honneur d'avoir confiance en moi, il suffit que je lui dise pour ne plus l'importuner que ledit Patris m'est si cher par sa fidélité et son dévouement que tout ce que vous ferez pour lui me fera plaisir, comme si c'était fait à moi-même[1].

Le 25 avril de la même année, le cardinal d'Armagnac écrivait encore au cardinal de Côme :

Je remercie beaucoup V. S. Ill^me^ du service qu'Elle m'a rendu à propos de l'abbaye de la Grasse, pour laquelle j'attends la bulle d'expédition, vous étant très reconnaissant pour vos faveurs, désirant pouvoir vous rendre service, vous priant d'en user et aussi en ce qui concerne l'archidiacre Patris qui ne manquera jamais de fidélité, de zèle et d'affection, n'épargnant même pas sa vie[2].

Et le 29 mai suivant :

J'ai reçu la bulle qui donne l'abbaye de la Grasse à l'archidiacre Patris et je vous remercie tant et de si bon cœur et vous baise très dévotement les pieds pour votre libéralité et je vous prie d'être sûr que Patris exposera plus que volontiers sa vie et son sang pour le service du Saint-Siège et de V. S. Ill^me^[3].

Il est intéressant de noter l'insistance avec laquelle le cardinal d'Armagnac parle du dévouement au Saint-Siège de Guillaume de Patris et du zèle qui lui fera braver la mort. Le sentait-il déjà menacé? On est en droit de le croire, mais le vieux prélat ne pouvait soupçonner quelles mains frapperaient le nouvel abbé de la Grasse. Celui-ci ne devait pas jouir longtemps des privilèges de sa haute dignité, car sa vie, fiévreusement dépensée dans les luttes religieuses de ces temps de troubles, devait bientôt finir dans un drame atroce.

II

Par un édit du mois de mai 1576, Henri III avait accordé aux protestants le libre exercice de leur religion et des chambres miparties dans les huit parlements du royaume. C'est dans cet édit qu'ils sont appelés pour la première fois ceux de la *Religion prétendue réformée* et cette mesure royale fut à l'origine de la *Ligue*. Les protestants du Comtat, terre pontificale, ne recevaient

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. IX, fol. 140.
2. Ibid., fol. 226.
3. Ibid., fol. 305.

Digitized by Google

pas les privilèges accordés à leurs frères du royaume; cependant, à la suite de pourparlers, on se décida à les remettre en possession de leurs biens, s'ils consentaient à évacuer les places qu'ils occupaient. La paix fut signée à Avignon, le 23 septembre, entre les députés catholiques et les députés huguenots, mais ceux-ci ne signèrent que par feinte, se refusèrent à sortir de Ménerbes et commirent de nouvelles hostilités en Provence et dans le Comtat, jusqu'aux portes d'Avignon. Aussi, la guerre leur fut déclarée dans les formes, le 14 octobre.

A la suite de cette déclaration, les huguenots commirent de grands excès, des pillages, des crimes sur les routes; on précipitait les gens du haut des remparts; « on trouvait fréquemment dans leurs quartiers des cadavres de catholiques pendus aux arbres ou étendus dans les champs. Le cardinal qui regardait Ferrier[1] comme l'auteur principal de tous ces désordres lui députa l'abbé Guillaume de Patris, son auditeur, pour tâcher encore une fois de le ramener à la raison, en lui rappelant le dernier traité[2] »; L. de Perrussis dit de son côté :

> Le 17 octobre, Guillaume de Patris, auditeur général du cardinal, homme éloquent et bien accompli en vertus, alla conférer de la part du cardinal avec Ferrier et eut de la peine à passer la rivière de Caulon qui était fort haute et mal guéable, parce qu'il avait plu tout ce jour-là. Ferrier sortit de Menerbes et vint au lieu dit à Saint-Auban avec 30 chevaux et 100 piétons, hommes furibonds, non sujets ne dociles. La douceur attractive de Patris ne put rien obtenir de cet homme farouche, qui prétendoit avoir été surpris au traité de paix et disoit que s'il tenoit Chartier et Juriani, le ministre, il les feroit pendre; ce qui l'obligea à retourner à Avignon[3].

Comme les calvinistes se montraient de plus en plus insolents, le pape résolut d'envoyer dans le Comtat un représentant moins effacé que ne l'était Jacques Sacrat, évêque de Carpentras et recteur du Venaissin, et, par un bref du 18 mars 1577, il désigna pour lui succéder dans cette dernière charge Dominique Grimaldi[4], avec mission de faire le siège de Ménerbes.

1. Commandant de Ménerbes pour les Huguenots.
2. P. Justin, *op. cit.*, t. II, p. 181.
3. L. de Perrussis, 1576, p. 193.
4. Dominique Grimaldi, né à Gênes, de J.-B. Montalde Grimaldi, comte palatin, et de Madeleine Palavicini, commissaire général des galères du pape à la bataille de Lépante en 1571, recteur du Comtat-Venaissin en 1577, évêque

Digitized by Google

Dominique Grimaldi appartenait à une illustre famille génoise. Référendaire de l'une et l'autre signature, il s'était révélé grand homme de guerre et avait été commissaire général des galères du pape à la bataille de Lépante, en 1571. Il arriva à Carpentras le 28 avril 1577 et « y fut reçu avec une extrême joie, à raison des ravages que causaient les ennemis et de l'espoir que l'on eut qu'il les ferait cesser. Il prit possession de son emploi le 6 mai[1] ». Dès lors, une rivalité ardente s'établit entre lui et Guillaume de Patris, qui devait, trois ans plus tard, être victime de sa haine[2], non sans avoir auparavant été mêlé à de graves affaires, où s'affirmaient de plus en plus, en face de l'envie et de la jalousie du recteur, l'autorité personnelle et le prestige du lieutenant du cardinal d'Armagnac[3].

Ils devaient se rencontrer l'un et l'autre au siège de Ménerbes, qui eut lieu en septembre 1577, comme nous l'apprend L. de Perrussis, en écrivant dans son journal : « Le dimanche 22, le maréchal de Retz se retira à Avignon. Le grand prieur resta au camp avec Saporoso, Grimaldi recteur et Patris et fit changer son quartier et l'artillerie du haut du mont de Ganiac en bas, vers le levant aux prairies, afin que la garnison pût sortir plus librement[4] ».

Le siège de Ménerbes fut un échec pour les catholiques. Il

de Savone en 1581, évêque de Cavaillon en 1583, archevêque d'Avignon avec le titre de général des armées de Sa Sainteté dans Avignon et le Comtat-Venaissin en 1585, mourut, le 1er août 1592, à l'âge de cinquante et un ans. — Cf. H. Reynard, Lespinasse, *Armorial historique du diocèse et de l'État d'Avignon*, dans les *Mémoires de la Société française de numismatique et d'archéologie*, section d'art héraldique, 1874, in-4°, p. 79-80, et Arch. départ. Vaucluse, B, 550.

1. C. Cottier, *Notes...*, p. 214-215 : « Le général Mattheuci ayant quitté le camp devant Ménerbes le 13 novembre suivant, Grimaldi eut seul le commandement des troupes qui bloquaient cette place; dès lors, il reçut, en cette qualité, cent écus d'appointements par mois de la part des États du pays » (*Ibid.*).

2. La première mention qui soit faite de Guillaume de Patris par Grimaldi se trouve dans une lettre de ce dernier au cardinal de Côme, le 9 mai 1577 : « M. le Comte et Patris allèrent à Pont-de-Sorgue et y firent saisir un Provençal qui y était réfugié depuis peu de temps et qui y dépensait largement; interrogé, il fut mis à la torture. La seconde fois, il commença à avouer une trahison qu'il voulait faire là, et dont était complice le gouverneur de ce lieu et deux chevau-légers de la compagnie de M. le Comte » (arch. du Vatican, Avignon, R. VIII, fol. 322).

3. G. de Patris était alors recteur des Pénitents-Noirs. — L. de Perrussis, 1576, p. 187.

4. L. de Perrussis, 1577, p. 205.

Digitized by Google

devait aboutir à une trêve[1], mais la défiance subsistait entre les partis. Chacun soupçonnait l'autre de se préparer à violer ses engagements et à mépriser la foi jurée[2]. Des deux côtés, on exigeait des garanties, au moment des pourparlers et des négociations. C'est ainsi, lisons-nous dans le P. Justin, que « Saint-Auban s'était retiré à Sanet, après la publication de la trêve : l'abbé de Patris se rendit à Mourmoiron, d'où il le pressa de se rendre à Ménerbes, pour y ménager ses intérêts contre Ferrier et Gouvernet qui ne le ménagèrent point en ce lieu. Saint-Auban voulut bien profiter de l'avis ; mais, craignant que cette honnêteté ne cachât quelque piège, il demanda à l'abbé des garanties de sa parole. Valleron et d'Orsan s'offrirent d'eux-mêmes pour cela et se rendirent tout de suite au château de Saint-Auban, en qualité d'otages. Pour lors, il ne fit plus de difficulté de venir trouver l'abbé à Mourmoiron, d'où il se rendit à Ménerbes[3] ».

Pour donner une idée de la sombre cruauté de ces temps où la vie humaine comptait si peu et où d'atroces supplices punissaient des crimes non moins barbares, nous citerons encore ce passage de L. de Perrussis : « Le Borgne de Saint-Caunat, nommé Monier, fut arrêté à Lurmarin, par ordre du comte de Sault et fut écartelé à Aix : il avait tué plus de soixante-dix catholiques. Patris, par ordre du cardinal, fit arrêter Cambis, Siroque et Sobiras[4]. »

1. Le cardinal d'Armagnac rend hommage à Guillaume de Patris dans sa *Relation touchant l'accomodement qu'il a faict avec le mareschal Dampville pour le remettre aux bonnes grâces de S. M.* (décembre 1578), dans les *Lettres de Catherine de Médicis* publiées par Baguenault de Puchesse, t. VI, p. 410. Au sujet du siège de Ménerbes, il dit : « Le s[r] Patris moiena avecque une destérité grande de ne laisser tomber en longueur de troys jours la rendision della ditte ville qu'il faglioit pour attandre della court du parlement d'Ais la ratificasion du perdon du Roy et se feust pour certains Provensals que i estoient, et treuva ung spédiant pour gagnier le tams et effetuer une si bonne heuvre, et luy-même les conduis avec le s[r] St Auban au lieu nommé. »

2. Sur le siège de Ménerbes, cf. la lettre de D. Grimaldi au cardinal de Côme du 13 octobre 1577, où apparaît le début de l'hostilité de Grimaldi contre G. de Patris : « Patris », dit-il, « a arrangé toute cette affaire, parce qu'à cause de l'autorité que lui donnaient le cardinal d'Armagnac et le grand prieur, il l'emportait sur tous. Il affirma toujours que Ferrier tiendrait parole et qu'il répondait de sa vie; en sorte que tout le monde dit que Patris y a tenu la main. Je crois que tout le mal vient de lui » (Arch. du Vatican, Avignon, R. VIII, fol. 590-600).

3. P. Justin, *op. cit.*, t. II, p. 242.

4. L. de Perrussis, 1578, p. 217.

Digitized by Google

Ces arrestations auxquelles s'employait l'abbé de la Grasse se rattachaient au complot qui fut découvert en Avignon au mois de juillet 1578. C'était une vaste conspiration, tramée par le maréchal de Bellegarde[1], établi pour lors à Villeneuve-lès-Avignon, sur la rive opposée du Rhône, et dont le but était de faire une place d'armes de la capitale du Comtat[2]. Un grand nombre de conjurés furent saisis, les uns pendus, les autres exilés ou envoyés aux galères, d'autres, appartenant à des familles puissantes, simplement retenus en prison[3].

Il ne nous déplaît pas de souligner en passant le rôle de Guillaume de Patris, car on devait plus tard le compromettre dans une aventure analogue. Agent fidèle du cardinal d'Armagnac, il s'affirmait le défenseur de l'ordre dans le Comtat dont il n'allait pas tarder à devenir le pacificateur.

Bien que la violence des passions religieuses ne fût apaisée de part ni d'autre, la longueur de ces luttes civiles qui ensanglantaient le Comtat, sans amener de résultat décisif, avait conduit à la lassitude. Les huguenots occupaient la place importante de Ménerbes depuis plus de cinq ans[4] et y célébraient leur culte, tandis que les troupes catholiques tentaient vainement de s'emparer de la ville. Devant la continuité des engagements à main armée, devant les frais énormes de cette guerre, parfois atténuée mais toujours reprise, devant la famine qui désolait le pays, les deux partis aspiraient à une trêve et à un accord.

En 1578, écrit un historien protestant :

> Les députés du Comtat se rendirent à Die auprès de Lesdiguières et autres chefs huguenots et les trouvèrent plus exigeants que jamais. Ceux de Nîmes étaient plus traitables. François de Coligny, sieur de Châtillon, fils de l'amiral et gouverneur de Montpellier, chargé par le

1. Le maréchal de Bellegarde mourut à Saluces, le 20 décembre 1579, empoisonné peut-être par Catherine de Médicis. Sur sa conspiration, cf. Baguenault de Puchesse, *la Révolte et la mort du maréchal de Bellegarde*, dans le *Bullet. histor. et philol. du Comité des travaux histor. et philol.*, 1899, p. 234-245, et Secousse, *Mémoire historique et critique sur les principales circonstances de la vie de Roger de Saint-Lary de Bellegarde, maréchal de France* (Paris, M DCC LIV).

2. Arnaud, *op. cit.*, t. II, p. 111.

3. Les principaux conjurés étaient C. de Cambis, E. de la Salle, G. Siroque, B. de Fontaine-Rousse, Pierre de Lombard, Claude de Sobiras. Il ne faut pas confondre, comme l'ont fait certains historiens, Claude de Sobiras, que Guillaume de Patris fit arrêter, avec François de Sobiras, son frère, qui allait être le compagnon de l'abbé de la Grasse dans les négociations de Nîmes.

4. Ils s'en étaient emparés en 1573.

Digitized by Google

roi de Navarre de conclure la paix, fit, en compagnie de quelques autres personnages, une visite à d'Armagnac qui, sur ses instances, envoya des commissaires comtadins à Nîmes où se rendirent aussi des députés huguenots des Piles, de Menerbes, du Comtat, du Dauphiné, d'Orange et du Languedoc et des représentants du roi de France et de Navarre[1].

A la tête des commissaires envoyés par le cardinal d'Armagnac était Guillaume de Patris[2]. Les députés s'étant assemblés à Nîmes, vers le milieu du mois de septembre, continuèrent leurs séances durant près de deux mois. Des discussions qui allaient s'ouvrir devait sortir l'accord fameux, appelé *traité de Nîmes*[3], qui marque une date importante dans l'histoire religieuse du XVIe siècle et apparaît comme un avant-propos du plus fameux édit de Nantes.

Malgré les dissensions et les troubles dont la ville de Nîmes était alors le théâtre[4], les pourparlers purent avoir lieu et finalement aboutir. Les religionnaires avaient présenté un projet de traité en quarante-deux articles. Ce fut Guillaume de Patris, président de l'Assemblée, qui fut chargé de les discuter, de les amender et, en fin de compte, de les arrêter au chiffre de vingt-deux, à la date du 8 novembre, où, grâce à son esprit de conciliation et de sagesse, fut signé l'accord qui consacrait la pacification religieuse.

Il fut convenu en substance que, dans les terres papales, personne ne serait inquiété au sujet de la religion, que les protestants seraient rétablis dans tous les biens, emplois et dignités dont ils avaient été dépouillés; que ceux de Cabrières et des Vallées, qui avaient été vexés au sujet de leurs croyances, rentreraient dans les biens qu'on leur avait pris depuis 1540, comme étant censés compris dans ce traité; que chacun aurait la liberté de vendre son bien; que, si les religionnaires voulaient vendre les leurs, les syndics des lieux où ils étaient situés seraient obligés de les leur acheter à des prix équitables; que les affaires civiles et criminelles des protestants seraient portées en première

1. E. Arnaud, *op. cit.*, t. II, p. 105.

2. « Le 29 octobre, Patris, Velleron, Sobiras, Laurens d'Agar et Quentin partent d'Avignon pour Nîmes, avec les passeports de Châtillon. » L. de Perrussis, 1578, p. 220.

3. G. Charvet, *Traité de Nîmes de 1578 et conclusions de l'assemblée tenue par les Huguenots en Allez en 1580.* Nîmes, Clavel-Ballivet, 1881.

4. Ménard, *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes* (édit. de 1874), t. V, p. 156.

Digitized by Google

instance au sénéchal de Nîmes et, par appel, en la chambre mi-partie de Languedoc, dont les juges connaîtraient de ces causes non comme juges royaux, mais comme délégués du pape, et qu'enfin tous les États des terres papales ratifieraient le traité et s'obligeraient par serment à l'observer[1]. M. Arnaud écrit :

Telles furent les clauses principales de l'important traité de Nîmes, qui restitua au pape Ménerbes et les Piles. Il fut signé le 7 novembre 1578[2]. Le 18, le roi, par lettres patentes datées d'Olinville, ratifia le traité qu'il fit suivre de cette clause importante : « Nous avons pris et mis, prenons et mettons en notre protection et sauvegarde spéciale tous ceux de la R. P. R. des archevêché d'Avignon et comté de Venisse comme nos propres sujets, et iceux comme tels voulons être maintenus et conservés en toute sûreté. » Un exprès apporta de Paris les lettres patentes du roi qui ratifiaient le traité; la paix fut définitivement signée le 7 décembre et publiée le 15. Les états de la province avaient accepté le traité le 30 novembre à Carpentras et le pape l'approuva le 7 février 1579. De plus, Jean de Vérot, Jean de Séguins et Charles de Patris eurent commission de d'Armagnac, le 15 décembre, de faire restituer aux calvinistes les biens qui leur avaient été confisqués[3]... Jean de Vérot et Charles de Patris n'avaient pas commencé leurs opérations le 3 mars suivant et ne les terminèrent pas de sitôt[4].

La ratification du traité, comme le dit L. de Perrussis, fut signée à Carpentras dans la grande salle du palais épiscopal par « Jacques Sacrat, évêque de Carpentras, Christophe Scotto, évêque de Cavaillon, Guillaume de Cheisolme, évêque de Vaison et les élus feudataires du Saint-Siège : Rostang d'Ance-

1. Signataires du traité de Nîmes : *Du Comtat :* Guillaume de Patris, abbé de la Grasse; François de Sobirats; Thomas d'Astouaud, seigneur de Velleron; Laurent d'Agard; Sébastien de Seguins. — *De Ménerbes :* Bernard de Bonnieux. — *De Piles :* Colombaud, seigneur de Puyméras. — *Du Dauphiné :* Jacques Pape, seigneur de Saint-Auban; d'Archimbaud. — *D'Orange :* Esprit Beaussanc. — *Du Languedoc :* François de Coligny, seigneur de Châtillon; de Malras le jeune, sieur d'Yolet; Guillaume de Montmorency, seigneur de Thoré; Guillaume Roque, sieur de Clausonne; Jean-Guy d'Airebandouze, seigneur de Clairan. — *Du roi de France :* Claude du Blanc; Jacques de Chambaud, seigneur de Privas. — *Du roi de Navarre :* Louis de Vache, sieur d'Estables.

2. La paix de Nîmes fut annoncée par le cardinal d'Armagnac au cardinal de Côme dans une lettre du 13 novembre 1578. — Cf. Theiner, *Ann. ecclesiast.*, t. II, p. 624.

3. Cette commission devait être exécutée sans appel et avec des pouvoirs très amples. Cf. Pithon-Curt, *op. cit.*, t. III, p. 253 et 538.

4. E. Arnaud, *op. cit.*, t. II, p. 106, 108. — Cf. Ménard, *op. cit.*, t. V, p. 156. — Cottier, *Notes...*, p. 214, 215, 216. — De Thou, *Histoire universelle*, l. LXVI.

Digitized by Google

zune-Cadart, seigneur de Caderousse et baron de Thor, et Esprit Saguet d'Astouaud, seigneur de Vaucluse, en présence de Guillaume de Patris, lieutenant et auditeur général du cardinal d'Armagnac, co-légat et archevêque d'Avignon[1] ».

C'est en effet Guillaume de Patris qui, en l'absence du cardinal, avait ouvert les États de la province et présidait à leurs délibérations. De plus en plus ses fonctions de lieutenant et d'auditeur général lui imposaient de suppléer à la vieillesse de son maître qui touchait alors à ses quatre-vingts ans et dont Nostradamus traçait le portrait à cette époque : « Ce bon et digne cardinal penchoit jà bien avant en l'aage et ne pouvoient trop aisément ses jambes porter son corps que la nature lui avoit formé grand, bien composé de membres et de représentation toute héroïque[2]. » La session des États de 1578 avait d'ailleurs pour but essentiel de ratifier la paix de Nîmes et de se prononcer sur l'administration du cardinal d'Armagnac, légat de la province, de Dominique Grimaldi, recteur du Comtat, et de Guillaume de Patris, auditeur et lieutenant du légat[3].

On comprend qu'un acte aussi important que le traité de Nîmes ait inspiré quelques commentaires aux contemporains et que ceux-ci aient rapporté dans leurs chroniques les divers incidents qui l'accompagnèrent ou le suivirent. C'est encore au journal de L. de Perrussis que nous revenons, comme à la source la plus pure de l'histoire religieuse et militaire du Comtat au XVIe siècle. Il nous permettra de mieux connaître le rôle de l'abbé de la Grasse, soit lors de la discussion du traité, soit après sa ratification.

Patris, dit-il, travailla beaucoup pour régler les quarante-deux articles proposés par les adversaires à l'assemblée de Nîmes; l'accord s'ensuivit, où assistèrent Thoré, Chatillon, Yolet le puiné et de Vaches, commissaire du roi de Navarre et où furent présents pour les adversaires Saint-Auban, Clausonne, Cléran, Archimbaud et Chambaud. Les articles furent rejetés ou accordés par Patris, abbé de la Grasse, Velleron, Sobiras, Agar et Seguins pour notre part, le 7 novembre 1578. Ce fait, nos députés furent de retour en Avignon le dimanche 9 novembre. La trêve fut publiée le 12 à Menerbes où se trouvait le recteur dans le camp, devant cette place.

1. L. de Perrussis, 1578, p. 223.
2. *Histoire et chronique de Provence*, p. 821.
3. Arch. départ. Vaucluse, C, 15 et 18.

Digitized by Google

Le temps n'ayant pas permis au cardinal de se rendre à Carpentras, Patris, son auditeur général, y alla pour présider aux États. Il fut de là à Mormoiron pour voir Saint-Auban et tâcher de l'induire à se jeter dans Menerbes. Saint-Auban, assuré par la lettre de l'abbé de la Grasse, qui fut aussitôt signée par Aubres, Velleron, Berton et capitaine Coumons [Caumont] se rendit à Sault, où lesdits sieurs se rendirent aussi avec toute la grande pluye, Montarentio et le chevalier Oddi-Saint-Auban, averti que ceux de son parti brassaient contre lui, se jeta dans Menerbes.

Sur la fin du mois, Velleron et Orsan se rendirent en otages au lieu de Saint-Auban : Bueysse alla à Vauréas porter 1,300 liv. tournois à Madame de Venterol, veuve, pour les tenir au nom de Saint-Auban, en déduction des autres. Le recteur assistait au camp et Saint-Auban pratiquait librement et en assurance, recevant vivres pour lui, et pour sa table dans Menerbes. Outre ce qui étoit arrivé à Nimes, il naissoit d'autres difficultés : Meynard, Bernas, Pierre-Paul, le capitaine Sederon, Meilhe, Lambert Gros, Ferredol et autres assiégés alloient et venoient pour les lever. Cependant Léautaud arriva avec les lettres patentes du roy pour l'autorisation de cet accord, le pardon de Saint-Auban et des siens, et pour la représaille en cas de nécessité, le tout signé par le roy à Olinville, le 18 novembre. L'abbé de la Grâce, ayant été au camp, retourna à Carpentras pour achever les estats, qui furent serrés le 2 décembre, qu'il se rendit à Avignon, où le Rhône et la Durance avoient porté dommage. Nos estats n'eurent loisir de traiter autre chose que la restitution de Menerbes et des Piles; ils ratifièrent l'accord arrêté à Nismes, et pour le parachever, l'abbé de la Grâce retourna au camp le lundi 8 décembre, où presque l'espérance étoit perdue que les assiégés voulussent sortir. Enfin, après toutes leurs nouvelles demandes accordées, s'arrêtèrent de ne vouloir sortir sans que les lettres de S. M. fussent enterinées aux parlements de Provence et de Dauphiné, et y régistrer les noms et surnoms de tous ceux qui furent cent-vingt hommes et cent-dix femmes, filles et petits enfants; ils se contentèrent enfin qu'elles fussent enterinées à Aix, où fut envoyé secrètement le capitaine Berton, qui en revint le 11. Les assiégés ayant reçu de nous tout ce qu'ils demandèrent, tant en commodité de charettes, bêtes à dos et autres assurances en faits et paroles, commencèrent à faire porter hors, le mardy 9, quelques bleds, sous et meubles; auquel jour sur le tard, fut publiée dans notre camp par les trompettes et tambours, qui après furent la publier dans Menerbes, où les du dedans montrèrent signes de joye, tirant leurs mousquets, arquebuzes et par voyes démonstratives. Le mercredy 10, tout le jour, jusqu'à deux heures après-midy, charièrent tout ce qui leur sembla à propos, firent sortir les femmes et hardes, et eux après, l'enseigne déployée, le tambour battant, armés de trente lorchines, trente morions blancs et le reste arquebuzes la plupart à roues, Saint-Auban en tête, passèrent entre nos deux petits forts et allèrent cou-

Digitized by Google

cher à Murs, à deux grandes lieues de là, ayant pour otages nôtres Aubres et Valleron, escortés par le cavalier Brun, italien et le capitaine Faviers avec deux cens soldats. Ils eurent avis que Ferrier vouloit les attraper en campagne, fâché de ce qu'il avoit travaillé et qu'un autre avoit la récompense; ils prièrent l'abbé Patris de les favoriser de sa présence jusqu'à Murs, ce qui n'étoit de nécessité; il en fut content et le suivirent M. de Terlan, le capitaine Coumons, de Blovac et autres seigneurs. A Murs furent portées les 12,000 liv. restantes, afin que Saint-Auban les distribuât aux siens à sa volonté et 2,500 écus-sol faisant 7,500 liv. pour les distribuer à Meilhe et autres, en déduction de leurs pertes faites à Cabrières, en 1544 et 1545, fait qui avoit été fort altercassé à Nîmes, outre 800 liv. pour les jours employés à traiter l'accord : on promit à part à la princesse de Salerne, belle-mère de Saint-Auban, 2,000 liv. pour elle, son beau-fils et son fils, le sieur de Pon... Saint-Auban, arrivé à Murs, eut un peu d'embarras pour la distribution des 12,000 liv. Cela fut cause qu'il rebroussa à l'Isle au gîte, le 11 dudit mois, en compagnie de M. de la Grâce et de Messieurs Crillon et Aubres, qui eurent congé de revenir. Aussitôt que l'entérination leur fut rendue par le capitaine Berton à Murs, l'écuyer de Murs, La Coste, l'écuyer son fils, Cabanes, Baumettes et le second Buoux, seigneur de marque de Provence et voisins dudit Menerbes, se portèrent amiablement et en la faveur de la délivrance du malheur de cet estat.

Le traité de Nîmes devait assurer au Comtat une paix relative. Ce n'est pas à dire que le pays n'ait été encore troublé par des querelles qui puisaient leur source dans la violence des passions religieuses mal apaisées. Nous en trouvons trace dans deux passages du journal où L. de Perrussis nous montre que Guillaume de Patris continuait ses efforts pour consolider les résultats de son œuvre et poursuivait toujours ses négociations en 1579 : « Le 2 avril », dit-il, « le président des Arches et l'abbé de la Grâce allèrent à Salon, voir le comte de Carces, qui résidait au château dans son ménage; mais ses beaux-fils, neveux et cousins agissoient et Vins étoit maître de la campagne avec quatre cents chevaux et trois ou quatre mille hommes[1]. » Un peu plus loin, il ajoute : « Le président des Arches et Patris, abbé de la Grâce, furent destinés le 2 mai pour aller à Salons négocier avec le comte de Carces, qu'ils trouvèrent prêt à poser les armes, pourvu que les autres commençassent[2]. »

Malgré tout, le Comtat semblait singulièrement pacifié à la

1. 1579, p. 225.
2. 1579, p. 226.

Digitized by Google

suite du traité de Nîmes et c'est dans sa province d'origine que le négociateur heureux de ce traité allait avoir l'occasion d'exercer son activité toujours en éveil.

Ni le cardinal d'Armagnac, ni Guillaume de Patris ne perdaient de vue les intérêts de l'église rouergate et, malgré leur éloignement relatif, ils continuaient à suivre les événements qui se déroulaient dans le diocèse de Rodez. Georges d'Armagnac en avait cédé la direction à son neveu, Jacques de Corneillan, auquel le roi avait joint le gouvernement du comté et des quatre châtellenies du Rouergue. Depuis 1560, le calvinisme s'était largement installé dans cette province et les dernières années de l'épiscopat du cardinal avaient été consacrées à le combattre[1]. C'est dans ce dessein qu'il avait fondé à Rodez un collège confié aux Jésuites[2] et pris une série de mesures énergiques[3] pour préserver sa ville natale de l'hérésie, réussissant d'ailleurs, tandis que la province était désolée par les luttes religieuses, à protéger sa capitale de toute incursion des huguenots. Une première tentative, dirigée par Jacques de Crussol, avait échoué en 1568[4]. Les habitants, fidèles à leur foi séculaire exprimée par leur devise, avaient fait le vœu de chanter « en musique des hymnes, les sabmedys au soir et veilhes de Nostre-Dame, tant que la guerre durera[5] ». Cependant, les calvinistes, déçus de cette résistance, tentèrent contre la ville une seconde surprise qui échoua en septembre 1579[6]. Ils devaient la reprendre peu de semaines plus tard, avec la connivence d'un chanoine ruthénois, nommé Labro, qui avait formé une conspiration pour leur livrer la cité[7]. C'était dans les derniers jours de 1579 et « ceux du Languedoc se tenoient si sûrs que le coup ne manquerait pas, que, le jour pris pour le faire, ils disoient publiquement : Nous tenons Rhodez à l'heure qu'il est[8] ». Ils ignoraient que le complot avait été découvert par la vigilance de Guillaume de Patris, qui, se défiant de Labro, l'avait fait surveiller et avait averti le cardinal

1. P. Benoît, *le Vieux Rodez*, p. 141.
2. B. Lunet, *Histoire du collège de Rodez*, p. 11.
3. Arch. communales de Rodez, Cité, BB, 6.
4. Baron de Gaujal, *Annales*, 1568. — Bosc, t. III, p. 34.
5. Arch. communales de Rodez, Bourg, BB, 10.
6. Baron de Gaujal, *Annales*, 1579.
7. Id., *Ibid.*, 1580.
8. P. Justin, *op. cit.*, t. II, p. 254.

Digitized by Google

d'Armagnac, alors en Avignon[1]. Celui-ci envoya à Jacques de Corneillan un messager qui arriva à Rodez le 5 janvier 1580, la vieille du jour où les conjurés devaient mettre leur complot à exécution. Le chanoine Labro et ses complices furent saisis et pendus[2] : aussitôt la ville de Rodez fit un vœu pour remercier le ciel de l'avoir préservée « de l'entreprinse faicte par feu Labro, chanoyne[3] ». Les habitants redoublèrent de vigilance, l'évêque lui-même se soumit à la garde et menaça de ses foudres tout ecclésiastique qui refuserait d'y prendre part[4].

Tout en veillant de loin sur sa province natale, Guillaume de Patris continuait à s'occuper de l'administration du Comtat et de la ville d'Avignon que désolait une grande peste[5]. L. de Perrussis écrit dans son journal, à la date de janvier : « L'abbé de la Grâce, lieutenant du cardinal, ne cessait de bien travailler[6] ». Entouré des faveurs de son maître, déjà parvenu à de hautes dignités, alors dans la force de l'âge, adoré du peuple, il pouvait attendre beaucoup de l'avenir. Il ne se doutait pas que ses jours étaient comptés et que son rôle, peut-être trop en vue, ne tarderait pas à causer sa perte.

III

Il n'est pas inutile de donner, d'ores et déjà, quelques extraits de la correspondance de Dominique Grimaldi, où se dévoile et s'affirme l'animosité du recteur contre le lieutenant du cardinal d'Armagnac et contre le cardinal lui-même. C'est surtout au lendemain de la conspiration du maréchal de Bellegarde et de la signature du traité de Nîmes, ces deux grandes affaires où l'autorité de Guillaume de Patris s'était révélée avec éclat, que la rancune de Grimaldi apparaît plus vive et chaque jour plus accusée.

1. L. de Perrussis, 1580, p. 231.
2. Baron de Gaujal, *Annales*, 1580.
3. Arch. communales de Rodez, Cité, CC, 289.
4. P. Benoît, *le Vieux Rodez*, p. 144.
5. Un bourgeois notable d'Avignon, dans son *Journal*, publié dans le *Bulletin du Comité des travaux historiques* de 1884, t. I, écrivait à ce propos : « M. le cardinal [d'Armagnac] faisoit toujours grande chère. Qui avoit mal estoit sûr d'avoir aussi peu de secours de lui comme d'une barille effondrée » (p. 56).
6. 1580, p. 232, et dans les notes cette variante, « travaille aux affaires publiques avec beaucoup de zèle ».

Digitized by Google

Dans une lettre adressée le 28 mai 1579 au cardinal de Côme, il raconte d'abord un premier attentat dont fut victime son adversaire :

Vous devez savoir comme les affaires de Provence sont plus compliquées que jamais. Monseigneur Patris a été assailli par Monseigneur Barles, homme si dissolu, et c'est un miracle qu'il ne soit mort; il fut assailli en pleine campagne; on lui tira deux coups de pistolet et de nombreux coups d'estoc; sans un bon cheval, il y restait[1].

Les lettres suivantes, adressées au même, sont plus explicites sur les sentiments de Grimaldi :

Je trouvais, écrit-il à la date du 23 juillet 1579, que la reine était très peu satisfaite d'Armagnac et encore moins de Patris... Le cardinal de Bourbon est un homme instable; il a toujours besoin d'argent et c'est pourquoi il a loué la légation à Armagnac et a fait ce qu'il a voulu pour trouver de l'argent aisément; mais il est très mécontent de lui et désirerait se débarrasser de la légation, moyennant une honnête compensation, et il m'a dit que, si Notre Seigneur la veut pour un de ses neveux ou un autre cardinal, il fera tout ce que voudra Sa Sainteté et fera en sorte que le Roi très chrétien s'en contente[2].

Le 7 septembre 1579, Grimaldi écrit directement au pape :

Le départ de Patris serait bon s'il était sans esprit de retour; mais, du moment qu'il revient, il faudra bien ouvrir les yeux et chercher habilement à savoir où il a été et savoir s'il a été avec un personnage qui (*illisible*) de notre cause. Sur son successeur, il sera bon que Votre Sainteté donne des informations, pour ce qui concerne les habitudes, la nature et l'humeur; car, comme il a été au service du roi de Navarre en qualité de secrétaire, nous avons de grandes raisons de le tenir pour suspect[3].

Et le 1er octobre suivant au cardinal de Côme :

La demande faite par Bellegarde pour savoir s'il y a intelligence avec moi n'a pas d'autre but que de m'induire en erreur. J'espère que cela ne réussira pas et que V. S. Illme rassure Notre Seigneur [le pape]; faites dire qu'il est lieutenant du roi de Navarre et qu'il a de grandes relations avec les Huguenots. Qu'il dise ce qu'il veut. On dit que Patris reviendra bientôt; je chercherai à savoir tout ce que je pourrai. Serrerach est malade et maintenant inutilisable. Il fait profession de catholicisme; ce n'est pas un homme de grand esprit; il est au se-

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. X, fol. 291.
2. Ibid., R. X, fol. 387 à 398.
3. Ibid., R. CLI, fol. 258-260.

Digitized by Google

crétariat du roi de Navarre... Je n'ai pas voulu chercher d'informations plus précises pour ne pas éveiller de soupçons. Je le ferai plus commodément et vous en aviserai[1].

Une série d'incidents allait faire éclater entre Dominique Grimaldi et Guillaume de Patris un conflit violent où celui-ci devait trouver la mort. A l'origine de ce conflit, il faut mentionner l'affaire provoquée, le 24 mars 1580, par Philippe Saguet d'Astoaud, seigneur de Mazan et de Vaucluse, dont Pithon-Curt nous a laissé le récit en ces termes :

Ce jeune cavalier sachant que deux soldats de la garnison de Carpentras avoient pris querelle les mena hors de la ville pour les faire battre et servit de parrain à l'un des deux. Et comme ce combat se faisoit au portes de la ville, Dominique Grimaldi, recteur du comté venaisin, y accourut pour faire cesser cette querelle. Mazan s'y opposa et il arriva que dans le tumulte le recteur mit l'épée à la main et frappa le filleul de Mazan et menaça celui-ci de le punir de sa désobéissance. Mazan, irrité des procédés du recteur dont il méprisa l'autorité, le fit appeler en duel. Cependant les choses n'allèrent pas plus loin pour ce jour-là. Le pape ayant eu avis de ce qui s'étoit passé et craignant que cette affaire n'eût de grandes suites à cause des circonstances, dissimula et manda au recteur de ménager la maison de Saguet, l'une des plus puissantes et des plus accréditées du pays[2].

D'ailleurs le cardinal d'Armagnac et Guillaume de Patris s'étaient portés pour médiateurs et avaient engagé Philippe de Mazan à plus de modération.

De son côté, écrit un autre historien[3], le cardinal d'Armagnac donna ses soins pour terminer cette affaire : il envoya pour cela à Carpentras son vicaire général Guillaume de Patris, abbé de la Grâce, qui assura au recteur de la façon la plus positive que le jeune Mazan, manifestant du regret de sa conduite, avait promis de ne se porter à aucun nouvel excès.

A quelque temps de là, Dominique Grimaldi et son frère Thomas, suivis seulement d'une vingtaine de soldats, accompagnaient hors des murs de Carpentras Henri de Valois-Angoulême, fils naturel d'Henri II, grand-prieur de France et gouverneur de Provence, qui venait de passer quelques jours dans la ville. Brusquement, quatre-vingts cavaliers fondirent sur l'es-

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. X, fol. 519.
2. Pithon-Curt, *op. cit.*, t. III, p. 211-213.
3. C. Cottier, *Notes...*, p. 218.

Digitized by Google

corte du recteur[1] et, dans le combat qui s'engagea, Thomas Grimaldi et quatre de ses hommes furent tués.

Le recteur qui se défendit d'abord avec beaucoup de bravoure eut son cheval blessé sous lui et se sauva à grand'peine dans la ville où le grand prieur voulut le suivre : mais, la porte lui fut refusée, parce qu'on aperçut qu'il gagnoit les devans pour prévenir le recteur. On soupçonna de là qu'on n'en vouloit pas tant aux Grimaldi qu'à la ville même. Le soupçon parut d'autant mieux fondé que le grand prieur avoit, peu d'années auparavant, fait quelque tentative pour s'emparer de Menerbes et qu'il avoit fait le voyage de Carpentras sans nécessité dans un temps où toute la Provence était en armes. L'abbé Patris fut également soupçonné, attendu ses liaisons avec les généraux français, sa haine pour les Italiens et sa jalousie contre le recteur : il était d'ailleurs ami du sieur de Mazan[2].

Ainsi s'exprime Pithon-Curt, qui ne laisse pas entendre que Guillaume de Patris fut mêlé au meurtre de Thomas Grimaldi, mais se fait l'écho de la suspicion qui le frappa, en raison de sa rivalité avec le recteur et de son amitié pour Philippe de Mazan. Arguments bien légers pour appuyer une insinuation aussi grave!

Il faut revenir à la source directe que sont les lettres de Grimaldi. Du 16 mars au 26 avril 1580, elles se succèdent, portant toutes le cachet de la rancune, mais semblant surtout inspirées par le souci des intérêts du Saint-Siège. A les lire attentivement, on pressent le dénouement du drame. Les insinuations font bientôt place aux précisions, et, après avoir suggéré avec une timidité feinte quel serait le remède aux maux de la province, Grimaldi arrive à l'exprimer sans équivoque : la suppression de Guillaume de Patris.

S'adressant au cardinal de Côme, le 16 mars 1580, Grimaldi disait :

Je tiens pour certain que Patris a inspiré à Masan de faire cela, ou au moins qu'il en était certainement averti... Cet état va être perdu... Les remèdes peuvent encore se trouver, mais ils sont si difficiles et je ne sais s'ils plairaient à Notre Saint-Père, mais parce que j'espère être bientôt à ses pieds, je me réserve de les Lui dire. Je ne fais pas ici da-

1. Cf. la lettre du cardinal d'Armagnac au roi, du 12 avril 1580. Cf. Tamizey de Larroque, *Lettres du cardinal d'Armagnac*, dans la *Revue historique*, 1877, t. V, p. 325.

2. Pithon-Curt, *loc. cit.*

Digitized by Google

vantage que le service de Sa Sainteté et je suis dans un grand péril de mort, parce que Patris au moins qui commande ne me veut pas ici[1].

Peu de jours après, le 27 mars, écrivant directement au pape sur le même objet, Grimaldi ajoutait :

Puisque N. S. Dieu veut me faire la grâce de me présenter aux pieds de Votre Sainteté, je Lui dirai quelque chose qui importe à la conservation de cet état, et comment s'apprête sa ruine[2].

Dès le 14 avril, dans une nouvelle lettre au cardinal de Côme, Grimaldi devient plus précis :

On dit publiquement que le cardinal veut faire Patris héritier de la vice-légation et de l'archidiaconé d'Avignon et qu'il usera de toute la diligence qu'il pourra pour résigner sa charge de son vivant... La chose essentielle est de se délivrer d'abord du gouvernement de Patris[3].

Plus vive encore et plus explicite est la lettre suivante du 26 avril, toujours adressée au cardinal de Côme :

Si Patris reste dans le Comtat, je crois qu'il le mettra en ruines... Je répète que, si l'on n'enlève pas Patris d'ici, toute dépense qu'on y fera sera vaine, parce qu'à la fin il voudra régner et y réussir avant la mort du cardinal, et croyez bien que le jour où il disparaîtra, les *bons* de ce pays chanteront *Te Deum laudamus*, car il est assez détesté[4].

Désireux de venger la mort de son frère, mais craignant pour sa sûreté, Dominique Grimaldi avait résolu de passer en Italie. Parti du Comtat le 13 mai 1580, « il était arrivé à Rome et avait été très bien reçu par Grégoire XIII, qui, après avoir écouté ses plaintes, lui avait promis satisfaction. Mais ce pape, qui reconnaissait que l'intérêt du Saint-Siège exigeait que le Comté Venaissin ne fût pas privé d'un tel ministre dans les fâcheuses circonstances où cet état se trouvait alors, et qui, pour le moment, croyait devoir dissimuler, à cause des troubles qui

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. XI, fol. 188, 190.
2. Ibid., R. XI, fol. 200.
3. Ibid., R. XI, fol. 253, 255.
4. Ibid., R. XI, fol. 285.

Digitized by Google

agitaient cette contrée[1] », décida Dominique Grimaldi à rentrer dans le Comtat. Celui-ci quitta donc Rome le 11 juin et fut de retour à Carpentras le 2 juillet 1580.

Dans l'intervalle, Guillaume de Patris avait été poignardé et, lorsqu'on songe à la haine du recteur contre lui, à la rivalité jalouse dont les mémoires du temps nous ont laissé le témoignage, aux lettres non équivoques de Dominique Grimaldi, aux entretiens que celui-ci eut aussitôt avec le pape, on ne peut se défendre de rapprocher les dates et de méditer sur les circonstances d'un meurtre auquel, comme nous le verrons, Grégoire XIII ne fut pas étranger.

Ce n'est pas à dire qu'il ne plane sur la fin de Guillaume de Patris un certain mystère. Avant d'essayer de l'éclaircir, nous croyons devoir rapporter le récit qu'en a laissé une chronique composée au milieu du XVIIIe siècle[2] et dont nous discuterons la valeur historique en la confrontant avec ses sources.

Pendant que Grimaldi se retiroit en Italie, dit-il, il y eut du trouble dans Avignon, excité pour faire passer cette ville au pouvoir du roi de Navarre. Il y avoit vingt ans et davantage que les Huguenots avoient, de tems en tems, formé le projet de la surprendre. Le maréchal Damville et les autres politiques en avoient voulu faire autant et les rois de France, pour empêcher qu'elle ne tombât en main de l'un ou l'autre parti, en avoient souvent demandé la garde; ici un des principaux officiers du collégat avoit tramé toute l'intrigue.

Il n'y avoit alors que deux portes de cette ville ouvertes, celle du Rhône et une autre, où l'on faisoit bonne garde, crainte de surprise et à cause de la peste qui faisoit du ravage dans les provinces voisines; un jeune homme d'Avignon commença le tumulte, en criant qu'on avoit insulté sa mère au corps de garde; bientôt le peuple s'ameute et s'assemble en si grand nombre à la porte et dans le ravelin que la garde en est interrompue; le caporal, qui en craint les suites, n'oublie rien pour faire écarter ce peuple avec son halebarde. Mais le tumulte augmente, on crie contre les Italiens, et tout tendoit à une sédition, lorsque le général Pierre Malvezzi accourut à cette porte, où le peuple lui porta plainte des prétendues violences du caporal qui, sous prétexte, disoit-on, de les faire retirer, les avoit maltraités. Le général, pour faire apaiser le tumulte, fit mettre en prison le caporal, en attendant de prendre des informations sur sa conduite; le peuple alors se dissipa et tout parut tranquille.

Mais ce ne fut pas pour longtemps. Environ une heure après, une

1. C. Cottier, *Notes...*, p. 218.

2. Joseph Fornery, *Histoire ecclésiastique et civile du Comté Venaissin et de la ville d'Avignon.*

Digitized by Google

nouvelle émotion plus dangereuse que la première rappela le général Malvezzi : alors il trouva aux environs de la maison de Guillaume de Patris le peuple armé, qui venoit de massacrer un soldat italien qui alloit se rendre avec deux autres au corps de garde. Le général faisant semblant d'ignorer ce meurtre fit tant par des paroles douces et insinuantes, aidé du premier consul d'Avignon, que tout ce peuple armé se retira. De là, le général voulut aller au quartier des soldats de cet état, pour voir si tout étoit en ordre : mais, il ne fut pas peu surpris, lorsqu'il les trouva assemblés, au nombre de trois cents, qui s'avançoient contre lui, le mousquet à la main, prêts à faire leur décharge, en criant : *tue*, *tue*. Il ne laissa pas que de s'approcher d'eux avec intrépidité et, d'un air serein, leur représenta si bien leur devoir qu'il les obligea de retourner à leur corps de garde, où après avoir mis en fonction ceux qui devoient y être, il obligea les autres de poser les armes et de se retirer chacun chez soi.

Le général, par ces séditions réitérées dans le même jour, connut que quelqu'un excitoit les Avignonais et les soldats du pays contre les Italiens ; il pria MM. les Consuls de convoquer une assemblée des principaux citoyens de la ville ; il y alla et leur fit un discours fort touchant rapporté par Fantoni, dont la conclusion fut que, s'ils étoient mécontents du secours que les Italiens venoient leur donner, ils n'avoient qu'à demander leur rappel au pape. L'asssemblée lui protesta qu'ils n'avoient aucune part à ce tumulte, qu'ils étoient fort contens du zèle des Italiens et qu'il falloit chercher à découvrir les auteurs secrets de ces désordres.

Sur les informations qu'on fit, il parut qu'il y avoit complot formé pour surprendre la ville. Des troupes cachées dans des barques au bord du Rhône, devoient se saisir de la ville durant le désordre qui ne pouvoit pas manquer d'être fort grand, lorsque les Italiens et les soldats du païs s'entredétruiraient. Le général apprit en même tems que Guillaume de Patris, quoique grand vicaire de l'archevêché d'Avignon et employé par le collégat dans toutes les affaires de cet état où le Saint-Siège pouvoit avoir intérêt, étoit l'auteur de tous ces troubles. Il avoit l'abbaye de la Grâce, dont les revenus de quatre mille écus étoient au pouvoir des religionnaires : on lui en avoit promis la paisible jouissance, s'il livrait au roi de Navarre les villes d'Avignon et de Carpentras. Le général crut alors qu'il étoit de l'intérêt de l'état de guérir le mal en coupant la racine ; sans communiquer son dessein au cardinal collégat, il résolut d'ôter la vie à Guillaume de Patris, ce qui n'étoit pas facile. Celui-ci ne sortoit jamais que bien accompagné ; il étoit aimé du peuple, qu'il avoit su gagner et, lorsqu'il sortoit la nuit pour aller voir sa maîtresse, il prenoit toutes les précautions possibles pour n'être pas insulté, en sorte que le général n'auroit pas pu exécuter son dessein, si Patris, pour son malheur, n'eût été obligé d'aller à Bédarrides, faire le baptême d'un enfant de Pierre de Saint-Sixte. Dès que les espions du général l'en eurent averti, il donna ordre à Marc-An-

Digitized by Google

toine Oddi d'y aller avec sa compagnie de chevaux légers et de le tuer. Oddi étant arrivé le fait appeler à la porte et lui remet une lettre; dans le tems qu'il la lisoit, un cavalier italien, descendu de cheval, le tua à coup de poignard. Dès qu'on s'en aperçut, on courut à son secours, Saint-Sixte à la tête, mais il n'étoit plus tems. Oddi eut seulement six de ses cavaliers tués et Saint-Sixte fut blessé d'un coup de pistolet à l'épaule, dont il mourut un mois après. Cette affaire se passa le 17 mai.

Lorsque la nouvelle en fut portée au cardinal collégat, il en fut extrêmement affligé : il protesta d'abord qu'il feroit punir les coupables très rigoureusement, mais le général ayant déclaré que c'étoit lui qui avoit fait mourir Patris par ordre du pape, personne ne remua : il est vrai qu'Oddi fut conseillé de quitter le pays; ce qu'il fit peu de tems après.

Tel est le récit où Fornery retrace un drame accompli près de deux siècles plus tôt. Il en a emprunté les éléments à deux historiens dont les témoignages sont d'inégale valeur et qu'il convient de serrer de plus près. Le premier de ces historiens est César Nostradamus, contemporain de Guillaume de Patris, et par conséquent plus à même que d'autres de nous renseigner utilement. Le second est Fantoni, auteur italien, qui publia son *Histoire de la Cité d'Avignon* cent ans après les événements de 1580. Or, si Nostradamus relate avec force détails les circonstances du meurtre de l'abbé de la Grasse, qu'il connut peut-être le jour même, il donne une explication discrète des motifs qui purent l'inspirer. Fantoni, au contraire, s'attache à faire la genèse de l'assassinat qu'il considère comme une juste punition et laisse percer sa rancune d'Italien contre la mémoire de Guillaume de Patris.

On peut dire que, sauf le récit de la mort de l'abbé, qui vient de Nostradamus, ainsi que nous le montrerons plus loin, Fornery a puisé sa narration dans Fantoni. Celui-ci commence en effet par ces mots : « Fu auco tenuto da persone guidiziose che in questo negozio have parte Guglielmo Patris, profondo simulatore, interessato co i primi di Francia, mal affeto verso la nazione italiana, particulare avversario et emulo del Grimaldi, etc... ». Et Fantoni continue en accusant l'abbé de Patris d'avoir été complice de la conjuration de Mazan contre Dominique Grimaldi, d'avoir songé à livrer Avignon au roi de Navarre, pour jouir en paix de l'abbaye de la Grasse « di quattro milo scudi d'entrata », d'avoir fomenté des troubles dans la capitale du Com-

Digitized by Google

tat. C'est au même auteur que Fornery a emprunté ses affirmations sur la vie licencieuse de l'abbé de la Grasse et sur les difficultés qu'auraient éprouvées ses meurtriers à réaliser leur dessein, par suite du grand amour du peuple pour l'abbé. Ce dernier point est seul vraisemblable : il est d'ailleurs confirmé par Nostradamus.

Mais il est permis de faire quelques réserves sur les autres. Ne nous attardons pas à la question des mœurs de ce XVIe siècle[1], époque galante entre toutes, où les prélats eux-mêmes avaient des âmes de cavaliers. Cependant les propos d'un Fantoni ne suffisent pas à nous convaincre que l'abbé de la Grasse ait été victime du relâchement de son temps. Il faudrait des preuves plus sérieuses que les affirmations d'un ennemi politique, pour atteindre cet homme d'Eglise ou jeter une suspicion sur sa mémoire. L. de Perrussis ne dit-il pas, au contraire, qu'il était « bien accompli en vertus »?

N'est-il pas surprenant, d'autre part, que le récit de Fantoni[2] tende à nous représenter en Guillaume de Patris un personnage tout différent de celui que ses actes passés nous ont fait connaître : pacificateur du Comtat, défenseur attitré des catholiques, lieutenant dévoué du cardinal d'Armagnac et, par lui, agent fidèle du pape? Comment supposer que ce prélat, à qui le Comtat devait, depuis le traité de Nîmes, la paix religieuse, allait attiser la guerre civile? Comment comprendre que ce catholique attentif, qui préservait, quelques semaines auparavant, la ville de Rodez d'une incursion calviniste, allait livrer la ville d'Avignon à l'hérétique roi de Navarre? N'avait-il pas d'ailleurs, deux ans plus tôt, sauvé Avignon du complot ourdi par le maréchal de Bellegarde, et peut-on croire que les intérêts matériels en souffrance de son abbaye de la Grasse lui aient inspiré d'aussi tristes conseils?

Le Père Justin dans son *Histoire*, se montre plus circonspect, en rapportant les « soupçons » et les « preuves bien ou mal fondées » qui amenèrent la mort de ce prélat. « Malvezzi, dit-il, soupçonna l'abbé de Patris, auditeur général et grand vicaire du diocèse d'avoir fomenté cette mésintelligence et d'avoir

1. Cf. Ch. Samaran, *les Indiscrétions de Garganello ou La vie galante en Avignon au XVIe siècle.*

2. Sur Fantoni, cf. la remarque de Secousse, *op. cit.*, p. 202 : « Fantoni, dans son Histoire d'Avignon, qui est peu exacte et peu estimée... »

Digitized by Google

ameuté la bourgeoisie. Il crut même avoir des preuves suffisantes que cet abbé voulait livrer la ville au roi de Navarre, en reconnaissance de ce qu'il lui avait fait donner l'abbaye de la Grasse. Sur ces soupçons et sur ces preuves bien ou mal fondées, il le fit poignarder[1] ».

On se demande comment le roi de Navarre aurait pu faire donner à Guillaume de Patris l'abbaye de la Grasse. Ce n'est pas au futur Henri IV que l'auditeur du cardinal d'Armagnac avait dû cette commende, mais bien au roi de France qui était alors Henri III. Nous verrons d'ailleurs qu'un autre historien[2] a donné du complot d'Avignon une version différente, en rattachant la mort de Guillaume de Patris aux intrigues du duc de Joyeuse.

Tout cela ne laisse pas de nous inquiéter un peu et de jeter sur cette fin tragique un mystère d'autant plus troublant qu'il paraît à peu près certain que Guillaume de Patris fut assassiné sur l'ordre de Grégoire XIII. Les archives de Bédarrides, qui en ont conservé la mention au jour même du crime, le disent expressément : « Es istat tuat Monseigneur Guillaume de Patris, grand vicari de Monseigneur le cardinal d'Armanach. Es istat tuat par les mains don cavallier Herrode, hitallien, don mandement de Notre San Père[3]. » C. Nostradamus, dans le récit que nous relatons plus bas, s'est fait l'interprète de cette opinion qui fut générale.

Ajoutons d'ailleurs que la tradition rapportée par Fantoni s'établit de bonne heure et que Guillaume de Patris ne tarda pas à passer pour un conspirateur favorable au roi de Navarre[4]. Il fallait bien trouver une explication à la vengeance pontificale et donner à l'assassinat l'allure d'une exécution de justice. C'est ce que laisse entendre M. R. Rey dans une étude sur *Le cardinal d'Armagnac colégat à Avignon*[5], où il expose la tradition, en

1. T. II, p. 263.

2. Mezeray, cf. *infra*, p. 39-40.

3. Arch. de Bedarrides, GG, 10, fol. 39.

4. Cf. P. Louvet, *Histoire des troubles de Provence*, Aix, 1679, t. III, p. 344. — Pithon-Curt, *op. cit.*, t. III, p. 335-336. — P. Justin, *op. cit.*, t. II, p. 263. — C.-F.-H. Barjavel, *op. cit.*, t. II, p. 235 et suiv.

5. *Le Cardinal Georges d'Armagnac, colégat à Avignon (1566-1585), d'après sa correspondance inédite*, dans les *Annales du Midi*, t. X, 1898.

Digitized by Google

avouant l'insuffisance des documents d'archives sur cette tragique affaire :

Les contemporains, dit-il, ont fait sur cette exécution sanglante toutes sortes de suppositions. L'opinion qui prévalut, c'est que Grégoire XIII avait été avisé que Guillaume de Patris, grand vicaire et confident du cardinal légat, travaillait secrètement à livrer les domaines de l'Église au roi de Navarre, neveu du colégat et que l'ordre avait été donné directement de Rome à Hérode [*lisez Oddi*] de se défaire de Guillaume de Patris. Quoi qu'il en soit des véritables causes de cet événement, nous n'avons pas d'autre témoignage que le récit sommaire de l'exécution dans les archives de Bédarrides. D'après ces éphémérides, rédigées en patois local, c'est par ordre exprès du Saint-Père que l'ami du colégat fut frappé. Nous avouons ne pouvoir fournir d'autre éclaircissement sur cet incident, les archives de Vaucluse et de Rome ne nous ayant donné aucun renseignement de nature à éclaircir ce mystère[1].

Bien mystérieux aussi est le silence de ces archives sur une affaire qui, sans doute, n'offre pas un caractère de rareté à une époque où le poignard jouait un tel rôle, mais qui aurait dû soulever davantage les passions à cause du rang de la victime. Lorsqu'on se reporte aux termes si flatteurs et si affectueux par lesquels Grégoire XIII, dans sa lettre du 30 mars 1575, demandait au cardinal d'Armagnac de députer vers lui Guillaume de Patris, on est loin de prévoir que, cinq ans plus tard, le même pape armera le bras d'un de ses chevau-légers[2] pour frapper celui qu'il appelait alors son « fils bien-aimé » !

Mézeray a laissé entendre, dans son *Histoire de France*[3], que Guillaume de Patris fut victime de la vengeance du Saint-Père pour avoir trempé dans un complot qui tendait à déposséder le pape du Comtat et à lui donner, en échange, le marquisat de Saluces[4]. Ce complot aurait été ourdi par le duc de Joyeuse, favori d'Henri III, et peut-être d'accord avec le roi : version assez

1. P. 289-290.

2. Le cavalier Oddi était arrivé d'Italie sur une galère du maréchal de Retz, à la tête d'une compagnie de chevau-légers envoyée par le pape pour servir de renfort dans le siège de Ménerbes en 1577.

3. *Abrégé chronologique ou extrait de l'histoire de France*, Paris, MDCXC, t. III, p. 224.

4. Ce complot n'aurait pas été sans liens avec celui du maréchal de Bellegarde, signalé plus haut.

Digitized by Google

différente de celle de Fantoni, qui fait intervenir le roi de Navarre et y mêle des préoccupations personnelles d'intérêt de la part de l'abbé de la Grasse.

A ce propos, il n'est pas inutile de remarquer que Mézeray, confondant l'abbaye de la Grasse et l'évêché de Grasse, a fait de Guillaume de Patris un évêque de cette dernière ville. Une autre erreur a été commise par le Président de Thou, qui a fait de Guillaume de Patris un évêque de Toulon, en assurant que le cardinal d'Armagnac éprouva une telle peine de la mort de son ami que sa propre fin en fut avancée[1].

Le cardinal d'Armagnac, dit-il, eut la douleur de voir assassiner presque sous ses yeux un homme qu'il aimait, Guillaume de Patris, [évêque][2] de Toulon, qu'il avoit chargé de toutes les affaires de la légation, et cela parce qu'on l'avait accusé auprès du pape de favoriser le parti du roi de Navarre et des protestants. Ce qui rendit cet affront plus piquant, c'est qu'ayant ensuite demandé justice de cet attentat à Sa Sainteté, Elle répondit qu'on n'avait rien fait que par son ordre et qu'Elle avait eu de bonnes raisons pour le donner. On croit que c'est ce qui avança la mort de ce prélat, qui, quoiqu'il fût fort âgé — car il avait quatre-vingt-cinq ans — était encore très vigoureux[3].

Il n'est peut-être pas nécessaire de chercher à expliquer la mort d'un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, car elle est en somme assez naturelle. Le cardinal survécut d'ailleurs cinq ans à son auditeur[4]. Ce qui est plus curieux à noter, c'est la confusion qui fut faite entre l'abbé de la Grasse et les évêques de Grasse et de Toulon. Ce dernier siège était occupé depuis 1572 par Guillaume Le Blanc, un autre protégé du cardinal d'Armagnac, qui mourut normalement en 1588, après avoir été, lui aussi, calomnié auprès du Saint-Père, mais à qui il fut donné de se

1. Dom Piolin a adressé à M. Tamizey de Larroque une note que celui-ci a insérée dans ses *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, Appendice, p. 131 et suiv. Dans cette note, Dom Piolin conteste l'exactitude du meurtre de l'abbé de Patris dans les circonstances rapportées par nous. Mais le savant bénédictin, en critiquant le récit de de Thou, qu'il a seul connu, prétend à tort que cet historien, ne citant aucun témoin ni document à l'appui de ses allégations, doit être suspect. Nous avons montré, au contraire, que les sources sont unanimes.

2. Supprimé avec note dans l'édition de La Haye de 1740, p. 544.

3. Livre LXXXII, t. IX, p. 409. Cf. *Gallia christiana*, t. I, p. 834.

4. Le cardinal d'Armagnac mourut le 11 juillet 1585. — P. Maruéjouls, *op. cit.*, p. 5.

Digitized by Google

justifier[1]. Il avait un neveu, appelé comme lui Guillaume Le Blanc, qui fut évêque de Grasse et faillit être assassiné en 1596[2]. Peut-être la similitude des prénoms, la ressemblance de Grasse à la Grasse, le fait que ces divers prélats ont évolué autour du cardinal d'Armagnac expliquent la confusion que les historiens ont faite de ces trois personnages, en les identifiant tous avec celui qui fut frappé le 17 mai 1580, pour ses rapports, disent les uns, avec le roi de Navarre, pour ses intrigues, disent les autres, auprès du duc de Joyeuse.

Sans s'être mis pleinement d'accord sur l'explication qu'il convient de donner au meurtre de Guillaume de Patris, les historiens ont été unanimes à en faire remonter la responsabilité à Grégoire XIII. Si les archives du Vatican leur avaient été ouvertes et qu'ils eussent pu rapprocher les faits des lettres si explicites de Grimaldi publiées au cours de ce récit, ils auraient négligé toutes les hypothèses qui furent édifiées pour légitimer le crime et en auraient vu la source unique dans la jalousie et la haine du recteur : celui-ci, par ses insinuations perfides et son insistance acharnée, parvint à ses fins et sut obtenir, pour se débarrasser de son rival, l'agrément de Grégoire XIII. Temps étrange, où la cour de Rome, comme la cour de France, voyait dans le poignard une arme de guerre et où les exigences de la politique semblaient justifier aux yeux des meilleurs les crimes les plus barbares !

Deux contemporains de l'abbé de la Grasse, qui l'avaient fréquenté, nous ont laissé de sa mort un récit qui n'est pas seulement important par la haute valeur documentaire qui s'y attache, mais qui est aussi émouvant par le détail des cruautés qu'il révèle. Le premier de ces chroniqueurs est Louis de Perrussis qui, dans son *Journal des troubles de Provence*, avait eu l'occasion de mentionner souvent, comme nous l'avons vu, le rôle de Guillaume de Patris et qui rapporte en ces termes sa fin tragique[3].

Le cavalier Oddi étant revenu en Avignon eut ordre du général Mal-

1. Fornery, *loc. cit.* — Tamizey de Larroque, *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, Introduction, p. 47.

2. Cf. *Discours de Guillaume le Blanc, évêque de Grasse et de Vence, touchant le déloyal assassinat entrepris sur sa personne et inopinément découvert le 26 septembre 1596*, Aix, 1596, in-8°.

3. 1580, p. 233.

Digitized by Google

vezzi d'aller à Bédarride exécuter à mort Guillaume Patris, abbé de la Grâce, grand vicaire et lieutenant du cardinal d'Armagnac, qui y était allé le lundi 16 mai, au baptême de l'enfant de la fille de Saint-Sixt. Oddi alla à Bédarride avec sa compagnie de chevau-légers, le 17 au matin. S'étant arrêté à la porte de la ville, il fit dire à l'abbé qu'il avait des lettres à lui rendre; l'abbé étant venu vers la porte et la lettre lue, ils se promenèrent tous deux et parlèrent. Alors un chevau-léger italien qui était démonté donna à l'abbé le premier coup de poignard, qui fut suivi de sept autres, jusqu'à ce qu'il eût expiré. Le cavalier monta et tira vers Menerbe. Ce fait nouveau et incogité fut porté à Avignon, où le cardinal montra un visage de grand déplaisir et non sans cause; mais comme très prudent et bien avisé, porta cette douleur patiemment et plus, lorsqu'il fut averti que le seigneur Pierre [Malvezzi] disait tout clair qu'il avoit ordonné cette exécution et pour le bénéfice et service de Notre Saint-Père et de son état; il en manda la nouvelle à Rome par courrier exprès. Le corps mort fut enseveli aux Gentilins du pont de Sorgues.

Le 14 juin, mourut Pierre de Saint-Sixt, à Avignon, de la blessure qu'il eut à l'épaule par une pistole, le jour de l'abbé de la Grâce. Le général avait défendu de toucher autre que l'abbé, mais la résistance fut telle que six chevau-légers y furent tués...

Le cavalier Oddi profita du retour des galères papales pour se retirer en Italie, non qu'il doutât d'être repris de la mort de l'abbé de la Grâce, ayant eu ordre de le tuer, mais comme gentilhomme qu'il est peut-être se sentoit consolé d'avoir obéi à son général, et, d'autre part, pensif pour l'avoir commise. Son lieutenant, soupçonné d'avoir donné le coup à Saint-Sixt, était déjà parti par terre.

Le second historien, qui fréquenta l'abbé de la Grasse et fut singulièrement ému de sa fin, est César Nostradamus, fils du fameux astrologue, médecin de Charles IX, qui a laissé le récit suivant dont la forme archaïque et naïve ne détruit pas l'horreur[1] :

Mais à cinquante pas de la porte de Bédarrides, petit et bon lieu du diocèse d'Avignon, se commet un excez tellement tragique que l'exemple en est formidable et le récit estrangement scandaleux et nouveau.

Ce fut un meurtre, ou, à parler franchement, un pur assassinat, perpétré après les ides de may par le cavalier Odo, gentilhomme italien, accompagné de quarante ou cinquante chevaux-légers, entre les huict et neuf heures du matin, en la personne de Guilhaume de Patris, originaire de Tholose, abbé de la Grâce, grand et général vicaire, voire mesme la seconde âme de feu d'illustre mémoire, George, cardinal d'Ar-

1. *Histoire et chronique de Provence*, p. 829 et suiv.

Digitized by Google

maignac, qui porta inconsolablement le malheur d'un tel personnage et la façon de sa mort.

On dit que l'*Evesque souverain* avoit été tellement aigri et porté contre ce personnage pour le grand crédit que son entendement à la vérité sublime et les faveurs excessives de son maistre lui avoient acquis, qu'il fut contraint d'user de voye de faict, et le faire ainsy mal et indignement traicter par son propre mandement; combien que l'acte fut un peu trop desreiglé et hors des termes d'humanité. Car sous le feint semblant d'une lettre que Odo luy présenta d'un visage d'amitié de la part du général du Comtat, il fut non seulement dagué et poignardé à jour, découppé et mis en pièces de plusieurs vilains coups d'espée, ains foulé par grand vitupère des pieds des chevaux qui lui passèrent sur le ventre, estant jà sans âme et sans vie, et, par une barbarie desnaturée, le meurtrirent en tant d'endroits de sa personne qu'il fut vu sans figure d'homme, tant il estoit disfamé.

L'excèz fut tant désordonné que le sieur de Saint-Sixt, gentilhomme des plus riches et puissans d'Avignon, homme d'affaires important et d'entreprises non communes, qui de fortune se trouva à Bédarrides, et, en ce spectacle y fut désastreusement atteint d'un coup de pistoletade à l'espaule (dont bien après il mourut), que l'un de ses rustres luy lascha fortuitement sans en avoir commission (quoyque on le creut diversement) suivant ce que le cavalier Odo parla tout haut, lequel réspondit aux consuls du lieu que quant à la personne de Patris, il n'avoit fait en cela que le commandement du prince et du général, mais que, pour le regard du sieur de Saint-Sixt, que son malheur l'avoit porté à ce funeste accident et que, n'ayant eu aucune charge de luy meffaire, il le regrettoit infiniment. Les morts cependant feurent morts et los heridos bien heridos[1].

Or, entre plusieurs témoins qui furent le mesme jour ouÿs sur cet excès autant estrange qu'inopiné, trois principaux et plus signalés s'y trouvèrent bien meslés. Le premier fut Paul-Antoine de Puget, sieur de Sauvins, frère du grand prieur de Sainct-Gilles, gentilhomme d'Avignon, lequel, voulant s'approcher l'espée au poing du cavalier Odo et faire mine de défense, fut d'abbord renversé par terre du rencontre d'un cheval.

Le second fut messire Michel de Pluviers, seigneur de Pouilhans, chevalier de Saint-Michel, qui, en pareille contenance, n'eut pourtant jamais le moyen de joindre le meurtrier arresté par l'impétuosité de la cavalerie, autant et plus allarmée qu'à la charge d'une bataille.

Le troisième fut maistre Guillaume Bérard, natif de Pignans, domestique de l'Abbé, lequel, s'estant mis en quelque état de garantir son maistre, fut jetté dans un fossé, où il y avoit quelques pans d'eau et là, blessé de trois ou quatre coups de lance par un de ces potentaires et laissé pour mort sur la place, combien qu'il en reschappa et fut

1. Traduisons : et ceux qui furent frappés le furent bien.

Digitized by Google

guéry dans peu de jours. Chose estrange que les hommes de sang ne peuvent être rassassiés, quel ample que soit le hanap où ils trempent une fois leurs mains.

Ce pauvre infortuné prélat qui ne s'attendoit à rien moins qu'à recevoir un tel et si perfide accueil de celuy qu'il estimoit son singulier et particulier amy, se trouva tellement descoupé qu'on trouva sur sa personne, après l'avoir despouillé, deux grands coups de coutelaz sur le visage si outrageusement deschargés que les cervelles luy sortoyent hors de la teste, l'un traversant du front et des tempes jusques au dessus de l'œil droit; l'autre, à travers de l'oreille gauche et de la joue, pénétrant dans les mouëlles. Il avoit un coup de poignard sur le tetin gauche et deux à la mamelle droicte, qui le perçoient tous trois à jour, avec une quatrième playe bien avant enfoncée dans le creux de l'estomach. Le bras droit presque mis en deux, le senestre ouvert de deux pistoletades, et en somme tout son corps gasté, honny, brisé et meurtry de la fouleure des chevaux, si que l'emprainte des fers se voyoient en plusieurs lieux.

Telle fut la tragique fin de ce prélat qui, peu devant, estoit plus révéré que son maistre et comme le dieu d'Avignon, au demeurant digne de plainte pour son admirable entendement.

Il était âgé de trante-huit à quarante ans, de taille droite et moyenne : avoit les cheveux et la barbe tirans sur la couleur d'espy meur, les yeux à fleur de teste, bien fendus, azurés et brillants, le nés aquilin et longuet, la bouche vermeille, le teint cler et vif, tombant un peu sur le brun et le visage en ovalle; la contenance pleine de douce gravité et la parole harmonieuse et résonnante à merveille. Tout cela ne le sauva point. Exemple estrangement scandaleux des faveurs et du visaige de fortune parmy les hurts de cette vie.

IV

Le témoignage de Louis de Perrussis et celui de Nostradamus, contemporains l'un et l'autre du drame, nous ont paru dignes d'être rapportés. Ils nous font comprendre, dans leur incontestable accent de sincérité, les mœurs de cette époque cruelle et violente et nous donnent des détails précieux sur les circonstances de la mort de Guillaume de Patris[1].

Cependant le pape avait voulu faire juger les conspirateurs qui, en 1578, avaient tenté, à la suite du maréchal de Bellegarde, de s'emparer d'Avignon, et, comme le cardinal d'Armagnac et les autres évêques du Comtat se récusaient, Gré-

1. Cf. l'*Histoire de la ville de Pernes* de Giberti, publiée, d'après le manuscrit de la bibliothèque de Carpentras, par Hubert Giraud, Marseille, 1924, p. 492.

Digitized by Google

goire XIII envoya de Rome, muni des pouvoirs les plus amples, Georges Diedo, « jurisconsulte très versé dans la procédure criminelle, d'un caractère résolu, mais sévère jusqu'à l'excès et, disposé à trouver partout des coupables[1] ». Il soumit les prisonniers à la question, et, sur les dépositions arrachées ainsi à l'un d'eux, il les condamna tous à mort.

Un « bourgeois notable » d'Avignon, dans un journal tenu de 1561 à 1582[2], nous a laissé quelques détails sur le supplice des condamnés :

Le 23 [janvier 1581], dit-il, on fait justice des prisonniers. Le premier qui sortit du palais fut Estienne de la Salle, ayant les bras liés derrière les épaules : il fut mené jusqu'au devant du palais où estoient les potences, et lorsqu'il fut dessus l'échelle, il dit à haute voix qu'il estoit innocent de la trahison d'Avignon, et qu'il ne vouloit accuser personne; il mourut en bon chrestien. Le second fut Claude de Soubiras, enfant d'Avignon, fils du docteur, il fut mené comme le premier, il se dit aussi innocent et mourut en bon chrestien. Le troisième fut George Siroque, enfant d'Avignon, jadis en grande réputation dans la maison de ville, il se dit innocent et mourut en bon chrestien. Le quatrième fut Baptiste de Fontainerosse, enfant d'Avignon, lequel se dit innocent. Le cinquième fut M. Claude Campis, gentilhomme et seigneur en partie de Caderousse : il fut le dernier lié et garotté comme les autres, et dit en sortant que ce qu'il avoit dit à la gène estoit faux, touchant le maréchal de Bellegarde et M. de Carcès : lesditz misérables demeurèrent à la fourche jusqu'à l'heure de la nuit et puis les potences furent reculées l'une de l'autre et fut mis un sommier par dessus, et furent de rechef pendus par un pied et demeurèrent toute la nuit jusqu'au 24 entre midi et une heure; après on rompit les cordes et le bourreau leur coupa la teste et les mit dans un sac pour les mettre aux murailles de la ville : leurs corps furent portés par le bourreau dans un petit charriot au cimetière de La Madeleine. Dieu ait leurs âmes!

Lesdits traîtres furent condamnés par un commissaire de Rome venu exprès, qui se nommait Georgius Levius[3], et le général de guerre qui se nommait le seigneur Malvesta[4]. Dieu leur donne bonne vie, car ils ont fait justice en peu de temps, en dedans huit ou neuf mois plus qu'il ne s'estoit fait en dix ans, et si tels gens ne fussent venus en ce pays, nous eussions été perdus petit à petit, et pour le plaisir d'un qui gouvernoit et qui s'appeloit Patris, lequel gouvernoit le cardinal d'Armagnac.

1. Arnaud, *op. cit.*, t. II, p. 111.
2. *Bulletin du Comité des travaux historiques*, t. I (1884), p. 56.
3. Il faudrait lire Diedo.
4. Malvezzi.

Digitized by Google

Ce « bourgeois notable » semble s'être fait l'interprète des rancunes que les ennemis de l'abbé de la Grasse avaient semées contre sa mémoire[1]. Il est certain que, dès lors, on essaya de présenter sa mort comme une juste expiation et que, par la torture et la question imposées aux prisonniers, on leur arracha des aveux favorables à la thèse pontificale, ce qui permit à Fornery d'écrire : « On apprit par leurs dépositions tout le complot, que Guillaume de Patris était impliqué dans cette affaire et qu'on reconnaissait tous les jours combien il avait été justement puni[2]. » Et il ajoute : « On fut content de cette exécution et on rendit grâces à Dieu de la découverte de cette conspiration par une procession solennelle[3] ».

Ici encore, nous devons constater combien les dires de cet historien sont suspects. Nous le trouvons en contradiction formelle avec un autre auteur qui écrit : « Ces exécutions déplurent au peuple d'Avignon, car [Diedo], sur de simples présomptions, avait condamné à mort des gens d'honneur et de vérité. Le pape lui-même cassa le jugement de Diedo, ordonna la destruction des documents de la procédure et réhabilita la mémoire dès condamnés[4] ».

Cette destruction des documents, ordonnée par Grégoire XIII, est bien faite pour nous confirmer dans notre opinion. En ce qui concerne la complicité de Guillaume de Patris dans la conspiration du maréchal de Bellegarde, les insinuations de Fornery sont démenties par le rôle joué par l'abbé de la Grasse en 1578. Il avait fait arrêter plusieurs des conjurés, ainsi que nous l'avons rapporté, et, lorsque Fornery ajoute que ses partisans étaient

1. Il ajoute dans son journal, à la date du 13 février : « Ce jour-là furent criés 12 ou 13 enfants d'Avignon, accusés d'être conspirateurs contre la ville, desquels furent nommés Anselme, capitaine, Anselme, le chanoine, son oncle, le chanoine Mercurin de Saint-Pierre, le fils de sire Jean le Fondeur, le fils de sire Nicolas de Ceps, nommé Antoine, le fils de Gardiolle, charretier, lequel étoit autrefois secrétaire de M. le maréchal de Dempville, puis du maréchal de Bellegarde, que du temps où ledit maréchal estoit à Tarascon ledit charretier ne se bougeoit du palais avec M. Patris, lesquels étoient si grands amis qu'ils ne pouvoient vivre l'un sans l'autre, et un qui se nommoit La Tour, *aliàs* capitaine Melette, et un capitaine de Tarascon nommé Maurignon, Castelet fils de la Marande, et plusieurs autres desquels je ne me souviens, tous accusés par les premiers qui furent exécutés, où estoient La Salle et Soubirans » (*Ibid.*, p. 58).

2. *Op. cit.*, t. II, p. 228.

3. *Ibid.*

4. Arnaud, *op. cit.*, p. 112.

Digitized by Google

les mêmes que ceux du maréchal de Bellegarde, il continue avec la même légèreté la série de ses erreurs.

Dans ses *Additions au Mémoire historique et critique de la vie de Roger de Saint-Lary de Bellegarde, maréchal de France*[1], le marquis de Cambis a fortement critiqué les conclusions de Fantoni, reproduites par Fornery, et leur oppose le sentiment de Morelli.

Morelli, dit-il, auteur contemporain et par conséquent plus croyable sur ce fait que Fantoni, pense différemment. Il dit que cette sédition du peuple d'Avignon contre les soldats italiens et le général Malvezzi arriva le neuvième de mai 1580, que l'abbé de Patris, lieutenant général de la Légation, se porta sur le champ sur les lieux; qu'il fit prendre deux habitants des plus séditieux et les fit pendre, qu'il calma le peuple dont il étoit fort aimé et l'engagea à se retirer chez soi, de quoi il reçut, ajoute-t-il, du général Malvezzi une cruelle récompense, puisqu'il le fit assassiner le 17 du même mois de mai.

Fantoni cherche à prouver par de frivoles circonstances ce qu'il avance, et à réaliser des soupçons qui paraissent faux. Mais la simple exposition du fait par Morelli, si recommandable par son impartialité, démontre que Fantoni aurait prudemment fait de ne pas concevoir ni produire des soupçons si injustes.

Celui qui avait sauvé la ville d'Avignon en 1578 ne pouvait la perdre deux ans plus tard. Il succomba, victime de la jalousie de Dominique Grimaldi[2], qui avait intéressé à sa cause Grégoire XIII, et il est amer de constater que défenseur de la cause catholique, homme d'église, prélat bienfaisant, Guillaume de Patris tomba sous le poignard de ses coreligionnaires.

S'il ne fut pas, à proprement parler, un martyr de la cause religieuse, il fut une victime politique. La responsabilité de Grimaldi ressort des nombreux documents originaux que nous avons cités au cours de ces pages : elle apparaît plus éclatante encore, avec l'impudeur de l'aveu, dans la lettre qu'il adressa, le 7 juillet 1580, au cardinal de Côme, pour lui rendre compte de l'assassinat.

Le seigneur Pirrho[3], dit-il, m'a fait part de tout ce qui s'est passé et en somme, j'ai trouvé les choses en bon état. On n'entend plus trop

1. Paris, M DCC LXVII, p. 140-146.

2. Grimaldi devait être assassiné à son tour le 1er août 1592. Cf. Arch. départ. Vaucluse, B. 550.

3. Malvezzi.

Digitized by Google

dire que les braves veuillent venger la mort de Patris. Au contraire, chacun avoue éprouver une grande satisfaction; les bons, je crois, le disent sincèrement, les méchants par la crainte qu'ils éprouvent. J'ai été assuré que l'on avait fait toute la diligence possible pour exécuter la chose de toute autre manière, mais elle n'avait pas été possible, de sorte que, dans l'incertitude où le cas ne serait pas offert, on fut contraint de saisir cette occasion, que moi qui suis présent touche véritablement de la main, déclare avoir été bonne, parce que, outre l'effet principal qu'elle a produit, elle a jeté tant d'épouvante chez certains méchants qui pensaient être les maîtres de cet état.

Il n'est pas vrai que le s[r] Pirrho fit dire au cardinal qu'il avait fait faire cette exécution par ordre de Sa Sainteté, mais bien de l'avoir fait faire pour le service de Sa Sainteté et la conservation de cet état: il n'est pas vrai non plus que le cavalier Oddi a commencé l'exécution, comme il fut écrit à V. S. Ill[me][1].

En face de cette lettre cynique, on ne saurait passer sous silence la supplique émouvante que le cardinal d'Armagnac avait adressée au pape peu de jours après l'attentat[2]. Il faut en lire la traduction dans son intégrité, pour connaître les sentiments de douleur du vieux prélat et la confiance candide qu'il conservait dans la justice du Saint-Père.

Avignon, 26 mai 1580.

Très Saint Père,

Je n'ai pas écrit à Votre Sainteté par ce courrier qui fut expédié par la poste, pour vous donner des détails sur la mort de l'abbé de la Grasse mon élève; car, depuis ce jour-là, mon âme a été très affligée et mes yeux et ma face pleines de larmes à cause de la perte d'un si cher et si valeureux serviteur; je n'ai pas voulu écrire quand j'étais au paroxysme de la tristesse, pensant qu'il valoit mieux attendre que ma juste et grave douleur fût un peu calmée afin que je pusse écrire à Votre Sainteté avec un jugement moins obscurci, au sujet de mes justes douleurs et du tort qui m'a été fait, étant donné que le dit abbé fut tué avec la plus grande perfidie et trahison; on peut le voir d'après le pro-

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. XI, fol. 480-481.

2. Le même jour, c'est-à-dire le 26 mai 1580, Jacques Sacrat, évêque de Carpentras, écrivait au cardinal de Côme pour exposer que Grimaldi, en partant, lui délégua ses pouvoirs, mais que le cardinal d'Armagnac, à qui il le fit savoir, « ne le trouva pas bon et m'écrivit de ne pas me charger des fonctions de recteur ». Jacques Sacrat dit qu'il n'insista pas, pour ne pas se mettre en conflit avec le cardinal, et il ajoute : « On savait que Monseigneur Patris devait venir ici avec tout pouvoir et constituer un recteur et établir un nouveau gouverneur pour la garde de la cité, avec quelque dessein qui, dit-on, n'était guère bon. Mais la mort s'est interposée. » Suit un long récit de la mort de Guillaume de Patris arch. du Vatican, Avignon, R. XI, fol. 351).

Digitized by Google

cès et l'instruction faite par les officiaux ordinaires du lieu dans lequel fut commis cet assassinat; je vous les envoie avec la version latine afin que vous puissiez les faire voir à qui pourra vous en faire fidèle relation; et bien que les assassins veuillent se cacher derrière un mandat de Votre Sainteté, je ne croirai jamais que, moi ayant tant travaillé à la conservation de cet état et ayant atteint le degré que par la grâce divine j'occupe dans le Sacré Collège, et étant donné mon âge décrépit, j'ai toujours trouvé V. S. disposée à m'accorder ses faveurs; et si par hasard quelque mauvaise information était venue à vos oreilles au sujet du dit abbé, inventée par mes ennemis et les siens qui ne pouvant se venger sur moi se sont vengés sur l'abbé; et si même cet abbé était tel que les assassins le dépeignent, ma justice se serait appesantie sur lui, comme elle s'est appesantie sur bien d'autres; car dans les choses importantes je ne pardonne même pas aux miens la moindre tache, tellement j'ai de dévouement à l'égard du Saint-Siège. — Beaucoup de seigneurs, ayant vu cette façon de faire non seulement hostile, mais barbare, ont aussi pris leurs dispositions pour en tirer vengeance, ce que j'ai empêché et empêcherai, espérant que la justice de V. S. ne laissera jamais impunis cette trahison et cet assassinat perpétrés sur la personne d'un homme de talent, d'esprit élevé, plein de valeur et de courage; je l'avais pris tout enfant et l'avais fait instruire dans les lettres et le droit; après quoi je l'employai pour mes affaires et actes publics surtout depuis que je suis ici; je l'ai si bien mis à l'épreuve et je lui ai trouvé un esprit si judicieux que j'en avais fait le dépositaire des secrets les plus graves que j'avais en mon âme. Aussi je supplie V. Sainteté de considérer combien cette mort pénible me désole dans ma vieillesse. Pour me consoler de ma douleur, avec quel respect je me mets à vos pieds et je vous demande de vouloir bien me venger d'un si grave homicide commis sur la personne de mon très cher abbé, non seulement parce qu'il était mon seul soutien dans mon âge avancé, mais aussi parce qu'il semble que cette injure vous frappe aussi, puisque vous l'aviez fait abbé de la Grasse et constitué publiquement responsable des plus graves affaires de cet état et de la justice à rendre, puisqu'il était président de cette Rota; on sait avec quelle rapidité, fidélité et compétence il a toujours fait ce qu'on lui a commandé. Je vous laisse à penser aussi combien le Roi très chrétien, les princes et autres seigneurs voisins, connaissant l'atrocité du fait seraient peu satisfaits, si V. S., vrai père de justice, laissait cette audace impunie, et quelle influence cela pourrait avoir sur leur dévouement. Pour ce qui me concerne, je puis vous dire qu'il n'est plus possible que ma constitution âgée, affaiblie, consumée au service du Saint-Siège se maintienne encore si pendant ce temps qui me reste à vivre je suis forcé de voir le signor Pyrrho oser se vanter publiquement, à ma face, de cette action, comme d'une chose commandée par V. S. Je ne peux donc faire autre chose que vous supplier d'y porter remède en le rappelant à vous et en l'ôtant de ce pays qui, grâce à Dieu et à mon œuvre,

Digitized by Google

reste sain et fidèle au Saint-Siège apostolique, tandis que si le sr Pyrrho restait ici trop longtemps, la route serait ouverte à quelque grande sédition. Attendant donc de V. S. cette grâce, la suppliant humblement, je prie Dieu de la conserver longtemps à la tête de la sainte Église et lui baise très dévotement les pieds[1].

De cette lettre une autre est à rapprocher, pour comprendre quel fut, en cette triste affaire, le rôle personnel de Grégoire XIII. C'est celle, en latin également, que le cardinal d'Armagnac adressait un mois plus tard au cardinal de Côme, pour lui signifier sa soumission au Saint-Siège et son acceptation de la volonté de Dieu. Dans la première, qu'on vient de lire, le cardinal demande justice au pape, pour venger la mort de Guillaume de Patris : dans la seconde, dont nous allons donner aussi la traduction, il ne parle plus que de sa douleur résignée, puisque le Saint-Père approuve l'assassinat de son grand vicaire. Entre l'archevêque d'Avignon et le recteur du Comtat, Grégoire XIII avait décidé : le Français se voyait joué par l'Italien, Georges d'Armagnac était vaincu par Dominique Grimaldi.

Avignon, 24 juin 1580.

J'avais déjà écrit à V. S. Illme au sujet de ce qui était nécessaire pour les affaires de cet état; je ne pensais pas avoir de réponse à propos de la mort de l'abbé de la Grasse avant le prochain courrier; et cependant aujourd'hui on m'a donné votre lettre du 9 avec un Bref de N. Sr répondant à ce que je disais, que je devais être vengé d'une mort si pénible de l'affront qui me fut fait; jai constaté que Sa Sainteté et V. S. Illme me recommandent de me consoler et de me conformer à la volonté de Dieu, me montrant l'acte irréparable, et les nombreuses raisons qui peuvent avoir poussé le sieur Pyrrho... et le danger que pouvait courir cet État; je me suis donc fixé comme règle de mettre de côté toute passion et toute juste cause de douleur; en un mot de me conformer à la parole de Notre Sauveur « non sicut volo, sed sicut vis »; je dois si grande obéissance à Sa Sainteté et à V. S. Illme; bien que de grands personnages m'aient dit quelles plaintes je pouvais exprimer sur le tort qui m'a été fait, je n'ai cependant pas bougé, jugeant que toute satisfaction devait dépendre de N. S. Mais je veux employer mes jours au service du Saint-Siège comme je l'ai fait dans les années passées. C'est pourquoi je vous supplie humblement d'assurer à S. S. que je ne manquerai de faire très sincèrement tout mon possible pour oublier le passé, me conformer à Sa volonté et à ses commandements, honorer ses ministres[2].

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. XI, fol. 354.
2. Ibid., R. XI, fol. 468-469.

Digitized by Google

Dans l'intervalle de ces deux lettres qui ne peuvent pas laisser de doutes sur l'approbation donnée par Grégoire XIII aux desseins de Dominique Grimaldi, le cardinal d'Armagnac avait rendu un juste hommage à Guillaume de Patris dans la lettre qu'il adressa au roi pour lui annoncer sa mort inattendue :

Sire, disait-il, Votre Majesté aura été advertie par le sieur de Revest, mon maistre d'hostel, qui partit d'icy le XVIIe de ce mois, la mauvaise et inopinée nouvelle que j'euz de la mort du feu s[r] abbé de la Grasse, que Dieu absolve, et l'ennuy que j'ai porté d'un si malheureux et détestable acte, tant pour ses rares vertuz et qualités que pour la cognoissance que j'avois de son ardent zèle à tout ce qui estoit pour le bien de Vostre service, et la supplication que je Luy fesois de me vouloir accorder l'abbaye qu'il tenoit par la résignation que j'en avois faite, avec réserve des fruits, ma vie durant, en sorte que je veulx croire que je ne sceray en cela esconduit de ma requeste comme juste et raisonnable et que Vostre Maiesté considérera que je ne fais pas non seulement pour me prévaloir du titre, mais afin que, par ce bien faist, j'aye moyen de pouvoir aider à supporter les grandes déspenses que je suis constrainct faire pour son service[1]...

L'abbaye de la Grasse fut à nouveau conférée au cardinal d'Armagnac[2], qui l'occupa jusqu'en 1585, date de sa mort, continuant à veiller aux intérêts de l'église d'Avignon, mais inconsolable du crime qui était venu assombrir sa vieillesse, en la privant du plus intime et du plus cher de ses compagnons. Le nom de Guillaume de Patris, qui revient souvent dans les épisodes des luttes religieuses de la seconde moitié du XVIe siècle, nous a semblé mériter d'en être détaché avec quelque relief, car, si nous avons été séduit par la plénitude de sa vie trop brève, nous avons été plus encore tenté de nous apitoyer, avec César Nostradamus, sur « la tragique fin de ce prélat, qui peu devant, estoit plus révéré que son maistre et comme le Dieu d'Avignon ; au demeurant digne de plainte pour son admirable entendement ».

B. COMBES DE PATRIS.

1. Tamizey de Larroque, *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, dans la *Revue historique*, 1877, t. V, p. 327. La lettre est datée du 5 juin 1580.

2. Catherine de Médicis écrit à ce propos à M. de Mandelot pour lui promettre la succession de l'abbaye de la Grasse après le cardinal d'Armagnac, auquel il convient, dit-elle, de maintenir la réserve, « advenant la mort de Patris » (lettre du 19 juin 1580). *Lettres de Catherine de Médicis*, t. X, p. 455.

Digitized by Google

MÉLANGES ET DOCUMENTS

UN SAUVEUR DE LOUIS XVI DANS LA JOURNÉE DU 20 JUIN 1792

LE CHEVALIER JEAN DE CANOLLE

Nous avons entre nos mains un petit dossier qui provient d'un lot d'autographes et qui concerne la journée du 20 juin 1792. Il contient une notice manuscrite sur la vie et les états de services du chevalier Jean de Canolle qui termina sa carrière comme lieutenant de la compagnie de gendarmes des chasses du roi Louis XVIII. Quand Canolle demanda sa mise à la retraite, en décembre 1815, le colonel de Sartiges, chef de la Police militaire, lui réclama un état de ses services pour édifier le ministre de la Guerre; et c'est ainsi que l'ancien soldat de la garde royale fut amené à s'expliquer sur le rôle qu'il avait joué, lors de l'envahissement des Tuileries par le peuple en armes, le 20 juin 1792[1].

Les récits (ceux de Louis Blanc et de Michelet notamment) de cette journée mémorable du 20 juin[2], qui humilia si profondément Louis XVI, semblent tous avoir atténué les dangers courus par le Roi. « Jamais dispositions plus inoffensives ne se produisirent au sein d'un plus bizarre désordre », déclare Louis Blanc. « Le plus grand danger pour le Roi, c'est qu'il risquait d'être étouffé », écrit

1. D'après cette notice, Canolle est né le 20 décembre 1774, à Sarlat. Il vient à Paris, à l'âge de quatre ans, chez son père, qui habitait au-dessus du café de Foy, au Palais-Royal, dans une maison possédée par un sieur Paulet, encore vivant en 1815. En 1785-1786, il est dans la pension du sieur Gadolle à Clichy-la-Garenne; en 1787-1788, il est dans un autre pensionnat, à Saint-Cloud; en 1789, il est au collège d'Orléans à Versailles... Le 2 février 1792, il entre dans la garde du Roi; il y reste jusqu'au licenciement de la garde, le 5 juin 1792. Il est alors versé dans la Garde nationale de la section des Tuileries.

2. Nous avons, nous aussi, raconté cette journée dans notre étude, parue en 1890, sur le *Personnel municipal de Paris pendant la Révolution*, et indiqué les principaux documents auxquels on peut se reporter, notamment les pièces n°s 5985 à 5602 du fonds Lb 39 de la Bibliothèque nationale.

Digitized by Google

Michelet qui ne parle même pas du geste menaçant que Louis Blanc signale en ces termes : « Un seul homme, au moment de l'invasion, fit mine d'atteindre le Roi. Il était armé d'un long bâton que terminait une lame d'épée rouillée. Mais on l'écarta sans peine... »

C'est précisément cet incident que notre dossier a le mérite d'éclaircir, en attribuant à M. de Canolle l'honneur d'avoir sauvé le Roi. Dans le *Mémoire explicatif* qui résume ses états de services, M. de Canolle précise son intervention dans les termes suivants :

... Je me plaçai près de S. M. Louis XVI lorsque Santerre arriva au château des Tuileries avec sa bande, et j'eus le bonheur de détourner le coup d'un instrument aigu, dirigé contre la poitrine de ce prince...

L'officier n'en dit pas davantage, mais il donne ses références, et elles sont nombreuses.

Une note du maire du 1er arrondissement, datée du 27 mars 1816 et qui fait partie de notre dossier, prend, d'ailleurs, soin de nous dire que « l'ouvrage de Maton de La Varenne, celui qui désigne le mieux les sieurs de Canolle père et fils, puis ce qui leur est particulier à chacun, a été déposé en deux exemplaires à la Bibliothèque nationale, maintenant royale[1]... ».

Or, voici ce qu'on lit à la page 29 de cet ouvrage :

Aux vociférations de ces deux cannibales, deux jeunes garçons, appelés Clément et Bourgoing, qui portaient sur la tête un long bonnet, avec cette inscription : LA MORT, se joignent celles de Louis Legendre, boucher à Paris, escorté de bandits, altérés comme lui du sang royal. Où est *Veto*, que je le tue! dit l'un en brandissant un bâton, armé d'un dard? Jean Canolle fils, ancien garde du roi, âgé seulement de dix-huit ans, pare le coup et renverse le brigand qu'il force à crier : *Vive le Roi!* Un autre exige que le monarque boive à la santé de la Nation et lui présente une bouteille. Louis l'approche de ses lèvres, etc.

Ce qui constate, avec plus d'authenticité encore que l'ouvrage de Maton de La Varenne et les autres imprimés du temps, la courageuse intervention de Canolle, c'est un certificat dressé le 13 février 1815 devant le maire du IIIe arrondissement de Paris « et signé de trente-sept personnes », dit Canolle dans sa notice, « témoins oculaires, toutes notables et en partie décorées, soit de la croix de Saint-Louis, soit de celle de la Légion d'honneur, ou titrées d'ailleurs... ».

1. Il s'agit évidemment de l'*Histoire des événements qui ont eu lieu en France pendant les mois de juin, juillet, août et septembre 1792* (Périsse et Compère, libraires, rue des Grands-Augustins, n° 21).

Digitized by Google

Ce certificat, dont la copie est jointe, vaut d'autant plus la peine d'être reproduit *in extenso* qu'il constate que M. de Canolle fils, secondé cette fois par son père, a encore défendu le Roi et sa famille dans la journée du 10 août; que c'est lui qui remit à la Reine un gilet-cuirasse, destiné à la préserver des coups. C'est là un point généralement ignoré.

Voici le document :

Mairie du 3e arrondissement de Paris.

L'an mil huit cent quinze, le treize février, devant le maire du 3e arrondissement municipal de Paris, ont comparu MM. Arnould Christophe, comte de La Roche-Courbon-Blenac, ancien page de Louis XVI, lieutenant-colonel, demeurant rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 127, et François Giroux de Ménerville, ancien capitaine d'infanterie, demeurant rue de l'Éperon, n° 10, qui ont déclaré M. le chevalier de Canolle, né à Sarlat, département de la Dordogne, le 20 décembre 1774, demeurant passage des Petits-Pères, n° 9, pour être le même qui, dans la journée du 20 juin 1792, sous l'habit de garde national, a *sauvé la vie au roi Louis XVI*, en parant le coup qui lui était porté; que c'est lui, saisissant au collet l'individu qui voulait frapper S. M., qui le força à tomber aux genoux du monarque et à crier : Vive le Roi!

Que, le huit août suivant, sur la demande qui fut faite à S. M. par M. Acloque, alors l'un des commandants de la garde nationale parisienne, et qui, le 20 juin, était de service au château et avait été témoin de M. de Canolle fils pour la défense de son souverain, M. de Canolle fils fut présenté au Roi et reçut de ses mains la croix de Saint-Louis que S. M. daigna détacher de sa boutonnière, et lui signa, au même instant, un brevet provisoire sur papier libre qui fut depuis pris a M. de Canolle lors de son arrestation, en 1793.

Lesquelles personnes, dénommées ci-dessus, ont attesté, en outre, que, le 10 août suivant, M. de Canolle fils, avec M. son père, a défendu le Roi et sa famille, sous l'uniforme de garde suisse, et que, le matin de la même journée, il remit à la Reine un gilet qui pouvait servir d'armure et préserver S. M. des coups qui auraient pu lui être portés.

Desquelles déclarations M. de Canolle a requis acte qu'il a signé avec nous et les déclarants. Ce certificat, enregistré le 15 février 1815, fut revêtu, en outre, des signatures de Laurent, ancien capitaine, à l'époque du 20 juin, de la compagnie dans laquelle servait Canolle; de Lecordier, ancien lieutenant de la même compagnie, officier de la Légion d'honneur et maire du 1er arrondissement; de MM. de Granet, de Longley, Le Court de La Cossaye, gardes de la porte du Roi; du chevalier de Roullau, ancien adjudant-major, lieutenant-colonel de la garde à cheval de Louis XVI, qui se qualifie de témoin oculaire des faits rapportés ci-contre; du chef d'escadron Laloubie, qui s'était trouvé aux affaires du 20 juin et du 10 août 1792.

Digitized by Google

Une petite plaquette imprimée chez J. Girouard, rue du Bout-du-Monde, n° 47, et qui est extraite de la *Gazette de Paris* (16 p.), donne un récit, qu'elle présente comme « exact et circonstancié », de ce qui s'est passé au château des Tuileries le mercredi 20 juin 1792. Cette plaquette, qui était jointe à notre dossier, mentionne à deux reprises M. de Canolle :

Toutes les voix, dit la *Gazette*, se sont réunies pour célébrer l'action de M. de Canolle, grenadier de la section des Invalides, lequel a préservé le Roi d'une pique dont un scélérat allait le frapper : on ne peut être à la fois plus brave et plus sensible.

Et en post-scriptum :

Les quatre grenadiers qui n'ont pas quitté le Roi, dans la crise de la journée du 20, ont été présentés hier à S. M. en allant à la messe. Le Roi leur dit, de ce ton qui n'est qu'à lui : « Je n'oublierai jamais les preuves d'attachement et de zèle que vous m'avez données; j'espère ne jamais me trouver dans une semblable position; mais, si cela m'arrivait, je compte toujours sur de braves gens comme vous. » La Reine, à son passage, leur a dit : « Ma famille n'oubliera jamais les services que vous nous avez rendus, et moi, en mon particulier, je les reconnaîtrai toujours... » Les noms des quatre grenadiers sont : MM. Auguste, du bataillon de Bonne-Nouvelle; Tupin, des Capucins du Marais; *Canolle*, du Gros-Caillou; Robert, de Saint-Magloire...

La « position » où Louis XVI prévoyait qu'il pourrait bien se trouver à l'avenir se reproduisit, et avec aggravation, au 10 août de la même année 1792 : encore une fois, les Canolle, comme on l'a dit plus haut, figurèrent au premier rang des défenseurs du monarque. Mal leur en prit :

Canolle père, qui avait été pourvu après la journée du 20 juin d'un brevet de capitaine d'infanterie, en récompense de ses services, ne pouvait, pas plus que son fils, échapper aux dénonciations.

Le 15 septembre 1793, écrit Canolle fils, mon père et moi avons été arrêtés comme royalistes très suspects, et moi plus particulièrement pour avoir fait partie de la garde du Roi.

Nous fûmes traînés, pendant neuf mois que dura notre captivité, de prison en prison, d'abord à celle de la Force, ensuite aux Carmes, rue de Vaugirard, et, en dernier lieu, à la Conciergerie, d'où nous fûmes traduits, le 23 mai 1794 (ou 4 prairial de l'an II), au tribunal révolutionnaire, au Palais. Mon père y fut condamné à mort, à mes côtés, et moi j'eus cinq voix du jury pour la mort, tandis qu'à une de plus pour la liberté je fus miraculeusement sauvé. Mon père porta sa tête sur l'échafaud place Louis XV le même jour.

Digitized by Google

Deux arrêtés du Comité de sûreté générale avaient dénoncé les Canolle, et un extrait des registres du greffe de la maison d'arrêt de la Force, signé du greffier-concierge Bau, précise la nature de l'inculpation. Le père avait été arrêté « comme l'agent de Capet et de ses complots; le fils, comme ayant été membre de sa garde... ». Sur l'ordre des citoyens Moutin et Laville, commissaires du Comité de surveillance de la section des Tuileries, les deux Canolle avaient été amenés à la Grande Force par le citoyen Coutier, volontaire de cette section.

Mis en liberté, Canolle fils dut, pour vivre, entrer, le 1er vendémiaire an III (22 septembre 1794), dans les bureaux de l'administration générale des hôpitaux militaires. Il y resta quatre ans sept mois et vingt-quatre jours, et finit par devenir économe, du 13 pluviôse an XII (3 février 1804) au 15 pluviôse an XIII (4 février 1805). Il remplit ensuite différents emplois dans l'administration militaire et dans les corps de troupes; mais les infirmités contractées par lui pendant les campagnes d'Espagne et de Portugal le firent réformer et renvoyer dans ses foyers le 14 avril 1812. Il s'était marié le 27 fructidor an IV (13 septembre 1796) et eut deux enfants. Depuis sa mise en réforme, il habita place Vendôme, n° 20.

Lorsque les Bourbons revinrent en France, il entra dans la garde nationale de Paris, le 3 mai 1814, et, le 15 du même mois, eut l'honneur d'être présenté au roi Louis XVIII.

Le *Journal de Paris* mentionne ainsi qu'il suit cette présentation dans son numéro du vendredi 3 juin 1814 :

> M. de Canolle, ancien officier de la garde de Louis XVI, a eu l'honneur d'être présenté le 16 du mois dernier à S. M. Louis XVIII. Le nom de M. de Canolle est resté gravé dans la mémoire des gens de bien. Ce fut lui qui, dans la malheureuse journée du 20 juin, lorsqu'une foule d'assassins inondaient le château des Tuileries, saisit un de ces brigands qui menaçait les jours du Roi, en brandissant un bâton armé d'un long dard, le força de tomber aux genoux du prince et de crier : Vive le Roi! Le père de M. de Canolle, aussi dévoué que son fils à la cause du Roi, a expié ses vertus sur l'échafaud.

Le 7 juin, Canolle fut présenté au duc d'Angoulême et, le lendemain, à la duchesse. C'est même la duchesse qui, le 29 octobre de la même année 1814, fit entrer le chevalier au service de la Ville de Paris, et pour le service du Roi dans la compagnie de gendarmerie de ses chasses.

Il va sans dire que Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, fit rayer Canolle des cadres de la compagnie de gendarmerie dite des chasses.

Digitized by Google

Pendant les Cent jours, celui-ci se cacha dans une maison sise allée des Veuves, aux Champs-Élysées, n° 37, qui appartenait à un sieur Belhomme et était habitée par M. Amant et sa fille, Mme Bardout, dont il connaissait les opinions royalistes. Il resta là jusqu'au 8 juillet 1815.

Quand il apprit le retour de Louis XVIII, il monta à cheval et voulut aller au-devant du Roi : il partit même un peu trop tôt et fut arrêté à la barrière Saint-Denis, courut de grands dangers et fut conduit à l'état-major de la place ; mais le comte d'Arimont, le comte de La Roche-Courbon-Blenac et Saint-Ouen d'Einemont, ancien garde du roi Louis XVI et garde de la porte de Louis XVIII, vinrent le voir et réussirent à le faire mettre en liberté. Il fut autorisé à loger à la caserne de gendarmerie du Luxembourg, qui était occupée par la compagnie des chasses et voyages du roi, et reprit son service, jusqu'au moment où la fatigue et les infirmités l'obligèrent à se faire mettre en demi-solde, en attendant la liquidation de sa retraite.

C'est même à l'occasion des démarches qu'entraina cette mise à la retraite qu'il fut l'objet de certaines tracasseries mesquines dont il se plaint amèrement. On lui marchanda un permis de séjour à Paris, comme s'il était partisan du régime impérial. Il tint absolument à rester à Paris, qui a été « de tous les temps son domicile, celui de sa femme et de ses enfants... En ordonner autrement », dit-il, « serait une persécution digne de celles que j'ai éprouvées en 1793, de la part de Robespierre, et l'intention du Roi n'est pas que ce temps revienne pour personne, encore moins pour celles qui sont déjà trop malheureuses du côté de la fortune pour sa cause (*sic*). Ce serait pour moi un exil ou une déportation dont l'idée m'accable horriblement... ».

C'est pour obtenir ce permis de séjour et sa solde de non-activité que Canolle remit au colonel de Sartiges le mémoire et les pièces justificatives qui sont entre nos mains et qui nous ont servi à préciser une scène assez intéressante de la journée du 20 Juin.

Paul Robiquet.

Digitized by Google

A PROPOS DU MOT « INDUSTRIE »

A la dernière séance annuelle de l'Institut, M. Émile Bourgeois faisait une intéressante communication sur le fameux mot qu'on a prêté à Mirabeau : « La guerre est l'industrie nationale de la Prusse. » Se reportant au texte même de la *Monarchie prussienne*, il montrait comment la phrase avait été étrangement défigurée et déclarait que, d'ailleurs, Mirabeau ne pouvait se servir du mot *industrie* au sens qu'on lui donne aujourd'hui d'*entreprise industrielle*, attendu qu'en 1786, il avait conservé le sens classique « d'invention, de savoir-faire ».

Il est curieux, en effet, de remarquer que le mot *industrie* n'a reçu qu'à l'époque contemporaine le sens qu'il possède actuellement, qui l'oppose aux autres formes de l'activité économique, à l'agriculture et au commerce. Cependant, l'histoire économique, lorsqu'elle traite du moyen âge, voire de l'antiquité, emploie le mot au sens actuel. M. Fagniez, par exemple, a publié des *Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France au moyen âge*. Or, à cette époque, il n'existe encore que des *métiers*, libres ou jurés. On a cru percevoir aussi, au moyen âge, surtout en Italie et aux Pays-Bas, les origines de l'industrie capitaliste, et nous la voyons se manifester, en effet, tout au moins sous la forme du capitalisme commercial[1].

Mais il y a grand intérêt, au point de vue historique, pour se représenter la réalité, d'employer le plus possible la terminologie de l'époque. M. Germain Martin a écrit un livre fort apprécié sur la *Grande industrie sous le règne de Louis XIV;* n'est-ce pas un tort de l'avoir intitulé ainsi? Au XVIIe siècle, il n'y a pas de grande industrie au sens actuel; il y a des *manufactures*, qui ne désignent pas forcément des établissements concentrés, des usines ou des fabriques au sens moderne du mot. La manufacture, c'est une fabrication privilégiée, ayant reçu un monopole, ou bien l'expression signifie encore la fabrication de tel ou tel produit dans une région déterminée : on dira, par exemple, la manufacture de toiles

1. Voir à ce sujet les divers ouvrages de M. Henri Pirenne et notamment son mémoire sur les *Périodes de l'histoire sociale du capitalisme* (Mém. de l'Académie de Belgique, 1914).

Digitized by Google

de Rennes ou de Morlaix, et il s'agit là d'industries purement rurales.

Quand on veut parler de l'industrie, à la fin de l'ancien régime, on emploie les expressions *arts et métiers* ou *arts et manufactures*, la première désignant plutôt ce que nous appelons la petite industrie, la seconde, la grande. L'abbé Beaudeau, en 1776, fonde « la Société libre d'émulation pour l'encouragement des inventions qui tendent à perfectionner la pratique des arts et métiers[1] ». L'*Encyclopédie méthodique* consacre une de ses sections aux *Arts et manufactures*, qui est l'œuvre de Roland de La Platière. Dans cet ouvrage, on ne trouve jamais le mot *industrie* employé au sens actuel du mot : il est question de *manufactures*, de *fabriques*, de *métiers*, quelquefois d'*usines*, celles-ci apparaissant, d'ailleurs, comme quelque chose de nouveau et d'assez rare. — Quant au mot *commerce*, il désigne tout à la fois le commerce et l'industrie; le *Conseil* et le *Bureau du commerce*, qui ont fonctionné pendant tout le XVIIIe siècle, se sont occupés autant et plus d'industrie que de commerce[2].

A l'époque révolutionnaire, c'est toujours l'ancienne terminologie qui subsiste : la Constituante, la Législative, la Convention ont eu, chacune, un *Comité d'agriculture et de commerce*, dont les procès-verbaux ont été publiés par MM. Gerbaux et Schmidt dans la *Collection des Documents économiques de la Révolution* (4 vol., 1906-1910). La Convention fonde le *Conservatoire des arts et métiers*. Aux époques du Directoire, du Consulat et de l'Empire, il semble que le vocabulaire n'ait guère changé. Chaptal écrit un ouvrage sur la *Chimie appliquée aux arts*. Cependant, en 1802, on publie une *Statistique de l'industrie minérale*, où le mot a déjà visiblement le sens de production. Sous le Premier Empire et même sous la Restauration, il y a une *Direction générale de l'agriculture, du commerce et des arts et manufactures* et un *Conseil général des manufactures*[3]. A Paris, furent fondées, en 1822, l'*École supérieure de commerce*, et, en 1829, l'*École centrale des arts et manufactures*[4].

Cependant, en 1817, Chaptal publie son ouvrage, si remarquable, intitulé : *De l'industrie française*. Il mérite qu'on s'y arrête

1. Ch. Ballot, *l'Introduction du machinisme dans l'industrie française*, p. 15

2. Cf. Bonnassieux et Lelong, *Inventaire analytique des procès-verbaux du Conseil de commerce*, Paris, 1900.

3. Cf. E. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France après 1789*, 2e édit., t. II, p. 725 et suiv.

4. *Ibid.*, p. 661.

Digitized by Google

quelque peu, car il nous montrera comment s'est formé peu à peu le nouveau sens d'*industrie*. Dans ce volume, Chaptal étudie toutes les formes de la production française : l'agriculture et ce que nous appelons le commerce et l'industrie. Il donne au commerce le sens restreint qu'on lui attribue maintenant; la première partie, consacrée au « commerce français en 1789 », traite des relations commerciales de la France avec les Puissances étrangères. Quant au mot industrie, parfois il l'emploie au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Ainsi, dans la Préface (p. XII), il dit : « Il faut calculer nos pertes en commerce et apprécier nos progrès en agriculture et en industrie. » Cependant, la seconde partie de l'ouvrage traite de l'*industrie agricole* et la troisième de l'*industrie manufacturière*. Ainsi, industrie a bien le sens de production. Mais la quatrième partie est consacrée à l'administration de l'industrie. Toutefois, le mot industrie, chez Chaptal, a un sens général, et, quand il parle d'industries particulières, il emploie toujours les mots *manufactures*, *métiers* ou *fabrications;* il ne dira pas l'industrie cotonnière, mais les manufactures cotonnières. En un mot, pour Chaptal, le mot industrie a, tout à la fois, le sens général de production (agricole ou industrielle) ou de production manufacturière. C'est un acheminement vers le sens moderne du mot.

Il semble bien, d'ailleurs, que l'expression actuelle n'ait vraiment triomphé définitivement que sous le Second Empire : en 1855, a eu lieu une grande Exposition universelle pour laquelle on a construit le *Palais de l'Industrie*, aux Champs-Élysées. Dans le *Dictionnaire* de Littré, en 1863, on trouve cette définition : « Industrie se dit quelquefois de tous les arts industriels, à l'exception des arts agricoles, par opposition à l'agriculture. » Il semble aussi qu'il y ait une corrélation entre les progrès du machinisme, de la grande industrie capitaliste et ceux de l'industrie au sens moderne du mot. Les théoriciens sociaux et socialistes, comme Henri de Saint-Simon et ses disciples, par le fait même qu'ils ont étudié d'une façon systématique les phénomènes de production, semblent avoir contribué à donner au mot industrie le sens général de production industrielle, qui a fini par s'imposer. Rappelons que Saint-Simon a écrit, en 1821-1822, son *Système industriel* et, en 1823-1824, son *Catéchisme des industriels*. Pour lui, industriel est synonyme de producteur; il oppose aux oisifs les industriels, c'est-à-dire tous ceux qui produisent à un titre quelconque : savants, banquiers, artisans[1]. C'est aussi Saint-Simon qui commence, semble-t-il, à em-

1. Voir l'excellent ouvrage de Maxime Leroy, *Henri de Saint-Simon*, Paris, 1924.

Digitized by Google

ployer substantivement le mot *industriel*, à lui donner le sens restreint de chef d'une entreprise industrielle[1].

L'introduction du mot *industrie* dans la langue technologique et scientifique a certainement contribué aux progrès de l'économie politique et de l'histoire économique. Jusqu'au XIXe siècle, en effet, aucun mot ne désigne la production industrielle dans son ensemble. On ne pouvait donc aussi fortement saisir les relations existant entre les métiers, les arts et les manufactures. Il y a eu là un progrès notable de la terminologie, et cela n'a pas été sans grand avantage pour la science elle-même.

C'est, en effet, surtout lorsque l'on traite de l'histoire des institutions ou de l'histoire économique et sociale, que les questions de vocabulaire ou de terminologie ont une grande importance. Sans doute, il est commode et parfaitement légitime de parler de l'industrie du moyen âge, voire même de l'antiquité. Mais il importe aussi de se servir le plus possible des termes qu'emploient les contemporains; on évite ainsi bien des contresens ou des vues erronées. Fustel de Coulanges l'a dit avant nous; il a montré admirablement, par l'exemple, le profit qu'il y avait à tirer de l'analyse exacte des mots servant à désigner telle ou telle institution, tel ou tel fait économique et social.

Henri SÉE.

1. Voir à ce sujet O. Rodrigues, dans les *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* (*Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, t. XXXIX, p. 247) : « La seule trace que la doctrine de Saint-Simon ait laissée dans la nation, c'est l'emploi fréquent du mot *industriel*, mot créé par lui pour rendre une idée nouvelle et que ses écrits ont décidément popularisée. » Saint-Simon créa aussi le mot *industrialisme*, qui s'est imposé également. Pour tout ce qui précède, cf. la *Doctrine de Saint-Simon*, publiée par C. Bouglé et Élie Halévy, Paris, 1924, p. 275, note 159.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE LA GUERRE

(1914-1918)

Au cours des deux dernières années, les tendances générales de la « production » historique relative à la guerre 1914-1918 se sont modifiées : les souvenirs et les impressions de combattants sont devenus rares; les témoignages les plus importants concernent la politique générale des États, autant que la conduite de leurs armées; les publications de documents se sont donné pour but de recueillir les éléments de documentation contemporaine épars dans les journaux, les documents parlementaires et les publications officielles, tandis que la fringale qu'avait provoquée l'apparition des premiers documents diplomatiques s'apaisait. C'est dans le domaine de l'histoire des opérations militaires ou navales qu'une élaboration systématique de ces matériaux et des documents d'archives s'est le plus développée; mais le travail critique y est plus rare, car ceux qui ont accès aux archives sont tenus à une certaine réserve et s'inspirent souvent plus de considérations didactiques qu'historiques.

Bibliographies. — L'ouvrage de M. Prothero[1], presque complètement achevé au moment de la mort de l'auteur, a été publié par les soins de M. Stephen Gaselee. Daté de 1923, il ne contient pas d'ouvrages postérieurs au 31 décembre 1921. Bien que cette bibliographie choisie s'étende, en principe, aux publications de tous les grands pays, elle est extrêmement pauvre en ouvrages russes[2]. Le cadre de classement est simple et clair, encore que l'on puisse se demander s'il était nécessaire de maintenir la rubrique *State papers*, dont le contenu aurait pu être réparti dans les autres cha-

1. *A Select analytical List of books concerning the great War*, by the late Sir George W. Prothero. Londres, H. M. Stat. Office, in-8°, 431 p.; prix : 15 s. 10.

2. En outre, le lecteur français constatera, bien entendu, quelques lacunes : le petit ouvrage du général Buat sur l'*Armée allemande pendant la guerre 1914-1918*, la brochure du capitaine Laffargue sur l'*Attaque* et les *Croix de bois* de Dorgelès, par exemple, ne sont pas cités.

Digitized by Google

pitres du volume; mais la place assignée à certains ouvrages est inattendue : pourquoi le *Gaspard* de M. René Benjamin se trouve-t-il dans le chapitre « Forces combattantes »? Les indications bibliographiques ont été écourtées, pour raison d'économie; nulle part, le nombre de pages n'est indiqué, ce qui ne laisse pas d'être parfois embarrassant. Dans l'ensemble pourtant, la valeur et l'utilité de cette œuvre sont fort appréciables.

Les catalogues de la Bibliothèque-musée de la Guerre, dont il a été déjà rendu compte ici, constituent eux aussi des bibliographies méthodiques, mais non pas sélectives. Aux quatre volumes du Catalogue du fonds allemand est venu s'ajouter, dans ces derniers mois, le *Catalogue du fonds italien*[1], établi selon le même plan et les mêmes principes. La place réservée aux articles de revues est un des caractères propres de ces publications et l'un des éléments principaux de leur utilité. Je crois devoir rappeler qu'une bibliographie courante établie par la Bibliothèque, le *Bulletin mensuel de documentation internationale*, a signalé de 1922 à la fin de 1924 les ouvrages nouveaux et forme ainsi un supplément régulier à la série des Catalogues[2].

ORIGINES DE LA GUERRE. — La traduction de documents russes, publiée par M. René MARCHAND sous le titre de *Livre noir*[3], avait été commencée en 1922. Le tome II a paru au printemps de 1923. Il contient tout d'abord la correspondance Isvolsky-Sazonoff pour la période du 1er janvier 1912 au 2 août 1914, ainsi que des rapports de Sazonoff et de Kokovtseff au tsar, des extraits de la correspondance de l'ambassadeur Benckendorff et des procès-verbaux de conseils russes relatifs à la question des Détroits. En outre, un appendice, qui occupe un tiers du volume, donne toute une série de pièces qui n'avaient pas pu prendre place dans le tome I. C'est dire que la lecture de l'ouvrage n'est pas aisée. L'éditeur n'a pas renoncé à la méthode puérile qui consiste à attirer l'attention, par des caractères spéciaux, sur les passages qu'il juge compromettants pour la politique française. A vrai dire, ces passages sont très souvent relatifs à l'action de l'ambassade russe sur la grande presse et, sur ce point, les « révélations » du *Livre noir* sont maintenant dépassées

1. *Catalogue du fonds italien de la bibliothèque de la Guerre*, par Paul-Henri Michel. Paris, A. Costes, 1924, in-8°, 440 p. à double colonne.

2. A partir du 1er janvier 1925, les principales acquisitions de la bibliothèque-musée de la Guerre sont indiquées dans la rubrique bibliographique de la *Revue d'histoire de la guerre mondiale*.

3. *Un livre noir. Diplomatie d'avant guerre*, t. II. Paris, librairie de l'Humanité, 1923, in-8°, 590 p.

Digitized by Google

par les publications récentes de l'*Humanité*. En dépit de toutes les réserves qui s'imposent, au point de vue de la méthode historique, l'intérêt du volume est incontestable; il met à la portée des travailleurs français des documents, non pas inédits (la plupart ont été publiés dans un recueil du gouvernement des Soviets[1]), mais inaccessibles à qui ignore la langue russe. C'est donc une source de toute première importance, malgré les lacunes nombreuses que présente encore la série des télégrammes[2]. Il faut en rapprocher, pour l'histoire des origines immédiates de la guerre, la publication récente, dans la revue *Krasny Archiv* (t. IV), d'un document nouveau : le « journal » de la chancellerie des Affaires étrangères à Pétersbourg dans les derniers jours de juillet 1914; la *Vossische Zeitung* en avait publié des extraits les 6, 7 et 8 juin 1924, et l' « Office central allemand pour la recherche des causes de la guerre » en a donné une traduction intégrale[3].

Le témoignage de M. Asquith[4] était attendu avec quelque curiosité; il est décevant. Sur la crise de juillet 1914, il n'apporte à peu près rien qui mérite d'être retenu. C'est un récit impersonnel, qui repose sur des documents bien connus et qui ne témoigne d'aucun effort critique. Mais, après tout, M. Asquith n'avait pas à faire œuvre d'historien : on eût souhaité seulement qu'il rappelât ses souvenirs; il s'en est bien gardé. La *Genèse de la guerre* passe sous silence les indécisions et les tiraillements du Cabinet anglais; c'est à peine si l'on apprend tout à coup la démission de Lord Morley, sans que le lecteur ait le droit d'en connaître les causes. Dans l'introduction du volume, M. Asquith avait prévenu qu'il entendait être discret; il est resté fidèle à son programme. Que faut-il donc chercher dans cet ouvrage? Un exposé de la préparation militaire et navale de l'Empire. Il est intéressant. M. Asquith rappelle que l'Angleterre aurait pu écraser l'expansion allemande dès sa naissance; elle ne l'a même pas entravée; mais, à partir de 1907, elle a été obligée de prévoir la guerre. L' « Imperial General Staff » et la « Commission de défense de l'Empire » y ont pourvu et les Dominions ont fait un effort pour coordonner leurs préparatifs avec ceux de la métropole. Ici encore, l'auteur ne donne guère de souve-

1. *Matériaux pour servir à l'histoire des relations franco-russes*. Moscou, 1922, 733 p. (en russe).

2. Ces lacunes ont été comblées en partie par la publication de Stieve, *Iswolski und der Welthrieg*. Berlin, D. Verlaggesellschaft für Politik, 1925, in-8°, et *Der diplomatische Briefwechsel Iswolskis 1911-1914*, Ibid., 4 vol. in-8°.

3. Sous le titre *Der Beginn des Krieges*. Berlin, Ibid., 1924, in-8°.

4. Right Honorable H. H. Asquith, *la Genèse de la guerre* (trad. française). Paris, Payot, 1924, in-8°, 319 p.

Digitized by Google

nirs personnels; il s'abrite derrière les textes; mais les procès-verbaux qu'il a entre les mains lui ont permis de publier quelques documents importants.

Parmi les études critiques générales, celles du comte MONTGELAS[1] et du professeur BARBAGALLO[2] méritent une attention particulière.

L'ouvrage de M. de Montgelas se présente comme le résumé de toutes les protestations allemandes contre l'article 231 du traité de Versailles. Le point de départ est l'accord anglo-russe de 1907, qui, dans l'esprit de l'auteur, achève l'encerclement de l'Allemagne. Dans chacune des crises qui se succèdent depuis cette date, en 1909, en 1911, en 1912-1913, l'Allemagne ne cherche pas à provoquer la guerre; au contraire, elle s'applique à retenir l'Autriche; les préparatifs militaires du Reich restent inférieurs à ceux de ses adversaires éventuels. Comment prétendre que l'Allemagne a prémédité une agression, alors qu'elle a laissé passer, à cinq reprises depuis 1905, une occasion favorable pour une guerre « préventive »? Survient l'attentat de Serajevo : l'Allemagne, en soutenant l'Autriche, sait qu'un conflit général *peut* sortir de ces événements; c'est un risque à courir, mais un risque improbable; d'ailleurs, à partir du 23 juillet, le gouvernement de Berlin s'efforce d'éviter la guerre européenne, tout en assurant à l'Autriche les moyens de « châtier » la Serbie et de « prendre des gages ». C'est la décision de mobilisation russe qui détermine la guerre européenne, sans que la France et l'Angleterre aient rien fait pour s'y opposer. — L'exposé est simple : des faits, des pièces. L'argumentation est serrée, précise. M. Montgelas connaît à fond tous les documents. Et pourtant l'ouvrage reste un plaidoyer. L'auteur le reconnaît. Il ne cherche pas à confronter tous les textes, à présenter la contre-partie de sa thèse. Il choisit faits et arguments. La première partie de l'ouvrage (1907-1914) est une esquisse rapide, empreinte d'un parti pris excessif; sans doute, certains aspects de la politique franco-russe peuvent-ils donner prise à la critique; mais comment M. de Montgelas peut-il prétendre le démontrer, lui qui passe à peu près complètement sous silence l'action des pangermanistes et les excitations de l'État-major autrichien? La seconde partie (la crise de juillet

1. Graf Max Montgelas, *Leitfaden zur Kriegsschuldfrage*. Berlin, W. de Gruyter, 1923, in-8°, 208 p. — Une traduction française, par M. Gouttenoire de Toury, a paru sous le titre : *Un plaidoyer allemand*. Paris, A. Delpech, 1924, in-8°, 357 p.

2. Corrado Barbagallo, *Come si scatenò la guerra mondiale*. Milan, Albrighi, 1923, in-8°, 166 p. (Bibliothèque de la *Nuova Rivista Storica*.)

Digitized by Google

1914) est beaucoup plus intéressante; c'est sans doute l'exposé le plus précis qui ait paru en Allemagne, mais les limites de cette notice ne me permettent pas de reprendre ici une discussion détaillée de ces arguments, de montrer le parti pris qui les inspire et de mettre en valeur les points de vue que néglige M. Montgelas.

Selon M. BARBAGALLO, l'idée même de *responsabilité* doit être abandonnée. L'Autriche a voulu se défendre contre le danger de dislocation dont elle était menacée; elle a été violente, parce qu'elle avait peur; mais elle n'a pas voulu la guerre générale délibérément. L'Allemagne a commis des erreurs, des maladresses; mais elle n'avait pas l'intention de déchaîner la guerre à tout prix pour asservir le monde. Le gouvernement russe, enfin, en décrétant la mobilisation générale, a cru sincèrement qu'il pouvait négocier encore; il n'a pas compris que la mobilisation, c'était déjà la guerre. M. Barbagallo n'ignore pas qu'en absolvant les Puissances centrales, il s'écarte des idées « traditionnelles », admises dans les pays de l'Entente; peut-être a-t-il exagéré seulement le sens de ces traditions. Parler d'une responsabilité des Puissances centrales, ce n'est pas affirmer qu'elles voulaient *à tout prix* une guerre européenne, c'est dire qu'elles ont cherché à modifier dans les Balkans l'équilibre européen, *même au prix* d'une guerre générale. Or, l'Autriche, *délibérément*, a préféré le conflit européen à un échec diplomatique, et l'Allemagne s'est associée à la politique autrichienne, au moins jusqu'au jour où elle a craint de compter l'Angleterre au nombre de ses adversaires : c'est ce point de vue que le livre de M. Barbagallo ne met pas assez en lumière. Mais sa documentation est solide et sa critique des textes intéressante.

Les *Documents allemands relatifs à l'origine de la guerre*, qui resteront, jusqu'à la publication des documents anglais et français, la source essentielle de toutes ces études, ont été l'objet d'une traduction en langue anglaise par les soins de la Dotation Carnegie[1].

HISTOIRE DES OPÉRATIONS. — I. *Opérations sur terre.* — Parmi les ouvrages d'ensemble, celui de M. CORNET[2] ne présente qu'un faible intérêt. Le septième volume est consacré au premier trimestre de 1916.

1. *Outbreak of the World War. German documents...*, translated by the Carnegie Endowment for International Peace. New-York, Oxford University Press (American Branch). Un seul volume; prix : 4 dollars.

2. Lucien Cornet, sénateur, *1914-1918. Histoire de la guerre.* Paris, Charles Lavauzelle, sept volumes in-8°; prix de chacun : 7 fr. 50. — Cf. *Rev. histor.*, t. CXXXVI, p. 131; CXXXVIII, p. 273, et CXLIII, p. 274.

Digitized by Google

Le récit des opérations militaires est une paraphrase des communiqués officiels, agrémentée d'extraits de presse ; la politique intérieure se réduit à une relation chronologique des débats parlementaires, où viennent s'intercaler des fragments de discours. C'est un tableau banal de ce qu'un contemporain a pu apercevoir, au jour le jour. L'ouvrage du général PALAT est plus important. Dans ces nouveaux volumes[1], l'auteur reste fidèle à la méthode qu'il avait adoptée : sa documentation repose sur une étude consciencieuse des témoignages et sur les renseignements qu'il a obtenus auprès de certains commandants d'unités ; son récit, clair et alerte, est facile à suivre dans le détail ; son indépendance d'esprit se manifeste parfois par des critiques assez vives. Mais les lignes générales manquent de relief. Entraîné par le genre de documents qu'il utilise, l'auteur ne peut essayer de montrer les projets ou les plans du haut commandement ; il a tendance à se contenter de juxtaposer les détails et à multiplier les récits anecdotiques. Sous cette réserve, la méthode adoptée par l'auteur présente au moins un avantage : lorsque auront paru les ouvrages officieux qui reproduiront les ordres généraux et qui donneront, au contraire, un récit peut-être artificiel, l'Histoire de la guerre du général Palat gardera un intérêt et donnera quelques éléments utiles pour le travail critique.

L'ouvrage du général THÉVENET[2] est tout différent. En deux cents pages, il vise à présenter un récit général des opérations sur l'ensemble des fronts : ce n'est pas une tâche aisée. Ce petit volume est bien ordonné, clair et agréable ; il a le grand mérite de retracer, d'excellente façon, la vie du combattant et les conditions de la guerre de tranchées. Dans le détail, il est facile, comme dans tout travail de ce genre, de relever de menues erreurs ; elles ne sont pas importantes (sauf en ce qui concerne les origines de la guerre). Il est plus regrettable que les proportions du volume prêtent à la critique : les « fronts extérieurs », front oriental, front russe, sont trop souvent sacrifiés, tandis que les opérations d'Alsace (le général Thévenet était gouverneur de Belfort) occupent une large place.

Les témoignages allemands continuent à s'amonceler. Deux d'entre eux ont un caractère général : celui du Kronprinz et celui du général Hoffmann.

1. Général Palat (Pierre Lehautcourt), *la Grande Guerre sur le front occidental.* VII : *la Course à la mer;* VIII : *la Ruée vers Calais.* Paris, Chapelot, 1921-1922, in-8°, 404 p. et 370 p. — X : *la Ruée sur Verdun.* Paris, Berger-Levrault, 1925, in-8°, 480 p.

2. Général Thévenet, *la Grande Guerre, 1914-1918.* Paris, Armand Colin, 1923, in-16, 223 p.

Digitized by Google

Les *Souvenirs de guerre* du KRONPRINZ[1] ont plus de valeur que ses *Mémoires*. Bien qu'il s'agisse — cela va de soi — d'une œuvre de propagande personnelle, bien que la forme en soit parfois déconcertante, bien que le ton catégorique de certaines appréciations ne puisse dissimuler la banalité de la pensée et l'absence d'une vue d'ensemble vigoureuse, l'ouvrage apporte quelques données intéressantes. Le kronprinz n'aborde pas la politique; il donne le récit de son commandement, à la tête de la Ve armée, puis d'un groupe d'armées. A vrai dire, c'était son chef d'État-major qui commandait. « Ce qu'il te conseillera, tu le feras », lui avait dit Guillaume II dès les premiers jours de la guerre (p. 16). Mais, parfois, le prince essayait de s'affranchir : il insiste longuement sur les divergences de vues qui l'ont séparé de Knobelsdorff pendant la bataille de Verdun. En juillet 1918 aussi, bien qu'il se défende de porter un jugement, il dit avoir compris, mieux que le grand quartier général, le danger qui s'annonçait sur le front de Villers-Cotterets. Ce n'est pas une raison pour le croire sur parole; on voudrait qu'il eût cité des documents plus nombreux. Mais il ne faut pas oublier que ses affirmations sont souvent confirmées par d'autres témoignages.

Le livre du général HOFFMANN[2], qui avait été annoncé comme une révélation, n'apporte pas beaucoup d'éléments nouveaux pour l'histoire de la guerre. C'est une critique amère du commandement allemand. Les « occasions manquées », ce sont les déceptions et les erreurs d'appréciation du grand quartier général, à la Marne, à Lodz, à Kovno, en Serbie, a Verdun. Mais Hoffmann n'est pas toujours tendre pour Ludendorff, avec lequel il est entré en conflit lors des négociations de Brest-Litovsk. Sur ce point, il présente au moins quelques indications nouvelles et précises. Dans l'ensemble, la fermeté de la forme et de la pensée donnent à la lecture de l'ouvrage un certain attrait.

C'est l'occasion de revenir ici sur un petit volume que connaissent déjà sans doute la plupart des lecteurs de la Revue, celui de M. CONARD[3]. En lisant les souvenirs de Falkenhayn, d'Hindenburg et de Ludendorff, M. Conard a eu l'idée de tracer le portrait des trois hommes, leur pensée, leur caractère, leurs conceptions stratégiques. Il a su mettre en relief les idées intéressantes, amorcer la critique des témoignages, camper ses personnages côte à côte et face à face. C'est une esquisse aussi agréable qu'intelligente.

1. *Souvenirs de guerre du Kronprinz*, trad. Mabille, Mollard et Rusterholtz. Paris, Payot, 1923, in-8°, 470 p., 3 cartes hors texte.

2. Général Max Hoffmann, *Der Krieg der versäumten Gelegenheiten*. Munich, Verlag für Kulturpolitik, 1923, 232 p.

3. P. Conard, *Trois figures de chefs*. Paris, Flammarion, 1923, in-16, 176 p.

Digitized by Google

Les études relatives à la campagne de 1914 sont toujours nombreuses. En voici trois qui, sur le détail des opérations, se présentent avec un caractère très différent : l'ouvrage du colonel NORMAND[1] raconte la chute des forteresses belges, Liège, Namur, Anvers. C'est une étude technique, due à un officier du génie; elle donne pourtant un récit des opérations qui se sont développées autour de la place, mais l'auteur se borne le plus souvent à constater les mouvements des adversaires, les progrès de l'attaque, sans pousser plus à fond sa critique; il ne semble pas avoir fait grand usage des études allemandes. La monographie du commandant GRASSET[2] est appuyée sur une documentation bien plus solide : l'auteur utilise non seulement les pièces d'archives, mais les témoignages qu'il a pu recueillir auprès des officiers combattants. Son objet n'est pas de définir les conceptions du haut commandement, mais de « fixer la réalité du combat » au point de vue didactique : il y a parfaitement réussi. Ce petit ouvrage est un excellent exemple de méthode historique. Le livre du colonel BOUCHERIE[3] relate le rôle du corps de cavalerie depuis le début de la guerre jusqu'à la bataille de la Marne ou, plus exactement, jusqu'au jour où le général Sordet a été relevé de son commandement. Établi d'après les archives du corps, c'est un mémento précis, qui ne comporte aucune critique des opérations, mais qui contient de nombreux documents intéressants. Bien qu'il puisse sembler destiné à défendre le général Sordet, il paraît tout à fait sincère; en tout cas, l'auteur ne s'écarte jamais, dans la forme, d'une stricte impartialité, et il ne dissimule pas les documents relatifs au raid sur Liège, qui pourront donner des armes aux adversaires du général. Mais comment n'être pas étonné que les comptes-rendus de reconnaissances du 4 au 14 août aient « disparu » des archives du corps?

Le grand travail de M. HANOTAUX[4] sur la bataille de la Marne mériterait une étude critique détaillée, qui ne peut trouver place ici. Par l'ampleur de la documentation, qui s'étend non seulement aux ouvrages allemands et anglais, mais aux carnets de route des combattants (sans que l'auteur ait pu utiliser les documents du Service

1. Colonel Normand, *la Défense de Liége, Namur, Anvers en 1914*. Paris, Fournier, 1923, in-8°, 184 p.

2. Commandant A. Grasset, *la Guerre en action. Un combat de rencontre. Neufchâteau (22 août 1914)*. Paris, Berger-Levrault, 1923, 110 p., avec 5 croquis.

3. *Historique du corps de cavalerie Sordet*, rédigé, sous la haute direction du général Sordet, par le colonel Boucherie. Paris, Charles-Lavauzelle, 1923, in-8°, 157 p.

4. Gabriel Hanotaux, *la Bataille de la Marne*. Paris, Plon, 1923, in-8°, 2 vol., 351 et 421 p., cartes et croquis.

Digitized by Google

historique); par les qualités du récit, vivant et pittoresque; par l'effort de synthèse que représente un tel travail, c'est une œuvre qui doit retenir l'attention. M. Hanotaux ne cache pas qu'il est fervent admirateur du maréchal Joffre. Toute la question est de savoir si ses sympathies ont pu altérer son esprit critique : or, l'ouvrage n'est certes pas exempt de parti pris. C'est ainsi que M. Hanotaux ne veut pas dire que le recul des armées françaises du 24 août au 5 septembre ait été une « retraite forcée ». Non : c'est Joffre qui a « manœuvré » l'adversaire. Les armées allemandes ont été attirées « dans le recul des armées alliées qui les avaient *empoignées à la gorge* et étaient décidées à ne plus les lâcher »! Cela prête à sourire, d'autant que M. Hanotaux, quelques pages plus loin, est bien obligé de reconnaitre que, le 29 août, la situation était grave. Il s'agissait, dit-il alors, « de *se dégager* et de sauver l'armée elle-même ». — Sans cesse, il a tendance à attribuer au G. Q. G. des mérites qu'une critique attentive n'épargnerait peut-être pas; je ne parle pas seulement du rôle respectif du général Galliéni et du maréchal Joffre dans la conception de la bataille, dont l'étude n'est ni très approfondie, ni très convaincante. En deux autres passages, les sympathies de l'auteur sont tout aussi sensibles : le 21e C. A., selon lui, intervient dans la bataille « juste à l'heure et à l'endroit voulus »; il n'est pas démontré que les mesures prises par l'État-major général aient été les plus heureuses[1]. Le général Sarrail reçoit l'ordre de replier « au besoin » l'aile droite de son armée, et, selon M. Hanotaux, cet ordre ne veut pas dire que le grand quartier général se soit résigné à abandonner Verdun! Bien que les témoignages et les études allemandes soient étudiés avec soin, l'interprétation qui en est donnée est souvent contestable[2]. Voilà quelques-uns des doutes que ne peut manquer de suggérer la lecture de cet ouvrage.

C'est encore la bataille de la Marne, mais vue du point de vue allemand, qui est le sujet principal de l'ouvrage de M. Reginald Kann; mais l'auteur étudie aussi le plan de campagne allemand et toutes les opérations de l'armée allemande sur le front occidental depuis le 4 août 1914 jusqu'au 13 septembre[3]. En confrontant les témoignages, il a su mettre en plein relief les idées directrices du

1. Voir, sur ce point, la notice publiée par le général Legrand-Girarde, dans la *Revue d'histoire de la guerre mondiale*, n° 1 (avril 1923), p. 73 et suiv.

2. Voir par exemple les passages relatifs à la mission de l'armée Bülow dans l'ordre du 5 septembre, à l' « ordre de retraite » que v. Klück aurait donné le 8 septembre.

3. Reginald Kann, *le Plan de campagne allemand et son échec*. Paris, Payot, 1923, in-8°, 402 p.

Digitized by Google

grand quartier général allemand, montrer les fautes d'exécution, les initiatives maladroites de certains chefs d'armée et surtout l'action insuffisante du commandement en chef pendant l'offensive. C'est un des meilleurs exposés qu'il soit possible de consulter à ce sujet. Mais, comme l'ouvrage a été rédigé, semble-t-il, en 1921, M. Reginald Kann n'a pas fait état d'études nouvelles, celles de Müller-Loebnitz et de von Ruith, par exemple, qui lui auraient permis de compléter certains chapitres. Son récit de la bataille de Lorraine est aujourd'hui dépassé par la belle étude du commandant Koeltz, publiée, en octobre 1923, par la *Revue de Paris*.

Les causes de la défaite allemande ne cessent pas d'alimenter les polémiques outre-Rhin. Pendant les campagnes électorales, les partisans du « coup de poignard » et les adversaires du haut commandement se sont trouvés aux prises une fois de plus. Le gouvernement allemand a fait publier une nouvelle édition, augmentée, du Livre blanc de 1919[1], au moment où la Dotation Carnegie venait de faire paraître une traduction anglaise de la première édition[2]. La Commission d'enquête du Reichstag sur les faits de guerre prépare, sur l'ensemble de ce sujet, de copieux mémoires : un premier volume a paru à la fin de l'année 1923; il contient deux rapports du colonel Schwertfeger et du général v. Kühl, ainsi que des observations de M. Hans Delbrück. Les opinions du général v. KÜHL sont connues : il les a exposées dans une petite brochure[3], où il dénonce les défaillances du soldat allemand, l'action néfaste des socialistes, qui ont ruiné l'œuvre du commandement. Celles de M. DELBRÜCK se sont affirmées avec plus d'éclat encore; ami fidèle du chancelier Bethmann-Hollweg, l'historien allemand a tracé de Ludendorff un portrait dénué de sympathie[4]; la médiocrité intellectuelle du quartier-maitre général, les responsabilités qu'il porte dans la question des « buts de guerre » sont soulignées d'un trait impitoyable.

Dans le mémoire de la Commission d'enquête[5], SCHWERTFEGER

1. *Amtliche Urkunden zur Vorgeschichte des Waffenstillstandes.* Berlin, Deutsche Verlaggesellschaft für Politik, 1924, in-8°, 290 p.

2. *Preliminary History of the Armistice. Official documents published by the German National Chancellery.* Translated by the Carnegie Endowment for International Peace. New-York, Oxford University Press. American Branch, 1924, in-8°, 163 p.; prix : 2 dollars.

3. Général von Kühl, *Die Kriegslage im Herbst 1914. Warum könnten wir weiter kampfen.* Berlin, D. O. B., 1923, in-8°, 52 p.

4. Hans Delbrück, *Ludendorff peint par lui-même*, trad. Koeltz. Paris, Payot, 1922, in-16, 161 p.

5. *Ursachen des Zusammenbruchs. Entstehung, Durchführung und Zusammenbruch der Offensive von 1918.* Berlin, R. Hobbing, 1923, in-8°, XVI-243 p.

Digitized by Google

traite la question de la responsabilité politique de la défaite ; il examine d'abord les rapports du grand quartier général et du gouvernement depuis l'été de 1917 jusqu'au déclenchement de l'offensive de 1918 ; bien qu'il ait des sympathies pour l'État-major et qu'il cherche à réduire ses responsabilités (au besoin en accablant l'Empereur), il désire qu'on le juge impartial ; il a le grand mérite d'apporter des documents nouveaux, extraits des actes de la Chancellerie impériale. Kühl étudie les « bases militaires » de la décision d'offensive : matériel, armement, effectifs, et il aborde longuement la critique principale que les adversaires de l'État-major ont adressée à Ludendorff : pourquoi n'a-t-il pas ramené un nombre plus grand d'unités du front est au front ouest? Delbrück ne discute pas le détail de ces rapports : il admet que l'offensive était nécessaire, mais qu'elle aurait dû être la préface d'une offre de paix. Or, Ludendorff était un piètre politique ; ce n'était même pas un grand stratège, car le plan d'offensive, en mars 1918, contient de lourdes erreurs. Ce sont ces affirmations que les rapports suivants ne manqueront pas de discuter.

Les campagnes d'Orient ont été, enfin, l'objet de plusieurs publications intéressantes[1]. La traduction du livre de Liman von Sanders[2] donne un récit des opérations turques sur le front des Dardanelles en 1915 et sur le front de Palestine en 1918, où l'auteur a été commandant d'armée. Mais, comme Liman était, en même temps, chef de la mission allemande en Turquie, il était renseigné sur l'ensemble des opérations et sur les relations des autorités militaires de Constantinople et de Berlin. Les souvenirs qu'il en a gardés ne donnent pas une haute idée de son caractère. Liman se préoccupe surtout de sauvegarder, avec les attributions de la mission, sa situation personnelle ; il se plaint que l'ambassade l'ait tenu à l'écart de la politique, que le grand quartier général turc ait cru pouvoir se passer de ses conseils. A l'égard de son propre gouvernement, qu'il accablait de plaintes, il multipliait les menaces de démission. Ces perpétuelles récriminations s'étalent tout au long de l'ouvrage ; elles finissent par fatiguer et par irriter le lecteur, qui peut trouver pourtant, chemin faisant, des indications utiles.

(Beilage zu den stenographischen Berichten über die offentlichen Verhandlungen des Untersuchungsauschusses).

1. Il existe un historique officiel des opérations ottomanes, rédigé par l'État-major général turc. Le commandant Larcher, spécialiste de la « guerre turque », a publié tout récemment la traduction d'un fragment de cet ouvrage, sous le titre : *la Campagne des Dardanelles*. Paris, Chiron, 1924, in-8°, 91 p.

2. Liman von Sanders, *Cinq ans de Turquie*, trad. Mabille. Paris, Payot, 1923, in-8°, 378 p., avec 16 croquis.

Digitized by Google

La campagne de Mésopotamie, dont Liman dit à peine quelques mots, a toujours soulevé beaucoup de discussions en Angleterre. Le Service historique du Comité de défense impériale vient de commencer la publication d'une histoire de la campagne[1] d'après les documents officiels. Le tome I est consacré à la campagne offensive, depuis le débarquement de Sanniya (8-10 octobre 1914) jusqu'à la victoire de Kut (28 septembre 1915). Dans l'esprit du gouvernement, il s'agissait, à l'origine, de protéger les raffineries de pétrole installées au fond du golfe Persique. Pourquoi le commandement local a-t-il obtenu, non sans peine, l'autorisation de poursuivre la marche en avant? Il a invoqué surtout la « politique arabe », puis l'attitude inquiétante de la Perse. Ce sont les télégrammes échangés entre l'État-major du corps expéditionnaire, les autorités de l'Inde et le gouvernement de Londres qui forment la partie la plus intéressante de l'ouvrage. Le récit des opérations est un précis, presque un « journal », qui paraît solide. On aurait aimé pourtant trouver une indication plus détaillée des sources d'archives utilisées, et des références plus complètes.

C'est encore la campagne d'Orient qu'évoque le titre de l'ouvrage du colonel Elgood[2]. De fait, plusieurs chapitres donnent un récit, sans grande originalité, de la défense du canal de Suez et de la « campagne du désert ». Mais l'auteur a voulu surtout montrer les répercussions de la guerre sur la vie intérieure de l'Égypte : la proclamation de novembre 1914 et l'établissement de la loi martiale, le régime des réquisitions, la lenteur de la démobilisation, autant de raisons qui provoquent la crise révolutionnaire de 1919. C'est un récit intéressant, dans la manière d'un bon journaliste; il est suffisamment impartial. Mais ni par sa critique, ni par sa documentation, il ne s'impose à l'historien.

A ces études, il faut ajouter, pour l'histoire des autres théâtres d'opérations, quelques volumes encore.

Je ne crois pas utile d'insister sur les publications de M. Cesare Schiaparelli, qui relèvent de la littérature populaire, de la propagande intérieure, non de l'histoire[3], ni sur le recueil des communi-

1. *History of the great war, based on official documents. The Campaign in Mesopotamia, 1914-1918*, by Brig. Gen. F. F. Moberley, vol. I. Londres, H. M. Stat. Office, 1923, in-8°, 402 p.

2. *Egypt and the Army*, by colonel F. Elgood. Londres, 1924, in-8°.

3. Cesare Schiaparelli, *la Battaglia del Piave (giugno 1918)*. Turin, 1921, in-8°, 361 p., et *Compagni d'arme. Uomini et cose della guerra combattuta dagli alleati*. Turin, 1918, 96 et 141 p. Public. del Istituto Nazionale per le biblioteche dei Soldati.

Digitized by Google

qués italiens, qu'un éditeur présente fort bien — à vrai dire sans notes ni cartes — mais avec une courte préface, vibrante, de M. Mussolini. Les mémoires du général CADORNA[1] ont une tout autre importance. Ce récit des opérations de l'armée italienne jusqu'à la retraite sur le Piave est écrit dans une forme mesurée, précise et ferme; mais il constitue surtout un « historique des combats », bien que le général Cadorna n'ait pas à sa disposition les documents des archives officielles. Les problèmes de la conduite générale de la guerre sont traités avec une sobriété excessive : l'auteur ne s'occupe guère de définir le point de vue italien dans les grandes conférences interalliées; il évite même de reprendre le récit de ses discussions avec le maréchal Foch, au lendemain de Caporetto : il n'a rien à ajouter, dit-il, aux arguments qu'il a déjà donnés au cours de polémiques précédentes. Cette réserve ne laisse pas de nous surprendre un peu.

Les impressions que M. L.-H. GRONDIJS[2], journaliste hollandais, a rapportées de Russie et de Sibérie sont vivantes, originales et pittoresques. L'auteur a vu l'armée russe se décomposer en 1917; il a suivi l'armée des volontaires à Rostoff; il a vécu au milieu des gens de Koltchak, toujours audacieux et toujours disposé à dire sincèrement ce qu'il avait vu. C'est le livre d'un excellent observateur. Le volume de M. RIPERT D'ALAUZIER[3] est un historique officieux de la reconstitution de l'armée serbe après la retraite d'Albanie. D'après ses souvenirs personnels, d'après les papiers du général de Mondésir et les pièces d'archives, l'auteur raconte sobrement la marche de l'armée serbe de Saint-Jean-de-Medua vers Durazzo et Vallona, l'embarquement pour Corfou et l'œuvre accomplie par la mission militaire française. Malgré la discrétion dont M. Ripert d'Alauzier fait preuve lorsqu'il traite certaines questions délicates, l'ouvrage présente un très réel intérêt.

II. *Guerre sur mer.* — Les opérations navales ont donné lieu, depuis dix-huit mois, à des études nombreuses et solides. Les *services historiques* des marines anglaise, allemande et française travaillent presque au même rythme : chacun d'eux connaît, utilise les publications de ses voisins, autant que ses documents propres. En Angleterre

1. *Mémoires du général Cadorna*, traduct. française. Paris, Charles-Lavauzelle, 1924, in-8°, 442 p.

2. L.-H. Grondijs, *la Guerre en Russie et en Sibérie*. Paris, Bossard, 1922, in-8°, 514 p.

3. Lieutenant-colonel Ripert d'Alauzier, *Un drame historique. La résurrection de l'armée serbe*. Paris, Payot, 1923, in-8°, 240 p.

Digitized by Google

a paru le troisième volume de l'ouvrage de CORBETT[1], qui était presque achevé au moment de la mort du célèbre historien naval : ce volume présente plus d'intérêt encore que les précédents, puisqu'il contient l'histoire du débarquement aux Dardanelles, de l'échec des Alliés et des débuts de l'expédition de Salonique, le récit des opérations de détail autour des Iles britanniques, enfin de la bataille du Jutland. Bien que l'ouvrage soit rédigé d'après les archives de l'Amirauté, Corbett ne donne pas de pièces annexes ; il cite même très rarement, dans le corps de son récit, des extraits de documents et ne donne aucune référence détaillée, sauf lorsqu'il utilise un volume étranger.

En Allemagne, le *Marine-Archiv* continue la publication de sa grande collection. Le volume nouveau[2] embrasse la période où l'amiral von Pohl a été le chef de la flotte de haute mer, c'est-à-dire presque toute l'année 1915 : les entreprises des sous-marins dans la Manche, la mer d'Irlande et le Skagerrak, l'aménagement de Zeebrugge, les attaques aériennes contre Londres, les raids du croiseur auxiliaire *Meteor*, qui mouille des mines près d'Arkhangelsk, sont les principaux épisodes. L'auteur cite longuement les rapports des commandants de sous-marins, au retour de leurs croisières ; il aborde avec une désinvolture étonnante l'affaire du *Lusitania*. Mais les passages de l'ouvrage qui présentent le plus d'intérêt pour l'histoire générale sont ceux qui traitent des relations du chef de l'armée navale avec Tirpitz. Par les documents d'archives, par des lettres personnelles, l'auteur reconstitue les phases de cette incessante rivalité, de même qu'il reproduit, en annexe, plusieurs rapports importants du chef de l'Amirauté.

En France, le capitaine de vaisseau CHACK continue l'étude de la *Guerre des croiseurs*[3]. Ce volume est relatif aux derniers mois de 1914 : guerre de course dans l'océan Indien et dans l'Atlantique, destruction de l'escadre de von Spee. Le récit est précis, concis, interrompu seulement par quelques réflexions de caractère didactique. Bien qu'il ait eu à sa disposition les archives de l'État-major de la Marine française, l'auteur ne semble pas en avoir tiré l'essentiel de sa documentation ; il se sert bien davantage des « histo-

1. Sir Julian S. Corbett, *Naval operations*, III. Londres, Longmans, 1923, in-8°, 470 p. (*Official history of the war.*)

2. *Der Krieg zur See, 1914-1918*, herausgegeben vom Marine Archiv. *Nordsee*. Bd. 4, 1914, in-8°, 442 p. Le volume est dû au capitaine de corvette Groos.

3. Capitaine de vaisseau Chack, *la Guerre des croiseurs du 4 août 1914 à la bataille des Falkland*, t. II. Paris, Challamel, gr. in-8°, 508 p.

Digitized by Google

riques » allemands et anglais dont nous venons de parler. L'ouvrage est donc, avant tout, une mise au point, solide et intéressante.

En dehors du patronage du Service historique, mais avec l'appui, sans doute, de la documentation abondante qu'il a recueillie, d'autres études importantes ont paru au cours de ces derniers mois.

Le livre de M. Michel Farnaise[1] raconte comment le *Goeben* et le *Breslau*, au début de la guerre, ont échappé aux escadres alliées de la Méditerranée et gagné les Dardanelles. L'ouvrage est divisé en trois parties : mouvements des navires allemands, des escadres anglaises et de l'armée navale française. Dans la troisième, l'auteur cite de nombreux radios du commandant en chef à ses escadres et du gouvernement au commandant en chef. Sans le moindre effet de rhétorique, par le jeu de ces textes, de ces indications d'heures, le récit est vivant et parfois passionnant. Il faudrait être technicien pour examiner en détail les calculs de M. Farnaise; mais les conclusions générales qui se dégagent du volume paraissent solides. L'amiral français, comme ses collègues anglais, a été dominé par des idées préconçues. Il a été « hypnotisé » par la mission de protection des convois de troupes qu'il s'était attribuée et qu'il avait fini par imposer au gouvernement; l'amiral Trowbridge, de son côté, n'a pas essayé de barrer la route au *Goeben*, lorsqu'il fuyait vers le cap Matapan; il croyait à une feinte, tant il était persuadé que l'amiral Souchon chercherait à gagner l'Atlantique.

La bataille du Jutland forme l'objet de l'étude du lieutenant de vaisseau Amet[2]. C'est, aux yeux d'un profane, un bon ouvrage, bien documenté et intéressant. L'auteur ne néglige pas de critiquer les ordres des deux commandements. Il montre comment les Anglais ont été intimidés par la crainte de sous-marins inexistants, comment l'amiral Jellicoë n'a pas su prendre, pendant la poursuite, les décisions instantanées qui étaient nécessaires. Le lecteur aurait besoin pourtant de quelques explications : qu'était ce service d'exploration par zeppelins, auquel fait allusion M. Amet (p. 39)? Pourquoi l'amiral Jellicoë avait-il assigné à ses escadres un point de rendez-vous si lointain (p. 30)? Avait-il des renseignements précis sur les variantes du plan allemand[3]? Dans sa conclusion, l'auteur parle

1. M. Farnaise, *l'Aventure du « Goeben »*. Paris, la Renaissance du Livre, in-12, s. d., 264 p. Collection des « Documents et témoignages contemporains ».

2. Lieutenant de vaisseau J. Amet, *le Jutland. Bataille navale du 31 mai 1916*. Paris, la Renaissance du Livre, s. d., [1923,] in-8°, 142 p.

3. Il semble qu'il possédait des renseignements précis, si l'on s'en rapporte aux indications de Corbett.

Digitized by Google

d'abord de « victoire anglaise » ; mais il atténue ensuite sa pensée, de telle sorte qu'il s'applique à réduire à néant sa propre affirmation.

Dans un petit volume, qui est destiné au grand public, le capitaine de vaisseau LAURENS[1] aborde un vaste sujet : *le Blocus et la guerre sous-marine*. Il est plus qualifié que personne pour en parler, puisqu'il a été, pendant la guerre, chef du Service des renseignements de la guerre sous-marine, et qu'il est à la tête du Service historique de la Marine. Il connait l'aspect juridique de la question, autant que ses aspects technique et économique. Il se garde bien de négliger les témoignages étrangers. C'est donc un ouvrage de réelle valeur. On aurait voulu pourtant que l'auteur fît état, plus fréquemment, des indications si graves données par CONSETT[2] sur le ravitaillement de l'Allemagne par l'intermédiaire des pays scandinaves et sur les faiblesses de la politique anglaise du blocus, au besoin pour les soumettre à une critique attentive; on aurait voulu qu'il exposât, en se servant des souvenirs de Czernin, le rôle de l'Autriche au moment de la déclaration de guerre sous-marine à outrance. Il est également certain que, si M. Laurens avait pu connaître l'ouvrage de Groos, il en aurait tiré des renseignements et des enseignements utiles.

J'ai moins goûté le livre du lieutenant de vaisseau D'HALEWYN[3]. Les déductions logiques tiennent beaucoup de place dans cette étude; les rapprochements entre la bataille de Cannes et la bataille navale m'ont paru contestables. Intéressant, je n'en doute pas, pour les marins, il n'apporte pas aux historiens de données bien utiles.

III. *Guerre aérienne.* — L'histoire de la guerre aérienne a été écrite, du point de vue allemand, par le général VON HOEPPNER[4], qui a été, à partir du 8 octobre 1916, commandant de toutes les « forces de l'air ». Dans chacune des périodes chronologiques qu'il a distinguées, il étudie, en paragraphes séparés, l'organisation et le rôle de l'avion, des zeppelins, des ballons captifs et, un peu longuement, de la défense

1. Capitaine de vaisseau Laurens, *le Blocus et la guerre sous-marine*. Paris, Armand Colin, 1924, in-16, 252 p.

2. Vice-amiral Consett, *The triumph of unarmed forces*. Londres, Williams et Norgate, in-8°, 344 p. Traduction française sous le titre : *le Triomphe des forces économiques*. Paris, Société d'éditions géographiques, 1925, in-8°, 290 p.; prix : 10 fr.

3. Lieutenant de vaisseau d'Halewyn, *la Bataille décisive : l'événement, la fixation, la bataille navale*. Paris, Challamel, 1923, in-8°, 137 p.

4. Général von Hoeppner, *l'Allemagne et la guerre de l'air*. Trad. française du commandant de Castelnau. Paris, Payot, 1923, in-8°, 264 p.

Digitized by Google

contre avions. C'est dire le grand nombre de renseignements que peut fournir cet ouvrage, en dépit de certaines affirmations contestables que les traducteurs ont relevées. Au point de vue de l'histoire des opérations, il faut retenir les passages relatifs à la bataille de la Marne (où la Ire armée a négligé de faire patrouiller ses avions dans la direction de Paris), à celle de la Somme, à la bataille du 16 avril 1917 (où l'auteur exagère lorsqu'il attribue à l'aviation *seule* le mérite des renseignements recueillis). A partir de juillet 1918, l'aviation alliée a une supériorité marquée, et le général von Hoeppner glisse rapidement sur les derniers mois de la lutte. Il reconnaît, d'ailleurs, à plusieurs reprises, la supériorité constante de l'aviation française, pendant toute la guerre, pour les réglages d'artillerie.

Histoire politique et économique de la guerre.

En France. — Parmi les témoignages nouveaux, celui de M. Painlevé[1] présente une importance toute particulière. On sait à quelles polémiques violentes a donné lieu l'histoire de l'offensive du 16 avril 1917 ; déjà, dans un numéro de la *Renaissance*, l'ancien ministre de la Guerre avait répondu à ces attaques ; il donne maintenant un récit général de son activité en 1917. Après avoir rappelé les incidents qui ont marqué les préparatifs de la grande offensive et « mis au point » certains récits tendancieux, il relate les deux « crises du commandement », qui amènent à la tête de l'armée le général Pétain comme général en chef, le général Foch comme chef d'État-major général. C'est donc lui qui a nommé les deux artisans de la victoire et soutenu leur « politique de guerre ». C'est lui encore qui, avant même le désastre de Caporetto, pose la question du commandement interallié et obtient pour la première fois des résultats appréciables. Malgré la défiance qu'il faut toujours opposer à un témoignage de ce genre, le livre de M. Painlevé séduit par un air de sincérité et par la sobriété d'une argumentation solide. La « légende du 16 avril » disparaîtra, sans doute. Est-ce à dire qu'il faille souscrire à un éloge sans réserve? Le ministre de la Guerre ne croyait pas au succès de l'offensive, mais il n'osait pas provoquer, nous dit-il, avant l'attaque, une nouvelle crise du commandement : un gouvernement plus énergique aurait-il consenti à couvrir de son autorité une tentative con-

1. Paul Painlevé, *Comment j'ai nommé Foch et Pétain. La politique de guerre de 1917. Le commandement unique interallié.* Paris, Félix Alcan, in-12, 424 p., cartes et documents; prix : 12 fr.

Digitized by Google

damnée à l'échec? Le poste de chef d'État-major, confié au général Foch, « balançait », dit l'auteur, les pouvoirs du général en chef : mais ces attributions du chef d'État-major n'ont jamais été définies clairement; en pratique, ont-elles eu l'importance que M. Painlevé incite le lecteur à leur attribuer? Et faut-il reconnaître au Comité militaire interallié de Versailles les mérites que lui attribue M. Painlevé?

Le petit volume où M. Bucaille a réuni des articles, des rapports et des lettres de M. Denys Cochin[1], ne présente pas, à beaucoup près, un intérêt comparable au précédent. A quelles discussions M. Denys Cochin a-t-il assisté, lorsqu'il était ministre d'État? Quels renseignements de première main a-t-il possédés sur les événements de guerre et sur la vie politique? Cet hommage rendu à la mémoire d'un homme éminent ne nous dit rien de tout cela.

En réunissant, au lendemain de la guerre, en trois gros volumes, les articles qu'il avait publiés, de 1914 à 1919, dans le *Journal des Débats*, M. Petit[2] n'a pas donné davantage un témoignage personnel sur les événements. Ces articles étaient écrits pour un public; ils étaient destinés à entretenir un certain état moral; l'auteur ne pouvait évidemment pas tout dire. Je sais bien qu'il a rétabli, dans cette édition générale, les passages que la censure avait supprimés. Mais ces passages ne sont pas très nombreux. Ces articles étaient donc rédigés *en tenant compte* de la censure et de ses exigences probables. Grâce à ses qualités de mesure, grâce à la sûreté de son jugement, M. Petit traduit d'ailleurs d'excellente façon l'état d'esprit de la bourgeoisie « éclairée ».

L'histoire des grandes villes françaises pendant la guerre s'est enrichie d'un travail important, celui de M. Lhéritier[3]. D'après les archives des services locaux, l'auteur a retracé toute la vie économique, sociale et morale de la ville de Tours pendant la guerre. Les problèmes de l'administration municipale, le ravitaillement, l'activité des œuvres de bienfaisance sont étudiés avec une méthode rigoureuse; mais l'intérêt de l'ouvrage déborde aussi le cadre de la vie locale, parce que Tours a été l'asile de réfugiés serbes et belges

1. Denys Cochin, *1914-1922.* Tome I : *la Guerre, le blocus, l'union sacrée.* Introduction et notes par V. Bucaille. Paris, Plon, 1923, in-16, 242 p.

2. A.-Albert Petit, *la France et la guerre.* Paris, Bossard, 1919, in-8°, 3 vol.

3. Michel Lhéritier, *Tours pendant la guerre, 1914-1918.* Préface de M. Camille Chautemps. Paris, A. Costes, et Tours, Deslis, 1924, in-8°, 437 p. (publié sous le patronage de la ville de Tours et de la Société de l'histoire de la guerre).

Digitized by Google

et le siège des services de l'arrière pour l'armée américaine. Il serait à souhaiter que cette étude solide et bien conduite pût servir de type à des travaux analogues.

En Angleterre. — La série anglaise des travaux de la Dotation Carnegie a déjà donné plusieurs ouvrages très importants, ceux de J. A. Salter[1] et de A. Berriedale Keith[2], par exemple. Le volume de M. E. M. H. Lloyd[3] n'est pas moins intéressant. Après avoir décrit le développement progressif du contrôle de l'État pendant la guerre sur les matières premières et les denrées alimentaires essentielles, l'auteur en rassemble les traits dans un excellent tableau d'ensemble. Le développement de l'étatisme ne répondait pas à des principes, à des formules générales; il a été le résultat d'une série de compromis et d'adaptations partielles, que les circonstances ont rendu nécessaires. M. Lloyd montre comment l'État, après avoir institué un contrôle des prix, a été amené à devenir importateur, puis à étendre son intervention à la main-d'œuvre, aux transports, à la répartition des denrées; il décrit les procédés particuliers qu'il a fallu mettre en œuvre pour appliquer ce système à l'agriculture, à l'industrie, au commerce. Il sait se dégager de la statistique : ses vues sont larges et suggestives.

En Allemagne et en Autriche-Hongrie. — Il était nécessaire de nous donner enfin une traduction des « Considérations » du chancelier Bethmann-Hollweg[4]; l'ouvrage est un plaidoyer, sans doute, mais de belle tenue. Bethmann n'avait certes pas les qualités d'un grand homme d'État, mais il était honnête et ne manquait pas de largeur de vues. La première partie de l'ouvrage retrace les grands traits de la politique générale de 1909 à 1914 : il ne faut pas s'étonner que le chancelier soutienne sans réserve la thèse de l' « encerclement » de l'Allemagne; mais il rappelle les efforts qu'il a faits pour orienter la politique allemande vers un rapprochement avec l'Angleterre, en dépit de la résistance des pangermanistes; il reconnaît aussi que le peuple allemand a été entraîné par son orgueil de parvenu, et qu'il n'a pas senti l'antipathie grandir autour de lui. La

1. J. A. Salter, *Allied Shipping Control.* Oxford, Clarendon Press, 1921, in-8°, 372 p.

2. A. B. Keith, *War Government of the British Dominions.* Ibid., 1921, in-8°, 353 p.

3. E. M. H. Lloyd, *Experiments in State Control at the War office and the Ministry of Food.* Ibid., 1925, in-8°, 460 p.

4. Th. von Bethmann-Hollweg, *Considérations sur la guerre mondiale.* Paris, Charles-Lavauzelle, 1924, in-8°, 363 p.

Digitized by Google

seconde partie relate la lutte du chancelier, pendant la guerre, contr les militaires : la question de Pologne, la guerre sous-marine, la question de la paix sont autant d'occasions de conflit. Mais l'Empereur, qui vit au grand quartier général dans une atmosphère militaire, finit par abandonner le chef du gouvernement « civil ». Sans se laisser aller à de vaines récriminations ou à d'inutiles polémiques, sans vouloir même raconter des intrigues qu'il a certainement bien connues, Bethmann sait garder dans ce récit un ton de sérénité qui est sympathique.

Le témoignage de SCHEIDEMANN[1] permet de pénétrer bien davantage dans la vie politique allemande. Le chef socialiste nous fait assister à l'action de son parti et à son rôle personnel pendant toute la guerre. En dépit de certains défauts de composition, qui peuvent même entrainer des méprises (les discussions des buts de guerre, en septembre 1917, se trouvent placées *avant* la conférence de Stockholm, qui est antérieure de trois mois), ces souvenirs présentent un intérêt de premier ordre. La question de la réforme électorale et parlementaire, les discussions sur la note du pape en 1917, le récit de l'agonie du régime impérial en sont les points essentiels. Scheidemann ne cherche pas à dégager de ces événements un enseignement ou une vue philosophique : il se contente d'un simple récit, où parfois il reproduit les notes mêmes qu'il a prises au jour le jour. Mais ces notes sont discrètes, dès que l'on aborde la question des dissentiments internes dont a souffert le socialisme allemand ; c'est une des lacunes les plus regrettables de l'ouvrage.

Le lieutenant-colonel NIEMANN[2] a été désigné, le 1er août 1918, comme agent de liaison du G. Q. G. auprès de l'empereur Guillaume. Il a donc vécu auprès de lui les « heures décisives » : la défaite du 8 août et les entretiens de Spa, le départ de Ludendorff, l'abdication. Le récit est émaillé de réflexions générales, un peu longues parfois, qui reflètent le tempérament de l'auteur, un monarchiste convaincu et ardent. « Le peuple ne pouvait pas achever d'une façon plus honteuse la guerre mondiale, pleine de combats glorieux, qu'il ne l'a achevée sans l'Empereur et sans la monarchie. » Était-il donc possible d'éviter l'abdication ? Le témoignage de Niemann cherche à montrer que Guillaume II a été abandonné par les chefs de l'armée, qui ont tout fait pour le persuader de la défaillance des troupes. En dépit de ce parti pris, en dépit d'un ton dramatique qui

1. Philippe Scheidemann, *l'Effondrement*, trad. Loussert. Paris, Payot, 1924, in-8°, 254 p.

2. Oberstleutnant Alfred Niemann, *Kaiser und Revolution*. Berlin, Scherl, 1922, in-8°, 159 p.

Digitized by Google

semble un peu forcé, le récit des événements du 9 novembre à Spa, par exemple, mérite de retenir l'attention.

C'est l'effondrement de l'Autriche-Hongrie que raconte le prince WINDICHGRAETZ[1] dans ses souvenirs. Il est à la fois officier, homme politique, et se trouve devenir le confident de l'empereur Charles en 1918, lorsqu'il est appelé au ministère hongrois du ravitaillement. C'est donc un témoignage de premier ordre. Les questions économiques n'occupent pas d'ailleurs, dans ce récit, la place qu'on serait tenté de leur attribuer; les impressions de l'auteur au front, en 1915-1916, avant qu'il fût entraîné par l'activité politique, ne sont pas non plus particulièrement originales. Le centre d'intérêt, c'est la menace de dislocation de la monarchie. Windichgraetz est au courant, l'un des premiers, du programme personnel de Charles Ier et de son désir de paix. Il est en rapport, d'autre part, avec les chefs de la Hongrie, Tisza, Andrassy, Karolyi. Tisza se refuse aux réformes politiques; Karolyi cherche des partisans à gauche; seul, Andrassy pourrait servir la monarchie avec bonheur. Mais l'Empereur, s'il en convient, n'a pas l'énergie nécessaire pour prendre les décisions indispensables. L'ouvrage donne une impression de sincérité. En tout cas, il est tout à fait intéressant.

Les souvenirs du baron DE WERKMAN[2] nous font vivre dans l'entourage de l'empereur Charles, après la chute de la monarchie. Bien qu'il fût secrétaire politique de Charles, Werkman a été tenu à l'écart des projets de « restauration »; il les a connus cependant assez à temps pour essayer de dissuader son maître, et il est à même de révéler aujourd'hui quelques détails suggestifs. L'ouvrage montre surtout dans quelles erreurs certains de ses collaborateurs entretenaient le souverain et dans quelles conditions ont été faites ces tentatives : Charles met son espoir en des forces morales; il néglige la préparation méthodique des détails matériels. A en croire l'auteur, la puissance de ces illusions était si grande que l'Empereur, aveuglé par une idée préconçue, *n'a pas cru* violer sa parole en quittant, pour la seconde fois, le territoire suisse. Ici la bienveillance, obligatoire, du baron de Werkman, ne peut guère réussir à nous convaincre.

LE RÈGLEMENT DE LA PAIX. — L'ouvrage de BAKER est de beaucoup le plus important de ceux qui ont été publiés sur ce sujet.

1. *Mémoires* du prince Louis Windichgraetz, trad. Chomel de Jarnieu. Paris, Payot, 1923, in-8°, 368 p.

2. Baron Charles de Werkman, *le Calvaire d'un empereur*, trad fr. Paris, Payot, 1924, in-8°, 320 p.

Digitized by Google

L'auteur était chef du service de presse à la délégation américaine auprès de la Conférence de la paix; il a obtenu, par la suite, communication des papiers personnels du président Wilson. Le récit qu'il a donné, en deux volumes[1], et les documents qu'il a réunis dans un volume annexe, sont une source de premier ordre. Certes, M. Baker n'est pas à l'abri de la passion. Il a vécu dans les coulisses de la Conférence, vu les « Quatre » aux prises et connu les dissentiments intimes de la délégation américaine. Il était de ceux qui s'indignaient de voir la conception française de la paix s'opposer à la « reconstruction » du commerce international, ainsi qu'aux vues wilsoniennes, et il exprime son point de vue sans tendresse à notre égard. Ses impressions personnelles sont donc sujettes à caution. Mais les renseignements de première main et les textes qu'il apporte ont une grande valeur. Je citerai, par exemple, le mémoire des experts américains qui a servi de base à l'énoncé des « Quatorze points » de M. Wilson, les projets successifs de Société des Nations, rédigés ou annotés par le président, les documents relatifs à la question des réparations. Il était indispensable que le public français possédât une traduction de cet ouvrage[2], comme le public allemand en possède une depuis deux ans. L'éditeur qui en a pris l'initiative n'a pas cru pouvoir lancer en circulation trois gros volumes. Il a pris le parti d'extraire de l'ouvrage américain les passages et les textes qui concernent le règlement des questions franco-allemandes : la « sécurité », les réparations, le régime de la Sarre. Il a reproduit aussi les premiers chapitres du tome II de Baker, qui relatent la discussion du programme français, et la « crise » de la Conférence (25 avril-15 mai 1919). On imagine aisément les inconvénients de cette méthode, qui isole arbitrairement certains passages et qui risque de donner de l'œuvre une idée inexacte. Le traducteur, en outre, n'a pas toujours respecté son texte autant qu'il aurait dû le faire. Aussi, malgré l'attrait d'une édition française, c'est à l'édition américaine qu'il faudra continuer à se reporter pour le travail historique.

L'ouvrage de Baker a été mis à profit, ainsi que les autres témoignages bien connus, dans le dernier volume de l' « Histoire de la Conférence de la paix », publiée sous la direction de M. TEMPERLEY[3].

1. Ray Stannard Baker, *Woodrow Wilson and World Settlement*. New-York, Page, 1922, 3 vol. in-8°.

2. Du même, *Wilson et le règlement franco-allemand*, trad. P.-L. Alaux. Paris, Payot, 1924, in-8°, 319 p.

3. *A history of the Peace Conference of Paris*, edited by H. W. V. Temperley. Londres, Hodder et Stoughton, 1924, in-8°, 709 p.

Digitized by Google

Mais, comme pour les volumes précédents, M. Temperley a réussi à réunir des collaborateurs qui ont pris part aux travaux de la Conférence et qui possèdent des renseignements de première main. Ce dernier tome étudie le règlement de la paix dans l'Europe orientale et hors d'Europe : la Turquie, les pays baltiques, la Pologne sont donc les principaux chapitres. Les autres traitent de la Société des Nations et du Bureau international du travail, de l'attitude du Sénat américain et des mandats. Enfin, un chapitre sur le gouvernement bolchevik et la diplomatie européenne a pour but de montrer comment les événements politiques et économiques ont « ramené la Russie dans l'orbite de l'Europe occidentale » : il s'agit, en particulier, de la Conférence de Gênes. Un index-matières, pour les six volumes de la collection, termine l'ouvrage. Ce manuel précieux est un point de départ indispensable pour les recherches. Il n'échappe évidemment pas à certaines critiques : c'est ainsi que le point de vue anglais, qui doit y dominer, devient quelquefois encombrant. Le long développement sur le statut des Dominions et leur rôle à la Conférence est fort intéressant, mais il occupe, je crois, trop de place dans le volume. C'est ainsi, encore, que le récit, précis et impersonnel, se borne trop souvent à indiquer le résultat des négociations, sans en retracer les incidents : le paragraphe sur la Haute-Silésie, par exemple, est très court, et certaines allusions à l'attitude des populations de Syrie (p. 136) mériteraient d'être appuyées sur des documents. Enfin, il ne faut pas oublier que l'ouvrage a été rédigé à la fin de 1922 et que les événements de 1923 ne sont indiqués, très brièvement, qu'en note ou en appendice.

Un groupe de professeurs allemands, à la tête duquel se trouvent MM. MENDELSSOHN-BARTHOLDY, DORN et NIEMEYER, a entrepris de recueillir les documents épars dans la presse, dans les débats parlementaires et les publications officielles, en tant qu'ils concernent l'exécution des traités. Le fascicule paru en 1923[1] contient surtout des textes relatifs à la question des réparations : notes échangées entre la Commission des réparations et le gouvernement du Reich en 1922, accords de Wiesbaden, conférence financière du 11 mars 1922, etc. Il est complété par une abondante bibliographie. De tous ces documents, aucun n'est inédit. Il n'en était pas moins utile de les rassembler, à l'usage des travailleurs.

C'est dans la même pensée que M. Germain CALMETTE a publié un *Recueil de documents*[2] sur la question des réparations de 1919

1. *Archiv der Friedensverträge*. Bd. 1. Mannheim-Berlin, Bensheimer, 1923, in-8°, 258 p.

2. Germain Calmette, *Recueil de documents sur l'histoire de la question des*

Digitized by Google

au 5 mai 1921, qui est présenté avec autant d'intelligence que de clarté. Il y a ajouté une large introduction critique, qui analyse avec vigueur et pénétration les longues discussions des Alliés. C'est un travail excellent, qui rendra de grands services.

Cette notice était achevée lorsque a été publié, enfin, le premier volume de la grande collection *les Armées françaises dans la Grande Guerre*, œuvre du Service historique de l'armée. La publication de cet ouvrage coïncide avec l'apparition des premiers volumes de l'*Histoire de la guerre*, établie par le *Reichsarchiv*[1]. Voilà donc l'occasion de comparaisons suggestives, qui vont donner lieu, sans nul doute, à d'importantes études critiques.

Pierre RENOUVIN.

réparations. Paris, A. Costes, 1924, in-8°, XC-540 p. Publication de la Société de l'histoire de la guerre.

1. *Der Weltkrieg 1914 bis 1918. Bearbeitet im Reichsarchiv. Die militärischen Operationen zu Lande*. Berlin, Mittler, 1925, in-8°, Bd. I, 719 p.; Bd. II, 434 p. — Ces deux volumes concernent, l'un, la bataille des frontières, l'autre, la délivrance de la Prusse orientale.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Dr Constantin C. Diculescu. **Die Gepiden. Forschungen zur Geschichte Daziens im frühen Mittelalter und zur Vorgeschichte des rumänischen Volkes.** I Band. Halle, Karras, Kröber et Nietschmann; Leipzig, Kommissionsverlag von C. Kabitsch, 1922. Gr. in-8°, XIV-262 pages, avec 2 cartes et 10 gravures.

L'histoire des Gépides a été trop négligée jusqu'ici, bien qu'elle soit aussi importante pour la Roumanie que les Francs pour la France ou les Lombards pour l'Italie. De tous les peuples qui ont passé par la Roumanie, c'est le seul qui s'y soit établi définitivement; il y a vécu pendant six siècles, il a joué un rôle de premier ordre dans la formation de la nationalité et de la civilisation roumaines et son histoire atteste la continuité des Roumains dans la Dacie. On accueillera donc avec reconnaissance une œuvre de haute valeur où sont utilisés, à la fois, les textes historiques, les objets trouvés dans les sépultures, les monnaies et les éléments linguistiques.

Réservant pour plus tard la religion et la civilisation des Gépides, M. Diculescu expose surtout, dans le premier volume, leur histoire proprement dite, les éléments germaniques laissés dans la langue roumaine et l'histoire des Roumains primitifs. L'introduction établit les origines des Gépides, Germains de l'Est, appartenant au groupe général des Goths, dont ils ne se séparent qu'au milieu du IIe siècle après J.-C., leurs traits physiques et linguistiques, leurs pratiques funéraires, les limites approximatives de leur premier pays connu (Basse-Vistule, Netze, Passarge). Le premier chapitre raconte leur histoire jusqu'en 418. Leur situation, leurs obligations, leur rôle militaire sous la domination des Huns, de 418 à 454, constituent le second; le troisième essaie de déterminer, surtout d'après Jordanès, l'étendue du royaume des Gépides. Contrairement aux assertions d'Iorga, de Xénopol, de Hasdeu qui lui attribuent la Syrmie et la Dacie d'Aurélien au sud du Danube, il n'a compris régulièrement que la Dacie trajane (Transylvanie, Olténie, Banat, Krisana, Maramurès), environ 200,000 kilomètres carrés. Le quatrième chapitre constitue une longue étude philologique sur les noms de rivières et de lieux d'origine germanique en Dacie. Les deux chapitres suivants reprennent l'histoire des Gépides depuis 454 jusqu'à la chute du royaume en 567-571. L'organisation intérieure est exposée dans les chapitres VII-VIII particulièrement importants : deux

Digitized by Google

peuples en présence : d'un côté, une minorité, les Gépides et les autres Germains assimilés, en nombre inconnu, probablement assez considérable, caste militaire dominante; de l'autre, les sujets, libres, mais tributaires, pâtres ou agriculteurs, ancêtres des Roumains actuels. Sur cette question toujours controversée de la demeure primitive des Roumains, M. Diculescu rejette la thèse de Rösler qui les fait venir des régions situées au sud du Danube seulement à la fin du XIIe siècle, pour soutenir et fortifier la thèse opposée, représentée par Jung, Hasdeu, Xénopol, Onciul, Iorga, qui fait des Roumains les descendants directs des colons romains et des Daces romanisés, restés dans la Dacie trajane après l'abandon de la province par Aurélien et renforcés par de nombreux fugitifs de l'empire byzantin. A l'objection du manque d'éléments vieux germaniques dans le roumain, il oppose les résultats de son quatrième chapitre et une nouvelle liste d'au moins trois cents mots d'origine germanique, sans compter les noms propres. La continuité des Roumains en Dacie, comme pâtres et agriculteurs, est surtout attestée par la longue liste des termes roumains relatifs au bétail et à l'élevage, et par une liste encore plus longue des mots roumains, d'origine évidemment latine, relatifs à la culture et aux divers produits du sol. Les deux derniers chapitres exposent le sort des Gépides après la destruction du royaume : émigration de quelques groupes en Italie, en Orient; fusion de la masse avec les Roumains primitifs sous le joug des Avares, puis, après la destruction de ces derniers, sous le protectorat des Bulgares au IXe siècle jusqu'à l'invasion des Hongrois qui trouvent entre le Danube et les Carpathes deux éléments principaux, les Valaques (Roumains) et les Slaves. On voit l'importance et la solidité du travail de M. Diculescu. Avec de nouvelles sources d'information, avec un jugement très indépendant et très sûr, avec le respect des textes classiques, notamment de Jordanès-Dexippe, il a refait, approfondi jusque dans le plus petit détail l'histoire des Gépides et prouvé leur importance. Ses arguments ont d'autre part singulièrement fortifié la thèse de la continuité des Roumains en Dacie. Il appartient aux philologues de vérifier sa théorie sur les éléments germaniques dans le roumain.

Ch. LÉCRIVAIN.

Lynn THORNDIKE, professeur d'histoire à la Western Reserve University. **A history of magic and experimental science during the first thirteen centuries of our era.** New-York, Macmillan, 1923. 2 vol. in-8, de 840 et 1036 pages.

Nous annonçons cet ouvrage avec quelque retard, après en avoir dit un mot (*Revue historique*, t. CXLV, p. 110). Cela tient à ce que nous n'avons reçu, accidentellement, le tome II que longtemps après le tome I, quoiqu'ils aient paru en même temps.

Digitized by Google

Le tome I est divisé en trois livres : *l'Empire romain* (Pline, Sénèque, Ptolémée, Galien, etc.); *la très ancienne pensée chrétienne* (le livre d'Énoch, Philon le Juif, les Gnostiques, Cyprien, Origène, Augustin, etc.); *le haut moyen âge* (Boëce, Isidore, Bède, Grégoire, les Arabes du IXe siècle, Gerbert, Constantin l'Africain, Marbode, etc.).

Le tome II n'en comprend que deux : *le XIIe siècle* (les premiers scolastiques, Adélard de Bath, Guillaume de Conches, traducteurs du XIIe siècle, Bernard *Silvester*, Ste Hildegarde, Jean de Salisbury, Alexandre Neckam; Moïse Maimonide, le Prêtre Jean, pseudo-Aristote, etc.); *le XIIIe siècle* (Michel Scot, Guillaume d'Auvergne, Thomas de Cantimpré, Barthélemy l'Anglais, Robert Grosseteste, Vincent de Beauvais, Pierre d'Espagne, Albert le Grand, Roger Bacon, Guido Bonatti, Arnaut de Villeneuve, Raimon Lull, Pierre d'Abano, Cecco d'Ascoli, etc.).

Sur les personnages précités, sur quelques autres et sur un certain nombre d'ouvrages anonymes, on trouve, dans ces deux volumes compacts, des notices plus ou moins étendues et substantielles. Non pas des « essais » à l'usage du grand public lettré, comme ceux dont se compose l'estimable ouvrage de H. Osborn Taylor, *The mediæval Mind, a history of the development of thought and emotion in the middle ages* (New-York, 2e édit., 1914, 2 vol.). Non pas, non plus, des contributions de haute et pure érudition, comme les *Studies in the history of mediæval science* de Charles H. Haskins (Cambridge, Mass., 1924). — Il est remarquable, soit dit en passant, que ces trois ouvrages importants, à des titres divers, pour l'histoire de la pensée au moyen âge : Taylor, Thorndike et Haskins, soient tous *american born*. Cette province des études médiévales est extraordinairement cultivée dans le Nouveau Monde.

Le livre de M. Thorndike occupe une place intermédiaire entre les deux autres. Il n'a ni l'aisance un peu superficielle de l'un (Taylor), ni l'élégante solidité et l'originalité pénétrante de l'autre (Haskins). Mais il a été consciencieusement établi. L'auteur a beaucoup lu de textes anciens que personne ne lit plus, même dans les manuscrits (dont il a feuilleté des centaines dans les bibliothèques de l'Europe); et de dissertations récentes sur les problèmes dont il a été amené à parler. Ses analyses sont bien faites, quoique brèves. On doit le placer à côté de cet autre grand travail contemporain, en cinq volumes, achevé de paraître à Paris en 1917, sur une partie de la matière qui y est traitée : *Le système du Monde, histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic*, par P. Duhem[1].

C'est un grand éloge que de dire, comme je le fais sincèrement, que quiconque s'occupera désormais, à part, de l'un des très nombreux

1. Cf. *Rev. histor.*, t. CXX, p. 385; t. CXXII, p. 122; t. CXXIV, p. 112. et t. CXXXI, p. 99.

Digitized by Google

auteurs à qui M. Thorndike a consacré quelques pages en passant dans sa revue d'ensemble, aura le plus souvent intérêt à regarder ce qu'il en a écrit. Ce n'est pas en vain qu'il a remué, pendant vingt ans, à travers le monde, une si énorme quantité de matériaux ouvrés ou bruts.

Il va d'ailleurs de soi que toutes ses notices n'ont pas la même valeur. Il en est, comme celle sur Pierre d'Abano (II, p. 874-948), qui sont ce que l'on a publié de plus clair et de mieux informé en anglais (et aussi en français) sur le sujet. D'autres font un peu sourire, comme cet appendice inattendu (II, p. 94-98), qui est intitulé : « Some medieval Johns mentioned in the manuscripts in the fields of natural and occult science, mathematics and medicine », où le laborieux et savant professeur de la Western Reserve University a eu l'idée bizarre de grouper des renseignements sur tous les écrivains du moyen âge, nommés « Jean », qui se sont mêlés de mathématiques et des sciences de la nature, théoriques ou appliquées. Quelques-uns de ces *Jean* ont été des personnages considérables, à qui des monographies pourraient être ou seront bientôt consacrées, comme Jean de Linières ou Jean de Murs ; le moins qu'on puisse dire de la demi-douzaine de lignes qui leur est ici consacrée à chacun, c'est qu'elles n'offrent pas d'intérêt.

Il est vrai que ces deux Jean sont de la première moitié du XIVe siècle ; et M. Thorndike s'est défendu, par le titre même de son livre, de pousser ses investigations au delà de la fin du XIIIe siècle. S'il en avait décidé autrement, et s'il avait continué, en un troisième volume, ses recherches, par exemple jusqu'à la Renaissance proprement dite (XIVe et XVe siècles), les rédacteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, qui défrichent présentement l'histoire de la période qu'il a dédaignée, lui en auraient su gré. Mais c'est de propos délibéré que M. Thorndike a agi ainsi : « The period of the mediæval revival of learning, as of other phases of civilization, seems to have spent its force by the close of the first quarter of the fourteenth century » (t. II, p. 969). M. Thorndike croit donc que, de 1325 environ à la fin du moyen âge, on n'a plus fait que rabâcher ce qui avait été dit auparavant. Il commet ainsi une erreur du même genre que celle contre laquelle il ne cesse de protester, qui condamnait naguère, sommairement, au point de vue de l'histoire des progrès de la Connaissance, le moyen âge tout entier[1].

Ch.-V. LANGLOIS.

1. P. 982, dans sa Conclusion, il apporte cependant à sa théorie générale, citée au texte, une réserve importante, qui l'amène d'ailleurs à s'expliquer, plus nettement que dans sa Préface, sur les origines et la conception générale de son propre ouvrage : « Originally magic alone was the subject of my investigation, and experimental science an unexpected by-product, which forced its importance during our period increasingly upon the attention. For this reason, while the magic of the learned has perhaps been treated here about as fully as it deserves, a complete and thorough history of experimental science... has

Digitized by Google

Preserved Smith, professor of history in Cornell University. **Erasmus. A study of his life, ideals and place in history**. New-York, Harpers and brothers, et Londres, Ibid. In-8°, 1923, 479 pages. Prix : 4 sh.

M. P. Smith, déjà connu des lecteurs de cette Revue par de beaux travaux sur la Réforme[1], nous offre, en quinze chapitres riches de faits et d'idées, une biographie critique d'Erasme, dont il s'efforce d'apprécier, en historien, le rôle dans l'évolution intellectuelle et morale du XVIe siècle et des temps modernes. L'ouvrage, de forme élégante, repose sur la plus solide information. Les travaux des érudits permettent, actuellement, de suivre jour par jour la carrière d'Érasme jusqu'à sa rupture avec Luther. L'admirable édition de la Correspondance, donnée par M. et Mme P. S. Allen, a maintenant atteint cette date capitale. Les recherches de P. Kalkoff ont complètement renouvelé l'histoire des premiers rapports d'Érasme avec les Luthériens[2]. Les années suivantes, pour lesquelles nous sommes encore réduits à la grande édition de Leyde, restent plus obscures. Les faits cessent d'être aussi bien débrouillés, au moment même où le détail en devient plus confus, où la querelle d'Érasme avec Wittenberg se complique de disputes avec les réformateurs de Zurich et de Bâle, où les flatteries et les avances de la cour de Rome, des prélats, des princes catholiques, s'entremêlent aux invectives et aux injures des moines et des théologiens, tandis que les cicéroniens vont bientôt révoquer en doute jusqu'à la science philologique du maître vieilli et attristé. Ces dernières années d'Érasme conservent pourtant, dans l'histoire religieuse du XVIe siècle, un intérêt capital. On aimerait à définir ce catholicisme érasmien, assez proche, malgré une rupture éclatante, de la Réforme, conciliant et libéral, qui, jusqu'aux premières sessions du Concile de Trente, soutint quelques-unes des plus hautes intelligences restées fidèles au vieux symbole, et que ni Sadolet, ni Contarini, ni le

not been attempted... And while I have not yet had time to do much reading in works of the XIV. and XV. centuries, I suspect that while the writers on occult subjects have little or nothing new to say, experimentation probably continued its evolution... » Assurément.

1. *Life and Letters of Martin Luther*. 1914; — *Luther's correspondence and other contemporary letters;* vol. I, 1913; vol. II, en collaboration avec C. M. Jacobs, 1918; — *The Age of the Reformation;* — *Some Drawings attributed to Holbein;* Art in America, febr. 1917. Cf. *Rev. histor.*, t. CXXXIII, p. 143; t. CXLVII, p. 76.

2. *Die Vermittlungspolitik des Erasmus und sein Antell an den Flugschriften der ersten Reformationszeit;* Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte; Leipzig, 1903, in-8°; — *Die Anfänge der Gegenreformation in den Niederlanden*, ibid., 2 vol., 1903-1904; — *Erasmus, Luther und Friedrich der Weise*, ibid., 1919; — *Ulrich von Hutten und die Reformation;* Quellen und Forschungen zur Reformationsgeschichte; ibid., 1920, in-8°.

Digitized by Google

cardinal Pole ne désavouèrent. On aimerait à savoir dans quelle mesure, à Trente, les Jésuites eux-mêmes, qui l'ont frappé d'anathème, durent, dans l'élaboration des canons doctrinaires du Concile, en tenir compte. L'inégale précision des résultats atteints par la recherche historique, si l'on considère les deux grandes périodes de la vie d'Érasme, ne pouvait que se manifester dans un ouvrage de synthèse. Les cinq derniers chapitres de M. P. Smith sont et devaient être nécessairement plus flottants et moins riches que les premiers.

L'ouvrage n'en reste pas moins, dans l'état actuel de la science, le résumé le plus complet et le plus pénétrant que l'on puisse lire de la carrière d'Érasme et de son œuvre. Les divers milieux que l'humaniste a traversés, monde universitaire parisien au déclin du XVe siècle, Londres, Oxford, Cambridge sous les deux premiers Tudors, Florence au temps de Machiavel, la Rome de Jules II, les villes du Rhin, Strasbourg et Bâle, les villes des Pays-Bas, Louvain et ses collèges, Anvers et sa bourgeoisie entreprenante et d'esprit si libre, sont évoqués successivement; l'auteur s'applique à noter ce qu'Érasme a vu, ce qu'il a négligé de voir, ce qu'il a voulu apprendre et comprendre au contact des hommes et des choses. Depuis les années de Steyn jusqu'aux années de Fribourg, il suit l'évolution de sa pensée; il définit les influences qui contribuèrent à former son génie : l'ironie et l'irrespect de Lorenzo Valla et de Lucien, l'évangélisme de John Colet, la critique religieuse, politique, sociale de Thomas More. Nous voyons se développer, chez Érasme, un rationalisme qui demeure respectueux des dogmes, mais indifférent aux débats sur le dogme, absolument étranger à la mystique, et aboutit à cette formule de la « philosophie du Christ », dont les commentaires du Nouveau Testament, quelques Adages et de nombreux Colloques nous offrent l'illustration. M. P. Smith montre quelle place, dans l'histoire des études bibliques et, par suite, de la science et de la pensée chrétienne, appartient à l'œuvre théologique d'Érasme, éditeur et exégète du Nouveau Testament et des Pères. Il en étudie rapidement le succès jusqu'au protestantisme contemporain. En même temps, sans dissimuler les bornes ou les lacunes de sa curiosité ou de sa sympathie — et peut-être ne fait-il pas assez état de la part prise par Érasme à la publication de l'*Utopie* — il insiste, avec raison, sur ses écrits politiques, sur l'idéal pacifique, républicain, très humain et libéral en somme, malgré une incurable méfiance à l'égard des foules, qui s'exprime dans l'*Institutio principis christiani*, dans les grands Adages, et par où Érasme diffère si profondément des humanistes italiens et de son contemporain Machiavel[1]. Érasme, que nous voyons d'autre part se mêler, beaucoup plus activement qu'on ne l'a dit, aux premiers débats de la Réforme, lutter, avec une énergie trop méconnue, jusqu'au moment et

1. Sur ce point, M. P. Smith s'écarte avec raison du jugement formulé par M. Imbart de la Tour, *Origines de la Réforme*, t. I, p. 557-559.

Digitized by Google

au lendemain de la Diète de Worms, pour obtenir le triomphe d'une conception religieuse qui n'eût pas été le luthéranisme, mais qui n'eût pas été non plus le catholicisme de Trente, nous apparaît, de la sorte, comme beaucoup moins égoïste, moins indifférent, moins enfermé dans ses livres, dans son érudition classique et son impeccable latinité, que n'ont voulu l'avouer ses contradicteurs et ses diffamateurs du XVIe siècle et de temps plus modernes. Il nous apparaît avec une âme singulièrement passionnée, tourmentée, emplie d'enthousiasme et de dédain, douloureuse aussi, et qui ressentit cruellement toute l'amertume de la défaite et de l'isolement final. Ce n'est pas un des moindres mérites du livre de M. P. Smith que de faire revivre à nos yeux l'homme en même temps que l'écrivain et le savant.

A. RENAUDET.

G. N. CLARK. **The dutch alliance and the war against french trade (1688-1697).** Manchester University press. London, Longmans, Green and Co, 1923. In-8°, XI-160 pages.

Le travail de M. Clark apporte une utile contribution à l'histoire économique dans les dix dernières années du XVIIe siècle. Il étudie, en effet, la guerre improprement dite de la ligue d'Augsbourg, sous l'aspect spécial de ses répercussions sur le commerce et la marine marchande des belligérants, et le point de vue est relativement nouveau. Sans doute, faute de statistiques exactes, il est difficile d'établir le bilan des gains et des pertes de part et d'autre ; le chiffre des prises opérées par les corsaires hollandais ou anglais reste incertain, et l'auteur est souvent réduit à des conjectures, par exemple lorsqu'il estime exagérés les dommages soi-disant énormes infligés à la marine des puissances alliées par les Jean-Bart et les Forbin. Malgré tout, quelques résultats sont acquis, et des précisions intéressantes nous sont données sur les principes, en général opposés, des amirautés hollandaise ou anglaise, comme sur les concessions consenties par les Provinces-Unies à la Grande-Bretagne, lors des laborieuses tractations de 1689. M. Clark a ainsi à la fois démontré l'importance du facteur économique dans la lutte de 1689 à 1697, et mis en évidence les inconvénients de l'alliance anglo-hollandaise pour le plus faible des deux états alliés.

L'introduction fait ressortir la divergence des principes de guerre économique chez les Anglais, partisans de la lutte sans ménagements, et chez les Hollandais, épris avant tout de gain commercial, et désireux de continuer leur trafic avec l'ennemi comme en temps de paix. Le chapitre II, un des meilleurs et des plus neufs, raconte en détail les négociations des nombreux commissaires hollandais, envoyés en Angleterre en 1689 ; il insiste sur la répugnance des représentants d'Amsterdam, notamment Witsen, à signer la convention qui interdit tout commerce, même des neutres, avec la France. L'action des arma-

Digitized by Google

teurs, pourvus de lettres de marque pour la guerre de course, est exposée au chapitre III; action insuffisante, puisque le trafic avec l'ennemi n'a jamais cessé complètement durant les hostilités (comme on le voit au chapitre IV), et qu'il a existé un service plus ou moins régulier pour les lettres et les paquets à travers la France, sans parler des échanges qu'on ne put empêcher entre celle-ci et les Pays-Bas espagnols ou les villes hanséatiques. Le chapitre V constate, d'autre part, la résistance assez vive des neutres, surtout du Danemark et de la Suède, qui n'obtinrent la faculté de commercer avec la France qu'à des conditions rigoureuses : les denrées déclarées contrebande de guerre furent nombreuses dans les conventions avec le Danemark (30 juin 1691) et avec la Suède (1692-1693); Guillaume III y ajouta, en 1693, le blé, malgré les protestations des intéressés. Les mesures de riposte ordonnées par Louis XIV font l'objet du chapitre VI où M. Clark cherche à apprécier l'importance des prises faites par les corsaires français.

La conclusion, plutôt vague et flottante, paraît être que la guerre économique a coûté plus qu'elle n'a rapporté, d'un côté comme de l'autre; que la paix de Ryswyk a été la conséquence de l'épuisement général, et que finalement, avertis par cette expérience, les coalisés n'ont pas repris entièrement, durant la guerre de Succession d'Espagne, les sévères mesures de 1689.

Le volume est heureusement complété par cinq appendices, contenant des listes diplomatiques et des statistiques commerciales.

Albert WADDINGTON.

Kuno FRANCKE. **Die Kulturwerte der deutschen Literatur in ihrer geschichtlichen Entwicklung.** II^ter^ Band : *Die Kulturwerte der deutschen Literatur von der Reformation bis zur Aufklärung.* Berlin, Weidmann, 1923. In-8°, XIV-638 pages. Index.

Si les savants allemands désirent reprendre leur place dans la république des lettres, il faut qu'ils renoncent à l'agaçante habitude de mêler à toutes leurs études historiques des lamentations sur les souffrances de la pauvre Allemagne injustement persécutée. Que viennent faire, dans un livre sur les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, des élucubrations en prose et en vers sur « l'angoisse inouïe que tous les Allemands ont vécue, par toute la surface du globe », durant les années où M. Francke écrivait son livre? Que penserait-on d'un historien français qui, à propos de Ronsard ou de Corneille, croirait devoir parler des régions dévastées, des déportations des jeunes filles lilloises, ou autres aménités? Et quel historien désintéressé trouvera pleines de tact la comparaison établie entre les traités de Westphalie et la *Ge-*

Digitized by Google

waltfriede de Versailles, ou les phrases (notamment p. 239) sur le « rapt de l'Alsace »... par la France?

Autant dire que le professeur Francke — il fut à son heure le très fougueux directeur du Musée germanique de l'Université Harvard — manque essentiellement d'objectivité. Il ne manque pas de vie. Nous dirons même que son chauvinisme rétrospectif lui fait mieux comprendre ce grand fait : après la brillante période de la Renaissance et des débuts de la Réforme, l'Allemagne — l'Allemagne du XVIIe siècle — est un peu à l'écart des grands courants de la civilisation occidentale. Malgré Kepler et même Leibniz, elle vit d'une vie intellectuelle ralentie, et quelque peu « à la suite »; la renommée universelle de Leibniz n'est que très peu une gloire allemande. Ces choses, d'autres les avaient déjà dites, par exemple M. Lévy-Bruhl. Mais le professeur Francke n'aime pas à citer des ouvrages français, et qui ont parlé de l'Allemagne avec quelque sympathie.

Quel contraste entre ce stérile XVIIe siècle et le temps d'Érasme et de Luther! N'opposez pas à M. Francke que le Néerlandais Érasme, citoyen de l'humanisme, ne peut être classé comme un Allemand, pas plus que ce Slave de Copernic. M. Francke applique aux *Kulturwerte* les normes de la *Mitteleuropa*. Il a d'ailleurs de très bonnes pages sur Érasme, sur Luther, sur Hutten. Ses analyses de leurs principaux ouvrages sont un excellent moyen de se remémorer les faits essentiels. Il dit fort bien que le malheur de l'Allemagne fut que cette brillante floraison intellectuelle coïncidait avec la pire division politique et sociale, avec le chaos germanique. Le mouvement part de la noble protestation de Luther : « Ich kann nicht anders », pour aboutir à l'abominable formule, née du luthéranisme même : « Cujus regio ejus religio ». De cette formule sortent la guerre de Trente ans et la paix de Westphalie, causes profondes de la stérilisation de l'esprit allemand.

Si l'on est d'accord avec le professeur Francke sur ce schéma général, on goûtera moins les pages où il se lamente sur la contamination de cet esprit allemand par les influences étrangères. Nous savons trop, nous Français, ce que nous devons à nos voisins. Mais M. Francke ne veut pas que l'Allemagne doive rien à personne, surtout à la France. Il ne sent point, par exemple, ce qu'a de profondément ridicule son passage sur Fischart (p. 173), où il refuse à Rabelais le sens du « comique libérateur » et « le véritable humour »! — Il y a, je le sais, des Français qui croient de bon goût de dénigrer Gœthe ou Kant, mais personne, chez nous, ne les prend pour des historiens.

Frédéric II inspire à M. Francke des sentiments très mélangés : fondateur de la patrie allemande, mais pas du tout le héros allemand. Cependant, dit-il (p. 489), cette insuffisance allemande du grand roi de Prusse a eu de bons résultats : faute d'être menés par une volonté d'en haut dans les voies nationales, les écrivains ont eu plus nettement conscience de leur responsabilité vis-à-vis de l'Allemagne. De cette

Digitized by Google

conscience est sortie l'*Aufklärung*. Mais ici le livre tourne tout à fait au manuel d'histoire littéraire, et je doute que beaucoup de lecteurs soient capables de digérer sans bâillements l'interminable analyse que M. Francke nous donne de l'interminable *Agathon* du fastidieux Wieland. Il appelle Agathon lui-même « ein kümmerlicher Phrasenheld ». Le livre ne reprend son intérêt et son importance pour l'histoire des idées qu'avec Lessing, un isolé encore dans son temps, mais un esprit généreux, malgré ses lacunes, malgré des étroitesses peut-être nécessaires, bref un ouvreur de voies nouvelles.

Henri HAUSER.

Alfred LEROUX. **Les Religionnaires de Bordeaux de 1685 à 1802.** In-8°, 378 pages. Bordeaux, Féret, 1920. Prix : 15 francs.

Feu M. Alfred Leroux a consacré des pages très documentées au protestantisme bordelais, de 1685 à 1802.

Depuis les origines de la Réforme dans le sud-ouest, jusqu'à la reconnaissance officielle des non-catholiques par les « Articles du 18 Germinal An X », l'auteur distingue quatre périodes, qui sont à peu près les mêmes pour toute la France. De 1523 à 1598 : l'évangélisme se propage malgré les persécutions et cède peu à peu la place à un calvinisme qui se formule, qui s'organise et qui lutte. Le régime de l'Édit de Nantes marque l'apogée intellectuelle et morale de la religion de Saurin, de Claude et de Jurieu. Après la Révocation, l' « Église au désert » restaurée par Antoine Court est remplacée par l' « Église sous la croix ». Puis, les descendants des huguenots connaissent successivement la liberté légale après 1789, la persécution terroriste, enfin un certain essor sous le régime de la séparation », en attendant qu'en leur imposant un « Concordat », Bonaparte leur ravisse l'indépendance.

Pour des raisons d'un ordre essentiellement documentaire, M. Leroux entreprend son étude à partir de 1685.

L'Édit de révocation est enregistré avec enthousiasme par « le Parlement de Guyenne ». Les Jésuites célèbrent devant les élèves du collège de la Madeleine le triomphe de la foi sur l'hérésie, pendant que, frappé de marasme par l'exode des Religionnaires en Angleterre et en Hollande, le commerce local reçoit un coup dont il ne se relèvera pas de longtemps. La sévérité des cours souveraines, beaucoup plus inexorables que les Intendants quand il s'agit de pratiquer une politique de répression, surtout après l'édit de Tressan, les missions des « Carmes déchaux », chargés de remplir le rôle de convertisseurs auprès des « Nouveaux-Catholiques, « obligent ceux-ci à se terrer », le plus souvent dans le quartier des Chartrons, où beaucoup d'entre eux, négociants, ont élu domicile. En somme, pendant « la période du désert », l'église dispersée ne se signale que par son néant, ou à peu près.

Digitized by Google

Depuis 1753, au contraire, les protestants Bordelais subissent l'influence de leurs coreligionnaires de Saintonge ou de Languedoc. Les « Frères Moraves » d'abord, en évangélisant la colonie allemande à laquelle ils se rattachent, provoquent chez les Huguenots girondins une sorte de réveil religieux. D'autre part, le « Séminaire » de Lausanne envoie dans le sud-ouest des émules de Paul Rabaut : ainsi s'explique l'œuvre de réorganisation entreprise et exécutée avec assez de succès par Étienne Gilbert et Olivier Desmont. Dès lors, les détails abondent sur le Consistoire de Bordeaux, ses relations avec les colloques voisins, ses rapports avec les synodes, sur les proposants, les prédicants et leurs doctrines respectives. Des pages fort intéressantes sont consacrées aux lieux d'oraison clandestins des Chartrons, ou de la Rousselle, à la célébration d'un culte, où le chant des psaumes longtemps proscrits, et pour cause, finit par reparaître peu de temps avant l'édit de 1787, au fonctionnement du diaconat, à l'ouverture d'un hôpital. Notons, en passant, plusieurs conflits soit d'ordre financier, soit d'un caractère théologique entre les pasteurs et les Anciens; insistons sur le fait que les Bordelais, gens de négoce, c'est-à-dire de transaction, sont restés soumis au pouvoir jusqu'à l'extrême limite du possible, et que des commerçants tels que les Bonaffé, les Balguerie et les Nairac, qui ont largement contribué à l'essor économique de la capitale de la Guyenne, n'ont rien de « l'esprit camisard ». Le 26 mars 1789, Rabaut Saint-Étienne est chargé par ses coreligionnaires du sud-ouest de défendre leur cause auprès des États-Généraux. Bientôt après, les Religionnaires de Bordeaux applaudissent aux mesures réparatrices de la Constituante, accueillent avec enthousiasme la Révolution, et beaucoup manifestent leur civisme en siégeant dans les divers Comités. La candidature de Jeanbon-Saint-André est écartée définitivement en 1790; c'est le pasteur Olivier Desmont qui, un moment proscrit par la Terreur, relève son église à la faveur de l'édit du 21 février 1795, rend au consistoire un fonctionnement régulier, édifie le premier temple des Chartrons, le dote de ses premières orgues et procède à un recensement très approximatif de ses paroissiens. Ceux-ci d'ailleurs font preuve d'un mysticisme assez tiède; mais ils ne méritent aucun reproche, quand il s'agit de pourvoir aux divers offices de leur paroisse ou d'œuvres de charité et d'assistance.

L'auteur affirme dans sa préface, qu' « historien confessionnel », il va essayer d'être impartial. Ainsi s'explique la haute conscience avec laquelle il déclare à maintes reprises ne pouvoir admettre le divorce de l'idée morale et religieuse d'avec le droit et la politique. On comprend aussi qu'il préfère l' « orthodoxie » d'Étienne Gilbert, au « rationalisme » d'Olivier Desmont. Mais affirmer que logiquement le protestantisme tend à devenir « l'association de croyants » dont parlera Vinet et surtout traiter de néo-protestants certains disciples du vicaire savoyard, n'est-ce pas oublier que le « libéralisme réformé » remonte à Sébastien Castellion, et que, dès 1571, certains Huguenots,

Digitized by Google

comme Coligny, regardaient les « confessions de Foi » comme l'expression des croyances d'une époque et leur religion comme un système dont la variation est la base[1]?

Ch. DARTIGUE.

Édouard CHAPUISAT. **La Restauration hellénique d'après la correspondance de Jean-Gabriel Eynard.** Illustrations de Fréd. Boissonnas. Paris, Budry; Genève, Boissonnas, 1924. In-8° carré, 251 pages.

Le chevalier Eynard est un financier genevois devenu diplomate, qui fit ses premières armes au Congrès de Vienne comme secrétaire de la députation genevoise, qui passa ensuite au service du grand-duc de Toscane et qui, à partir du jour où éclata l'insurrection grecque, consacra son temps et sa fortune à la cause de l'hellénisme. M. Chapuisat avait déjà publié son *Journal*, consacré à l'histoire du Congrès de Vienne et des Cent-Jours; Eynard laissa en outre une abondante correspondance intéressant l'histoire de la Grèce. Cette correspondance est conservée à la Bibliothèque de Genève, et c'est elle que M. Chapuisat nous présente dans son volume intitulé : *la Restauration hellénique*.

Cette correspondance comprend deux éléments tout à fait dissemblables : d'un côté, pour les années antérieures à 1841, des lettres reçues, et d'autre part, pour les années 1841, 1842 et 1843, des lettres envoyées, sans aucun mélange de la correspondance active et de la correspondance passive. M. Chapuisat a utilisé les deux éléments. Chacun fait l'objet d'une partie de son ouvrage, qui ne présente aucune autre division, ni logique, ni chronologique.

Le but de M. Chapuisat est double. Il est clair qu'il a voulu rendre à Eynard un hommage de plus, mais il s'est proposé aussi, suivant la tradition d'Eynard, de s'employer en faveur de la Grèce (cf. p. 77). Double aussi sera sa méthode. Après avoir annoncé une publication de textes, parce que « les textes », écrit-il, « parlent mieux que les historiens » (cf. p. 10), il applique ce procédé seulement à la correspondance active d'Eynard, tandis que, sauf quelques pièces reproduites à peu près intégralement, il fond dans un développement synthétique l'ensemble de la correspondance passive. Cet élément, qui fait l'objet de la première partie, sera donc plutôt sacrifié. Nous le regrettons quant à nous.

1. Une des dernières œuvres du regretté érudit est une *Étude critique sur le XVIIIe siècle à Bordeaux* (Bordeaux, Féret, in-8°, XIII-416 p.). Signalons la belle biographie intitulée : *A. Leroux. La vie, les idées, les œuvres*, de MM. Franck Delage et A. Petit, parue dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. LXXI (1924), avec une bibliographie comprenant 280 numéros.

Digitized by Google

Les quelques pièces reproduites avaient mis notre curiosité en éveil. C'étaient des récits de bataille, relevés de l'accent homérique. C'étaient des plaintes amères sur la difficulté du ravitaillement. Nous aurions voulu pouvoir lire toutes les lettres adressées à Eynard, entre 1826 et 1841, par le roi Othon, par le grec Balbi, par le bavarois Rudhart, par le Français Régny, qui s'efforça de mettre quelque ordre dans les finances helléniques. Ce sont là autant de témoins et d'acteurs de l'histoire que nous voudrions pouvoir consulter longuement. Mais au bout de soixante-dix-sept pages à peine, M. Chapuisat nous fait entrer dans la correspondance active d'Eynard, qu'il a hâte de nous livrer.

Cinquante-cinq pièces sont publiées sur les trois cent soixante et une que renferment les trois registres de copies de lettres conservés à Genève. Des autres, nous ne savons rien, parce que le texte des lettres données n'est plus accompagné d'aucun commentaire.

Les pièces reproduites sont utiles à connaître. Elles nous montrent en Eynard un philhellène éminent, dont les conseils sont toujours bons à suivre. « Il faut avant tout », écrit-il par exemple, « que le funeste *Moi* ne prenne pas la place de la Patrie » (cf. p. 236). Eynard donne à juste titre la meilleure idée de la politique française à l'égard de la Grèce. Il nous fait connaître certains hommes d'État grecs, comme Colettis. Il nous renseigne sur la révolution de 1843 et sur les difficultés financières du Gouvernement d'Othon. Il y réussit d'autant mieux qu'il est en rapports personnels avec tous les dirigeants de l'Europe, que, par son influence et son action, il est en fait, sans en porter le titre, « un des ministres les plus zélés » du royaume hellénique (cf. p. 247).

Mais ce ministre officieux a pour nous, historiens, le tort de ne pas résider... N'étant pas sur place, il ne peut guère que rapporter les impressions des autres. Il est l'écho d'un écho. Il ne peut que raisonner sur les questions sans les traiter. Il n'est pas un témoin, un observateur direct.

De lui, c'est surtout sa personnalité qui nous intéresse, et M. Chapuisat avec ses documents aurait pu nous donner un volume sur *Eynard, philhellène*. Ou bien il aurait pu limiter son effort à une publication de textes, en les reproduisant tous au moins partiellement, en les confrontant avec d'autres, en faisant ressortir leur valeur de documents, en distinguant des chapitres suivant les périodes. M. Chapuisat a mieux aimé composer un ouvrage agréable, discutable scientifiquement, mais facile à lire, joliment présenté, illustré avec raffinement, une édition d'art. L'élégance de son volume désarme la critique.

Michel LHÉRITIER.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale. — *The Social and political ideas of some great mediæval thinkers.* Lectures delivered at King's College University of London, edited by F. J. C. Hearnshaw (Londres, Harrapp, 1923, 224 p.; prix : 10 sh. 6 d.). — Ces conférences sont dues à MM. Ernest Barker, A. J. Carlyle, E. F. Jacob, F. Aveling, E. Sharwood Smith, E. E. Power, J. W. Allen et F. J. C. Hearnshaw; la première est consacrée à une vue d'ensemble sur la pensée politique au moyen âge; les autres à saint Augustin, Jean de Salisbury, saint Thomas d'Aquin, Dante, Pierre du Bois, Marsile de Padoue, Wycliffe. Chacune est suivie d'une utile bibliographie; nous ne voyons guère à y ajouter que l'ouvrage du Dr Ernst Zeck, *Der Publizist Pierre Dubois*, Berlin, 1911. Disons aussi, pour les étudiants français, que l'extrait fait par Maitland du *Deutsches Genossenschaftsrecht* de Gierke, et cité ici sous sa forme anglaise (*Political Theories of the Middle Ages*, Cambridge, 1900), a été traduit en français par M. Jean de Pange (*les Théories politiques du moyen âge*, par Otto von Gierke et F. W. Maitland, Paris, 1914). — Le titre de cette collection d'études indique bien qu'on n'a pas prétendu refaire le livre si riche et si substantiel de Gierke et Maitland, ni à plus forte raison aller au delà et faire une véritable synthèse des idées politiques du moyen âge; pour cela il ne faudrait point se contenter d'analyser les thèses scolastiques et les rêveries de théoriciens qui vivaient dans le passé, dans l'universel, dans le monde de la logique et de la raison raisonnante, qui écrivaient enfermés dans leur cabinet, devant un vitrail. L'historien ne peut se dispenser de connaître ces grandes théories, qui forment liaison entre la pensée antique et la pensée moderne et connaissent toutes les audaces. Les conférenciers du « King's College » ont fait une besogne utile. Mais qui nous donnera un livre sur les vrais écrits politiques du moyen âge, au sens actuel du mot, c'est-à-dire ceux qui sont fondés sur l'observation des faits et de la réalité vivante? Qu'on ne s'y trompe pas, il y en a eu. Pour s'en assurer, il suffit d'ouvrir le *Dialogue de l'Échiquier*, les traités de Glanville, de Bracton, de Sir John Fortescue et les *Coutumes de Beauvaisis* de Beaumanoir et les *Mémoires* de Commynes, bref les ouvrages des juristes et des hommes d'action qui ont été mêlés aux grandes affaires de leur siècle.

Ch. PETIT-DUTAILLIS.

— F. J. SNELL. *The fourteenth Century* (Edinburgh, W. Blackwood, 1923, 428 p.; prix : 7 sh. 6 d.; « Periods of European Literature »,

Digitized by Google

edited by professor Saintsbury, III). — Manuel agréable et intelligent de littérature comparée, où l'auteur étudie successivement la fin de la poésie courtoise en Europe chrétienne, la poésie populaire, les débuts d'une nouvelle poésie lyrique, Dante, Pétrarque, Boccace, Chaucer, les grands chroniqueurs, les œuvres allégoriques et religieuses. Le XIVe siècle est présenté comme une période de profondes transformations sociales et intellectuelles, où la France perd sa prééminence littéraire, où l'on peut impunément attaquer avec violence l'Église, où, pour la première fois depuis de longs siècles, apparaissent de grands génies poétiques. Soit. Mais représenter (en quelques mots d'ailleurs et sans essayer de préciser) « l'avènement économique et politique de la bourgeoisie » et le « déclin de la noblesse » comme les faits capitaux qui expliquent l'évolution des genres littéraires au XIVe siècle est une bien grande exagération, et passer sous silence l'action des mécènes et des fastueuses cours princières de cette époque est une lacune fort choquante. D'une façon générale, la part accordée dans ce livre aux influences de milieu est insuffisante; l'auteur s'attarde trop volontiers au détail, et ce tableau, qui était d'ailleurs bien difficile à tracer, manque d'équilibre et de « construction ». P.-D.

— Hans BARON. *Calvins Staatsanschauung und das konfessionelle Zeitalter* (Munich et Berlin, R. Oldenbourg, 1924, 1 vol. in-8°, VIII-121 p.; prix : 4 m. « Beiheft der historischen Zeitschrift »). — Ces essais, qui sont comme les fragments d'un ouvrage qui paraîtra sous le titre : *Weltanschauung der Renaissance und der Reformation* (même éditeur), intéressent l'histoire des doctrines politiques du XVIe siècle; on y trouvera de pénétrantes analyses des idées religieuses et politiques de cette époque. Après la période de la Renaissance, qui a commencé à émanciper de la théocratie l'esprit humain et la société, s'ouvre une « ère confessionnelle », pendant laquelle se marque de nouveau une influence de la théologie sur les faits et les idées, qui rappelle, en un certain sens, le moyen âge. Cette tendance apparaît beaucoup plus fortement encore dans le calvinisme que dans le luthéranisme. En effet, Luther distingue le spirituel et le temporel, tandis que le calvinisme considère ces deux domaines comme formant un tout indivisible, aussi inséparable que la tête et les membres. Pour Calvin, en effet, comme le montre M. Baron, l'État n'est qu'un « don » de Dieu à l'humanité. La véritable souveraineté appartient à Dieu et les princes temporels ne sont que ses lieutenants; aussi le devoir essentiel des souverains consiste-t-il à poursuivre et à punir, comme hérétiques et mécréants, tous ceux qui violent la loi divine. En ce qui concerne les rapports de l'Église et de l'État, la doctrine calviniste considère que l'Église n'est pas au-dessus de l'État, comme le veut le moyen âge, que l'État ne doit pas non plus dominer l'Église, selon la conception luthérienne; il n'y a pas prééminence, mais juxtaposition des deux éléments.

L'auteur étudie ensuite les idées de Calvin sur l'organisation poli-

Digitized by Google

tique. Il montre très justement que Calvin, après avoir été partisan de la monarchie, a incliné ensuite de plus en plus vers la république, mais vers une république aristocratique, comme le prouvent les éditions successives de l'*Institution chrétienne* et, plus nettement encore, les conférences et commentaires postérieurs à 1550. Calvin est l'adversaire résolu de la démocratie. Cette conception, M. Baron considère qu'elle dérive surtout de ses idées religieuses ; mais ne se contredit-il pas un peu en montrant que Calvin a dû tenir grand compte des institutions de la République genevoise? N'a-t-il pas aussi trop forcé la note en attribuant au dogme de la prédestination une influence déterminante sur les principes aristocratiques du calvinisme primitif? L'auteur fait cette remarque que cette même croyance, dans l'Angleterre du XVIIe siècle, a contribué à l'éclosion des doctrines démocratiques les plus avancées. Il y a une telle action réciproque des idées religieuses et des faits politiques et sociaux qu'il est difficile de démêler les causes et les effets. En ce qui concerne l'organisation même de l'État, les rapports du souverain et des sujets, Calvin a certainement subi l'influence des événements contemporains, et plus que l'auteur ne le laisse entendre. L'idée générale qui se dégage des études de M. Baron, c'est que le calvinisme constitue, non moins que la Renaissance, une des sources essentielles de l'idée moderne de l'État, qu'il aboutira, comme elle, aux idées émancipatrices, à l'*Aufklärung* du XVIIIe siècle. Comment? C'est ce que l'on verra, sans doute, dans le grand ouvrage en préparation. — M. Baron nous donne quelques renseignements sur la bibliographie du sujet qu'il traite. On pourra lui reprocher de ne citer presque aucun ouvrage français et d'omettre notamment le grand travail de Doumergue, *Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps*. Henri SÉE.

— *Institut de France. Séance publique annuelle des cinq Académies, 25 octobre 1924* (in-4°, 90 p.). — Outre le discours du président, ce fascicule contient les mémoires suivants : Général GOURAUD. L'architecture militaire franque en Syrie (d'après les ouvrages de Rey et d'Enlart, vérifiés sur place). — Émile BOURGEOIS. Histoire et commentaire d'une phrase célèbre : « La guerre est l'industrie nationale de la Prusse » (cette phrase, attribuée à Mirabeau, a été fabriquée à l'aide d'une remarque faite dans l'introduction à la *Monarchie prussienne*, qu'il publia en 1788; Mirabeau annonce qu'il y traitera « du système militaire, genre d'industrie vraiment prussien et, jusqu'ici, l'une des plus solides bases de la puissance à laquelle s'est élevée la maison de Brandebourg ». Ce n'est donc pas la guerre qui, dans la pensée de l'auteur, a fondé la monarchie prussienne, mais le régime militaire. Les Hohenzollern ont créé la nation armée. Mirabeau l'a reconnu quand il écrit : « Le roi de Prusse, avec sa grande armée, aurait moins de ressources s'il se dérangeait des plans d'économie qui sont l'unique base de sa puissance »). — HENRI-ROBERT. Un ami de saint François de Sales : le président Favre.

Digitized by Google

— Georges SCELLE. *Le droit ouvrier* (Paris, Armand Colin, 1922, in-16, 210 p.; prix : 6 fr.). — Cet excellent petit volume intéresse non seulement les juristes et les économistes, mais aussi les historiens, surtout dans sa première partie, qui traite de la vie externe du droit ouvrier. M. Scelle montre comment, dans la seconde moitié du XIXe siècle, le dogme juridique du « droit commun » et le dogme économique de la non-intervention ont peu à peu perdu du terrain. A cet égard, la Révolution de 1848 a exercé une profonde influence; en donnant les droits politiques à la classe ouvrière, elle a préparé la création du droit ouvrier, qui sera l'œuvre de la troisième République; chaque poussée démocratique marque un gain pour cette législation, d'abord en 1884 (octroi du droit syndical), puis sous le ministère Waldeck-Rousseau, enfin de 1904 à 1910 (journée de dix heures, repos hebdomadaire, retraites ouvrières, etc.). Le « facteur parlementaire », l'action politique du socialisme sont bien mis en lumière. A partir de 1884, les syndicats ouvriers, les bourses du travail, la Confédération générale du travail ne contribuent pas moins puissamment à l'élaboration du code ouvrier; M. Scelle nous donne à ce sujet, sous une forme succincte, des indications précieuses. La seconde partie du volume, consacrée à la vie intérieure du droit ouvrier, nous intéresse moins directement; elle contient cependant bien des notions que l'historien ne saurait négliger. La bibliographie, qui la termine, est par trop sommaire. H. S.

— Camille VALLAUX. *Les sciences géographiques* (Paris, Félix Alcan, 1925, in-8°, VIII-413 p.; prix : 25 fr.). — C'est une chose très curieuse que de voir le soin que certaines sciences, déjà riches de résultats, mettent à légitimer leur existence et à défendre ce qu'on appelle leur autonomie. L'infirmité de mon esprit m'empêche d'apercevoir l'intérêt de ces controverses. Ce qui importe, semble-t-il, ce n'est point que la géographie soit constituée conformément à certains critères; c'est que, par des méthodes sûres, elle nous permette une prise de possession plus ample ou plus précise de la réalité. L'essentiel, eût dit Nietzsche, c'est l'acquisition de la « connaissance », l'*Erkenntniss*. Ceci dit, les historiens ne liront pas sans intérêt les pages où M. Vallaux traite des services que la géographie peut rendre ou ne pas rendre à l'histoire. Je m'étonne (p. 187-188) qu'il dénie toute valeur géographique à des cartes qui représentent certains faits d'ordre démographique ou économique : « cartes des caisses d'épargne, de la coopération, des assurances sur la vie ». La géographie humaine de l'Italie du Nord, de la Tchéco-Slovaquie ne me paraissent point pouvoir se passer de ces représentations. Quant aux cartes « des produits des impôts », etc., les résultats auxquels elles peuvent conduire ne sont pas seulement « amusants »; ce sont des indices de l'activité économique régionale (par exemple une carte du rendement des impôts dans le Nord et le Pas-de-Calais avant la guerre), d'une valeur géographique égale aux cartes de la population. On trouvera plus judicieuses les critiques dirigées contre certains abus de la géographie historique, bien qu'il

Digitized by Google

soit aujourd'hui un peu tard pour écraser sous le poids des sciences modernes ce pauvre Arthur Desjardins. Au reste, je ne sais si M. Vallaux ne va pas un peu loin dans sa critique de la théorie de l'économie destructive. La disparition du manteau sylvestre des États-Unis est un fait qui peut s'observer dans le temps historique. N'oublions pas que, s'il suffit de quelques heures, avec le feu ou encore mieux avec le canon, pour détruire une forêt, il faut un quart de siècle pour la refaire. Par ailleurs, M. Vallaux, qui reproche (p. 379), et non sans raison, à certains historiens leur manque de sens géographique, n'a-t-il pas manqué, à son tour, de sens historique en nous représentant le progrès humain comme continu? « Un système de routes à notre époque constitue un réseau savamment conçu et organisé... *Plus nous remontons dans l'histoire*, plus ces caractères se modifient ou s'appauvrissent. » Hélas! non, il y a des régressions et même des catastrophes. Y a-t-il aussi des cataclysmes? *Natura non facit saltus*, dit le géographe (p. 220), précisément à l'heure où les sciences biologiques font subir au principe de continuité de sérieuses atteintes. Je m'arrête. Je ne voudrais pas être rangé parmi (p. 219) « les ennemis de la géographie ». Qui eût pensé qu'un ordre de connaissance pût avoir des « ennemis »? H. Hr.

— Henri Busson, Joseph Fèvre, Henri Hauser. *Les principales puissances d'aujourd'hui* (Paris, Félix Alcan, 5e édit., 1924, in-12, xv-603 p., avec 82 gravures et 118 cartes dans le texte; prix : 15 fr.). — Après avoir donné une nouvelle édition (la 6e) de la *France*, que nous avons annoncée au tome CXLV, p. 277, voici une 5e édition, mise au courant, des *Principales puissances d'aujourd'hui*, hormis la France. La mise au point présentait de sérieuses difficultés par suite du bouleversement que la guerre a produit dans la distribution nouvelle des États, et surtout dans les rapports économiques. Les auteurs ont réussi, cette fois encore, à faire entrer les faits nouveaux dans le cadre de leur rédaction primitive. Inutile d'ajouter que la lecture du livre est instructive au plus haut point. Formons des vœux pour qu'une nouvelle édition puisse bientôt paraître avec des caractères moins fatigués et un index. Ch. B.

— *The Subject Index to Periodicals, 1921.* Issued by the Library Association (Londres, Grafton et Cie, octobre 1924, 211 p. à 2 col.; prix : 1 sh.). — On sait que l'Association anglaise des libraires-éditeurs a entrepris de publier chaque année un fascicule contenant le dépouillement des périodiques par ordre de matières. Cet inventaire est divisé en huit sections, dont la section B-E, à laquelle appartient le fascicule annoncé, se rapporte à l'histoire politique et économique. Dans ce fascicule sont analysés 351 périodiques qui ont fourni 5,200 articles. Il me semble que les articles publiés en 1921 dans la *Revue historique* n'y sont pas tous marqués. J'ai vainement cherché, par exemple, l'étude de M. Charles Bost sur les « Prophètes du Languedoc ».
Ch. B.

Digitized by Google

— James Anthony FROUDE. *Short studies on great subjects*. Série I (Oxford University Press, 1924, in-32, 435 p.; « The world's Classics »). — Réimpression d'un recueil d'articles qui a paru pour la première fois en 1867 et qui n'a cessé de plaire au grand public. On retrouvera donc dans cette édition de poche des leçons et dissertations sur l'époque d'Érasme et de Luther, l'influence de la Réforme sur le caractère écossais, la dissolution des monastères, les Vies des saints, etc. Ch. B.

La guerre. — La question des origines de la guerre mondiale a été posée de nouveau par les discussions poursuivies en 1924 à Genève sur le problème des réparations et l'éventualité de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations. Sans insister sur les grands recueils publiés par le ministère allemand des Affaires étrangères, nous signalons un important article du Dr Friedrich THIMME sur le fameux télégramme de Guillaume II au président Kruger, en date du 3 janvier 1896 (*Europæische Gespräche*, n° de juin 1924); l'étude de M. H. KANNER sur la préparation de l'ultimatum autrichien à la Serbie, parue dans le *Journal des Débats* du 24 juillet 1924; la biographie de Sir Edward Goschen, ambassadeur anglais à Berlin au moment où la guerre éclata, publiée dans le *Times* du 21 mai 1924, avec une lettre complémentaire de Sir W. Steed dans le même journal, 22 mai 1924; les *Politische Dokumente*, dont l'amiral von Tirpitz prépare l'édition, et qui ont été analysés dans le *Times*, 24, 25, 28 et 29 octobre 1924; enfin, le *Livre bleu*, intitulé *Papers respecting negotiations of an Anglo-french pact*, qui concerne la période des relations franco-anglaises comprise entre l'accord du 5 septembre 1914, touchant l'engagement pris par les deux pays de ne pas signer de paix séparée, et les débats de la Chambre française à la date du 23 novembre 1923. — Nous signalons encore que la *Rassegna internazionale* de Rome a publié en supplément, dans une série nouvelle intitulée : « Cahiers internationaux », des *Recherches sur les responsabilités de la guerre. Pages choisies* [par G. DEMARTIAL, J. DUPIN, F. GOUTTENOIRE DE TOURY, L. GUÉTAUT, LAZARE, MONTGELAS, MOREL, NELSON], Roma, « Rassegna internazionale », 1924, in-8°, 284 p.; prix : 12 l. G. Bn.

Histoire de l'Église. — Les médiévistes, qui ont souvent besoin de se mettre rapidement au courant de questions de droit canonique et de liturgie, voire de théologie, seront heureux de trouver, dans le petit volume de M. TIXERONT : *l'Ordre et les ordinations, étude de théologie historique* (Paris, Lecoffre-Gabalda, 1925, in-12, VIII-273 p.; prix : 8 fr.), un exposé élémentaire et bref, mais précis et compétent, de la conception catholique du sacerdoce et de tout ce qui concerne les rites, les effets, les ministres, les sujets des ordinations. Ces notions pourront leur épargner bien des erreurs ou de fausses interprétations. E. J.

Digitized by Google

— Right Rev. Cuthbert BUTLER. *Benedictine monachism* (Londres, Longmans, Green et Cie, 1924, in-8°, x-424 p.; prix : 18 sh.). — Nouvelle édition qui est, quant au fond, une réimpression pure et simple de la première, parue en 1919 (cf. *Rev. histor.*, t. CXXXVI, p. 68). On y trouvera seulement en appendice quelques notes qui, d'une part, mettent la bibliographie au courant; d'autre part, répondent à quelques objections faites à l'auteur, souvent par ses confrères, notamment en ce qui concerne la place que tenait l'étude dans la règle de saint Benoît, le recrutement de l'ordre dans les tout premiers temps, l'esprit d'ascétisme dans l'ordre, les rapports entre la vie érémitique et la vie cénobitique dans la pensée de saint Benoît, le vœu de stabilité.

E. JORDAN.

— Sans prétendre, à proprement parler, faire œuvre originale, M. CRISTIANI a donné dans son livre : *le Bienheureux Pierre Canisius* (Paris, Lecoffre, 1925, in-12, 188 p.; prix : 4 fr.), d'après les travaux allemands et notamment ceux du P. Braunsberger, un résumé clair et intéressant de la carrière du célèbre jésuite. E. J.

Antiquité. — E. G. HARDY, Principal of Jesus College, Oxford. *The Catilinarian Conspiracy in its context : A re-study of the evidence* (Oxford, Basil Blackwell, 1924, gr. in-8°, 115 p.; prix : 7 sh. 6 d.). — M. Hardy s'est proposé de déterminer le sens exact de la conjuration de Catilina, surtout le rôle et les plans de Crassus et de César, d'après les témoignages. S'imagine-t-il que ses nombreux prédécesseurs, qu'il passe d'ailleurs presque tous sous silence, tels que Mérimée, Drumann, John, Wirtz, Schwartz, Ferrero et surtout Boissier, n'ont pas utilisé ces témoignages? Son livre est une étude consciencieuse, mais il n'apporte guère de nouveau que des opinions et des hypothèses généralement très contestables. Le rôle de Cicéron nous paraît beaucoup trop réduit au profit de Crassus et de César. Il n'y a pas de preuve certaine de la complicité de ces deux personnages dans la première conjuration. M. Hardy reproche injustement à Salluste d'avoir antidaté la seconde conjuration en la faisant commencer à la campagne électorale de 64; c'est sans raison qu'il en met le début après l'échec de Catilina aux élections de 63. Elle a continué en réalité sans interruption depuis 64. Prétendre que César provoqua les révélations de Curius et de Fulvia à Cicéron, c'est une simple hypothèse fondée sur un texte très vague. L'atrocité des projets de Catilina n'est nullement invraisemblable. La lettre de Catilina à Lentulus se place beaucoup mieux après sa fuite de Rome qu'après la réunion chez Laeca. La quatrième *Catilinaire* ne paraît pas du tout avoir voulu détruire l'effet du discours de César. L'idée d'un rapprochement avec Pompée, par l'intermédiaire de son agent, le tribun Metellus Nepos, que M. Hardy prête alors à Crassus et à César, est peu vraisemblable : ils étaient plutôt inquiets du prochain retour de Pompée.

Ch. LÉGRIVAIN.

Digitized by Google

— M. P. CHARLESWORTH, Fellow and Lecturer of St. John's College. *Trade-Routes and Commerce of the Roman Empire* (Cambridge, University Press, 1924, in-8°, XX-288 p.; prix : 12 sh. 6 d.). — Livre de vulgarisation très résumé, mais clair et d'une lecture agréable. En douze chapitres, avec une introduction sur les sources anciennes, une bibliographie, une conclusion et des notes, M. Charlesworth décrit sommairement les ressources et les productions de tout genre, les routes et les ports des principales provinces romaines. La bibliographie, quoique complétée dans les notes, est encore très insuffisante. Elle oublie en particulier, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, les excellents articles : *Mercatura* de Huvelin, Cagnat et Besnier, *Via* de Besnier et Chapot, qui lui auraient fourni des bibliographies complètes, et de nombreux travaux récents, par exemple ceux de Thalamas sur la géographie d'Ératosthène, de Schulten et d'Albertini sur l'Espagne, de Pârvan, de Rostovtzeff, de Pharmakowsky sur les colonies gréco-romaines du littoral de la mer Noire. Ch. LÉCRIVAIN.

— B. MARQUE. *Identification des noms de lieu cités dans les « Commentaires sur la Guerre des Gaules »* (Tulle, s. d., 32 p., in-8°). — Après avoir donné quelques indications sur la méthode qui lui paraît la meilleure pour identifier les noms de lieu cités dans un texte antique, M. B. Marque identifie les *oppida* suivants mentionnés par César : Bibrax, Bratuspantium, Nemetocenna, Noviodunum, Ocelum, Vellaunodunum, Genabum, Gorgobina (qu'il lit Gordumna), Magetobriga, Mellodunum, Uxellodunum (qu'il orthographie Usercodunum). Quel que soit l'intérêt de l'étude linguistique appliquée à chaque nom en discussion, M. B. Marque est surtout dans le vrai quand il écrit : « Des fouilles scientifiquement conduites sont, en définitive, le moyen le plus sûr de lever tous les doutes. Le dernier mot reste, si l'on peut dire, à la pioche et au crible, quand il est possible de les employer. » J. T.

— Ernest GRANGER. *La mythologie* (Paris, Hachette, l' « Encyclopédie par l'image », in-4°, 64 p.; prix : 2 fr. 50). — Ce n'est pas sans quelque surprise qu'on voit la mythologie grecque et romaine illustrée par tant d'images reproduisant les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture depuis l'antiquité jusqu'à nos jours (un tableau d'Ingres à côté d'une statuette de Tanagra); on dirait un musée où tous les styles seraient mêlés. Mais il faut se rappeler que la collection s'adresse au grand public et qu'on a toujours plaisir à revoir de belles images. Quant au texte, il donne un résumé rapide et intelligent des légendes qui ont inspiré tant de poètes et d'artistes depuis Homère. Ch. B.

— Maurice BOUCHOR. *La vie profonde; pages choisies dans les plus belles œuvres poétiques. Antiquité judéo-chrétienne* (Paris, Delagrave, 1924, 1 vol. in-18, 176 p.; prix : 10 fr.). — Ce livre fait

Digitized by Google

partie d'un vaste ensemble, où le poète distingué des chants pour la jeunesse a résolu d'illustrer les vérités les plus nécessaires à la vie et à l'action par des textes empruntés aux chefs-d'œuvre de tous les âges. Six ou sept volumes sont prévus, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo. L'antiquité elle-même en comportera deux; le premier, sur l'*Antiquité judéo-chrétienne*, s'ouvre par une longue et savante étude sur les prophètes d'Israël (p. 7 à 87), « ce qu'il y a de plus beau, humainement et poétiquement, dans la vieille Bible » (p. 8), pour laquelle M. Bouchor a utilisé la magistrale traduction et les commentaires d'Édouard Reuss. A signaler, p. 27, d'intéressants développements sur l'esprit républicain chez les prophètes. — Le livre s'achève par un Entretien sur deux paraboles évangéliques (le Bon Samaritain et l'Enfant prodigue). — On ne saurait exprimer tout ce que ces pages, souvent touffues, recèlent à la fois d'idéalisme et d'érudition. Roger LÉVY.

France. — Mme REYNÈS-MONLAUR. *Sainte Geneviève* (Paris, Plon, 1924, in-12, VI-252 p.; prix : 7 fr. 50). — Cet opuscule introduit un peu dans l'histoire les procédés littéraires du roman; il est écrit dans un style qui est le pendant, en littérature, de « l'art de Saint-Sulpice »; le genre admis, la lecture n'en est pas dépourvue d'agrément, mais il n'a aucun titre à être signalé aux historiens. E. J.

— Sans attendre que le tome XXXVI de l'*Histoire littéraire de la France* soit terminé, l'Académie des inscriptions a distribué le premier fascicule, qui continue le XIVe siècle. On y trouvera des notices sur Jacques de Longuyon, auteur des « Vœux du paon », et ses imitateurs, parmi lesquels figure l'auteur des « Vœux du héron », poème qui met en scène, comme on sait, Robert d'Artois et Édouard III au début de la guerre de Cent ans; Jean de Le Mote, auteur d'un « Regret de Guillaume, le conte de Haynnau », qui est dédié à la fille de ce comte, Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre, 1339; un anonyme, auteur de formulaires de l'abbaye du Bec, intéressants notamment pour la procédure suivie lors de l'élection des abbés; l'épicier anonyme de Troyes, auteur du « Contrefait de Renart », si intéressant pour l'histoire des mœurs au temps des fils de Philippe le Bel; Raoul Renaud, dit le Breton, proviseur de Sorbonne; Bernard de La Tour, frère mineur, provincial d'Aquitaine, archevêque de Salerne et enfin cardinal, 1323, mort dix ans plus tard; Dominique Grima, de Toulouse, frère prêcheur, qui fut associé à Bernard Gui comme inquisiteur de Toulouse en 1320, devint évêque de Pamiers, 1326, et mourut en 1347; Armand de Belvézer, frère prêcheur, mort vers 1333. Plus encore que les ouvrages théologiques de ces moines, ce qui intéresse les historiens, c'est le rôle considérable qu'ils ont joué dans les négociations entre la cour de Rome et la France.

— R. GÉNESTAL. *Plaids de la sergenterie de Mortemer, 1320-1321* (Caen, Jouan et Bigot, 1924, XXXII-87 p.; « Bibliothèque d'histoire du droit

Digitized by Google

normand », publ. par la Soc. d'hist. du droit normand, 1re série, textes, t. V). — M. Génestal publie sous ce titre un rouleau judiciaire appartenant à M. Ed. Lecorbeiller, qui en a signalé l'existence en 1920 dans la *Revue catholique de Normandie*. Le vicomte de Neufchâtel, au bailliage de Caux, tenait ses plaids à Neufchâtel pour chacune des trois sergenteries de sa vicomté qui appartenaient à la justice royale; Mortemer était la plus considérable des trois, et les procès étaient nombreux. Le texte donné par M. Génestal a de l'importance pour le droit normand, et c'est le plus ancien de ce genre qu'on connaisse pour la Normandie, probablement même pour la France. Le savant éditeur en a extrait la substance historique et juridique dans une introduction. Notons que les « sages » qui entouraient le vicomte et rendaient la sentence n'étaient pas seulement des hommes de loi, mais aussi des notables de la région, venus à Neufchâtel pour des affaires qui les intéressaient. Ils n'opinaient pas dans les procès mêmes où ils étaient parties, mais, pour les autres, le vicomte les prenait volontiers dans son conseil. Voilà une remarque qui porte assez loin et une preuve de plus de la difficulté où l'on était de réunir des notables en assemblée régionale, pour quelque affaire que ce fût; on s'arrangeait comme on pouvait. P.-D.

— *Documents relatifs au Grand Schisme*. T. I : *Suppliques de Clément VII (1378-1379)*. Textes et analyses publiés par Karl HANQUET (Paris, Champion, 1924, 692 p.; « Analecta Vaticano-Belgica », vol. VIII). — Sous ce titre, M. Karl Hanquet, professeur à l'Université de Liége, publie, d'après neuf registres du Vatican, 2,513 suppliques adressées à Clément VII ou actes de ce pape, *motu proprio* ou autres, répondant à des suppliques et relatifs aux anciens diocèses de Cambrai, Liége, Thérouanne et Tournai. Sur ces 2,513 documents, il y en a plus de 2,300 qui se rapportent au mois de novembre 1378, époque à laquelle le pape choisi par Charles V arriva à Avignon; ce fut la « foire des faveurs ». Dans une courte introduction, l'éditeur donne, par des faits précis, une idée de l'énorme désarroi causé dans ces quatre diocèses par le schisme. P.-D.

— K.-J. RIEMENS. *Étude sur le texte français du Livre des mestiers, livre scolaire français-flamand du XIVe siècle* (Paris, 1924, 117 p.). — Cette brochure est un supplément à la thèse que M. Riemens, élève de MM. Salverda de Grave et Gustave Cohen et professeur au lycée classique d'Amsterdam, a soutenue en Sorbonne sur l'histoire de l'enseignement du français en Hollande du XVIe au XIXe siècle. L'auteur étudie, au point de vue philologique, un curieux manuel, où les mots français, avec leurs équivalents néerlandais, sont groupés d'après une méthode logique, qui ressemble fort à la méthode observée dans nos manuels actuels de langues vivantes. P.-D.

— Paul THOMAS. *Une source nouvelle pour l'histoire administrative de la Flandre. Le registre de Guillaume d'Auxonne, chan-*

Digitized by Google

celier de Louis de Nevers, comte de Flandre (Lille, Tallandier; « Revue du Nord », t. X, 1924). — Le prétendu cartulaire conservé sous la cote B 1569 aux archives départementales du Nord est, M. Paul Thomas le démontre, une sorte de répertoire, de carnet de notes constitué par le chancelier Guillaume d'Auxonne; commencé avant 1330, il a été employé jusqu'en 1337. Il fournit des précisions que nous n'avions pas sur diverses questions administratives et financières et prouve que « la révolte de Jacques Artevelde s'explique autant par le gaspillage financier d'un prince imprévoyant que par des causes de politique extérieure ». P.-D.

— Richard A. NEWHALL. *The English Conquest of Normandy, 1416-1424. A study in fifteenth century warfare* (New Haven, Yale University Press; Oxford, University Press, 1924, 367 p.; prix : 4 dollars). — Les savants américains et anglais nous donnent de précieuses études d'histoire normande. Après M. Haskins, après M. Powicke, voici M. R. A. Newhall, professeur adjoint à l'Université Yale, qui nous apporte un excellent livre sur la conquête de la Normandie par Henri V et le duc de Bedford. Les opérations militaires, l'organisation des troupes, des subsistances, du matériel de guerre, l'administration financière sont décrites dans leur ensemble, pour la première fois, par un homme qui a fait lui-même la guerre sur les confins de la Picardie et de la Normandie et qui a passé plusieurs années à fouiller les archives françaises et anglaises. Il nous montre l'avènement d'une véritable stratégie, succédant aux campagnes empiriques d'Édouard III, qui n'aboutissaient qu'à des dévastations inutiles. Les Anglais établissent de fortes positions, aussi loin que possible vers l'intérieur du pays, dans la direction de l'armée ennemie, et derrière cette ligne ils conquièrent une région donnée, en réduisant par blocus les villes et les châteaux. Ils arrivent à leurs fins (on le savait déjà) avec de très faibles contingents militaires et sans avoir besoin de demander au Parlement de lourds sacrifices; les impôts français, qu'ils lèvent en Normandie, constituent, au moins au début, le plus clair de leurs ressources. — On ne chicanera pas M. R. A. Newhall au sujet de tel ou tel mémoire de Société savante qu'il n'a pas utilisé; mais comment se fait-il qu'il ne cite pas une fois l'important ouvrage de J. H. Wylie : *Reign of Henry the fifth (1413-1415)?* Dans le tome II, édité en 1919 après la mort de l'auteur par les soins de deux de ses amis, M. Newhall aurait trouvé l'histoire de la bataille d'Azincourt et celle du siège de Harfleur, qu'il a traitée lui-même. P.-D.

— John S. C. BRIDGE. *A History of France from the death of Louis XI.* Vol. II : *Reign of Charles VIII, 1493-1498* (Oxford, Clarendon Press, 1924, 356 p.; prix : 16 sh.). — Nous avons signalé les mérites et les défauts de l'œuvre de M. Bridge. Son second volume, comme le premier, est en général bien au courant, et l'on y trouvera un exposé clair et impartial, rempli de citations intéressantes. Mais il

Digitized by Google

ne s'agit que de l'expédition de Charles VIII en Italie. Qu'est devenu le royaume sous la nouvelle régence de Pierre de Beaujeu? Comment et pourquoi le duc de Bourbon a-t-il osé refuser des subsides au roi? Nous ne le voyons pas. M. Bridge, qui s'intéresse surtout aux guerres et à la diplomatie, a complètement négligé l'histoire intérieure de la France pendant cette période. Le volume est soigneusement présenté, bien entendu, comme toutes les admirables publications de la Clarendon Press, et accompagné de tables, de plans, d'appendices. Une note est consacrée « au mal de Naples ». Les Italiens l'ont-ils communiqué aux Français ou l'ont-ils reçu d'eux? L'auteur n'ose trancher cette querelle de priorité. A vrai dire, la question ne doit même pas être posée, attendu que l'on constate des cas de syphilis en Occident bien avant les guerres d'Italie. Seulement le fléau a pris une extension terrible à la fin du XVe siècle, par suite de la formation de vastes armées, des contagions que les déplacements des foules humaines produisent et de la démoralisation qu'amènent les grandes guerres. Dès 147?, Charles de France, frère de Louis XI, était mort de ce mal; les textes réunis par M. Stein le démontrent. Au Congrès des Sociétés savantes de 1905 (section des sciences), M. F. Buret a produit des documents du XIIIe siècle relatifs à la syphilis. Cipolla, que cite M. Bridge, mentionne un cas en Italie, antérieur de quelques années à l'expédition de Charles VIII. Aussi bien, une maladie microbienne ne peut pas apparaître tout à coup, comme le peut à la rigueur une forme nouvelle de maladie nerveuse. Si je ne m'abuse, on a trouvé des traces de nécrose syphilitique sur des ossements préhistoriques. P.-D.

— Mathieu-Maxime GORCE. *Saint Vincent Ferrier, 1350-1419* (Paris, Plon, 1924, 3e édition, 303 p.; prix : 12 fr.). — La nouvelle biographie de Vincent Ferrier que nous présente M. Gorce a eu du succès auprès du grand public et pourra, avec certaines précautions, être utilisée par les historiens. Elle a pour sources les documents réunis par le Père Fages, mort en 1915 après avoir passé sa vie à refaire les étapes des voyages du célèbre dominicain. Écrite avec verve, elle contient des citations fort intéressantes, notamment le texte d'une lettre des jurés d'Orihuela (Murcie) sur la prodigieuse influence morale que Vincent exerçait — au moins momentanément. M. Gorce ne pense pas que l'ascendant de l'infatigable apôtre fût uniquement fondé sur son éloquence entraînante et son enthousiasme. Il assure que Vincent faisait des miracles et avait le don prophétique. Mais il nous dit aussi qu'il avait le don des langues, et sur ce point il nous fournit tous les faits et les textes nécessaires pour une explication rationaliste bien simple. Vincent a prêché en Italie, dans le sud-est de la France et sur les bords de la Loire; or, nous dit très bien M. Gorce, les dialectes de ces régions, au XVe siècle, se rapprochaient encore bien plus qu'aujourd'hui de la langue catalane et valencienne; ajoutez que Vincent avait terminé ses études à l'Université de Toulouse, séjourné quatre ans à Avignon et presque autant en Italie. Un licencié

Digitized by Google

breton, dont M. Gorce rapporte le témoignage, raconte qu'en Bretagne les auditeurs ne comprenaient pas ce que disait l'illustre prédicateur, mais étaient séduits par la douceur du discours et une mimique expressive. M. Gorce veut que ces « réticences » n'aient aucun intérêt. Soit. — Sur le rôle politique de Vincent, l'auteur ajoute quelques détails à ce que nous savions déjà. En France, le pieux Espagnol n'eut de relations qu'avec ceux qui travaillaient au démembrement du royaume, le duc de Bretagne, le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre Henri V; c'est sur eux qu'il fondait ses espoirs de pacification. M. Gorce conclut qu'il a été « l'un des personnages providentiels qui ont le plus efficacement contribué à protéger l'existence nationale » et le rapproche (p. 268) de Jeanne d'Arc! « La cause française, à cette époque, la plupart des Français éminents se demandaient où elle était », dit M. Gorce. Erreur; Jeanne d'Arc vit distinctement où elle était : de l'autre côté. P.-D.

— Philippe DE COMMYNES. *Mémoires*, édités par J. CALMETTE et G. DURVILLE. T. I : *1464-1474* (Paris, Champion, 1924, 257 p.; prix : 15 fr.; « Classiques de l'histoire de France au moyen âge »). — L'édition de Commynes, entreprise par M. Calmette, rendra d'éminents services, d'abord parce que les éditions de Mlle Dupont, de Chantelauze et de B. de Mandrot sont épuisées, ensuite parce que, pour les six premiers livres, celle-ci reproduit un bon manuscrit conservé au musée Dobrée, à Nantes, et qui était inédit. Les notes, moins copieuses que celles de B. de Mandrot, ont surtout pour but de faciliter la lecture du texte; enfin il est inutile d'ajouter que M. Calmette avait toute la compétence nécessaire pour interpréter et commenter Commynes. L'édition sera complète en trois volumes. P.-D.

— Abbé A. DUSSERT. *Les États du Dauphiné de la guerre de Cent ans aux guerres de religion, 1457-1559* (Grenoble, impr. Brunot, 1923, 355 p.). — M. Dussert a entrepris une histoire des États du Dauphiné, depuis les origines jusqu'à la suspension des États en 1628, en trois volumes. L'évolution d'une assemblée des trois États, dans un pays annexé en des conditions très spéciales et fort jaloux de son autonomie, ne peut manquer d'offrir un intérêt capital pour l'histoire de la province; le dessein poursuivi avec persévérance et succès par M. Dussert a d'autant plus d'importance que l'histoire du Dauphiné a été gâchée par Chorier. Le second volume[1], que M. Dussert nous présente aujourd'hui, traite de l'histoire des États de 1457 à 1559. Il abonde en détails nouveaux sur l'administration monarchique, en même temps que sur les rapports de la royauté avec le Dauphiné. De Charles VII à François Ier, le pendule oscille; selon le tempérament des rois et leurs conseillers, les privilèges de la province sont respectés, violés, rétablis. A partir du règne de François Ier, les Dauphinois doivent décidément se résigner à subir la destinée commune

1. Voir le compte-rendu du premier dans la *Rev. histor.* de mars-avril 1916.

Digitized by Google

à tous les sujets du roi ; mais l'augmentation incessante des impôts les exaspère et fait éclater le « procès des tailles », qui divise les trois ordres, affaiblit ce qui leur restait encore de pouvoir de résistance et finira par motiver la suspension des États en 1628. — L'exposé de M. Dussert est le fruit d'un long travail de dépouillements d'archives et est présenté avec méthode et clarté. Il est précédé d'un résumé et d'une table analytique qui permettra au lecteur de retrouver facilement les détails relatifs au fonctionnement des États. P.-D.

— Dr Leonie VAN NIEROP. *Stukken betreffende de nijverheid der Réfugiés te Amsterdam* (105 p.; extrait de l'*Economisch-historisch Jaarboek*, 1921 et 1923). — Cette très importante publication intéresse à la fois l'histoire de la révocation de l'Édit de Nantes et l'histoire économique. Elle montre que, dès 1681, les protestants français trouvèrent un refuge assuré dans les villes de Hollande. Les magistrats de ces villes leur donnent de l'argent, des locaux pour exercer leur industrie, leur concèdent des exemptions d'impôts. Ainsi, dès 1682, le conseil de la ville d'Amsterdam accorde au sieur Pierre Bayle une maison « propre à l'établissement de quarante métiers », le prêt de quarante lits, 400 florins pour l'entretien des ouvriers ; c'était une importante manufacture que fondait ce réfugié. Mlle van Nierop publie aussi un très instructif « dénombrement » des protestants réfugiés à Amsterdam de 1681 à 1684 ; on voit que ce sont des artisans de toutes sortes de métiers qui se sont établis dans cette ville : drapiers, fabricants de soie, chapeliers, passementiers, horlogers, etc.; on compte cinq cents chefs de famille, en tout environ deux mille personnes. Après la révocation, il y eut un nouvel afflux de réfugiés. Ce furent surtout des manufactures de soie et des chapelleries que fondèrent les protestants réfugiés. Mais, contrairement à ce que l'on a souvent affirmé, la plupart de ces entreprises ne tardèrent pas à péricliter, et elles auraient disparu plus rapidement encore sans les encouragements et secours qui leur furent prodigués par les autorités. En ce qui concerne les manufactures de soie, elles eurent du mal à lutter contre la concurrence que leur faisait l'industrie lyonnaise ; tel est le cas notamment de la « fabrique des taffetas » ; un mémoire de 1690 se plaint de la grande quantité des taffetas d'origine française qui pénètrent en fraude dans diverses villes de Hollande. — On ne peut donc dire que l'industrie hollandaise ait été redevable de son développement aux réfugiés français. C'est surtout au point de vue intellectuel que l'émigration en Hollande a eu une grande influence, moins sur la civilisation hollandaise que sur l'évolution de la pensée française. Dans le dénombrement de 1684, on cite des chirurgiens, des ministres de l'Évangile, le comte de Saint-Paul, « général d'armée », le sieur Jacques de l'Étang, « fameux architecte et ingénieur ». L'auteur avait publié déjà, en 1916, dans l'*Economist*, un intéressant article sur la question des réfugiés français. H. SÉE.

Digitized by Google

— Abbé DEDIEU. *Histoire politique des protestants français, 1715-1794* (Paris, Gabalda, 2 vol. in-12, 1925; prix : 15 fr.). — Dans ces deux volumes, M. l'abbé Dedieu poursuit une enquête qu'il avait menée déjà (voir *Rev. histor.*, t. CXLVII, p. 79, et CXLVIII, p. 155) pour les années 1685-1715. Il y présente une histoire générale de la politique suivie sous Louis XV et sous Louis XVI à l'égard des nouveaux convertis. L'ouvrage est établi presque entièrement sur des pièces conservées aux Archives nationales (série TT et registres du secrétariat) qui, avant lui, n'avaient pas été méthodiquement dépouillées. Une bibliographie complète renvoie aux publications antérieures relatives à cette période de notre histoire religieuse. Il y aurait beaucoup à dire sur la valeur des rapports utilisés par l'auteur; ils sont souvent d'une exagération qu'il a dû constater lui-même, et ils devraient être constamment vérifiés par d'autres sources; mais ce serait un trop long travail pour trouver place ici. Disons seulement que l'ouvrage est indispensable pour connaître l'opinion que la cour, les officiers du roi et le clergé ont eue du protestantisme au XVIIIe siècle.

Ch. BOST.

— NAVEREAU (A.). *Le logement et les ustensiles des gens de guerre de 1439 à 1789* (Poitiers, Société française d'imprimerie, 1924, in-8°, IX-232 p.; prix : 15 fr.). — Les études sur les institutions militaires en France sont encore rares pour la période de la monarchie absolue, en particulier pour le XVIIe siècle. M. le lieutenant Navereau s'est efforcé de combler ces lacunes sur un point spécial. Mais si, avant lui, H. Thomas, traitant à peu près le même sujet, avait pris comme point de départ le Ve siècle, il s'est borné sagement à n'étudier que l'époque moderne. On peut même dire qu'il s'est surtout occupé du logement et de l'ustensile des gens de guerre pendant les deux derniers siècles de la monarchie absolue; il ne pouvait agir autrement, puisque les pièces officielles n'abondent pas avant 1610.

La bibliographie, insérée au début de l'ouvrage, prouve l'effort consciencieux de l'auteur et son souci réel de lire les documents d'archives. Je le chicanerai sur la façon dont il énumère les correspondances et les mémoires, indiquant en tête tantôt l'auteur, tantôt l'éditeur, — et aussi parce que, dans la liste des livres, il aurait pu, sans préjudice aucun, supprimer un certain nombre d'histoires militaires dont l'inutilité est aujourd'hui démontrée.

Les divisions adoptées par M. Navereau l'ont fatalement entraîné à de nombreuses répétitions, qui engendrent quelque monotonie dans son récit. De plus, pour expliquer l'inobservation si fréquente des règlements, quelques idées générales étaient nécessaires. Ne fallait-il pas insister surtout sur la faiblesse de l'autorité monarchique, sur le dédain de l'aristocratie *militaire* pour le secrétaire d'État de la Guerre et ses agents, qui sont des *civils*, enfin et particulièrement sur l'irrégularité des paiements de la solde? Quand le roi devient incontestablement le maître et quand les soldats sont payés, la discipline s'im-

Digitized by Google

pose et elle est respectée. Bien différentes sont les troupes de 1636 et celles de 1661.

M. Navereau croit, avec Dareste de La Chavanne, que les plus grands progrès militaires ont été réalisés sous Louis XIII. Ce ne peut être de 1630 à 1636 avec Abel Servien qui, s'il eut le titre de secrétaire d'État de la Guerre, n'en exerça nullement les fonctions. Cela ne pourrait donc être qu'avec Sublet de Noyers (1636-1643); mais, en l'absence de toute étude *publiée* sur cet administrateur (il n'y a qu'une thèse soutenue à l'École des chartes par M. Charles Schmidt en 1897 et dont un chapitre seul a paru dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. II), il est imprudent de procéder par affirmations catégoriques.

Ces réserves ne sont pas pour diminuer la valeur de ce travail. Le dépouillement méthodique des ordonnances, le souci de les expliquer avec clarté et précision, d'en déterminer les difficultés d'application et les conséquences, tout cela fait de cette thèse un bon instrument de travail. On aura profit à la consulter. Louis ANDRÉ.

— Émile MAGNE. *Bibliographie générale des œuvres de Scarron. Documents inédits* (Paris, Leclerc, 1924, in-8°, 302 p., 3 pl., 10 fac-similés, index). — M. Magne complète par ce véritable monument ses travaux sur le cul-de-jatte. 441 numéros, qu'il a fallu rechercher dans les bibliothèques les plus variées de la France et de l'étranger, les tomes d'une même édition se trouvant souvent dispersés. Traductions, suites, etc. Appendice sur Scarron et sa famille. H. HR.

— Les tomes XXXV et XXXVI des *Mémoires de Saint-Simon* édités par A. DE BOISLISLE, avec la collaboration de L. LECESTRE et de J. DE BOISLISLE (Paris, Hachette, 1923, in-8°; de la collection *les Grands Écrivains français;* prix : 30 fr. le vol.), occupent toute l'année 1718. Le tome XXXV traite surtout de la politique d'Albéroni. Les éditeurs rappellent qu'il n'est pas autre chose qu'un résumé des *Mémoires* de Torcy, quand il n'en est pas « la copie presque textuelle ». Ils ont donc cru devoir (et à juste titre) réduire au minimum l'annotation de « cette fastidieuse et trop longue digression ». Ils ont utilisé l'*Histoire de la Régence* de Dom H. Leclercq. Aux appendices, ils donnent des extraits de la correspondance de Dubois, extraits jadis préparés par Chéruel. — Dans le tome XXXV, on trouvera l'histoire du lit de justice du 26 août. Les éditeurs donnent (p. 215) un plan de cette assemblée et, à la p. 328, une reproduction phototypique de ce plan tel qu'il existe dans le manuscrit. Il y a, comme toujours, des additions à Dangeau, des appendices et une table alphabétique. — Le tome XXXVI (1924) contient la fin de 1718 et la plus grande partie de 1719, la conspiration de Cellamare, la constitution de la Banque royale. Plus intéressant que le texte même des *Mémoires* est celui des *Additions* à Dangeau, par exemple les pages sanglantes sur la duchesse de Berry. C'est là qu'on voit, suivant l'expression aujourd'hui à la mode, « l'en-

Digitized by Google

vers du grand siècle ». Il est vrai que Saint-Simon a beaucoup d'imagination, comme le prouve l'anecdote macabre de Pecoil, dont les savants éditeurs, MM. L. Lecestre et J. de Boislisle, ne laissent pas subsister une ligne. Aux documents, pièces sur Cellamare, et correspondance inédite de Mme de Maintenon au lendemain de la mort de son royal époux. H. Hr.

— Léon Lecestre. *Chamillart et les Mémoires du marquis de Sourches* (Paris, 1924; extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*). — Dans une communication récente à l'Académie des sciences morales et politiques, un érudit, M. l'abbé Langlois, avait cru pouvoir établir que les *Mémoires* attribués jusqu'ici au marquis de Sourches étaient en réalité du ministre Chamillart. M. Léon Lecestre, qui l'avait mis en garde contre une conclusion un peu hâtive, sans parvenir à le convaincre, réfute ici la thèse de M. l'abbé Langlois, et il faut avouer que ses arguments ne laissent guère place au doute. M. l'abbé Langlois avait surtout fait état de l'insertion dans les *Mémoires* de lettres reçues par Chamillart et dont pourtant l'auteur des *Mémoires* indique qu'elles lui avaient été adressées à lui-même. M. Lecestre fait remarquer que, sur plus de deux cents lettres insérées, il n'y en a que douze qui soient accompagnées de cette indication et six seulement qui soient datées de l'une des années pendant lesquelles Chamillart fut ministre; il prouve en même temps par des exemples précis qu'à cette époque les généraux avaient coutume d'adresser des relations des événements militaires à leurs amis en même temps qu'au ministre, ce qui enlève toute force convaincante à l'argument de M. l'abbé Langlois. Mais surtout M. Lecestre cite un grand nombre de passages des *Mémoires* qui ne peuvent être de Chamillart et il établit que tout le tome I du manuscrit est écrit de la main du marquis de Sourches. Les historiens attendront la réponse de M. l'abbé Langlois; mais il semble bien difficile qu'elle détruise l'argumentation de M. Lecestre[1]. G. Pagès.

— Maurice Montigny. *Guillemette de Rosnyvinen de Piré* (Paris, Champion, 1923, in-8°, 116 p.). — Sous ce titre, c'est en réalité toute l'histoire d'une famille de vieille noblesse bretonne — les Rosnyvinen — que nous raconte M. Maurice Montigny, à propos de Guillemette de Rosnyvinen de Piré, dont nous admirons, à la première page, le joli portrait par Carle Vanloo. Il nous raconte cette histoire avec esprit — et force digressions — pour un public que rebuterait la sévérité des pures méthodes historiques. De belles photogravures, hors texte, ajoutent leur agrément à celui du récit. G. P.

— *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du com-*

1. Dans la séance de l'Académie des sciences morales et politiques du 31 janvier 1924, M. Lacour-Gayet a présenté des observations analogues à celles de M. Pagès contre la thèse de M. l'abbé Langlois.

Digitized by Google

merce et de l'industrie en France, publiés sous la direction de Julien HAYEM, 8e série (Paris, Hachette, 1 vol. in-8°, 360 p.; prix : 12 fr.). — Ce nouveau volume contient d'importantes études, sans compter l'intéressant mémoire de M. Paul-M. BONDOIS sur le *Commerce des beurres et œufs*, dont nous avons déjà rendu compte (*Rev. histor.*, t. CXLVII, p. 113). — C'est d'abord le travail de M. Julien HAYEM sur la *Draperie à Romorantin*, fortement documenté et très instructif. L'auteur montre d'abord comment Colbert s'est appliqué à réorganiser cette fabrication, à la plier à une stricte réglementation. Cependant, la draperie de Romorantin ne livra, en général, au XVIIIe siècle, comme au XVIIe, que des produits assez médiocres, des draps assez grossiers qui servaient surtout à l'habillement des troupes. Les *fabricants*, qui étaient au nombre d'une centaine pendant la première partie du XVIIIe siècle, faisaient travailler plusieurs milliers d'ouvriers; mais eux-mêmes tombèrent de plus en plus sous la dépendance économique des drapiers-drapants. La décadence de la « manufacture » de Romorantin s'est encore accentuée à la veille de la Révolution; mais, sous le Premier Empire, il y aura un relèvement de la fabrique solognote, qui deviendra vraiment prospère sous la troisième République. — Une petite étude de M. P.-M. BONDOIS (*Une malfaçon dans l'industrie tinctoriale, 1687-1688*) montre que l'étroite réglementation industrielle n'empêchait pas de graves malfaçons. — M. L. GUENEAU, sous ce titre : *l'Usage industriel de la houille*, publie le mémoire sur la fonte des métaux au coke, que Jars présenta à l'Académie des sciences en 1770. Ce sera un complément à l'étude que Ch. Ballot a consacrée à cette question dans son *Introduction du machinisme dans l'industrie française*. — Enfin, M. GUITTARD nous donne des renseignements fort intéressants sur l'*Élève en pharmacie sous l'ancien régime*, sur les conditions de l'apprentissage chez les apothicaires, apprentissage fort long et pénible. Les futurs apothicaires recevaient donc une sérieuse éducation pratique, mais leurs études théoriques laissaient fort à désirer, et c'est seulement au cours du XIXe siècle que celles-ci deviendront vraiment obligatoires. Les garçons apothicaires étaient peu nombreux; c'étaient les apprentis qui remplissaient généralement cet office, et ils restaient le plus souvent chez leur maître deux ou trois ans après la fin de leur apprentissage. H. S.

— Roger ANDRÉ. *L'occupation de la France par les Alliés en 1815, juillet-novembre* (Paris, E. de Boccard, 1924, 1 vol. in-8°, XIV-181 p.; prix : 15 fr.). — Cette thèse de doctorat en droit dépasse le cadre de l'analyse juridique et intéressera les historiens. Pourquoi l'invasion de 1815 (au rebours de celle de 1814, qui s'est déroulée suivant les coutumes ordinaires de la guerre) a-t-elle, au contraire, pris un caractère très particulier et vraiment exceptionnel, celui de l'arbitraire et de la réquisition? Ce sont de véritables maîtres qui l'imposent aux autorités locales depuis le lendemain de la défaite de Waterloo

Digitized by Google

(18 juin) jusqu'à la rédaction du traité définitif (20 novembre). Pourtant, au début, Wellington (p. 6), Schwartzenberg (p. 7), dont, pour plus de sûreté, Metternich avait lui-même rédigé d'avance les proclamations, Barclay de Tolly, le baron de Frimont avaient distingué avec soin entre Napoléon et la France, et congrûment rappelé à leurs troupes qu'elles pénétraient sur le territoire d'un souverain allié. En dépit de ces affirmations renouvelées du ton le plus amical, la méthode fut celle de l'occupation de vengeance. M. Roger André se l'explique par la volonté d'humilier les Français, très vive chez la plupart des peuples, et par la mentalité de ces véritables armées de métier qu'appointait l'Angleterre, toutes prêtes à glisser au pillage, ardemment désireuses de s'enrichir. En réalité, ce fut un déchaînement d'appétits, et les passions se débridèrent. Cette étude est conduite avec un soin minutieux. Toutes les sources ont été dûment utilisées, dans trois dépôts d'archives (où l'auteur avait le meilleur des guides), dans les textes contemporains et dans les ouvrages ultérieurs. Une carte excellente de l'occupation (p. 57), une analyse précise des charges qui ont incombé à la France par le fait de l'occupation des deux tiers de son territoire, soixante-deux départements (p. 152 à 162), d'utiles appendices ajoutent encore au mérite de cet essai excellent.

Roger LÉVY.

— Théodore JOUFFROY. *Le Cahier vert. Comment les dogmes finissent. Lettres inédites*, publiés par Pierre POUX (Paris, les Presses françaises, 1924, in-8°, c-121 p., 1 portrait; « Bibliothèque romantique », publiée sous la direction de Henri Girard). — L'ouvrage que M. P. Poux a consacré à son compatriote franc-comtois Théodore Jouffroy a le mérite de révéler des œuvres inédites de qualité rare : tout d'abord, et surtout, le « Cahier vert », recueil de pensées ingénieuses, souvent spirituelles, parfois profondes, sur les sujets les plus divers, que la petite-fille de Jouffroy, Mlle Régine Rerret, a déposé en 1921 à la bibliothèque municipale de Besançon entre les mains de M. Gazier; puis une correspondance importante adressée par le philosophe à Charles Weiss, conservateur de cette bibliothèque entre 1822 et 1842, dont M. Poux a détaché quelques lettres suggestives. Ces deux documents, extrêmement vivants, nous font mieux connaître la personnalité de Jouffroy que ses « Cours » et ses « Mélanges philosophiques ». A leur publication, M. Poux a joint la réimpression du célèbre article intitulé « Comment les dogmes finissent ». Admirateur de Sainte-Beuve, qui mieux qu'aucun critique a su retrouver l'individu dans les œuvres, il a essayé de faire revivre chez Jouffroy l'homme, beaucoup plus intéressant que sa production philosophique. Il y a réussi. Jouffroy apparaît doué d'une intelligence très compréhensive, curieux de philosophie et d'esthétique, mais aussi de politique, de géographie, même de régionalisme et d'histoire locale, capable d'évoluer sans se mettre en contradiction avec lui-même, très sensible aussi — et M. Poux a tracé en quelques pages délicates son

Digitized by Google

roman, qui fait songer à *Dominique*. Écrite avec une élégante sobriété, cette introduction montre par l'exemple qu'un éditeur de documents nouveaux ne doit pas se croire en règle avec ses lecteurs lorsqu'il leur a raconté, en quelques pages hâtives, les circonstances matérielles de ses trouvailles. Robert LATOUCHE.

— Alfred PEREIRE. *Le Journal des Débats, 1814-1914* (Paris, Champion, 1924, gr. in-8°, 258 p.; prix : 50 fr.). — Cette belle publication, illustrée de portraits et de fac-similés, admirablement exécutés par M. André Marty, sera précieuse pour l'histoire de la presse et utile pour l'histoire politique du XIXe siècle. M. Alfred Pereire a su y faire revivre, avec la discrétion et la légèreté de touche traditionnelles dans ce journal essentiellement académique, non seulement les figures des principaux collaborateurs (groupés à la fin du volume en listes complètes), mais la vie même du grand organe libéral. C'est à cet égard surtout que son ouvrage est nouveau et complète heureusement le *Livre du centenaire* publié naguère par Paul Desjardins.

Raymond GUYOT.

— Nous ne pouvons qu'annoncer sommairement quelques œuvres de propagande dont l'historien ne retiendra pas grand'chose. Ce sont d'abord deux brochures de M. Maurice CHARNY : *le Péril jésuite. Enquête sur l'activité de la Compagnie de Jésus depuis l'armistice* (Paris, éditions du « Rappel », 1923, in-16, 161 p.; prix : 3 fr.), et *l'Offensive cléricale* (même éditeur, 1924, in-16, 205 p.; prix : 3 fr.). Elles font partie d'une « collection anticléricale » et appartiennent au domaine exclusif de la polémique. La seconde semble même être la réimpression d'articles écrits dans un journal. On pourra les consulter à ce titre pour l'histoire des conflits politiques d'après guerre. — M. MARCELET DE MULSON a fait paraître, sous le titre : *la Famille Millerand de Roche* (Saint-Dizier, impr. Brulliard, 1923, in-4°, 52 p., portr.; prix : 10 fr.), ce qu'il appelle une « étude monographique à vue d'archives » (*sic*); c'est une généalogie élogieuse de M. Alexandre Millerand, précédée d'un sonnet où nous lisons cette invocation :

> O puissante valeur d'un honnête lignage,
> Vertus d'un noble sang transmises d'âge en âge,
> Vous revivez en ce rejeton glorieux !

L'auteur a oublié quelques détails, notamment d'indiquer la profession des parents et grands-parents de l'ancien président de la République. — Enfin la question de l'enseignement national est traitée en termes très généraux (et peu corrects), d'un point de vue à peu près exclusivement politique, par M. Charles LAMBERT, dans *l'École unique*. Préface de M. Édouard HERRIOT (Lyon, Noirclerc et Fénétrier, 1923, in-16, 34 p.; prix : 1 fr.). R. G.

— Marcel POËTE. *Paris, la vie et son cadre : au jardin des Tuileries* (Paris, Aug. Picard, 1924, in-8°, 25 p.; prix : 35 fr.). — Le jar-

Digitized by Google

din des Tuileries fut d'abord conçu pour rendre agréable la demeure que Catherine de Médicis fit commencer en 1564, non loin du Louvre, mais avec beaucoup d'espace, d'air et de soleil; après que cette demeure eut pris les proportions d'un château digne des Valois, il en devint un des ornements, dont nos rois aimaient à faire les honneurs aux nobles étrangers qu'ils recevaient dans leur capitale. Quand la royauté eut déserté Paris pour Versailles, le jardin, séparé du château par une rue, devint rapidement le rendez-vous du beau monde parisien. Il garda cet aspect jusqu'à la Révolution française. Pour décrire la vie qui s'étala dans ce cadre si vanté par les étrangers, si goûté surtout des Parisiens, M. Poëte a mis joliment à contribution les nombreux écrivains qui en ont parlé, en vers ou en prose, depuis Ronsard. Passé maître dans cet enseignement nouveau qu'on appelle « l'urbanisme », il sait être en même temps un peintre avisé et amusé des mœurs de l'ancien régime. Ch. B.

— Dans la collection « l'Encyclopédie par l'image » (Hachette; prix de chaque livraison : 2 fr. 50) ont paru deux jolis volumes sur *Molière*, par F. FLUTRE, et l'*Histoire du costume*, par André BLUM. Intéressants à lire; images très nombreuses et choisies avec discernement.

— P. BOISSONNADE. *La renaissance et l'essor de la vie et du commerce maritimes en Poitou, Aunis et Saintonge, du Xe au XVe siècle*, (67 p.; extr. de la *Revue d'histoire économique et sociale*, 1924). — Pour cette étude, l'auteur a utilisé un très grand nombre de chartes de la région poitevine et saintongeaise. Il montre la renaissance de la vie maritime après l'invasion des Normands, vie très modeste encore jusqu'au XIIe siècle, avec des ports très primitifs et des bateaux d'un très faible tonnage; puis elle se développe remarquablement jusqu'au début de la guerre de Cent ans; c'est le moment où se crée La Rochelle, qui devient la principale place commerçante de la région, l'époque aussi où les progrès de la navigation fluviale contribuent à l'essor de la navigation maritime. M. Boissonnade, qui a tiré bon parti des *Rôles d'Oléron*, décrit avec précision le régime juridique de ces transactions commerciales; on voit que souvent les armateurs (*mercatores*) sont en même temps capitaines navigants. Après la décadence marquée par la guerre de Cent ans, la vie maritime redevient prospère dans la seconde moitié du XVe siècle. Le commerce ne se restreint plus à la pêche et au cabotage; on trafique avec l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, les Hanséates. Les négociants du Nord recherchent surtout sur nos côtes de l'Ouest les vins et le sel. Il semble que l'auteur n'ait pas connu les travaux de M. W. Sneller : *Walcheren in de vijftiende eeuw* (Utrechtsche Bijdragen voor letterkunde en geschiedenis, 1917); le *Développement du commerce entre les Pays-Bas septentrionaux et la France jusqu'au milieu du XVe siècle* (*Revue du Nord*, février 1922), et

Digitized by Google

Wijnvaart en wijnhandel tusschen Frankrij en de Noordelijke Nederlanden in de tweede helft der 15e eeuw (24 p.; extrait des *Bijdragen voor vaderlandsche geschiedenis en oudheidkunde*, 1924). — Ces travaux montrent nettement que ce sont d'abord les Flamands du Sud qui ont trafiqué sur les côtes de l'ouest de la France, puis, au XIIIe siècle, les Hanséates, suivis à leur tour, au XVe siècle, par les Hollandais et Zélandais. D'autre part, les marins français ne fréquentent guère les ports des Pays-Bas du Nord. H. SÉE.

— Paul RAVEAU. *L'agriculture et les classes paysannes dans le Haut-Poitou au XVIe siècle : l'assiette et la transformation de la propriété rurale* (77 p.; extr. de la *Revue d'histoire économique et sociale*, 1924). — Le présent mémoire, suite d'une étude déjà indiquée dans la *Revue historique*, t. CXLVII, p. 282, repose sur une longue pratique des archives notariales. Dans le Haut-Poitou, l'auteur distingue avec soin le pays de Montmorillon, celui de Charroux, le Loudunois, le Châtelleraudais, la région de Poitiers. Après avoir constaté partout le morcellement de la propriété à l'époque féodale, il montre un remarquable mouvement de concentration dans le pays de Charroux et surtout dans le Montmorillonnais, mouvement qui a pour cause les achats de la bourgeoisie aux dépens de la propriété paysanne, mais qui est moins accentué dans le pays de Poitiers. Dans le Loudunois et le Châtelleraudais, l'étendue de la propriété paysanne n'a guère varié. Pour confirmer ses conclusions, M. Raveau s'appuie sur l'état actuel de la propriété, tel que nous le fait connaître *l'état parcellaire de la propriété*, établi, en 1884, par l'administration des contributions directes. Sur les acquisitions de la bourgeoisie (marchands et hommes de loi) au XVIe siècle, il fournit les données les plus précieuses; beaucoup de moyennes et petites seigneuries tombent entre les mains de bourgeois, ce qui est peut-être la conséquence de la dépréciation de la monnaie. Sur les prix des terres, sur leur hausse progressive, surtout vers le milieu du XVIe siècle, M. Raveau a tiré des minutes notariales beaucoup d'utiles indications. Précisément à cause de la nature de ces sources, c'est surtout le mouvement de la propriété qui frappe nos regards; les terriers nous la feraient voir davantage à l'état de repos. Un petit correctif serait donc nécessaire, en ce qui concerne la mobilité de la propriété foncière. H. S.

— Henri SÉE. *Le commerce de Saint-Malo au XVIIIe siècle, d'après les papiers de Magon de La Balue et de Magon de La Blinaye* (129 p.). — *La vie économique et les classes sociales à Saint-Malo à la veille de la Révolution, d'après les rôles de la capitation et des vingtièmes d'industrie* (18 p.). — *Note sur la représentation commerciale de Saint-Malo au XVIIIe siècle : la question de la Chambre de commerce et les députés au Conseil de commerce* (5 p.). — Les trois articles dont on vient de lire le titre ont tous paru dans la *Revue internationale du commerce, de l'industrie et de la banque*, en juin et septembre 1924. Ils apportent de

Digitized by Google

précieux renseignements sur le passé économique, si peu et si mal connu, de la cité malouine. « La pratique même », écrit l'auteur, « la technique commerciale ne peuvent nous être révélées que par des papiers de commerçants, et eux seuls sont capables de nous donner une idée *concrète* de l'activité économique. Ces papiers, que les archives officielles ne possèdent qu'en petit nombre, sont devenus très rares. » L'infatigable travailleur qu'est H. Sée a fort ingénieusement extrait toute la substance des onze registres subsistant, des « copies de lettres » écrites par les deux armateurs Magon, de 1723 à 1792, à leurs correspondants des deux mondes[1]. Il y a, dans l'étude principale et les deux annexes, une vraie mine de renseignements précieux, des plus variés, pour l'histoire économique et sociale de Saint-Malo durant cette période[2].

Impossible de résumer ici cette analyse déjà très concentrée. D'autant que l'activité commerciale des Magon « revêt des formes multiples ». On peut seulement dégager quelques-uns des traits les plus essentiels. Dans le deuxième quart du siècle, le commerce avec l'Amérique, par Cadix, est, à Saint-Malo, le plus considérable. Très avantageux, certes, mais il y fallait des précautions, par exemple se défier de l'or venant d'Amérique, fraudé parfois jusqu'à y perdre 15 à 20 °/₀ (Sée, article de juin, p. 24). [A cet égard, il fallait aussi se défier de l'argent; j'y reviendrai ailleurs.] — Le commerce direct avec les Antilles ne pouvait être comparé que de loin avec celui des Nantais. De même la traite négrière. — Notons la très bonne demi-page sur la question des monopoles nationaux, de si haute importance historique (Ibid., p. 56-57).

Mais ce qui est vraiment nouveau, c'est le détail des procédés commerciaux : la teneur même des lettres écrites, la manière employée pour se créer des associés, des « intéressés », des correspondants; les pourcentages de gains réalisés ou à réaliser, les plaintes contre des industriels mauvais fournisseurs, la façon de couvrir les risques par des assurances parfois très discutées, ou de se passer de cette bien coûteuse garantie, la gêne apportée par la grave question des changes étrangers, gêne notablement diminuée à dater de la stabilisation des monnaies françaises en 1726, etc. Signalons, en outre, une importante remarque sur « les raisons profondes » pour lesquelles commençait déjà la décadence du port malouin : 1° pas d'arrière-pays industriel et commerçant; 2° au contraire des ports bordelais, nantais, havrais,

1. Dommage qu'il se trouve, dans ces textes, cinq grosses lacunes : des soixante-neuf années envisagées (1723-1792), il en est cinquante-deux pour lesquelles manquent les copies de lettres. Restent dix-sept années.

2. M. Lesort (qui avait acquis, pour les Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, les papiers Magon) avait utilisé un registre copies de lettres de deux à trois années antérieures, en son très bon article *Les transactions d'un négociant malouin avec l'Amérique espagnole, 1719-1724* (*Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1921, p. 239-268). Cité par H. Sée.

Digitized by Google

Saint-Malo n'est point au débouché d'une grande artère fluviale évitant les transports à l'intérieur par voie terrestre, alors si coûteuse. Enfin, peut-être, les Magon avaient-ils trop dispersé leurs efforts et — en partie comme suite de cette erreur — se découragèrent-ils aisément; H. Sée n'en dit rien, mais j'en ai eu l'impression très nette. Quoi qu'il en soit, les affaires de Magon de La Blinaye vont déclinant assez vite, et comme par paliers. Aussi, à la fin de l'ancien régime, dans les rôles de vingtièmes d'industrie, ne figure-t-il qu'au sixième rang parmi les armateurs de la place. Toutefois, la ville « connaît encore une vie économique assez active », et « c'est le grand commerce maritime qui est presque l'unique source de cette activité. Bien que le port soit déchu de son ancienne splendeur », il « joue encore un rôle assez considérable..., grâce à une quarantaine d'armateurs intelligents et actifs... — La ruine de Saint-Malo sera l'une des conséquences des guerres de la Révolution et de l'Empire ».

Léon VIGNOLS.

— Maurice DOMMANGET. *Les grèves des moissonneurs du Valois sous la Révolution* (38 p.; extrait des *Annales historiques de la Révolution française*, 1924). — L'auteur montre que, de 1789 à 1794, des grèves violentes ont éclaté dans la région du Valois, pays de grandes fermes, où l'on employait, pour la récolte, beaucoup de journaliers agricoles, venant parfois de trente, quarante, cinquante lieues. Les fermiers leur donnaient des salaires insuffisants, inégaux d'ailleurs, car leur tarif était identique, quelle que fût l'étendue de l'arpent, qui variait d'une localité à l'autre. Le règlement établi par l'administration départementale, en 1790, fut impuissant à empêcher les troubles; au moment de la Terreur et du *maximum*, en 1794, on réussit à maintenir l'ordre et les grèves furent moins nombreuses. D'ailleurs, l'administration départementale et les municipalités, composées de bourgeois et de cultivateurs aisés, étaient hostiles à la cause des journaliers. Les troubles agraires de cette sorte ne pouvaient éclater que dans les régions, comme le nord de la France et la Beauce, où s'étaient constituées de grosses fermes au cours du XVIIIe siècle. Aussi les grévistes demandent-ils parfois qu'on les divise. Au moment du *maximum*, ils réclament aussi une taxation stricte des denrées alimentaires. Mais il semble bien que ces travailleurs agricoles n'avaient pas formé d'organisations permanentes; quoi qu'en pense M. Dommanget, ils étaient encore plus loin de l'organisation syndicale que les travailleurs des villes; ceux-ci possédaient au moins des compagnonnages et parfois des sociétés de secours mutuels, qui commençaient à se muer en sociétés de résistance.

H. SÉE.

— Léon DUBREUIL. *François Rever, 1753-1828*, avec une préface d'Anatole Le Braz (Paris, Éd. Champion, 1924, 1 vol. in-8°, VII-215 p.; prix : 20 fr.). — Le principal intérêt de cette importante monographie, fortement documentée et très agréablement écrite, c'est de nous montrer un type très représentatif de la génération de 1789, qui, après

Digitized by Google

avoir détruit l'ancien régime, s'efforça d'établir un gouvernement stable et quelque peu conservateur. François Rever, né à Dol, d'un père homme de loi, entra dans les ordres, mais sans être animé, semble-t-il, d'une foi bien ardente. Aimant l'étude, il se fit nommer professeur de physique et philosophie au collège de Dol, puis, fatigué de l'enseignement, se fit attribuer par son évêque la cure normande de Saint-Samson-sur-Rille. — Il joua un rôle assez actif, lors des élections aux États-Généraux. Député à la Législative, il siégea toujours parmi les modérés. Au moment de la déprêtrisation, ayant tardé à remettre ses lettres de prêtrise, il connut un instant les prisons de la Terreur. Il était tout désigné pour servir le gouvernement du Directoire. Il organisa l'École centrale de l'Eure, établissement sur lequel M. Dubreuil nous donne des renseignements fort intéressants. Nommé aussi agent du directoire exécutif, Rever lutte avec énergie contre la chouannerie normande. Ce fut avec un grand chagrin qu'il vit Bonaparte supprimer les Écoles centrales. Pour employer ses loisirs, Rever s'occupa d'archéologie avec beaucoup d'activité et d'intelligence; il fut, en 1824, un des fondateurs de la *Société des Antiquaires de Normandie;* ses travaux d'archéologie comptent parmi les meilleurs de l'époque. H. S.

— Lieutenant-colonel H. DE MALLERAY. *Les cinq Vendées* (Paris, Plon-Nourrit; Angers, Siraudeau, avec deux cartes; prix : 15 fr.). — M. le lieutenant-colonel de Malleray, tué à Verdun en 1916, fournit dans cet ouvrage un exposé succinct des événements de la Vendée militaire. Il le divise en cinq parties : 1° du 12 mars au 23 décembre 1793; 2° la guerre de partisans, décembre 1793-mars 1796; 3° la convulsion de 1799; 4° les Cent-Jours; 5° 1832. Le récit est sobre et un peu sec, mais impartial. L'auteur conte sans prendre parti. L'intérêt de ce nouveau volume sur la Vendée consiste dans la publication des pièces que l'auteur a tirées des archives de la Guerre et qui justifient le sous-titre : *Précis des opérations militaires sur l'échiquier vendéen de 1793 à 1832.* A l'aide de ces documents, il nous renseigne sur les effectifs des gardes nationales du début, sur les effectifs des régiments républicains; il fait connaître les divisions envoyées dans l'Ouest, avec les noms des généraux; il indique les mouvements des troupes et leurs emplacements successifs. C'est le premier essai fait jusqu'ici d'une histoire purement militaire, et non politique, des guerres de Vendée. Il pourra être utilement consulté. — E. GABORY.

— François DUTACQ. *L'extension du cadre administratif et territorial de la cité lyonnaise de 1789 à 1852* (Lyon, impressions M. Audin, 1923, 1 vol. in-8°, 60 p.). — L'annexion est la loi fatale qui régit les centres urbains, et les villes « tentaculaires » finissent toujours par absorber les localités contiguës, quelque énergique que soit la résistance de celles-ci. On saura gré à M. F. Dutacq de nous avoir rappelé cette loi de l'urbanisme, en l'illustrant par un exemple particulièrement typique. Il s'agit des efforts faits, de la Révolution jusqu'à

Digitized by Google

1852, par trois communes suburbaines de Lyon, qui sont la Guillotière, la Croix-Rousse et Vaise, pour conserver leur autonomie. Des traditions fort anciennes paraissaient légitimer cette volonté d'indépendance. Néanmoins, le 24 mars 1852, un acte d'autorité du prince-président les fondait purement et simplement dans la grande cité voisine. M. Dutacq a consciencieusement exploité les archives municipales aussi bien que départementales et dépouillé les journaux lyonnais; son étude est intéressante et suffisamment rattachée à l'histoire générale. Notons seulement que, après de longues et violentes protestations, les Lyonnais annexés offrirent une épée d'honneur au général de Castellane, accueillirent avec enthousiasme le prince-président dans son voyage de septembre dans le Sud-Est, et votèrent « sagement » lors du plébiscite. Le travail de M. Dutacq n'est pas seulement une contribution à l'histoire du Rhône, il en est une aussi à celle des variations politiques. Roger LÉVY.

— Bernard LAVERGNE. *Les coopératives de consommation en France* (Paris, Armand Colin, 1923, 1 vol. in-8°, 216 p.; prix : 6 fr.). — La première partie de ce petit volume intéresse l'histoire. L'auteur, en effet, après avoir défini ce qu'il faut entendre par coopératives de consommation, montre que la France, à cet égard, a été très en retard sur l'Angleterre. Les premières ont fait leur apparition en 1865, mais c'est seulement à partir de 1880 que le mouvement coopératif se développe. En 1890, il y a scission entre les coopératives dites bourgeoises et les coopératives socialistes. Les unes et les autres créent, d'ailleurs, des organismes centraux : l'Union coopérative des sociétés françaises et la Bourse des coopératives socialistes. Cette scission, qui nuisait si gravement à la coopération française, prit fin en 1912. La fusion opérée à cette date détermina un remarquable essor, favorisé encore par la concentration de plus en plus forte des entreprises coopératives (formation d'unions régionales). De là un progrès intense de la technique, le développement du magasin en gros, qui est arrivé, comme les « wholesales » anglais, à produire une partie de ses marchandises dans ses propres usines; enfin, en 1922, a été créée une banque des coopératives. Les progrès de la coopération française se sont accentués surtout depuis la guerre. — Dans une deuxième partie, M. Lavergne s'efforce de prouver que la coopération pourra résoudre la question du salariat. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ses idées; il suffit d'avoir montré l'intérêt d'un volume bien documenté, où l'on trouvera toutes les indications bibliographiques désirables. H. SÉE.

— Le ministère de l'Instruction publique a fait distribuer le *Dictionnaire topographique du département de la Côte-d'Or*, contenant les noms de lieux anciens et modernes, par M. Alphonse ROSEROT (Paris, Impr. nationale et à la librairie Ernest Leroux, 1924, in-4°, CVII-516 p.). C'est le vingtième volume de cette belle collection. On annonce comme devant paraître prochainement le dictionnaire du Cher.

Digitized by Google

Afrique. — G. HARDY. *Vue générale de l'histoire d'Afrique* (Paris, Armand Colin, 1922, in-16, XX-200 p.; prix : 6 fr.). — M. G. Hardy a rendu un grand service en réunissant dans ce petit volume de vulgarisation l'ensemble des données que nous pouvons posséder sur l'histoire d'Afrique depuis les origines. Une première partie est consacrée à l'Afrique avant l'Islam; c'est, en somme, un fragment de l'histoire du monde méditerranéen. La seconde partie traite de l'Islam en Afrique. M. Hardy conclut que la domination musulmane a surtout eu comme conséquence d'aggraver l'isolement africain. On peut se demander si, d'autre part, elle n'a pas préparé le contact de l'Afrique intérieure avec la civilisation européenne. Les grandes découvertes maritimes ouvrent une ère nouvelle dans l'histoire de l'Afrique. Par la traite des noirs, ce pays contribue au développement du grand commerce maritime, sur lequel M. Hardy semble d'ailleurs, à en juger par sa bibliographie, ne posséder qu'une connaissance assez superficielle. — Une bonne partie du volume traite de la pénétration des Européens en Afrique au XIXe siècle. De bons chapitres sont consacrés aux explorations, au partage de l'Afrique blanche et de l'Afrique noire, aux méthodes de colonisation des diverses nations européennes. Enfin, M. Hardy décrit la formation des nationalités africaines dans les parties les moins spécifiquement africaines du continent : l'Afrique méditerranéenne et l'Afrique australe; encore faut-il distinguer, de l'Afrique musulmane du Nord, l'Afrique australe tout européenne. Dispersion dans l'espace et solution de continuité entre les diverses phases historiques, tels sont bien les caractères essentiels du continent africain; on sera reconnaissant à M. Hardy de les avoir mis en lumière.

H. S.

— UN AFRICAIN. *Manuel de politique musulmane* (Paris, Bossard, 1925, in-12, 191 p.; prix : 7 fr. 50). — Cet Africain, qui connaît bien l'Afrique du Nord, a écrit, de verve, un livre très suggestif. A lire ses critiques sur la politique du maréchal Lyautey, on croirait volontiers qu'elles émanent d'un officier du Maroc. L'auteur ne dissimule pas la force du réveil de l'Islam; mais, quand il s'agit des mesures à prendre en face d'une si grave situation, il limite la politique musulmane à deux règles essentielles : *Memento tu regere* et *Quieta non movere*. On peut craindre que ni la force ni le maintien paresseux d'un passé périmé ne puissent aujourd'hui suffire. Après avoir montré les dangers de l'islamomanie, l'auteur distingue les bienfaits nécessaires (liberté religieuse, instauration de l'ordre, bien-être matériel) des bienfaits périlleux. Parmi ceux-ci figurent les droits électoraux et l'instruction qui « doit être proposée à petites doses comme une prime et un honneur réservés à l'aristocratie indigène ». Semblables principes furent vigoureusement affirmés dans un livre récent de M. R. Kann, dont on connaît les sources. Des mesures qui paraissent en France d'une justice élémentaire sont jugées outre-mer comme « une politique d'utopie, d'idéologie et d'aventure ». Des livres

Digitized by Google

comme celui d'Un Africain ont le double mérite de nous le rappeler et de nous faire réfléchir. Ch.-A. JULIEN.

Allemagne. — G. G. WALSH. *The Emperor Charles IV, 1316-1378. A study in Holy Roman Imperialism* (Oxford, Blackwell, 1924, 87 p.; prix : 3 sh. 6 d.). — Bonne dissertation d'étudiant, où l'auteur a diligemment réuni les traits complexes d'une des plus remarquables figures du XIVe siècle. On peut en recommander la lecture aux étudiants français qui ne savent point l'allemand. P.-D.

Belgique. — Ferdinand BRUNOT. *La limite des langues en Belgique sous le Premier Empire*, d'après des documents officiels. Lecture faite à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique (*Bulletin*, t. III, n° 6, décembre 1924). Sept photographies de cartes sont jointes à la livraison.

Bulgarie. — A. PROTITCH. *L'architecture religieuse bulgare* (*la Bulgarie d'aujourd'hui*, n° 4. Sofia, impr. de la Cour, 1924, in-8°, 72 p., 65 fig. dans le texte). — De même format et à peu près de même présentation que le précédent « Guide à travers la Bulgarie » (*Rev. histor.*, nov.-déc. 1924, p. 271), ce petit livre marque un progrès par la langue d'abord, cette fois correcte, l'orthographe des noms propres, et aussi par la netteté de l'exposition.

L'auteur distingue trois périodes dans l'évolution de l'architecture religieuse en Bulgarie : celle du premier royaume bulgare, suivi de la domination byzantine, 679-1187; le second royaume, de 1187 à 1393; la domination turque, de 1393 à 1878. A chacune de ces époques correspond un type spécial d'architecture dont l'influence se fait sentir sur le suivant. Au type primitif, il faut rapporter la basilique de Pliska, première capitale des Bulgares (IXe siècle), deux églises du IXe et du Xe siècle à Messemvria, sur la mer Noire, et les deux Sainte-Sophie, celle d'Okhrida (XIe siècle) et celle de Sofia (XIIe siècle). Les édifices religieux de cette période se distinguent par leurs vastes dimensions, leurs trois nefs séparées par deux étages d'arcades, leurs voûtes cylindriques et l'absence de toute décoration intérieure. M. Protitch attribue ces caractères à l'influence arménienne. Les modèles de l'architecture romane de l'Occident vinrent ensuite exercer leur action particulière et de cette rencontre d'influences orientales et occidentales sortit au XIIe siècle, au moment des croisades, un compromis, dont Sainte-Sophie de Sofia est le meilleur échantillon. De la fin du XIIe siècle à la fin du XIVe, le christianisme byzantin s'impose par ses édifices de Constantinople et de Salonique. A la grande basilique primitive succède alors une église « semi-basilicale avec ou sans coupole » de dimensions restreintes qui donnent un caractère d'intimité. Les églises de ce genre sont très nombreuses. Il suffira de citer celles de Tirnovo, celle d'Ivan Assên II, près de Stanimaka, Saint-Clément d'Okhrida, etc. Quelques-unes servirent de tombeau, comme celle du couvent de Batchkovo ou celle de Boïana,

Digitized by Google

près de Sofia. Sous la domination turque, l'architecture religieuse, d'abord gênée ou interdite, se réfugia dans les couvents. Ceux du mont Athos servirent de modèles et, à partir du XVIIe siècle, les constructions monacales se développent et reprennent les vastes proportions des églises primitives. Le couvent de Batchkovo du commencement du XVIIe siècle et celui de la Rila du commencement du XIXe (sauf une tour du XIVe siècle) peuvent servir de types du genre. Les fenêtres multipliées, les étages d'arcades contribuent à l'impression de légèreté. L'intérieur est décoré et l'espace devant l'autel élargi par des absidioles latérales. Le couvent de la Rila fut ensuite imité par nombre d'églises, que l'agitation religieuse, puis la séparation définitive de l'exarchat bulgare en 1870 contribuèrent à susciter. Ainsi l'architecture religieuse bulgare reflète les événements politiques et les influences étrangères qui se sont succédé dans le pays. Les photographies qui illustrent ce petit livre sont, comme celles du « Guide à travers la Bulgarie », excellentes et bien choisies. Gaston CAHEN.

— Pour donner quelque idée du mouvement intellectuel qui s'opère en Bulgarie, nous donnerons une analyse succincte de deux revues d'histoire qui paraissent actuellement dans ce pays; nous indiquerons seulement les articles qui présentent un intérêt historique.

1° *Makedonski Pregled. Spisanie za naouka, literatoura, koultouren jivot.* Izdava Makedonskiiat Naoutchén Institout (Revue macédonienne. Édition de l'Institut scientifique macédonien. Sofia, impr. P. Glouchcoff, 1re année, livr. 1 et 2, juillet et novembre 1924). — Revue bimestrielle de la science, de la littérature et de la vie intellectuelle de la Macédoine, où l'on trouve des articles d'histoire, de géographie, de philologie, etc. Les articles et même les comptes-rendus sont résumés en français.

Dans le fascicule 1 se trouvent : V. N. ZLATARSKI. Le siège de l'évêché de Saint-Clément (à Débritsa, aujourd'hui Debrechté ou Debrichté, entre le lac d'Okhrida et l'Adriatique. Nommé évêque en 892, le saint vécut à Belitsa, toute voisine, et évangélisa les populations sloveno-bulgares d'Okhrida, Bitolia et Skopié). — N. A. MOUCHMOV. Quelles sont les plus anciennes monnaies d'Alexandre le Grand? (note sur deux tétradrachmes d'argent trouvés à Vidin sur le Danube. Au droit la tête de Zeus, au revers celle d'Alexandre font penser qu'il s'agit de monnaies de Philippe utilisées à l'avènement d'Alexandre). — G. KATSAROV. Nouvelles recherches sur l'archéologie de la Macédoine (résumé des récents travaux français et anglais sur ce sujet). — Chr. CHALDEV. Les écoles de la ville de Prilep (elles furent longtemps tenues par des popes ou des moines. On y employait l'alphabet slave. En 1843 fut fondée la première école « nationale » entretenue par la paroisse; elle avait une section primaire, une classique. La première école de filles date de 1865). — A. P. STOÏLOV. Nasté Stoïanov (ce personnage, mort en 1915, se consacra à la fondation d'écoles et d'églises bulgares à Salonique. En 1881 s'ouvrit le premier lycée de

Digitized by Google

garçons. En 1894 fut acheté un édifice pour le lycée de jeunes filles. Au début du XXe siècle, il y avait à Salonique cinq écoles primaires bulgares, trois lycées, une école de commerce pour les garçons, une école pédagogique pour les jeunes filles. Tous ces établissements ont été compromis ou ruinés par les Grecs). — Chr. P. STOÏANOV. Le couvent de Saint-Jean le Précurseur à Sérès (texte et traduction d'un rapport de l'évêque grec de Sérès au patriarche de Constantinople en 1873; il se plaint de l'attachement des Bulgares à leur exarchat national qui avait été créé en 1870). — V. PASKOV. La Macédoine et son Organisation intérieure (il s'agit d'une société révolutionnaire ainsi appelée parce qu'elle voulait agir dans le pays même. L'Organisation eut bientôt toute une administration spéciale. Elle provoqua le mouvement insurrectionnel de 1903 qui échoua. Elle continue son action). — Chr. KOTSEV. Souvenirs (en 1897, un professeur du lycée bulgare de Salonique fut assassiné; l'Organisation intérieure de la Macédoine en rendit les Serbes responsables et répondit par l'assassinat d'un professeur du lycée serbe. L'auteur de l'article était membre du Comité central de la Société. Il fut arrêté et nous raconte ses tribulations); suite dans le fascicule 2 (récit de son emprisonnement après l'assassinat du professeur serbe). = Dans le fascicule 2 se trouvent les articles d'histoire suivants : V. N. ZLATARSKI. Le couvent de Saint-Naoum en Macédoine (l'église du couvent de Saint-Naoum, sur la rive méridionale du lac d'Okhrida, a été fondée en l'an 900 par le tsar bulgare Michel-Boris, père du tsar Siméon. Deux vues de l'église accompagnent l'article). — Chr. CHALDEV. Les écoles de la ville de Prilep; suite (pendant la guerre russo-turque de 1877-1878, elles furent maltraitées par les Turcs. En 1886, deux professeurs sortis du Collège américain de Constantinople firent monter l'effectif scolaire à 765 élèves, et l'une des écoles devint un lycée). — V. DOUMEV. Extrait des mémoires de deux institutrices en Macédoine (il s'agit de la première institutrice bulgare à l'école de filles de Prilep et de sa fille, institutrice à Bitolia. Au bulgare, celle-ci joignait le roumain. Quand fut créée, en 1870, l'église nationale bulgare, le clergé grec fit des difficultés). — A. P. STOÏLOV. Un document relatif à la lutte religieuse à Dolen, département de Névrokop (lettre du 28 décembre 1871 adressée par les notables de Dolen à la paroisse de Gabrovo, en Bulgarie. Elle relate les persécutions des autorités turques et du clergé grec contre les Bulgares favorables à l'exarchat, créé par firman du 28 février 1870). — G. VESTITELEV. La ville de Vodena (l'antique Fidessa, comme la moderne Vodena, est la « ville des eaux ». Elle fut capitale de la Macédoine jusqu'au règne d'Arkhéelai (413-399 av. J.-C.); puis remplacée par Pella. En 1912, elle comptait 11,000 habitants, dont 6,000 Bulgares, 4,000 Turcs).

2° *Spisanie na Bâlgarskata Akademiia na naoukitê* (Revue de l'Académie des sciences de Bulgarie. T. XXIV. Section d'histoire et de philologie, de philosophie et de sociologie, livr. 13, 1922). —

Digitized by Google

A. Ichirkov. Quel est l'emplacement de la bataille de Zlatitsa en 1443? (en 1443, le roi de Pologne Vladislas III, après avoir pris et brûlé Sofia, se dirigea sur Plovdiv. En route, il rencontra les Turcs et les défit en un lieu nommé Zlatitsa, qui doit être cherché à Kostenets-Bania, non loin de l'Iskâr). — Iordan Ivanov. Origine des Pauliciens d'après deux manuscrits bulgares (ces deux manuscrits n'en forment guère qu'un seul puisque le second, connu sous le nom de « Recueil de la ville de Troïan » et datant du XVIIIe siècle, n'est qu'une réplique du premier. Celui-ci provient du village d'Adjar, près de Karlovo, en Bulgarie centrale. C'est une copie serbe du XVIIe siècle, aujourd'hui conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Sofia sous le n° 326. Le ton, la langue du récit permettent de l'attribuer aux environs de Plovdiv (Philippopoli), qui fut le centre des Pauliciens de Bulgarie, secte issue du manichéisme persan et apparentée aux Bogomiles. L'auteur donne d'abord le récit attribué à saint Jean Chrysostome et le fait suivre d'intéressants commentaires. La peste de 747 ayant désolé la Thrace, l'empereur Constantin Copronime y établit des Arméniens et des Syriens pauliciens. Son fils Léon IV (775-780) continua la même politique, qui fut encore suivie par l'empereur arménien Jean Zimiscès en 970. Anne Comnène assure que c'est aux environs de Plovdiv que furent fixées ces colonies arméniennes. L'hérésie paulicienne se développa en Bulgarie dans tout le cours du Xe siècle sous le roi Pierre et le patriarche de Constantinople Théophilacte (933-956). Au XIIe et au XIIIe siècle, les Pauliciens s'allient aux Bulgares contre les croisés et contre l'empire byzantin. Au XIVe, ils sont toujours solidement établis aux environs de Plovdiv. Enfin au XVIe et au XVIIe siècle, ils se convertissent au catholicisme latin, quelques-uns à l'orthodoxie ou à l'islamisme. Intéressantes hypothèses sur l'origine de l'hérésie paulicienne). — L. Iv. Dorosiev. Les colonies bulgares en Asie Mineure (trad. d'un long article sur les Bulgares en Asie Mineure, publié par M. Nedjib Assâm bey, professeur d'histoire de la Turquie à l'Université de Constantinople, dans l'*Ikdam* du 27 octobre et du 3 novembre 1920. D'après les données fournies par cet article, c'est dans la première moitié du XIIIe siècle, dans les gorges du Taurus voisines d'Alexandrette, que se seraient fixées les premières colonies bulgares d'Asie. Domptées par Nour eddin, bey de la famille des Karamanoglou de Sivas, elles auraient ensuite, dans le cours du XIIIe siècle, puis au XIVe siècle (en 759-1343), soutenu les Musulmans contre les Francs. Au commencement du XVIe siècle, leur reine « Catherine » aurait tenu tête, dans son palais d'or du Boulgar dagh, au sultan Sélim Ier qui, en 1513 ou 1514, ruina définitivement cette puissance rebelle. Ce document et les notes de l'éditeur turc devraient être soumis à un sérieux examen critique. Quant à M. Dorosiev, il nous fait connaître l'histoire des Bulgares d'Asie Mineure dans les temps modernes. Le premier, en effet, qui parle d'eux est un Italien, D. Salvatori, dans une lettre de 1808 à D. Careno. Ce voyageur allant

Digitized by Google

de Constantinople en Perse et trouvant le village bulgare de Keuzdervent, près de Nicée, rapporte au début du XVIIe siècle la transmigration de ces chrétiens alors persécutés. Un autre voyageur, le Français J.-M. Tancoigne, dans sa relation de 1819, ne croit pas à leur établissement en Asie avant le début du XVIIIe siècle. M. Dorosiev donne des raisons pour préférer l'assertion de Salvatori à celle de Tancoigne et pour reporter à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe, sous l'empire de persécutions religieuses, l'émigration de Bulgares de Thrace en Asie Mineure. Puis il s'efforce d'étudier avec précision ces communautés chrétiennes isolées dans un milieu turc). = T. XXVI, livr. 14. Iourii TRIFONOV. Les « boliars » de l'ancienne Bulgarie (le mot « boliar », antérieur au russe « boïar », signifiait d'abord — ainsi dans l'inscription d'Ivan Assên II à l'église des Quarante-Martyrs de Tirnovo après la bataille de Klokotnitsa en 1230 (voir *Rev. histor.*, nov.-déc. 1924, p. 272) — un compagnon de guerre du prince, puis son conseiller. Divisés en grands et en moyens, ensuite en « intérieurs » et « extérieurs, l'auteur voit dans ces appellations des allusions au séjour près du prince ou loin de sa cour. L'idée de juge n'était pas distincte de celle de chef militaire et de conseiller. Quant à la notion de propriétaire foncier, elle dérivait naturellement des premières. Aussi sous la domination turque le mot a-t-il continué à désigner de riches propriétaires de terres). — V. Sl. KISSELKOV. Épisodes de la vie de Rakovski à Constantinople. — A. P. STOÏLOV. La fin d'une conspiration à Tirnovo en 1835. — D. OUSTA-GENTCHOV. Pour la biographie de Ousta-Gentcho Kântchev, architecte bulgare autodidacte. — M.-G. KOSTENTSEV. Sur l'histoire de notre renaissance intellectuelle. Souvenirs de mon métier de libraire (souvenirs d'un vieillard né à Chtip, Macédoine, en 1832. Libraire ambulant, malgré les mille tracasseries des Turcs et des Grecs qui rappellent le roman du poète Vazov « Sous le joug », l'auteur s'établit ensuite à Chtip et enfin à Sofia. D'une famille d'instituteurs, il épousa une institutrice qui fonda diverses écoles, notamment l'école primaire de filles à Chtip en 1874). = T. XXVII, livr. 15. V. P. MOUTAFTCHIEV. Les terres militaires et les soldats à Byzance au XIIIe et au XIVe siècle. — V. N. ZLATARSKI. Le plus ancien travail historique en vieux bulgare (il s'agit d'un manuscrit du XIIIe siècle conservé à la bibliothèque du Saint-Synode de Moscou; il fut signalé pour la première fois en 1846 par Oundolski à la Société d'histoire et d'antiquités russes à l'Université de Moscou. L'auteur de l'article en donne le texte complet, trois fac-similés photographiques des dernières pages et une analyse critique très intéressante. Ce manuscrit sur parchemin, en belles capitales, avec une miniature représentant le tsar bulgare Michel Boris sur fond d'or, est écrit en russe et en vieux bulgare. Il contient des sermons sur les textes dominicaux par l'évêque bulgare Constantin, des explications liturgiques empruntées au patriarche de Constantinople German (715-730) et une courte chronographie depuis Adam jusqu'en 893, « sep-

Digitized by Google

tième année du règne de l'empereur byzantin Léon VI le Philosophe (886-911) ». En étudiant de près cette chronographie, M. Zlatarski montre d'abord qu'elle part d'une ère différente des autres chronographies byzantines (5505 au lieu de 5500), qu'elle contient des erreurs de chiffres et des traces de remaniements, qu'elle suit pour la période moderne l'année lunaire bulgare. Il en conclut qu'elle est l'œuvre, comme la première partie du manuscrit, de l'évêque bulgare Constantin, utilisant diverses chronographies byzantines et essayant de les combiner. Ce livre a été composé entre le 1er septembre 893 et le 31 août 894 ou plutôt entre le 27 mai et le 31 août 894. Dans une étude de haute vulgarisation intitulée : *Ordre chronologique des principaux événements de l'histoire de l'ancienne Bulgarie* (Sofia, 1924, in-32, 52 p.), M. Zlatarski donne des explications complémentaires : l'ère de 5500 s'appelait byzantine, celle de 5508 ère de Constantinople. Elles se divisaient en groupes de quinze années. Les premiers Bulgares avaient conservé la chronologie des Turcs d'Asie centrale, l'année lunaire, le cycle de douze ans et les années désignées par des noms d'animaux. En 680, ils adoptèrent la chronologie byzantine et, pour la faire cadrer avec leur cycle de douze ans, l'évêque Constantin compta 5505 au lieu de 5500 ou 5508, ce qui donne des nombres divisibles par douze sans reste. Sous le second royaume bulgare, à partir de 1187, ce fut l'ère de Constantinople, le cycle 15 et le début de l'année au 1er septembre qui devinrent la règle). G. C.

Grande-Bretagne. — Major P. T. Godsal. *The conquests of Ceawlin, the second Bretwalda* (Londres, Murray, 1924, in-8°, xi-254 pages et 3 cartes; prix : 10 sh. 6 d.). — Travail ingénieux et très systématique d'un officier supérieur qui croit pouvoir appliquer à l'étude des invasions anglo-saxonnes les préceptes de la stratégie moderne. Sa thèse, résumée en gros, la voici : la conquête de la Bretagne a été exécutée d'après un plan méthodique consistant à mener de front l'occupation du sol et la colonisation; les Angles et les Saxons combattirent les Bretons, d'abord pour s'emparer de leur pays, puis pour protéger les colons établis sur les terres conquises; ils opérèrent par bonds successifs, ce qui explique la lenteur et en même temps la solidité de l'œuvre accomplie. Deux chefs, deux grands stratèges conçurent ce plan et l'exécutèrent : Aella (mort en 514) que toutes les bandes anglo-saxonnes répandues au sud de l'Humber reconnurent, dans une grande assemblée tenue à Runnymede, pour leur chef suprême (Bretwalda) et son élève Ceawlin, le vainqueur de Deorham (568), le second Bretwalda, que l'on doit mettre au rang « des plus grands hommes de guerre de tous les temps » (p. 179). Cette thèse, fondée sur des opinions personnelles à tout le moins contestables, soutenue par une suite de raisonnements auxquels les textes doivent se plier, paraîtra sans doute trop artificielle pour être acceptée. Il est périlleux de vouloir reconstruire le passé au moyen de déductions échafaudées sur des hypothèses. Ch. B.

Digitized by Google

— C. W. Foster et T. Longley. *The Lincolnshire Domesday and the Lindsey Survey* (Horncastle, Morton et fils. « The Lincoln Record Society », vol. XIX, 1924, xc-315 p. et deux cartes). — Ce volume contient la traduction en anglais de tous les passages qui, dans le *Domesday book*, traitent du comté et de la cité de Lincoln. Viennent d'abord la « Civitas Lincolia », avec le texte latin en regard (p. 1-13), puis les soixante-dix propriétaires dont les propriétés ou tenures sont énumérées dans le *Domesday book*, à commencer par le roi lui-même (p. 15-204), avec les réclamations adressées aux enquêteurs dans le « South riding » du comté, et les déclarations des jurés (« clamores qui sunt in Sudtreding et concordia eorum per homines qui juraverunt »; texte et traduction en regard, p. 206-235). — Pour le comté de Lincoln, le *Domesday book* est complété par un autre terrier, rédigé en 1115-1118, soit une trentaine d'années plus tard, ce qu'on appelle le « Lindsey Survey » (p. 237-260). Le volume se termine par un Index des noms de personnes et de lieux. Tout ce travail, très délicat et difficile, a été exécuté avec une admirable précision par M. Foster, chanoine de Lincoln, qui s'est imposé la lourde et nécessaire tâche d'identifier les noms de lieux et qui a dressé la liste, très longue, des localités disparues (la plupart à la suite des ravages produits par la peste noire). — L'introduction, rédigée par M. Stenton, professeur à l'University college de Reading, a pour objet d'expliquer les termes techniques employés par les rédacteurs du *Domesday book*. Après avoir défini à nouveau le caractère du document, qui était destiné à renseigner le roi sur la richesse foncière de son royaume, sur sa force imposable, il explique le mécanisme employé pour établir l'assiette de l'impôt, puis il étudie les différentes sources de revenus utilisables. Il se trouve ainsi naturellement amené à parler de la condition des personnes dans les campagnes et dans les « boroughs ». Dans la voie lumineuse qu'a tracée M. Round, il a mis au point, en les précisant, les résultats obtenus par cet éminent érudit. Indispensable pour l'intelligence du texte, ce résumé devra être consulté par toute personne soucieuse de s'initier à l'étude du *Domesday book*.

Ce volume n'est que le tome I d'une série de trois. Dans le t. II, le chanoine Longley réunira tous les faits relatifs à chacun des villages mentionnés dans le *Domesday book* et montrera comment fut assis et levé le « Danegeld ». Dans le tome III, on s'efforcera de suivre la transmission des fiefs dans le comté depuis 1066 jusqu'au milieu du XIIIe siècle, rejoignant ainsi le « Livre des fiefs », dont il vient d'être donné une nouvelle et, sans doute, définitive édition (cf. *Rev. histor.*, t. CXL, p. 221, et CXLVI, p. 78). Ch. B.

— *Registrum Johannis de Pontissara, episcopi Wyntoniensis, A. D. MCCLXXXII-MCCCIV.* Transcribed and edited by Cecil Deedes, prebendary of Chichester (The Canterbury and York Society, in-8°, cxv et viii-892 p. et un fac-similé. Publié en dix fascicules de

Digitized by Google

1913 à 1924). — Le chanoine Deedes est mort en décembre 1920, au moment où paraissait le 8e fascicule de son gros travail; ce travail a été terminé par M. Charles Johnson, du P. Record Office, et l'index a été rédigé par M. Johnson et Miss Manley. Ces détails expliquent pourquoi il a fallu plus de dix ans pour préparer, éditer, annoter l'important registre de Jean de Pontoise, évêque de Winchester. Les dix fascicules sont répartis en deux volumes, dont le t. I est précédé d'une bonne introduction par le chanoine Deedes. Le texte paraît avoir été écrit par des copistes négligents, qui sont responsables de fautes nombreuses, notamment dans les quelques actes français que contient l'ouvrage (p. 520, 527, 667, 684); les notes sont utiles, malgré des renvois à des ouvrages plus que vieillis, tels que Lingard ou Gibbon (ce dernier cité pour la prise d'Acre en 1291). Outre les documents relatifs à l'histoire personnelle de Jean de Pontoise et de son diocèse pendant la durée de son épiscopat (1282-1304), qui sont nombreux et intéressants, il faut signaler ceux qui se rapportent aux grands événements du règne d'Édouard Ier : guerres contre les Gallois (1282-1284), contre les Français (1293-1295; ici, le chanoine Deedes aurait eu intérêt à consulter le tome III des *Rôles gascons*); négociations et conflits avec l'Église, soit au sujet de la dîme consentie par Nicolas IV pour une croisade qui n'eut pas lieu et qui nécessita l'intervention de plusieurs banquiers italiens, soit à l'éternelle question des rapports entre l'Église et l'État (sous le pontificat de Boniface VIII), etc. Placé à la tête d'un des principaux diocèses du royaume, qui était sous le patronage direct du roi et qui prétendait jouir du privilège d'exemption à l'égard de la juridiction archiépiscopale, employé à diverses missions en France et à Rome, Jean de Pontoise aurait pu jouer un grand rôle; il reste un personnage de second rang; les actes de son pontificat transcrits dans son registre importent néanmoins à l'histoire générale. Ch. B.

— Arthur Thomas BANNISTER. *The cathedral church of Hereford; its history and constitution* (Londres, Soc. for promoting christian knowledge, 1924, in-8°, 199 p. « Studies in Church history »; prix : 7 sh. 6 d.). — M. Bannister, chanoine et préchantre de Hereford, était bien préparé par la connaissance qu'il a des archives épiscopales et capitulaires publiées soit par lui-même, soit par son collègue feu le chanoine Capes et autres (collection de la « Cantilupe Society »), pour raconter l'histoire de la cathédrale et exposer son organisation. Il s'est acquitté de cette tâche avec une érudition et une intelligence remarquables. Écrivain sobre et nerveux, il a rejeté en appendice les détails qui auraient allongé son récit, mais qu'il ne pouvait éliminer sans dommage. Parmi vingt-trois « excursus », on peut signaler ceux qui dépassent le cadre étroit de l'histoire locale : la légende de saint Ethelbert (avec une étude critique des sources), la *regula canonicorum* de saint Chrodegand et la fondation des chapitres, les Bourguignons chanoines de Hereford, l'enquête sur les

Digitized by Google

miracles opérés par les mérites de l'évêque saint Thomas de Cantilupe († 1222), avec un inventaire des ex-voto (yeux et oreilles en cire, chemises d'hommes « qui liberos habere primo nequiverunt » et qui finirent par procréer « miraculose »), etc. Ch. B.

— A. H. THOMAS. *Calendar of early mayor's court rolls preserved among the archives of... the city of London, 1298-1307* (Cambridge, at the University press, 1924, in-8°, XLV-304 p.; prix : 15 sh.). — Nous avions déjà l'inventaire des *Letters books* conservés aux archives municipales de Londres; on nous apporte maintenant le seul parmi les rôles de la cour du maire qui nous soit parvenu (sauf quelques fragments se rapportant à l'année 1377). Publication d'un haut intérêt pour l'histoire administrative, économique et sociale de la Cité au temps d'Édouard Ier. Les analyses paraissent faites avec autant de soin intelligent qu'elles sont précises (on n'aurait cependant pas dû traduire (p. 5) le mot français *heuses* par « boots », ni donner (p. 161) à Philippe IV le Bel, roi de France et de Navarre, le titre de « lord of Champenoise Brie », dénomination impropre que l'auteur emploie encore pour désigner les foires de Champagne). L'introduction renseigne exactement sur les tribunaux qui rendaient la justice à Londres aux XIIe et XIIIe siècles, sur les deux principaux surtout : la « court of husting », dont l'origine remonte bien avant la conquête, la « cour du maire », qui s'en dégage pendant le XIIIe siècle et dont l'autorité supérieure l'emporte définitivement au temps des « court rolls »; la compétence des hustings est alors limitée aux causes de médiocre valeur, tandis que la cour du maire garde tous ses droits. D'ailleurs, dans l'une et dans l'autre de ces juridictions, la loi appliquée était la coutume locale et non la « Common law »; la procédure était rapide et peu chère; aussi les « citoyens » étaient-ils fermement attachés à cette partie de leurs antiques libertés. Quant au détail des affaires, il est aussi varié qu'instructif; on notera les rapports de Londres avec les villes de la hanse et avec les sociétés italiennes de banque et de commerce, le droit maritime (la loi d'Oléron, celle de Visby, appelée à tort « laws of Wisbury »), et parfois de singulières coutumes, comme cette recette pour guérir la maladie du lupus au moyen de la chair de loup en putréfaction (p. 51). Ch. B.

— Émile LEGOUIS et Louis CAZAMIAN. *Histoire de la littérature anglaise* (Paris, Hachette, 1924, in-8°, XIII-1312 p.; prix : 17 fr. 50). — Excellent manuel, dû à deux maîtres éminents : la première partie, contenant tout le moyen âge depuis les plus anciennes origines anglo-saxonnes jusqu'à la restauration des Stuarts en 1660, est due à M. Legouis; l'époque moderne, de 1660 à 1914, a pour auteur M. Cazamian. Ils ont su présenter le développement de la langue et des œuvres littéraires avec une grande clarté, un sentiment profond et vivant de la littérature anglaise, si riche et si variée, une abondance judicieuse d'indications bibliographiques. Ils portent avec une aisance élégante le poids d'une érudition toujours bien informée. Indirecte-

Digitized by Google

ment, ils ont tracé un tableau de la civilisation anglaise, des idées qui ont contribué à la formation intellectuelle et morale d'une grande nation. Les historiens leur en sauront le plus grand gré et, pour les étudiants, leur ouvrage, compagnon obligé du Manuel de M. Lanson, sera un indispensable instrument de travail. Ch. B.

— *Westminster abbey* (Londres, H. M's Stationary Office, 1924, in-4°, XVI-142 p., 220 planches et un plan; prix : 21 sh.). — Cette admirable publication a été entreprise par la « Royal Commission on historical monuments », fondée en 1908; elle est le tome I d'un « Inventaire des monuments historiques de Londres » et a pour auteur le Dr M. R. JAMES. L'introduction, signée par lui, contient une rapide histoire de l'église et des bâtiments monastiques, suivie d'un inventaire de tous les objets qui constituent la partie archéologique, architecturale et ornementale de cet illustre monument, avec la description de tous les monuments funéraires qui le décorent et qui, par places, l'encombrent. C'est un peu comme un musée des souverains (rois et reines, hommes illustres, connus ou maintenant oubliés, etc.); c'est aussi un guide pour se diriger dans cette riche nécropole, qui est un raccourci des fastes de l'histoire. Ainsi qu'il convient à un inventaire scientifique, on trouve : une liste des armoiries antérieures à l'année 1550; une liste des monuments et pierres tombales qui ont été placés depuis 1714 avec leur emplacement actuel; un glossaire des termes techniques usités dans l'inventaire, et un index. Le plan qui est joint au volume indique aussi clairement que possible les huit époques principales où ont été bâtis, transformés, augmentés les édifices qui constituent l'abbaye et ses dépendances. L'ensemble constitue un véritable modèle de science et d'art mis à la portée de tous et pour un prix extrêmement bas. C'est un don royal. Ch. B.

— *Calendar of State papers and manuscripts relating to english affairs, existing in the archives and collections of Venice.* Vol. XXV, 1640-1642. Edited by Allen B. HINDS (Londres, His Majesty's Stationary Office, 1924, in-8°, XXVIII-382 p.; prix : 1 l. 7 sh. 6 d.). — Le contenu du présent volume étant exactement indiqué au début de la préface, il suffira d'en traduire les premières lignes : « Le volume se rapporte aux années 1640, 1641 et aux deux premiers mois de 1642; il débute par la décision prise de convoquer le Parlement [d'Angleterre] et se termine à la veille du départ de la reine [Henriette-Marie de France] pour la Hollande. Les matières qu'il renferme sont tirées exclusivement des archives conservées aux « Frari » de Venise. Le texte italien d'une grande partie des documents peut être consulté au P. Record Office, soit d'après des copies, soit d'après des originaux. Les copies comprennent toutes les dépêches envoyées d'Angleterre par Giustinian et les *Exposizioni principi*, ainsi que de nombreux extraits tirés des dépêches de La Haye. Les originaux comprennent le registre de l'ambassadeur Correr en France jusqu'en mai 1641, celui d'Alvise Contarini à Rome jusqu'en juin 1641, et celui d'un

Digitized by Google

autre Contarini en Espagne jusqu'en août de la même année. Les textes empruntés à d'autres sources ne remplissent pas quarante pages. » Une rapide analyse des principaux documents est présentée dans la préface, qui en montre l'enchaînement. Inutile d'ajouter que, pour l'histoire de France, ce volume contient beaucoup de faits utiles; une rapide inspection de la table des matières en donnerait la preuve.

Ch. B.

— Arthur Lytton SELLS. *Les sources françaises de Goldsmith* (Paris, Champion, 1924, in-8°, VIII-233 p.; prix : 15 fr.; « Bibliothèque de la Revue de littérature comparée, dirigée par F. Baldensperger et P. Hazard »). — Il est curieux et intéressant de voir l'influence exercée par la France et sa capitale sur un esprit aussi avisé que celui de Goldsmith. Anglais né et élevé en Irlande, fils d'un ministre anglican, initié à la langue et à la littérature françaises par des prêtres catholiques irlandais qui étaient peut-être sortis eux-mêmes du séminaire de Paris, il était naturellement affranchi des préjugés si tenaces et si jalousement insulaires de ses compatriotes anglais. Aussi est-il intéressant de savoir ce qu'il pensait de notre littérature classique, celle du XVIIe et celle du XVIIIe siècle. Il l'avait étudiée de près, en romancier et en critique, en traducteur et en compilateur. M. Sells a publié le catalogue des ouvrages français faisant partie de sa bibliothèque, qui fut vendue aux enchères à Londres en 1774, et dressé la liste des livres français qu'il a utilisés à son tour dans ses publications. On y voit tout ce qu'il doit à nos écrivains et aussi avec quelle largeur de vue il les compare à ceux de son pays, dont le grand siècle est, à ses yeux, celui de Guillaume d'Orange et de la reine Anne. L'étude de M. Sells, qui est une thèse pour le doctorat d'université soutenue à Paris, est dédiée à MM. Hazard et Cazamian. Ils peuvent se féliciter d'avoir formé un disciple aussi éclairé. Ch. B.

— Paul DOTTIN. *John Bull à la découverte de son île* (Paris, Perrin, in-16, 232 p.; prix : 7 fr.). — Sous une forme humoristique, M. Paul Dottin, l'auteur de l'excellente thèse sur *Daniel de Foe*, signalée dans *Rev. histor.*, t. CXLVII, p. 55, s'est proposé de décrire l'évolution sociale de l'Angleterre depuis la guerre; dans tous les domaines, il constate des changements profonds. Le chômage a accru énormément le paupérisme et suscité dans les masses ouvrières un profond mécontentement; l'antique loyalisme est en train de disparaître. L'auteur croit à une révolution assez proche. Nous pourrons lui objecter qu'on y croyait aussi à l'époque du chartisme, bien plus troublée que la nôtre, et cependant il ne s'est produit en ce pays depuis 1850 qu'une paisible évolution vers la démocratie. — Plus intéressant encore peut-être est le chapitre relatif aux croyances religieuses. L'auteur constate leur affaiblissement, la décadence surtout de la Haute-Église; la Basse-Église ne conserve un peu son autorité qu'en prenant de plus en plus l'aspect d'une secte dissidente. Cependant, les Anglais con-

Digitized by Google

servent la mentalité religieuse, comme le prouvent les succès de l'Armée du Salut et le sentiment mystique qui anime les communistes. On lira aussi avec beaucoup d'intérêt le chapitre relatif aux Universités anglaises, où l'on montre l'activité et le succès des Universités nouvelles (de Manchester, Birmingham, Liverpool), ainsi que le rôle fort important que jouent dans les choses de l'intelligence les minorités (Irlandais, Gallois, Écossais, Juifs). Enfin, une dernière étude est consacrée aux excès du féminisme anglais, que la guerre a eu pour effet d'exaspérer. H. S.

— Sir Herbert MAXWELL. *Inter alia : A scottish calendar of crime and other historical essays* (Glasgow, Maclehose, Jackson et Cie, 1924, in-8°, x-323 p., 7 portraits et un croquis; prix : 15 sh.). — Douze études qui toutes, sauf la dernière, ont déjà paru dans diverses revues : 1° A scottish calendar of crime (quelques épisodes empruntés à Robert Pitcairn : « Criminal trials in Scotland, 1488-1624 »). — 2° The casket letters (prouve, ce que tout le monde sait maintenant, que les lettres de la cassette, sur le témoignage desquelles Marie Stuart fut déclarée coupable du meurtre de Darnley, nous sont connues seulement par des copies peu sûres et par des traductions infidèles). — 3° A son of thunder (titre bien romantique pour annoncer une esquisse biographique de John Knox). — 4° The past in the present (tableau physique et moral de l'Écosse avant l'Union : saleté générale, grossièreté des mœurs; l'auteur reproduit une longue sentence épiscopale d'excommunication en langue vulgaire du XVIe siècle). — 5° A soldier's chronicle (ce qu'il y a de personnel dans la compilation de Sir Thomas Gray de Heton connue sous le titre de *Scalacronica*). — 6° La campagne d'Azincourt. — 7° Un gentilhomme gascon (d'Artagnan, d'après ses Mémoires, qui sont en réalité l'œuvre de Courtilz de Sandras). — 8° Le dernier grand Romain (Stilicon). — 9° Un général jacobite (Lord George Murray, de la branche des ducs d'Atholl; biographie où l'on utilise « A short account of the affairs of Scotland 1744-1746 », par David, Lord Elcho, publié en 1907). — 10° A soldier diplomat (il s'agit du général-baron Dedem de Gelder, 1774-1825; d'après ses Mémoires, publiés en 1900). — 11° Sir John Monroe (l'adversaire de Napoléon dans les guerres d'Espagne, d'après son Journal, publié en 1904). — 12° A french émigré in England, 1810-1811 (analyse un « Journal of a tour and residence in Great Britain, 1810-1811 », par Louis Simond, émigré français qui était devenu citoyen américain). — Les médiocres portraits de Marie Stuart, de Richelieu, de Mazarin pâlissent singulièrement à côté de celui du comte de Morton (celui qui fut exécuté en 1581) placé en tête du volume. Ch. B.

— V. F. BOYSON. *The Falkland Islands* (Oxford, At the Clarendon press, 1924, in-8°, 414 p., cartes et plans; prix : 15 sh.). — L'auteur s'est proposé de donner une étude d'ensemble sur les îles Falkland. Il en étudie la géographie, les industries (élevage, pêche à la

Digitized by Google

baleine et aux phoques), l'histoire naturelle ; il fait une très large place à l'histoire des découvertes et de la colonisation. Il rappelle les découvertes des marins de Saint-Malo à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe, résume les reconnaissances de Beauchesne-Gouin en 1698, de Noël Danycan de Lépine en 1705, d'Alain Porée en 1708. Il donne un fac-similé de la précieuse carte que l'ingénieur du roi, Amédée-François Frézier, publia en 1716. Il expose ensuite sommairement l'histoire de la colonisation française des Malouines par Bougainville en 1763 et celle de la cession de la colonie déjà florissante à l'Espagne en 1767.

L'histoire des îles pendant l'occupation espagnole, puis pendant l'occupation anglaise, est exposée dans plusieurs chapitres. Après quelques installations temporaires, la Grande-Bretagne ne s'établit définitivement aux Falkland qu'en 1834. Ces îles, dont la place dans l'histoire du monde était restée modeste, sont sorties de l'obscurité depuis la journée du 8 décembre 1914. M. Boyson a fait nécessairement un récit détaillé des événements qui ont précédé la bataille navale et de cette bataille même. Une liste des gouverneurs des îles, qui commence avec notre G. de Bougainville-Nerville pour se clore avec M. John Middleton, qui y est arrivé en 1920, termine la partie historique de l'ouvrage. H. DEHÉRAIN.

— M. S. GIUSEPPI. *A guide to the manuscripts preserved in the Public Record Office*. Vol. II (Londres, H. M's Stationary Office, 1924, IX-261 p.; prix : 6 sh. 5 d.). — Ce tome II contient l'inventaire numérique des archives provenant des divers ministères, qui ont été, par un acte de 1838, placées « sous la charge et surveillance » du Maître des rôles, à l'exception des archives du sceau privé qui sont au contraire déposées, en vertu d'un statut, sous « la garde » du P. Record Office. Chacune des vingt-huit sections représentées dans ce volume est précédée d'un résumé historique du fonds et des règlements qui ont présidé à son classement ; c'est, tout à fait en raccourci, un tableau de l'administration anglaise depuis le XVIe siècle jusque vers le milieu du XIXe. Ch. B.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — Annales historiques de la Révolution française. 1925, janvier-février. — Albert MATHIEZ. La Révolution et les subsistances : la lutte contre la famine en l'an II. — Georges JAVOGUES. L'affaire du camp de Grenelle, 23-24 fructidor an IV, 9-10 septembre 1796. — — Ernest JOVY. Lettres inédites du tribun Pierre-Antoine Laloy à son ancien collègue à la Convention, Battelier, sous le Consulat et l'Empire (treize lettres de 1800 à 1808). — Albert MATHIEZ. Anatole France et la Révolution française (oppose l'Anatole France de 1911 qui voyait en Robespierre « le plus grand homme d'État qui eût paru sur la scène entre 1789 et 1794 » et l'auteur renégat de « les Dieux ont soif »). — ID. Vonck et Proli (publie quatre lettres du banquier belge Proli à Vonck, le chef des démocrates belges en 1790 et 1791. Il paraît en résulter qu'à cette époque Proli était un agent de Mercy-Argenteau). — Paul-M. BONDOIS. La question des horaires de classe et des vacances universitaires dans les collèges parisiens au XVIIIe siècle. = C.-rendus : *E. Vingtrinier*. La Contre-révolution. I, 1789-1791 (histoire bien documentée mais peu critique des complots tramés contre les institutions nouvelles). — *G. Martin*. Carrier et sa mission à Nantes (plaidoyer plutôt qu'œuvre vraiment scientifique). — Abbé *Kerbiriou*. Jean-François de la Marche, évêque-comte de Léon, 1729-1806 (fournit beaucoup d'utiles renseignements sur la situation matérielle et morale de la Bretagne du Nord dans les dernières années de l'Ancien régime).

2. — Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français. 1924, octobre-décembre. — J. VIENOT. Allocution prononcée à la cinquante-neuvième assemblée générale tenue à Mazamet le 26 octobre 1924 (quelques erreurs dans des manuels d'histoire ou d'histoire littéraire récents; activité de la Société en 1924). — J. PANNIER. Les destinées d'une famille protestante originaire de Mazamet : les Garrigues (une Garrigues a épousé le président Masaryk). — D. BOURCHENIN. Trois lettres relatives à Daniel Encontre et la terreur blanche à Nîmes et à Montauban (1815-1818). — N. WEISS. L'affaire Jean Calas (démontre l'innocence de Calas, contre les conclusions de M. Henri-Robert). — G. MERCIER. La maison de Calvairac (histoire d'une famille des environs de Castres qui resta fidèle au

Digitized by Google

protestantisme après la Révocation). — N. WEISS. Les églises de Gabre et de Montauban en 1596 (extraits des registres du consistoire de Montauban). — P. BEUZART. Extraits des arrêts criminels du Parlement de Tournai, suite (1694-1698). — État des réfugiés au pays de Vaud après la Révocation; suite. — J. PANNIER. Quelques souvenirs de Jeanbon-Saint-André à Mayence. = C.-rendus : Dr *A. Doumergue.* Nos Garrigues et les assemblées au Désert, l'Église de Nîmes sous la croix (bon). — *M. Lelièvre.* La théologie de Wesley (belle œuvre du doyen des historiens).

3. — Bulletin de la Société d'histoire moderne. 1924, décembre. — André BLUM. Abraham Bosse et la société française de l'époque de Louis XIII. — René GIRARD. Les fêtes données par la ville de Paris pour le mariage du comte d'Artois, 1773. — Émile MAYER. L'étude de l'histoire militaire et la formation des officiers (pose la question de savoir « si la culture générale et le sens critique sont vraiment indispensables aux militaires » et conclut que, si ces études sont utiles à certains, elles risquent « d'être inutiles à beaucoup » et qu'elles ne sont indispensables à aucun). — R. DURAND. Le logement et les ustensiles des gens de guerre de 1439 à 1789 (d'après une thèse de doctorat en droit, publiée sous ce titre par le lieutenant A. Navereau. Poitiers, 1924. Voir plus haut, p. 113 ; beaucoup de faits intéressants, mais présentés sans aucun souci d'exactitude bibliographique). = 1925, janvier. René DURAND. L'épidémie de choléra de 1832 dans les Côtes-du-Nord. — Ch. SEIGNOBOS. Le rôle du journalisme dans la diplomatie au XXe siècle, d'après les souvenirs de W. Steed (très intéressant). = C.-rendus : *H. Pajot.* Un rêveur de paix sous Louis XIII : Émeric Crucé, parisien (thèse de droit que les historiens peuvent négliger). — *L. Bertrand.* Louis XIV (c'est la « fantaisie d'un romancier estimé »). — *F. Gaiffe.* L'envers du grand siècle (si tout est beau chez M. Bertrand, ici tout est laid au temps de Louis XIV, que l'auteur apprécie d'après un petit nombre de documents inédits). — *C. Ballhausen.* Der erste englisch-hollandische Seekrieg, 1652-1654, sowie der schwedisch-hollandische Seekrieg, 1658-1659 (énorme répertoire de faits, nécessaire à consulter pour l'histoire maritime au milieu du XVIIe siècle). — *René Lanson.* Le moyen âge dans l'art français du XVIIIe siècle (dans l'architecture, les arts du dessin, les décors de théâtre). = Mémoires d'histoire moderne et contemporaine et de géographie économique pour le diplôme d'études supérieures.

4. — Bulletin Du Cange (Archivum latinitatis medii aevi). No 2 (1924). — M. H. PRIOR. Notes sur les poids et mesures employés en Angleterre au moyen âge (relevé très minutieux des expressions usitées dans les textes). — Biagio BRUGI. La « Groma » de Pompéi et le texte des « Gromatici veteres » (étude en italien sur un instrument d'arpentage trouvé à Pompéi et sur les indications qu'il fournit pour faire comprendre les opérations auxquelles se livraient les arpenteurs,

Digitized by Google

ainsi que les textes qui en parlent). — Ferdinand LOT. Winileodes (ce terme, qui se trouve pour la première fois dans un capitulaire de Charlemagne, a le sens de « billet doux »). = C.-rendu : *Éginhard.* Vie de Charlemagne, éditée et traduite par *Louis Halphen* (édition très soignée d'un texte important au point de vue lexicographique).

5. — Carnet de la Sabretache. 1925, janvier. — Jean BARADA. Lettres de Joseph Ladrix, soldat de la Révolution (dans les Pyrénées occidentales, 1793-1794; entrée en Espagne, thermidor an II, par la Bidassoa et prise de Saint-Sébastien le 17 du même mois; puis occupation de Tolosa. La dernière lettre du présent fascicule est du 26 pluviôse an III). Suite et fin en février (1796-1801; lettres sur la campagne d'Italie qui seront lues avec fruit).

6. — La Révolution de 1848. 1924, décembre. — G. VAUTHIER. Mgr Brossais-Saint-Marc (évêque de Rennes, devenu en 1858 archevêque; ses manifestations contre l'Italie de 1862 à 1870). — H. CHOBAUT. Une lettre d'Adolphe Crémieux sur la situation politique (à son neveu Aimé, Lyon, 7 mars 1849; explique pourquoi il a voté le 10 décembre 1848 pour Louis Bonaparte). — IDEM. Une lettre de Delescluze (à Germain Encontre, Londres, 20 septembre 1851, détails sur la *Voix du Proscrit*, des réfugiés de Londres). — A.-M. GOSSEZ. Une revue des gardes nationaux passée par le roi Louis-Philippe au pays de Bray (racontée en vers, mai 1831). — G. RENARD. La question d'argent et la presse (extrait de l'ouvrage : *Les travailleurs du livre et du journal*). — Albert THOMAS. Les journées de juin 1848 (reproduit de façon pittoresque le récit d'un vieil ouvrier).

7. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1925, 1er janvier. — Amiral *Scheer.* Mémoires, trad. par *André Cogniet* (instructif). — *W. Bousset.* Apophtegmata. Studien zur Geschichte des ältesten Mönchtums (classement minutieux d'une matière immense). — *Frédéric Lachèvre.* Le libertinage au XVIIe siècle; les derniers Libertins (Lignières, Mme Deshoulières, Chaulieu et La Fare). — Comte *de La Bédoyère* et baron *A. de Maricourt.* Georgine de Chastellux et Charles de La Bédoyère, 1790-1815 (d'après des papiers de famille). — *Ed. Chapuisat.* Journal de Jean-Gabriel Eynard; tome II : les Cent-Jours (texte d'un intérêt modéré, très bien annoté). = 15 janvier. *Charles F. Jean.* Le milieu biblique avant Jésus-Christ. I (utile, surtout à cause de la table qui termine le volume et qui ne contient pas moins de 104 pages). — *G. Friedrich* et *H. Zimmern.* Hethitische Gesetze aus dem Staatsarchiv von Boghazkoï, 1300 v. Chr. (important; cette traduction allemande, exécutée en même temps que celle de Fr. Hrozny en français, aboutit aux mêmes résultats, ce qui est une grande garantie). — *H. M. Allen.* Opus epistolarum Des. Erasmi Roterdami. V, 1522-1524 (excellente édition). — *P. V. Duchemin.* Mademoiselle de Sombreuil, l'héroïne au verre de sang, 1767-1823 (apporte un dossier très fourni sur ce petit problème). — *Louis de*

Digitized by Google

Launay. Le grand Ampère (bonne biographie, mais où l'homme laisse trop le savant dans l'ombre). = 1er février. *Jacques Bainville*. Histoire de France (longue liste d'erreurs relevées dans ces pages « brillantes et passionnées »). — *Paul Yvon*. Horace Walpole, 1717-1797 (simple analyse d'un ouvrage plein de détails intéressants). — *P. de Vaissière*. A Coblence, ou Les émigrés français dans les Pays rhénans de 1789 à 1792 (excellent et en partie neuf). — *J. Durieux*. La Dordogne militaire (imposante liste de noms). — Dr *Cabanès*. Au chevet de l'empereur (que l'empereur soit mort d'un cancer compliqué de tuberculose, ce n'est pas très sûr; mais le livre est d'un grand intérêt). — Centenaire de Lazare Carnot (notes et documents inédits sur l'organisateur de la victoire qui mourut en août 1823). = 15 février. *Goubaux* et *Lemoisne*. Mémoires du maréchal de Florange, dit le Jeune Aventureux, t. II (nouvelle édition, où l'on a pu utiliser un manuscrit plus complet et plus correct). — *Grace M. Jaffé*. Le mouvement ouvrier en France, 1789-1791 (œuvre d'une sectaire anglo-saxonne qui n'éprouve de tendresse que pour le monde ouvrier). — *G. Lenôtre*. Martin le Visionnaire, 1816-1834 (copieuse information sur un des faux Louis XVII). — *Henri de Malleray*. Les cinq Vendées (importante étude sur les cinq soulèvements des Vendéens de 1793 à 1832).

8. — **La Revue maritime**. 1924, novembre. — André Moufflet. Le service des subsistances de la marine; son évolution historique (depuis l'arrêt du 2 octobre 1669 et l'ordonnance du 4 mars 1670). = Décembre. — P. Chack. Le *Königsberg* (histoire de la guerre de course hardie et souvent heureuse faite par ce croiseur léger de la flotte allemande depuis le 24 juillet 1914. 1er article, avec quatre cartes). — P. Guette. La bataille du Jutland. Traduction du récit officiel anglais. 1er article (avec neuf graphiques). — M. Guierre. Le service hydrographique et l'évolution maritime (depuis le XVe siècle et surtout depuis 1890).

9. — **Le Correspondant**. 1925, 10 janvier. — Pierre de La Gorce. Le cardinal Consalvi (son rôle dans les négociations pour le Concordat). — Georges Goyau. Frédéric Ozanam. I. La maturité : de l'école de droit à la chaire de Sorbonne. II, le 25 janvier : la Révolution de 1848, la mort et la vie posthume d'Ozanam. — L. de Contenson. La question turque vue d'Asie. — A. de Luppé. Une thèse sur l'Amérique (celle de Bernard Faÿ sur l'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle). = 25 janvier. Salvador Canals. L'Espagne, la monarchie et la constitution. — Hubert Morand. La vie intellectuelle en province. La Provence. — Abbé Bremond. La littérature catholique et la tradition (à propos d'un Manuel de la littérature catholique contemporaine, 1870-1925, qui va paraître; suite et fin le 10 février). — Paul Bluysen. Sur le front hispano-marocain (avec une carte). — De Lanzac de Laborie. La jeunesse du baron de Vitrolles (d'après ses souvenirs autobiographiques publiés par Eugène Forgues). = 25 février. Jacques de Préchac. La renaissance

Digitized by Google

allemande en 1924. — Georges LECHARTIER. M. Franck Kellogg, secrétaire d'État, et la nouvelle orientation de la politique américaine. — G. AUGUSTIN-THIERRY. Un salon anglais à Paris : Lady Hollond et ses amis (Ellen Julia Teed, née à Madras en 182?, mariée en 1840 à Robert Hollond, M. P. pour Hastings, admiratrice de Channing et de Nassau William Senior ; amie à Paris de Me Jules Mohl, elle tint sous le second Empire un salon où fréquentèrent les plus illustres représentants des partis libéraux. On publie ici la correspondance de Lady Hollond avec Augustin Thierry de 1850 à 1856). — Fernand ENGERAND. Laurezac (éloquente réhabilitation du général et de sa conduite à la tête de la 5e armée, du 4 août au 3 septembre 1914). — Philippe BERTAULT. A la table de M. de Meaux (intéressantes notations sur le soin que Bossuet prenait de pratiquer une affable hospitalité autour d'une table bien servie). — Jacques DE COUSSANGE. Revues suédoises.

10. — Mercure de France. 1925, 15 janvier. — Camille VALLAUX. La légende napoléonienne aux États-Unis. — Maurice GARÇON. Les bagnes (avec un historique des divers régimes pénitentiaires adoptés en France depuis deux siècles). — A. LE MOY. Le « Père France » (biographie du père d'Anatole France, angevin, né à Luigné, Maine-et-Loire, le 4 nivôse an XIV, soit le 25 décembre 1805). — Antoine MARTEL. Une renaissance du messianisme en Pologne (par l'église des Mariavites, « Mariae vitae cultores », groupés autour de leurs trois évêques depuis 1893 environ). — Jean DORSENNE. L'épopée de Tahiti (le récit donné de cet épisode de la Grande Guerre par Claude Farrère et Paul Chack est un pur roman). — Émile LALOY (analyse le tome XIII de la publication officielle : « Die grosse Politik der europæischen Kabinette » ; il se rapporte aux relations des puissances européennes de 1897 à 1899). = 1er février. Ouvrages sur la guerre de 1914 (*A. Thomazi*, la Guerre navale dans la zone des armées du Nord ; *A. Laurens*, le Blocus et la guerre sous-marine ; *R. Druart*, l'Iconographie rémoise de la guerre et la Passion de Reims). = 15 février. Paul DIMOFF. Les relations de J.-J. Rousseau et de Laclos ; à propos de quelques lettres inédites. — A. VAN GENNEP. Anthropologie (à propos d'un livre de *Mendes Corréa*, professeur à l'Université de Porto, sur les peuples primitifs du Portugal). — Émile LALOY. Bibliographie politique (sur le tome XIV de la « Grosse Politik der europæischen Kabinette », qui est consacré surtout à la fin de l'année 1898 et à l'affaire Dreyfus). = 1er mars. Frédéric MISTRAL, neveu. La grande pitié des chaires de Langue d'Oc en France. — A. VAN GENNEP. Préhistoire (sur le livre de *Cyril Fox* : The archæology of Cambridge region). — Jean NOREL. Questions militaires et maritimes (d'après l'Historique officiel de la guerre, par l'État-major de l'armée, dont le tome I vient de paraître sous le titre : « les Armées françaises dans la Grande Guerre », ouvrage tiré seulement à 500 exemplaires ; le tome I est mis en vente au prix de 175 fr.).

Digitized by Google

11. — La Revue de France. 1925, 15 janvier. — Claude FARRÈRE et Paul CHACK. La mort de l'*Emden* (surprise et destruction dans l'archipel des Cocos, par le croiseur australien *Sidney*, du fameux croiseur allemand, 8-9 novembre 1914); suite et fin le 1er février (le second de l'*Emden*, von Mücke, échappe au désastre avec quarante-six hommes, réussit à gagner Padang, qui est aux Hollandais, se ravitaille à force d'audace et parvient en Arabie; par terre, il arrive, le 6 mai 1915, à la voie ferrée du Hedjaz, qui le conduit à Constantinople, 23 mai; il avait mis 195 jours pour rejoindre les armées de son pays). = 1er février. Gaston RAINDRE. Les papiers inédits du comte Walewski; souvenirs et correspondance, 1855-1868 (extraits de la correspondance, jusqu'alors inédite, de Walewski avec l'empereur; ils se rapportent au traité de Paris, 1856, à l'occupation par l'Autriche des principautés danubiennes, 1857-1858). — Jean DE GRANVILLIERS. L'Allemagne comme je viens de la voir (le redressement économique de 1923 et ses conséquences formidables; « malgré tout, le rentier allemand a moins perdu que le rentier français »). = 15 février. J. KESSEL et Hélène ISWOLSKY. Les rois aveugles (c'est l'histoire, sous forme de roman, de la Révolution russe. 1re partie : le 1er novembre 1916). — Jean DE GRANVILLIERS. L'Allemagne comme je viens de la voir. II. La République et les partis.

12. — La Revue de Paris. 1925, 15 janvier. — N. Murray BUTLER. Comment les États-Unis ont édifié leur puissance. — Claude FARRÈRE et Paul CHACK. La bataille des Falkland; fin (destruction de la flotte allemande le 8 décembre 1924; cette revanche victorieuse de la défaite subie devant Coronel « a coupé l'Allemagne du monde entier, comme la défaite de Trafalgar avait coupé du monde entier la France napoléonienne »). — R. ROLAND-MARCEL. La réforme des grandes bibliothèques de France. — A. ALBERT-PETIT. Les livres d'histoire (il est question des ouvrages de *Félix Gaiffe*, l'Envers du grand siècle; du Secret du coup d'État, par Lord *Kerry*, trad. par *Marcel Thiébaut;* de *Camille Jeanne*, Monographie de Saint-Georges-d'Aunay). = 1er février. VOLTAIRE. Lettres à M. et Mme de Mouthou (trente lettres, de 1759 à 1771; il n'y est question que d'affaires d'argent). — Sylvain LÉVI. L'Inde et le monde (tableau largement brossé de l'influence réciproque exercée par l'Inde sur la civilisation occidentale et par l'Occident sur la civilisation hindoue). — J.-Louis JARAY et Louis HOURTICQ. Montréal, la métropole canadienne. = 15 février. Sylvain LÉVY. L'œuvre de la civilisation indienne. — Marquis DE SEGONZAC. L'énigme rifaine. — Franck-L. SCHŒLL. L'agonie du français en Louisiane. = 1er mars. Henry DE JOUVENEL. Le comte de Saint-Simon et la *Réorganisation de la Société européenne* (introduction à la réédition de cet ouvrage entreprise par M. Pierre Poux pour le centenaire de la mort de Saint-Simon en 1825). — A. KAMMERER. La mer Rouge à travers les âges.

Digitized by Google

13. — Revue des Deux Mondes. 1925, 15 janvier. — Guy DE TRAVERSAY. L'échec du séparatisme rhénan. I : 1919-1923. — Duc DE BROGLIE. Mémoires, 1825-1871. III : les Salons de Paris, 1838-1843 (ceux de Mme de Boigne avec le chancelier Pasquier, de Mme de Castellane avec le comte Molé, de Mme de Lieven avec Guizot. C'étaient des salons politiques. Chez Thiers, il n'y avait en réalité que Thiers). — Marthe BASSENNE. Aurélie Tedjani, princesse des Sables; suite (avec une histoire de la famille Tedjani). — Georges GOYAU. Un historien de la France politique : M. Louis Madelin. — Commandant MORACHE. Le torpillage du *Gaulois*. II : le torpillage (28 décembre 1916). = 1er février. Henry BIDOU. Les nouveaux problèmes marocains. — Marthe BASSENNE. Aurélie Tedjani, princesse des Sables, III (Aurélie au service de l'influence française, 1880-1897). — Duc DE BROGLIE. Mémoires. IV : Débuts dans la diplomatie, Madrid, Londres, Rome, 1843-1846 (intéressants souvenirs sur Robert Peel et les causes de sa chute; sur Rossi et l'étrange aventure de sa mission à Rome). — Guy DE TRAVERSAY. L'échec du séparatisme rhénan. II : 1923-1924. = 15 février. Comtesse DE REINACH-FOUSSEMAGNE. Lettres de Charlotte, impératrice du Mexique (adressées pour la plupart à sa grand'-mère, la reine Marie-Amélie; puis, après la mort de la reine, à son amie, la comtesse d'Hulst. Même après les premières atteintes de la folie, en septembre 1868, elle eut des moments de lucidité que l'on constate dans un petit nombre de lettres jusqu'à la dernière, du 24 mars 1869). — G. HANOTAUX. Une grande libéralité américaine (un million de dollars donné par M. Rockfeller junior pour Versailles, Reims et Fontainebleau). — René BAZIN. J.-B. de La Salle et les Frères de la doctrine chrétienne. — Serge DE CHESSIN. La faillite de la métaphysique bolchéviste. — Georges BLONDEL. La situation économique de l'Allemagne en 1925. — Marthe BASSENNE. Aurélie Tedjani, princesse des Sables; suite et fin (son second mariage avec le frère de son mari défunt en 1898; après la mort de son nouvel époux en 1911, elle se retire à Alger, puis, en 1920, elle revient dans le Barrois, son pays natal. Elle a contribué de la façon la plus efficace à la pacification du Maroc. En récompense de si grands services, elle reçut la décoration du Mérite agricole en 1903 et fut nommée officier d'Académie en 1906). = 1er mars. Gabriel HANOTAUX. Du Consulat à l'Empire. I. Issue napoléonienne de la Révolution (les origines de Bonaparte; la Corse. Le génie de Bonaparte. Quand et comment naît l'Empire). — Serge DE CHESSIN. La faillite de la métaphysique bolchéviste. II. La terreur scolaire. — Duc DE BROGLIE. Mémoires, V (débuts du pontificat de Pie IX en 1846-1847, où Rossi, l'ambassadeur de France, avait pour programme de « guider et contenir » le nouveau pape « dans la voie libérale où il s'avançait d'un pas si inexpérimenté ». Rappelé à Paris en 1847, alors que son père venait d'être nommé ambassadeur à Londres pour travailler à calmer l'irritation causée en Angleterre par les mariages espagnols, il assiste au procès

Digitized by Google

du ministre Teste et à l'émotion produite par l'assassinat de la duchesse de Praslin). — André BEAUNIER. Les émigrés; leurs sentiments et leurs idées (à propos de l'ouvrage de F. Baldensperger : le Mouvement des idées dans l'émigration française).

14. — Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France. Tome XLVII, 1924. — Maurice ROY. Philibert de Lorme à Paris, 1546-1559 (détails très précis sur les travaux où il fut employé, d'après des pièces d'archives). — Léon MIROT. Une propriété rurale de la famille Gobelin : la Cour-Roland (dans la vallée de la Bièvre et dans le village du même nom, à l'ombre du Buisson de Verrières; description anonyme de ce domaine vers l'an 1720. C'est aujourd'hui un camp d'aviation). — L. ROYER. Relation inédite des obsèques de François Ier par le héraut Guyenne (lequel s'appelait François Vallet; il paraît s'être inspiré d'une relation, restée inédite, de Jean du Tillet, greffier civil du Parlement de Paris). — Amédée BOINET. Catalogue des œuvres d'art de la bibliothèque Sainte-Geneviève. — Robert ANCHEL. La commémoration des rois de France à Paris pendant la Restauration (travaux projetés ou exécutés à Paris pour « exalter par des monuments la mémoire des membres de la famille royale victimes de la Révolution ». A noter l'histoire de la chapelle expiatoire, élevée sur l'emplacement de l'ancien cimetière de la Madeleine; mais rien ne saurait garantir l'authenticité des ossements de Louis XVI et de Marie-Antoinette exhumés en 1815). — Maurice DUMOULIN. Notes sur les vieux Guides de Paris (Gilles Corrozet et ses continuateurs; Germain Brice, qui mourut en 1727, ses émules et ses concurrents; Piganiol, mort en 1753, etc.).

GRANDE-BRETAGNE.

15. — Bulletin of the Institute of historical Research (University of London. Londres, Longmans). N° 1, t. I, juin 1923. — Rapport sur la manière de publier des documents historiques. = N° 2, novembre. J. P. GILSON. Les manuscrits historiques; leur lieu de naissance et leurs migrations. — H. A. L. FISHER. Manuscrits concernant l'histoire d'Angleterre qui sont conservés à la Bodléienne et dans les collèges d'Oxford. = N° 3, février 1924. C. H. WILLIAMS. Les rôles « Coram rege » du XVe siècle. — Agnès CONWAY. Les mss. de la collection Wyatt possédés par le comte de Romney (actuellement déposés au P. R. O.; ils concernent la famille Wyatt au XVIe et au XVIIe siècle). — Clarence Walworth ALVORD. Les mss. de Lord Shelburne conservés aujourd'hui à la bibliothèque de William L. Clements d'Ann Arbor, près Detroit, Michigan (voir l'inventaire publié pour le R. Commission on histor. mss., t. III, V et VI. Ce sont des documents relatifs à l'histoire politique, administrative et coloniale pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle). —

Digitized by Google

Joan WAKE. Sources pour l'histoire locale (additions au « Repertory of British Archives », t. I, publ. par H. Hall, 1920). = N° 4, juin (t. II). — Notes sur les archives étrangères (d'Autriche, de Livonie, de Courlande et du Portugal). — S. C. RADCLIFF. La destruction des Archives nationales de Dublin (par une explosion suivie d'un incendie qui a détruit le dépôt; presque tout a péri; on n'a guère conservé que les pièces relatives au recensement dans le comté d'Antrim). — Florence M. G. et C. S. HIGHAM. Le règne de Charles II et le travail de recherches. — E. Jeffries DAVIS. La littérature anglaise et le travail de recherche. = Additions et corrections au *Dict. nat. biography.* = N° 5, novembre. Clarence Walworth ALVORD. La coopération en ce qui regarde les périodiques d'histoire publiés en langue anglaise (estime que le présent « Bulletin » devrait servir à ce travail nécessaire de coopération intellectuelle). — Hilda JOHNSTONE. Les comptes de la maison et de la garde-robe des fils d'Édouard Ier (bibliographie précise et détaillée). — La conférence anglo-américaine d'histoire en 1924 (résumé des discussions). = Sommaires de thèses : *Grace Stretton.* Mediæval travel as illustrated by the wardrobe accounts of the earl of Derby, 1390-1394 (cette thèse a été imprimée dans le t. VII des *Transactions* de la R. historical Society. On trouvera ici une longue bibliographie du sujet). — *Elsie J. Herrington.* British measures for the suppression of the slave trade upon the West coast of Africa, 1807-1833. = Le *Dict. nat. biography* (suite des additions et corrections).

16. — The english historical Review. 1925, janvier. — J. J. ALEXANDER. Dates où avaient lieu les élections pour le Parlement dans les cours de comté au moyen âge (utiles résultats obtenus par l'étude de plusieurs milliers de documents). — R. STUART-BROWN. « Twert-ut-nay » et la coutume du « thwertnic » dans le comté de Chester (étude sur un mode de procédure employé par un défendeur pour repousser les allégations d'un demandeur; il pouvait y opposer une simple négation : l'expression « twert-ut » signifie complètement, absolument; « nay » et « nic » sont synonymes de « no ». C'est donc le droit d'opposer un bref démenti, au lieu de l'ancienne formule qu'il fallait répéter mot pour mot, sous peine d'être mis hors de cour). — E. A. BELLER. Les négociations de Sir Stephen Le Sieur, 1584-1613 (d'après ses dépêches inédites qui jettent une lumière nouvelle sur la situation troublée de l'Allemagne à la veille de la guerre de Trente ans). — Harold TEMPERLEY. Visées de la France sur l'Amérique espagnole en 1820-1825 (Canning usa de moyens peu honorables au point de vue moral, mais admis en diplomatie, pour discréditer Polignac et le contraindre à renoncer à toute intervention en faveur des colonies espagnoles). — Gerald B. HURST. Les ouvriers agricoles à Dorchester en 1834 (soulèvement au sujet des salaires; ils essaient de se défendre par des unions sous serment; ils sont poursuivis pour ce fait considéré comme illégal). — James TAIT. William Farrer (la vie

Digitized by Google

et l'œuvre de cet excellent érudit mort en Norvège, août 1924, à l'âge de soixante-quatre ans). — Norman H. BAYNES. Justinien et Amalasonthe. — H. E. SALTER. Deux chartes relatives à l'abbaye du Bec (la première est d'environ 1087; la seconde d'environ 1110). — C. H. WILLIAMS. Une élection au Parlement, Norfolk, 1461 (publie une très longue pièce montrant les différents épisodes, parfois comiques, de cette élection). — J. M. WILSON. Texte de la visite épiscopale du prieuré de la cathédrale de Worcester faite par le cardinal Wolsey en 1524 (avec celui des « ordonnances et injonctions » faites en 1526). — Ralph Paul BIEBER. Les Conseils des colonies britanniques de 1670 à 1674. — Bruno KRUSCH. Deux lettres de la reine Victoria au roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, 1848-1849 (en allemand). = C.-rendus : Sir *Charles Oman*. A history of the art in the middle ages (nouvelle édition, revue, de cette œuvre importante parue pour la première fois en 1898; l'auteur n'a pas tenu un compte suffisant des critiques justifiées dont alors il avait été l'objet). — *L. Schiaparelli*. I diplomi di Ugo e di Lotario, di Berengario II e di Adalberto (excellente édition). — *Howard Keniston*. Fuero de Guadalajera, 1219 (ce texte montre l'importance des « cartas pueblas » qui furent accordées à plusieurs villes au temps de la « reconquête »). — *B. Altaner*. Die Dominikanermissionen des 13 Jahrhunderts (bon résumé de l'histoire des missions conduites par les Dominicains en Orient et dans l'Europe du Nord-Est au XIIIe siècle). — Sir *Thomas Arnold*. The Califate (utiles renseignements).

17. — The Quarterly Review. 1925, janvier. — C. R. L. FLETCHER. Sir Walter Scott. — La bureaucratie anglaise (d'après l'ouvrage de *J. A. R. Marriott*, the English constitution, 1910-1924). — Dr E. J. DILLON. La décadence de l'Europe (depuis le traité de Versailles, qui n'a fait qu'accentuer les forces de désintégration en établissant des frontières impossibles à maintenir. L'individualisme national est la ruine de l'Europe). — Chr. DAWSON. La religion et la vie de la civilisation. — Sir Valentine CHIROL. La question d'Égypte vue de haut. — Robert DUNLOP. L'Irlande au moyen âge (à propos des livres récemment publiés par E. Curtis, G. H. Orpen, M. H. Gill, O. Armstrong. Il y a toujours eu en Irlande une majorité hostile à la domination anglaise; les efforts du gouvernement anglais pour gouverner l'île-sœur étaient donc destinés à échouer).

18. — The Scottish historical Review. 1925, janvier. — J. H. STEVENSON. Le prince d'Écosse (histoire de ce titre plus ou moins régulièrement porté par l'héritier présomptif de la couronne en Écosse; le plus ancien témoignage certain qu'on en connaisse remonte à l'année 1434; ce qu'il devint après le traité d'Union en 1707. Il est maintenant tombé en désuétude). — Prof. TOUT. Les parlements d'Écosse (analyse du remarquable ouvrage publié sous ce titre par Robert S. Rait. Quelques objections lui sont présentées). — G. M.

Digitized by Google

MITCHELL. Les industries de coton en Écosse et en Angleterre; étude sur les rapports internationaux. — Robert DUNLOP. Plans élaborés au XVIe siècle pour la colonisation de l'Ulster (surtout au temps d'Élisabeth). = C.-rendus : *R. H. Mahon.* Mary, queen of Scots; a study of the Lennox narrative in the University library at Cambridge (ingénieux et contestable). — *J. Bruce Williamson.* The history of the Temple, London (a tiré un bon parti des archives conservées par les deux Sociétés savantes du Temple).

19. — The Times. Literary Supplement. 1925, 1er janvier. — Saint-Pierre de Rome (histoire de la basilique et de sa construction d'après les ouvrages de Geoffroy Scott, de W. Heisbach et de W. Hausenstein). — Sir *Charles Bell.* Tibet, past and present (beaucoup de détails intéressants, notamment sur les événements politiques dont Sir Charles fut le témoin pendant les vingt dernières années). — *G. P. Insh.* Papers relating to the ships and voyages of the Company of Scotland trading to Africa and the Indies, 1696-1707 (important). — *G. Le Strange.* Baghdad during the Abbasid caliphate (nouvelle édition d'un bon livre publié pour la première fois en 1900). = 8 janvier. La danse (étude de tête à propos d'un ouvrage intitulé : « The dance, a historical survey of dancing in Europe », par Cecil J. Sharp et A. P. Oppé; curieux aspect de l'histoire des mœurs). — Sir *Valentine Chirol.* The Occident and the Orient (intéressantes conférences sur les rapports de la Grande-Bretagne avec l'Inde, l'Égypte, les Arabes et les Turcs). — Général *F. J. Moberly.* The campaign in Mesopotamia, 1914-1918; vol. II (apprend beaucoup de nouveau sur la campagne et la catastrophe du général Townshend en 1915-1916). — *Fred. J. Powicke.* A life of the Rev. Richard Baxter, 1615-1691 (biographie instructive, mais d'une lecture insipide, d'un non-conformiste qui eut un rôle en vue au temps de Cromwell). — *William Giles Nash.* America; the true history of its discovery (l'auteur a pris beaucoup de peine pour prouver que l'Amérique n'a pas été découverte par Christophe Colomb). = Thomas ASHBY. Les fouilles récentes exécutées en Italie en 1924; suite et fin le 15 janvier. = 15 janvier. Der Weltkrieg 1914-1918. Bd. I : die Grenzschlachten im Westen (exposé anonyme, fait au grand État-major allemand, d'après les archives de la guerre, mais sans pièces justificatives. Ce tome I ne dépasse pas le 27 août 1914). — *Al. Alvarez.* The Monroe doctrine (grande quantité de documents réunis et publiés aux frais de la Dotation Carnegie). — *S. Dornan.* Pygmies and Bushmen on the Kalahari (bien qu'il n'y ait pas de pygmées dans le grand désert de l'Afrique méridionale, l'auteur pense qu'ils se survivent dans les populations des Boschimans et des Hottentots, considérées par lui comme étant la race primitive qui peupla l'Afrique au sud des grands lacs. Bonne étude sur leur organisation sociale). — *B. H. Streeter.* The four gospels (ouvrage de poids, mais qui n'est pas assez au courant de l'érudition continentale). — *P. S. O'Hegarty.* The victory of Sinn Fein (c'est le premier bon récit

Digitized by Google

provenant d'une plume irlandaise qui nous fasse connaître comment les Sinn Feiner ont réussi et comment ils ont profité de leur victoire). — *G. D. H. Cole.* The life of William Cobbett (excellente biographie). — *E. Legouis* et *L. Cazamian.* Histoire de la littérature anglaise (excellent manuel). = 22 janvier. *Eric A. Walker.* Lord de Villiers and his times. South Africa, 1841-1914 (bonne biographie d'un des grands organisateurs de l'Afrique méridionale; il descendait de huguenots français). — *A. Hyatt Verrill.* Smugglers and smuggling (beaucoup de détails sur la contrebande depuis deux siècles et demi). — Letters of the king of Hanover to viscount Strangford (il s'agit d'Ernest Auguste, duc de Cumberland, qui fut roi de Hanovre; ses lettres, écrites dans un esprit ultra-conservateur, sont curieuses pour l'histoire d'Angleterre de 1840 à 1850). = 29 janvier. *Charles de La Roncière.* La découverte de l'Afrique au moyen âge (très belle collection de cartes anciennes présentées avec une érudition abondante et sûre). — *C. E. W. Bean.* Official history of Australia in the war; II (utile pour l'histoire de l'expédition des Dardanelles). — *A. Thomazi.* La guerre navale dans la zône des armées du Nord (bon). = 5 février. Histoire et science (dissertation liminaire fondée sur les ouvrages d'*E. Perrier*, la Terre avant l'histoire; de *J. de Morgan*, l'Homme préhistorique; de *W. H. Rivers*, Social organization, et de *C. E. Fox*, the Treshold of the Pacific). — Der Weltkrieg 1914-1918. II Bd : die Befreiung Ostpreussens (ouvrage capital pour la campagne dans la région des lacs de Masourie et la bataille de Tannenberg). — *C. K. Webster.* The foreign policy of Castlereagh, 1815-1822 (apporte beaucoup de nouveau). — *Ch. de La Roncière.* La carte de Christophe Colomb (elle est peut-être authentique, mais elle ne nous apprend rien de nouveau). — *Xanthoudidès.* The vaulted tombs of Mesara; trad. par *J. P. Droop* (bonne traduction d'un livre important sur les fouilles de Crète). = 12 février. Madame de Staël (article de tête où sont notées les études de *David Glass Larg*, Madame de Staël, la vie dans l'œuvre; de *Guy de Pourtalès*, Remarques sur B. Constant; les lettres de Madame de Staël au chevalier de Pange). — *Jean Charlemagne Bracq.* The evolution of French Canada (apologie des Canadiens français à tous les points de vue). — *A. G. Gardiner.* John Benn and the Progressive movement (histoire du parti progressif dans le Conseil du comté de Londres depuis 1889). — *William S. Childe-Pemberton.* The life of Frederick Hervey, bishop of Derry, earl of Bristol (ce sont des matériaux informes pour servir à la biographie d'un personnage qui, entré dans les ordres en 1754, mourut en 1803 après une existence assez étrange). — Sur la situation révolutionnaire en Mexique, intéressantes constatations par deux voyageurs anglais : *Charlotte Cameron*, Mexico in Revolution, et *Harry L. Forster*, A Gringo in Mañana-land. = 19 février. *James Wilkie.* A history of Fyfe (œuvre attrayante par un amateur). = 26 février. Général *J. E. Edmonds.* Official history of the war. Military operations. France

Digitized by Google

and Belgium, 1914 (important; rôle considérable joué par le contingent britannique dans les batailles autour d'Ypres). — *Demetrius C. Boulger*. The reign of Leopold II, king of the Belgians and founder of the Congo state, 1865-1909 (apologie du roi des Belges et de sa politique au Congo. Livre écrit avant 1914 et non retouché depuis). — *R. H. Tawney* et *Eileen Power*. Tudor economic documents; 3 vol. (excellent choix de textes). — *E. Beresford Chancellor*. The lives of the rakes. III : colonel Charteris and the duke of Wharton (fait une trop grande place à un aussi méprisable personnage que Charteris). — *Bernard Mandeville*. The fable of the Bees; or Private vices, public benefits. Édition annotée par *F. B. Kaye* (l'introduction met en bonne lumière le caractère de cette satire qui, aujourd'hui, n'est plus un objet de scandale). — *Paget Toynbee*. Reminiscences written by Mr. Horace Walpole in 1788 (texte complet de ces souvenirs où le premier éditeur, Miss Mary Berry, avait cru devoir opérer quelques retranchements. Annotation excellente). — *Fernam Lopez de Castanheda*. Historia do descobrimento e conquista da India pe los Portugueses. 3e édit. par *Pedro de Azevedo* (très utile réédition d'une œuvre importante).

Italie.

20. — Nuova Rivista storica. 1924, janvier-février. — Achille Norsa. Le facteur économique dans la grandeur de Venise; fin en mars-avril. — Giuseppe Pardi. Naples à travers les siècles; tableau d'histoire économique et démographique; suite (sous la domination aragonaise, 1442-1503, la période espagnole, 1503-1706, la domination autrichienne, 1707-1734, et les Bourbons, 1734-1798). — Nello Rosselli. La première Internationale et la crise du mazzinianisme, 1866-1872. = C.-rendus : *P. Boissonnade*. Le travail dans l'Europe chrétienne au moyen âge (synthèse remarquable). — *U. Monnerel de Villard*. La moneta in Italia durante l'alto medio evo (bonne étude sur la fabrication et la circulation des monnaies depuis l'époque lombarde jusqu'à l'origine des Communes). — *E. Bruzzi*. L'arte della lana in Prato (gros ouvrage confus et, quant au fond, tout à fait insuffisant). — *G. De Sanctis*. Storia dei Romani : la fondazione dell'Impero (vives critiques par C. Barbagallo). — *V. Piccoli*. Vincenzo Gioberti (bon travail sur les idées philosophiques de Gioberti; mais l'admiration de l'auteur pour son action politique est excessive). = Mars-avril. Antonio Monti. Philippo II et le cardinal Cristoforo Madruzzo, gouverneur de Milan, 1556-1557 (d'après quatorze lettres du roi d'Espagne dont on donne seulement une analyse, en attendant qu'on ait trouvé la clé du chiffre employé pour leur rédaction). — Giuseppe Pardi. Naples à travers les siècles (suite depuis 1799 et fin). — L'enseignement de l'histoire en Italie (son organisation actuelle et ses programmes). = C.-rendus : Publications françaises et allemandes

Digitized by Google

sur la guerre mondiale. — E. CARRARA. Récents travaux sur Dante. — A. TORRE. Publications sur l'Italie méridionale. = Mai-juin. Guido PORZIO. Le journal héroïque de Francesco Crispi (résumé grandiloquent de la biographie de Crispi jusqu'à l'expédition des Mille). — Angela VALENTE. Un drame politique à la cour de Philippe II : Antonio Perez et la princesse d'Eboli. I (étude critique des documents ; le témoignage de Perez est plus que suspect). — Luigi EMERY. La religion et la politique selon frà Paoli Sarpi ; fin en juillet. — C. B[ARBAGALLO]. Un historien : Gustave Glotz (fait le plus grand éloge de la « Civilisation égéenne »). = C.-rendus : *J. Beloch*. Griechische Geschichte IV, 2 (beaucoup d'érudition et de critique ; conclusions parfois paradoxales ou peu justifiées). — *Karl Hampe*. Mittelalterliche Geschichte (très bon manuel). — *D. Schæfer*. Mittelalter ; ein geschichtlicher Ueberblick (résumé pour le grand public ; en un moment où l'Allemagne est ménacée de dissolution, l'auteur veut trouver dans sa tradition historique les éléments de son unité et de sa force). — *Alessandro Cutolo*. Il regno di Sicilia negli ultimi anni di vita di Carlo II d'Angiò (bon travail d'un débutant). = Juillet-octobre. Pietro SILVA. Le problème de la Méditerranée occidentale (depuis les traités de 1815, l'Angleterre et la France ont acquis dans cette mer une situation prédominante. Une alliance entre l'Italie et l'Espagne contribuerait à rétablir un juste équilibre ; cette alliance ferait obstacle aux progrès de la domination française dans l'Afrique du Nord). — Angela VALENTE. Un drame politique à la cour de Philippe II : Antonio Perez et la princesse d'Eboli ; suite et fin (documents inédits en appendice et copieuse bibliographie). — Carlo ROSTAN. Notes d'histoires du droit : les lois du roi Liutprand et la condition juridique de la femme. — Antonio BELLONI. Trajano Boccalini ; ses idées politiques et la contre-Réforme (Boccalini, humaniste nourri de Tacite et de Machiavel, 1556-1613, fut partisan de la contre-Réforme, mais hostile au principe monarchique et sévère pour la conduite de l'Église romaine dans les affaires temporelles). — Bibliographie critique sur la sociologie, les livres d'histoire, la méthode historique, Dante, l'énigme de Tite-Live, etc. (sur ce dernier point, M. Barbagallo se refuse à croire que la découverte du prof. De Martino-Fusco soit une erreur ou une mystification : « Il a préféré, au dernier moment, se suicider moralement et scientifiquement ; mais, ayons le courage de le dire, Tite-Live ne peut être considéré comme à jamais perdu »). = Novembre-décembre. Corrado BARBAGALLO. Ce qu'on entend par le matérialisme historique (selon Marx et Engels ; en quoi leur doctrine peut diriger la manière d'écrire l'histoire). — Silvio PELLEGRINI. La Corse et la Savoie au XVIIIe siècle, d'après des documents inédits (1736-1769). — Annibale BOZZOLA. Pour servir à l'histoire de la Grande Guerre. Un mémoire austro-hongrois inédit sur la mine du Cimone, 23 septembre 1916 (rapport « strictement confidentiel » rédigé par le chef de la XIe armée austro-hongroise). — J. BOISARD.

Digitized by Google

Notes archéologiques (sur les « nuraghes » sardes, sur la Rome primitive, sur l'œuvre d'Antonio Sogliano, qui a tant fait pour les fouilles de Pompéi; sur la grande Grèce et sur les travaux exécutés par la « Società Magna Graecia »). — A. MONTI. Ouvrages récents sur le « Risorgimento ». — R. CIASCA. Un personnage du « Risorgimento » : Lambruschini. — C. BARBAGALLO. L'histoire économique de la Rome antique (longue analyse de l'ouvrage de Tenney Frank, dont il vient de paraître une traduction italienne par Bruno Lavagnini). — G. GALLICO. L' « histoire vraie » d'Italie (le livre d'Alfredo Panzini : « La vera istoria dei Tre Colori », est plutôt un roman écrit tout d'un jet avec une verve passionnée et un ardent amour pour la patrie). — G. LEVI-MINZI. Deux documents inédits sur l'histoire du « Risorgimento » (une satire contre Charles-Albert à Trieste, 1849, et une souscription pour les soldats piémontais, ouverte secrètement par C. Salino, consul de Sardaigne à Venise, le 10 avril 1859). = C.-rendus : *G. Volpe.* Medio evo italiano (recueil d'articles critiques parus pour la plupart entre 1904 et 1910). — *O. Pàstine.* La Repubblica di Genova e le gazette, XVII-XVIII sec. (intéressant). — *K. Linnebach.* Deutschland als Sieger im besetzten Frankreich, 1871-1873 (ouvrage fort bien documenté et sans parti pris).

ROUMANIE.

21. — Revue historique du sud-est européen. 1924, octobre-décembre. — N. IORGA. Le romantisme dans le sud-est de l'Europe (la préface classique. Influence française, préromantisme à la façon de Rousseau; influences française, italienne, anglaise et allemande; élément historique, etc.). — J. BIANU. Un épigraphiste anglais en Valachie (Edmund Chishull, chapelain de compagnie de commerce avec la Turquie à Smyrne, qui parcourut la Valachie en 1701-1702; extraits de son livre : Travels in Turkey and back to England, 1747). = C.-rendus : *A. Rubió i Lluch.* La companya catalana soto el comandament de Teobald de Cepoy (mémoire plein de faits sur les campagnes faites par la Compagnie catalane en Macédoine et en Thessalie de 1307 en 1310). — *L. de Thallóczy, C. Jirécek* et *E. de Sufflay.* Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia (t. II qui contient 812 actes allant de 1344 à 1406).

Digitized by Google

CHRONIQUE.

France. — Le 17 mars 1925 est mort l'éminent sinologue, bibliographe et historien Henri CORDIER, membre de l'Institut, fondateur et directeur depuis trente ans de la revue *Toung Pao*, qui a tant contribué à entretenir les rapports intellectuels avec l'Extrême-Orient. Il avait soixante-quinze ans.

— Le 3 avril est mort M. Élie BERGER, membre de l'Institut, professeur honoraire de paléographie à l'École des chartes; il était né à Beaucourt, Haut-Rhin, le 11 août 1850.

— Le 28 mars 1925, M. J.-J. JUSSERAND, ambassadeur de France, a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. Edmond Villey-Desmeserets.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a, pour le concours des Antiquités de la France, accordé trois médailles : la première à Mme COTTE : *Documents sur la préhistoire de Provence* (4 fasc. avec de nombreuses planches et illustrations dans le texte); la seconde à MM. Raoul BRANDON et Maurice JUSSELIN : *Églises de Saint-André et Saint-Nicolas de Chartres; relevé de l'état actuel, avec une histoire desdites églises;* la troisième à M. Louis BORNE : *Les sires de Montferrand, Thoraise, Torpes, Corcondray aux XIIIe, XIVe et XVe siècles; essai de généalogie et d'histoire d'une famille féodale franc-comtoise.* Elle a, en outre, attribué une mention à chacun des cinq auteurs suivants : 1° Gabriel JEANTON : *Les cheminées sarrasines;* 2° C. OURSEL : plusieurs brochures sur l'art roman en Bourgogne et une étude sur un exemplaire du *Speculum majus* de Vincent de Beauvais; 3° abbé Philippe DUMONT : *Le chapitre collégial de Notre-Dame de Moulins, 1378-1408,* et *La réforme du prieuré d'Yzeure-lès-Moulins, 1503-1508;* 4° Georges PAUL : *L'abbaye bénédictine de la Chaise-Dieu; recherches historiques et héraldiques;* 5° Georges SANGNIER : *Blangermont (Pas-de-Calais), essai d'histoire générale, économique et sociale.* — Le prix Bordin extraordinaire est décerné à M. ALBERTINI pour ses ouvrages : *Les divisions administratives de l'Espagne* et *La composition dans les ouvrages philosophiques de Sénèque.*

— L' « Office de documentation internationale contemporaine », qui est installé maintenant au château de Vincennes, comme annexe à la Bibliothèque-musée de la Guerre, fait paraître depuis le 1er mars 1925 un nouveau *Bulletin* consacré exclusivement aux questions politiques, économiques et sociales depuis 1919; il aura un caractère strict d'in-

Digitized by Google

formation bibliographique. Il est dactylographié. Trois fascicules ont déjà paru (Paris, A. Costes; abonnement annuel : 25 fr.). C'est un indispensable instrument de travail.

— Depuis le 2 février 1925 est ouverte à l' « Office national du commerce extérieur » de Paris une bibliothèque publique d'informations économiques où l'on trouve des ouvrages de références et des documents d'actualité : périodiques, annuaires, journaux spéciaux et locaux, etc. L'historien de l'économie politique ne devra pas négliger cette source de renseignements.

— Vient de paraître à la librairie Champion le tome I (1924) de *Byzantion*, revue internationale des études byzantines, publié par Paul GRAINDOR et Henri GRÉGOIRE. Il paraîtra deux fois l'an, en juin et en décembre. La première année paraît en un volume unique dédié à l'un des maîtres des études byzantines, N. Kondakov, décédé à Prague le 16 février 1925.

— La maison d'éditions de la « Nouvelle Revue française » fait paraître, depuis le 15 mars 1925, une *Revue juive*, bimestrielle et internationale (24 fr. par an pour la France; 5 fr. le numéro).

— Le tome VI de l'*Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*, par le vicomte G. D'AVENEL, qu'annonce la librairie E. Leroux, est une simple réédition de celui qui parut en 1912.

Allemagne. — Le congrès des historiens allemands réuni à Francfort-sur-le-Mein a, le 3 octobre 1924, sur le rapport présenté par le « Hofrat Prof. Dr. Erich Brandenburg » (Université de Leipzig), publié la déclaration suivante : « La question de la responsabilité de certains peuples, pays, partis ou personnages dans la guerre mondiale ne peut être résolue scientifiquement qu'après l'ouverture des archives des Puissances qui ont pris part à la lutte et après un examen critique et approfondi des sources. La réponse à cette question par une déclaration de diplomates des États victorieux est une monstruosité dont on ne trouve aucun exemple antérieur dans l'histoire du monde. La signature arrachée à l'Allemagne, mise ainsi en demeure de reconnaître sa faute (art. 231 du traité de Versailles), n'a, pour l'établissement de la vérité historique, aucune signification. » — Il y a deux choses dans ce nouveau manifeste : une question de méthode, résolue d'avance pour tout historien digne de ce nom, et une question politique où l'accord est difficile. On peut même se demander si l'arrogance du ton n'est pas de nature à retarder la reprise, d'ailleurs si désirable, des relations scientifiques avec l'Allemagne.

— Dans le « Handbuch der Altertumswissenschaft » a paru (Munich, Beck) la 2e partie du grand ouvrage de MANITIUS : *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters;* elle comprend la période comprise entre le milieu du Xe siècle et l'explosion de la lutte entre l'Église et l'Empire (2 vol., 1923-1924).

Digitized by Google

— Une nouvelle édition du *Codex Theodosianus*, par P. KRUEGER, est en cours de publication (Berlin, Weidmann, fasc. 1, livres I-VI, 1923, IV-235 p.).

Autriche. — Le président de la « Gœrres-Gesellschaft », Hermann VON GRAUERT, est mort le 12 mars 1924, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avait écrit lui-même sa biographie dans le recueil de W. Zels : *Geistiges und künstlerisches München in Selbstbiographien* (Munich, 1913); on trouvera la liste de ses œuvres dans la notice nécrologique que lui a consacrée le *Historisches Jahrbuch* de 1924, 2e fasc., p. 169-190.

— Les *Regesten der Herzoge von Œsterreich, sowie Friedrichs des Schœnen als deutschen Königs, 1314-1330*, rédigés par L. GROSS, livr. 1-2, ont paru par les soins du « Œsterr. Institut für Geschichtsforschung », série des *Regesta Habsburgica* (Innsbruck, Wagner, 1922-1924).

— Une *Neue œsterreichische Biographie, 1815-1918*, paraît sous la direction d'A. Bettelheim (Wiener Drucke, 1re section, 1923). Une seconde section sera consacrée à la bibliographie, une dernière à un Manuel de biographie.

Bulgarie. — Une importante trouvaille archéologique faite le 28 décembre 1924 au village de Valtchi-Trân, près de Pléven (Plevna), ramène l'attention sur les antiquités bulgares. Ce trésor — aujourd'hui au Musée national d'archéologie de Sofia — se compose de onze pièces en or à 22 ou 24 carats d'un poids total de 12 kilos 120. Les pièces comprennent un vase de grandes dimensions (hauteur 0m12, diamètre 0m27), deux autres aussi hauts mais plus petits, cinq couvercles de 0m35 de diamètre et trois sortes de cuillers ou vases ovales communicants. L'absence d'ornements, les boules des couvercles, certaines marques répétées font supposer à M. Protitch, directeur du Musée (journal *la Bulgarie*, 17 janvier 1925), qu'on se trouve en présence d'objets de culte mazdéiste apportés de Perse par des cavaliers. En tout cas, les objets ne peuvent être turcs, le Coran interdisant l'emploi de métaux précieux. Avant de se prononcer sur la destination de ces ustensiles en or et sur leur provenance, il convient de les comparer avec d'autres trouvailles, par exemple avec le trésor de Nagyszentmiklos en Hongrie, dit trésor d'Attila. G. C.

Espagne. — La *Spanish bibliography*, par James FITZMAURICE-KELLY, intéresse presque uniquement l'histoire de la littérature et du théâtre (Londres, H. Milford; prix : 12 sh. 6 d.; « Hispanic society of America »).

États-Unis. — La « Carnegie Institution of Washington » a publié le tome I des *Proceedings and debates of the British parliaments respecting North America*, publié par Leo F. STOCK. Ce volume (435 pages) contient le texte des débats qui eurent lieu dans les Parle-

Digitized by Google

ments britanniques de 1542 à 1689, aux Parlements et Conventions d'états en Écosse, enfin aux Parlements d'Irlande jusqu'à la même date. Un tome II, qui doit aller jusqu'en 1714, est en préparation. Sont également sur le chantier les travaux suivants : *Guide to the materials for american history in Paris archives and libraries*, par MM. LELAND et DOYSIÉ; *Calendar of documents in Paris archives relating to the history of the Mississipi Valley*, par Mrs SURREY; *Guide to the materials for american history in scandinavian archives*, par M. Gunnar J. MALMIN (relatif surtout à l'émigration des Scandinaves aux États-Unis); *List of mss. concerning american history preserved in european libraries and noted in their published catalogues and similar printed lists*, par M. David M. MATTESON.

— A la même Institution, l'on doit encore le tome I d'une série qui en comprendra quatre. Elle est intitulée : *Historical documents relating to New Mexico, Nueva Viscaya and the approaches thereto;* ces documents, tirés des archives des Indes à Séville, sont au nombre de quatre-vingt-douze et tous jusqu'à ce jour inconnus. Ils ont été copiés par feu M. Adolph Bandelier et Mme Bandelier, puis édités par M. Charles W. HACKETT, professeur à l'Université du Texas, avec une traduction anglaise et des notes.

— Dans le *Report of the librarian of the Congress for the fiscal year ending June 30 1924* (Washington, Printing Office, 1924, in-8°, 290 p.), les bibliographes relèveront la liste des livres de droit mexicain, des livres chinois et des manuscrits acquis par la bibliothèque. Parmi les manuscrits figurent les papiers de Henry Clay, de Mac Elroy (correspondance avec le président Cleveland), de Richard Olney, qui fut secrétaire d'État dans le cabinet de Cleveland, etc.

Grande-Bretagne. — Le 7 novembre 1924 est mort Sir Thomas Graham JACKSON, historien de l'art bien connu, à qui l'on doit notamment : *Byzantine and romanesque architecture*, *Gothic architecture in France, England and Italy*, et *The renaissance of roman architecture*. La librairie Macmillan va publier son dernier ouvrage, qui est une histoire de l'architecture depuis la période grecque jusqu'à nos jours.

— Le gouvernement britannique a décidé de publier, sous la direction de MM. GOOCH et TEMPERLY, un recueil de documents officiels portant sur la situation générale de l'Europe et sur les origines de la Grande Guerre. On annonce à ce propos que les archives, jusqu'alors ouvertes aux travailleurs seulement jusqu'en 1860 pour les affaires étrangères, le seront à l'avenir jusqu'en 1878 et bientôt sans doute aussi pour les autres départements.

Digitized by Google

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA *REVUE*

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; le nom de Paris n'est pas indiqué pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

Agnel (abbé *Arnauld d'*) et Dr *d'Espiney*. Psychologie et psychothérapie éducatives. Téqui, 1924, in-16, 608 p.; prix : 12 fr.

Audiau (*Jean*). La chanson de la croisade contre les Albigeois. Principaux épisodes. De Boccard, « Poèmes et récits de la vieille France », n° 5, XII-160 p.

Aulard (*A.*). Le christianisme et la Révolution française. F. Rieder, in-8°, 135 p.; prix : 6 fr. 50.

Batiffol (Mgr *Pierre*). Catholicisme et papauté. Les difficultés anglicanes et russes. Gabalda-Lecoffre, 1925, 126 p.; prix : 4 fr.

Bell (*Aubrey F. G.*). Francisco Sanchez et Brocense, XII-166 p. Oxford, University Press, 1925; « The hispanic Society of America ».

— Luis de Leon; a study of the spanish renaissance. Oxford, at the Clarendon Press, 1925, 394 p., s. p.

Belloni (*Louis*). Le Comité de sûreté générale de la Convention nationale. L. Arnette, 1924, in-8°, XXVII-632 p. (pas de prix).

Beuque (*Etiennette*). Pour l'Irlande. Éditions l'Ame gauloise, in-32, 110 p.; prix : 3 fr.

Binkley (*William Campbell*). The expansionist movement in Texas, 1836-1850 (University of California publications in history, vol. 13). Berkeley, California, 1925, in-8°, X-253 p.; prix : 3 dol. 50.

Bittner (*Ludwig*). Die zwischenstaatlischen Verhandlungen der œsterreichischen Archive nach dem Zusammenbruch Œsterreich-Ungarns (tirage à part de l' « Archiv für Politik und Geschichte », janvier 1925, p. 58-95).

Bourgin (*Georges*) et *Henriot* (*Gabriel*). Procès-verbaux de la Commune de 1871. Edition critique, t. I, mars-avril 1871. Ernest Leroux, 1924, in-8°, 607 p. (Bibliothèque de l'Institut d'histoire, de géographie et d'économie urbaines de la ville de Paris).

Burkitt (*F. C.*). The religion of the Manichees : « Donnellan lectures for 1924. » Cambridge, at the University Press, 1925, in-8°, VIII-130 p.; prix : 6 sh.

Calvi (*Gerolamo*). I manoscritti di Leonardo da Vinci dal punto di vista cronologico, storico e biografico. Bologne, Zanichelli, 1925, in-8°, IX-321 p., nombreux fac-similés.

Chalandon (*Ferdinand*). Histoire de la première Croisade jusqu'à l'élection de Godefroy de Bouillon. A. Picard, 1925, 380 p.; prix : 25 fr.

Ciccotti (*Ettore*). Disegno storico del medio evo. Messine et Rome, G. Principato, in-8°, 549 p.; prix : 25 l.

Constantinescu Bagdat (Mme *Élise*). Études d'histoire pacifiste. I : la « Querela pacis » d'Érasme, 1517. Les Presses universitaires de France, 1924, in-8°, XV-218 p.; prix : 25 fr.

Delpech (*A.*). Histoire populaire des religions. Éditions Rhéa, 1925, in-8°, 304 p.; prix : 15 fr.

Escuela española de arqueología e historia en Roma, fasc. 4 et 5. Madrid, 1918 et 1924 (Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas), 124 et 129 p.

Esmonin (*Ed.*). La revision des feux du Dauphiné en 1697-1706 (Annales de l'Université de Grenoble, t. I, n° 3). Grenoble, Allier, 1924, in-8°, p. 177-202.

Etchegoyen (*Gaston*). L'amour divin; essai sur les sources de sainte Thérèse. Bordeaux, Feret, 1923, 370 p.; prix : 20 fr.

Faÿ (*Bernard*). Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis, 1770-1800. Champion, 1925, in-8°, 108 p.

— L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle. Ibid., 1925, in-8°, 378 p.; prix : 40 fr. les deux volumes.

Fournier (*P.-F.*). Conseils pratiques pour le classement et l'inventaire des archives et l'édition des documents historiques écrits. Champion, 1924, in-8°, 91 p. (Publications de la Soc. des études locales. Section de la Haute-Loire, n° 4).

Fripp (*Edgar I.*). Master Richard Quyny, bailliff of Stratford-upon-Avon and friend of William Shakespeare. Londres, Oxford University Press, 1924, in-8°, 215 p.

Gabory (*Émile*). La Révolution et la Vendée, d'après des documents inédits. Les deux patries, de janvier 1789

Digitized by Google

à août 1793. Perrin, 1925, in-8°, XI-332 p.; prix : 12 fr.

Gosse (Sir *Edmond*). Tallemant des Réaux, or the art of miniature biography (The Zaharoff lecture, 1925). Oxford, at the Clarendon Press, 1925, in-8°, 24 p.

Goyau (*Georges*). Ozanam. Payot, 1925, « Les grands hommes de France », in-16, 121 p.; prix : 5 fr.

Green (*Alice Stopford*). History of the Irish state to 1014. Londres, Macmillan, 1925, IX-437 p.; prix : 12 sh. 6 d.

— The making of Ireland and its unding, 1200-1600. Ibid., 1924, XXIV-573 p.; prix : 12 sh.

Hagen (*Maximilian von*). Bismarcks Colonialpolitik. Stuttgard, Deutsche Verlags-Anstalt, 1923, in-8°, XXVI-593 p.

Hanotaux (*Gabriel*). Histoire de la Nation française. T. XV : Histoire des sciences en France, 2e vol. Histoire des sciences biologiques, par *Maurice Caullery;* Histoire de la philosophie, par *René Lote*. Plon-Nourrit, in-4°, 619 p.

Harraca (*Emm.*). Des conditions de l'existence à Paris, de l'étudiant, autrefois et aujourd'hui. Les Presses universitaires de France, 1925, in-8°, 111 p.; prix : 7 fr. 50.

Hottenger (*Georges*). La Lorraine économique au lendemain de la Révolution, d'après les mémoires statistiques des préfets de l'an IX. Publié par la Société industrielle de l'Est. Nancy, 1924, in-4°, 120 p.

Hourticq (*Louis*). Histoire de l'art. Hachette, « L'encyclopédie par l'image », in-8°, 64 p.; prix : 2 fr. 50.

Hoyland (*John S.*). A brief history of civilization. Londres, H. Milford, Oxford University Press, 1925, in-32, 288 p.; prix : 3 sh. 6 d.

Jeanroy (*A.*). La légende de Guillaume Fierebrace et de Rainouart au Tinel. De Boccard, « Poèmes et récits de la vieille France », n° 86, XIII-155 p.

Jeussé (*R.*). Une mystique dominicaine : la Vénérable Mère Agnès de Langeac, 1602-1634. Téqui, 1924, in-16, XII-242 p.; prix : 6 fr.

Keith (*A. Berriedale*). Classical sanskrit literature. Londres, Oxford University Press, in-32, 133 p.; prix : 2 sh. 6 d.

Kerby (*William Moseley*). The life, diplomatic career and literary activities of Nicolas Germain Leonard. Champion, 1925, XX-471 p.

Kircheisen (*Friedrich M.*). Napoleon I; sein Leben und seine Zeit. Munich, Georg Müller, 1925, X-418 p.

La Fayette (Mme *de*). Histoire de Mme Henriette d'Angleterre. Introduction par *Émile Henriot*. F. Rieder, 1925, in-8°, 230 p.; prix : 7 fr. 50.

Lavaud (*L.*). Saint Thomas, « guide des études ». Téqui, 1925, in-16, VIII-277 p.; prix : 7 fr. 50.

Lee (Sir *Sidney*). King Edward VII, vol. I, 1841-1901. Londres, Macmillan, 1925, XII-831 p.; prix : 31 sh. 6 d.

Leib (*Bernard*). Rome, Kiev et Byzance à la fin du XIe siècle. Rapports religieux des Latins et des Gréco-Russes sous le pontificat d'Urbain II, 1088-1099. A. Picard, 1924, XXXIII-356 p.; prix : 25 fr.

Lloyd (*E. M. H.*). Experiments in State Control at the War office and the ministry of food. Oxford, at the Clarendon Press, « The Carnegie endowment for international peace », in-8°, XXIV-460 p.

Louis (*Paul*). Histoire du socialisme en France depuis la Révolution jusqu'à nos jours. Marcel Rivière, 1925, 416 p., 24 portraits; prix : 18 fr.

Luppé (comte *de*). Les jeunes filles à la fin du XVIIIe siècle. Champion, 1925, in-8°, VIII-256 p.

— Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde Méliand, 1761-1766; publ. avec une introd. et des notes. Ibid., XXXV-382 p.; prix des deux vol. : 40 fr.

Macri (*Christo M.*). L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance sous la dynastie de Macédoine, 867-1057. Guillon, 1925, in-8°, 159 p.; prix : 15 fr.

Malo (*Henri*). Les derniers Corsaires; Dunkerque, 1715-1815. Émile-Paul, 1925, X-292 p.; prix : 20 fr.

Marx (*Karl*). Histoire des doctrines économiques, trad. par *J. Molitor*. T. IV et V : Ricardo; suite et fin. Costes, 1925, in-32, 320 et 178 p.; prix : 8 fr. chaque.

Matter (*Paul*). Cavour et l'unité italienne, t. II. Félix Alcan, 1925 (Bibliothèque d'histoire contemporaine), in-8°, 415 p.; prix : 20 fr.

Montet (*Pierre*). Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien empire. Strasbourg, Istra, 1925, Publications de la faculté des lettres, fasc. 24, XVIII-429 p.; prix : 100 fr.

Nemours (colonel *Auguste*). Histoire militaire de la guerre d'indépendance de Saint-Domingue. T. I : la Campagne de Leclerc contre Tous-

Digitized by Google

saint-Louverture. Berger-Levrault, 1925, in-8°, VIII-284 p. et une carte; prix : 7 fr.

Nowak (*K. F.*). Les dessous de la défaite, trad. par *G. Bernard*. Payot, 1925, in-8°, 650 p.; prix : 25 fr. (Collection de doc. pour servir à l'histoire de la guerre mondiale).

Ogg (*David*). Europe in the seventeenth century. Londres, A. et C. Black, 1925, in-8°, XI-579 p., 4 cartes; prix : 18 sh.

Pasolini (*Guido*). Carteggio di Marco Minghetti e Giuseppe Pasolini. I : 1846-1854. Turin, Bocca, 1924, in-8°, IV-275 p.; prix : 30 l.

Perraud-Charmantier (*André*). Le sénéchal de Nantes dans ses rapports avec les conseillers au présidial, 1551-1789. Contribution à l'histoire des juridictions nantaises. Préface d'*Émile Gabory*. Rennes, Plihon et Hommay; 1925, 180 p.

Qu'est-ce que la mystique? Quelques aspects historiques et philosophiques du problème. Bloud et Gay, « Cahiers de la nouvelle journée », n° 3, 225 p.; prix : 10 fr.

Reboul (*Jacques*). M. Bainville contre l'histoire de France. Éditions du siècle, « Les pamphlets du siècle », 124 p.; prix : 5 fr.

Rodkey (*Frederick Stanley*). The turco-egyptian question in the relations of England, France and Russia, 1832-1841. University of Illinois, Urbana, in-8°, 1925, 274 p.; prix : 2 dol.

Rogers (*J. D.*). A historical geography of the British dominions. Vol. VII : Australasia; nouv. édit. par *Kershaw* (*R. N.*). Oxford, at the Clarendon Press, 1921, in-12, VII-322 p.; prix : 7 sh. 6 d.

Roussel (abbé *J.*). Luxovium ou Luxeuil à l'époque gallo-romaine. Aug. Picard, 1924, XXXVII-306 p.; prix : 15 fr.

Saint-Joseph (le P. *Marie-Armand de*). Carmes et Carmélites martyrs de la Révolution. Téqui, 1925, in-8°, VIII-154 p.; prix : 6 fr.

Salmon (*André*). Une orgie à Saint-Pétersbourg. Kra, « Collection de la Revue européenne », n° 13, 1924, in-16, 229 p.; prix : 10 fr.

Schulz (Dr *Otto Th.*). Die Rechtstitel und Regierungsprogramme auf römischen Kaisermünzen, von Cæsar bis Severus. Paderborn, Schœningh, 1925 (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums. Bd XIII, Heft 4), in-8°, X-124 p.; prix : 6 m.

Sforza (*Carlo*). Pensiero e azione di una politica estera italiana. Discorsi e scritti, con studio e note di *Alberto Cappa*. Bari, Laterza, 1924, in-8°, 316 p.; prix : 18 l.

Soyer (*Jacques*). Les actes des souverains antérieurs au XIVe siècle conservés dans les archives départementales du Loiret. III : Fonds de l'Hôtel-Dieu d'Orléans. Besançon, impr. Demontrand, 1924, 50 p. Extrait du *Bibliographe moderne*, 1924-1925.

Streeter (*Burnett Hillman*). The four gospels. A study of origins. Londres, Macmillan, 1924, in-8°, XIV-622 p.; prix : 21 sh.

Tharaud (*Jérôme* et *Jean*). La vie et la mort de Déroulède. Plon, 1925, in-8°, 281 p.; prix : 7 fr. 50.

Trahard (*Pierre*). La jeunesse de Mérimée, 1803-1834. Champion, 1925, 2 vol. in-8°, XVIII-358 et 424 p. « Bibliothèque Mérimée. »

Turner (*G. J.*) et *Salter* (*H. E.*). The register of St Augustine's abbey Canterbury, commonly called the Black Book, part. II. Humphrey, Milford, 1924, XI-678 p.; prix : 16 sh.

Vaucher (*Paul*). Robert Walpole et la politique de Fleury, 1731-1742. Plon, 1924, in-8°, XI-473 p.; prix : 25 fr.

— La crise du ministère Walpole en 1733-1734. Ibid., 1924, in-8°, 70 p.; prix : 7 fr.

Verhaeghen (*Paul*). La Belgique sous la domination française, 1792-1814. T. II : Débuts du Directoire. Bruxelles, Goemare; Plon, 1924, in-8°, 509 p.; prix : 30 fr.

Villaume (*Juljusz*). General Józef Wielhorski, 1759-1817. Poznan, impr. de l'Université, 1925, 84 p.

Vingtrinier (*Emmanuel*). La contre-révolution, première période, 1789-1791, t. II. Émile-Paul, 1925, in-8°, 416 p.; prix : 15 fr.

Vulliamy (*C. E.*). Our prehistoric forerunners. Londres, John Lane, The Bodley Head, in-8°, 1925, IX-214 p., 33 illustrations; prix : 7 sh. 6 d.

Webster (*C. K.*). The foreign policy of Castlereagh, 1815-1822. Britain and the european Alliance. Londres, Bell et fils, 1925, in-8°, XIV-598 p.; prix : 25 sh.

Whyte (*A. J.*). The early life and letters of Cavour, 1810-1848. Oxford University Press, 1925, XIX-384 p.; prix : 15 sh.

Le gérant : R. LISBONNE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

UNE

EXPÉDITION FRANÇAISE EN GAMBIE

AU SECOURS DES ANGLAIS

(1831)

La Gambie fut un des théâtres de la rivalité coloniale de la France et de l'Angleterre.

Au XVIIIe siècle, les Français possédaient, sur la rive droite, dans le royaume de Bar, habité par les Mandingues, le comptoir d'Albréda : c'était un point important pour la traite des nègres, de l'ivoire, de l'or et de la cire. Un peu en amont, dans une petite île, le fort James appartenait aux Anglais. Le 11 février 1779, l'escadre française, qui venait de reprendre Saint-Louis, s'empara de ce fort et le détruisit. Quatre ans plus tard, par l'article 10 du traité de Versailles du 3 septembre 1783, la France garantit à l'Angleterre la possession du fort James et de la rivière de Gambie. Le comptoir français d'Albréda subsista comme dépendance de l'île de Gorée. Il fut abandonné pendant les guerres de l'Empire. Les Anglais transportèrent leur établissement dans l'île Sainte-Marie, à l'embouchure de la Gambie, sur la rive gauche. En 1817, quelques mois après avoir repris possession de Saint-Louis et de Gorée, le colonel Schmaltz, commandant pour le roi et administrateur du Sénégal et dépendances, chargea le lieutenant de vaisseau de Parnajon, commandant le brick *l'Argus*, de rétablir le comptoir d'Albréda et d'y conduire le sieur de Bonnay, qui en avait été nommé résident. Il recommandait à celui-ci « toute la prudence que sa situation exigera, tant envers les naturels du pays qu'envers les commandants anglais dans le voisinage d'Albréda[1] ».

1. Instructions pour le sieur de Bonnay (21 avril 1817), dans *Bulletin de la Section de géographie*, 1914, p. 89.

Digitized by Google

Le résident d'Albréda était, en effet, dans une situation difficile et l'histoire de ce petit comptoir pendant les quarante années qu'il appartint encore à la France, de 1817 à 1857, n'est pas dépourvue d'intérêt. Au milieu de beaucoup de tracasseries et d'entraves apportées par les autorités de Sainte-Marie au libre commerce des Français en Gambie, l'expédition conduite par le gouverneur du Sénégal Renault de Saint-Germain au, secours des Anglais menacés par les indigènes constitue un curieux épisode[1].

Les nouvelles de Gambie parvenaient ordinairement au gouverneur du Sénégal à Saint-Louis par l'intermédiaire du commandant particulier de Gorée. En 1831, cette île était sous les ordres du capitaine de frégate honoraire Hesse, qui servait au Sénégal depuis plus de dix ans. A Saint-Louis, un nouveau gouverneur venait d'arriver.

Thomas Renault de Saint-Germain, né le 6 décembre 1781, à Port-Louis, dans l'île de France, avait fourni une courte carrière militaire. Entré au service dans les gardes de la Porte du Roi le 12 mars 1815, il avait été licencié sept jours plus tard, la veille de la rentrée de Napoléon à Paris. Mousquetaire noir le 9 juillet 1815, il avait été promu capitaine, le 14 août 1816, à la légion de l'Aisne, devenue le 2e de ligne en 1820. Passé au 2e régiment de la garde royale le 26 février 1823, il avait été admis au traitement de réforme le 16 février 1824[2]. Comment cet officier subalterne en réforme fut-il choisi pour exercer les fonctions de gouverneur du Sénégal? Je l'ignore. Nommé par ordonnance du 23 janvier 1831, il arriva à Saint-Louis le 21 mai et c'est seulement le 27 octobre de la même année qu'il fut promu chef de bataillon à la suite du 2e régiment de marine.

Renault de Saint-Germain était au Sénégal depuis moins de trois mois, lorsque Hesse lui annonça, sans attacher beaucoup d'importance à cette nouvelle, que le roi de Bar avait déclaré la

1. Le récit qui va suivre est extrait de documents conservés à Dakar, aux archives du gouvernement général de l'Afrique occidentale française. La série B, Correspondance générale, est divisée en cinq sections, dont les quatre premières ont été utilisées : 1° Dépêches du ministre au gouverneur; 2° Lettres du gouverneur au ministre; 3° Lettres du gouverneur à toutes personnes autres que le ministre; 4° Correspondance du commandant de Gorée. — La documentation de cet article a été complétée aux archives du ministère des Colonies, où le fonds d'Afrique a été classé, sous la haute direction de M. Christian Schefer, par feu Eugène Saulnier, archiviste-paléographe.

2. Archives administratives du ministère de la Guerre.

Digitized by Google

guerre au gouverneur de la Gambie[1]. Mais, à la fin du mois d'août, un négociant arrivant de Gambie remit à Hesse des lettres du gouverneur anglais Rendall. Le commandant de Gorée se hâta de les envoyer à Renault de Saint-Germain[2].

Celui-ci jugea que la situation était critique. Il écrivit au lieutenant de vaisseau Louvel, commandant le brick la *Bordelaise*, en station à Gorée, et l'invita à se rendre immédiatement en Gambie :

Le commandant de Sainte-Marie, pressé par les Mandingues, se trouve dans une position dangereuse. Déjà il a été forcé d'abandonner un fort, pour en faire replier la garnison sur Sainte-Marie. Cette ville est sans défense, le nombre d'hommes qui peuvent prendre les armes pour repousser une attaque est insuffisant et les secours qui peuvent être attendus de Sierra-Leone arriveraient probablement après la destruction de l'établissement. Les Européens, disséminés en Afrique, entourés de peuples barbares, doivent se considérer comme ne faisant qu'une seule nation lorsqu'il s'agit de leur salut... Les Européens ne se sont établis en Afrique qu'à l'aide du sentiment de leur supériorité qu'ils ont réussi à imprimer aux naturels. Dès que cette supériorité disparaîtra à leurs yeux, devant des forces numériquement disproportionnées, la destruction des établissements est inévitable. Celle des Anglais de la Gambie aurait probablement des effets funestes pour le Sénégal[3].

Lorsque cette lettre parvint au lieutenant de vaisseau Louvel, le 6 septembre, il était sur le point de mettre à la voile. En effet, Hesse avait appris, par une nouvelle lettre du gouverneur Rendall et par une lettre du sieur Sallomon, résident d'Albréda, que la guerre des Mandingues contre Sainte-Marie prenait un caractère tout à fait inquiétant, même pour notre comptoir. Les circonstances ne lui permettant pas d'attendre les ordres du gouverneur du Sénégal, il avait pris sur lui d'envoyer la *Bordelaise* en Gambie[4]. La lettre de Renault de Saint-Germain arriva donc juste pour confirmer l'ordre donné par le commandant de Gorée.

1. Archives du gouvernement général de l'Afrique occidentale française, 4 B 5, fol. 277 (12 août 1831).
2. Lettre du 30 août 1831 (4 B 5, fol. 278).
3. Gouverneur du Sénégal à Louvel, 3 septembre 1831 (3 B 34, fol. 102).
4. Commandant de Gorée au gouverneur, 6 septembre 1831 (4 B 5, fol. 129 v°).

Digitized by Google

La *Bordelaise* arriva en Gambie le 7 septembre. Le gouverneur anglais accueillit son commandant avec beaucoup de satisfaction et lui témoigna sa reconnaissance de la promptitude avec laquelle il était venu à son secours. Il lui avoua que ses moyens de défense par mer étaient nuls et que sa garnison, composée de quatre-vingts noirs commandés par trois officiers européens, était absolument insuffisante pour repousser l'attaque de nuit qu'il redoutait.

Les Mandingues du roi de Bar occupaient, au nombre de deux ou trois mille, sur la rive droite de l'estuaire, la pointe de Bar et le fort Bullen qu'ils avaient pris aux Anglais; ils s'y étaient retranchés au moyen de fossés. Le gouverneur Rendall craignait que les Mandingues de la rive droite ne fissent alliance avec les naturels de la rive gauche, les gens de Combo, proches voisins de Sainte-Marie. Il demanda au capitaine Louvel d'aller canonner les Mandingues de la pointe de Bar, pour le tirer de cette position critique.

Louvel lui exposa qu'il ne pouvait pas commencer les hostilités avant d'avoir fait évacuer le comptoir d'Albréda, pour éviter les représailles des indigènes. Le gouverneur mit à sa disposition deux bâtiments de commerce, qui remontèrent avec la *Bordelaise* jusqu'à Albréda. Les journées du 8 et du 9 septembre furent employées à l'évacuation du comptoir : le résident Sallomon, les sieurs Hébérard et Pasnet, négociants, furent transportés à Sainte-Marie avec leurs marchandises.

Cette opération faite, Louvel commença ses préparatifs d'attaque. Il arma et équipa avec les moyens de la *Bordelaise* deux goélettes du commerce; il fit bastinguer un chaland, susceptible par son peu de tirant d'eau de s'approcher de terre, soit pour y opérer un débarquement, soit pour incendier les villages mandingues situés près du fleuve; ce chaland fut armé d'une pièce de campagne et de deux pierriers.

Malgré les pluies continuelles, les hommes de l'équipage de la *Bordelaise* faisaient ces préparatifs avec entrain et étaient en parfaite santé[1].

Le 14 septembre, à sept heures du soir, la *Bordelaise* appareilla de Sainte-Marie avec les trois petits bâtiments et mouilla à une demi-portée de canon de la pointe de Bar.

1. Louvel au gouverneur du Sénégal, 12 septembre 1831 (archives du ministère des Colonies, *Sénégal*, VI, 1, c). Cette lettre est citée en partie dans une lettre du gouverneur au ministre du 25 novembre 1832 (2 B 15, fol 56).

Digitized by Google

Le 15 septembre, à la pointe du jour, le calme et la violence du courant nous obligèrent à nous touer pour nous approcher des retranchements, où nous découvrimes une grande quantité de naturels, que nous supposâmes être au nombre de 1,800 à 2,000.

Désirant avoir une connaissance exacte des localités, je fus sonder moi-même cette partie de la côte, et j'assignai à chaque bâtiment la place où il devait s'embosser; je mouillai des bouées par neuf pieds d'eau dans la direction et à la distance nécessaires du village du roi, qu'on ne pouvait apercevoir que par la fumée qui sortait des cases, à cause de la grande quantité d'arbres qui bordent le fleuve dans cet endroit. Mon intention était de le canonner et incendier pendant la nuit.

A dix heures, étant de retour à bord et trouvant la *Bordelaise* dans une position convenable pour mitrailler les longs fossés creusés dans le sable où étaient retranchés les sujets du roi de Bar, je fis tirer à mitraille sur cette multitude d'indigènes qui se précipitèrent dans le plus grand désordre dans leur redoute, où ils éprouvèrent des pertes considérables. Le bruit de l'artillerie fit accourir de tous les points de la côte une foule de naturels armés, qui vinrent prendre poste dans les retranchements avec leurs camarades.

A onze heures et demie, je fis cesser le feu et diner les équipages.

A une heure, les deux petits bateaux qui m'avaient suivi, l'un commandé par M. Liscoat, élève de première classe, et le second par le nommé Lecroisez, officier marinier de la *Bordelaise,* prirent avec sang-froid et ordre les positions que je leur avais assignées à une encablure de terre. Pour attirer les naturels hors de leurs retranchements, je simulai vouloir opérer un débarquement, en expédiant le chaland armé en guerre et commandé par M. Jehanne, lieutenant de frégate auxiliaire, qui, avec la plus grande audace, se fit remorquer jusqu'à portée de pistolet du rivage, où il mouilla sous une grêle de balles; il était alors deux heures et demie après midi.

J'ordonnai aussitôt de commencer le feu qui, sans discontinuer, a duré jusqu'à quatre heures et demie, heure à laquelle j'ordonnai de reprendre le large, lorsque des cris partis du chaland m'annoncèrent que quelque événement venait d'y survenir. Effectivement, j'appris bientôt que le feu avait pris à un gargoussier; il y avait été communiqué par un coup de fusil tiré par un des noirs volontaires de Sainte-Marie. Peu d'instants après, M. Jehanne qui commandait ce chaland, cinq matelots de la *Bordelaise* et un des canonniers d'artillerie de marine de Gorée qui en composaient une partie de l'équipage furent transportés à bord, ayant reçu par cette explosion des blessures plus ou moins graves. Les premiers soins furent donnés sur-le-champ à ces malheureux par M. Leguionic, chirurgien

Digitized by Google

de la *Bordelaise*, et ils furent transportés à l'hôpital de Sainte-Marie où ils reçoivent tous les soins que l'on peut désirer.

Le premier pilote du fleuve avait été frappé mortellement par une balle en donnant la remorque au chaland; deux marins de la *Bordelaise* et le second pilote de la rivière avaient été blessés; mais il n'y avait pas eu de pertes à bord des deux goélettes qui étaient restées exposées pendant plus de deux heures au feu de 1,800 nègres bien retranchés. Ceux-ci avaient dû éprouver des pertes considérables, plus de 150 coups de canon à mitraille ayant été tirés sur les retranchements.

Avant la nuit close, on lança dix-huit projectiles incendiaires sur le village du roi de Bar, dont on vit bientôt une partie en proie aux flammes :

A dix heures du soir, je fis tirer une cinquantaine de coups de canon à boulets sur ce même village, ce qui a dû porter la désolation et le découragement parmi cette peuplade que le roi a forcée de se réunir à lui au moment de la récolte.

Je mis sous voiles le lendemain 16 à la pointe du jour et, avant de revenir au mouillage devant Sainte-Marie, je m'approchai à deux encablures des retranchements du roi de Bar que nous couvrîmes de nos boulets[1].

Le gouverneur Rendall, malade, n'avait pas pu prendre part à cette opération, mais il en avait suivi, avec sa longue-vue, toutes les péripéties. Il écrivit à Renault de Saint-Germain pour le remercier d'avoir si promptement envoyé la *Bordelaise* au secours de Sainte-Marie : l'arrivée de ce bâtiment avait tiré l'établissement anglais d'une position très critique. Il rendait témoignage à la bravoure du capitaine Louvel, de ses officiers et de ses hommes. Il se ferait un devoir et un plaisir de la signaler à son gouvernement. Il le priait de recommander Louvel au ministre de la Marine; il lui signalait la conduite de plusieurs autres officiers et les soins attentifs donnés jour et nuit aux blessés par le chirurgien Leguionic. Il ajoutait :

La faiblesse de notre garnison et le manque de discipline de notre milice nous ont empêchés jusqu'à présent d'entreprendre aucune

1. Rapport de Louvel au ministre de la Marine, 18 septembre 1831 (archives du ministère des Colonies, *Sénégal*, VI, 1, c).

Digitized by Google

opération sur le continent, et j'échangerais volontiers toute cette dernière troupe contre 200 de vos braves laptots du Sénégal[1].

La canonnade dirigée par la *Bordelaise* contre la pointe de Bar n'avait pas suffi à rassurer les Anglais. Le 18 septembre, Louvel écrivait à Hesse :

J'ai trouvé tout le monde dans la consternation, car avec la guerre ouverte avec le roi de Bar on craignait et *l'on craint encore* une rupture plus fâcheuse, c'est celle avec le roi de Combo, notre voisin. Les négociants *ont* une peur d'enfer; il n'y a ici que quatre-vingts soldats nègres commandés par trois officiers blancs. La milice que l'on exerce chaque soir n'est pas vigoureuse... Le gouverneur de Sainte-Marie demande à M. de Saint-Germain 200 laptots du Sénégal pour l'aider à reprendre la pointe de Bar, que les Mandingues lui ont enlevée[2].

Renault de Saint-Germain reçut le 27 septembre la lettre du gouverneur Rendall. Il fut certainement très frappé par l'allusion faite aux laptots : ces marins indigènes, qui montaient les embarcations du fleuve, formaient aussi une milice dont les gouverneurs du Sénégal s'étaient servis, plus d'une fois, dans leurs expéditions, pour renforcer les troupes régulières. Assurément, Rendall ne demandait pas formellement le secours de ces laptots. Mais il sembla à Renault de Saint-Germain que Louvel exprimait la pensée du gouverneur anglais ou remplissait une commission dans la lettre qu'il adressait au commandant de Gorée. Il se hâta d'organiser une expédition pour porter secours aux Anglais de Gambie.

Son intention première fut d'y envoyer, sous le commandement de quelques officiers, les 200 laptots auxquels Rendall avait fait allusion. Mais ces laptots témoignèrent de la répugnance pour cette expédition hors du Sénégal; pour les décider,

1. « From the weakness of our garnison and the want of discipline of our militia, we have hitherto been unable to undertake any land operation and I would gladly exchange the whole of the latter force for 200 of your brave Senegal laptots. » Cette phrase et sa traduction sont citées dans la lettre du gouverneur au ministre du 25 novembre 1832, déjà mentionnée. Une copie de la lettre de Rendall est aux archives du ministère des Colonies, *Sénégal*, VI, 1, c.

2. Ces passages de la lettre de Louvel à Hesse sont cités dans la lettre, déjà mentionnée, du gouverneur au ministre du 25 novembre 1832.

Digitized by Google

Renault de Saint-Germain offrit de les commander et ils acceptèrent. Le gouverneur n'hésita pas à prendre la responsabilité d'abandonner le poste qui lui avait été confié par le roi pour aller sauver la colonie anglaise de Sainte-Marie.

Pour transporter l'expédition, on affréta deux navires de commerce : la goélette la *Vigilante*, appartenant au sieur Briqueler, pour trente-six francs par jour, le brick le *Henry*, propriété du sieur Carpentier, moyennant cent vingt francs par jour.

Le capitaine Le Blanc, commandant l'artillerie, reçut l'ordre de s'embarquer sur le *Henry* avec tous les hommes susceptibles de faire du service actif et une batterie de six obusiers, pourvue des munitions et attirails nécessaires. Cet officier devait fournir des armes aux 220 laptots de l'expédition. En passant à Gorée, il y prendrait le lieutenant Bosson et le détachement d'artillerie en garnison dans cette île.

D'autres ordres d'embarquement furent donnés à deux lieutenants du 16e léger, MM. Caille et Travot, à deux chirurgiens, MM. Calvé et Bancal, au secrétaire-archiviste Kermorvant. Hesse étant tombé malade, le capitaine de port de Saint-Louis, Quesnel, fut désigné pour commander à sa place le brick le *Henry*[1]. Un hôpital fut installé à bord de ce bâtiment.

On embarqua des vivres. L'ordonnateur fit observer au gouverneur qu'il serait obligé de rendre aux Anglais les invitations qu'il recevrait et qu'il était nécessaire d'emporter quelques articles de luxe : 114 bouteilles de médoc, 46 de malaga, 90 de champagne, 50 de madère, 12 d'anisette, 10 jambons, 9 kilos de confitures, 37 kilos d'amandes, 10 kilos de chocolat, entre autres choses.

Le 1er octobre, Renault de Saint-Germain écrivit au gouverneur de Gambie :

J'espérais partir aujourd'hui pour la Gambie... Mais, malgré toute l'activité que la circonstance exigeait, les bâtiments destinés à vous porter du secours ne seront prêts que demain soir au plus tôt. L'expédition se compose de six officiers de différentes armes, vingt canonniers d'artillerie de marine, trente hommes d'infanterie européenne, deux cent vingt marins indigènes et une batterie de six obusiers. Ces

1. Ordres des 28 septembre, 1er et 2 octobre (archives du gouvernement général de l'Afrique occidentale française, A 17, fol. 30).

Digitized by Google

marins, toujours prêts à verser leur sang pour la cause du Sénégal, répugnaient à aller dans la Gambie; pour les décider, j'offris de les commander. J'ai appris avec la plus vive satisfaction l'assistance que le brick de S. M. la *Bordelaise* vous a donnée; j'étais assuré d'avance du zèle de son brave capitaine et de ses braves officiers. Je regrette que la saison malsaine, dont notre garnison est victime depuis quatre mois, me prive de disposer d'une force plus considérable; mais nous ferons nos efforts pour suppléer au nombre. Les Européens dispersés dans ces contrées barbares doivent ne former qu'une même nation lorsque leur existence est menacée. Puissent les nœuds qui lient la France et l'Angleterre être resserrés par l'union de leurs armes sur le sol de l'Afrique[1].

Le 4 octobre, le gouverneur prévint les chefs de service que, pendant son absence, il serait remplacé par le sous-commissaire de marine Buirette Saint-Hilaire, faisant fonction d'ordonnateur[2]. Il s'embarqua le même jour et, le 6 octobre au matin, la *Vigilante* et le *Henry* franchirent la barre du Sénégal. A Gorée, un troisième bâtiment, la goélette la *Franchise*, ayant à son bord une partie de la garnison de l'île, se joignit à l'expédition. Elle mouilla devant Sainte-Marie le 10 octobre.

Le gouverneur Rendall demanda à Renault de Saint-Germain de faire un débarquement sur la pointe de Bar pour reprendre le fort perdu et détruire plusieurs villages situés dans l'intérieur des terres. Le gouverneur du Sénégal estima qu'il était venu pour défendre Sainte-Marie de la destruction : « Prendre sans nécessité l'offensive pour une cause étrangère eût été blesser la dignité de la France, en échangeant un rôle de protection contre un rôle obséquieux. » Il offrit sa médiation pour la paix; il eut une entrevue avec les envoyés du roi de Bar; mais Rendall déclara qu'il ne traiterait de la paix qu'après la déposition de celui-ci.

Renault de Saint-Germain fit travailler les laptots à la construction d'une redoute et d'une palissade, qui avaient été commencées avant son arrivée par l'équipage de la *Bordelaise*, afin de mettre Sainte-Marie à l'abri d'une attaque de nuit.

Ce fut le seul travail fait par l'expédition, mais Renault de

1. Archives du gouvernement général de l'Afrique occidentale française, 3 B 54, fol. 3 v°.

2. Archives du gouvernement général de l'Afrique occidentale française, A 17, fol. 30 v°.

Digitized by Google

Saint-Germain jugea qu'elle avait produit une grande impression sur le roi de Bar et ses alliés. « L'assistance qui vient d'être fournie à une nation européenne », écrivit-il au ministre, « et qui n'avait pas eu d'exemple en Afrique, a donné aux peuples de la Gambie une haute idée de la puissance française; cette impression se répandra sur la côte et dans l'intérieur et produira un effet salutaire sur nos voisins turbulents du Sénégal[1]. »

Les secours demandés à Sierra-Leone étant arrivés, Renault de Saint-Germain considéra sa mission de protection comme terminée. Il invita le capitaine Louvel à rester dans la Gambie jusqu'à la conclusion de la paix, pour protéger le comptoir d'Albréda que les Mandingues avaient d'ailleurs respecté, et lui ordonna de garder désormais la plus stricte neutralité. Il lui recommanda de rester à son mouillage « tant pour être en vue de la résidence du roi de Bar, sur qui la présence d'un bâtiment de guerre produira un effet salutaire, que pour éviter quelque acte de représailles de sa part qui vous forcerait à agir hostilement[2] ». Le lieutenant Caille, qui avait commandé Albréda et qui était connu et aimé des naturels, reçut l'ordre de rester à Sainte-Marie pour surveiller les intérêts du comptoir français. Il prêterait ses bons offices au gouverneur anglais en cas de négociations avec les indigènes, si une demande lui était faite, mais il lui était expressément recommandé de ne jamais prendre l'initiative[3].

Renault de Saint-Germain remit aux Anglais deux obusiers de montagne avec leurs munitions; puis l'expédition quitta la Gambie le 3 novembre et arriva à Gorée le lendemain[4].

En plus de ses instructions écrites, le lieutenant Caille avait certainement reçu l'ordre d'observer les événements et d'en rendre compte. Il fut témoin de faits très intéressants.

Le 10 novembre, une flotte anglaise composée de deux navires, d'une goélette et de dix petits bâtiments, ayant à bord 400 hommes de débarquement, se dirigea vers la pointe de Bar; quatre autres bâtiments, portant 150 hommes, allèrent mouiller à l'ouest de l'île aux Chiens, vis-à-vis du village de Toubab-Colom.

1. Lettre du 26 octobre 1831 (2 B 14, fol. 162).
2. Lettre du 2 novembre 1831 (3 B 34, fol. 102).
3. Ordre du 2 novembre 1831 (A 17, fol. 32 v°).
4. Gouverneur au ministre, 5 novembre 1831 (2 B 14, fol. 162 v°).

Digitized by Google

Le 11 novembre, vers onze heures du matin, le principal corps de débarquement fut mis à terre et, après une fusillade qui dura une heure et demie, il força les Mandingues à quitter leurs retranchements et s'empara de la pointe de Bar. Les Mandingues ne cédèrent le terrain que pas à pas et les Anglais eurent, en cette affaire, sept morts et cinquante-deux blessés.

Le second détachement avait débarqué à huit heures. A peine à terre, il avait été chargé par les Mandingues, mis en déroute et forcé de se rembarquer en désordre ; ses pertes avaient été de six morts et huit blessés.

Les cinq jours qui suivirent, du 12 au 16 novembre, les Anglais se fortifièrent et firent des préparatifs pour attaquer le village de Yanéou, résidence du roi de Bar, notamment en coupant le mil jusqu'à 200 mètres du village. De leur côté, les Mandingues creusèrent un fossé autour de ce village et firent dans l'intérieur « des excavations communicatives ». Ils retirèrent la paille qui couvrait les cases, pour éviter qu'elles ne fussent incendiées par des projectiles inflammables.

Le 17 novembre, à huit heures du matin, les Anglais partent de la pointe de Bar pour attaquer le village de Yanéou, avec une colonne de 450 hommes et six pièces de canon ; rendus à 200 mètres du village, l'affaire s'engage. Après une heure et quart de combat, les Mandingues sortent de leurs retranchements, cernent les Anglais à droite et à gauche, les mettent en fuite et les poursuivent jusqu'à 100 mètres des retranchements de la pointe de Bar. Dans cette affaire les Mandingues se sont battus comme de vieilles troupes européennes et les Anglais ont laissé sur le champ de bataille une pièce de canon, nos deux obusiers, quatorze morts et soixante-sept blessés. La perte des Mandingues n'est pas connue[1].

Quelques jours après cet événement, la *Bordelaise*, rappelée par le capitaine de vaisseau Brou, commandant la station extérieure d'Afrique, revint à Gorée et y ramena le lieutenant Caille. Instruit par lui de ce qui s'était passé, Hesse se hâta d'en aviser le gouverneur et pria Brou d'envoyer un bâtiment en Gambie pour remplacer la *Bordelaise*[2]. Le commandant de la station extérieure y expédia le brick le *d'Assas*, commandé

1. Rapport de Caille au gouverneur du Sénégal, 20 novembre 1831 (archives du ministère des Colonies, *Sénégal*, IV, 2, b).

2. Commandant de Gorée au gouverneur, 27 novembre 1831 (4 B 5, fol. 281).

Digitized by Google

par le capitaine Pujol, porteur d'offres de protection et de médiation.

Après la malheureuse affaire de la pointe de Bar, le gouverneur Rendall avait écrit à Renault de Saint-Germain pour lui demander deux pièces de campagne de 12. Mais il n'en existait pas de ce calibre au Sénégal; les quatre obusiers ramenés de Sainte-Marie étaient les seules pièces de cette espèce qui restaient dans la colonie. Ils étaient indispensables en une saison où le mauvais état de la barre exposait les navires à échouer et à être pillés par les naturels; il fallait aussi être en état de châtier sévèrement les Maures s'ils voulaient s'opposer à la traite de la gomme. « Si toutefois Sainte-Marie était menacée d'une attaque », ajoutait Saint-Germain, « vous me trouverez toujours disposé, sur votre demande, à lui porter secours. Je ne resterai jamais indifférent au sort de cet établissement[1]. »

Mais les craintes du gouverneur anglais s'étaient calmées. Il écrivit à Brou :

Les affaires de Gambie ne nous donnent dans ce moment aucun sujet d'alarmes immédiates pour le salut de l'établissement, mais si les secours d'Angleterre se font encore attendre, ou si nos troupes éprouvent un revers de fortune, il est probable que tous les naturels qui nous entourent entreront dans la ligue formée contre nous et notre position deviendra alors très critique... Le peuple de Combo est en ce moment assemblé en grande palabre et je ne doute pas que le résultat de leur délibération ne soit une déclaration formelle pour ou contre nous : dans ce dernier cas, je serai obligé de solliciter l'assistance ultérieure de vos forces navales, envers lesquelles cet établissement est déjà si redevable. La présence d'un bâtiment de guerre dans notre port a toujours une puissante influence sur les naturels et je ne doute pas que la présence du *d'Assas* n'ait produit un effet favorable sur l'assemblée de Combo[2].

Les affaires s'arrangèrent et, le 8 janvier 1832, Rendall annonça au gouverneur du Sénégal qu'il avait conclu la paix avec le peuple de Bar. « Je fais des vœux pour qu'elle soit durable », lui répondit Renault de Saint-Germain, « et qu'elle soit une source de prospérité pour une colonie à laquelle je ne ces-

1. Lettre du 7 décembre 1831 (3 B 54, fol. 4).
2. Lettre sans date, probablement vers le 15 décembre. Copie de la traduction aux archives du ministère des Colonies, *Sénégal*, IV, 2, b.

Digitized by Google

serai jamais de prendre un vif intérêt[1]. » Les deux obusiers français, prêtés aux Anglais et perdus par eux, furent restitués par les Mandingues et renvoyés au Sénégal[2].

Après la conclusion de la paix entre les Anglais et les indigènes, les trois négociants français d'Albréda purent regagner ce comptoir.

Voyant la guerre se prolonger, ils avaient demandé à Renault de Saint-Germain, pendant son séjour en Gambie, l'autorisation d'y rentrer. Le gouverneur leur fit observer qu'ils courraient le risque d'être pillés par les Mandingues, en représailles des coups de canon tirés par la *Bordelaise*. D'autre part, Rendall déclara que, s'ils retournaient, ils pourraient vendre des armes et des munitions de guerre aux indigènes. Il ajouta « que le rétablissement de notre pavillon à Albréda était dû à une erreur d'un de ses prédécesseurs[3] ». Sans entrer dans une discussion sur ce point, le gouverneur du Sénégal refusa l'autorisation demandée.

Il parut au résident Sallomon que les Anglais voulaient profiter de l'évacuation du comptoir français pour en empêcher le rétablissement. Il écrivit à Hesse, qui envoya sa lettre au gouverneur du Sénégal :

Elle prouve que si la guerre des Anglais avec les Mandingues nous a mis dans la fâcheuse nécessité d'évacuer notre comptoir d'Albréda, nous ne pouvons espérer y retourner qu'alors que la paix sera rétablie entre ces peuples et encore, dans l'hypothèse d'un accommodement, on nous contestera le droit de rehisser un pavillon que nous n'aurons amené que pour une cause étrangère à la nôtre. S'il en était ainsi, comme tout porte à le croire, on reconnaîtrait bien mal les éminents services que la présence de nos couleurs a rendus en Gambie, aussi bien que la protection que vous avez si généreusement accordée aux Anglais[4].

Les négociants français adressèrent de nouvelles réclamations au commandant du brick le *d'Assas*. Celui-ci les transmit

1. Lettre du 27 février 1832 (3 B 54, fol. 4 v°). La lettre de Rendall à Renault de Saint-Germain n'a pas été conservée.
2. Gouverneur au ministre, 3 février 1832 (2 B 14, fol. 184).
3. Gouverneur au ministre, 28 décembre 1831 (2 B 14, fol 174).
4. Lettre du 8 décembre 1831 (4 B 5, fol. 282).

Digitized by Google

au gouverneur Rendall, qui persista dans son refus de les laisser rentrer à Albréda, pour les raisons qu'il avait exposées à Renault de Saint-Germain.

La paix étant enfin conclue, Rendall informa le gouverneur du Sénégal qu'il avait permis aux traitants français de retourner à Albréda. Renault de Saint-Germain lui répondit :

J'ai à regretter de ne pouvoir laisser sans observation un passage de votre lettre relatif au retour des négociants français à Albréda. Le droit de permettre comporte celui de défendre et vous reconnaitrez facilement avec moi qu'aucune autorité étrangère n'a de titre pour empêcher des Français de résider dans un lieu où flotte le pavillon de leur nation. C'est dans l'intérêt de votre établissement aussi bien que dans le leur que je leur ai fait défense de retourner à Albréda durant la guerre. Le gouverneur de Sierra-Leone ayant parlé dans une lettre « d'un individu s'intitulant lui-même résident français d'Albréda », je dois supposer que la nomination de M. Sallomon à cette résidence ne vous a pas été officiellement notifiée et je répare ici cette omission[1].

Ainsi, à peine le danger passé, les tracasseries au sujet d'Albréda recommençaient de la part des Anglais.

*
* *

Les gouvernements de Paris et de Londres furent informés des événements de Gambie. Le 7 septembre 1831, Renault de Saint-Germain rendit compte au ministre de la Marine, l'amiral de Rigny, de l'envoi de la *Bordelaise* à Sainte-Marie et lui exposa les motifs de sa décision :

J'ai pensé que les Européens dispersés en Afrique au milieu de peuples barbares devaient se considérer comme une seule nation, lorsque leur existence est menacée... Une saine politique vient d'ailleurs se joindre ici à un sentiment généreux. Les Européens n'imposent aux hordes sauvages dont ils sont environnés que par l'impression de leur supériorité; mais elle est toute morale et ne saurait résister au nombre. Si une funeste expérience venait à démontrer cette vérité, nos possessions seraient en danger d'être attaquées par des peuples naturellement enclins au pillage et enhardis par l'exemple

1. Lettre du 27 février 1832 (3 B 54, fol. 4 v°).

Digitized by Google

d'un succès. Toutefois, la sécurité du comptoir français d'Albréda pouvait être compromise par l'assistance donnée aux Anglais et rendait la question complexe. Je l'ai soumise au Conseil, auquel j'ai adjoint plusieurs négociants qui trafiquent dans la Gambie. L'envoi d'un secours a été unanimement adopté[1]. En effet, il n'est pas probable que notre neutralité préservât cet établissement du pillage, si les Mandingues étaient vainqueurs des Anglais. Ces peuples, ivres d'un succès sur des Européens, eussent ravagé une bourgade sans défense, et suivant toute vraisemblance le salut de cette possession dépend de celui de Sainte-Marie[2].

Le 29 septembre, en envoyant au ministre la copie des rapports du capitaine Louvel et de deux lettres du gouverneur anglais, Renault de Saint-Germain lui expliquait ainsi la situation qui motivait son intervention :

Vous jugerez du danger qui menace Sainte-Marie par la description sommaire que je vais tracer des localités d'après des renseignements qui m'ont été fournis. L'île où cette ville est située n'est séparée de la rive gauche de la Gambie que par un bras très étroit et guéable sur environ deux lieues d'étendue. La *Bordelaise* et les autres bâtiments embossés aux deux extrémités de ce bras ne peuvent opposer une résistance efficace à un passage de nuit effectué dans le milieu. La garnison, composée de quatre-vingts soldats noirs, et la milice seraient une faible barrière pour repousser plusieurs milliers d'ennemis. J'ai cru devoir achever l'œuvre d'humanité déjà commencée et mettre Sainte-Marie à l'abri de la catastrophe qui la menace.

Il aurait pu borner la mission de la *Bordelaise* à la protection d'Albréda.

Si je me fusse contenté de sauver à bord du brick les personnes et les marchandises, Albréda eût été exposée au même danger qui peut la menacer actuellement et des Français eussent donné le honteux spectacle de laisser froidement égorger à leur vue une population amie, dans l'espoir chimérique d'épargner trois misérables ma-

1. Le procès-verbal de cette séance du Conseil de gouvernement et d'administration n'a malheureusement pas été conservé; dans le registre de cette époque il y a six feuillets en blanc, entre la séance du 11 août et celle du 17 novembre 1831.

2. 2 B 14, fol. 149 v°-150.

Digitized by Google

sures. J'ai pris conseil de l'honneur de la nation et j'ai la conscience de l'avoir envisagé sous le seul aspect qui fût digne d'elle; j'ai celle aussi, Monsieur le Ministre, que ce n'est pas de vous, qui avez généreusement secouru un peuple en détresse, que j'ai un blâme à redouter[1].

Cette allusion à la bataille de Navarin ne devait, sans doute, pas déplaire à l'amiral de Rigny.

Le 26 octobre, le gouverneur écrivit au ministre, de Sainte-Marie, pour lui rendre compte de son attitude et de l'effet produit sur les indigènes par la présence de l'expédition française[2].

Après la réception de ces lettres au ministère de la Marine, plusieurs mois passèrent sans y apporter d'autres nouvelles du Sénégal. Au commencement du mois de mars 1832, on n'y avait pas reçu la lettre du 5 novembre 1831 par laquelle Renault de Saint-Germain annonçait son retour à Gorée. Le 9 mars, le comte de Rigny se décida à envoyer au gouverneur du Sénégal les félicitations du gouvernement anglais.

Le gouverneur Rendall avait, en effet, rendu compte, le 28 octobre, au secrétaire d'État des Colonies, des événements survenus en Gambie. Il faisait un grand éloge du capitaine et de l'équipage de la *Bordelaise :*

J'espère que Lord Granville voudra bien signaler au gouvernement français leur conduite distinguée, de manière à leur assurer la récompense qu'ils méritent si bien. Je suis parfaitement convaincu que l'arrivée de la *Bordelaise* et son intervention active ont sauvé cet établissement des accidents les plus désastreux.

L'intervention de Renault de Saint-Germain était appréciée en des termes non moins élogieux :

S. E. le gouverneur du Sénégal ayant reçu la nouvelle, par le capitaine Louvel et par un négociant français qui avait visité cet établissement, de la position critique dans laquelle nous nous trouvions, prit sur-le-champ la résolution de nous envoyer tous les soldats disponibles des garnisons du Sénégal et de Gorée dont il pouvait se passer et 200 des matelots libres ou laptots du Sénégal. Ces derniers refusant de se mettre en mouvement sans le gouverneur, celui-ci, avec une bonté sans pareille, résolut de s'embarquer. Il arriva à Sainte-Marie, le 10 du courant, avec huit officiers, quarante-cinq

1. 2 B 14, fol. 156.
2. *Ibid.*, fol. 162.

Digitized by Google

soldats européens (de l'artillerie et de l'infanterie) et 200 laptots. Je suis persuadé que l'arrivée de ces forces a beaucoup contribué à étouffer les intrigues qui s'agitaient dans le pays pour lever des troupes contre nous, ayant depuis reçu des messages de plusieurs chefs qui me donnent des assurances de leur amitié.

C'est cette lettre de Rendall dont Lord Granville, ambassadeur d'Angleterre à Paris, adressa copie au président du Conseil Casimir Périer le 7 janvier 1832. Il ajoutait :

Je suis chargé d'exprimer par Votre Excellence au roi des Français la vive reconnaissance du roi mon maître pour la coopération amicale des autorités françaises, civiles, militaires et navales, à seconder le lieutenant-gouverneur Rendall dans ses efforts pour rétablir la tranquillité dans l'établissement de Bathurst. Malheureusement, le lieutenant-gouverneur de Bathurst a omis de communiquer les noms des officiers et gens de l'équipage dont j'ai été chargé de signaler de cette manière la bonne conduite à Votre Excellence, à l'exception du nom du capitaine Louvel, et, par cette omission, je suis obligé de les comprendre tous dans l'expression générale des éloges qu'en fait Sa Majesté.

Le ministre de la Marine transmit, le 9 mars 1832, les copies de ces deux lettres au gouverneur du Sénégal et, en réponse à ses lettres des mois de septembre et d'octobre précédents, il donna une pleine approbation à sa conduite :

Je n'ai pu qu'applaudir à la détermination que vous avez adoptée dans cette circonstance; je n'ai également que des éloges à donner à la juste mesure dans laquelle vous vous êtes tenu vis-à-vis des indigènes, tout en protégeant contre eux la possession anglaise au secours de laquelle vous étiez appelé.

Le 3 février 1832, Renault de Saint-Germain adressa au ministre le compte des dépenses de l'expédition en Gambie : elles s'élevaient à près de 40,000 francs, exactement 39,574 fr. 94[1]. Dans ce total, l'affrètement des trois navires figurait pour 9,348 francs, la solde des laptots pour 11,971 francs, les vivres et combustibles de toute espèce pour 15,746 francs. Le gouverneur du Sénégal était convaincu que ces dépenses seraient remboursées par les Anglais.

1. 2 B 14, fol. 182 v°.

Digitized by Google

Il fondait cette conviction sur un passage de la lettre que le gouverneur Rendall lui avait écrite le 17 septembre :

Il est probable que la grande consommation de munitions mettra le capitaine Louvel dans la nécessité d'envoyer chercher des boulets à Gorée, les nôtres n'étant pas du même calibre. Je suis persuadé que Votre Excellence sanctionnera toute demande que les circonstances l'obligeront de faire et Elle peut être assurée que mon gouvernement s'empressera de rembourser cette dette, ainsi que toutes celles que vos nobles efforts pour notre cause lui feront contracter[1].

Dans la lettre qu'il avait adressée de Gambie au ministre, le 26 octobre, Renault de Saint-Germain annonçait qu'il enverrait le compte des dépenses de l'expédition après son retour au Sénégal, et il ajoutait : « C'est pour l'Angleterre une dette d'honneur; vous aurez d'ailleurs remarqué que le gouverneur de Sainte-Marie a pris, au nom de son gouvernement, l'engagement que tous les frais seraient remboursés. »

Le ministre de la Marine approuva l'opinion du gouverneur du Sénégal. Il invita le ministre des Affaires étrangères à demander au gouvernement anglais le remboursement des dépenses faites en Gambie et à solliciter une distinction honorifique pour Renault de Saint-Germain[2]. A cet effet, Sébastiani adressa une note à l'ambassadeur d'Angleterre le 26 juin.

Le gouvernement anglais refusa et le remboursement des dépenses et la distinction honorifique demandée par le gouverneur du Sénégal, tout en renouvelant ses remerciements :

Le gouvernement de Sa Majesté, écrivait Lord Granville le 19 août, reconnaît l'importance des services rendus à la colonie de Bathurst et c'est avec une satisfaction sincère que, par mon entremise, il en adresse ses remerciements au gouvernement français.

Si la *Bordelaise* eût été expédiée du Sénégal uniquement dans l'objet de secourir la colonie anglaise, mon gouvernement, quoique sans s'attendre à ce qu'une demande pécuniaire de cette nature lui fût présentée, n'aurait fait aucune objection sur la somme réclamée. Mais il paraît que ce bâtiment est parti autant pour la protection du

1. « Your Excellency may rest assured that my Government will be most happy to repay that, as well as any other obligation your noble exertions in our behalf may lay in under. » Lettre précédemment citée.

2. Il fut promu officier de la Légion d'honneur le 31 juillet 1832 (archives administratives du ministère de la Guerre).

Digitized by Google

comptoir français d'Albréda que pour le secours de Bathurst, et je dois faire remarquer à Votre Excellence que, dans l'accomplissement de cette mission et avec cet esprit de réciprocité qu'un commun danger fait naitre, quoique les intérêts puissent être différents sous d'autres points, le lieutenant-gouverneur anglais Rendall a fourni avec empressement au commandant de la *Bordelaise* des navires pour y transporter les effets des marchands français d'Albréda. Le gouvernement de Sa Majesté n'a fait aucune demande de remboursement pour cette assistance et jamais il n'a eu l'intention de le faire. Néanmoins, si le gouvernement français croit ne pouvoir renoncer à une réclamation qui, à ce qu'il semble, intéresse autant sa propre factorerie que la colonie anglaise, je ne doute point que Votre Excellence n'admette *a fortiori* le droit de mon gouvernement d'élever une contre-réclamation pour les dépenses qui ont été faites par le lieutenant-gouverneur Rendall uniquement pour secourir les marchands français d'Albréda.

Dans une seconde note, en date du 21 août, Granville expliquait que son gouvernement ne s'était cru autorisé à conférer un témoignage spécial de sa satisfaction qu'aux officiers particulièrement recommandés par le lieutenant-gouverneur Rendall. Il était persuadé que le gouverneur du Sénégal ne verrait dans ce fait « rien de disproportionné ou qui indique une faute d'appréciation de l'importance de ses services en faveur de la colonie anglaise; mais qu'il trouvera dans l'expression des remerciements du gouvernement anglais une reconnaisssance aussi parfaite des services utiles qu'il a rendus et de l'habileté qu'il a déployée que dans une distinction plus réelle ».

Le ministre des Affaires étrangères envoya ces deux lettres de l'ambassadeur d'Angleterre au ministre de la Marine. Celui-ci en fut, à bon droit, étonné.

On savait au ministère de la Marine que, par les ordres du gouverneur Rendall, deux bâtiments de commerce avaient été employés, pendant deux jours, à transporter d'Albréda à Sainte-Marie trois négociants français et leurs marchandises. Quelle disproportion entre cette opération et l'expédition dirigée par Renault de Saint-Germain! Or, de cette expédition, Lord Granville ne disait rien; il ne parlait que de la mission de la *Bordelaise*, au sujet de laquelle aucune réclamation pécuniaire n'était formulée.

J'ajouterai, écrivait le comte de Rigny au ministre des Affaires

Digitized by Google

étrangères, que, dans une lettre écrite en septembre 1831 au gouverneur du Sénégal, M. le gouverneur Rendall s'exprimait en des termes qui n'ont dû laisser au premier aucun doute sur la rentrée ultérieure des avances qu'imposait à la colonie française l'assistance donnée par celle-ci à ses voisins, et dès lors l'étonnement qu'affecte le gouvernement anglais de recevoir la réclamation actuelle paraît lui-même inexplicable.

Le 12 septembre, le ministre de la Marine envoya au gouverneur du Sénégal la copie des deux lettres de l'ambassadeur d'Angleterre et de celle qu'il venait d'adresser au ministre des Affaires étrangères :

Vous y verrez : 1° que, par des considérations dont il espère que vous apprécierez le mérite, le gouvernement anglais, en rendant de nouveau hommage à la conduite que vous avez tenue dans l'affaire de Sainte-Marie, ne croit pas pouvoir accueillir la demande que je lui avais faite, à cette occasion, d'une distinction honorifique en votre faveur; 2° que le cabinet de Londres oppose à la revendication du montant des dépenses effectuées par le Sénégal à cette occasion une compensation résultant des dépenses faites d'un autre côté par l'établissement anglais pour transporter à Sainte-Marie les négociants d'Albréda.

Cette dépêche et ses annexes parvinrent au Sénégal le 16 novembre. Le 25, Renault de Saint-Germain y répondit longuement[1]. « Le gouvernement britannique », écrivait-il, « paraît avoir une connaissance peu exacte des faits. » Le gouverneur du Sénégal en faisait un exposé complet, citant des passages de ses précédentes lettres et de celles qu'il avait reçues du lieutenant de vaisseau Louvel et du gouverneur Rendall.

Le principal objet de la mission de la *Bordelaise* avait été de préserver Bathurst de la ruine qui la menaçait.

Si les négociants français se fussent crus menacés dans leur résidence, ils n'eussent point attendu l'arrivée de la *Bordelaise* pour évacuer le comptoir. Ce sont les actes d'hostilité projetés par le capitaine français dans le seul but de secourir Sainte-Marie qui ont nécessité l'évacuation. Voilà la position des faits bien établie. D'un côté, paix et sécurité; de l'autre, péril imminent; offre d'assistance, acceptation; de là, communauté de danger pour le comptoir français. Si

1. 2 B 15, fol. 55 v°-59. La lettre originale est aux archives du ministère des Colonies, *Sénégal*, IV, 2, b.

Digitized by Google

cette communauté a existé, pour quelle cause a-t-elle été provoquée?

Relativement à la compensation des frais, le gouvernement britannique opposait à une dépense de près de 40,000 francs le prix de location de deux bâtiments employés pendant deux jours à l'évacuation d'Albréda, « prix qui ne saurait guère excéder la somme de 160 francs, si l'on prend pour base celui d'usage au Sénégal : un navire de cinquante à soixante tonneaux y est loué à raison de 40 francs par jour ». Le gouvernement anglais gardant « un silence absolu » sur l'expédition dirigée par le gouverneur du Sénégal, « sa réticence est-elle l'effet d'une méprise ou d'une intention »?

S'il a voulu donner à entendre qu'il rejetait la réclamation, on ne saurait y assigner que l'un de ces deux motifs : il aurait considéré l'expédition, ou comme n'ayant pas été formellement appelée, ou, n'ayant pas rempli le but pour lequel elle l'avait été, comme inutile... En admettant qu'il n'y ait pas eu demande de secours, mais secours spontané, la question se réduirait à savoir si l'obligé est affranchi de la dette, ou si la dette n'en est que plus sacrée.

L'expédition a-t-elle été inutile, puisqu'elle n'a pas contribué à reprendre la pointe de Bar? Les peuples de Gambie, ligués contre les Anglais, pouvaient réunir une force de 10,000 à 12,000 hommes. S'ils avaient fait une attaque de nuit, les 200 laptots et 50 Français étaient voués à une mort certaine.

Aussi, comme il s'agissait de la défense d'une cause étrangère, je ne voulus pas d'une obéissance passive dans les officiers qui devaient m'accompagner; en leur présentant la chance de succès, je leur exposai celle du danger et fis un appel à leur libre consentement. Il n'est pas besoin de dire que tous acceptèrent sans hésiter : ils furent s'asseoir avec résolution sur la mine qui fumait sous Bathurst, espérant de l'éteindre ou résignés à s'ensevelir sous les ruines qu'elle eût soulevées...

La chance favorable échut à l'expédition; Bathurst fut sauvée... Le service rendu par l'expédition à l'établissement de Sainte-Marie y fut justement apprécié jusqu'à ce qu'une basse intrigue, dont le gouverneur fut la dupe, vint en diminuer le mérite à ses yeux. Le 1er mars, M. Rendall s'exprimait ainsi : « Je ne pourrai jamais oublier la loyauté et la franchise avec lesquelles vous êtes venu au secours de cet établissement à l'heure du péril... »

Digitized by Google

Tels furent les sentiments du gouverneur anglais et, je puis ajouter, ceux de tous les officiers et de la population entière de Bathurst à l'égard du service rendu par l'expédition partie de Saint-Louis, et les expressions les plus énergiques de la langue anglaise étaient employées sur les lieux pour témoigner leur reconnaissance.

Je ne quitterai pas un sujet dont le caractère n'eût jamais dû dégénérer en un triste débat de compte courant sans vous offrir, Monsieur le Ministre, mes plus sincères remerciements pour le nouveau témoignage de bienveillance que vous m'avez donné. Dans ce que j'ai fait, j'ai vu un devoir d'humanité à remplir, n'ayant attendu d'autre récompense que l'approbation de mon gouvernement et de ma conscience.

Après avoir reçu cette lettre, le ministre de la Marine fit-il adresser une nouvelle demande au gouvernement anglais? Réussit-il à obtenir le remboursement des frais de l'expédition de secours? Il est probable que, s'il présenta une seconde requête, elle ne fut pas mieux accueillie que la première. En cas de succès, il semble certain que le ministre en aurait avisé le gouverneur du Sénégal. Or, dans la correspondance échangée entre eux postérieurement à la lettre du 25 novembre 1832, il n'est plus question de l'expédition de Gambie.

*
* *

Si Renault de Saint-Germain éprouva une déception en n'obtenant pas du gouvernement anglais une distinction honorifique, il fut aussi très vivement affecté par les articles parus dans deux journaux français.

Le *Temps* du 27 mars 1832 publiait, dans les faits divers, le récit suivant :

Une lettre du Sénégal annonce qu'un comptoir de la factorerie anglaise étant sur le point de tomber au pouvoir des naturels du pays, un agent européen vint demander du secours au gouverneur français, qui aussitôt expédia deux pièces de campagne avec un détachement au secours des Anglais. L'expédition, conduite par le capitaine Le Blanc (de Brest, infanterie de marine), a fait un grand ravage dans les rangs des assaillants qui se sont retirés dans l'intérieur des terres. Deux canonniers ayant été tués dans ce combat, les Anglais leur ont rendu les honneurs militaires avec une pompe extraordinaire. Cette affaire a été dirigée avec habileté et beaucoup de sang-froid par le capitaine Le Blanc et M. Bosson, lieutenant d'artillerie.

Digitized by Google

Ces deux officiers faisaient effectivement partie de l'expédition commandée par Renault de Saint-Germain : c'est le seul fait exact qui soit contenu dans ce récit fantaisiste. Le gouverneur, les officiers de l'expédition, le capitaine Le Blanc lui-même en furent « amèrement affligés » et le jugèrent fabriqué par « la plus basse méchanceté ».

Cet article du *Temps* fut l'occasion d'un second article, paru dans le journal *le Finistère* le 11 septembre 1832. Dans ce libelle, comme l'appelait Renault de Saint-Germain, était citée une lettre écrite par une personne de Bathurst. Aussi le gouverneur du Sénégal envoya-t-il une copie de cet article à Rendall :

Les expressions qui s'y rencontrent (dans cette lettre) diffèrent tellement des sentiments que Votre Excellence, les officiers de votre garnison et toute la population de Bathurst ont si souvent manifestés, que je crois de mon devoir de vous prier de me faire connaitre si ces expressions peignent seulement la pensée d'un individu isolé ou si elle a été depuis partagée par la généralité[1].

Je n'ai pas pu retrouver cet article, qui, au dire de Renault de Saint-Germain, contenait contre lui une calomnie dont les tribunaux feraient justice. Mais, dans sa réponse à Renault de Saint-Germain, le gouverneur Rendall en cite une phrase : « C'est à M. Louvel, à ses officiers et à son équipage *seulement* que nous devons de la reconnaissance. » Il lui expose que l'article du *Temps* avait été envoyé du Sénégal à quelques marchands de Gambie et que ceux-ci avaient été invités à rectifier les faits, en rendant au capitaine Louvel et à la *Bordelaise* l'hommage de reconnaissance qui leur était dû ; mais le sens de leur réponse avait été dénaturé[2].

Les négociants de Gambie avaient, en effet, beaucoup de reconnaissance envers Louvel et, pour la lui témoigner, ils avaient souscrit une somme de 100 guinées afin de lui acheter une épée. Le 3 septembre 1832, M. Jeffcott, chef du service judiciaire des colonies de Sierra-Leone et de Gambie, étant de passage à Paris, à l'hôtel Meurice, écrivit au ministre de la

1. Lettre du 2 décembre 1832 (3 B 54, fol. 7).

2. Lettre particulière de Rendall à Renault de Saint-Germain, 22 décembre 1832. — Le gouverneur eut soin d'en faire enregistrer le texte anglais au bureau de l'Inspection (archives du gouvernement général de l'Afrique occidentale française, A 44, fol. 87 v°), mesure heureuse qui en a assuré la conservation; la lettre originale n'existe plus.

Digitized by Google

Marine pour lui demander l'adresse de Louvel, « afin d'être fixé sur la forme de l'épée et la nature des emblèmes qu'il voudrait qu'on y gravât ». Le ministre répondit le lendemain que le lieutenant de vaisseau Louvel était encore en Afrique, d'où il ne reviendrait pas avant six mois au plus tôt[1].

Mais, s'ils étaient reconnaissants envers le lieutenant de vaisseau Louvel, les négociants de Gambie ne méconnaissaient pas les services rendus par Renault de Saint-Germain. Ayant lu les calomnies publiées contre lui par le *Finistère*, ils saisirent cette occasion pour affirmer qu'ils lui étaient profondément reconnaissants pour les services très importants rendus à Sainte-Marie dans un moment d'extrême danger. Ils affirmèrent que les motifs qui avaient poussé M. de Saint-Germain à leur porter secours étaient nobles et désintéressés. Ils rédigèrent une adresse dans laquelle ils rappelaient brièvement les faits. Le gouverneur Saint-Germain, informé du danger que courait Sainte-Marie, avait aussitôt envoyé le brick la *Bordelaise*. Il avait ensuite rassemblé les officiers et les soldats que pouvaient fournir Saint-Louis et Gorée; mais, les jugeant trop peu nombreux, il avait fait appel aux laptots. Ceux-ci, refusant de s'embarquer pour la Gambie, il s'était mis à leur tête. Pour sauver un établissement européen du pillage, Saint-Germain et ses officiers avaient bravé la saison insalubre. Ils y étaient restés jusqu'à l'arrivée des renforts de Sierra-Leone. Qu'ils n'aient pas pris l'offensive contre les Mandingues, on peut le regretter; mais il faut reconnaître que la politique qui dicta au gouverneur Saint-Germain son abstention était sage. Tout en rendant justice aux efforts extraordinaires du capitaine Louvel, de ses officiers et de ses marins, il ne faut pas être injuste envers les autres; aussi les négociants terminaient-ils leur adresse en offrant leur sincère tribut de gratitude au gouverneur et aux braves officiers et soldats qui l'avaient accompagné dans son expédition.

Cette adresse, signée de dix-sept noms, fut transmise par le gouverneur Rendall à Renault de Saint-Germain le 20 décembre 1832. Dans cette lettre officielle, il l'assure que les sentiments de gratitude et de respect à son égard n'ont pas changé. L'adresse rédigée par les principaux négociants de la colonie prouve qu'ils apprécient à leur juste prix ses efforts nobles et

1. Archives du ministère des Colonies, *Sénégal*, VI, 1, c.

Digitized by Google

désintéressés. Le caractère de Renault de Saint-Germain est trop élevé pour être ému par les attaques méchantes d'écrivains anonymes; il est seulement très regrettable que leurs mensonges aient pu lui donner, pour un moment, l'idée douloureuse que les Anglais de Gambie avaient oublié la dette de reconnaissance qu'ils avaient envers le gouverneur du Sénégal, ses officiers de terre et de mer et ses braves soldats[1].

Ces manifestations durent plaire à Renault de Saint-Germain et lui faire oublier le libelle publié par le *Finistère*.

Qu'aurait-il pensé, lui à qui le gouvernement anglais avait refusé une distinction honorifiqne, s'il avait appris qu'on en demandait une pour le chirurgien anglais qui avait visité les blessés de la *Bordelaise?* Le 14 août 1833, Talleyrand, ambassadeur à Londres, écrivait au comte de Rigny :

M. Tebbs, médecin de la colonie anglaise de Gambie, a donné des soins gratuits aux malades et aux blessés du brick français la *Bordelaise* pendant le séjour de ce navire dans la rivière de Gambie; le gouverneur français du Sénégal a dû vous recommander M. Tebbs et solliciter pour lui la décoration de la Légion d'honneur. Je désirerais savoir si vous avez jugé convenable d'appeler sur les services de M. Tebbs l'attention du roi et s'ils ont paru à S. M. dignes de cette récompense.

Le 23 août, le ministre répondit que les rapports sur l'expédition de la *Bordelaise* en Gambie ne faisaient qu'une mention indirecte de la part prise par M. Tebbs au traitement des blessés; qu'aucune proposition ou recommandation en sa faveur n'avait permis d'attirer sur lui l'attention du roi[2].

Pendant que s'échangeait cette correspondance entre Londres et Paris, Renault de Saint-Germain était gravement malade. Il mourut à Gorée le 18 octobre 1833.

*
* *

L'expédition de secours qu'il avait conduite en Gambie, les témoignages de reconnaissance que lui donnèrent le gouverneur et les négociants de cette colonie n'empêchèrent pas longtemps les rivalités économiques et les dissentiments politiques. En

1. L'adresse des marchands et la lettre officielle de Rendall ont été enregistrées au bureau de l'Inspection (A 44, fol. 87-88).

2. Archives du ministère des Colonies, *Sénégal*, VI, 1, c.

Digitized by Google

1831, Rendall ne voulait pas laisser les négociants français rentrer à Albréda, de peur qu'ils ne vendissent des armes et des munitions aux Mandingues. En 1834, les Anglais, faisant la traite à Portendick avec les Maures Trarzas, hostiles aux Français, leur vendaient des munitions et des armes.

A cette occasion, le gouverneur du Sénégal écrivit à celui de la Gambie et se plaignit en termes énergiques :

Votre Excellence me permettra de lui faire un court rapprochement de deux circonstances absolument identiques et où cependant les deux gouvernements du Sénégal et de la Gambie se sont si différemment conduits.

Vous, Monsieur le Gouverneur, menacé avec les vôtres en 1831 d'une sanglante catastrophe, vous fites un confiant appel aux Français vos voisins, qui mirent une généreuse ardeur à y répondre; car vous les vites, à la première nouvelle de votre détresse, voler au secours de Sainte-Marie sur le point de tomber entre les mains des Mandingues; la ville fut préservée. Aujourd'hui Saint-Louis se trouve à son tour dans l'embarras et la Gambie n'hésite pas à armer contre nous des peuples déjà si dangereux, réduits même à leurs faibles ressources. Le Sénégal s'est dévoué pour la Gambie et en revanche celle-ci fournit de munitions ses ennemis. C'est là, Monsieur le Gouverneur, un parallèle exact et vrai que je ne saurais qualifier[1].

Combien aujourd'hui nous semble lointaine cette période où s'opposaient les deux politiques coloniales, des Français et des Anglais!

Claude FAURE.

1. Lettre du 25 juillet 1834 (3 B 54, fol. 10).

Digitized by Google

MÉLANGES ET DOCUMENTS

L'ARTILLERIE ROYALE A LA BATAILLE DE MONTLHÉRY

(10 JUILLET 1465)

On sait qu'après l'indécise rencontre de Montlhéry entre Louis XI et les conjurés du Bien-Public, chacun des deux adversaires s'attribua la victoire. Le parti royaliste se targua d'une quasi-déroute infligée à l'ennemi et que seule la défection du comte du Maine empêcha de poursuivre. Il prétendit aussi avoir imposé aux Bourguignons des pertes considérables. Mais déjà les contemporains avouaient qu'il était impossible d'en juger; les cadavres avaient été dépouillés, en sorte qu'on ne pouvait dire à quelle faction ils appartenaient[1]. Enfin, détail mis en lumière par les derniers documents publiés, les bagages du comte de Charolais auraient été saisis et pillés largement[2].

Les récits bourguignons nous font entendre un autre son de cloche. Charles le Téméraire, disent-ils, est resté maître du terrain; à lui donc appartient la victoire. Quant à Louis XI, en effet, il s'était retiré vers la fin du jour et avait passé la nuit à Corbeil. Mais surtout, fait sur lequel ces relations insistent particulièrement, les conjurés se sont emparés de toute l'artillerie royale, preuve de la fuite honteuse du souverain[3]. La nouvelle s'en répandit au loin; on savait

1. Maupoint, p. 57. *Chron. scandal.*, t. I, p. 67. Commines, éd. B. de Mandrot, t. I, p. 40.

2. B. de Mandrot, *Dépêches des ambassadeurs milanais...*, t. III, p. 243.

3. Charles le Téméraire écrit au maréchal de Bourgogne (*Ibid.*, p. 409 et suiv.) : « Rex et ejus comitiva confuse fugam ceperunt in bene magno disordine sue rupture, quamprimum nox superveniret, et reliquerunt artegliariam quam secum habebant et quam fecimus recuperari. » En Dauphiné, d'après un agent milanais, le parti bourguignon fit courir le bruit « che li Bergognoni haveno preso *universaliter* tucta la soa artigliaria » (*Ibid.*, p. 419).

Digitized by Google

avec quel soin Louis XI veillait sur son artillerie et quelle renommée cette nouvelle arme avait acquise. Aussi les agents du roi n'eurent-ils rien de plus pressé que de démentir cette nouvelle, en assurant que tout le charroi avait pu suivre la retraite sans éprouver aucun dommage[1].

Qui croire en l'occurrence? De nouveaux renseignements vont nous permettre de faire la lumière sur ce petit point d'histoire et de voir que le comte de Charolais ne se vantait pas à tort : tout au plus a-t-il un peu exagéré son succès pour les besoins de la cause. C'est d'abord le chef de l'artillerie royale, Gérault de Samain, « canonnier renommé » dont Commines nous conte la capture[2]. Charles le Téméraire n'a pas mis la main seulement sur le canonnier; il a aussi atteint les canons. Dans un manuscrit récemment découvert à Manchester[3], je trouve un inventaire d'artillerie relatant les pertes et dépenses antérieures à la mort de Gaspard Bureau (vers 1469). Il dit très clairement: « Item furent perdues à Montlery en l'an LXV une grosse coullœuvrine de fonte nommée l'Ostesse et quatre faulcons. Item par Girault de Samen quatre autres coullœuvrines de fonte appartenant au Roy et ung des pers[4]. » Le lendemain de la bataille, Charles le Téméraire envoyait le maitre de son

1. B. de Mandrot, *Dépêches des ambassadeurs milanais...*, t. III, p. 413.

2. Commines, t. I, p. 69. Ce Gérault de Samain passa immédiatement au service des confédérés, qu'il aida dans la fin de la campagne. Il devint ensuite maître de l'artillerie du duc de Normandie (Stein, *Charles de France*, p. 159 et 578). Louis XI lui conserva quelque temps sa charge dans la Normandie reconquise (B. N., fr. 20496, fol. 68 et 90). Nous le voyons plus tard, notamment en 1477, diriger alternativement avec Bertrand de Samain, peut-être son frère, une des trois bandes de l'artillerie royale.

3. Manchester, John Rylands Library. French ms. 71, fol. 8 r°.

4. La perte de ce canon avait été déjà signalée par Jean de Roye, *Chron. scandal.*, t. I, p. 278, qui nous raconte comment les habitants de Beauvais, dans une sortie heureuse lors du siège de 1472, avaient repris « ung gros canon de cuivre nommé l'ung des douze pers, que le Roy en la journée ou rencontre de Montlehery y perdi ». Les onze autres pers continuaient à figurer dans l'artillerie royale. Un inventaire non daté les cite parmi le matériel de la bande de Samain. C'étaient d'assez grosses pièces traînées par quatre chevaux chacune (B. N., fr. 20497, fol. 86). Les faucons étaient au contraire de très légers canons qu'un seul cheval suffisait à transporter. Ils avaient été fabriqués en série, semble-t-il, aux débuts du règne de Louis XI, car un autre inventaire parle de « IIII^{xx}XIX neufves [couleuvrines] nommées faulcons » (Manchester, ms. cité, fol. 4 r°). Quant à la grosse coulevrine nommée l'Ostesse, est-ce la coulevrine dite l'Oste signalée par l'inventaire précité de la Bibliothèque nationale et qui se faisait trainer par quatre chevaux? Il est plus probable que c'est sa sœur jumelle : deux canons semblables à qui on avait donné des noms voisins.

Digitized by Google

artillerie, Walerand de Soissons, et Olivier de la Marche quérir ces pièces, qui étaient restées au pied du château de Montlhéry[1].

Louis XI altérait donc la vérité quand il faisait dire par ses partisans que « de artigliaria regis nihil perditum fuit, quia illam retro dimiserat ». Il avait laissé entre les mains de l'ennemi au moins dix canons et son meilleur canonnier. Si les Bourguignons voulaient voir là un des signes évidents de leur victoire, nous devons aujourd'hui leur accorder ce succès.

Édouard PERROY.

UN FAUX HISTORIQUE :

LA SÉANCE SECRÈTE DU DIRECTOIRE

DU 9 FLORÉAL AN IV

ET LE

« MÉMOIRE JUSTIFICATIF DE BARRAS »

En novembre 1917, on vint nous offrir, pour être insérés dans la *Revue historique*, deux fragments inédits d'un « Mémoire justificatif de Barras ». Le premier de ces fragments a paru dans la livraison de mai-juin 1918, t. CXXVIII, p. 69-85. Au lendemain de cette publication, M. Théodore Reinach nous fit savoir, par une lettre datée du 7 juin, qu'il avait déjà acquis par la même voie « la copie dactylographiée du Mémoire » proprement dit, en attendant « les pièces justificatives », et c'est pourquoi, par un scrupule que tout le monde comprendra, nous nous sommes abstenus de faire paraître le second des fragments annoncés. En mars 1925, M. P. Sainte-Claire-Deville nous a communiqué et nous avons très volontiers accepté une étude critique sur le document publié par nous et qu'il estime apocryphe. M. Théodore Reinach aboutit à la même conclusion dans une lettre qu'on pourra lire à la suite de l'article de M. Sainte-Claire-Deville.

[NOTE DE LA RÉDACTION.]

Le « Document inédit » publié en 1918 dans la *Revue histo-*

1. *Mémoires d'Olivier de la Marche*, t. III, p. 13.

Digitized by Google

rique était le compte-rendu in-extenso, sténographique, d'une séance secrète qu'aurait tenue le Directoire exécutif le 9 floréal an IV, et dans laquelle les directeurs se seraient longuement occupés de l'assassinat tout récent du banquier Petitval, tué d'une façon mystérieuse avec plusieurs membres de sa famille et de son personnel domestique dans la nuit du 1er au 2 floréal.

Rappelons en quelques mots les « révélations » apportées par le document. Petitval serait mort victime d'un crime politique; d'accord avec plusieurs députés thermidoriens : Barras, Fréron, Courtois, Tallien, Rovère, Fouché, Cambacérès, il aurait fourni les fonds nécessaires pour préparer la révolution du 9 thermidor an II et la chute de Robespierre. Il aurait aussi aidé à acquérir la connivence et le concours indispensables des députés de la droite de la Convention. En échange, les conjurés de thermidor auraient promis, aussi bien à Petitval qu'aux gens de la Plaine et du côté droit, d'adoucir le sort du fils de Louis XVI, de le tirer de sa sombre prison du Temple de lui donner une résidence où il pût recevoir les soins que réclamaient son âge et son état, « à condition qu'il demeurât toujours à la disposition de la Convention nationale ». C'est ainsi que le dauphin serait sorti du Temple à une date non précisée, mais qui se placerait en fructidor an II, et aurait été secrètement transféré au château de Vitry-sur-Seine, propriété de Petitval. Il aurait d'ailleurs quitté mystérieusement cette résidence quelques mois avant le crime de floréal an IV. Barras, aidé par sa créature Laurent, aurait mis à la place du petit prince un enfant maladif, mort le 20 prairial an III, et dont le décès, enregistré sous le nom de Louis-Charles Capet, raye officiellement ce dernier du nombre des vivants. Le crime de Vitry aurait eu pour instigateur principal Rovère; le document laisse d'ailleurs entendre que Fouché et Cambacérès auraient pu avoir une certaine part de complicité. Petitval leur aurait prêté de grosses sommes. Petitval, détenteur du secret de leur participation à l'enlèvement du dauphin, chargé, nous dit-on, des intérêts pécuniaires de Louis XVI et de ses enfants, aurait voulu faire rectifier l'acte de décès de prairial an III et aurait été en mesure d'exercer sur eux la pression nécessaire pour se faire rembourser : ils l'auraient fait froidement supprimer, lui et ses papiers, trop compromettants pour eux.

Ce résumé rapide montre le caractère du document : c'est une pièce à l'appui de la thèse de l'évasion du fils de Louis XVI. Il donne de cette évasion le mécanisme, les circonstances; il la rattache au grand événement du 9 thermidor. La version, sans être absolument nou-

Digitized by Google

velle[1], serait donc fort intéressante, aussi bien au point de vue de l'histoire générale de la Révolution que de l'histoire particulière de Louis XVII, si les documents qui la présentent étaient authentiques.

La « Séance secrète du Directoire du 9 floréal an IV » est donnée, dans l'introduction qui la précède, comme un fragment du *Mémoire justificatif de Barras*, « qu'il ne faut pas confondre », nous dit-on, « avec la compilation connue sous le nom de *Mémoires de Barras* ». Ce *Mémoire justificatif*, écrit, soit par divers collaborateurs, soit par Barras lui-même, en tout cas revu, corrigé, approuvé par Barras, aurait été l'objet d'un marché entre Louis XVIII et l'auteur; moyennant une rente viagère de 40,000 livres, et 150,000 livres comptant, Barras se serait engagé à ne pas le publier.

Mais il ne l'aurait point détruit; le signataire de l'introduction l'aurait retrouvé, et il ajoute que, toutes objections de la part des familles qui le détenaient étant levées, « dès que les circonstances le permettront, le *Mémoire* paraîtra in-extenso ». On se borne d'ailleurs à cette affirmation, sans nous apporter aucune preuve, aucune justification de l'authenticité, aucune indication sur les lieux où seraient déposés les originaux. Cette regrettable absence de certificat d'origine, pour des documents si propres à piquer la curiosité des historiens, n'a pas permis à la rédaction de la *Revue historique* de prendre à son compte les affirmations du signataire de l'introduction; une note contient l'expression de sa prudente et discrète réserve à l'égard du document qu'elle publie.

Malgré l'absence de toute preuve d'authenticité, malgré la réserve de la rédaction de la *Revue historique*, la publication fit une certaine sensation.

Les révélations produites étaient troublantes; elles présentaient un tel caractère de précision qu'il paraissait difficile de les négliger. M. G. Lenôtre y fit allusion, en en signalant, d'ailleurs, certaines invraisemblances dans son si intéressant volume : *le Roi Louis XVII et l'énigme du Temple*. Tout récemment, M. Octave Aubry a combiné le schéma donné par la « Séance secrète », avec les hypothèses développées par M. Lenôtre, dans un très agréable ouvrage qui eut un succès mérité, mais qui, comme l'au-

1. Babeuf l'indique dans une note très brève, reproduction d'un « on-dit »; cette note, saisie le 21 floréal, fut publiée en nivôse an V avec le reste des papiers trouvés lors de l'arrestation de Babeuf.

Digitized by Google

teur le fait discrètement comprendre, ne veut être que « le Roman dans l'Histoire », roman captivant, mais roman tout de même[1].

Hésitation à accepter en raison du manque de garanties matérielles, et cependant tendance marquée à croire; doute, mais doute sympathique; tels étaient, en somme, les sentiments qu'avait inspirés au public spécial la publication de juin 1918. Seul, un érudit, M. Léonce Grasilier, avait nettement pris parti contre le procès-verbal. Dans une série d'articles publiés dans la *Nouvelle Revue*, de juin à septembre 1923, il refaisait, d'après des documents inédits, l'histoire de l'assassinat de Petitval et tirait de ses recherches la conclusion très vraisemblable que le mobile du crime avait été un sordide intérêt d'argent. Petitval et sa famille auraient été les victimes d'un parent de sa femme, Dupont du Chambon, figure antipathique et louche, qui aurait voulu manier à sa guise la considérable fortune de l'assassiné, en accaparant la tutelle de son fils. Je le suivrais très volontiers dans ses conclusions à ce sujet, car elles m'ont paru fort bien assises. Mais je ne puis m'associer au jugement qu'il porte sur l'origine de la « Séance secrète ». Pour M. Grasilier, ce document est un faux et a pour auteur Dupont du Chambon qui aurait voulu égarer les soupçons sur d'autres et transformer le banal crime d'argent en un assassinat politique.

Les recherches que j'ai eu l'occasion de faire en 1924 m'ont, en effet, donné la certitude que le *Mémoire justificatif de Barras* et la « Séance secrète du 9 floréal an IV » sont bien effectivement des faux, mais des faux tout récents, rédigés entre 1913 et 1918; je puis même préciser que la « Séance secrète » a été fabriquée dans les premiers mois de 1914. Il n'y a donc aucun compte à tenir, aucun parti à tirer de ces prétendus documents, pas plus en ce qui concerne l'histoire de la révolution de thermidor qu'en ce qui regarde le « mystère du Temple », et (après M. Grasilier) il me paraît utile de le dire avec preuves à l'appui, de manière à déblayer le terrain de cette végétation parasite et nuisible.

En 1910, un très honorable écrivain, connu par la conscience et le zèle infatigable qu'il a apportés dans la recherche de la solution de la « question de Louis XVII », désirait retrouver les papiers de Botot, ex-secrétaire de Barras. Ces papiers, d'après une indication recueillie en 1848 par Suvigny, un des plus chauds partisans du baron de Richemont, auraient pu contenir des indications intéressantes. Il chargea de cette recherche un personnage que je nomme-

1. *Le Roi perdu (Louis XVII retrouvé)*, par Octave Aubry. Paris, Arthème Fayard, 1924.

Digitized by Google

rai brièvement « l'Agent ». L'Agent échangea pendant près de huit ans une correspondance assez volumineuse avec son commettant. Ce dernier a bien voulu me confier les originaux des lettres qu'il avait reçues de l'Agent. Il a même poussé la complaisance jusqu'à faire recopier toutes ces lettres à la machine à écrire, ce dont je lui suis profondément reconnaissant, car les originaux, d'une minuscule et fort mauvaise écriture, ne sont guère déchiffrables qu'à la loupe.

Je donnerai des diverses parties de cette correspondance un résumé aussi succinct que possible; il serait intéressant d'en citer certains passages pittoresques qui édifieraient sur la mentalité de l'auteur, mais cela pourrait m'entraîner trop loin.

Des lettres de 1910 à fin juillet 1912, j'extrais simplement ceci : l'Agent prétend avoir recherché et trouvé les papiers demandés : il les a trouvés à Nevers en août 1911; il en a pris copie dans une étude de notaire dans des conditions qu'il ne précise pas, mais qu'il tient toujours à qualifier de clandestines, et qui, en conséquence, doivent rester *secrètes*. Les papiers, qui sont qualifiés « papiers Botot » ou « papiers de Nevers », seraient la propriété indivise d'un grand nombre d'héritiers, descendants directs ou collatéraux de François-Marie Botot. L'Agent prétend s'être mis en relations avec les représentants de ces héritiers, s'être heurté à des hésitations de leur part, à des craintes de scandale résultant d'une publication éventuelle; mais toujours il laisse entrevoir une solution favorable à bref délai. D'après lui, les documents vont bientôt pouvoir être communiqués, et il va même, en juillet 1912, jusqu'à promettre ferme à son commettant une entrevue avec une dame (qu'il nomme) appartenant à une des familles intéressées. L'entrevue est fixée au 2 août, mais, huit jours avant cette date, la santé de l'Agent l'oblige absolument à aller passer l'été à Nice, et il disparaît jusqu'au mois de janvier 1913.

Muni de ces indications, somme toute suffisantes, j'ai cherché, moi aussi, à retrouver la trace de ces fameux papiers, avec le secret espoir, faut-il le dire, de les atteindre. Le résultat, le voici.

D'abord, aucun notaire de Nevers ni des environs n'a gardé souvenir du passage de l'Agent dans son étude[1]; et, cependant, l'Agent déclare dans une lettre ultérieure qu'il a dû indemniser copieusement un clerc congédié pour lui avoir laissé copier les papiers! Aucun des descendants directs de Botot ou de ses frères, en un mot,

1. Renseignement dû à l'obligeance de M. Gallicher-Lavanne, secrétaire de la Chambre des notaires de Nevers, que je ne saurais trop remercier du concours qu'il a bien voulu me prêter.

Digitized by Google

aucun membre des familles intéressées, citées ou non citées par l'Agent n'a eu le moindre rapport avec lui, n'a même entendu parler de lui. Tout ce qu'il a dit à ce sujet est une pure invention. J'ai, sur ce point, dans mon dossier les déclaraions les plus nettes, les plus formelles, émanant de personnes tout à fait qualifiées, et dont la bonne foi est au-dessus de tout soupçon. Enfin, l'Agent n'a pu et n'aurait pu retrouver les « papiers Botot » ni à Nevers, où ils n'ont jamais été, ni ailleurs. Car, mon enquête m'ayant conduit chez le seul détenteur actuel de ces papiers, voici ce que j'ai appris : dès la mort de F.-M. Botot, en 1838, sa fille, Marthe Botot, détruisit la plus grande partie des papiers. Contenaient-ils des révélations intéressantes au point de vue historique? C'est ce que personne ne peut dire; il n'est pas défendu de penser que Botot, secrétaire et confident de Barras, avait pu réunir une assez jolie collection de notes et de documents. Mais, enfin, les papiers de Botot sont détruits, et nous ne saurons jamais ce qu'ils contenaient. La tradition de famille dit, d'ailleurs, qu'ils renfermaient un nombre imposant de « lettres de femmes » et que Marthe Botot a voulu, pour préserver la mémoire de son père, faire disparaître cette trop considérable correspondance féminine[1].

Donc, les papiers que l'Agent désigne sous le nom de « papiers Botot » ou « papiers de Nevers » sont un fruit de sa féconde imagination. Jusqu'au début de juillet 1912, cette imagination n'avait, d'ailleurs, pas été encore assez subtile pour qu'il eût dit à son correspondant ce que contenaient ou étaient censés contenir les papiers. A la veille de son départ ou de sa disparition momentanée, il fait remettre à son commettant un résumé-inventaire des plus alléchants. Ce résumé, tracé sur un petit carnet de poche, actuellement entre les mains de M. G. Lenôtre, porte en tête la mention : « Papiers Botot », et l'indication de date : « Août 1911. » On y trouve un récit des préparatifs de la révolution de thermidor, de l'enlèvement du dauphin, du rôle joué par Petitval d'une part, par Barras et ses amis d'autre part, conforme à ce qu'indique la séance secrète du Directoire. C'est donné comme étant le résumé fait par l'Agent de deux liasses des « papiers Botot ». Il y ajoute l'inventaire d'une troisième liasse, composée de copies de documents tels que des

1. M. le docteur G., arrière-petit-fils de Botot, a bien voulu me montrer tout ce qui reste des papiers de son arrière-grand-père. Quelques pièces, en particulier des lettres de Belleville, consul général de la République à Gênes, ne sont pas sans intérêt. Mais il n'y a absolument rien qui, de près ou de loin, touche à l'affaire Petitval, dont le nom ne figure dans aucun des documents que j'ai vus.

Digitized by Google

folios des registres du Temple, actuellement disparus, et surtout de lettres d'une foule de personnages importants. Ce petit carnet est une des plus merveilleuses inventions de notre Agent, car il met véritablement l'eau à la bouche et, en le lisant, on se sent pris du désir frénétique de posséder un lot de documents d'une telle valeur. Mais j'expliquerai plus loin comment c'est seulement en juillet 1912 que l'Agent put arrêter le schéma des « révélations » qu'il s'était cru permis de promettre.

La correspondance reprend le 14 janvier 1913. L'Agent reparaît « après de longs mois de souffrances et de recueillement... pour employer ses dernières forces à la divulgation de la vérité ». Ce même état de santé, sur lequel il s'apitoie longuement, qui l'a forcé à passer l'été dans le Midi, l'oblige sans doute à revenir en plein hiver à Paris[1].

A partir de ce moment, et sans que la moindre explication soit donnée, ces papiers deviennent les « papiers de Barras » ; ils changent en même temps de résidence et sont maintenant à Brie-Comte-Robert! L'Agent s'installe à Asnières; son commettant met à sa disposition une dactylographe pour commencer la copie in-extenso du *Mémoire justificatif de Barras*, dont la désignation apparaît pour la première fois le 26 janvier 1913. Le travail de « copie » commence en avril; il se poursuit pendant un an, avec une certaine lenteur, d'ailleurs. Pendant toute l'année 1913, la correspondance continue; elle ne parle plus que du *Mémoire justificatif*, et l'Agent s'efforce de multiplier ce qu'il prétend être des preuves d'authenticité. J'en donnerai deux exemples qui montreront quel fonds on peut faire sur ses affirmations.

Extrait d'une lettre du 25 juin 1913 : « On a retrouvé à la Bibliothèque nationale une plaquette de P. Barras (4 pages d'impression seulement) dans laquelle il annonce qu'il compte publier *un Mémoire justificatif à ses concitoyens* et dans laquelle il proteste contre certaines calomnies qu'il confondra complètement « dans le « mémoire qu'il annonce ». Cette plaquette, pour la forme comme pour le fond, a les allures d'un manifeste et elle est intitulée elle-

1. J'ai la conviction, fondée sur un détail donné dans cette lettre qui renoue la correspondance en janvier 1913, que l'Agent n'est pas allé à Nice. Ses lettres de 1910 à 1913 ne portent indication ni de lieu ni de date; elles ne sont pas mises à la poste, mais sont portées au domicile du correspondant. Si ce dernier n'avait pris soin de les classer soigneusement par liasses annuelles et d'écrire fréquemment la date sur les enveloppes, il aurait été fort difficile de mettre de l'ordre dans le dossier. Au contraire, de janvier 1913 à avril 1914, l'Agent date ses lettres, les met à la poste; logé grâce aux bons soins de son commettant, il n'a plus de raison de dissimuler ses traces.

Digitized by Google

même : « Le général P. Barras à ses concitoyens. » Elle est du mois de juin 1819. Les journaux de l'époque en ont donné une reproduction totale et partielle... » Les expressions soulignées et mises entre guillemets par l'Agent le sont pour faire ressortir que Barras a écrit : « Mémoire justificatif », « mémoire », au singulier, par opposition aux « Mémoires » (au pluriel). Or, si on se reporte à ces pauvres *Mémoires*, si décriés par l'Agent, on y trouve (t. IV, p. 392) la pièce dont il est question, sans avoir besoin d'aller à la Bibliothèque nationale. Elle est datée du 20 juin 1819. Barras n'y parle pas une fois de « mémoire justificatif », il dit par contre : « ... avant de publier *mes Mémoires*, je n'ai pas dû retarder... etc. » L'Agent, qui a trouvé la pièce dans les *Mémoires de Barras*, a donc là trompé très impudemment. A chaque instant, prétend-il, on trouve des documents d'archives qui confirment le *Mémoire justificatif*. Voici un exemple tiré du post-scriptum d'une lettre du 1er juillet 1913 : « Au moment où la Convention faisait rechercher un enfant mystérieusement sorti de Paris (épisode Ojardias), elle confiait, sous un prétexte assez étrange et *par trois décrets successifs*, la surveillance *des routes et des services de la poste et des charrois*, avec des pouvoirs auxquels les autorités devaient obéir sans observations ni retards. A qui? *A. P. Barras*, chargé d'assurer l'approvisionnement de Paris et des armées. Cette découverte confirme encore le *Mémoire* qui dit : « On me conféra à cette époque (1795) de grands pouvoirs « et je dus faire de nom- « breux voyages pour assurer l'approvisionnement de la capitale et « l'entretien et la sécurité des routes principales qui y conduisaient. »

L'art de jeter de la poudre aux yeux! Je ne veux diminuer ni le zèle ni la patience de la personne à qui l'on doit cette prétendue découverte faite aux Archives, mais il ne se ferait certes pas honneur à lui-même d'avoir « découvert » ce qui est tout au long dans les *Mémoires de Barras* (I, p. 228 et suiv.) et que l'Agent dénature à plaisir, pour mêler sans rime ni raison Barras à l'obscur incident ou épisode Ojardias. L'aventure, d'ailleurs singulière, d'Ojardias et de son petit compagnon de voyage, Morin de La Guérivière, arrêtés on ne sait trop pourquoi à Thiers dans la deuxième quinzaine de juin 1795, occupe une place dans tous les dossiers des partisans de l'évasion de Louis XVII, mais elle est très postérieure au décret du 23 germinal an III (12 avril 1795), qui délègue Barras près la force armée destinée à protéger la libre circulation des grains et notamment l'arrivage des subsistances à Paris, avec les mêmes pouvoirs que les autres représentants du peuple près les armées[1].

1. *Moniteur*, réimpression, t. XXIV, p. 213.

Digitized by Google

Ce décret était parfaitement motivé par les difficultés d'approvisionnement de Paris, qui venaient d'amener l'émeute du 12 germinal et allaient encore provoquer celle du 1er prairial. Barras rend d'ailleurs un compte très détaillé de sa mission dans ses *Mémoires*, et, si la prétendue découverte confirmait quelque chose, ce serait ces *Mémoires*, bien plus que les trois lignes vagues du *Mémoire justificatif*.

Enfin, nous arrivons au 14 mars 1914, date mémorable, où nous voyons apparaître la fameuse « Séance secrète ». L'Agent demande un rendez-vous prochain : « Je vous lirai le compte-rendu in-extenso de la séance du Directoire du 9 floréal an IV. Elle est entièrement consacrée à l'affaire Petitval. C'est la première fois que l'on reproduit in-extenso une séance du Directoire. Cette reproduction in-extenso était la meilleure réponse que P. Barras pût faire à ses adversaires; elle est péremptoire. Je crois qu'aucun document historique de cette importance n'avait encore été livré au public. Ce document lave, du reste, le Directoire de toute complicité, même très indirecte, dans l'affaire Petitval. »

L'honorable historien pour le compte duquel les « recherches » se poursuivaient fut ému, on le conçoit aisément, d'un pareil document dont on ne lui montrait naturellement pas l'orignal. Flairant l'escroquerie, sans cependant pouvoir en avoir la certitude, il mit fort nettement l'Agent en demeure de fournir ses preuves. On lui répondit par une lettre vertueusement indignée, exprimant une « douloureuse surprise », la résolution de mettre tous les papiers en sûreté et de consulter tout de suite un avocat, fort probablement imaginaire. Puis, prudemment, pendant près de deux ans et demi, l'Agent disparut. Que fit-il, d'avril 1914 à septembre 1916?

Je ne sais trop; je sais seulement, par sa correspondance ultérieure, confirmée en ceci par des renseignements écrits joints à la copie du *Mémoire justificatif* que j'ai eue entre les mains, qu'il passa à Marseille. Il essaya d'y négocier son précieux mémoire; mais l'origine en était encore une fois modifiée. Il le présentait comme la propriété de la descendance italienne de la famille de la mère de Barras, comme ayant été trouvé par lui dans une étude de notaire à Lyon. Il eut un succès partiel auprès de deux lettrés de Marseille, qui lui remirent quelque argent en échange de la communication de fragments de sa copie. Je dois dire que les deux lettrés en question, sans se prononcer formellement en faveur de l'authenticité de textes dont on ne présentait pas les originaux, inclinaient à les considérer, soit comme une variante des *Mémoires de Barras*, soit comme des productions émanant de secrétaires de Barras.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, il est à Paris en septembre 1916, et c'est le 16 de ce mois que, voulant renouer avec son bienfaiteur, il lui écrit une longue lettre, qu'il fait suivre d'une « note sur le style du *Mémoire* ». Il prend le ton généreux d'un homme qui pardonne chrétiennement les torts d'autrui pour ne se souvenir que des bienfaits reçus. Puis il vante pompeusement « l'œuvre considérable, capitale, imposante et forte, qu'il a arrachée à la poussière et à l'oubli ». « L'œuvre de Barras est ce qu'elle est, elle forme un tout, solide, compact, complet, auquel on ne peut rien ajouter, duquel on ne peut rien distraire, elle se suffit à elle-même. » Il se lance ensuite dans une série d'arguments qui ont pour but de démontrer l'authenticité du *Mémoire*. Ces arguments, il sera bon de les donner plus loin, car j'aurai à en prouver l'inanité. Je reconnais qu'ils sont, à première vue, impressionnants, qu'ils m'ont frappé, comme ils ont frappé tous ceux qui ont eu le *Mémoire* entre les mains; mais ils n'ont aucune consistance réelle et prouvent seulement l'extrême adresse du faussaire.

Ce qu'on remarque aussi dans cette lettre, c'est l'insistance qu'il met à insinuer qu'on peut publier le *Mémoire* tel quel, avec ce simple titre : « P. Barras, date de la naissance, date de la mort, sans aucune préface, sans aucun préambule... » Mais, à cela, son commettant s'est toujours opposé avec la ferme loyauté d'un homme qui n'entend lancer dans la discussion historique qu'un document parfaitement authentifié.

Abrégeons. 1917 se passe à terminer la copie du *Mémoire*, à la revoir, à apporter des preuves toujours aussi spécieuses de l'authenticité; à faire aussi de prétendues démarches auprès des « héritiers Barras » (car il y a beau temps qu'il n'est plus question des héritiers Botot). De vaines tentatives sont d'ailleurs renouvelées à l'effet d'obtenir l'accord pour une publication prochaine. Enfin, en 1918, le commettant, retenu hors de Paris par des intérêts importants, met définitivement l'Agent en demeure de livrer les documents originaux, pour la communication desquels ce dernier assure maintenant que toutes difficultés sont levées. Il les a à sa disposition, il les met en caisses, il les fait, dit-il, assurer, pour les expédier à l'adresse qui lui est indiquée, et où il doit les accompagner; l'emballage, l'assurance, les formalités d'expéditions, tout cela est long, très long, il faut tant de temps pour mettre les administrations d'accord! Pendant près d'un mois, il fait traîner cette affaire, écrivant (le 14 août) : « Qu'il va partir aujourd'hui, demain, aussitôt que la Compagnie des transports (?) et celle d'assurances se seront mises d'accord. Pour lui, il est prêt depuis longtemps... » Le 20, il dit

Digitized by Google

que les caisses vont partir le 22 et lui le 23; le 23, il fait savoir qu'il partira « sans doute aujourd'hui vendredi »...

La correspondance se termine là-dessus. Ni lui ni les fameuses caisses ne sont arrivés. On n'entendit plus parler de l'Agent ni de ses papiers.

J'ai montré dans ce qui précède dans quelles circonstances furent conçus les faux qui nous occupent; j'ai exposé comment une enquête directe faite aux sources mêmes indiquées par l'Agent m'avait prouvé à l'évidence et l'inexistence des papiers recherchés, et celle des démarches qu'il avait prétendu avoir faites.

Reste à montrer comment furent fabriqués les faux et comment on peut, par la seule étude des documents, trouver en eux-mêmes la preuve de leur fabrication, les sources auxquelles le faussaire a puisé, et même le voir à l'œuvre.

Je fis cette étude à une époque où, espérant atteindre assez prochainement le seul détenteur possible des papiers Botot (s'ils existaient), je n'avais cependant encore aucune idée du résultat de la démarche que je ferais auprès de lui. Avait-il des papiers? Si oui, ces papiers seraient-ils ceux que l'Agent prétendait avoir découverts? La possibilité restait entière, parce que, justement, la personne que je comptais voir n'était nommée que tout à fait incidemment par l'Agent; étant données ses habitudes de dissimulation, on pouvait, à la rigueur, croire que c'était à cette porte à peine indiquée qu'il avait frappé, qu'il la maintenait fermée pour se réserver le bénéfice d'une découverte faite aux frais d'autrui.

Dans le délai qui me restait, je lus donc soigneusement le *Mémoire*, la plume à la main. J'y trouvai bientôt de si évidentes et si nombreuses preuves de plagiat que je devinai le résultat de ma démarche prochaine : on me dirait, ou bien que l'on n'avait aucune connaissance de l'Agent, ou bien qu'on ne lui avait rien communiqué[1]. J'ai dit le résultat : on n'avait jamais entendu parler de l'Agent; de sorte que le dernier stade de l'enquête venait confirmer ce que montrait l'étude du document. Je dirai dans ce qui suit quelle première constatation m'a très nettement donnée l'explication du faux, et comment, découlant de là, d'irrécusables preuves m'ont livré le secret de sa fabrication; il est bon, toutefois, d'indiquer sommairement de quoi se compose le prétendu *Mémoire justificatif de Barras*.

1. Restait d'ailleurs l'espoir de trouver des documents n'ayant rien de commun avec ceux dont il était question, mais qui pouvaient être néanmoins de grand intérêt.

Digitized by Google

Il comprend cinq parties : 1° du début de la Révolution à la réunion de la Convention; 2° de la réunion de la Convention à la mort de Danton; 3° préparation de thermidor. Journées de thermidor an II; 4° de thermidor an II à la Constitution de l'an III; 5° le Directoire. Un certain nombre de « pièces justificatives » sont intercalées dans le texte ou placées hors texte.

Les troisième et quatrième parties sont de beaucoup les plus développées; elles contiennent les « révélations » relatives à Petitval et au dauphin, le dénouement se trouvant d'ailleurs dans la cinquième partie. L'ensemble forme un peu moins de 800 pages de texte dactylographié, format 21×27, margé à six centimètres, à vingt-cinq lignes par page. De très nombreux renvois « à la ligne » réduisent le nombre des mots par page, de sorte qu'à l'impression on aurait un volume d'à peine 400 pages environ du format in-8°.

Le secret de la fabrication me fut clairement révélé à la suite de l'examen d'un seul passage de la troisième partie. J'en étais arrivé à la lecture du récit de la séance de la Convention du 8 thermidor an II, qui est donné comme ayant été écrit par Barras lui-même.

La Convention venait de discuter dans la plus grande confusion la proposition d'envoyer aux communes le discours de Robespierre. Fréron, un des conjurés de thermidor, réclame au milieu de l'agitation le rapport du décret qui autorise les Comités de gouvernement à arrêter les députés sans un décret préalable de la Convention. « L'amer et irascible Billaud », dit le *Mémoire*, « par tempérament grossier et brutal... a l'impudence de demander à la Convention si elle veut pour elle les privilèges d'un Sénat de Venise. » Ce mot, en effet impudent, sur le « Sénat de Venise », il me semblait bien l'avoir déjà lu, mais où? Il ne se trouve ni dans le compte-rendu du *Moniteur*, ni dans l'*Histoire parlementaire* de Buchez et Roux, ni dans aucun des récits que j'ai pu consulter; il n'est pas non plus dans l'*Histoire de Robespierre* d'Ernest Hamel.

Les contemporains : Laurent Lecointre, qui écrit sa brochure *les Crimes de sept membres des anciens Comités*, etc., en vendémiaire an III, deux mois seulement après les événements de thermidor, Desessarts (*Procès fameux*, t. XV : le Supplice de Robespierre, p. 137-138), Montjoie, Lacretelle font à l'encontre du *Moniteur* mention de l'intervention de Fréron et d'une riposte de Billaud-Varennes, mais dans des termes tout différents, et sans qu'il soit question du « Sénat de Venise ». D'après Desessarts, Billaud aurait dit : « Si la proposition de Fréron était adoptée, la Convention serait dans un état d'avilissement effrayant. Celui que la crainte

Digitized by Google

empêche de dire son avis n'est pas digne du titre de représentant du peuple. »

Je trouvai enfin le mot sur le « Sénat de Venise » dans l'ouvrage de Ch. d'Héricault, *la Révolution de Thermidor*, placé dans la bouche de Billaud-Varennes, et exactement dans les circonstances indiquées par le *Mémoire justificatif*[1]. En feuilletant le livre de d'Héricault, je ne pus pas ne pas apercevoir d'étranges ressemblances entre le texte de cet auteur et celui que j'étudiais. Les deux récits se suivent exactement.

Même exposé des faits, mêmes causes données aux événements, mêmes jugements portés sur les auteurs du drame. Les deux œuvres sont absolument calquées l'une sur l'autre ; en veut-on des exemples ?

Mémoire justificatif.	*D'Héricault.*
Lecointre estime qu'il est habile d'empêcher les Comités de se dérober. Il veut les forcer à leur tour à prendre position contre Robespierre ; il réclame donc l'impression du discours *sans passer par l'examen des Comités.*	Il (Lecointre) a prévu que la partie était perdue si l'on n'engageait pas les Comités. Il demande l'impression du discours *sans passer par l'examen des Comités.*

(Les mots en italique le sont dans les deux textes.)

Robespierre se dérobe devant Vadier, se dérobe devant Cambon.	Il recule devant Vadier, il recule devant Cambon.
L'assemblée fait taire Fréron, on le conspue presque.	La motion de Fréron fut conspuée.

Je pourrais citer encore bien d'autres exemples, ainsi les détails donnés sur la température excessive de ces journées de thermidor et sur son influence sur l'état des esprits ; ils montreraient entre le *Mémoire justificatif* et l'ouvrage de d'Héricault une identité significative, mais il serait trop long de citer tous ceux que j'ai relevés.

Je ne peux pas, pourtant, ne pas revenir sur le mot du « Sénat de Venise ». Puisque, après d'assez longues recherches, je ne trouvais le mot attribué à Billaud-Varennes que dans d'Héricault et dans le *Mémoire*, à quelle source d'Héricault l'avait-il puisé ? Si le mot avait été réellement prononcé, comment Lecointre, dans ses dénon-

1. *La Révolution de Thermidor*, par Ch. d'Héricault. Paris, librairie académique Didier, 1876, p. 387-388.

Digitized by Google

ciations de fructidor an II et dans sa brochure de vendémiaire an III, ne l'avait-il pas jeté à la face de son adversaire? La vérité est que le mot a bien été effectivement prononcé, mais ni le 8 thermidor ni par Billaud. C'est à Barère qu'il faut le restituer, à Barère qui le lança du haut de la tribune de la Convention le jour de l'arrestation de Danton, le 11 germinal an II. C'est contre lui que le relève le rapport Saladin (au nom de la Commission des 21 en ventôse an III)[1].

Si l'on se reporte à la séance du 11 germinal an II, on trouve effectivement que Legendre, voulant essayer de sauver son ami Danton, arrêté le matin même, avait demandé qu'au moins les députés incarcérés fussent entendus par leurs collègues. Fayau et Robespierre écrasèrent l'audacieux, qui, s'avouant vaincu, renia presque son ami malheureux. Ce fut sur ces entrefaites que Barère, renchérissant sur les préopinants, s'éleva contre tout privilège à accorder aux députés : « Quelle serait cette aristocratie nouvelle? Ne suis-je plus dans la Convention nationale? Ne parlerais-je que *devant le Sénat de Venise* ou de Gènes, où une aristocratie farouche opprime le peuple avec *des privilèges* et des fers? Les représentants du peuple ne doivent être distincts en rien des autres citoyens...[2]. » Alors, tout s'explique. D'Héricault, citant sans doute de mémoire, confond les deux séances dans lesquelles la même question a été incidemment posée et résolue de façon identique. Il attribue à Billaud ce qui appartient à Barère. Le fabricant du *Mémoire justificatif*, qui emprunte tant à d'Héricault, trouve le mot intéressant, l'emprunte avec le reste, sans s'apercevoir de l'erreur. Cette constatation dispense d'examiner la contre-hypothèse qu'un logicien impeccable pourrait m'opposer : d'Héricault aurait eu connaissance du *Mémoire justificatif* et l'aurait pillé sans le citer...

Poursuivons. Dans le récit de thermidor donné par le *Mémoire*, tout n'est pas de d'Héricault. D'Héricault raconte les célèbres journées et leurs préparatifs sans suivre Barras pas à pas. Aussi le faussaire a-t-il été chercher ailleurs les faits et gestes de son héros. Il ne pouvait faire choix pour cela d'une source plus sûre que celle qu'il a utilisée : il a pillé sans vergogne ces *Mémoires de Barras* qu'il a traités si dédaigneusement ailleurs de compilation. Il prend la précaution de nous servir le plus possible des extraits des fragments autographes de Barras, publiés par G. Duruy dans l'Appendice au tome Ier des *Mémoires de Barras;* il est ainsi bien sûr de nous

1. Séance du 12 ventôse an III, *Moniteur*, réimpression, t. XXIII, p. 590.
2. Séance du 11 germinal an II, *Moniteur*, réimpression, t. XX, p. 97.

Digitized by Google

donner du Barras authentique. Quand il n'a pas ces fragments à sa disposition, il emprunte la rédaction de R. de Saint-Albin (la compilation) ; c'est évidemment un peu moins « à la manière de Barras », mais il n'y regarde pas de si près.

Aux mensonges déjà fort nombreux de son auteur (le détail des allées et venues de Barras dans la matinée du 10 thermidor, d'après les fragments autographes, est un tissu d'inventions), il a le tort d'ajouter encore de son cru, pour donner une apparence de précision. Il raconte, par exemple, la visite faite par Barras au Temple et suit, en brodant un peu, un des récits de Barras lui-même. Pour donner le détail probant, le détail qui authentifie, il prétend que le représentant a chargé le chirurgien Marriges, « qui s'était joint à son état-major », de visiter le petit prisonnier et de lui donner les premiers soins. Or, Marriges, chirurgien-major des grenadiers servant pour la Convention, n'était pas et ne pouvait pas être au Temple dans la matinée du 10 thermidor, pour la bonne raison que, requis à cinq heures du matin avec son confrère Vergez, il avait dû donner ses soins, non au « fils du tyran », mais au « scélérat Robespierre », blessé et fait prisonnier dans la nuit. Un procès-verbal, dressé et signé par les deux chirurgiens, constate qu'ils n'ont pas quitté Robespierre et qu'ils l'ont remis eux-mêmes « entre les mains des officiers de santé de la Conciergerie », vers onze heures du matin[1].

Or, la visite au Temple a eu lieu à six heures du matin[2]. Dans ce cas, le faussaire a voulu trop prouver, il n'a donné qu'un argument de plus contre lui.

Je me bornerai aux exemples cités plus haut pour prouver que la troisième partie du *Mémoire justificatif* a été composée à l'aide des *Mémoires de Barras*, tome I, et de *la Révolution de Thermidor* de Ch. d'Héricault.

Les première et deuxième parties ont été simplement résumées des *Mémoires de Barras;* il en est de même de la cinquième. Il est à noter que, dans ces différentes parties, on ne trouve pas un fait, pas un événement qui ne soit raconté (avec plus de détails, d'ailleurs) dans un des deux ouvrages cités (je ne parle pas, bien entendu, de tout ce qui est relatif au rôle de Petitval et à l'enlèvement prétendu du dauphin ; je reviendrai plus loin sur ce point spécial).

La quatrième partie, consacrée au transfert du dauphin chez Petit-

1. Cité par beaucoup d'auteurs. On peut le trouver dans Buchez et Roux, *Histoire parlementaire*, t. XXXIV, p. 90 et 91.

2. *Mémoire écrit par Marie-Thérèse-Charlotte de France.* Paris, Plon, 1892, p. 156.

Digitized by Google

val et surtout à des considérations sur l'attitude des divers gouvernements étrangers vis-à-vis des tentatives de sauvetage de Louis XVII, est empruntée à un autre écrivain. L'auteur du *Mémoire* s'est servi pour cette partie d'un ouvrage de M. Gustave Bord, *Autour du Temple*[1]. Il y a dans *Autour du Temple* une documentation formidable, bien vérifiée. On peut ne pas être d'accord avec l'auteur sur la façon d'interpréter les documents qu'il cite, mais on ne peut pas ne pas lui savoir gré d'avoir concentré dans trois volumes maniables, suivis d'un index copieux des noms de personnes, une masse considérable de renseignements exacts sur une quantité de personnages et de faits secondaires de l'époque révolutionnaire.

J'ai retrouvé dans cet important travail toutes les considérations exposées dans le *Mémoire* sur les politiques anglaise, autrichienne ou espagnole. Il est encore bien étonnant que M. Bord ait apprécié ces politiques exactement comme le républicain Barras, à moins que ce Barras ne soit qu'un pseudo-Barras.

Quant aux noms de comparses, ou de personnages peu connus qu'on trouve en si grand nombre dans le *Mémoire*, on les trouve tous, à l'exception de trois ou quatre qui peuvent d'ailleurs fort bien avoir été inventés, dans les trois ouvrages cités : *Mémoires de Barras*, *Révolution de Thermidor*, *Autour du Temple*. On avouera que lorsqu'on trouve concentrés ainsi faits et noms en grand nombre dans quelques volumes, dont on n'utilise en fait qu'un seul à la fois, il n'est pas bien difficile de composer une œuvre d'importance moyenne et de la mettre sous apparence de « Mémoire » authentique.

Examinons maintenant quelques dates, et nous verrons clairement comment l'Agent est arrivé petit à petit à concevoir son faux et à le fabriquer.

Jusqu'en juillet 1912, ai-je dit, il ne souffle pas mot sur le contenu des papiers qu'il est censé avoir trouvés. Notez qu'il y a près d'un an déjà qu'il prétend les avoir copiés! Fin juillet, avant de se dérober sous prétexte de santé devant la promesse d'une entrevue impossible à réaliser, il fournit le petit carnet-inventaire qui contient tout le schéma du *Mémoire justificatif*. Qu'est-ce à dire, sinon que, dans le courant de juillet, il a enfin trouvé ce qu'il faut que les papiers contiennent?

Or, en juin 1912, a paru chez l'éditeur Daragon, une brochure de propagande, écrite par le sénateur Boissy d'Anglas, contenant le

1. *Autour du Temple*, par G. Bord. Paris, Émile-Paul, 1912. Les éditeurs ont bien voulu me faire savoir que les premiers exemplaires de cet ouvrage ont été mis en circulation à l'automne de 1912.

Digitized by Google

rapport présenté au Sénat sur la pétition de « Charles-Louis de Bourbon », et les dépositions faites devant la Commission du Sénat par MM. E. Daudet, Foulon de Vaulx, Otto Friedrichs[1]. Qu'on lise dans la déposition de ce dernier (pages 148 à 157) les passages relatifs à l'assassinat de Petitval, à la note trouvée chez Babeuf, à ce que la duchesse d'Abrantès dit dans ses Mémoires du crime de Vitry, et on y trouvera en germe l'idée fondamentale du *Mémoire justificatif :* Petitval avait été mêlé avec la complicité des thermidoriens à l'enlèvement du dauphin; ces derniers l'ont supprimé. L'Agent fréquentait dans les milieux qui s'étaient occupés de la pétition au Sénat; il a eu la brochure de propagande dès son apparition et y a trouvé aussitôt son affaire.

Pendant près de six mois, d'août 1912 au milieu de janvier 1913, l'Agent s'est recueilli (ce sont ses propres termes). Pendant ce recueillement a paru, en automne, l'ouvrage de G. Bord. Bien que M. Bord soit sa bête noire (il le dit très nettement dans une lettre du 26 janvier 1913), il comprend tout de suite le parti qu'il va pouvoir tirer d'un monceau de documents et de noms que lui fournit son adversaire, et son plan peut commencer à s'exécuter. A sa dactylographe, il dicte les résumés qu'il a préparés d'avance, peut-être d'ailleurs au jour le jour, quelquefois même en ayant sous les yeux les livres qu'il met au pillage. Une lettre toute récente de cette personne, lettre qu'on a bien voulu m'autoriser à utiliser, est significative à cet égard :

Le 15 janvier 1925.

Vous me demandez mon impression sur le travail de M. X. concernant le « Mémoire justificatif de Barras ». Mon sentiment est qu'il a inventé de toutes pièces les notes qu'il avait, sur lesquelles il me dictait et qui étaient résumées sur trois ou quatre petits carnets qui, certainement, ne pouvaient contenir le travail qu'il vous a donné. Il consultait ses petits carnets et ensuite me dictait de mémoire un plus long passage. Il devait aussi consulter d'autres ouvrages, mais, pour cela, il quittait la pièce où il était avec moi et me dictait de la pièce à côté, d'où je ne pouvais le voir; une fois j'ai aperçu dans cette pièce un secrétaire ouvert où il y avait des livres.

D'autres fois il me demandait de lui rapporter de chez Larousse, qui était dans mon quartier, des numéros détachés d'un dictionnaire. J'ai remarqué que c'était toujours des noms de personnes ou d'événements se rapportant à l'époque de la Révolution et du Directoire.

Ce témoignage oculaire est parfaitement d'accord avec ce que faisait découvrir l'étude du faux; je serais porté à croire que les petits

1. Voir *Rev. histor.*, t. CVII, p. 233.

Digitized by Google

carnets contenaient le plan, le squelette des passages relatifs au rôle de Petitval, que l'Agent était bien obligé de tirer de son cru, et encore tels développements d'ordre général sur la marche de la Révolution, les fautes et les erreurs de Louis XVI et des diverses assemblées. Au contraire, pour le récit des événements connus de la Révolution, pour l'histoire des faits et gestes de Barras, il n'avait qu'à se reporter aux ouvrages qu'il possédait.

Je crois la preuve suffisamment faite pour que le lecteur soit désormais convaincu ; il me reste cependant à présenter les arguments que l'Agent a voulu lui-même donner en faveur de l'authenticité de son document, à défaut des preuves directes qu'il ne fournissait pas.

Ils sont développés dans la lettre du 16 septembre 1916 et dans la note sur le style du *Mémoire* qui y est jointe. 1° « On fabrique un faux historique de dix, de vingt, de cinquante lignes. On ne fabrique point un faux historique de 1,000 pages » (il dit 1,200 dans la note). Le faux n'a ni 1,000 ni 1,200 pages, fût-ce à la machine à écrire. Il est vrai que même ses 800 pages dactylographiées font un volume imposant en apparence, mais à l'impression elles se réduiraient à un ouvrage de trois centimètres d'épaisseur environ. Le grand nombre de pages n'est donc qu'un trompe-l'œil.

2° « Le faussaire serait obligé de faire de telles recherches, de se livrer à de si vastes et si abondantes lectures qu'il ne serait jamais payé de sa peine. Je n'ai point de bibliothèque et le *Mémoire justificatif* suppose des investigations infinies. Que de noms, que de faits, que de dates, que de précision, que de détails!... »

Lorsqu'on lit le *Mémoire* pour la première fois, on ne peut pas ne pas être frappé, en effet, par la profusion des noms cités, noms obscurs qu'un contemporain seul, semble-t-il, aurait pu connaître; on songe aux recherches prolongées dans les archives, aux stations dans les bibliothèques, aux années nécessaires pour rassembler une pareille documentation, et l'on se sent porté à conclure à l'impossibilité du faux, faute de concevoir la possibilité matérielle de le réaliser. L'Agent déploya là une remarquable habileté, une véritable maîtrise en l'art du camouflage. Il en a conscience, car il revient fréquemment sur le même argument. Seulement, il oublie de dire qu'il profite du travail des autres, de ceux qui ont fait ces longues et pénibles recherches auxquelles il fait allusion.

3° Le style. « Le *Mémoire justificatif* est écrit entièrement dans le style de l'époque. Des additions postérieures, même très habilement faites, se traduiraient aussitôt aux yeux des connaisseurs par des différences dans le vocabulaire, dans la syntaxe, dans le choix

Digitized by Google

et l'arrangement des mots, dans l'évolution de la phrase. Dans l'état actuel des sciences philologiques, on ne peut guère songer à faire un faux historique de 1,200 pages, avec en plus 300 pages de pièces justificatives. Cela supposerait une connaissance approfondie du style littéraire et du style administratif et judiciaire de l'époque...

« Dans le *Mémoire*, à côté de l'intérêt historique, il y a la valeur littéraire de l'œuvre. Il y a là quelque chose que l'on ne peut pas traiter par le dédain. Et plus on lit le *Mémoire*, plus on est frappé de ce qu'il dit et de la manière dont il le dit. Il est plus invraisemblable de supposer qu'une telle œuvre est un faux que de supposer qu'elle fut écrite sous l'inspiration, le contrôle et la direction de Barras... »

J'en demande pardon à l'Agent, mais de tous ses arguments celui-là est le plus faible. Le *Mémoire* est loin d'être entièrement écrit « dans le style de l'époque ». Évidemment, il y a les passages copiés dans les notes autographes de Barras reproduites par G. Duruy. Mais dans le reste il y a quelques anachronismes de style. Ainsi, on ne désignait pas, sous la Révolution, Robespierre sous le sobriquet de « l'homme d'Arras ». Barras n'aurait pas parlé dans la même phrase de « la rue Honoré » et du « Palais-Royal », il aurait dit : rue Saint-Honoré et Palais-Royal, ou rue Honoré et Palais-Égalité.

Au reste, on distingue dans chaque partie des réminiscences de l'ouvrage qui a servi à l'établir, et, surtout, on retrouve le style propre de l'Agent, sa manière personnelle, que je me flatte d'avoir pu suffisamment étudier dans ses lettres. Il affectionne (on aura pu le remarquer dans une ou deux des phrases citées ci-dessus) les énumérations prolongées, les accumulations de synonymes, qui tendent, par la répétition de l'idée, à donner de l'énergie à son expression : on retrouve ces habitudes de style dans beaucoup de passages du *Mémoire*, alors qu'on ne les constate pas du tout dans le Barras authentique.

Ce qu'il a, lui, de commun avec Barras, c'est le goût de l'épithète virulente et haineuse; il renchérit même sur son héros. Ainsi, Carnot est encore beaucoup plus maltraité dans le *Mémoire justificatif* que dans les *Mémoires de Barras*. Il trouve même moyen d'être plus haineux pour Bonaparte que Barras lui-même, et cependant... Parallèlement, sa correspondance est terriblement dure pour ceux des auteurs de notre époque qu'il n'aime pas. Il n'oublie pas qu'avant de s'occuper d'histoire, il fut, en province, rédacteur de journaux locaux pendant les périodes électorales, et il lui semble tout simple d'appliquer à M. Frédéric Masson, pour ne nommer qu'un

Digitized by Google

mort, les épithètes dont il gratifiait l'adversaire dans la bataille du scrutin.

Pourquoi a-t-il fabriqué son faux sous cette forme particulière de prétendu *Mémoire de Barras?*

Son intention était très certainement de fournir un document appuyant la thèse de l'évasion de Louis XVII; mais pourquoi ne pas se borner à quelque texte relativement court, à la « Séance secrète du Directoire », par exemple? Parce que cela eût été beaucoup plus difficile à expliquer. On ne trouve pas comme cela, par hasard, isolé, un document aussi curieux; on peut, par contre, faire très bien admettre qu'il se trouve dans un lot de pièces justificatives de mémoires inédits. Réciproquement, la pièce isolée confirme le *Mémoire*. Un auteur de mémoires est toujours suspect de plaider *pro domo;* il est ce témoin unique dont on ne tient pas compte, surtout quand il s'appelle Barras. Un peut mentir, cinq ne mentent point, ne peuvent se mettre d'accord pour mentir ensemble, quand en outre ils ne s'entendent pour ainsi dire sur rien, comme les cinq premiers directeurs.

Dans le *Mémoire justificatif*, il est question de Petitval et de Louis XVII, mais il est aussi question de bien d'autres choses. L'affaire du Temple est habilement noyée au milieu du récit des autres événements, elle paraît n'être que l'accessoire, alors qu'elle est le principal. La forme de « Mémoire » était bien ainsi la plus propre à donner l'illusion de l'authenticité et à faire passer les « révélations » qu'on voulait présenter; elle seule permettait de faire étalage de cette foule de comparses, si habilement répandue dans tout l'ouvrage. Dirai-je aussi que par son développement, qui expliquait la lenteur de l'élaboration d'une copie, elle autorisait le faussaire à profiter plus longtemps de la générosité de celui qui lui avait confié la recherche des papiers Botot? Car, il faut le dire en terminant, toute cette affaire de faux documents n'était qu'une vulgaire escroquerie, manigancée par un homme habile et de plume adroite.

Que le lecteur ne s'étonne pas qu'elle ait pu durer assez longtemps. Les motifs invoqués au début par l'Agent pour se dispenser de montrer les prétendus papiers étaient plausibles, vraisemblables; on pouvait s'étonner de ses allures singulières, mais enfin au moins un doute sérieux subsistait en sa faveur. On pouvait, en particulier, réellement craindre des scrupules, des hésitations de la part des familles propriétaires des papiers; une démarche inconsidérée pouvait aboutir à un refus formel, définitif, de les communiquer, qui sait, peut-être même à une destruction des documents espérés. Ne restât-il qu'une chance sur dix d'aboutir à la confirmation de l'authen-

Digitized by Google

ticité, il importait de ménager cette chance et de ne pas la compromettre imprudemment.

On s'explique ainsi parfaitement la patience et le désintéressement dont fit preuve le commettant. Il eut fréquemment des soupçons, mais, dans l'intérêt de la recherche, ne les exprima pas catégoriquement. J'ai dit, du reste, avec quelle loyauté il a toujours refusé de fournir les moyens nécessaires à une publication, tant que l'authenticité du *Mémoire* ne serait pas archi-prouvée. La publication de la « Séance secrète » dans la *Revue historique* s'est faite en dehors de lui. Si donc on peut trouver quelque analogie entre cette affaire du faux mémoire et des fameux autographes fabriqués par le célèbre Vrain-Lucas, cette analogie ne touche que les procédés employés par les faussaires — car il y a, en effet, quelques ressemblances dans ces procédés — mais jamais le commettant n'eut les complètes et naïves illusions du vénérable mathématicien Chasles. C'est lui-même qui, tenu régulièrement au courant des phases successives et des conclusions de mon enquête, m'a demandé de faire connaître ces conclusions aux lecteurs de la *Revue historique*.

P. SAINTE-CLAIRE DEVILLE.

LETTRE DE M. THÉODORE REINACH
AUX DIRECTEURS DE LA « REVUE HISTORIQUE ».

Paris, le 13 mars 1925.

Je vous remercie d'avoir bien voulu me communiquer « avant la lettre » l'article de M. Paul Sainte-Claire-Deville sur le *Mémoire justificatif* de Barras. Je ne suis pas assez versé dans l'histoire et la « littérature » de la Révolution française pour décider si vraiment *toute* la substance historique du *Mémoire* est extraite des ouvrages cités par votre collaborateur (*la Révolution de Thermidor* de Ch. d'Héricault, *Autour du Temple* de G. Bord, les *Mémoires* de Barras publiés par G. Duruy et enfin... le dictionnaire Larousse), mais je dois dire que l'attitude et les réticences de l' « Agent », avec lequel j'ai été en relations pendant plusieurs mois, justifient les plus graves soupçons et prêtent à l'explication, ingénieuse et documentée, de M. Sainte-Claire-Deville une grande vraisemblance.

Il reste que l'œuvre dont j'ai, comme plusieurs érudits, une copie entre les mains, fait honneur, sinon à la loyauté, du moins au talent de l'auteur. Les disparates de style, quoi qu'on dise, sont extrême-

Digitized by Google

ment rares et je ne crois même pas qu'il y ait de détails *inventés*. La meilleure preuve, pour moi, c'est que, lorsque j'eus acquis une partie de la copie, je donnai lecture de quelques chapitres à M. George Duruy pour avoir son avis sur l'authenticité du document (qui m'inspirait, notamment en raison de son délayage, des doutes sérieux) : il me déclara n'y rien voir qui militât contre cette authenticité; il y reconnaissait — et pour cause — la manière et les idées de Barras. Malgré ce *satisfecit*, je me refusai à publier le texte du *Mémoire* (comme j'y étais autorisé) et me bornai à faire opposition à des publications prématurées et partielles comme celle de la *Revue historique*, jusqu'à plus ample informé.

La disparition de l' « Agent » et de multiples préoccupations et occupations d'une autre nature m'ont empêché de poursuivre mon enquête, mais, lorsque parut dernièrement l'admirable petit volume de M. Octave Aubry, je fus si frappé de la conformité de certaines parties de son récit avec les chapitres correspondants du *Mémoire* que je me demandai si l'auteur n'avait pas puisé son information à cette source — ou à la même source que l'auteur du *Mémoire*. M. Aubry voulut bien me répondre que son livre n'était qu'un roman historique, mais *founded on facts*, et qu'il n'avait utilisé que les sources imprimées : cette déclaration ne fit que confirmer mes scrupules et m'a préparé à la révélation que nous apporte aujourd'hui l'enquête de votre collaborateur. Quel dommage que l' « Agent », au lieu de colporter une marchandise suspecte, n'ait pas tiré de ses recherches la matière d'un roman passionnant, comparable au *Roi perdu!*

Ceci dit, il resterait à savoir si la version du sort du dauphin, commune au *Mémoire* et au roman de M. Aubry, et plus ou moins acceptée (je crois) par M. Lenôtre, est ou non conforme à la vérité. Sans vouloir trancher une question si compliquée, et qui échappe d'ailleurs à ma compétence, je dois dire que j'ai très fortement l'*impression* : 1° que l'enfant mort au Temple le 8 juin 1795 n'était pas le dauphin; 2° que l'indulgence inexplicable témoignée au seul Barras (et non pas, comme on l'a souvent dit, à Barras *et à Cambacérès*), lors de l'application de la loi sur les régicides, semble bien prouver qu'il était détenteur de quelque secret grave à ce sujet; 3° que l'explication donnée par M. Grasilier de l'affaire Petitval n'est pas suffisante, car elle ne rend pas compte de l'extrême mollesse qui fut apportée à l'instruction judiciaire de ce crime monstrueux. Donc la question reste ouverte et il faut vivement souhaiter que de nouveaux documents, cette fois authentiques, sortent un jour de terre pour l'éclaircir.

Digitized by Google

En terminant, je dois ajouter que, si l'intention du faussaire était de fournir (moyennant finances) un document probant à l'appui de la thèse de l'évasion de Louis XVII, ce faux n'a été *suggéré* ni par l'honorable « commettant » de l' « Agent » — cela va sans dire — ni par les descendants de Naundorff. En effet, si le *Mémoire* pouvait fournir à ceux-ci un point de départ utilisable, la version *orale* que donnait l' « Agent » du sort ultérieur du dauphin leur était nettement défavorable. D'après lui, il résulterait des pièces justificatives en possession de la « famille italienne de Barras » (les Porcelli?) que le dauphin, après sa libération, très déprimé physiquement et moralement, serait mort, jeune encore, dans quelque retraite de la province rhénane (?) et que Bonaparte aurait été informé du fait. Je donne cette version pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire, pas grand'chose, mais, en tout cas, elle écarte l'hypothèse que les Naundorff — dont elle démolirait les prétentions — aient été pour quoi que ce soit dans les manœuvres et les inventions du fabuliste, issu de fabulistes, que M. Sainte-Claire-Deville couvre d'un si généreux anonymat.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE TCHÉCOSLOVAQUIE

I.

Si le nom de la Tchécoslovaquie apparaît aujourd'hui pour la première fois parmi les bulletins de la *Revue historique*, la matière qu'il couvre n'y est point nouvelle. Car, pendant des années, M. Jaroslav Goll a publié dans ces colonnes, sous la rubrique de « Bohême », des articles nourris, qui enregistraient avec une méthode exemplaire toutes les recherches historiques relatives non pas seulement à la Bohême au sens étroit, mais à tout le territoire de l'ancien État tchèque. La guerre mondiale a rendu à cet État son indépendance d'autrefois et en a fait le cadre solide d'unification ethnique de tout le peuple tchécoslovaque, en réalisant l'union politique du rameau slovaque, jusqu'alors retenu dans les liens de l'État hongrois, et du rameau tchèque, plus fort, auquel les Slovaques n'étaient jusque-là rattachés que par les liens de la civilisation et de la langue.

S'il a donc fallu changer de titre pour répondre à cette réalité nouvelle et à un programme ainsi élargi, l'auteur de ce Bulletin n'en peut et n'en doit pas moins reprendre le fil au point où l'a laissé la dernière chronique de M. Goll. Celle-ci (cf. *Rev. histor.*, t. LXXXVIII-XC) s'arrêtait en 1904 : c'est donc une période de vingt ans qu'il nous faut embrasser; et ainsi s'impose la nécessité de ne retenir que les publications les plus importantes, et de passer sous silence le reste, encore qu'il s'y rencontre nombre de travaux de valeur. Cette résolution nécessaire est d'ailleurs facilitée par le fait que tout érudit tenté de travailler dans le domaine tchèque trouvera la production relative à l'histoire tchécoslovaque soigneusement répertoriée dans la bibliographie annuelle jointe, comme supplément, à la principale revue historique de Prague, *Český časopis historický* (*Revue historique tchèque*). Cette bibliographie a paru régulièrement jusqu'en 1916 : les difficultés de la guerre mondiale, entravant de sensible manière, en Bohême comme ailleurs, le

Digitized by Google

mouvement des publications, en ont entraîné la suspension. Mais, 1922 a vu paraître un fascicule de supplément qui groupe toute la production des années 1915-1919, et la périodicité régulière est désormais assurée de nouveau.

En outre, *Český časopis historický*, dans sa Revue des revues et dans sa Chronique, et d'autres recueils encore enregistrent et apprécient, dès qu'elles ont paru, toutes les nouveautés de quelque importance[1]. Tout cela, il est vrai, ne concerne que les publications nouvelles. Abstraction faite du répertoire du savant américain Robert J. KERNER[2], qui est sommaire et qui ne s'adresse qu'aux lecteurs ignorants des langues slaves, c'est principalement dans le grand ouvrage de Čenek ZIBRT, *Bibliografie české historie*, que se trouve la bibliographie rétrospective des sources et des travaux relatifs à l'histoire tchèque. Ernest Denis avait en leur temps rendu compte des deux premiers volumes de ce travail, publiés de 1900 à 1902 par l'Académie tchèque des sciences, et M. Goll, de son côté, en a, dans son dernier bulletin, signalé les mérites et les défauts. Depuis, il en a encore paru, de 1904 à 1912, trois forts volumes[3], qui contiennent un relevé très minutieux des sources et des ouvrages relatifs à l'histoire de Bohême de 1419 à 1679. Dans le dernier fascicule du tome V, M. Zibrt a donné la regrettable nouvelle qu'il ajournait la continuation de l'ouvrage; si son œuvre est, par endroits, surchargée de matériaux d'importance secondaire, et si la complication de certaines rubriques et un plan peu heureux lui font tort, elle n'en reste pas moins une très riche source de documentation, et il serait dommage qu'elle demeurât inachevée.

Les publications scientifiques de catalogues des principales collections de manuscrits tchèques sont un autre important instrument

1. Citons parmi elles *Časopis musea královstvi českého* [*Revue du musée du royaume de Bohême*] et *Casopis Matice moravské* [*Revue de la Matice morave*], dont l'activité a été stimulée, surtout depuis 1914, par une nouvelle direction, puis *Časopis společnosti přatel starožitnosti českých* [*Revue de la Société des amis des antiquités tchèques*]. Parmi les revues allemandes, il convient de nommer avant tout *Mitteilungen des Vereins für Geschichte der Deutschen in Böhmen* et *Zeitschrift des deutschen Vereines für Geschichte Mährens und Schlesiens*. Dans l'une et l'autre, d'ailleurs, la rubrique des comptes-rendus est pauvre et bornée pour la plus grande partie aux publications allemandes.

2. *Slavic Europe. A select bibliography in the Western European languages*. Cambridge, U. S. A., Harvard University Press, 1918. Contient une documentation bibliographique sur le monde slave tout entier, mais ne comprenant guère que les publications en anglais, allemand et français.

3. III, 1419-1600. Prague, 1904-1906. — IV, 1600-1632. Prague, 1907-1909. — V, 1633-1679. Prague, 1910-1912.

Digitized by Google

de travail. En ce domaine, deux chercheurs ont fait œuvre particulièrement utile, Joseph Truhlar et Antoine Podlaha. Le premier, mort en 1914, était un spécialiste de l'histoire de l'humanisme en Bohême; il a découvert nombre de précieux *hussitica* et publié, en 1905 et 1906, trois volumes d'un excellent catalogue des manuscrits latins et tchèques conservés dans la bibliothèque de l'Université de Prague[1]. Au second, qui connaît à fond l'histoire ecclésiastique et l'archéologie tchèque, on doit un catalogue, non moins apprécié, des manuscrits possédés par la bibliothèque et le chapitre métropolitain de Prague[2]; il a ainsi, comme l'avait fait M. Truhlář, considérablement facilité en particulier les recherches sur l'époque hussite : car c'est principalement pour cette époque que les deux collections qu'ils ont inventoriées sont la source la plus importante. L'Académie tchèque, qui a rendu possibles leurs deux publications, a de façon générale donné ses soins à ce domaine en créant une collection spéciale de catalogues des bibliothèques et archives des pays tchèques et des *Bohemica* manuscrits conservés dans des dépôts situés hors de Bohême : c'est là, par exemple, que J. V. Šimak a publié son catalogue détaillé de la bibliothèque des comtes Nostitz à Prague[3]. Un autre catalogue important est celui des archives de la ville de Prague, dressé par Jaromír Čelakovsky[4].

Les archives privées des pays tchèques, spécialement celles des familles nobles, ont été explorées et inventoriées avant la guerre, d'ailleurs avec la précieuse collaboration des principaux érudits tchèques, par l'ancienne Commission d'histoire moderne de l'Autriche[5], qui siégeait à Vienne[6]. Parmi les archives publiques, celles qui ont la plus grande valeur pour le progrès de la science sont les

1. *Catalogus codicum manuscriptorum latinorum qui in c. r. bibliotheca publica atque universitatis Pragensis asservantur.* Prague, 1905-1906. En 1906, M. Truhlář a publié aussi un catalogue spécial des manuscrits tchèques de la même bibliothèque.

2. *Soupis rukopisu knihovny metropolitni hapituly Pražské* [*Catalogue des manuscrits de la bibliothèque du chapitre métropolitain de Prague*, t. I, 1910, t. II, 1922]; *Catalogus codicum manuscriptorum qui in archivio capituli metropolitani Pragensis asservantur. Editiones archivi et bibliothecae metr. cap.* Op. XVII. Prague, 1922.

3. *Rukopisy majorátni knihovny hraběte z Nostitz a Rhienecka* [*Manuscrits de la bibliothèque du majorat du comte de Nostitz et Rhieneck*]. Prague, 1910.

4. *Soupis rukopisů chovaných v archivu král. hl. města Prahy* [*Catalogue des manuscrits conservés aux archives de la ville capitale royale de Prague*]. Prague, 1907.

5. *Kommission für neuere Geschichte Oesterreichs.*

6. *Archivalien zur neueren Geschichte Oesterreichs*, I. Vienne, 1907-1909.

Digitized by Google

archives provinciales du royaume de Bohême à Prague, dont les éditions seront citées plus loin, et qui ont commencé en 1900 à publier de temps en temps des rapports sur leur activité[1]. A côté des comptes-rendus sur la marche des travaux poursuivis dans le pays et à l'étranger par les fonctionnaires de ces archives, ces rapports contiennent aussi des monographies étendues sur le domaine de l'historiographie tchèque. Les archives de Moravie à Brno ont également fait l'objet d'une publication richement illustrée[2].

Quand l'État tchécoslovaque eut conquis son indépendance, l'administration des archives se trouva en présence de nombreuses tâches nouvelles, d'autant que les traités de paix lui reconnaissaient des droits sur certains fonds conservés jusqu'ici à Vienne et à Budapest. A l'égard de la Hongrie, l'exercice de ces droits, particulièrement importants au regard de l'histoire de la Slovaquie, se heurte encore à des difficultés de la part des Magyars, qui cherchent systématiquement à rendre impossible l'exécution complète et durable des traités. Avec l'Autriche, au contraire, l'accord a pu se conclure, et une part importante des documents d'archives relatifs à l'histoire de la Bohême ont déjà été effectivement transportés de Vienne à Prague. Cette situation a naturellement suscité de vives discussions sur la nouvelle organisation des archives dans la République[3] : les résultats n'en sont pas encore fixés. Mais il est particulièrement intéressant de noter que, mettant à profit l'expérience acquise, à Paris, à l'École des chartes et, à Vienne, à l'*Institut für österreichische Geschichtsforschung*, une école d'archivistes a été établie près l'Université Charles à Prague, et que depuis 1923 le travail de cette école a aussi, pour se manifester, un organe technique[4], destiné à servir de centre aux travaux tchécoslovaques dans le domaine des sciences auxiliaires de l'histoire.

1. *Zprávy zemského archivu hrálovství českého* [*Rapports des archives provinciales du royaume de Bohême*]. 5 volumes parus de 1905 à 1918.

2. B. Bretholz, *Moravský zemský archiv, jeho dějiny a jeho sbírky* [*Les archives de Moravie, leur histoire et leurs collections*]. Brno, 1908. Publié également en allemand.

3. Je citerai entre autres l'article de Joseph Borovička, *Les Archives dans l'État tchèque*, *Český časopis histor.*, XXIV. La même revue a, en 1919-1920, consacré un supplément spécial à l'organisation des archives.

4. *Časopis archivní školy* [*Revue de l'École des archivistes*]. Sa première année contient, entre autres, une étude détaillée de G. Opočenský sur les conventions passées au sujet des archives entre les Républiques tchécoslovaque et autrichienne. Aussi bien le nouvel État tchécoslovaque s'est-il, de même qu'en matière d'archives, trouvé placé devant des problèmes nouveaux en matière de bibliothèques publiques, et on a abouti aussi à la création d'une école spéciale technique de bibliothécaires. On trouvera quelques renseignements

Digitized by Google

Si de ces instruments de travail nous passons à la production historique elle-même, et tout d'abord aux tentatives d'histoire générale des pays tchèques ou du peuple tchécoslovaque, nous constatons que la période embrassée par ce bulletin est loin d'avoir été stérile. Il faut nommer ici en premier lieu la grande entreprise de la maison d'édition Laichter, dont l'initiative est due au professeur Václav Novotny, de l'Université de Prague, et qui vise à présenter, dans une série de volumes confiés à des spécialistes, ce qu'il faut connaître de notre histoire, comme l'a fait, pour la France, l'*Histoire de France*, publiée sous la direction d'Ernest Lavisse. M. Novotný lui-même a, dès l'abord, donné, de 1910 à 1913, les deux premiers volumes qui retracent, en près de 2,000 pages d'une érudition aussi étendue que consciencieuse, l'histoire tchèque depuis les temps primitifs jusqu'à l'année 1197 où, sous Přemysl Otakar Ier, l'État tchèque, à la faveur de la dignité royale désormais définitivement acquise à sa maison régnante, commence à jouer dans l'Europe centrale un rôle bien plus important qu'il ne l'avait eu jusque-là[1]. Si l'on n'y trouve pas beaucoup de vues générales nouvelles ni une force d'évocation assez puissante pour faire revivre le passé médiéval, l'ouvrage a, du moins, le mérite d'offrir aux chercheurs une nouvelle base pour leurs travaux, et très précieuse. M. Novotný nous promet un exposé aussi approfondi de la suite de l'histoire tchèque, sous les dynasties des Přemyslides et des Luxembourg, jusqu'à la mort de Sigismond, en 1437. En ce point se fera la liaison de son œuvre avec celle d'un autre érudit, le professeur Rodolphe Urbanek, qui a, lui aussi, déjà publié, de 1915 à 1918, deux forts volumes[2] consacrés aux années 1438-1457, c'est-à-dire à l'époque où, après la fin des guerres hussites et l'extinction de la dynastie de Luxembourg, apparaît la grande figure de ce Georges de Podiébrad, qui, après avoir, durant de longues années, exercé réellement, sous le titre de gouverneur, la puissance suprême, dont d'autres avaient le nom, finit par ceindre lui-même le diadème royal. Le travail de M. Urbánek ne le cède à celui de M. Novotný ni par le goût du détail ni par la lumière qu'il

généraux sur ces questions dans l'article *Le livre comme instrument de travail et d'éducation en Tchécoslovaquie*, publié en 1923 par O. de Halecki, dans les brochures issues de l' « Enquête sur la situation du travail intellectuel » par la Commission de coopération intellectuelle.

1. *České dějiny. Dílu I část 1 : Od nejstarších dob do smrti knížete Oldřicha. Dílu I, část 2 : Od Břetislava do Přemysla I* [*Histoire tchèque.* Partie I, t. 1 : *Depuis les temps les plus anciens jusqu'à la mort du prince Oldřich.* Partie I, t. 2 : *De Břetislav à Přemysl I*]. Prague, 1910-1912 et 1913.

2. *České dějiny. Dílu III, část 1 a 2. Věk poděbradský* [*Histoire tchèque.* Partie III, t. 1 et 2 : *L'époque de Podiébrad*]. Prague, 1915 et 1916.

Digitized by Google

projette sur toute l'histoire nationale jusque dans ses derniers recoins; mais il est d'un caractère un peu différent; car, s'il avait à sa disposition des documents plus nombreux, plus rares de beaucoup sont les monographies qui déblaient le chemin sous les pas du travailleur.

De la grande entreprise de la maison Laichter, on voit donc jusqu'ici se dresser en tout quatre piliers, et, pour que ce vaste édifice s'achève, bien des années encore seront nécessaires, et la lenteur de cette manière de bâtir implique d'inévitables désavantages. De plus, ce que notre public demande aujourd'hui, c'est moins des ouvrages de pure érudition que de bons résumés d'histoire nationale, et, visiblement, ce besoin ne trouvait plus sa satisfaction dans les anciens manuels, qui étaient devenus manifestement insuffisants; ils ne tenaient aucun compte ni de l'évolution économique, ni de l'histoire de la civilisation; ils n'étaient guère destinés qu'à renseigner superficiellement l'étranger[1]. Une exception doit être signalée : après l'échec de quelques essais de vulgarisation, trop faibles au point de vue scientifique, le public tchèque a reçu, sur ce point au moins, un acompte par la publication d'un livre conçu, il est vrai, pour l'usage scolaire, mais d'un niveau très supérieur à cette destination : c'est le manuel pour les classes supérieures de l'enseignement secondaire que l'actif « Club historique » a, en 1914, demandé à M. Joseph Pekař : tout en exposant, pour se conformer aux plans d'études alors en vigueur, l'histoire de toute la monarchie des Habsbourg, il présentait surtout un tableau de l'histoire tchèque, si complet que, même après la chute de l'Autriche, il a pu, au prix de rares modifications et additions faites en 1921, demeurer entre les mains de nos écoliers et du grand public comme le meilleur précis d'histoire tchécoslovaque[2]. Au même moment un autre historien, J. V. Šimak, a donné sous le titre de *Chronique tchécoslovaque*, un ouvrage de haute vulgarisation et abondamment illustré, mais fondé sur une exacte érudition; les deux volumes actuellement parus vont jusqu'à l'extinction de la première dynastie nationale, celle des Přemyslides, en 1306[3].

A ces essais de synthèse par des historiens tchèques, les dernières

1. Parmi ceux-ci, il faut mentionner spécialement la seconde édition revue du livre estimable du comte François Lützow, mort en 1916 : *Bohemia. An historical sketch.* Londres, 1910.

2. *Dějiny naší říše* [*Histoire de notre empire*]. Prague, 1914. L'édition revue de 1921 porte un titre nouveau : *Dějiny československé* [*Histoire tchécoslovaque*].

3. *Kronika československá*. I, 1, Prague, 1921; I, 2, Prague, 1923.

Digitized by Google

années ont vu s'opposer une série d'autres travaux, œuvres d'historiens de nationalité allemande; issues, elle aussi, du sol de l'État tchèque, elles ne sont animées d'aucune sympathie pour cet État ni pour la nationalité slave dont il est la création, et s'inspirent à leur égard du préjugé germanique contre tout ce qui est slave. C'est sous ce jour que se présente à l'observateur impartial tout d'abord l'histoire de Bohême donnée à la collection Perthes (des États européens) par M. Adolphe Bachmann, professeur à l'Université allemande de Prague. La première partie de ce travail, parue en 1899, allait jusqu'aux débuts du mouvement hussite : M. Goll en a, en son temps, justement marqué le caractère, en l'appelant une tentative peu réussie dans l'ensemble pour exprimer avant tout, en opposition à l'œuvre classique de Palacký, le point de vue de la minorité allemande. Le tome II, qui est consacré à la période de 1400 à 1526[1], est utile, parce qu'il résume l'abondant travail d'érudition qui s'est fait depuis Palacký et Tomek. Pour le reste, ce n'est qu'un manuel très sec, où l'hostilité contre tout ce qui est tchèque remplace tout effort pour comprendre un phénomène historique aussi caractéristique que le hussitisme. Après la mort de Bachmann, en octobre 1914, son œuvre a été reprise par l'archiviste provincial de Moravie, Berthold Bretholz. Celui-ci a publié, en 1920, un volume qui va jusqu'en 1576, à la mort de l'empereur Maximilien II[2]; il y expose les débuts de la domination habsbourgeoise en Bohême, en un style un peu plus agréable et plus expressif que celui de Bachmann, mais avec la même tendance générale et d'après une étude des sources beaucoup moins solide. En même temps, M. Bretholz attirait par un autre ouvrage l'attention publique. En 1912, il avait publié, sur l'histoire de la Bohême et de la Moravie au temps des Přemyslides, un fort volume[3], dirigé contre la conception fondamentale de Palacký, à savoir que, jusqu'au début du XIIIe siècle, les pays tchèques ont été presque exclusivement peuplés de Slaves, l'élément allemand, qui s'y infiltrait des régions voisines, exerçant sans doute une influence sur certains aspects de l'évolution politique et juridique, mais sans avoir l'indigénat. C'est seulement au début du XIIIe siècle, d'après Palacký, que les colons allemands arrivent dans les pays tchèques, où ils fondent un grand nombre de villes et de villages; c'est alors que le royaume de Bohême prend le caractère d'un pays bilingue et perd son origi-

1. A. Bachmann, *Geschichte Böhmens;* Bd. II : *Bis 1526*. Gotha, F.-A. Perthes, 1905.

2. *Neuere Geschichte Böhmens;* Bd. I. Gotha, 1920.

3. *Geschichte Böhmens und Mährens bis zum Aussterben der Premysliden, 1306*. Munich-Leipzig, 1912.

Digitized by Google

nalité purement slave, la contre-partie de cette perte se trouvant dans de remarquables progrès accomplis sur le terrain de la civilisation et spécialement dans l'ordre économique. A cette vue, jusqu'ici généralement acceptée, M. Bretholz oppose, dans le livre en question, la thèse d'une Bohême bilingue dès le XIe et le XIIe siècle, et dont l'évolution aurait été, dès le premier moment, le fruit du travail commun des races slave et germanique. Partant de l'idée, déjà ancienne, mais réfutée par des travailleurs sérieux, qu'il subsistait en Bohême des restes de population marcomane, il s'efforce de montrer que c'est par le développement naturel de ceux-ci que la minorité allemande, dans les pays tchèques, s'est si puissamment accrue : elle y serait donc chez elle au même titre exactement que le peuple de langue tchèque.

Cette thèse a soulevé une opposition énergique, et non point seulement de la part des Tchèques[1]. Parmi les savants allemands qualifiés, beaucoup en ont montré la fragilité : M. Adolphe ZYCHA notamment, spécialiste bien connu du droit minier et municipal en Bohême, l'a fait surtout en ce qui concerne la question de l'origine et du développement des villes tchèques[2]; un autre, M. Wilhem WOSTRY, a, contre la thèse de Bretholz, soumis à un nouvel examen tous les aspects du problème de la colonisation dans les pays tchèques et dans l'Europe centrale en général[3]. M. Bretholz, d'ailleurs, ne s'est pas facilement rendu. Sa théorie avait été favorablement accueillie par beaucoup d'Allemands, dont, il est vrai, une bonne partie au moins ne connaissaient guère les choses de Bohême; il pensait sans doute qu'à force de répéter une affirmation, même hasardée, on finit par la faire passer pour la vérité; et il répéta la sienne dans de nombreux articles de presse ou de revues spéciales, non sans employer envers ses contradicteurs des expressions mordantes ou violentes. Il crut ensuite trouver un moyen plus efficace en lançant une série de petits volumes; destinés au grand public, as-

1. J'ai moi-même, dès 1912, publié dans *Český časopis historický*, XIXe année, un article critique contre Bretholz, sous le titre de *Le nouvel Antipalacky*. Joignez celui de Pekař : *Objevy Bretholzovy čili od které doby sedí Němci v naší vlasti* [*Les découvertes de M. Bretholz, ou depuis quand les Allemands sont-ils établis dans notre patrie?*] Brno, 1921.

2. *Eine neue Theorie über die Herkunft der Deutschen in Böhmen*, dans la revue *Mitteilungen des Vereins für Geschichte der Deutschen in Böhmen*, 53; dans la même revue, immédiatement avant cette critique, un travail étendu de M. Zycha sur le même sujet, *Ueber den Ursprung der Städte in Böhmen und die Städtepolitik der Přemysliden.*

3. *Das Kolonisationsproblem. Eine Ueberprüfung der Theorien über die Herkunft der Deutschen in Böhmen. Mitteilungen des Vereins*, 60.

Digitized by Google

sez bien écrits, mais partiaux, tout pleins de préjugés allemands, ils donnent de l'histoire tchèque une image volontairement défigurée par des insinuations de mauvais goût[1]. Ce qui domine dans sa conception historique, c'est la conviction que la nation tchèque n'a été heureuse qu'aux époques où elle était en amitié avec les Allemands et s'appuyait sur eux ; toutes les fois qu'elle a cessé de les avoir pour patrons, elle a marché rapidement à la décadence.

Mais c'est assez parler d'une théorie visiblement inspirée par la politique journalière. Bien plus importante pour l'intelligence générale de l'histoire tchécoslovaque est la réunion de la branche slovaque de la nation avec celle qui peuple la Bohême, la Moravie et la Silésie : car elle a amené les historiens tchèques à s'occuper bien plus qu'ils ne l'avaient fait auparavant de l'évolution historique de nos frères slovaques, soumis jusqu'à la chute de la monarchie austro-hongroise à l'effort des gouvernants de Budapest pour magyariser le pays[2]. Sous cette pression, qui étouffait brutalement toute la vie intellectuelle des nations non magyares de la Hongrie, comment les recherches sur le passé national auraient-elles pu fleurir? Sans doute, il y avait eu des tentatives pour écrire l'histoire générale des Slovaques : tel le manuel populaire de J. Botto[3] ou l'exposé, déparé, il est vrai, par beaucoup trop d'imagination, que Fr. Sasinek a donné dans le cadre de l'histoire de Hongrie[4]. Mais, à tous ces essais manquait la base nécessaire, la recherche érudite : si celle-ci avait commencé à s'essayer, c'est surtout sur les sujets qui touchaient à l'histoire littéraire du XIXe siècle[5]. C'est dans ces conditions difficiles qu'une brève synthèse de l'histoire des Slo-

1. Trois volumes parus jusqu'ici, sous le titre de *Geschichte Böhmens und Mährens*. I. *Das Vorwalten des Deutschtums bis 1419*. Reichenberg, 1921; II. *Hussitentum und Adelsherrschaft. Bis 1620*. Ibid., 1922; III. *Dreissigjähriger Krieg und Wiederaufbau. Bis 1792*. Ibid., 1924.

2. Dans la période d'avant guerre, le livre qui a le plus efficacement attiré sur cette oppression l'attention de l'Europe est celui de l'Anglais R. W. Seton-Watson (Scotus Viator), *Racial problems in Hungary*. Paru en 1908, il a fait connaître au monde occidental non seulement la question ethnique du royaume de Hongrie, mais aussi l'effort de culture des Slovaques.

3. Jul. Botto, *Slováci; vyvin ich národného povedomia* [*Les Slovaques : l'évolution de leur conscience nationale*]. Turčiansky Sväty Martin, 2 petits volumes, 1906, 1909. Botto a aussi écrit une très courte *Histoire générale de la Slovaquie* [*Povšechné déjiny Slovenska*] dans *Slovenská čitanka* [*Livre de lecture slovaque*], publié en 1910.

4. *Stručny déjepis Uhorska* [*Petite histoire de Hongrie*], 3 vol., 1912-1913.

5. Jaroslav Vlček, auteur d'un ouvrage fondamental sur l'histoire de la littérature slovaque (première édition, 1890; nouvelle édition entièrement refondue, 1923), a écrit en 1913 *Slovensko od reakce Bachovy do zavření Matice slovenské* [*La Slovaquie depuis la réaction de Bach jusqu'à la dissolution*

Digitized by Google

vaques a été tentée par Ernest DENIS, dont la mort (5 janvier 1921) a privé la France de l'homme qui connaissait le mieux l'histoire tchèque et l'histoire slave en général, et la nation tchécoslovaque d'un de ses meilleurs amis[1]. Son livre sur les Slovaques[2] est une esquisse brève, mais remarquable, dont il appartiendra aux savants tchèques de remplir le cadre par des études spéciales, exactement comme ils ont eu à le faire pour les travaux antérieurs de M. Denis sur l'histoire de l'État chèque du XVe siècle jusqu'au XIXe. Ces études prennent deux directions principales : elles tendent, d'une part, à déterminer avec plus d'exactitude scientifique qu'il n'a pu être fait jusqu'ici en quoi l'évolution historique de la Slovaquie a été, dans le domaine de la civilisation, de l'économie et du droit, la même que celle des pays tchèques, en quoi elle a subi directement l'influence de ceux-ci, et en quoi enfin elle offre des caractères spéciaux, propres aux conditions particulières du milieu hongrois. De ce point de vue, les articles-programmes de MM. V. NOVOTNY et V. CHALOUPECKY[3] ont incontestablement la valeur de premiers travaux préparatoires, tout comme le livre bref et clair de M. K. KROFTA sur l'histoire constitutionnelle de la Slovaquie[4]. D'autre part, on voit en même temps se placer au premier plan de la curiosité scientifique le désir de déterminer avec plus de précision les droits de la branche slovaque à garder, dans le cadre d'une existence commune avec la branche tchèque, ses traits individuels distinctifs, et à conserver à son idiome la dignité de langue littéraire.

La lutte d'un penchant slovaque à l'autonomie et d'une tendance plutôt centralisatrice donne, il est vrai, aux prétentions à ce droit une forte couleur politique. Si on laisse de côté les considérations sociologiques générales[5], la question ne peut être éclaircie que par

de la Matica slovaque], dans *Český čtenář* [*Le lecteur tchèque*], V. Il convient de citer aussi le livre écrit en français d'Hélène Turcer, *Louis Stúr et l'idée de l'indépendance slovaque, 1815-1856*. Paris, 1913.

1. Une masse d'articles nécrologiques a paru dans la presse tchèque à l'occasion de la mort d'Ernest Denis. M. Henri Vančura, auteur de la traduction tchèque de ses œuvres, a publié en 1923 une biographie étendue, pour laquelle il a utilisé la correspondance d'Ernest Denis avec des amis tchèques.

2. *La Question d'Autriche. Les Slovaques*. Paris, 1918.

3. Novotný, *Z dějin československých, Úvahy a poznámky* [*De l'histoire tchécoslovaque. Réflexions et remarques*]. Brno, 1921; Chaloupecký, *Československé dějiny* [*L'histoire tchécoslovaque*]. *Český časopis historický*, XXVIII.

4. *Čtění o ústavních dějinách slovenských* [*Leçons sur l'histoire constitutionnelle de la Slovaquie*]. Prague, 1924.

5. Dans ce domaine, citons, par exemple, le travail d'A. Stefánek sur le peuple tchécoslovaque, publié en 1920-1921 dans la revue *Prúdy* [*Courants*].

Digitized by Google

l'étude exacte du mouvement littéraire qui, dans la première moitié du XIXe siècle, a rendu les Slovaques indépendants des Tchèques, et aussi de l'évolution parallèle qui se produisit dans le milieu politique de la Hongrie contemporaine. Aux recherches sur ces questions, nous devons déjà quelques monographies précieuses, tel le travail de Milan HODZA, où la séparation linguistique entre Tchèques et Slovaques, accomplie en 1844, apparait, non comme l'œuvre d'une nécessité politique, mais plutôt comme l'effet des conditions politiques de la Hongrie d'alors[1]. Plus tournés vers la philologie et l'histoire littéraire, les travaux d'Albert PRAŽÁK[2] suivent la même direction. La différenciation littéraire du tchèque et du slovaque, telle qu'elle existe aujourd'hui, s'y montre clairement comme un fait assez récent, qui n'a à aucun degré son origine dans des diversités profondes. Contre cette vue prend parti, il est vrai, l'école des savants slovaques autonomistes, qui croient fermement à l'existence entre Tchèques et Slovaques d'une séparation de principe, essentielle, dont l'action s'exercerait depuis les temps les plus anciens[3]. Mais leurs travaux manquent en général de méthode, et, malgré eux, ils font entendre, par moments, l'écho des théories magyarones de Czambel sur l'origine ethnique des Slovaques. D'ailleurs l'étude exacte de ces questions exige sans doute aussi la parfaite connaissance des conditions qui ont fait naître le nationalisme magyar du XIXe siècle, si fatal au développement des Slovaques durant cette période[4].

Parmi les branches spéciales de l'histoire tchèque, c'est surtout celle du droit qui, dans les vingt dernières années, a été atteinte par la mort de savants éminents. Non seulement elle a perdu, en 1909, le véritable fondateur de ces études en Bohême, Hermenegild Jireček, mort à quatre vingt-deux ans, mais Bohuš Rieger lui a été prématurément enlevé, en 1907. Nul ne connaissait mieux que lui notre histoire constitutionnelle et administrative; ses derniers tra-

1. M. Hodža, *Československý rozkol. Prispevky k dejinam slovenčiny* [*La Scission tchécoslovaque. Contribution à l'histoire de la langue slovaque*]. Turč. Sv. Martin, 1920.

2. A. Pražák, *Dějiny spisovné slovenštiny po dobu Štúrovu* [*Histoire du slovaque littéraire jusqu'à l'époque de Štur*]. Prague, 1923. — *Slovenská otázka v době J. M. Hurbana* [*La Question slovaque à l'époque de J. M. Hurban*]. Bratislava, 1923.

3. De cette école, nous citerons surtout le livre polémique de Joseph Skultéty, *Sto dvadsatpät rokov za slovenského života, 1790-1914* [*Cent vingt-cinq ans de vie slovaque, 1790-1914*]. Turč. Sv. Martin, 1920.

4. On peut citer comme la première tentative d'un chercheur slovaque en ce sens l'article de D. Rapant, *Prispevky k rečovym pomerom v Uhorsku v dobe pred rokom 1790* [*Contribution à l'étude des conditions linguistiques en Hongrie dans la période antérieure à 1790*], publié en 1922 dans *Prúdy*.

Digitized by Google

vaux, en particulier, ont projeté une vive lumière sur les rapports de la monarchie habsbourgeoise avec le droit public de Bohême aux XVIIIe et XIXe siècles, et fourni ainsi des arguments efficaces pour nos revendications politiques. 1914 a vu disparaître Jaromír Čelakovský, à qui revient le principal mérite des progrès faits chez nous par l'étude du droit municipal. Des travaux de ces morts illustres ont été tirées des publications posthumes de valeur. C'est ainsi que M. KADLEC a publié, outre un recueil en deux volumes de petits travaux de RIEGER, son cours d'histoire de la monarchie et du droit autrichiens, précieux spécialement par ses parties tchèques[1]; des papiers de Čelakovský est sortie une seconde édition complétée de son manuel d'histoire du droit tchèque, avec de précieuses dissertations sur l'évolution des livres fonciers des biens nobles et des coutumes municipales[2].

Un savant plus jeune, M. J. KAPRAS, publie un nouveau manuel d'histoire du droit tchèque; c'est une mise au point d'un cours d'université, qui est particulièrement utile par l'abondance des références bibliographiques[3]. L'histoire du droit public en Europe centrale a, en 1919, pris dans nos programmes la place autrefois attribuée à l'histoire des institutions et du droit de l'Allemagne et de l'Autriche : pour répondre au besoin nouveau qui se créait ainsi, M. KADLEC a composé un manuel où l'évolution des institutions de la Bohême est largement placée dans le cadre de celle des pays limitrophes, Allemagne, Pologne, Hongrie, Yougoslavie[4].

1. *Riské dějiny rakouské* [*Histoire de l'empire d'Autriche*]. Publié après la mort de l'auteur par Kadlec, 1908, 2e édition, 1912.

2. *Povšechné české dějiny právní* [*Histoire générale du droit bohême*]. Deuxième édition complétée. A paru en fascicules depuis 1900, achevé seulement après la mort de l'auteur.

3. *Právní dějiny zemí koruny české.* I. *Právní prameny a vývoj právnictví.* II. *Stální zřízení doby předbělohorské* [*Histoire du droit des pays de la couronne de Bohême;* I. *Sources du droit et évolution de la science du droit;* II. *L'organisation de l'État jusqu'à la bataille de la Montagne-Blanche*]. Prague, 1913. Parmi les travaux spéciaux de M. Kapras, il faut citer comme particulièrement utiles ses éditions et ses études sur la pénétration des institutions juridiques tchèques, et spécialement sur les livres fonciers de la noblesse dans le territoire de la Haute-Silésie. Un manuel d'histoire du droit bohême a été publié en allemand par O. Peterka, *Rechtsgeschichte der böhmischen Länder*, I. Prague, 1923.

4. *Dějiny veřejného práva ve střední Evropě* [*Histoire du droit public dans l'Europe centrale*]. Prague, 1920; 3e éd., 1923. Une contribution particulièrement précieuse à l'histoire des pays tchécoslovaques et de tous les territoires avoisinants vers l'Est est le livre du même auteur qui a paru en 1916 sous le titre *Valaši a valašské právo v zemích slovanských a ukerských* [*Les Valaques et le droit valaque dans les pays hongrois*], dans les collec-

Digitized by Google

Unie par un lien étroit à l'histoire du droit, l'histoire agraire est devenue, en Bohême, l'objet d'un vif intérêt. C'est fort naturel, étant donné le rôle qu'a joué la classe paysanne à l'époque de la germanisation: c'est en elle, dans ses villages, que la nationalité tchèque a trouvé alors son plus ferme soutien. Aussi s'est-on préoccupé de promouvoir l'étude de l'histoire de la vie rurale par la publication d'un périodique; après quelques tentatives, cet effort a atteint son plein succès dans la revue spéciale *Agrární archiv* (*Les Archives agraires*), qui paraît régulièrement depuis 1914. Peu avant sa mort, survenue en 1915, Joseph KALOUSEK, l'historien connu du droit public de Bohême, a édité dans le recueil intitulé : *Archiv český* (*Archives tchèques*), cinq volumes de chartes, lettres, instructions, règlements, lois et autres sources relatives à l'histoire des paysans et de la grande propriété dans les pays tchèques de 1350 à 1850, c'est-à-dire jusqu'à la date où les conséquences de la Révolution de 1848 ont fait disparaître dans notre pays l'organisation patrimoniale[1]. Ce précieux recueil a permis à M. Krofta de tenter pour la première fois d'esquisser une histoire générale des paysans dans nos pays[2]. On trouvera cités plus loin quelques travaux importants qui ont trait spécialement à ce sujet.

Pour l'histoire économique, surtout dans les villes, il faut mentionner avant tout les vastes travaux de Sigismond WINTER, mort en 1912. Il était connu comme historien de la civilisation : aussi habile à dessiner d'une plume experte des scènes intimes du lointain passé provincial qu'à rendre dans une grande composition romanesque l'état d'âme du milieu praguois à l'instant tragique de la Montagne-Blanche, il avait recueilli la plus abondante documentation sur l'histoire du costume, des coutumes, des écoles, des antiquités privées en général; dans ses dernières années, il mit tout son zèle à exposer l'histoire des métiers et du commerce en Bohême du XIIIe au XVIIe siècle : trois volumes[3] qui contiennent une masse de renseigne-

tions de l'Académie tchèque, et qui traite également des questions controversées relatives à l'origine et à la plus ancienne histoire du peuple roumain.

1. *Rády selské a instrukce hospodářské* [*Règlements sur les paysans et instructions pour l'administration domaniale*]. 1350-1628, *Archiv český*, t. XXII, 1905; 1627-1698, *ibid.*, t. XXIII, 1906; 1698-1780, *ibid*, t. XXIV, 1908; 1781-1850, *ibid.*, t. XXV, 1910; suppléments pour les années 1388-1779, *ibid.*, t. XXIX, 1913.

2. *Přehled dějin selského stavu v Čechách a na Moravě* [*Vue générale de l'histoire de la classe paysanne en Bohême et en Moravie*]. Prague, 1919. Publié d'abord dans *Agrární archiv*, I-V.

3. *Dějiny řemesel a obchodu v Čechách v XIV. a XV. století* [*Histoire des métiers et du commerce en Bohême aux XIVe et XVe siècles*]. Prague, 1906; *Remeslnictvo a živnosti XVI. věku v Čechách (1526-1620)* [*Métiers et arti-*

Digitized by Google

ments précieux. Winter s'est appliqué à déterminer le caractère national de nos villes à cette époque, où les rapports numériques des éléments tchèque et allemand ont, à plusieurs reprises, subi des modifications essentielles. Parmi les travaux d'historiens allemands consacrés à des périodes assez longues de l'histoire de l'industrie et du commerce de la Bohême, il faut citer surtout celui d'Arthur Salz sur l'histoire de l'industrie bohême à l'époque moderne[1], œuvre assez intéressante, mais très fragmentaire, puisqu'elle a retenu seulement ce qui concerne les mines de Jachymov[2], le commerce du sel et l'industrie textile de Reichenberg; en outre, connaissant mal les sources tchèques, l'auteur a grandement exagéré la part des Allemands dans l'ensemble de l'évolution de ces industries.

L'histoire de la civilisation est en étroite liaison avec la topographie historique, à laquelle s'est consacré, en particulier, Auguste Sedláček. M. Goll a, dans ses bulletins, souvent cité le remarquable ouvrage où cet auteur, s'appuyant sur les plus consciencieuses recherches d'archives, raconte l'histoire des châteaux forts et châteaux tchèques, en parcourant un à un les cercles de l'ancien royaume[3]. Avec le quatorzième volume, consacré aux cercles de Litoměřice et de Žatec, l'œuvre approche de son achèvement. Infatigable en dépit de son âge, M. Sedláček, dans les dernières années, a donné sur les anciens noms de lieux[4], sur l'ancienne division de la Bohême en cercles[5] et sur les vieux poids et mesures tchèques[6], des études étendues, qui toutes nous apportent des renseignements précieux. Il a particulièrement bien mérité de la science par son dictionnaire de topographie historique, si sûr, qu'il avait commencé à publier en 1895 et qu'il a terminé en 1909[7].

sans du XVIe siècle en Bohême]. Prague, 1909. Le troisième volume, tiré des papiers de l'auteur après sa mort, a été publié par J. V. Šimák en 1913 sous le titre de *Český průmysl a obchod v XVI. věku* [*L'industrie et le commerce de la Bohême au XVIe siècle*].

1. *Geschichte der böhmischen Industrie in der Neuzeit.* Leipzig, 1913.

2. Joachimstal.

3. *Hrady, zámky a tvrze království českého* [*Châteaux forts, châteaux et forteresses du royaume de Bohême*], t. XIV. Prague, 1922.

4. *Snůška starých jmen řek, potoků, hor a lesů* [*Recueil des vieux noms de fleuves, ruisseaux, montagnes et forêts*], dans *Rozpravy české Akademie* [*Comptes-rendus de l'Académie tchèque*], 1920.

5. *O starém rozdělení Čech na kraje* [*Sur l'ancienne division de la Bohême en cercles*], *ibid.*, 1921.

6. *Paměti a doklady o staročeských měřách a vahách* [*Mémoires et documents sur les anciens poids et mesures tchèques*], *ibid.*, 1923.

7. *Úplný místopisný slovník království českého. II. Část historická* [*Dictionnaire topographique complet du royaume de Bohême. II. Partie histo-*

Digitized by Google

La féconde activité de M. Sedláček [1] ne s'est malheureusement guère exercée que sur le royaume de Bohême proprement dit. La Moravie n'a pas encore d'instruments de travail semblables à ses *Châteaux forts et châteaux*, ni à son *Dictionnaire*, et cette lacune n'est comblée que de façon tout à fait insuffisante par les nombreux volumes de la collection de monographies locales que la Société du Musée de Brno publie, depuis l'année 1890, sous le nom de *Moravská vlastivěda* (*Géographie de la patrie morave*), avec le concours de nombreux collaborateurs locaux. Elle en était, dès avant la guerre, à son trentre-troisième volume, mais elle manque de sûreté, et la critique compétente en a plus d'une fois demandé la revision. En Bohême aussi, d'ailleurs a paru, grâce à Mgr Podlaha, une topographie ecclésiastique par vicariats [2]; d'autre part, la Commission d'archéologie de l'Académie tchèque a continué à faire paraître son catalogue des monuments historiques et artistiques par districts [3], dont M. Goll a rendu compte en son temps, et qui, par bien des côtés, est de nature à augmenter et à classer heureusement les matériaux de l'histoire de l'art en Bohême.

Les dix dernières années ont apporté de grands changements dans la science tchèque en ce domaine. Avec Ferdinand Lehner, mort en 1914, a disparu la vieille génération, plus remarquable par le sentiment patriotique et la ferme croyance en la prédominance de l'originalité dans l'art du pays que par la formation méthodique et le sens des affinités avec les monuments de pays voisins [4]. M. Chytil [5] re-

rique]. Prague, 1910. Pour la topographie actuelle de la Bohême au point de vue de la population, de la nationalité et de la religion, l'office central de statistique tchécoslovaque a créé un instrument de travail d'une exceptionnelle précision dans son *Lexicon obcí v Čechách* [*Dictionnaire des communes de Bohême*], publication modèle, faite sur la base du recensement de 1921.

1. Il a encore publié en 1911 une large monographie sur la ville de Písek, qui est parmi les ouvrages les plus réussis de ce genre.

2. *Posvátná místa království českého* [*Les lieux saints du royaume de Bohême*]. La première partie, comprenant les quatre vicariats du diocèse de Prague, a paru en 1907; cinq autres ont suivi jusqu'à la guerre.

3. *Soupis památek historických a uměleckých v království Českém* [*Catalogue des monuments historiques et artistiques du royaume de Bohême*].

4. Lehner a consacré sa vie à des travaux sur l'art roman dans les pays tchèques, publiés de 1903 à 1908 dans les trois volumes de *Dějiny umění národa českého* [*Histoire de l'art du peuple tchèque*], dont malheureusement la base est en général très fragile.

5. Parmi ses travaux spéciaux, mention doit être faite particulièrement de sa large étude *Antikrist v naukách a umění středověku a husitské obrazné antithese* [*L'Antéchrist dans les doctrines et l'art du moyen âge et les antithèses figurées hussites*], dans les *Mémoires de l'Académie tchèque*, 1918, et de la luxueuse publication de manuscrits tchèques à peinture qui, depuis 1915,

Digitized by Google

présente déjà la transition vers une recherche appuyée sur une érudition sensiblement élargie. Mais, c'est surtout la jeune génération qui a subi l'influence des méthodes de l'école viennoise, dont le chef a été, dans les dernières années, un Tchèque, Max Dvorak. Les travaux de ce savant éminent, mort prématurément en 1921, ont, dans la période qu'embrasse ce bulletin, porté principalement sur des sujets d'histoire générale de l'art, et ont été publiés en allemand[1]. Mais de son école sont sortis nombre d'utiles travaux consacrés par des spécialistes allemands à des monuments artistiques de Bohême[2]. Les premiers sont un beau catalogue des œuvres artistiques d'origine tchèque les plus remarquables; elles y sont reproduites à la perfection et accompagnées d'un commentaire scientifique, qui paraît depuis 1913 sous la direction de Zd. Wirth[3]; les seconds, commencés en 1923, sont un essai méthodique et conforme à toutes les exigences de la science d'une histoire des arts plastiques en Bohême, œuvre commune de spécialistes, qui promet un beau succès[4]. Quelques-uns des membres de ce groupe ne se limitent d'ailleurs pas aux sujets nationaux, mais en abordent de plus larges[5].

Pour l'histoire de la langue et de la littérature tchécoslovaques, où la *Revue des études slaves*[6] permet au lecteur français de s'orienter, nous ne citerons que quelques travaux fondamentaux : par exemple, celui de M. Jaroslav Vlček; il avait, en 1897, commencé son excellente histoire de la littérature tchèque; pour diverses raisons, il

paraît sous les auspices de l'Académie tchèque, *Památky českého umění illuminatorského.*

1. Citons surtout un travail d'une extrême importance, publié en 1918, *Idealismus und Naturalismus in der gotischen Skulptur und Malerei*, et la publication posthume *Kunstgeschichte als Geistesgeschichte* (Munich, 1924).

2. Par exemple Alfred Stix, *Die monumentale Plastik der Prager Dombauhütte um die Wende des XIV. und XV. Jahrhunderts*, Vienne, 1908, ou R. Ernst, *Beiträge zur Kenntniss der Tafelmalerei Böhmens*, 1912.

3. *Umělecké poklady Čech* [*Les trésors artistiques de la Bohême*], publié par la maison Štenc, deux volumes parus.

4. *Dějepis výtvárného umění v Čechách. Vydává spolek výtvarných umělců Manes* [*Histoire des arts plastiques en Bohême. Publié par la Société d'artistes* Manes]. Jusqu'ici trois volumes parus, traitant de l'art romain, œuvre de V. Birnbaum, J. Pečírka et A. Matějček.

5. Il convient de citer parmi eux surtout l'ouvrage d'Ant. Matějček, *Dějepis umění.* I. *Umění doby předdějinné a starého věku* [*Histoire de l'art.* I. *L'art des temps préhistoriques et de l'antiquité*]. Prague, 1922; II. *Umění středního věku* [*L'art du moyen âge*]. Prague, 1924, et l'important travail de V. Birnbaum, *Ravennská architektura* [*L'architecture de Ravenne*], I et II, *C.-R. de l'Académie tchèque*, 1917, 1921.

6. Publiée depuis 1921 par l'Institut d'Études slaves de l'Université de Paris, 2 vol. (4 fasc. par an). Paris, Champion.

Digitized by Google

s'était d'abord arrêté à ce qu'on appelle l'âge d'or, au milieu du XVIe siècle, pour sauter d'un bond au XVIIIe. Maintenant, il a entrepris de combler cette lacune et d'achever son travail[1]. Dans l'intervalle, deux autres savants nous ont donné une histoire générale de la littérature tchèque, également fort précieuse. MM. J. JAKUBEC et Arne NOVAK se sont associés pour l'écrire; d'abord, en allemand, à la suggestion d'un éditeur de Leipzig, plus tard aussi dans leur langue maternelle, et ils l'ont fait avec un réel succès[2]. En français, M. H. JELINEK a donné une brève, mais intéressante esquisse[3], où la période contemporaine tient sans doute la plus grande place, mais l'introduction présente un bon aperçu de l'évolution antérieure. L'histoire de la langue du point de vue philologique est traitée dans un petit livre d'O. HUJER, qui envisage principalement la période la plus ancienne, et surtout dans un récent travail de M. FLAJŠHANS[4].

II.

Nous avons jusqu'ici considéré les ouvrages de caractère plutôt général. Si nous passons maintenant en revue ceux qui traitent des diverses périodes de l'histoire, notre attention se porte tout d'abord sur l'archéologie préhistorique. Elle se confond, chez nous, avec l'étude des migrations générales des Slaves vers l'Occident, et avec l'histoire des peuples qui occupaient les pays tchèques avant les Slaves. Depuis longtemps, les savants étaient convaincus que l'étude des monuments enfouis sous la terre apporterait un témoignage propre à suppléer à l'insuffisance des sources écrites, où

1. *Dějiny české literatury.* I, 2 : *Od věku zlatého k století osmnáctému* [*Histoire de la littérature tchèque.* I, 2 : *De l'âge d'or au XVIIIe siècle*]. Prague, 1920.

2. J. Jakubec, *Geschichte der čechischen Literatur;* Arne Novák, *Die čechische Literatur der Gegenwart*, dans la collection Amelung, *Die Literaturen des Ostens in Einzeldarstellungen.* Leipzig, 1907. L'édition tchèque, parue plus tard, est revue et complétée. M. Arne Novák a de plus, en collaboration avec J. V. Novák, spécialiste des questions relatives à Komenský, publié en 1909 une *Vue générale de l'histoire de la littérature tchèque* [*Přehledné dějiny literatury české*], qui, parue en 1923 en une troisième édition entièrement refondue, est le seul essai d'une vue générale de la littérature tchécoslovaque qui pousse jusqu'à l'époque contemporaine.

3. *La Littérature tchèque contemporaine.* Préface d'Ernest Denis. Paris, 1912.

4. O. Hujer, *Uvod do dějin jazyka českého* [*Introduction à l'histoire de la langue tchèque*], 1914. — V. Flajšhans, *Náš jazyk. Dějiny jazyka českého a vývoj spisovné češtiny* [*Notre langue. Histoire de la langue tchèque et évolution du tchèque littéraire*]. Prague, 1924.

Digitized by Google

les pays tchèques ne sont mentionnés que par hasard, dans un temps où l'Europe occidentale et méridionale baignait déjà dans la pleine lumière de l'histoire. La vieille génération, qui nourrissait en cette matière les plus vastes espoirs, a eu son représentant le plus caractéristique en J. L. Pič, mort en 1911. Les quatre premiers volumes de son grand ouvrage, destiné à faire connaître les remarquables collections archéologiques du Musée de Prague, ont été signalés dans les bulletins de M. Goll. De 1905 à 1909, deux autres[1] nous ont fait pénétrer déjà assez avant dans les temps historiques. Le premier, en effet, expose, d'après l'archéologie, l'arrivée des tribus slaves en Bohême; le second, fondé surtout sur les découvertes faites dans les vieux châteaux forts de l'époque des princes, contemporaine des temps mérovingiens et carolingiens, apporte un ensemble d'hypothèses nouvelles sur la manière dont les Tchèques, à leur arrivée dans le pays, auraient soumis les restes d'une ancienne population dolichocéphale et se seraient, dans la suite, lentement fondus avec elle. Pič a, d'ailleurs, publié, sous la forme d'un bref manuel d'archéologie tchèque, un extrait de ce monumental ouvrage[2]. La méthode et les résultats de ses recherches ont suscité de vives critiques; on a fait remarquer en particulier que Pič, dominé par certaines conceptions et certaines théories *a priori*, s'efforce de les justifier après coup à l'aide des résultats des fouilles, et fait ainsi violence à la fois à la vraie méthode archéologique et au témoignage des sources écrites étrangères de l'époque. En 1910, MM. K. Buchtela et L. Niederle ont résumé leurs vues sur l'archéologie tchèque, exposées jusque-là dans diverses monographies, en un bref manuel, signé de leurs deux noms, et qui a sur celui de Pič, entre autres, l'avantage de donner une bonne bibliographie du sujet[3]. Le

1. *Starožitnosti země české.* II, 3 : *Zarové hroby a příchod Čechu;* III, 1 : *Čechy za doby knížecí* [*Les Antiquités de la terre tchèque;* II, 3 : *Les Champs d'urnes et l'arrivée des Tchèques.* III, 1 : *La Bohême au temps des princes*]. Prague, 1905 et 1909. Par les soins de J. Déchelette, une fraction des parties précédentes (la seconde section de la seconde partie) a également paru en 1906 en français sous le titre de *Le Hradicht de Stradonitz en Bohême*, tandis que le volume II, 3, a paru en 1907 en allemand, avec une introduction générale, sous le titre de *Die Urnengräber Böhmens.*

2. *Přehled české archeologie* [*Vue générale de l'archéologie tchèque*]. Prague, 1908. Pour la Moravie, J. L. Červinka a commencé en 1908 à donner un pendant au travail de Pič par la publication, richement illustrée, de ses *Antiquités moraves* [*Moravské starožitnosti*].

3. *Rukověť české archéologie* [*Manuel d'archéologie tchèque*]. Prague, 1910. Une mise au point générale des recherches archéologiques et ethnographiques sur les pays tchèques du Ier au Ve siècle ap. J.-C. a été tenté par E. Šimek, *Čechy a Morava za doby římské* [*La Bohême et la Moravie à l'époque ro-*

Digitized by Google

domaine de M. Niederle, primitivement restreint à l'archéologie des fouilles tchèques, s'est de plus en plus étendu à l'ensemble de l'ethnographie historique des Slaves et de l'histoire de leur civilisation[1]. M. Goll a cité (*Rev. histor.*, t. LXXXIX) la première partie, en deux volumes, de ses grandes *Antiquités slaves* (*Slovanské starožitnosti*). De 1906 à 1919, M. Niederle en a publié la deuxième et la troisième partie, qui traitent d'une part de l'arrivée des Slaves du Sud dans le territoire des Balkans et de leur plus ancienne histoire, de l'autre de l'origine des Slaves occidentaux, Tchécoslovaques, Polonais, Slaves de l'Elbe et de leurs débuts dans l'histoire[2]. Ce travail, qui approche peu à peu de son achèvement, est également imposant par la quantité des matériaux qui y sont réunis et par l'abondance d'une bibliographie sans lacunes. Il était donc naturel qu'il fût traduit dans les autres langues slaves : en 1923, il a commencé également à paraître en français, dans une forme abrégée, il est vrai, mais avec des additions de l'auteur qui donnent à cette édition sa valeur propre[3]. En même temps que la suite de volumes dont il vient d'être parlé, M. Niederle a entrepris une série parallèle consacrée à l'histoire de la civilisation. Il n'y suit pas, comme dans la première, l'ordre national, mais, adoptant une division modelée sur les divers aspects de la vie humaine, il considère en même temps, sous chacun de ces aspects, toutes les branches de la race slave. Son admirable labeur a rendu possible la publication, entre 1912 et 1921, de quatre

maine]. Prague, 1923. Le principal organe de l'archéologie tchèque est la revue *Památky archeologické* [*Les monuments archéologiques*], qui enregistre aussi les découvertes et les travaux monographiques faits en ce domaine.

1. M. Niederle s'est d'ailleurs attaché aussi avec un grand zèle à l'étude statistique et géographique du monde slave. Il a, en particulier, écrit en 1909 un excellent manuel, *Slovanský svět. Zeměpisný a statistický obraz současného Slovanstva* [*Le monde slave. Tableau géographique et statistique de la race slave à l'époque actuelle*], qui a paru en même temps à Prague chez Laichter et en russe dans l'encyclopédie slave dirigée par V. Jagić. Citons aussi, à cette occasion, l'ouvrage intitulé *Slovanstvo. Obraz jeho minulosti a přítomnosti* [*La race slave. Tableau de son passé et de son présent*], paru à Prague, en 1912, sous la direction de MM. Jar. Bidlo et J. Polivka. C'est, rédigé par un groupe de spécialistes tchèques, un manuel qui résume nos connaissances sur le passé et le présent des Slaves, avec une carte ethnographique. L'initiative de cette publication remonte au Congrès slave tenu à Prague en 1908.

2. *Slovanské starožitnosti;* II, 1, 2 : *Puvod a počátky Slovanů jižních* [*Antiquités slaves;* II, 1, 2 : *Les origines et les débuts des Slaves méridionaux*]. Prague, 1906, 1910; III : *Puvod a počátky Slovanů západních* [*Les origines et les débuts des Slaves occidentaux*], 1919.

3. *Manuel de l'antiquité slave.* T. I : *L'histoire* [Collection de manuels publiés par l'Institut d'Études slaves, I]. Paris, Champion, 1923.

Digitized by Google

volumes, dont le premier traite des caractères et de la vie physiques des anciens Slaves et de leurs rites funéraires, le second du costume et de l'habitation, le troisième des superstitions et de la religion, le quatrième de la vie économique dans les villages et des métiers[1].

Parti de l'archéologie, M. Niederle est, au cours de ses recherches, devenu de plus en plus un historien, appliqué à donner, à l'aide des matériaux archéologiques, l'interprétation critique des sources écrites. Un autre chercheur, M. Jos. Janko, a, de son côté, pris la philologie et l'interprétation linguistique pour base d'un essai, où il a tenté de résumer les traits caractéristiques de la civilisation des anciens Slaves[2].

Si le présent bulletin, consacré avant tout à la branche tchèque, ne peut pas donner une grande place à la slavistique générale[3], exception doit être faite en faveur de l'intéressante controverse suscitée par les travaux de l'historien tchèque J. Peisker, car elle est importante pour la conception générale de l'époque slave primitive. M. Peisker, qui avait déjà dirigé une vive attaque contre la théorie de la *Markgenossenschaft* allemande, du communisme agraire originel des Slaves et de la naissance de la *Zadruga* yougoslave, a été conduit, par une interprétation originale de certains monuments du moyen âge, à la conviction que le trait caractéristique de l'ancienne société slave était sa division en une classe dominante de chefs de district pasteurs et un bas peuple peinant aux travaux manuels de l'agriculture. Dans ses ouvrages[4], il ramène ce prétendu dualisme à une cause ethnique : il cherche, en effet, à montrer que, dans leur inhospitalière patrie primitive de la Russie blanche, les Slaves ont été dès l'origine les esclaves de nomades turco-tatares, et que l'influence délétère de cette

1. *Život starých Slovanu. Oddíl kulturní* [*La vie des anciens Slaves. Section consacrée à la civilisation*]. Prague, t. I, 1912; t. II, 1913; t. III, 1917; t. IV, 1921.

2. *O pravěku slovanském* [*Sur l'époque slave primitive*]. Prague, 1912.

3. Nous pouvons d'ailleurs renvoyer à la *Revue des études slaves* et à la revue *Slavia*, qui paraît depuis 1921 à Prague dans les diverses langues slaves. Pour l'ethnographie slave et l'ethnologie qui s'y rattache étroitement et en particulier pour l'étude des légendes, des coutumes et du folklore figuré, il y a, outre la vieille revue *Český lid* [*Le peuple tchèque*], publiée par C. Zíbrt, un organe important, *Vestník narodopisného Musea českého* [*Le Moniteur du Musée ethnographique tchèque*], qui tient à jour une bibliographie détaillée de la matière.

4. Citons surtout ici *Die älteren Beziehungen der Slaven zu Turkotataren und Germanen und ihre sozialgeschichtliche Bedeutung, Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, t. III, 1905, et *Neue Grundlagen der slavischen Altertumskunde*. Stuttgart, 1910. De plus, dans *Cambridge medieval history*, t. II, 1914, l'article de Peisker, *The expansion of the Slavs*.

Digitized by Google

servitude sur le fond même de leur caractère national a été plus tard encore renforcée du fait qu'ils ont été soumis à la domination successive de diverses tribus germaniques. Pour démontrer cette théorie, qui résout de façon originale entre autres le problème des Scythes, Peisker a cherché des arguments non seulement dans les monuments anciens, mais avant tout dans le vocabulaire des langues slaves, et en dernier lieu dans diverses autres explications tirées des sciences naturelles. Sa méthode et, en particulier, certaines de ses étymologies ont provoqué la contradiction de presque tous les érudits qui ont abordé le sujet, notamment, de M. Dopsch parmi les Allemands[1], et de MM. Janko[2] et Niederle[3] parmi les Tchèques.

L'action en pays tchécoslovaques des frères saloniciens, Cyrille et Méthode, a été, depuis 1903, l'objet d'études critiques du savant polonais A. Brueckner[4]. Elles tendent à montrer que notre savoir est ici troublé par une grossière falsification remontant jusqu'à Méthode lui-même, et en même temps à accréditer l'idée que la liturgie slave a été un malheur pour les Slaves dans leur ensemble. Contre ces thèses de Brückner, et aussi contre d'autres travaux dont les auteurs avaient pris une attitude d'incrédulité critique dans la question de la concession de la liturgie slave par Rome[5], c'est surtout M. František Snopek qui a défendu l'authenticité de la lettre du pape Hadrien; il a réhabilité les écrits légendaires sur les apôtres slaves[6], qui sont la source narrative la plus importante pour la plus

1. Notamment dans *Vierteljahrschrift fur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, t. VII, 1909.

2. *O stycich starých Slovanů s Turkotatary a Germány s hlediska jazykozpytného* [*Les rapports des anciens Slaves avec les Turcotatares et les Germains considérés du point de vue linguistique*], *Věstnik České Akademie* [*Moniteur de l'Académie tchèque*], t. XVIII, 1908.

3. *Věstnik národopisný*, 1906, et d'autres articles, notamment dans *Revue des études slaves*, t. II, 1922, *Des théories nouvelles de Jan Peisker sur les anciens Slaves*. Peisker a d'ailleurs poussé ses idées jusqu'à leurs conséquences extrêmes, notamment dans la brochure publiée à Prague en 1921, *Kdo byli naši předkové, co jsme po nich v sobě zdědili* [*Qui étaient nos ancêtres et qu'y a-t-il en nous qui soit leur héritage ?*].

4. D'abord dans le supplément de la *Münchener Allgemeine Zeitung*, puis dans *Archiv für slavische Philologie*, t. XXVIII. M. Brückner a, en 1913, reproduit son argumentation, d'ailleurs en l'atténuant un peu, dans un livre, *Die Wahreit über die Slavenapostel* (Tübingen). La même année, Jagič a publié la deuxième édition refondue de son travail, *Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache* (Berlin, 1913).

5. Par exemple F. Hýbl, *Slovanská liturgie na Moravě v IX. století* [*La liturgie slave en Moravie au IXe siècle*], *Český časopis historický*, t. XIV, 1908.

6. *Studie cyrillometodějské* [*Études cyrillométhodiques*]. Brno, 1910; *Kons-*

Digitized by Google

ancienne époque de l'histoire tchèque, jusqu'à la fin du xe siècle. En ce qui concerne la légende de la vie et du martyre de saint Venceslas et de son aïeule Ludmila, dite légende du moine Christian, certains auteurs l'avaient considérée comme une falsification du XIVe siècle; d'autres y avaient vu une compilation du XIIe; M. PEKAŘ a prouvé qu'elle est, en vérité, une source de premier ordre, de la fin du xe siècle, et, dans sa substance, le premier essai important d'historiographie qui ait été fait sur le sol tchèque. Certains Allemands ont refusé d'admettre l'authenticité de cette légende; M. Bretholz, en particulier, affirmait qu'elle porte visiblement la trace d'emprunts à la célèbre chronique tchèque de Cosme de Prague, qui est du début du XIIe siècle[1]. Il a été soutenu surtout par O. Holder-Egger[2], qui, après quelques notes superficielles, a consacré à la question un ample article. D'autres, au contraire, se sont rangés au côté de M. Pekař; en dehors d'A. Brückner, il faut nommer surtout H. G. Voigt, dont le livre sur ce sujet présente des arguments dignes d'attention[3]. M. Pekař lui-même, outre les divers articles en tchèque où il s'est efforcé de réfuter les objections de ses adversaires, a, pour le public non tchèque, exposé l'ensemble de la question, dans toute son ampleur, en un fort volume en allemand[4], suivi d'une édition critique des légendes en discussion. Ce livre n'a pas convaincu ses

tantin Cyrill a Methoděj, slovanšti apoštolové [*Constantin Cyrille et Méthode, les apôtres slaves*]. Olomouc, 1908; *Konstantin Cyrillus und Methodius, die Slavenapostel.* Kroměříz, 1911.

1. M. Bretholz s'occupait spécialement de la chronique de Cosme en vue d'une nouvelle édition pour les *Monumenta Germaniae historica*, qui a, effectivement, paru en 1923, sous le titre de *Die Chronik der Böhmen des Cosmas von Prag. Unter Mitarbeit von W. Weinberger herausgegeben* von B. Bretholz, M. G. H. *Scriptorum nova series*, t. IV. Voir aussi ses *Studien zu Cosmas von Prag*, publiées en 1909 dans *Neues Archiv fur ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XXXV.

2. *Neues Archiv*, t. XXXII. M. A. Naegle s'est aussi rangé à cette opinion dans sa *Kirchengeschichte Böhmens, quellenmässig und kritisch dargestellt* (deux volumes parus jusqu'ici, qui conduisent l'histoire ecclésiastique de la Bohême jusqu'au milieu du IXe siècle), ouvrage dont le mérite est inférieur aux prétentions de son titre.

3. *Die von dem Přemysliden Christian verfasste und Adalbert von Prag gewidmete Biographie des hl. Wenzels und ihre Geschichtsdarstellung.* Prague, 1907. Voigt avait d'ailleurs auparavant publié en 1904, dans les travaux de la Société des sciences de Prague, une étude — *Der Verfasser der römischen Vita des hl. Adalbert* — où il montrait que l'auteur de l'importante légende du saint tchèque Vojtěch (Adalbert) n'est pas le moine romain Jean Canaparius, mais le célèbre docteur français Gerbert, le futur pape Sylvestre II.

4. *Die Wenzel-und Ludmilalegenden und die Echtheit Christians.* Prague, 1906.

Digitized by Google

adversaires, qui d'ailleurs lui ont opposé la conspiration du silence; mais, à nos yeux, ses arguments tranchent la question ; ils restituent à l'historiographie du xe siècle une source importante, tout comme il est advenu autrefois du *Ligurinus* ou d'autres documents qu'un excès de critique avait fait injustement négliger.

Si nous avons quelque peu insisté sur cette question, c'est à cause de son importance fondamentale pour la plus ancienne histoire de la Bohême, au temps où le peuple tchèque fit son entrée dans la grande communauté de la culture occidentale, latine, sous le patronage de deux illustres martyrs, saint Venceslas (Václav) et saint Adalbert (Vojtěch). L'époque suivante, celle des xie et xiie siècles où, dans le cadre du Saint-Empire médiéval, la principauté des Přemyslides, acquérant sans cesse plus d'importance, finit par devenir un royaume héréditaire, a moins excité, dans les dernières années, l'intérêt des chercheurs. La plus importante contribution apportée à son étude consiste dans les tomes cités plus haut de l'*Histoire tchèque* de V. Novotný. A côté d'eux, se place un instrument de travail d'une exceptionnelle valeur : à savoir les deux volumes où M. Gustave Friedrich a recueilli et étudié d'après les méthodes rigoureuses de la diplomatique les chartes de Bohême jusqu'en 1230[1].

Parmi les monographies sur cette période, l'article de J. Pekař sur la division administrative des pays tchèques jusqu'au milieu du xiiie siècle[2] traite l'importante question des rapports entre la division en cercles, instituée plus tard, et l'ancien établissement des tribus; celui de Frant. Hruby a apporté des vues nouvelles sur l'étude de l'organisation ecclésiastique au temps des Přemyslides[3]. Sur les conditions sociales en Bohême au moment où la base slave originelle n'est pas encore entamée de façon sensible par le flot germanique, Fr. Vacek a rassemblé et complété ses anciens articles en un fort volume où les documents sont groupés dans un ordre qui les met en valeur[4]. L'histoire économique et démographique, surtout celle qui

1. *Codex diplomaticus et epistolaris regni Bohemiae.* T. I, 1907; t. II, 1912.

2. Publié en 1906 dans le recueil de travaux historiques offert par les élèves de M. Goll à leur maître pour son soixantième anniversaire. Parmi les travaux de savants allemands sur ce problème on peut citer surtout O. Peterka, *Das Burggrafentum in Böhmen*, 1906, et R. Koss, *Forschungen zur mittelalterlichen Gerichtsverfassung Böhmens und Mährens*, 1919.

3. *Církevní zřízení v Čechách a na Moravě od X. do konce XIII. století a jeho poměr ke státu* [*L'organisation ecclésiastique en Bohême et en Moravie du Xe au XIIIe siècle et ses rapports avec l'État*], dans *Český časopis historický*, 1916.

4. *Sociální dějiny české doby starší* [*Histoire sociale de l'époque ancienne*

Digitized by Google

concerne les questions relatives à l'aspect du paysage, au rapport entre la forêt et le sol cultivé, aux plus anciennes routes, a reçu naguère une contribution des plus importantes dans le savant ouvrage où M. V. Chloupecky nous donne de l'ancienne Slovaquie une image toute nouvelle; il montre comment, à l'origine, cette région formait dans le cadre de l'ancienne Hongrie une unité originale[1]. Dans le même domaine, on consultera utilement le livre de Wilhelm Friedrich sur la géographie historique de la Bohême jusqu'aux débuts de la colonisation allemande[2].

En dépit des objections qu'oppose à cette vue la thèse de M. Bretholz, la pénétration de l'élément allemand dans les pays tchèques est, depuis la fin du XIIe siècle, le trait nouveau le plus important de l'histoire tchèque, dont il modifie entièrement le caractère. Parmi les rares communautés allemandes nées sous le régime du droit des étrangers, une seule avait, jusqu'à cette époque, une réelle importance : la colonie allemande de Prague. Une importante monographie contribue à nous la faire connaître, et à déterminer la part de l'élément allemand dans la formation des statuts municipaux de cette ville au moyen âge : c'est celle où M. Adolph Zycha s'applique à projeter sur l'histoire de Prague jusqu'au XIIIe siècle une lumière nouvelle, empruntée surtout aux théories générales que, dans les dernières années, les historiens allemands du droit ont rattachées au problème de l'origine juridique des villes[3]. Dans l'ouvrage, cité plus

de la Bohême]. Prague, 1906. Parmi les ouvrages allemands sur ce sujet, il faut citer avant tout Koss, *Zur Frage nach der Entstehung des böhmischen Herrenstandes* (1920).

1. *Staré Slovensko* [*La Slovaquie ancienne*], dans les *Travaux de l'Université Komensky à Bratislava*, 1924.

2. *Die historische Geographie Böhmens bis zum Beginne der deutschen Kolonisation*. Vienne, 1912.

3. *Prag. Ein Beitrag zur Rechtsgeschichte Böhmens im Beginn der Kolonisationszeit*. Prague, 1912. Les questions qui font surtout l'objet des études de M. Zycha ont été soulevées également, un peu avant lui, par Jar. Čelakovský dans son article *O začátcích ústavních dějin Starého města Pražského* [*Sur les débuts de l'histoire constitutionnelle de la Vieille-Ville de Prague*], dans *Sbornik věd právních* [*Recueil des sciences juridiques*], 1904. Des papiers de Čelakovský a été tiré aussi un autre ouvrage très important pour l'histoire constitutionnelle de Prague — il concerne, il est vrai, principalement une époque un peu postérieure, jusqu'à l'année 1484 — *O vývoji středověkého radního zřízeni v městech Pražských* [*L'évolution du système médiéval des conseils dans les villes de Prague*], publié en 1922 dans *Sbornik prispěvku k dějinám hlavního města Prahy* [*Recueil d'études pour l'histoire de la ville capitale de Prague*]. On doit aussi indiquer ici que, par les soins des archives municipales de Prague, le grand travail où V. V. Tomek a jadis amené la topographie détaillée des villes de Prague jusqu'à l'époque des

Digitized by Google

haut, où il a critiqué la théorie de M. Bretholz, M. Zycha s'est efforcé d'exposer dans son ensemble le mouvement qui leur a donné naissance dans les pays tchèques au XIIIe siècle; puissamment et méthodiquement encouragé par les derniers souverains de la famille des Přemyslides, ce mouvement a, plus que toute autre cause, contribué à renforcer parmi nous, en nombre et en influence, l'élément allemand. Les études de M. Zycha apportent à notre savoir en ces matières un complément substantiel; elles sont, par la méthode, très supérieures à celles d'autres savants allemands, par exemple M. G. JURITSCH[1]. M. V. VOJTIŠEK, spécialiste de la topographie historique de Prague, a consacré à l'évolution des registres judiciaires et administratifs de la ville des études[2] qui ont une grande importance pour l'histoire de la vie juridique des villes tchèques au moyen âge. A côté des villes se sont créés au XIIIe siècle de nombreux villages où les immigrants étrangers apportèrent des institutions nouvelles dites de « droit allemand », qui ont été importantes pour l'évolution agraire ultérieure. Elles ont fait l'objet d'une série de monographies, parmi lesquelles il faut citer surtout les travaux de MM. Fr. VACEK[3] et J. WAIZSAECKER[4].

La croissance des villes, l'augmention de la population rurale, l'accroissement d'intensité du travail, l'afflux sur le marché des métaux précieux extraits des mines nouvellement ouvertes, tout cela,

guerres hussites est enfin continué. M. J. Teige, directeur de ces archives, a fait paraître deux nouveaux volumes de ces *Základy mistopisu Pražského* [*Bases de la topographie de Prague*], consacrés à la topographie de quelques quartiers de la Vieille-Ville jusqu'au XVIIe siècle. De plus il a, dans un ouvrage à part, *Staroměstský rynk* [*La Grand-Place de la Vieille-Ville*], écrit l'histoire de ce célèbre *Staroměstské náměsti* [*Place de la Vieille-Ville*]. On trouvera, par ailleurs, une vue générale sommaire, mais scientifiquement satisfaisante, de la topographie historique de Prague dans un petit manuel, qui a été publié aussi en français : *Prague, la capitale de la République tchécoslovaque*. Édité par la Caisse d'épargne municipale de Prague, 1924.

1. *Die Deutschen und ihre Rechte in Böhmen und Mähren im XIII und XIV Jahrhundert*, 1905. Le même auteur a publié en 1907 à Leipzig un livre *Handel und Handelsrecht in Böhmen bis zur hussitischen Revolution*, qui fait en quelque sorte pendant au grand travail de Winter cité plus haut.

2. Parmi ses nombreux travaux sur ce sujet il faut mentionner spécialement les articles *O studiu městských knih českych* [*Sur l'étude des registres des villes tchèques*], dans *Věstnik Ceské Akademie*, t. XXIV, et *K počátum městskych knih pražskych a desk zemskych* [*Sur les débuts des registres municipaux de Prague et des tables du pays*], dans *Pravnik* [*Le Juriste*], t. LX.

3. *Emfyteuse v Cechách v XIII. a XIV. století* [*L'emphytéose en Bohême aux XIIIe et XIVe siècles*], *Agrarni Archiv*, t. VI-VII, 1919-1920.

4. *Das deutsche Recht der bäuerlichen Kolonisten Böhmens und Mährens im XIII. und XIV. Jahrhundert* (*Mitteilungen des Vereins fur Geschichte der Deutschen in Böhmen*, 1913).

Digitized by Google

dans le cours du XIIIe siècle, a profondément modifié l'aspect économique des pays tchèques et fortifié leur position en face de leurs voisins, dans le moment même où les princes de Bohême, en possession définitive de leur couronne royale, acquéraient une puissance agrandie à la fois dans le Saint-Empire médiéval en décadence et dans leurs relations avec leurs autres voisins. Sous les derniers Přemyslides, l'État tchèque devient ainsi la première puissance de l'Europe centrale et attire les regards de tous les contemporains, surtout quand ses rois ont réussi à étendre leur pouvoir — pour un temps seulement, il est vrai — sur les pays allemands des Alpes, sur les terres polonaises, et un moment même sur la Hongrie limitrophe. Donner un tableau d'ensemble de cette période dans une étude détaillée du règne de l'avant-dernier des Přemyslides, Venceslas II, de ses conflits avec le pape Boniface VIII et Albert de Habsbourg, qui furent l'occasion d'une alliance formelle avec le roi de France, Philippe le Bel, en 1303, c'est ce que s'est avant tout proposé l'auteur de ce bulletin dans ses *Derniers Přemyslides*[1]. Il s'y est efforcé de montrer, d'une part l'importance exceptionnelle qu'a eue pour l'évolution de l'histoire de Bohême l'extrême richesse des mines d'argent qui, dans l'Europe de ce temps, faisaient du royaume une sorte de Californie, d'autre part les rapides progrès de l'organisation administrative sous Přemysl Otakar II et son fils Venceslas II, dignes contemporains de saint Louis et de Philippe le Bel. Le livre expose en outre l'évolution de la classe seigneuriale et ses rapports avec le pouvoir royal, rapports difficiles, et qui ont souvent été fatals aux souverains tchèques. Un second volume montre comment, après l'extinction de la dynastie přemyslide, en 1306, et les vains efforts des maisons de Habsbourg et de Carinthie pour s'assurer la possession durable de la couronne de Bohême, une nouvelle dynastie a été donnée à la Bohême par la maison de Luxembourg[2], qui venait, il est vrai, d'atteindre avec l'empereur Henri VII le premier rang dans le Saint-Empire, mais qui, de fait, appartenait beaucoup plutôt à la sphère de la civilisation française; il expose ensuite les rapports de l'histoire de la Bohême avec la politique de ce chevaleresque empereur et les débuts du règne de son fils Jean, dont la mort héroïque à Crécy a laissé une trace ineffaçable dans l'histoire de France.

L'époque des Luxembourg a, d'une façon générale, mis la Bohême

1. Josef Šusta, *Dvě knihy českych dějin.* I. *Posledni Přemyslovci a jejich dědictvi, 1300-1308* [*Deux livres d'histoire tchèque.* I. *Les derniers Přemyslides et leur héritage, 1300-1308*], 1917.

2. *Dvé knihy českých dějin.* II. *Počátky lucemburské, 1308-1320* [*Les débuts des Luxembourg*], 1919.

Digitized by Google

en contact intime avec le milieu français. Ce ne fut pas seulement l'effet des liens dynastiques, mais aussi celui des étroites relations avec Avignon, qui exercèrent, sur la situation de l'Église, une action bien supérieure à celle de tout autre facteur. Rien n'illustre mieux l'ingérence croissante de la cour de Rome, en particulier dans les affaires des bénéfices ecclésiastiques, que le recueil des documents extraits des archives du Vatican par des érudits tchèques. Déjà signalé par M. Goll, il s'est, depuis son dernier bulletin, enrichi, entre 1905 et 1907, du volume de M. J. F. Novak, qui contient les bulles d'Innocent VI, et de celui où M. K. Krofta a terminé la publication des bulles de Boniface IX jusqu'en 1404[1]. Ces deux historiens ont, en outre, voulu, dans des études d'ensemble[2], fixer exactement les résultats de leurs recherches ; ils ont ainsi contribué à faire comprendre le mécontentement qui a préparé la révolution hussite.

1. *Monumenta Vaticana res gestas Bohemicas illustrantia*, t. II et V, 2. Les archives de Bohême continueront ces publications de concert avec l'Institut tchécoslovaque récemment fondé à Rome; cet Institut a entrepris de publier aussi des documents des archives du Vatican sur le territoire slovaque, notamment les diocèses de Nitra, Esztergom et Eger.

2. J. B. Novák, *Avioňnské papežství a zárodky českého odporu proti kurii* [*Les Papes d'Avignon et la naissance de l'opposition tchèque à la Curie*], *Časopis Matice moravské*, t. XXXI; K. Krofta, *Kurie a správa církevní zemi českých v době předhusitské* [*La Curie et l'administration ecclésiastique des pays tchèques à l'époque préhussite*], *Česky časopis historicky*, t. XII, XIV. L'influence du milieu d'Avignon sur l'évolution tchèque, question sur laquelle Max Dvořák, en particulier, avait en son temps attiré l'attention, a été entre autres étudiée par E. Dostál dans son article *Čechy a Avignon* [*La Bohême et Avignon*], *Časopis Matice moravské*, t. XLVII, 1922.

Joseph Šusta.

(Sera continué.)

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Eugène Cavaignac. **Population et capital dans le monde méditerranéen antique.** Strasbourg, Istra, 1923. Gr. in-8°, 163 pages. Prix : 8 fr. (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 18.)

Sous un titre un peu énigmatique, dans un livre d'une lecture et d'une analyse difficiles, bourré de calculs, de statistiques, de tableaux et surtout d'hypothèses, M. Cavaignac s'est proposé de déterminer les relations de l'impôt foncier, de la surface totale, de la surface consacrée aux céréales, du capital et de la population dans l'Égypte, la Syrie, la Chaldée et l'Asie Mineure sous Darius; dans le monde égéen au ve siècle (en réalité l'empire athénien), l'Attique, le continent grec, l'Occident grec, l'État romain de 340 av. J.-C. jusqu'à l'Empire et la Gaule au moment de la conquête. Il admet au préalable quelques axiomes, tels que la rotation biennale pour les céréales, un produit moyen de dix à douze hectolitres par hectare, une consommation générale par an et par tête de trois à quatre hectolitres de blé ou d'orge, une liaison étroite entre la production du blé et la population. Sa méthode, qui se manifeste dès ce premier chapitre, est tout hypothétique. Nous en donnerons seulement quelques exemples.

Pour le IVe siècle, où l'on n'a que deux chiffres certains, celui du capital imposable, du *timema*, 6,000 talents, et sa proportion avec le capital total, un cinquième, M. Cavaignac imagine, à l'exemple de Boeckh, toute une échelle de cens, respectivement de 5, de 2,5 talents, de 2,500 drachmes, pour 300 pentacosiomédimnes, 1,200 chevaliers, 10,000 zeugites et 3,000 métèques, avec un *timema* respectif d'un cinquième pour les deux premières classes, de deux cinquièmes pour la troisième et d'un sixième pour les métèques, et trouve finalement un capital de 2,000 talents. Il n'attribue pas au continent grec plus de 100,000 talents de fortune totale. Pour la Grande-Grèce, il tire des tables d'Héraclée des conclusions très arbitraires donnant à la monarchie de Denys Ier (les deux tiers de la Sicile et le Brutium) deux millions d'âmes et 15,000 talents de capital. Pour l'État romano-campanien (Rome et Capoue), il établit, généralement d'après les données géographiques et statistiques de Beloch, dans une première période : un territoire de 6,000 kilomètres carrés; une population de 200,000 à 300,000 âmes; une production de 800,000 hectolitres de blé, valant 60,000,000 d'as libraux ou 10,000 talents; dans une seconde période,

Digitized by Google

celle de la constitution servienne (placée vers 300 av. J.-C.) : un territoire de 15,000 à 20,000 kilomètres carrés, avec un capital total d'au moins un milliard d'as d'une demi-livre ou de 50,000 talents, et un corps social de 5,000 citoyens de l'ordre équestre, possesseurs d'au moins 100,000 as, de 50,000 citoyens des quatre autres classes, possesseurs d'au moins 11,000 as, et de 100,000 citoyens ayant au moins 7 *jugera*, en tout au moins 154,000 citoyens. Vers 264 avant J.-C. l'État romain a 25,000 kilomètres carrés, et un capital que la hausse des prix, la dépréciation de l'as et la multiplication probable des chiffres du cens par deux ou trois doivent faire estimer à environ 100,000 talents, etc. D'après les chiffres tirés, avec force conjectures, du *De re rustica* de Caton, les cens des cinq groupes représentent respectivement pour le premier le bien de chevalier (les soixante hectares d'oliviers de Caton ou vingt-cinq hectares de vignes ou 200 de terre arable ou de pâturages avec le cheptel), pour le second quarante ou cinquante hectares de terre arable, pour le troisième les quarante ou cinquante *jugera* des colonies latines, pour le quatrième une petite propriété, pour le cinquième le lopin d'un journalier ou d'un fermier. Pour Carthage, M. Cavaignac admet, avec Kahrstedt, un budget de 6,000 talents ; M. Gsell, plus sage, ne fixe pas de chiffre. M. Cavaignac donne aux Séleucides comme budget régulier 10,000 talents et attribue très arbitrairement à une faute dans le texte de Justin le chiffre du revenu d'Alexandre à sa mort, 30,000 talents. Au chapitre XIII, d'accord avec Beloch, il voit dans le premier tribut de la Gaule, de 40 millions de sesterces, une dîme ; il rejette les chiffres de César sur les Helvètes et les Bellovaques, estime la population de la Gaule au tiers de la population rurale actuelle (environ 20 millions de têtes), soit à 8 ou 9 millions d'habitants au plus, la surface de la terre à céréales au septième des 700,000 kilomètres carrés de la surface totale, la production du blé à 30 ou 40 millions d'hectolitres, à 3,25 deniers l'hectolitre, le tiers du prix méditerranéen. Ces conclusions sont la plupart inadmissibles. On n'a pas le droit de préférer le chiffre d'Orose sur les Helvètes à celui de César. Il est au moins étrange que M. Cavaignac, pour qui les travaux de M. Beloch sont des évangiles, ne cite même pas ici l'*Histoire de la Gaule* de M. Jullian qui attribue à la Gaule 20 ou 30 millions d'habitants. C'est arbitrairement aussi qu'il change en 400 le chiffre du tribut de la Macédoine, 100 talents. Pour l'Asie, un impôt de 4,000 talents ne ressort pas des textes cités, et il n'est pas prouvé que le tribut fixe de l'Espagne soit une dîme. Cette accumulation d'hypothèses, de calculs, de généralisations, d'affirmations, représente certainement un grand effort et fournit quelques vues intéressantes et ingénieuses ; mais elle n'entraîne généralement pas la conviction. Nos matériaux insuffisants, de qualité médiocre, ne peuvent que rarement fournir des conclusions aussi précises, aussi complètes. L'hypothèse à jet continu ne crée pas la certitude.

Ch. LÉCRIVAIN.

Digitized by Google

Ettore PAIS. **Storia della colonizzazione di Roma antica. Prolegomeni. Le Fonti : I libri imperiali regionum.** Rome, Mardecchia, 1923. Gr. in-8°, XXXVIII-379 pages, avec une planche. Prix : 100 lires.

Ce livre, dédié à la mémoire de Mommsen, sert de prolégomènes à une histoire générale de la colonisation de Rome que prépare M. Pais. C'est une édition, avec commentaire historique, d'une des sources essentielles du sujet, morceau important des *Gromatici veteres*, les *libri regionum*, mal publiés par Lachmann, et qui ne figurent pas dans le premier fascicule de la nouvelle édition Teubner des *Gromatici*, commencée par Thulin et interrompue en 1913. Le texte, utilisé par tous les savants depuis Sigonius jusqu'à Zumpt, a été, d'après M. Pais, qui paraît bien avoir raison sur ce point, beaucoup trop déprécié par Mommsen dans son commentaire des *Gromatici* (II, p. 145-220) et dans ses notices des cités aux tomes IX-X du *Corpus inscriptionum latinarum*. Car, s'il renferme de nombreuses erreurs, s'il ne donne que l'Italie suburbicaire à l'exclusion de l'Italie annonaire, s'il ne permet pas à lui seul de retracer la colonisation depuis les Gracques jusqu'à Commode, il n'en fournit pas moins des renseignements de premier ordre tirés de documents officiels, surtout des archives impériales. Après avoir indiqué la formation et le contenu de la collection des *Gromatici*, surtout de Balbus qu'il place sous Trajan plutôt que sous Auguste, M. Pais montre dans son introduction le caractère de sa publication; n'ayant pu revoir tous les manuscrits, il utilise, avec les travaux de Thulin, l'appareil critique de Lachmann, en le corrigeant au besoin et surtout en distinguant les diverses couches de la tradition représentées par les principaux manuscrits, l'*Arcerianus*, le *Palatinus* et le *Judianus*. Son livre, écrit avec une prolixité souvent fatigante, comprend donc, après un appendice sur l'ordre des extraits dans les manuscrits, l'édition des *libri regionum* (p. 1-143) qui énumère les fondations dans l'Italie suburbicaire, la Sicile et les Dalmaties, divers appendices gromatiques et d'autres textes dont la loi Mamilia Roscia Peducea Alliena Fabia que M. Pais veut attribuer à cinq tribuns de l'époque de César. Vient ensuite (p. 145-362) le commentaire historique qui contrôle, corrige, complète, explique successivement et minutieusement toutes ces données avec nos autres sources, inscriptions, textes historiques, géographiques, gromatiques, et en fait ressortir l'importance, les lacunes, les erreurs, les notations intéressantes. Le livre se termine par cinq index des noms de lieux et de personnes, des textes cités, des lois, des indications tirées de noms de magistrats sur les bornes et les limites. Nous ne pouvons naturellement indiquer ici que les faits et les résultats principaux, résumés d'ailleurs pour la plupart dans les conclusions, sur les grandes époques

Digitized by Google

de la colonisation, sous les Gracques, sous Sylla, sous les triumvirs et Auguste, et sur les fondations insignifiantes des empereurs suivants jusqu'à Commode : importance énorme des assignations des Gracques, souvent par centuries de deux cents *jugera* pour cent citoyens, dans les régions dévastées et dépeuplées de l'Italie du Sud, pays de *latifundia*, parfois antérieures à la conquête romaine, parfois issues de préfectures : Lucanie, Apulie, Calabre, Valeria et Campanie; listes incomplètes, peut-être par suite de la destruction de son œuvre, des fondations de Sylla, soit colonies soit assignations, souvent voisines de Rome; pour les triumvirs, colonies et assignations plus nombreuses que ne le disent les textes historiques, souvent sur la base de cinquante *jugera* par tête, dans l'Étrurie, le Picenum, l'Ombrie, le Samnium; pour Auguste, triumvir et empereur, soit par lui-même soit par Drusus et Tibère, colonies et assignations, beaucoup peut-être sous la forme de préfectures rattachées à des colonies, dans le Brutium, l'Étrurie, l'Ombrie, le Picenum, la Campanie; fondations ultérieures de Claude, de Néron, de Vespasien, de Titus, de Nerva, de Trajan, d'Hadrien, de Vérus, d'Antonin et de Commode; erreurs principales des textes, fausses attributions à Claude, confusions entre les titres de colonies, de municipes et de préfectures, entre les colonies et les simples assignations (ainsi pour Veies, Tarquinii, Volaterrae, Capena, Nepet); disparition rapide des vétérans pourvus de lots; utilisation probable par Auguste d'anciennes préfectures pour ses assignations; assignations à des soldats dans leur propre pays, à des *familiae* de particuliers ou de princes, à des temples (ainsi à Sirena Parthenope); utilisation de patrimoines impériaux. Signalons encore les notes sur les préfectures; sur les *classici*, sans doute orientaux (*metyci*), établis à Teanum Sidicinum. M. Pais préconise pour ce sujet l'étude même du sol italien et cite les études de La Blanchère; il oublie celle de De Pachtère, *la Table hypothécaire de Véléia*. On voit l'utilité et l'intérêt de ce consciencieux travail.

Ch. LÉCRIVAIN.

Auguste BRUN. **Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi.** Paris, Champion, 1923, xv-505 pages. Prix : 27 fr.

— **L'introduction de la langue française en Béarn et en Roussillon.** Paris, Champion, 1923, 95 pages. Prix : 8 fr.

La substitution de la langue parlée en « France » aux autres dialectes du royaume a été un des faits capitaux de notre histoire; il n'a pas passé dans l'enseignement : bien rarement on pense à faire remarquer aux élèves et aux étudiants que pendant tout le moyen âge la différence des langages a subsisté. Non seulement dans la Gascogne

Digitized by Google

anglaise, dans la Provence qui ne faisait point partie du royaume, mais en Auvergne et en Languedoc, le bilinguisme n'était pas pratiqué. On parlait et on écrivait le dialecte du pays. Aucun manuel ne le dit. C'est que les érudits seuls le savaient; et encore manquaient-ils de vues d'ensemble sur la question. M. Brun l'a abordée courageusement, et il nous apporte un énorme répertoire de faits méthodiquement classés. Sa conclusion est que la croisade des Albigeois n'a eu aucune influence linguistique et que le français n'a commencé à s'introduire dans la partie méridionale du royaume, comme langue officielle et littéraire, qu'à partir de la fin de la guerre de Cent ans. La « langue royale » a été imposée par les progrès mêmes de la monarchie, par l'activité intense de l'administration, par l'autorité des gens du roi, et l'ordonnance de Villers-Cotterets (1539), enjoignant d'employer le français dans les actes judiciaires, a eu, assure M. Brun, une importance capitale. Gascons, Toulousains, Provençaux, ont cédé, sans résistance. Au contraire, les Béarnais et les Roussillonnais, qui ne sont entrés que tardivement dans la famille française, ont été rétifs. — Nous aurions beaucoup à dire au sujet des idées générales qu'exprime M. Brun. C'est un linguiste, non un historien, et il lui manque toute une culture, qu'on ne peut point acquérir vite et par occasion. Il paraît tout ignorer de l'histoire du Languedoc au XIIIe siècle, de l'histoire de la Provence au temps de Charles d'Anjou. Si son attention s'était portée sur les conséquences sociales et économiques de la croisade des Albigeois, sur la ruine de la vieille noblesse languedocienne, la tyrannie exercée par les sénéchaux venus de France, l'administration tracassière d'Alphonse de Poitiers, l'ambition remuante de Charles d'Anjou, s'il avait ouvert le recueil des Enquêtes de saint Louis publiées par Léopold Delisle, s'il avait lu les travaux d'Auguste Molinier et de Robert Michel, ses théories se seraient modifiées. Il s'imagine que c'est seulement à la fin du XVe siècle que le fonctionnarisme est né, que les gens du roi imposent leur autorité au clergé, aux nobles, aux consulats, qu'on « transplante, pour les dépayser, des fonctionnaires », qu'on envoie à l'autre bout du royaume des « parlementaires détachés de Paris »; il croit que jusqu'à cette époque l'autonomie du Midi avait été respectée. Grande erreur. Ce qui est vrai, c'est que la guerre de Cent ans, dont M. Brun n'a pas méconnu d'ailleurs la tragique importance, a arrêté l'œuvre commencée dès le temps de saint Louis. Mais que le travail de centralisation poursuivi pendant les cent premières années de l'annexion du Languedoc n'ait pas amené la diffusion du français, voilà de quoi faire réfléchir. La théorie de M. Brun est évidemment trop étroite. Pour expliquer cette diffusion à partir du XVe et du XVIe siècle, il fallait faire une large place aux faits de civilisation matérielle et intellectuelle, aux relations commerciales, au développement de la vie fastueuse selon la mode des cours princières, au goût des manuscrits et des livres, à la supériorité de la littérature française, etc. Il est incroyable que dans ce gros livre M. Brun

Digitized by Google

ne consacre qu'une demi-page à l'influence de l'invention de l'imprimerie. — Souhaitons que M. Brun, après avoir étendu très largement le cercle de ses investigations sur les causes de l'introduction du français dans les provinces du Midi, nous donne une seconde édition de sa thèse; il pourra d'ailleurs, tout en l'enrichissant, la faire beaucoup plus courte, à condition de pratiquer des coupes dans la multitude de petits faits qui encombrent son exposé. — Remercions-le : grâce à lui, nous savons désormais *quand* le français s'est introduit dans nos diverses provinces méridionales; mais *pourquoi*, il lui faudra encore le chercher.

PETIT-DUTAILLIS.

G. CONSTANT. **La légation du cardinal Morone près l'empereur et le Concile de Trente, avril-décembre 1563.** Paris, Champion, 1922. In-8°, LXVI-612 pages. (Bibliothèque de l'École des hautes études, fasc, 233.) Prix : 50 fr.

C'est une carrière extraordinaire que celle du cardinal Morone; diplomate très en faveur sous Paul III, entré dans le Sacré-Collège à trente-trois ans, en 1542, encore très employé par Jules III, il était, sous Paul IV, en 1557, poursuivi pour hérésie et incarcéré au château Saint-Ange; il en sortait dès la mort du pape et trois ans après, en 1563, était désigné pour présider le Concile de Trente; c'est-à-dire, et là n'est pas le revirement le moins curieux, qu'après avoir jadis contribué plus que personne à la convocation du concile, il se voyait chargé d'en hâter la clôture. La cour de Rome la désirait avec passion. Elle avait appris la difficulté de manier l'assemblée. Le souvenir des conciles du XVe siècle pesait sur tous les esprits, sacré pour les uns, odieux à la cour de Rome; sans cesse reparaissaient les formules inquiétantes d'autrefois : supériorité des conciles sur le pape, réforme de l'Église dans son chef (Rome déclarait vouloir la chose et répugnait au mot), vote par nations, élection du pape, en cas de vacance, par le concile et non par le conclave, limitation du nombre des cardinaux. Le jeu eût, d'autre part, été très dangereux de dissoudre d'autorité le concile, de paraître ainsi en proclamer la faillite, de s'exposer au reproche de refuser la réforme. La grande tâche de Morone fut de faire accepter la clôture. D'où le caractère des documents publiés par M. Constant. Si l'on s'y tenait exclusivement, ils seraient de nature à donner du concile une idée inexacte et incomplète. A peu près rien n'y apparaît de ce qu'il y eut de positif et de fécond dans son œuvre; tout y est dit des difficultés et des inconvénients. Soit que Morone négocie avec l'empereur ou le concile, soit qu'il corresponde avec le cardinal Borromée, son jeu est de ne rien cacher de ces obstacles, et d'y insister au contraire.

Digitized by Google

Un point frappant est celui-ci : depuis le temps que duraient le concile ou les négociations sur le concile, les plus graves questions de procédure restaient encore en suspens, ou n'avaient pas reçu de solution unanimement acceptée. L'assemblée continuerait-elle à siéger à Trente, ou bien serait-elle transférée? A qui appartiendrait l'initiative des propositions? Aux légats, en vertu de la fameuse clause *proponentibus legatis*, ou bien à tous les membres et aux ambassadeurs des princes? Faudrait-il sur chaque point renvoyer la décision à Rome? « Et les questions seraient-elles tranchées non par les Pères du concile, mais par courriers? » Qui admettre au concile; les évêques seulement, ou aussi les clercs de rang inférieur? Comment éviter que les évêques italiens, « dont le nombre était infini », pussent noyer dans leurs suffrages ceux des évêques ultramontains? reproche et crainte bien souvent exprimés à l'occasion des conciles, depuis que s'était à peu près disloquée, sous la poussée des divers nationalismes, la chrétienté du moyen âge, et qui n'étaient pas tout à fait sans fondement : Morone n'hésitait pas à demander que l'on tînt prêts « une quantité de prélats à envoyer au concile, au cas où les ultramontains se réuniraient pour demander des choses déraisonnables », et Borromée se déclarait en mesure « d'en envoyer jusqu'à vingt ». Divergences de vues, encore, sur le programme du concile. Où se ferait la réforme de la curie? A Trente (c'est-à-dire, disait-on à Rome, par des malveillants et des incompétents), ou bien à Rome (c'est-à-dire, prétendait-on dans les milieux conciliaires, par des gens interessés à ne rien faire)? Se bornerait-on à définir contre les protestants la foi et la discipline de l'Église? Ou bien traiterait-on des graves questions qui divisaient les catholiques eux-mêmes? De part et d'autre, enfin, on se renvoyait les mêmes reproches. Le concile n'est pas libre, affirmait-on; seulement pour les uns c'était la faute du Saint-Siège (qui ne se privait pas, en effet, de caresser, de récompenser les *prelati amorevoli* ou *benemeriti*, de tenir rigueur aux autres; le cas particulièrement éclatant de la conduite tenue envers le cardinal de Lorraine nous montre l'application successive à un même homme des deux tactiques); pour les autres la faute des souverains, qui prétendaient régler les votes des évêques leurs sujets. A ceux qui parlaient trop haut de la réforme de l'église *in capite*, on ne manquait pas de parler de la non moins nécessaire réforme des princes.

La grande habileté de Morone fut de diviser les adversaires de la clôture. Ce fut l'objet de son voyage d'avril-mai 1563 auprès de l'empereur, qu'il gagna au moyen de compromis sur les principaux points en litige, et en lui donnant à entendre que les vœux de l'Allemagne seraient mieux sauvegardés par une négociation en tête-à-tête avec Rome que dans une assemblée où les prélats italiens et surtout espagnols étaient si mal préparés à les comprendre. Une violente querelle de préséance vint à point nommé séparer la France et l'Espagne. Morone réussit à gagner le cardinal de Lorraine. Il sut écarter les questions les plus délicates de dogme et de discipline par des formules

Digitized by Google

conciliantes et vagues; chaque partie se consolant de ne pas faire canoniser sa doctrine, par la pensée que du moins cette doctrine restait libre; Rome, en particulier, considérait comme une victoire d'avoir réservé l'avenir. Ainsi put être clôturé le concile, contre la mauvaise humeur impuissante du seul ambassadeur d'Espagne.

Tels sont les faits qu'éclaire la publication de M. Constant; elle est à tous égards un modèle : introduction sobre et précise, texte édité avec beaucoup de soin, annotation très abondante, qui explique toutes les allusions, donne la carrière de tous les personnages nommés, ne laisse nulle part le lecteur dans l'embarras.

E. JORDAN.

George O'BRIEN. **An Essay on the economic effects of the Reformation.** Londres, Burns, Oates et Washbourne, 1923. In-8°, x-104 pages. Index.

La révolution religieuse du XVIe siècle est à peu près contemporaine de la révolution économique où s'élabora la société capitaliste moderne. L'idée devait naturellement venir d'étudier les relations entre ces deux phénomènes. La question n'est pas neuve. Elle était déjà posée, à l'aube du XIXe siècle, par Ch. de Villiers. Celui-ci n'examinait d'ailleurs qu'une face du problème, et M. O'Brien n'en fait pas davantage : il ne se demande pas en quoi le changement des conditions économiques a pu agir sur l'évolution religieuse.

M. O'Brien dit cependant, avec raison, que la civilisation économique des nations soit catholiques, soit protestantes, repose sur des bases multiples, et qu'on ne saurait tout expliquer par leur seule attitude vis-à-vis de la Réforme. D'accord, et il est arbitraire d'expliquer par des raisons religieuses les différences économiques entre Espagne et États-Unis, Angleterre et Irlande, même peut-être Belgique et Provinces-Unies. Mais c'est déjà serrer le problème de plus près que de rapprocher les cantons suisses catholiques et protestants, le pays de Vaud et la Savoie, le Canada et la Nouvelle-Angleterre. Et que le grand développement de la Banque et des sociétés commerciales soit comme localisé, au XVIIe siècle, à Amsterdam, Londres et Genève, ce n'est pas un fait dont on puisse se débarrasser aisément. L'auteur reconnaît (p. 102) « que les calvinistes finirent par s'identifier de plus en plus avec les types commerciaux et industriels de la société, tandis que le luthéranisme et le catholicisme tendirent à s'identifier plutôt avec les anciens (*old fashioned*) genres de vie[1] ».

Pourquoi? M. O'Brien ne veut pas que l'influence inhibitrice des doctrines canoniques sur le prêt à intérêt soit pour quelque chose

1. Il est à peu près exact de dire qu'à une exception près les doctrines économiques des réformateurs restent médiévales.

Digitized by Google

dans le retard économique de l'Europe en général et dans le retard ultérieur des nations catholiques, sous prétexte que les casuistes avaient déjà trouvé de nombreux moyens d'assouplir la rigidité des formules. Ceci l'amène à nier (à moins que la première de ces négations ne soit conditionnée dans son esprit par la seconde) l'action, à notre sens décisive, de l'enseignement de Calvin, puis des commentaires de Dumoulin. « Calvin », dit-il, ne « prévoyait pas toutes les conséquences de son enseignement. » Assurément. Mais, en rejetant le préjugé agrarien de Luther, en transposant la notion de l'usure du plan de la loi divine sur celui des lois humaines, le juriste picard a sécularisé l'économie politique. Essayer d'expliquer cette attitude nouvelle (p. 19) par une prétendue supériorité industrielle de la Suisse par rapport à l'Allemagne, c'est aller contre les faits les mieux établis de l'histoire économique au temps de la Renaissance. D'ailleurs, M. O'Brien refuse de s'occuper des faits proprement économiques, par exemple de la sécularisation des monastères[1].

Il se trouve ainsi enfermé dans une impasse : comment dénier toute valeur révolutionnaire à la pensée économique des calvinistes et, en même temps, comme le fait l'auteur, rendre la Réforme responsable de la transformation de la société médiévale en société capitaliste ? M. O'Brien esquive la difficulté en transportant la question du terrain économique sur le terrain éthique et même théologique. Il donne de l'esprit capitaliste (p. 72) une définition purement morale : « L'accumulation de la richesse considérée comme un bien en soi ». Dès lors, les conséquences économiques et sociales de la Réforme apparaissent non comme le résultat de vues particulières sur les questions spécifiquement sociales, mais comme le corollaire de la théologie protestante et de la doctrine de la justification par la foi.

Au catholicisme, qui règle non seulement la vie religieuse, mais la vie éthique, politique et sociale, s'oppose la Réforme, même la luthérienne, qui sécularise la vie, qui opère « la séparation de la foi et de la moralité ». On se demande ce que devient, dans ce système, la théocratie genevoise. Mais, dira M. O'Brien (il le dit souvent), le protestantisme a été sauvé par son inconséquence.

Tout n'est pas faux dans la théorie un peu simpliste de M. O'Brien. Il est exact que la Réforme substitue « une conception individualiste à une conception corporative des relations économiques entre l'homme et la société ». Il est bien vrai aussi qu'à la sanctification *des* œuvres le protestantisme oppose la sanctification *du* travail (*the Catholics advocated* works, *and the Calvinists* work), c'est-à-dire la sanctification de la vie quotidienne[2], même chez Luther, et surtout la sanc-

1. Il dit : « Economic practice rather than economic thought. »

2. Il est assez savoureux (p. 54) d'entendre accuser Luther d'avoir poussé « to the improvident multiplication of the population ». De nos jours, l'Église catholique essaie de confisquer à son profit le mouvement antimalthusien.

Digitized by Google

tification de la profession. Il est exact encore que, dans les sociétés protestantes, le péché sans rémission est la paresse, tandis que la mendicité est un élément éthique essentiel des sociétés catholiques (comme des sociétés bouddhistes et musulmanes), la condition préalable de la justification du riche et de la création des fondations pieuses. La société moderne, qui restreint systématiquement le domaine de la charité volontaire au profit de l'assistance obligatoire, est, par là, essentiellement anticatholique.

M. O'Brien, qui a surtout en vue les formes anglo-saxonnes du calvinisme, montre bien à quelles déformations aboutit cette doctrine de la sainteté de la profession. Il raille le puritanisme et ses dérivés, la « respectabilité » quaker ou baptiste, le succès dans les affaires considéré comme un signe visible de l'élection divine — et la piété ostensible comme un moyen de réussir dans les mêmes affaires. La religiosité *business like* et le piétisme du dollar sont des formes parfaitement intolérables de l'hypocrisie capitaliste anglo-saxonne. Elles expliquent comment, par réaction, beaucoup de protestants à l'âme délicate éprouvent tant de tendresse pour la pauvreté franciscaine.

Comment l'individualisme protestant, considéré comme le père du capitalisme, est en même temps grand-père du socialisme, c'est ce que M. O'Brien explique faiblement. Il se contente, au fond, de l'idéologie marxiste, laquelle fait sortir le socialisme de son contraire. Quant au lien qu'il établit entre l'Ancien Testament, cher aux puritains, et le capitalisme d'une part, le socialisme de l'autre, il est difficile de voir dans ces déductions, imitées de Sombart et de M. Batault, autre chose qu'une forme intellectuelle de l'antisémitisme. D'un bout à l'autre, d'ailleurs, le livre de M. O'Brien relève de la polémique plus que de l'histoire; l'histoire y est un instrument de la polémique [1].

Henri HAUSER.

Paul MATTER. **Cavour et l'unité italienne.** T. II : *1848-1856.* Paris, Félix Alcan, 1925. In-8°, 415 pages. Prix : 20 fr. (Bibliothèque d'histoire contemporaine [2]).

C'est décidément plus qu'une biographie que M. Matter nous donne sur Cavour, c'est, peut-on dire, une histoire de la formation de l'Italie à propos de Cavour. Est-ce à dire que l'Italie y perde, ou Cavour?

1. L'auteur se trompe (p. 100-101) sur le sens du mot huguenot et sur l'évolution du protestantisme français, quand il dit : « C'est une erreur que d'associer le calvinisme primitif avec l'industrie urbaine ou avec les modes urbains de la vie. Ses relations avec la noblesse française lui inculquèrent une idée toute différente de la vie, et *c'est seulement après la chute des huguenots qu'il fut poussé dans les villes.* » Autant d'inexactitudes que de mots.

2. Pour le tome I, voir *Rev. histor.*, t. CXLV, p. 104.

Digitized by Google

Non, sans doute, tellement l'homme et le pays sont liés l'un à l'autre; mais, dans les huit lourdes années dont M. Matter fait diligemment la chronique, il est fatal que l'homme d'État soit seul à l'intéresser, l'homme privé, replacé dans sa famille, dans ses intérêts, dans ses passions, dans son intellectualité, si vivace et si personnelle, disparaissant désormais. Souhaitons que cette figure si originale de Cavour se retrouve dans le troisième volume de l'œuvre entreprise et que M. Matter conduira prochainement, avec beaucoup de vaillance, à son terme.

Il nous suffira, pour l'instant, de souligner d'abord la vaste information de l'auteur. Nous noterons, en particulier, que les archives des Affaires étrangères de France lui ont été libéralement ouvertes et il y a puisé des renseignements de premier ordre. Que n'a-t-il pu avoir accès aux archives italiennes, dont la communication lui aurait sans doute permis d'apporter des corrections ou des compléments heureux aux publications classiques de Chiala, par exemple! C'est peut-être cette lacune fatale qui l'a conduit à négliger de dresser le bilan méthodique de sa documentation. Nous aurions aimé posséder en tête du volume une notice sur les sources utilisées, sur la valeur critique des textes, des mémoires, des livres employés. Ici encore, il faut attendre M. Matter à son dernier volume.

Le présent se divise en neuf chapitres qui pourraient se grouper en deux parties. La première de ces parties est consacrée aux années 1848-1850 et comprend cinq chapitres : ce sont les journées de Mars à Turin et dans l'Italie entière, l'enthousiasme et l'espérance traversés par les hypocrisies des princes, les hésitations des chefs, les réserves des capitales locales, puis les deux guerres contre l'Autriche terminées par deux échecs, Novare et Custozza, enfin l'avènement, en pleine crise de découragement national et de réaction européenne, de Victor-Emmanuel.

M. Matter a tracé de ce roi un portrait vigoureux et juste. Nous y discernons les raisons de sa politique, toute de bon sens et de loyauté, qui trouve à s'affirmer au moment où, précisément, par les élections du 9 décembre 1849, étaient éliminés les radicaux intransigeants et les réactionnaires absolus, où Cavour, par suite, pouvait s'appuyer, à la Chambre, sur un groupe homogène de modérés. En fait, le rôle de Cavour, secondaire en 1848 en dehors de son journal, devient, en 1849, prépondérant, et le voici sans cesse intervenant à la Chambre sur toutes les questions : dès le 6 juillet 1850, il pose, en quelque sorte, sa candidature à un portefeuille et, à la mort de son ami Santa-Rosa, il en obtient deux, celui de l'Agriculture et du Commerce et celui de la Marine.

Dès lors s'ouvre pour « papà Camillo » une tâche formidable dont M. Matter retrace le détail dans les quatre autres chapitres : et d'abord, l'œuvre intérieure, car le Piémont ne peut jouer un rôle quelconque en Italie et dans le monde qu'à condition de faire figure

Digitized by Google

d'État solide et solvable; de là, les efforts multiples de Cavour pour assainir les finances de son pays, pour le doter d'une économie productive, le libérer de certaines traditions gênantes; de là aussi, le heurt avec les préjugés mercantilistes et les prétentions cléricales; de là, enfin, le *connubio*, c'est-à-dire l'union intime avec les radicaux modérés, du type de Rattazzi, contre les exagérés de gauche et de droite. Cavour possède le pouvoir à partir du mois de novembre 1852, quand Massimo d'Azeglio, fatigué et dédaigneux, a démissionné, et il ne le quittera plus désormais jusqu'à sa mort, sauf la courte interruption d'après Villafranca.

Ce pouvoir, il continue de l'utiliser pour opérer les réformes intérieures nécessaires, en même temps que pour amorcer la libération de l'Italie et son unification par le Piémont. M. Matter montre, avec un luxe de détails en grande partie inédits, tout ce qu'a fait Cavour dans ce sens, violentant non seulement les chancelleries étrangères, les adverses comme les sympathiques, celle de l'Autriche et celle de la France, non seulement l'opinion publique italienne, mais même les sentiments de ses propres collègues. C'est ainsi que son ministre des Affaires étrangères, Dabormida, démissionne après la signature du protocole du 10 janvier 1855, qui met le Piémont aux côtés de la France et de l'Angleterre pendant la guerre de Crimée. C'est ainsi qu'en dépit du ministre autrichien Buol, il introduit la question italienne tout entière au Congrès de Paris dans la séance du 8 avril 1856.

Cavour espérait tirer davantage de l'intervention militaire et diplomatique du Piémont dans les grandes affaires européennes : du moins il l'a dit sur le moment, mais, admirable politicien, opportuniste et optimiste, il devait bien sentir tout ce qui se préparait dans le monde en faveur de la réalisation de son propre programme, il savait pouvoir compter avec des réserves appropriées sur Victor-Emmanuel et Napoléon III et sur tous les réalistes de la péninsule, les Farini et les Rattazzi groupés autour de lui.

A coup sûr, M. Matter ne peut manquer de rattacher la politique de 1859-1860 aux prémisses de 1852-1855. La belle souplesse dialectique de Cavour n'a été, en effet, qu'un moyen d'action de sa forte volonté, toute au service d'un programme longuement mûri et défini. Notre auteur nous le montrera, à coup sûr, dans son troisième volume.

Georges BOURGIN.

Charles BALLOT. **L'introduction du machinisme dans l'industrie française**, publié d'après les notes et les manuscrits de l'auteur par Claude GÉVEL. Lille, O. Marquant, et Paris, F. Rieder, 1923. 1 vol. in-8°, XVII-575 pages. (Comité des travaux historiques, section d'histoire moderne et contemporaine, fasc. IX.)

L'auteur, qui a été tué devant Verdun en décembre 1917, préparait, depuis plusieurs années, une thèse sur les origines du machinisme en

Digitized by Google

France. Son travail était fort avancé; il en avait publié divers fragments dans des revues[1]; mais la rédaction n'en était encore qu'ébauchée. M. Claude Gével a entrepris de coordonner, de mettre au point les recherches de Ch. Ballot, et l'on peut dire qu'il s'est acquitté de cette tâche de la façon la plus intelligente; il a bien servi la mémoire de son ami et il a rendu un grand service à la science historique.

Le machinisme s'introduit peu à peu dans toutes les sortes de fabrications. Depuis longtemps, avant le XVIIIe siècle, des métiers mécaniques étaient en usage en France : les métiers à bas et les métiers à rubans. Puis, ce fut le moulinage de la soie qui connut de bonne heure aussi des perfectionnements techniques, grâce auxquels on peut considérer cette fabrication comme la première en date des grandes industries; l'auteur nous donne à ce sujet les renseignements les plus précis, qui coïncident avec les conclusions auxquelles avait abouti, de son côté, M. Élie Reynier dans son ouvrage sur la *Soie en Vivarais*. Enfin, tandis que dans les autres industries textiles le machinisme n'a gagné qu'en dernier lieu les opérations du tissage, à Lyon les inventeurs n'ont pas tardé à trouver un métier mécanique pour le tissage : Ballot nous décrit ce long travail de recherches qui, grâce à l'ingéniosité ou au génie des Bouchon, des Falcon, des Vaucanson, aboutit au métier Jacquard, dont on sait le succès triomphal. Toutefois, il convient de remarquer que les perfectionnements du métier lyonnais, qui se proposaient d'alléger, puis de supprimer le travail si pénible des « tireuses », ne modifièrent pas profondément l'organisation de l'industrie du tissage.

C'est dans l'industrie cotonnière que, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les efforts les plus continus ont été tentés pour établir la filature mécanique. Il fallut recourir aux machines fabriquées en Angleterre et s'adresser tout d'abord à des techniciens, à des ouvriers anglais. Ce sont les Holker qui contribuent le plus fortement à l'introduction des *jennys;* les Milne, à la diffusion des machines continues et des *mule jennys*. Ballot nous fait comprendre pourquoi les *jennys* (petits métiers à bras) ne faisaient que servir l'industrie rurale, tandis que les machines continues et les *mule jennys* favorisaient la création de grands établissements concentrés. A la veille de la Révolution, quelques-uns de ces établissements (à Louviers, à Amiens, à Brive, à Orléans) ne constituent encore que l'exception, mais ils montrent la voie dans laquelle va s'engager la grande industrie moderne. De 1792 à 1815, en France, l'industrie cotonnière, grâce à quelques grands industriels, aux Bauwens et aux Richard-Lenoir, prend une grande extension, favorisée d'ailleurs par le Blocus continental, sans lequel elle ne pourrait lutter contre la concurrence anglaise.

Dans l'industrie lainière, la situation est tout autre. Avant la Révo-

1. *L'Introduction de la fonte au coke en France* (*Revue d'histoire des doctrines économiques*, 1912); *l'Établissement des filatures de soie en France* (*Revue d'histoire de Lyon*, 1914).

Digitized by Google

lution, le machinisme (si l'on en excepte les métiers à foulons, fort anciens) n'a pas encore pénétré cette fabrication. Mais, étant donné l'extrême complication des opérations industrielles, le nombre des métiers divers qu'elles impliquent, les « marchands-fabricants » jouent un rôle prépondérant, et l'on voit se marquer ici plus nettement encore qu'ailleurs l'influence du capitalisme commercial[1]. La concentration financière est si grande, du moins dans le nord de la France, à Reims, à Sedan et aussi à Louviers, qu'on voit se créer déjà, même avant l'apparition du machinisme, quelques grands établissements concentrés. Le machinisme, dans la fabrication drapière, ne s'introduit que sous le Premier Empire, grâce aussi à des étrangers, à Douglas et à Cockerill. Puis Ternaux, homme d'affaires vraiment génial, couvre la France de ses usines et crée partout des comptoirs; ici, la concentration commerciale apparaît comme une conséquence de la concentration industrielle. — Pour l'industrie drapière, comme pour l'industrie cotonnière, on appréciera les statistiques et descriptions régionales qui suivent ces deux chapitres.

L'étude de l'industrie métallurgique n'est pas moins intéressante. Grâce à un exposé précis et lumineux de la technique, Ballot nous montre pourquoi la fonte du fer au coke, introduite en France avant 1789, surtout au Creusot, devait transformer profondément la métallurgie; pourquoi la société du Creusot est déjà une grande exploitation capitaliste. Cependant les grands établissements métallurgiques ne sont encore qu'une exception : ici, c'est à la publication des Bourgin (*l'Industrie sidérurgique en France au début de la Révolution*) qu'il faut recourir pour comprendre pleinement l'éparpillement et la dispersion de cette industrie. Par contre, Ballot montre bien l'inertie des maîtres de forges sous l'Empire : servis par le Blocus continental, ils ne se préoccupent d'aucun perfectionnement, et de la monarchie censitaire ils vont exiger des droits protecteurs qui les dispenseront de tout effort. C'est dans la fabrication des machines-outils que se réalisent de grands progrès, grâce à l'activité d'industriels entreprenants comme les Périer. Les machines à vapeur, déjà employées au XVIIIe siècle comme pompes d'épuisement pour l'élévation des eaux, se répandent beaucoup déjà sous l'Empire; mais, somme toute, ce n'est qu'un début; on se sert surtout, dans l'industrie textile, des moteurs hydrauliques.

Les perfectionnements techniques, déjà sous l'ancien régime, commencent à transformer la verrerie et la papeterie. Mais, là aussi, ce n'est qu'un début : la dispersion est grande encore. Enfin, les fabrications chimiques se transforment par les découvertes d'un Guyton de Morveau, d'un Berthollet. A l'époque napoléonienne, elles trouveront un vaste champ d'applications pratiques; l'auteur le montre avec une grande précision.

1. Dans la bonneterie, grâce au métier à bas, assez coûteux, le capitalisme commercial intervient de bonne heure; l'auteur a consacré à cette question quelques pages excellentes.

Digitized by Google

Un certain nombre de conclusions générales, d'une grande portée, se dégagent de ce beau livre. La première, c'est que, tandis qu'en Angleterre la « révolution industrielle » a été spontanée, est née de l'initiative individuelle, en France, au contraire, elle a surtout été déterminée par « l'action, l'influence du gouvernement »; c'est très exact, et il est juste aussi de dire que les manufactures royales et privilégiées, « en mettant en service un outillage perfectionné », ont contribué effectivement aux progrès de l'industrie. Une autre conclusion, c'est que le XVIIIe siècle a été, dans le domaine industriel (comme dans le domaine intellectuel), une époque d'une admirable activité. L'esprit d'invention se manifeste de toutes parts; l'esprit d'entreprise n'est pas moins vivant. Ce sont surtout les vingt dernières années de l'Ancien régime qui sont remarquables à cet égard. L'opinion publique se montre favorable à la transformation industrielle, comme le prouve la création de la *Société d'encouragement* de Paris, en 1776, qui trouve bientôt des émules en province, où les « bureaux d'encouragement » se distinguent par leur activité[1]. Le traité de 1786 lui-même a contribué au progrès du machinisme, grâce auquel on pourrait lutter contre la concurrence anglaise. L'ombre au tableau, c'est l'hostilité des ouvriers contre le machinisme, qui s'explique, non seulement par la crise très grave de 1788-1789, mais par les souffrances que la transformation industrielle, en France comme en Angleterre, a infligées aux travailleurs. — Quoi qu'il en soit, les faits produits par Ballot tendent à montrer une fois de plus que les années qui ont précédé la Révolution ne marquent en aucune façon une décadence de l'industrie française; en tous les domaines, il se manifeste une étonnante activité, qui explique l'élan du mouvement révolutionnaire.

Sur les relations qui existent entre le machinisme, le capitalisme et la concentration industrielle, on trouvera dans le volume de Ballot les indications les plus précieuses. Cependant on pourrait relever çà et là quelques incertitudes; elles viennent de ce que jusqu'ici ces questions n'ont guère été étudiées d'une façon scientifique et que le vocabulaire même laisse à désirer. Ballot a mis en lumière le rôle du capitalisme commercial, surtout dans l'industrie drapière; il a bien montré pourquoi la concentration industrielle s'est opérée en premier lieu dans la fabrication des toiles peintes. Ensuite, il remarque qu'à l'époque napoléonienne les progrès dans l'industrie textile font succéder la spécialisation à la concentration, c'est-à-dire que, par exemple, la filature et le tissage se font plus souvent dans des établissements séparés. Le fait est

1. L'auteur montre (p. 68 et suiv.) que Calonne s'efforça de répandre l'usage des machines; de là le traité conclu entre le gouvernement et les Milne, par lequel ceux-ci s'engagent à livrer des assortiments à tous les fabricants qui leur en demanderaient. Mais, en 1789, les Milne contreviennent à ce premier traité en s'engageant à livrer exclusivement leurs machines au duc d'Orléans, prince éclairé, « homme d'affaires hardi et âpre au gain »; celui-ci créa deux manufactures, à Montargis et à Orléans, dont il donna la direction aux Milne.

Digitized by Google

juste; mais peut-être faudrait-il marquer que par concentration industrielle on entend souvent deux phénomènes qui ne sont pas absolument identiques : 1° la concentration ouvrière, c'est-à-dire la réunion sous le même toit d'un grand nombre d'ouvriers ; 2° la réunion dans la même usine d'une foule d'opérations techniques, comme dans les fabriques d'indiennes. Il semble qu'il faille distinguer les deux phénomènes; le second conditionne le premier, mais le premier peut être indépendant du second. M. Ballot nous montre aussi, pour la période napoléonienne, les progrès, dans le textile, de l'intégration, c'est-à-dire de la réunion entre les mêmes mains de filatures, tissages, teintureries, etc. Il signale encore un autre phénomène : la création par le même patron d'usines dans différentes régions; c'est là un phénomène distinct, à la fois, de la concentration et de l'intégration, et pour lequel il faudrait trouver un terme différent. — La question de la division du travail n'a guère été envisagée. Elle existe avant la concentration industrielle, dans l'industrie lainière, par exemple. Mais avec la concentration apparaît un phénomène nouveau : la décomposition du travail dans le même établissement.

Sur la formation du capitalisme industriel, on trouvera de même dans le travail de Ballot des données bien intéressantes. Il montre les progrès des sociétés par actions dans certaines indutries, notamment dans la fabrication des indiennes, dans la métallurgie; où peut ajouter les mines, où l'importance de l'exploitation requiert la forme capitaliste. Malgré tout, la société par actions ne constitue encore que l'exception. L'auteur remarque que, dans l'industrie textile, le capital est individuel : le patron recourt sans doute aux banques. Seuls, les papiers des établissements industriels — documents fort rares, il est vrai — pourraient nous renseigner sur les conditions financières de leur exploitation.

Une autre conséquence des progrès du machinisme apparaît nettement : c'est l'emploi dans l'industrie des femmes et des enfants, qui permet de donner des salaires plus faibles. Le phénomène apparaît déjà avant la Révolution. A l'époque du Directoire, on se préoccupe d'utiliser dans l'industrie les enfants assistés. Pendant la période napoléonienne, l'emploi des femmes et des enfants se répand de plus en plus[1]. Mais, à ce point de vue aussi, l'Angleterre était en avance sur la France. Le progrès du machinisme a pour effet de réduire, dans une forte proportion, la main-d'œuvre ouvrière.

Enfin, de tout l'ouvrage se dégage l'impression très nette que la transformation industrielle a été non seulement plus précoce, mais beaucoup plus intense en Angleterre qu'en France, à tous les points de vue. Aucun doute ne peut subsister à cet égard, pour peu qu'on compare à l'ouvrage de Ballot des livres comme ceux de Cunningham et de M. Mantoux. Encore faudrait-il rectifier la première impression que

1. Voy. sur cette question une excellente communication de M. Gével (*Bulletin de la Société d'histoire moderne*, février 1923).

Digitized by Google

pourrait donner *l'Introduction du machinisme*. L'auteur a réussi à montrer l'activité de la période qui précède la Révolution. Mais, en réalité, c'est toujours la petite industrie qui prédomine en France. Même dans l'industrie textile, le machinisme n'atteindra le tissage que beaucoup plus tard. Il faudra attendre la seconde moitié du XIXe siècle pour voir pleinement s'épanouir le machinisme, la concentration, la grande industrie capitaliste.

Si M. Ballot avait pu mettre la dernière main à son livre, il aurait certainement examiné la question de savoir dans quelle mesure les progrès du machinisme, dans la période qu'il étudie, ont affecté la décadence de l'industrie rurale. Dans des pays comme la Bretagne et le Bas-Maine, où l'on ne fabrique dans les campagnes que la toile, les progrès de l'industrie cotonnière exercent une influence néfaste qui se marque dès l'époque napoléonienne; ils accentuent une décadence, que l'interruption du commerce maritime avait déjà commencée.

Dans un autre ordre d'idées, le travail de Ballot apporte des données non moins nouvelles. Nous voulons parler de l'histoire même des inventions techniques. L'auteur montre admirablement comment ces inventions procèdent souvent de longs tâtonnements, de découvertes progressives : tel est le cas du métier Jacquard. Le plus grand mérite revient sans doute à l'ingéniosité de Falcon, au génie de Vaucanson; mais « Jacquard adapte les cartons de Falcon au métier de Vaucanson »; le métier devient pratique; il trouve son application, non seulement dans la fabrication de la soie, mais dans toutes les industries textiles. D'autre part, le génial inventeur qu'a été Philippe de Girard révolutionne l'industrie par son métier à filer le lin. Le chevalier d'Auxiron, le marquis de Jouffroy ont contribué plus que qui que ce fût au progrès de la navigation à vapeur; ils n'ont tiré aucun profit, aucune gloire immédiate de leurs découvertes. D'habiles industriels, les Périer, ont profité du génie des inventeurs. Non moins instructives sont les biographies si vivantes de grands industriels, comme Richard Lenoir, aux démarches un peu louches, mais d'une admirable hardiesse; Oberkampf, l'impeccable honnête homme, et surtout Ternaux, le prodigieux homme d'affaires « qui couvrit la France d'usines et l'Europe de comptoirs ». Ainsi, on perçoit à la fois l'action des forces économiques profondes, des masses sociales, et celle de puissantes individualités qui précipitent l'évolution. — En un mot, on peut dire que l'ouvrage de Ballot restera comme le guide indispensable pour quiconque étudiera l'évolution industrielle de la France aux XVIIIe et XIXe siècles[1].

Henri SÉE.

1. Chaque chapitre contient une précieuse bibliographie; mais une bibliographie générale aurait rendu service aux travailleurs. Regrettons aussi l'absence d'un index, qui serait bien utile pour un ouvrage si plein de faits.

Digitized by Google

Gabriel HANOTAUX. **Histoire de la nation française**; tomes XIV et XV : **Histoire des sciences en France**, par Émile PICARD, Henri ANDOYER, Pierre HUMBERT, Charles FABRY, Albert COLSON, Maurice CAULLERY, René LOTE. Paris, Plon, [1924-1925]. 2 vol. in-4°, XX-619 pages et 12 planches hors texte + 619 pages et 12 planches hors texte.

L'idée est heureuse d'avoir réservé dans l'*Histoire de la nation française* une large place à l'histoire des sciences et de s'être adressé pour l'écrire à quelques-uns des savants les plus qualifiés : MM. Andoyer et Pierre Humbert pour les mathématiques, la mécanique et l'astronomie; M. Charles Fabry pour la physique; M. Colson pour la chimie; M. Caullery pour les sciences biologiques. Leur exposé est largement conçu, suggestif, souvent neuf, et la lecture en est d'ordinaire accessible même à de simples profanes. Ils ont su se garder presque toujours de ce double écueil : lasser le lecteur par des énumérations fastidieuses ou se montrer injuste en faisant entre les hommes et les doctrines un choix arbitraire. Certains noms sans doute manquent à l'appel; d'autres occupent une place que d'aucuns jugeront, selon les cas et selon les tempéraments, trop large ou trop réduite : dès le moment où l'on opère un tri, pareil défaut est inévitable; l'essentiel est que rien ne soit grossi ou masqué de parti pris, que les faits capitaux apparaissent en pleine lumière; et vraiment, en l'espèce, on serait mal venu à faire aux collaborateurs de M. Hanotaux un procès de tendances.

Ce qui les a le plus gênés, c'est, de toute évidence, l'obligation où ils se sont trouvés de s'enfermer dans les cadres de notre histoire nationale. La science, à toutes les époques, et de nos jours plus que jamais, est le produit d'une collaboration continue des savants du monde entier, et l'on risque de fausser étrangement les perspectives historiques si l'on néglige de regarder au delà de nos frontières. Les auteurs de ce livre se sont de leur mieux tirés de cette difficulté en faisant intervenir aussi souvent qu'il était nécessaire la science « étrangère ». Nous n'oserions garantir que le résultat soit toujours parfait ni que le souci constant de maintenir les savants français au centre de l'exposé n'ait pas entraîné de-ci de-là quelques déformations involontaires de la vérité stricte; mais on doit reconnaître que la position de nos savants dans l'ensemble du mouvement scientifique a été marquée avec bonheur, sans hausser le ton et avec un souci manifeste d'équité.

On n'attend pas de nous le résumé de cette œuvre solide, mais touffue, où, malgré vingt pages lumineuses d'introduction générale dues à la plume du remarquable penseur qu'est M. Émile Picard, chaque science est étudiée pour elle-même plutôt que dans ses rapports avec les voisines. Contentons-nous de marquer quelques jalons.

Digitized by Google

C'est d'abord l'époque de la première initiation à la science antique, qui correspond au règne des Carolingiens et de leurs successeurs immédiats. Que ce soit en mathématiques, en physique céleste ou en biologie, la science médiévale commence par être toute livresque : les hommes d'étude de l'Europe occidentale, en général, et ceux de France, en particulier, se remettent à l'école des penseurs et des savants de l'antiquité gréco-latine, dont ils ne connaissent malheureusement, pour débuter, que des textes tronqués et interprétés souvent à contresens.

A partir du XIIe siècle, un nouvel afflux de science grecque a lieu par l'intermédiaire des traducteurs des traités et ouvrages didactiques compilés par les Musulmans, dont le rôle a été si considérable comme restaurateurs et propagateurs du savoir antique. Ainsi vivifiée, la science de nos universités progresse rapidement. Mais il y manque encore le contrôle de l'expérience et le stimulant de la recherche originale. On se décide à leur faire une place au XIVe siècle, et Duhem a montré naguère ce qu'on doit à des hommes comme Buridan qui, après avoir rompu avec la mécanique péripatéticienne, sut s'élever, semble-t-il, jusqu'au concept de la loi d'inertie, ou comme son disciple Nicole Oresme, en qui certains saluent aujourd'hui un précurseur de Copernic.

Mais c'est au XVIe siècle et plus encore dans la première moitié du XVIIe que la pensée scientifique prend son vol en France avec Viète, Pascal, Descartes, Fermat, pour arriver à la pleine maturité et produire dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et le premier tiers du XIXe des fruits merveilleux avec Lagrange, Laplace, Cauchy, Galois, Ampère, Fresnel, Carnot, Lavoisier, Gay-Lussac, Lamarck, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire. La science moderne est fondée et déjà se font jour quelques-unes de ses plus belles applications.

Les magnifiques développements du siècle écoulé occupent une grande partie du livre. L'œuvre d'un Poincaré, d'un Becquerel, d'un Curie, d'un Claude Bernard ou d'un Pasteur y est non seulement analysée avec ampleur, mais rattachée judicieusement à l'évolution générale de la science européenne, sans que l'on oublie pour autant d'en faire valoir à nos yeux la puissante originalité ou le caractère spécifiquement français.

A l'histoire des sciences proprement dites, M. René Lote a été chargé d'ajouter un aperçu de l'histoire de la pensée philosophique, en particulier dans ses rapports avec les sciences. Les trois cents pages qu'il y a consacrées font souvent double emploi avec ce qui précède ou avec d'autres volumes de la collection; mais on y retrouve les qualités de finesse et d'indépendance de l'auteur. Cette indépendance l'amène parfois à des jugements discutables; il lui arrive de laisser échapper, pour le moyen âge notamment, des inexactitudes de détail; mais ses chapitres sont de ceux qui méritent d'être retenus.

Digitized by Google

Nous sera-t-il seulement permis, pour finir, d'exprimer les regrets qu'inspire le plan suivi par le directeur de la collection : en « compartimentant » l'histoire, il nous a privés des vues larges et synthétiques auxquelles nous aspirons aujourd'hui plus que jamais. A tout le moins, eût-il dû établir entre les cinq exposés qui ont trait à l'histoire de la pensée scientifique une concordance plus complète : la synthèse se fût faite alors d'elle-même dans l'esprit du lecteur. Mais ce que l'on nous a donné est de haute valeur : nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre.

Louis HALPHEN.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale. — *Histoire générale des peuples*, publiée sous la direction de Maxime PETIT, fasc. 9 à 19 (Paris, Larousse, in-4°, p. 97 à 228, sur deux colonnes, avec une planche hors texte par fascicule; prix : 2 fr. 50 le fascicule). — La publication de l'*Histoire générale des peuples* se poursuit d'un rythme régulier. Nous avons annoncé en mars dernier (t. CXLVIII, p. 274) les huit premiers fascicules et en avons signalé les mérites. Huit autres fascicules nous ont été adressés depuis lors, achevant la période de l'antiquité et entamant largement le moyen âge. En trois fascicules, M. André BAUDRILLART a résumé correctement l'histoire de la République et de l'Empire de Rome jusqu'à la fin du IVe siècle; un très bref chapitre anonyme a été réservé aux invasions barbares; l'histoire de l'Empire romain d'Orient de 395 à 867 a été condensée par M. Charles DIEHL en douze pages; un aperçu sommaire de l'histoire musulmane, avec un tableau de la civilisation « arabe », a été donné par H. HUART. Puis M. Joseph CALMETTE, après avoir écrit deux excellents chapitres sur l'Europe carolingienne et sur le régime féodal, en a composé un autre en collaboration avec M. DÉPREZ sur la France capétienne avant la guerre de Cent ans. Les derniers fascicules traitent de l'Angleterre avant cette même guerre et de l'Allemagne et de l'Italie du IXe au XIIIe siècle : ils sont dus à MM. Louis BOUGIER et Paul FARAND. Malgré le peu de place réservé à chaque collaborateur, certains chapitres auraient sans doute pu être un peu plus poussés; il s'est glissé de-ci de-là des erreurs qu'une critique pointilleuse serait en droit de relever; mais l'ensemble donne satisfaction et l'illustration reste remarquable. L'œuvre, somme toute, est en bonne voie. L. HALPHEN.

— E. CAVAIGNAC. *Chronologie à l'usage des candidats aux examens d'histoire* (Paris, Payot, 1925, in-8°, 214 p.; prix : 12 fr.). — Dans ce livre, les étudiants trouveront d'abord un exposé systématique de tous les systèmes de chronologie qui ont été imaginés depuis l'antiquité jusqu'à nos jours; puis des annexes où sont donnés le calendrier républicain, du 22 septembre 1792 au 1er janvier 1806; les dates de l'hégire, marquées pour chaque siècle, de l'an 1 (16 juillet 622) à l'an 1343 (14 août 1923); des extraits de calendriers anciens : fastes capitolins, chronique de Paros, listes synchroniques des rois babyloniens et assyriens, papyrus de Turin, etc. Vient enfin la chronologie proprement dite, où les dates sont groupées en vingt-

Digitized by Google

six périodes, depuis l'année 4241 av. J.-C. (où Ed. Meyer a cru pouvoir fixer l'établissement du calendrier égyptien), jusqu'au traité de Versailles du 28 juin 1919. Le volume se termine par une dissertation en règle sur la date de la naissance du Christ, que M. Cavaignac croit pouvoir placer exactement en l'an 28.

Les étudiants trouveront commode de consulter le tableau des dates, qui est l'objet propre du livre; ils y verront qu'en histoire le monde entier est solidaire et qu'il faut éviter de se confiner dans un pays et dans une époque sans regarder à côté. Le choix des faits à mentionner était forcément arbitraire; ce qui est plus choquant, c'est leur extrême concision, si bien que trop souvent l'élève est placé en face de véritables énigmes.

Dans un prochain tirage, il sera facile de corriger certaines erreurs, sans doute inévitables dans une compilation de ce genre. Ainsi, aux noms de *Testry*, *Pistes*, *Kiersy*, *Clémengis*, *Pecquigny*, il conviendra de restituer leur forme actuelle : Tertry, Pitres, Quierzy, Clamanges, Picquigny. Il n'y a pas eu de « traité d'*Abbeville* signé (*sic*) entre Louis IX et Henri III en 1259 ». Édouard Ier n'est pas mort en Écosse. Édouard IV a été proclamé roi et couronné en 1461 (non en 1464); la bataille de Hexham est de 1464; celle de Bosworth de 1485. A l'année 1546, il faut lire : « Supplice de Wishart (et non *Wishant*), disciple de Knox, et assassinat du cardinal Beaton » (et non *Braxton*). Est-il bien certain que la chanson de Roland soit de 1118; que Henri II ait « fait tuer » Thomas Becket, que le Domesday book ait été rédigé dans « les années qui suivirent » la bataille de Hastings et que l'Angleterre comptait alors un million et demi d'habitants; que « la langue française cessa d'être officielle en Angleterre » en 1362? Une ponctuation défectueuse (le cas est assez fréquent) pourrait faire croire à un candidat naïf que Louis d'Orléans fut, en 1407, « assassiné par Jean sans Peur, les Armagnacs et les Bourguignons ». Quoi qu'il en soit, les étudiants auront profit à consulter ce livre qui leur donne, sans longues recherches, les dates dont ils ont besoin et qui, par de simples rapprochements de faits, leur ouvre de vastes horizons sur l'histoire universelle. Ch. B.

— James A. Williamson. *Europe overseas* (Londres, Oxford University Press, 1925, in-8°, 144 p. Collection des « World's Manuals », publ. à 2 sh. 6 d.). — C'est un résumé agréablement présenté (avec des croquis, des illustrations, des fac-similés) de l'expansion européenne hors d'Europe : par terre jusqu'en Extrême-Orient; par mer depuis les grandes découvertes des XIVe-XVIe siècles; de la fondation des colonies par les Portugais et les Espagnols, les Hollandais, les Français et les Anglais, des guerres coloniales, de l'établissement des « Dominions » britanniques, etc. Une courte bibliographie clôt ce petit volume. Ch. B.

Allemagne. — Austen Patterson Evans. *An episode in the*

Digitized by Google

struggle for religious freedom : the sectaries of Nuremberg, 1524-1528 (New-York, Columbia University Press, 1924, in-8°, IX-235 p., index; prix : 2 doll. 50). — Dans le mouvement « radical », comme disent les Américains, qui suivit et dépassa la prédication de Luther, la ville de Nuremberg joua un rôle intéressant. Grande place de commerce et de banque, centre industriel et nœud de routes, ville d'intelligence et d'art, elle était un terrain tout préparé pour le bouillonnement des idées nouvelles, celles de Karlstadt et de Munzer, des sacramentaires, des anabaptistes. La prédication de Denck et le procès des « trois peintres » (en réalité, il y en eut quatre) sont des épisodes essentiels de cette histoire. Sur ces trois *gottlose Maler*, qui n'étaient aucunement des athées, deux portaient le nom de Behaim (ce nom manque à l'index); on aimerait à savoir quelque chose sur ces artistes, à savoir notamment si ces frères Behaim, Bartel et Sebald, qui nous sont présentés (p. 68, n. 1) comme des élèves de Dürer, étaient des parents de Martin. Le volume agréable de M. Evans ne nous apporte rien de nouveau sur les faits eux-mêmes. Il n'a pas fait de recherches dans les archives. Sa bibliographie se compose exclusivement (à l'exception unique de la traduction de Vacandard) d'ouvrages en anglais ou en allemand. L'absence de toute référence à des ouvrages français est d'autant plus inexplicable que l'auteur prend l'histoire des sectaires de Nuremberg comme un simple prétexte à des variations sur ce thème : comment les réformés essayèrent de résoudre la question du traitement des hérétiques. Je n'ai pas besoin de dire combien la France est riche en livres capitaux sur ce sujet. H. Hr.

— Wilhelm Mommsen. *Bismarck's Sturz und die Parteien* (Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1924, in-8°, 206 p.; prix : 5 m. 50). — M. Mommsen se propose d'atteindre, en un livre court et clair, un objectif limité : il analyse le rôle et l'attitude des partis dans la crise de 1890, qui aboutit au renvoi de Bismarck par Guillaume II. Exception faite pour quelques mémoires publiés, et pour diverses biographies politiques, sa documentation est, avant tout, tirée des journaux. Le problème est bien posé dès le début, et l'ouvrage tout entier intéresse l'histoire si mal connue des partis allemands, pour lesquels M. Mommsen se montre presque aussi sévère que jadis le prince de Bülow en sa *Deutsche Politik;* son étude demeure cependant impartiale. Il débute par un état des partis à la veille de la consultation électorale de 1890, dont le résultat devait être la chute du Cartel (conservateurs, parti d'Empire, nationaux-libéraux). Le Cartel se présente sans unité de front; déjà pèse sur lui le conflit latent entre le chancelier et Guillaume II, dont on pourrait désirer que M. Mommsen eût résumé en un chapitre préliminaire les causes essentielles. Toute cette analyse politique est fort utile, encore qu'elle laisse de côté les appuis économiques et sociaux des divers partis. Vient ensuite l'accueil fait par les partis aux rescrits de politique sociale de Guillaume II (février 1890), consécutifs à la démission de Bismarck

Digitized by Google

comme ministre du Commerce prussien ; la situation s'aggrave, mais l'influence de ces nouvelles mesures dans la bataille électorale est moins considérable qu'on ne l'a affirmé : les causes de la défaite du Cartel sont antérieures, plus générales, elles relèvent davantage de la vie intérieure des partis. A la veille des élections, personne ne croit encore à la démission de Bismarck ; les nationaux-libéraux, et particulièrement Miquel, qui l'ont abandonné, travaillent contre lui. A l'appel que ses journaux adressent par voie indirecte à l'opinion publique en faveur de son maintien, nulle réponse favorable n'est faite.

Viennent les élections : elles sont défavorables au Cartel. Dès lors, le centre, dans la prévision d'un conflit avec Bismarck, se range franchement du côté de l'Empereur. Sur la fameuse entrevue de Bismarck et de Windhorst, qui servit de prétexte au renvoi du chancelier, M. Mommsen ne nous apporte rien de neuf. Il montre que le nouveau projet de Cartel entre le centre et les conservateurs, favorablement accueilli par le premier, fut repoussé par les seconds et se heurta à la résistance de Guillaume II. En somme, à part le centre, tous les partis sont hostiles au chancelier, et l'Empereur est ainsi encouragé à prendre sa décision définitive. Au lendemain de la chute de Bismarck, la vérité officielle est que le chancelier renonça volontairement à ses fonctions auprès de l'Empereur. Seuls se réjouissent l'extrême droite et les socialistes. Les partis peu homogènes, tiraillés de droite et de gauche, demeurent quelque temps désorientés, à l'exception du centre : tellement ils étaient habitués à se mouvoir en fonction de Bismarck, tantôt pour et tantôt contre lui.

Le livre de M. Mommsen se termine sur une note juste et intéressante : l'attitude des partis, en 1890, a encouragé Guillaume II dans son action personnelle, qui devait avoir les résultats généraux que l'on connaît. Dès cette époque, leur manquent le sentiment de la responsabilité, le courage de proclamer leurs conceptions personnelles et d'agir en conséquence. « C'est un triste présage pour la période de l'histoire allemande, qui a débuté avec la retraite du fondateur de l'Empire. » M. Mommsen se défend par avance contre ceux qui voudraient se servir de son livre pour des fins politiques. N'y a-t-il pas, cependant, dans les pensées qu'expriment son introduction et sa conclusion, quelque affinité, fût-ce lointaine, avec le néo-bismarckisme de Maximilien Harden ? C.-G. PICAVET.

France. — Sir Edmund GOSSE. *Tallemant des Réaux, or the Art of Miniature Biography* (Oxford, Clarendon Press, 1925, in-8°, 24 p.). — Dans cette aimable conférence (*Zaharoff Lecture*), l'éminent critique, très au courant des heureuses trouvailles de M. Magne, présente d'une façon vivante l'auteur des *Historiettes*. Il insiste sur le lien qui existe entre ces petites peintures et les propos précieux qui s'échangeaient dans la chambre bleue de l'incomparable Arthénice, fille comme Tallemant de la finance huguenote. H. HR.

— Mme DE LA FAYETTE. *Histoire de Madame Henriette d'An-*

Digitized by Google

gleterre, première femme de Philippe de France, duc d'Orléans. Introduction par Émile HENRIOT (Paris, F. Rieder, 1925, petit in-8°, 230 p.; prix : 7 fr. 50). — Réimpression pure et simple, texte et notes, de l'édition princeps parue en 1720. Mme de La Fayette, qui avait recueilli plus d'une fois les confidences de la princesse et les avait, sur son ordre, notées par écrit, assistait à ses derniers moments. Son récit est bien connu; on ne peut le relire sans émotion. Ch. B.

— Gaston MARTIN. *La franc-maçonnerie et la préparation de la Révolution de 1789 en France et spécialement en Bretagne* (Toulouse, Falandry, 1925, 35 p.; prix : 2 fr.). — Étude documentée et pénétrante d'une question qui a donné lieu à bien des controverses. Prenant comme exemple la Bretagne, M. G. Martin repousse l'idée que la Révolution soit née d'un complot maçonnique, mais il admet que la maçonnerie a exercé une grande influence morale et même matérielle sur les événements de 1788-1789. Il compte en Bretagne trente loges, dont il dresse la liste, et montre qu'elles ont été nombreuses surtout dans les ports, notamment à Nantes. Comprenant des nobles et des ecclésiastiques, les loges ne sont ni antireligieuses, ni antiroyalistes. Mais la maçonnerie, grâce à ses rites et au mysticisme de certaines de ses idées, peut être considérée comme une Église. Sa discipline et sa hiérarchie, fortifiées encore par la constitution du Grand Orient, en 1773, lui donnent une grande force de cohésion. L'auteur montre qu'il y a des relations fréquentes entre les diverses loges bretonnes. La propagande des idées nouvelles s'en est trouvée grandement facilitée. M. Martin signale aussi la propagande exercée par le célèbre Volney, le rédacteur de la *Sentinelle du peuple*, et par Mangourit, qui a fondé un journal peut-être plus important encore, le *Héraut de la nation*. Notons encore quelques aperçus intéressants sur les forces financières de la maçonnerie (les cotisations sont souvent fort élevées). En Bretagne, elle a grandement agi sur la rédaction des cahiers, en fournissant des modèles, moins encore aux villes qu'aux bourgades et aux paroisses rurales. Sur ce dernier point, l'auteur aurait pu être un peu plus précis. Il affirme, enfin, que c'est la maçonnerie qui a fait les élections; bien que beaucoup de députés soient francs-maçons, sa formule nous semble un peu excessive. Ce qui est peut-être plus important encore, c'est de constater que la franc-maçonnerie, tout en combattant le particularisme provincial, a pu contribuer à désorganiser l'armée; M. Martin cite, à cet égard, quelques faits curieux. H. SÉE.

— Vicomte Georges D'AVENEL. *Les enseignements de l'histoire des prix* (Paris, Payot, in-16, 167 p.; prix : 5 fr.). — Il serait de mauvais goût, à propos de ce petit volume de la collection Payot, d'examiner à nouveau les méthodes critiques de M. d'Avenel. Même ici, l'historien sera souvent agacé par cette manie de certitude économique qui lui permet d'écrire sans sourciller (p. 30) : « Les révolutions politiques et les phénomènes économiques sont indépendants les

Digitized by Google

uns des autres, il n'y a point entre eux de connexité nécessaire, encore moins un rapport de cause à effet », et encore ceci (p. 73, n. 1) : « En monnaie ancienne [il s'agit de la fin du XIIIe siècle], 14 livres 10 sous représentent, au poids de l'argent, 261 francs *intrinsèques* qui correspondent, d'après leur pouvoir d'achat, à 1,044 francs de 1913. » Heureuse certitude! Ce qu'on ne lira pas sans intérêt, ce sont les pages alertes consacrées à la formation de quelques fortunes notoires et de quelques puissances financières de notre temps, industrielles et commerciales (ch. III). On ne partagera peut-être pas toujours l'optimisme de l'auteur : « On s'enrichissait aux temps féodaux par la guerre privée en dépouillant ses voisins, aux temps modernes en s'appropriant les fonds de l'État; on s'enrichit aux temps actuels en enrichissant ses voisins et l'État. » Heureux « temps actuels », où le Dr Pangloss eût aimé à vivre! — P. 18 : « Avec le XVIIe siècle aussi apparurent de nouveaux types de capitaux et de revenus... » Tous ces types existent au XVIe. P. 19, de quelle grammaire relève ceci : « La plus futile sentence ... coûtait 100 francs...; la meilleure (*sic*) marché allait à 400 francs...? » H. Hr.

— Georges Hottenger. *La Lorraine économique au lendemain de la Révolution, d'après les mémoires statistiques des préfets de l'an IX*, précédée d'une *Introduction à l'histoire économique de la Lorraine au XIXe siècle* (Nancy, Société industrielle de l'Est, 1924, 1 vol. in-4°, 110 p.). — Pour cet ouvrage, sorte d'introduction à une histoire économique de la Lorraine au XIXe siècle, qu'il se propose d'écrire, M. Hottenger a utilisé surtout les mémoires statistiques des quatre premiers préfets qui ont administré les départements lorrains au lendemain du 18 brumaire; les délibérations des conseils généraux lui ont fourni aussi des données intéressantes.

Il montre tout d'abord la bienfaisante transformation accomplie par la Révolution dans les campagnes, grâce surtout à l'abolition du régime seigneurial et à la diffusion de la petite propriété; on y remarque plus d'aisance (aisance encore toute relative) et surtout moins de pauvres et de mendiants. Mais la technique agricole ne s'est guère modifiée et l'industrie rurale est encore un trait dominant de l'économie agraire. Au contraire, la Révolution a été plutôt défavorable à la vie urbaine; en Lorraine comme partout, la population a diminué dans la plupart des villes. Le commerce intérieur présente le même aspect que sous l'Ancien régime, et le commerce extérieur est loin de s'être développé depuis 1789. Un fait analogue se constate pour la vie industrielle : c'est la petite industrie, ce sont les métiers qui prédominent toujours; quant aux « maîtres de forges et manufacturiers, ils étaient toujours plutôt des commerçants ». Dans les différentes branches de l'industrie lorraine (salines, métallurgie, verrerie, papeterie, draperie), on reste fidèle aux anciens procédés de fabrication; on éprouve toujours de sérieuses difficultés à se procurer les matières premières, le combustible, bien que la consommation de la houille se soit beaucoup accrue.

Digitized by Google

Dans la grande industrie, les ouvriers qualifiés sont rares, et, comme sous l'Ancien régime, on continue à faire appel aux indigents, à des femmes et des enfants misérables; c'est encore la conception des *ateliers de charité*. Les salaires se sont élevés depuis 1789, mais cependant le manœuvre qui, en 1800, gagne vingt-cinq sous par jour est moins à l'aise encore que lorsqu'en 1789 il touchait dix-huit à vingt sous. La vie industrielle est très gênée aussi par l'absence d'institutions bancaires; il faut avoir recours aux usuriers, et l'on fait toujours, comme par le passé, appel à l'aide du « gouvernement ». La révolution industrielle ne se manifestera que trente ou quarante ans plus tard.

Le travail de M. Hottenger est très instructif et écrit avec un agrément qui en augmente l'attrait. On pourra seulement regretter que, trop strictement cantonné dans la Lorraine, il n'ait pas cherché au dehors d'utiles points de comparaison, celui, par exemple, que fournit l'*Introduction du machinisme dans l'industrie française*, de Ch. Ballot. L'*Enquête sur l'état des routes et canaux en l'an II*, publiée par M. Pierre Caron dans le *Bulletin d'histoire économique de la Révolution* (années 1917-1919), pouvait lui servir à montrer que la question des voies de communication se posait dans toute la France avec une aussi grande acuité[1]. H. S.

— Georges GOYAU. *Frédéric Ozanam* (Paris, Payot, 1925. Collection : « Les grands hommes de France », in-8°, 120 p.; prix : 5 fr.). — Biographie brève et pleine de cet éloquent professeur en Sorbonne qui fonda la « Société de saint Vincent de Paul » et travailla de toute son âme à restaurer la « République chrétienne » des premiers temps de l'Église, où le problème social occuperait la première place. Sa vie fut celle d'un saint et l'objet déclaré du présent opuscule est d'exposer les titres d'Ozanam à la canonisation. L'affaire, paraît-il, est en train. Ch. B.

— Karl MARX. *La guerre civile en France. La Commune de Paris* (Paris, librairie de l'Humanité, 1925, in-18, XL-136 p.; prix : 5 fr.). — Cet ouvrage a été établi par M. Amédée Dunois. Il comprend : une note initiale de celui-ci sur le texte qu'il publie, naguère édité par M. Ch. Longuet sous le titre inexact de *la Commune de Paris*, et qui est, en réalité, une Adresse de l'Association internationale des travailleurs, datée du 30 mai 1871; la préface donnée par Ch. Longuet, en 1900, à sa traduction du texte publié originairement en anglais; l'introduction de Fr. Engels, donnée à l'édition allemande

1. M. Hottenger déplore avec raison la destruction des archives des établissements industriels et commerciaux, qui constituent la source la plus intéressante pour l'histoire de l'industrie et du commerce. En Allemagne, on s'était préoccupé de cette question; dès 1906, avaient été créées à Cologne des archives de l'histoire économique de la région rhénane, comme M. Ch. Schmidt l'a montré dans un article du *Bibliographe moderne*, de 1911.

Digitized by Google

de 1891 et traduite par M. E. Berth; le texte, divisé en quatre chapitres dont les titres ont été imaginés par Ch. Longuet (la Défense nationale; le 18 mars; Portée historique de la Commune; la Répression); l'Adresse de l'Internationale du 23 juillet 1870, contre la France bonapartiste et agressive; l'Adresse du 9 septembre 1870, contre l'Allemagne militariste et hypocrite; divers appendices dus à Longuet et à M. A. Dunois. Cet ensemble de textes est du plus haut intérêt pour l'histoire générale et pour celle de Marx ou de l'Internationale. On y trouvera une analyse puissante des conditions politiques et sociales du monde en 1870 et des perspectives vigoureuses que l'événement n'a pas démenties. G. Bn.

— Pierre-Louis Berthaud. *Le 18 mars en province. La Commune à Bordeaux* (Bordeaux, aux éditions du *Cri populaire*, 1924, in-18, 32 p.; prix : 1 fr.). — Peu de choses ont été publiées sur l'histoire de la Commune en province. On sera d'autant plus reconnaissant à M. Berthaud des textes qu'il reproduit dans sa brochure, encadrés dans un commentaire précis; ils nous renseignent sur les sympathies soulevées par le mouvement communaliste parisien, même dans la bourgeoisie républicaine de Bordeaux, et sur la participation de cette ville au Congrès de la Ligue patriotique des villes républicaines, qui s'était efforcée de trouver un compromis entre les Communards et les Versaillais. G. Bn.

— *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Gironde, série B. Archives judiciaires. Registres d'enregistrement du Parlement* (Bordeaux, Gounouilhou, 1925, in-4° à deux colonnes, 242 p.). — Inutile de rappeler que le Parlement de Bordeaux, ayant été créé en 1451, ses archives ne commencent qu'au milieu du XVe siècle; par exception, des actes antérieurs à cette époque y sont mentionnés. Cet inventaire, dressé par M. Jean-Auguste Brutails, avec toutes les garanties possibles d'exactitude, est un précieux répertoire de noms et de faits qu'on ne peut d'ailleurs utiliser qu'en lisant le volume page par page. On n'y perd pas son temps.

— Signalons une brochure de M. Alfred Uhry : *Un entrepôt charbonnier régulateur du port de Strasbourg : Lauterbourg, port du Rhin* (32 p. in-8°; extrait de : *la Navigation du Rhin*). — Le port de Lauterbourg remonte à 1840; mais c'est seulement de 1895 à 1910 qu'il prit un grand essor. Quoique son déclin commence avec le développement du grand port désormais français de Strasbourg, il lui reste à remplir la fonction de poste de secours, d'entrepôt régulateur, comme dit M. Uhry dans son titre.

— Chr. Pfister. *Saverne* (extrait de la « Revue d'Alsace », 1925, 23 p.). — Conférence faite à Saverne en 1920. Son intérêt dépasse de beaucoup les limites de la charmante cité alsacienne; Saverne ayant été en quelque sorte la capitale des possessions appartenant à l'évêché

Digitized by Google

de Strasbourg, son histoire intéresse aussi celle de cet évêché, qui fut une des plus riches seigneuries d'Alsace. Ch. B.

— Victor BEAUREGARD. *L'empire colonial de la France. Formation, résultats, destinées* (Paris, Challamel, 1924, in-4°, 47 p. et 20 cartes en couleur d'Emmanuel BARRALIER; prix : 8 fr.). — Pour montrer la formation historique, les cartes sont groupées en six sections : une carte générale pour les possessions de la France dans l'Afrique du Nord, cinq pour l'Afrique occidentale française et autant pour l'Afrique équatoriale, trois pour Madagascar et quatre pour l'Indo-Chine. On y lit les noms des explorateurs, missionnaires et officiers qui ont visité, conquis, colonisé ces pays. Un planisphère (20e carte) montre les résultats obtenus depuis 1830 ou, plus effectivement, depuis 1880. En appendice, deux tableaux pour l'exportation et l'importance des colonies et mandats en 1921 permettent d'en présager les destinées. Le texte contient uniquement ce qu'il importe de retenir en fait de noms, de dates, de chiffres, et quelques considérations générales dignes d'attention. Ch. B.

Grande-Bretagne. — Philippe DE FÉLICE. *Voyage à l'autre monde.* — Leçon d'ouverture lue à la Faculté de théologie protestante de Paris sur le « Purgatoire » de saint Patrice en Irlande, d'après des souvenirs personnels et une information livresque très étendue. Elle a été publiée à la suite du *Rapport sur les travaux de la Faculté*, par le doyen Raoul ALLIER (Paris, au siège de la Faculté, 1925, p. 15-31). Ch. B.

— Louis I. BREDVOLD. *Deism before Lord Herbert* (extrait des « Papers of the Michigan Academy of science, arts and letters », vol. IV, 1924, p. 431-442). — L'objet de cet article est de montrer que la théorie du Déisme, esquissée par Herbert de Cherbury dans son célèbre traité *De veritate* (1624), n'est pas anglaise d'origine; on la retrouve pendant tout le moyen âge, au XVIe siècle, notamment dans l'*Heptaplomeres* de Bodin et dans un écrit anonyme ignoré, semble-t-il, bien qu'il ait été imprimé en 1836 dans la *Zeitschrift für die historische Theologie*, d'après un manuscrit du XVIe siècle; mais si Lord Herbert a connu Bodin, il a ignoré ce traité anonyme. La seconde partie, intitulée « De vera, divina, antiquissima et perfectissima doctrina de Deo et voluntate Ejus », contient un exposé systématique de la philosophie déiste fondée sur la croyance en Dieu, commune aux Chrétiens, aux Juifs et aux Musulmans. Ch. B.

— Sir H. C. Maxwell LYTE, deputy keeper of the public Records. *Catalogue of manuscripts and other objects in the Museum of the P. Record Office*, 11e édit. (Londres, H. M's stationary office, 1925, 78 p.; prix : 1 sh.). — Cette 11e édition se distingue de la précédente par quelques additions provenant de l'Office colonial. A la fin, après la rubrique « Various old tallies and pouches for records », est ajouté

Digitized by Google

un tableau des tailles employées à l'Échiquier pour les années 1783-1818.

Grèce. — S.-Th. LASCARIS. *La politique extérieure de la Grèce avant et après le Congrès de Berlin, 1875-1881.* Préface de M. Auguste GAUVAIN (Paris, Bossard, 1924, in-8°, 223 p.; prix : 15 fr.). — M. S.-Th. Lascaris est un jeune historien grec qui n'en est pas à son premier travail. On lui devait déjà un livre sur Capodistrias et une étude sur l'Église catholique en Grèce, qui a paru dans la *Revue historique* (t. CXL, p. 33). Il lui a fallu beaucoup de courage pour aborder le sujet dont il nous entretient cette fois. Nul n'ignore l'importance du rôle historique de la Grèce, particulièrement de 1875 à 1881, et de tout le problème oriental : c'est d'abord le panslavisme déchaîné contre l'hellénisme qui est en danger de mort, puis les puissances siégeant au Congrès de Berlin pour résoudre la question d'Orient, puis la France intervenant en faveur de la Grèce, l'Angleterre entravant ses efforts et continuant de barrer la route à la Russie, l'Autriche tournée vers les Balkans, tandis que Bismarck préside au débat comme l'arbitre de l'Europe. Ce n'est pas ce sujet que M. Lascaris a traité, et M. Gauvain nous en prévient dans la préface dont il a honoré l'ouvrage. M. Lascaris se contente de nous entretenir de la politique extérieure de la Grèce.

En trois parties, il nous montre ce pays essayant tout d'abord de mettre à profit, pour s'agrandir, la crise orientale, puis tentant de se faire entendre au Congrès de Berlin, enfin s'efforçant d'obtenir l'exécution du traité de Berlin en sa faveur. Même dans ce sujet plus restreint, il y avait un drame émouvant, celui que M. Gauvain évoque en quelques mots, celui du petit peuple intelligent, énergique, patriote, qui lutte désespérément pour son unité, qui ne peut rien sans les Puissances, et qui est condamné à la fois par sa situation géographique et par son impuissance économique à rester leur jouet, l'enjeu de leurs conflits.

Dans le volume de M. Lascaris on trouve plusieurs parties intéressantes, celle qu'il consacre aux rapports de la Grèce et de la Serbie avant et pendant la période étudiée, celle où il traite des rapports de la Grèce et de la Russie pendant la guerre russo-turque. Des développements sont à noter sur certains épisodes de la politique anglaise, sur les milieux anglais philhellènes, sur l'offre faite à Bourbaki d'un important commandement en Grèce, etc.

La documentation a le mérite d'être très variée. M. Lascaris a dépouillé à Athènes les archives du ministère des Affaires étrangères. Il cite, d'autre part, les recueils de documents officiels, les journaux, les articles scientifiques, les ouvrages d'histoire les plus sérieux. A son frère, M. Michel Lascaris, il doit des renseignements précieux provenant d'ouvrages serbes. Il nous paraît avoir eu connaissance des publications anglaises les plus récentes sur la matière. Son récit, qu'il faut le remercier d'avoir écrit en bon français, malgré quelques fautes de

Digitized by Google

style, est vivant, animé. Les faits sont nettement exposés. Sont-ils toujours enchaînés? Ne sont-ils pas souvent simplement juxtaposés? En d'autres termes, l'auteur va-t-il assez au fond pour retrouver le mouvement général de la vie, l'axe principal de la politique? Il n'a pas dégagé suffisamment son sujet et il ne s'y est pas assez fermement tenu. Assez souvent, le texte déborde le cadre ou ne le remplit pas. L'assemblage des chapitres et leur construction laissent à désirer. L'abondance des documents gêne notre historien; son texte ne donne pas l'impression de retenir tout ce qu'ils présentent d'intéressant. S'il a su choisir, il n'a pu assimiler. Ainsi sa documentation, qui est abondante, fait souvent l'effet d'être pauvre.

Nous n'insisterons pas sur certaines négligences dans l'établissement des références, sur la hardiesse de certains jugements, sur l'absence d'un index et d'une bibliographie. Nous ne voulons pas non plus aborder la critique du détail. Nous nous demanderons tout de même si l'auteur n'aurait pas mieux fait de choisir un sujet moins vaste et moins difficile, qu'il aurait pu traiter d'une façon tout à fait satisfaisante pour la science. M. LHÉRITIER.

Islam. — P. H. LAMMENS, S. J. *La Mecque à la veille de l'hégire* (Mélanges de l'Université Saint-Joseph, t. IX, fasc. 3. Beyrouth (Syrie), Imprimerie catholique, 1924, 1 vol. in-4°, 343 p.; prix : 31 fr. 50). — Une série de conférences données à l'Institut égyptien du Caire et à deux sociétés savantes de la même ville, ainsi que des leçons publiques professées à l'Institut biblique pontifical de Rome, avaient fourni au R. P. Henri Lammens la matière de ses précédentes études sur la république marchande de La Mecque et la cité arabe de Taïf; c'est du même sac que sort la nouvelle mouture. On y sent, en effet, à chaque page, le ton du conférencier, l'enthousiasme avec lequel il parle à son public, le soin qu'il prend d'attirer son attention sur les passages qui lui semblent capitaux; cela ne va pas sans quelques répétitions, qui seraient inutiles dans un ouvrage composé à tête reposée. L'auteur a un don particulier d'évocation; les personnages qu'il exhume de la poussière des siècles vivent avec intensité, on les suit avec sympathie, on s'intéresse à leurs actes; il semble qu'on assiste à leurs démarches, à leurs projets, à leurs luttes.

Le P. Lammens est servi par une érudition d'une étendue vraiment merveilleuse, car il a compulsé toute la littérature arabe, même manuscrite, et l'on sait que les textes imprimés, soit en Europe, soit en Orient, constituent à eux seuls une importante bibliothèque. L'inconvénient, c'est que l'auteur, à l'affût d'un détail pittoresque, le rencontre parfois dans des ouvrages de composition relativement récente; en ce cas, qui nous garantit l'authenticité de l'anecdote ou du trait spirituel? En outre, il est difficile de résister à la tentation de solliciter les textes; oh! bien peu, mais enfin? En voici un exemple. C'est un passage célèbre du Qoran, chapitre 105, où il est question des oiseaux qui ont empêché l'armée abyssine d'atteindre La Mecque, « des nuées

Digitized by Google

d'oiseaux *destructeurs* » (p. 291); le texte porte *abâbîl*, qui ne signifie pas « destructeurs », mais tout uniment « par troupes ».

Pour intéresser ses auditeurs, le conférencier n'a pas hésité à employer les expressions les plus modernes; c'est ainsi qu'il parle de guichets des banques à La Mecque, au VIIe siècle de notre ère, de « bas de laine », à trois reprises, pour qualifier les économies faites par les négociants, dans un pays où ceux qui ne vont pas pieds nus ne portent que des sandales. Il faut se garder de prendre au pied de la lettre cette manière de parler; on se ferait des idées fausses.

Abstraction faite de ces quelques observations, l'intérêt du volume est considérable et jette un jour nouveau sur ce centre commercial de La Mecque, jusqu'ici à peine entrevu. L'auteur exprime des idées très justes sur la route des Indes et les compétitions qui se sont toujours produites à propos de la possession des points stratégiques qui la jalonnent. Avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, le Yémen centralisait le commerce des épices avec les Indes; c'est à travers l'Arabie que passaient ces marchandises de grande valeur. On sait l'étonnante fortune de Palmyre et combien elle fut courte. La Mecque était un entrepôt, un centre de caravanes. Il fallait organiser celles-ci; on trouvera des détails attrayants sur leur composition, les périls de la traversée du désert, les moyens employés pour se mettre à l'abri des Bédouins, éternels coupeurs de routes. Il fallait un guide sûr, expérimenté, connaissant à fond les points d'eau; il était nécessaire également d'avoir un protecteur capable de défendre le convoi contre les attaques des déprédateurs; on le trouvait chez les chefs des tribus bédouines, dont on s'assurait le concours à prix d'argent. Ce mouvement commercial ne se conçoit pas sans une comptabilité bien tenue. Ici, les difficultés commencent. Les négociants du Hedjaz se servaient sans doute de l'abaque pour leurs calculs, comme aujourd'hui encore les marchands persans du Validé-Han, à Constantinople; mais quels chiffres utilisaient-ils, s'ils écrivaient? La numération indienne n'a été introduite chez les Arabes que beaucoup plus tard; employait-on la valeur numérique des lettres, à la façon des Grecs? L'alphabet arabe, dérivé du palmyrénien, venait à peine d'être inventé quand on a commencé à tracer les versets du Qoran sous la dictée de Mahomet. Y avait-il à La Mecque des scribes araméens? L'histoire n'en souffle mot. Autant de questions qui restent sans réponse. Cl. HUART.

— *Mahomet. Le Coran*, traduction nouvelle avec notes d'un choix de sourates..., par E. MONTET (Paris, Payot, 1925, 1 vol. in-12, 270 p.; prix : 12 fr.). — L'ancien recteur de l'Université de Genève a traduit un choix de divers chapitres du Coran (vingt sur cent quatorze), précédé d'une introduction historique et de critique textuelle tirée surtout des travaux de M. Nœldeke. L'auteur n'a pas utilisé le commentaire de Tabarî, le seul qui permette de remonter aux débuts de l'exégèse et de déterminer les diverses explications données

Digitized by Google

par les écoles de traditionnistes au sujet des cas embarrassants. Ce travail n'a donc d'autre but que de présenter au lecteur un aperçu de ce qu'est le livre sacré des Musulmans. Ce livre est composé de pièces et de morceaux assemblés tant bien que mal sur la déclaration de témoins qui sont venus affirmer au rédacteur les avoir entendus de la bouche même du prophète, car c'est ainsi que le texte a été établi.

Quand M. Montet parle de « la perfection du style coranique » et de son classicisme (p. 19), il est l'écho des Arabes; la critique pense différemment, surtout quand on constate que l'arabe classique n'est pas constitué par le dialecte du Hedjaz, mais par celui du Nedjd. On sourira en lisant « les idoles de la Ka'ba » inexistantes, « hégire » signifiant « fuite », « le Roi du jour du jugement » au lieu de « Maître » (*Mâlik*). La citation de Thamoûd aurait dû amener, dans la note 3 de la page 144, une allusion à l'exploration récente de Médâïn-Sâleh. La tradition de l'araignée tissant sa toile à l'orifice de la caverne où Mahomet et Abou-Bekr s'étaient réfugiés est relativement récente, puisque le commentaire de Tabarî ne la connaît pas. L'expédition contre Taboûk, entreprise en plein été et d'ailleurs infructueuse, a été le premier contact des Musulmans avec les auxiliaires romains qui formaient la garnison de cette place frontière. Un *oued* n'est pas une rivière, mais une vallée, qu'il y ait ou non un cours d'eau au fond. En somme, excellent ouvrage de vulgarisation. Cl. HUART.

— Une édition officielle du Coran, revisée avec le plus grand soin par trois des plus savants ulémas d'Égypte, vient de paraître; elle a été tirée à 23,000 exemplaires, dont 16,000 ont été mis à la disposition du ministère de l'Instruction publique pour être distribués dans les écoles. Pour le reste de l'édition, on peut s'adresser à l'Imprimerie nationale du Caire.

Italie. — *Codice diplomatico del monastero di San Colombano di Bobbio fino all'anno MCC VIII*, publ. par Giulio BUZZI (Roma, Istituto storico italiano, 1918, 3 vol. in-8°, XVI-433, 381 et 287 p. de la collection : *Fonti per la storia d'Italia;* prix : 91 lires); *Il Chronicon di Benedetto, monaco di S. Andrea del Soratte e il Libellus de imperatoria potestate in urbe Roma*, publ. par Giuseppe ZUCCHETTI (Roma, ibid., 1920, in-8°, CXII-259 p. et une pl., de la même collection; prix : 50 lires); *Annali Genovesi di Caffaro e de' suoi continuatori dal MCCXXV al MCCL*, publ. par Cesare IMPERIALE DI SANT'ANGELO, t. III (Roma, ibid., 1923, in-8°, XLII-193 p. et une pl., de la même collection; prix : 45 lires). — Nous avons récemment rendu compte (*Rev. hist.*, t. CXLII, 1923, p. 287) du dernier volume paru dans la série *Antichità* des « Sources de l'histoire d'Italie » que publie l'*Istituto storico italiano*. Nous avons reçu depuis lors les trois beaux volumes du Cartulaire de Bobbio que MM. Cipolla et Buzzi ont donnés à la série des *Diplomi*, ainsi que l'édition de la Chronique de Benoît du Mont-Soracte préparée par M. Zucchetti et celle du troisième volume des Annales de Caffaro préparé par M. Imperiale

Digitized by Google

di Sant'Angelo pour la série des *Scrittori*. La publication de ces trois ouvrages remonte respectivement à 1918, 1920 et 1923; mais il n'est peut-être pas trop tard, malgré tout, pour en signaler l'intérêt aux lecteurs de la *Revue historique*.

Le Cartulaire de Bobbio est un recueil factice de plus de trois cents documents des VIIe-XIIIe siècles (M. Buzzi s'est arrêté à 1208), parmi lesquels nombre d'actes des rois lombards ou carolingiens, des souverains italiens, puis des empereurs germaniques; avec cela, des bulles pontificales et quantité de chartes privées qui méritent de retenir l'attention. Elles permettent de suivre de près l'histoire de ce puissant et célèbre monastère, dont on sait le rôle capital dans l'histoire de la réforme monastique, notamment au XIe siècle. M. Cipolla s'était livré à une étude minutieuse des documents ainsi réunis et était parvenu à faire le départ entre les actes authentiques et les actes interpolés ou fabriqués de toutes pièces : car, dans le dossier qu'il a constitué, les faux ne sont pas rares. Mort en 1916 avant d'avoir pu achever son travail, il a été remplacé par M. Buzzi, dont l'œuvre propre est considérable, puisqu'il lui a fallu près de 200 pages pour condenser les observations nouvelles qu'il a été amené à faire sur les dates des actes reproduits et surtout sur les falsifications dont ils ont été l'objet. C'est, en réalité, tout un chapitre, et non le moins intéressant, de l'histoire du domaine de Bobbio qu'il s'est ainsi trouvé amené à écrire.

M. Zucchetti s'est, de son côté, fort bien tiré, à ce qu'il semble, de la tâche extrêmement délicate qui lui incombait d'éditer d'une façon critique cet extraordinaire mélange de barbarie et de confusion qu'est l'informe « chronique » de Benoît du Mont-Soracte. Il a respecté — peut-être, tout de même, un peu plus que de raison — l'orthographe et la syntaxe déconcertantes du moine romain et les grossières bévues de son copiste et nous a enfin livré, dans la mesure où le manuscrit unique le permet, le texte intégral de la compilation. Il a, en outre, pris la peine d'en déterminer avec précision toutes les sources et de l'accompagner d'un commentaire très méticuleux, qui d'ordinaire satisfera pleinement la curiosité du lecteur. Il a donné en appendice le texte fameux du *Libellus de imperatoria potestate*, qui a si fort intrigué les érudits, et écrit une ample préface, où les questions soulevées par l'étude des deux œuvres sont examinées tout au long. On voudrait seulement un peu plus d'air, une forme plus ramassée, des divisions plus apparentes, pour tout dire, un volume plus clairement disposé et moins compact. Mais, tel quel, il rendra de grands services et M. Zucchetti a droit à notre gratitude.

Quant au tome III des Annales génoises des continuateurs de Caffaro, c'est à coup sûr un des plus importants de la série. La période qu'il embrasse — 1225 à 1250 — qui est celle de la grande lutte engagée entre Frédéric II et la Ligue lombarde, a vu se dérouler en Italie des événements capitaux auxquels Gênes s'est, on le sait, trouvée intimement mêlée. Il est curieux d'en suivre la répercussion dans l'his-

Digitized by Google

toire intérieure de la cité. M. Imperiale di Sant'Angelo aurait pu étoffer davantage son annotation, qui reste d'une sobriété excessive, mais il nous a livré un texte très soigneusement dressé, et son intéressante préface fournit sur la composition de l'œuvre tous les éclaircissements désirables. L. H.

— Arrigo SOLMI. *Il comune nella storia del diritto* (Milano, Società editrice libraria, 1922, in-8°, VIII-126 p.; extrait de l'*Enciclopedia giuridica italiana*, t. III, 2e partie; prix : 12 lires). — Voilà enfin une vue générale de l'histoire des communes italiennes, due à un érudit qui, depuis de longues années, s'est voué à l'étude des questions si délicates et si complexes qu'elle soulève. Mieux que tout autre, il sait combien il est difficile de la réduire à quelques formules simples, valables pour toutes les régions et recouvrant toutes les situations particulières et souvent contradictoires dont est rempli le moyen âge italien; mais il sait aussi que le véritable historien est celui qui voit les ensembles et préfère encourir le reproche de forcer parfois un peu la réalité plutôt que de se perdre et de perdre avec lui le lecteur dans le dédale des menus faits. Ce qu'il nous donne ici n'est qu'un très bref résumé, tel qu'en peut comporter une encyclopédie, mais ce résumé, solidement documenté, est d'une clarté remarquable. La seule critique sérieuse qu'on serait tenté d'adresser à M. Solmi est d'avoir, à force de revenir sans cesse sur les mêmes idées pour les mieux imposer à l'esprit du lecteur, limité tout de même à l'excès la place dont il disposait pour analyser l'organisation et l'évolution intérieures de quelques-unes des plus grandes cités italiennes qu'on est bien forcé de prendre pour type. La bibliographie qui figure en tête de la brochure ne comporte qu'un choix très limité d'ouvrages italiens ou étrangers. Ce choix cependant, nous devons le dire, semble avoir été fait d'une façon un peu arbitraire. En tout cas, une bibliographie élargie et méthodiquement disposée serait bien utile, et nous ajouterons que M. Solmi, qui annonce (p. 78) un travail nouveau sur l'origine du consulat communal en Italie, rendrait un signalé service aux études historiques en reprenant la notice que nous annonçons ici pour la transformer en une véritable histoire des communes italiennes du XIe au XIVe siècle. L. H.

Mexique. — Emilio RABASA, professeur à l'École libre de droit de Mexico. *L'Évolution historique du Mexique*, traduction de Carlos DOCTERN, préface de M. Ernest MARTINENCHE, professeur à la Sorbonne (Paris, Félix Alcan, 1924; *Bibliothèque d'histoire contemporaine*, IX-345 p.; prix : 12 fr.). — A propos de cet ouvrage, je me permets de renvoyer le lecteur au *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, 1925, p. 123. R. LÉVI.

Orient byzantin. — Les *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger* à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance (17 octobre 1924), viennent de paraître en un volume in-4°

Digitized by Google

divisé en deux tomes (Paris, Geuthner, 578 p. avec portrait, 41 planches, nombreuses figures dans le texte, 1924; prix : 200 fr.). — Le tome I concerne l'*Histoire du Bas-Empire, de l'empire byzantin et de l'Orient latin, la Philologie byzantine.* Il contient les articles suivants : J. ZEILLER. Le premier établissement des Goths chrétiens dans l'empire d'Orient. — N. IORGA. Le Danube d'empire. — H. CORDIER. Turks et Byzance. — P. BATTIFOL. Un épisode du concile d'Éphèse (juillet 431) d'après les actes coptes de Bouriant. — J. GAY. Quelques remarques sur les papes grecs et syriens avant la querelle des Iconoclastes (618-715). — P. COLLINET. Une « ville neuve » byzantine en 507 : la fondation de Dara (Anastasiopolis) en Mésopotamie. — E. CUQ. Note sur la Novelle XXX de Justinien. — P. FOURNIER. De quelques infiltrations byzantines dans le droit canonique de l'époque carolingienne. — F. MARTROYE. L'origine du Curopalate. — G. ROUILLARD. Notes sur deux inscriptions d'Ombos. — B. HAUSSOULLIER. Dédicace d'un stratège des Thrakésiens. — C. DIEHL. De la signification du titre de « Proèdre » à Byzance. — Th. REINACH. Un contrat de mariage du temps de Basile le Bulgaroctone. — E. RENAULD. Histoire de Basile II. — J. LAURENT. Arméniens de Cilicie : Aspiétès, Oschin, Ursinus. — J.-B. CHABOT. Un épisode de l'histoire des croisades. — H.-F. DELABORDE. Philippe le Borgne (Philippe II Auguste), roi de France. — Ph. LAUER. Une lettre inédite d'Henri Ier d'Angre, empereur de Constantinople, aux prélats italiens (1213). — H. DELEHAYE. Le martyre de saint Nicétas le jeune. — H. PERNOT. Remarques sur quelques formes byzantines. — E. JEANSELME. Les calendriers de régime à l'usage des Byzantins et la tradition hippocratique. — C. F. CRISPO. Appunti di toponomastica calabra. — L. SERBAT. Voyage et aventures en France d'Athanase et Nicolas Constantios Calimera, Grecs de Chypre (1665). — H. GRÉGOIRE. Un continuateur de Constantin Manassès et sa source. — Le tome II est consacré à la *Numismatique*, à la *Sigillographie* et à l'*Archéologie*.

— Dr Ch. HÉDÉRER. *L'île du Château-Rouge* (*Castellorizzo*) (Paris, Société d'éditions géographiques et coloniales, 1924, 84 p. et fig. in-8°). — Cette petite île, la plus grande du semis d'îlots et de rochers qui termine au sud le promontoire de Lycie, a été occupée le 28 décembre 1915 par un détachement de l'escadre française du Levant. Le Dr Charles Hédérer, qui faisait partie du corps d'occupation, ne s'est pas contenté de donner une description aussi précise que pittoresque de ce petit monde, et de faire un récit émouvant de la résistance victorieuse que la garnison française a opposée au bombardement des batteries germano-turques, il a travaillé en outre à reconstituer la curieuse histoire de ce coin de terre, en même temps poste stratégique de premier ordre que n'ont jamais pu négliger les possesseurs de la grande île de Rhodes, et mouillage excellent qui a permis à ses habitants de toutes les époques de suppléer par le commerce maritime et parfois la piraterie à l'insuffisance des ressources natu-

Digitized by Google

relles de leur terroir. On lira en particulier avec intérêt les pages consacrées à la domination des chevaliers de Rhodes et des rois de Naples qui les remplacèrent contre leur gré avec l'autorisation du pape Nicolas V en 1450. M. Hédérer a en même temps corrigé une erreur historique en montrant que le Château-Rouge, principale forteresse de l'île ne doit pas son nom, comme on le croit d'ordinaire, au grand maître de Hérédia (1376-1396); il existait déjà sous cette dénomination dès 1191, au moment où Philippe Auguste, abandonnant Saint-Jean-d'Acre, passa devant l'île. Plan du château d'après les ruines qui subsistent et reconstitution d'après une gravure de Dapper (Description des îles de l'Archipel, 1703). Louis BRÉHIER.

Pays-Bas. — Dr H.-J. SMIT. *De opkomst van den handel van Amsterdam, onderzoekingen naar de economische outwikkeling der stad tot 1441* (Amsterdam, A.-H. Kruyt, 1914, 1 vol. in-8°, 318 p.). — Malgré la date déjà ancienne de sa publication, nous croyons utile de signaler cet important travail qui constitue, en réalité, un chapitre de l'histoire générale. L'auteur, qui a étudié, à la fois, les nombreuses publications relatives à la Hanse et les archives hollandaises, décrit les origines du commerce d'Amsterdam, de 1300 à 1441. Ce commerce, au début du XIVe siècle, est encore bien modeste; Dordrecht a la prééminence, et Amsterdam ne fait guère que recevoir les produits du Nord apportés par les Hanséates. Vers le milieu du XIVe siècle, cette ville supplante Dordrecht et commence à exporter dans les pays de la Baltique le poisson et les denrées agricoles de la Hollande. Puis, c'est l'histoire de la longue rivalité avec la Hanse, qui prétend se réserver le monopole du commerce de la Baltique. Le progrès décisif s'accomplit, grâce à l'appui que donne aux marchands d'Amsterdam le nouveau souverain de la Hollande, le duc de Bourgogne, à partir de 1428. En 1441, la paix de Copenhague marque le triomphe d'Amsterdam et la défaite de la Hanse, qui perd la prépondérance économique dans l'Europe septentrionale et occidentale. C'est le point de départ de la prospérité de la Hollande, qui deviendra au XVIe et au XVIIe siècle la grande puissance maritime de l'Europe. Sur cette nouvelle phase du développement économique d'Amsterdam, on trouvera de précieux renseignements dans l'intéressant ouvrage de van Ravesteyn (*Onderzoekingen de economische en sociale outwikkeling van Amsterdam gedurende de XVIe en het eerste kwart der XVIIIe eeuw* (Amsterdam, 1906). — Grâce aux documents d'archives, et notamment aux registres de douane, M. Smit peut nous montrer avec la plus grande précision les progrès des importations et des exportations, l'évolution du commerce d'Amsterdam : données d'autant plus précieuses qu'elles n'abondent pas, en général, pour le moyen âge. H. SÉE.

— J.-G. VAN DILLEN. *Amsterdam als wereldmarkt der edele metallen in de 17de en 18de eeuw* (Amsterdam, 1923, 43 p.; extrait de *De Economist*). — Nous nous contenterons de mentionner cet

Digitized by Google

excellent mémoire, qui a fait l'objet d'une communication au Congrès des sciences historiques de Bruxelles, de 1923, et dont un résumé, traduit en français, doit paraître dans la *Revue historique*. L'auteur montre avec une grande force que c'est sa qualité de marché mondial des métaux précieux et des espèces monnayées qui explique, en grande partie, la supériorité économique de la Hollande pendant plus d'un siècle. M. Van Dillen montre aussi comment s'est constitué l'énorme stock monétaire de la Hollande, principalement aux dépens de l'Espagne et grâce au commerce de Cadix. La Hollande, qui n'a pas appliqué les principes du système mercantile, exportait une partie de son or et de son argent. La réputation de ses ducats, ainsi que la supériorité de son système bancaire et de son crédit expliquent la place étonnante qu'a tenue ce petit pays dans le monde économique. Cependant, elle devait céder finalement le pas à l'Angleterre, qui l'emportait par les progrès de son industrie d'exportation; le commerce de commission, qui était la grande spécialité des Hollandais, ne suffit plus, au XVIIIe siècle, à leur assurer la prépondérance économique. — H. S.

— Cornelius VAN BYNKERSHOEK. *De dominio maris dissertatio* (New-York, Oxford University Press, 1923, in-8°, paginé 1-108, puis 351-429 p., fig.; prix : 2 dollars). — La Dotation Carnegie (division de droit international) a entrepris de publier une bibliothèque des « Classics of international Law ». Elle débute par la reproduction de l'œuvre principale d'un jurisconsulte zélandais, publiée pour la première fois en 1702 et rééditée en 1744. M. James Brown SCOTT, directeur de la collection, nous donne la reproduction photographique de cette seconde édition et une traduction anglaise due à M. R. van Deman Magoffin. La doctrine de Bynkershoek, avouons-le, n'a rien de très original et ne fait guère qu'accentuer celle de Grotius. C'est une protestation néerlandaise contre les prétentions britanniques. Les historiens y trouveront à glaner quelques détails sur les conflits maritimes. Van Bynkershoek, en cela plus précis que Grotius, établit fermement le principe de la souveraineté des eaux territoriales, en fixant comme limite la portée des canons — *quousque tormenta exploduntur* — la portée existante de son temps : *loquor autem de his temporibus*. On remarquera l'appui que cette formule donne à certaines ambitions américaines actuelles. M. Scott déclare que cette formule est l'origine de la règle des trois milles, parce que, dit-il (p. 17, cf. p. 21), « au temps de Bynkershoek, un canon portait approximativement à trois milles ». Voilà une affirmation qui paraîtra sans doute assez risquée aux historiens de la balistique. Trois milles marins, 4,827 mètres, pour les canons qui décorent les navires de Bokhuyzen!

H. HR.

Pologne. — *La Pologne au Ve Congrès international des sciences historiques, Bruxelles, 1923* (Varsovie, à l'Institut Mianowski, 1924, in-8°, VIII-269 p.). — On trouvera dans ce volume, pré-

Digitized by Google

paré par les soins du Comité national polonais, le texte ou l'analyse des communications, nombreuses autant que variées, qui ont été lues au Congrès de Bruxelles par des érudits polonais. En voici les titres : Henri Bak de Malines, astronome et philosophe du XIIIe siècle, par Alexandre BIRKENMAJER; le problème de la synthèse dans l'histoire, par François BUJAK; les valeurs caractéristiques de la science économique en Pologne, par Mme Sophie DASZYNSKA-GOLINSKA; le rôle des Italiens dans la diplomatie à la fin du XVIIIe siècle (le marquis Jérôme Lucchesini, l'abbé Scipione Piattoli, le comte Camillo Marcolini), par Bronislas DEMBINSKI; la réforme religieuse en Occident et en Pologne, par Thadée GRABOWSKI; l'histoire de l'Europe orientale, sa division en époque, son milieu géographique et ses problèmes fondamentaux, par O. HALECKI; féodalité et féodalisation dans l'Europe occidentale, par Marcel HANDELSMAN (recherches des savants anglais, français et allemands confrontées avec les faits constatés dans le monde slave et lithuanien); la Pologne et l'Europe au XIVe siècle, par J.-K. KOCHANOWSKI; le duc de Choiseul et la Pologne, par Ladislas KONOPCZYNSKI (analyse en quelques lignes); la réforme de l'instruction en Europe au XVIIIe siècle et la Commission de l'éducation nationale en Pologne par Stan. KOT; l'action des idées en histoire, par W.-M. KOZLOWSKI (en 1830 la Russie prépara la mobilisation de toutes ses troupes, « sans en excepter celles du royaume de Pologne », pour combattre la révolution, qui venait de donner naissance au royaume de Belgique; un manifeste du 20 décembre invita tout bon Polonais, au nom de l'honneur national, à refuser de servir dans cette croisade contre le mouvement libéral en Occident. « C'est donc sciemment et délibérément que la Pologne s'est jetée entre la Russie et la Belgique récemment créée et cela pour une idée; ce fut aussi pour une idée qu'en 1914 se sacrifia la Belgique »); les origines et le caractère du parlementarisme au moyen âge, par Stanislas KUTRZEBA (notamment en Pologne); l'évolution économique est-elle déterminée par des lois? par Jean-Stanislas LEWINSKI (avec trois cartes); les « Monumenta topographica Urbis Romae », par I. DE KOSCHEMBAR-LYSKOWSKI (demande que les archéologues entreprennent, par voie de coopération internationale, un grand ouvrage en latin sous le titre : « Monumenta topographica Urbis Romae et Italiae antiquissima usque ad quartum saeculum post Christum natum », ouvrage nécessaire aux historiens et aux juristes. Simple note); la remise des actes en connexion avec les changements de frontière entre les États, par Joseph PACZKOWSKI (indique en particulier comment, à la suite des partages de la Pologne, les puissances spoliatrices ont fait dépecer les plus précieux manuscrits et actes officiels pour justifier leurs droits de propriété. « J'ai constaté dans les archives cent dix-huit découpages de ce genre appliqués par les commissaires aux anciens mss. polonais et attestés par eux »); le rayonnement de la Pologne en France après 1830; autour de l'amitié de Mickiewicz, Michelet et Quinet, par Z.-L. ZALESKI; les

Digitized by Google

reflets de l'histoire politique dans la tragédie grecque, par Thadée ZIELINSKI; les sources du criticisme et du scepticisme dans la philosophie du XIVe siècle, par Constantin MICHALSKI (influence exercée par les écoles de Paris et d'Oxford, surtout par les écrits d'Ockham).

Roumanie. — N. GHIULEA. *Les corporations de métiers en Roumanie* (*Revue d'histoire économique et sociale*, année 1924, p. 522-554). — Étude bien documentée, intéressante, et dont l'histoire comparée des institutions sociales tirera profit. L'auteur montre d'abord que les villes ne se sont créées que tardivement en Roumanie, pas avant le XVe siècle, tandis que la vie urbaine s'est manifestée beaucoup plus tôt en Transylvanie. Les artisans, qui s'établirent dans ces villes, étaient, en grande partie, d'origine étrangère. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles les corporations roumaines ont eu la même organisation que dans le reste de l'Europe, comprenant des maîtres, des compagnons et des apprentis, dont le temps d'apprentissage était fixé. La corporation, comme dans les pays de l'Occident, avait pour objet de favoriser le monopole des maîtres dans chacun des métiers. Ce régime ne cessa de se perfectionner jusqu'au XVIIIe siècle, époque où commence sa décadence, qu'accroît encore, au XIXe siècle, la transformation de la Roumanie en pays exclusivement agricole, producteur de blé pour l'exportation. A partir du traité de Berlin, une transformation s'opère en sens contraire : la Roumanie devient, en partie du moins, un pays industriel. Les artisans et les ouvriers de la grande industrie réclament une législation qui réponde aux conditions nouvelles de la vie économique. L'auteur montre combien les uns et les autres furent déçus par la loi de 1902 et même par celle de 1912. Celle-ci rétablit, partiellement au moins, les anciennes corporations, sous le nom de confrérie, mais sans leur rendre leur ancienne autorité. Quant aux ouvriers de grande industrie, ils n'obtinrent pas le droit de former des syndicats, comme dans le reste de l'Europe.

H. S.

Russie. — *Correspondance entre Nicolas II et Guillaume II, 1894-1914*..., traduite du russe par Marc SEMENOFF (Paris, Plon, 1924, in-8°, 296 p.; prix : 7 fr. 50). — On s'étonnera tout d'abord que le traducteur n'ait pas fait sur le mode de publication de cette correspondance par le gouvernement des soviets les réserves qui s'imposaient. Le traducteur déclare avoir traduit du russe cette correspondance. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il a traduit, en maintes rencontres, une traduction? Les originaux des lettres et des dépêches étaient-ils donc tous écrits en russe? Le silence absolu du traducteur, sur ce point, est surprenant. Quelle garantie avons-nous, dans certains cas, de l'authenticité des textes? Si, de cette correspondance, nous connaissions déjà des fragments, on peut maintenant l'envisager dans son ensemble. De l'empereur allemand, on peut dire que, désormais, « au travers de son masque, on voit à plein le traître ». La figure un peu

Digitized by Google

effacée de Nicolas II, sa sincérité, son honnêteté, aux prises avec les ruses d'un adversaire retors, nous apparaissent en pleine lumière. Tout compte fait, la traduction rendra service aux historiens, mais nous ne saurions protester avec trop d'énergie contre la négligence avec laquelle sont traités les noms propres : on lit (p. 4) *Palen* pour Pahlen; *Venezolans* (p. 25) pour Vénézuéliens; *grands herzog* (p. 26) pour les grands-ducs; *Heinri* (p. 37), transcription fautive d'Heinrich; *Courcelles* (p. 46) pour de Courcel; *Galzfeld* (p. 39) pour Hatzfeld; *Erenthal* (p. 230) pour Aerenthal. Les énigmatiques *viborjtsis* (*sic*), de la page 218, sont les soldats du régiment de Viborg. Faut-il répéter le mot : *traduttore, traditore?* E. DUCHESNE.

— Princesse PALEY. *Souvenirs de Russie, 1916-1919* (Paris, Plon, 1923, in-8°, I-XV-319 p., avec cinq portraits; prix : 8 fr.). — Ces « Souvenirs » sont le « Journal » d'une grande dame russe sous la Terreur : une éloquente préface de M. Paul Bourget en dégage une philosophie des révolutions. Assurément, cet ouvrage fournira des faits intéressants, mais il ne présente pas le même intérêt que celui de M. Maurice Verstraete publié sous le titre : *Mes cahiers russes* (cf. *Rev. histor.*, t. CXXXV, p. 333), dont la portée était bien plus grande. Du moins, le lecteur accordera-t-il toute sa sympathie à l'épouse et à la mère, si cruellement éprouvée par la mort de son mari et de son fils, victimes des bolchevistes. L'auteur a eu le tort d'attaquer inconsidérément l'ambassadeur d'Angleterre, Sir George Buchanan. Accusé par la comtesse Paley d'avoir encouragé la propagande révolutionnaire, celui-ci semble bien s'être disculpé de ce reproche (*Revue de Paris*, 15 mars 1923, p. 243 et suiv.) : la réponse de la comtesse Paley (*Ibid.*, 15 avril 1923) n'a pas détruit ses arguments. — E. D.

— Nicolas SOKOLOFF. *Enquête judiciaire sur l'assassinat de la famille impériale russe* (Paris, Payot, 1924, 1 vol., 339 p.; prix : 20 fr.). — « Le meurtre de la famille impériale et de quelques autres personnes assassinées avec elle, voilà l'objet de mon enquête. » Ce sont les résultats de cette enquête, poursuivie, à partir du mois de février 1919, par Nicolas Sokoloff, juge d'instruction près le tribunal d'Omsk. Le livre se compose de deux parties. La première commence à peu près à l'arrestation de l'empereur Nicolas II, la seconde contient le récit des faits depuis le transfert de la famille impériale de Tsarskoïé-Sélo à Tobolsk, puis à Ekaterinenbourg, où elle fut mise à mort : les faits qui se rapportent à cette dernière période ont été révélés surtout par une enquête judiciaire minutieuse. L'auteur a joint à son livre un inventaire des objets découverts qui avaient appartenu à la famille impériale et furent retrouvés à Ekaterinenbourg. Le livre, par sa nature même, échappe à l'analyse : les historiens ne pourront se dispenser de le consulter. La méthode en est excellente : c'est le dossier complet d'une instruction que le juge met sous nos yeux.

Contre ce livre a paru dans la *Tribune juive* du 20 juin 1924

Digitized by Google

(n° 187) un réquisitoire violent et tendancieux. L'auteur estime que M. Sokoloff a profité de la présence de trois bolcheviks juifs parmi les personnes mêlées à l'assassinat de la famille impériale « pour édifier un complot juif » (p. 1, col. 2). C'est avoir de bons yeux, si l'on rapproche cette affirmation de la remarque de M. S. Reinach (voir son excellent article de la *Revue critique* du 1er juillet 1924), qui se plaint que M. Sokoloff ne fasse pas « la moindre allusion à la question de la participation ou de la non-participation des Juifs au massacre... ».

Ce que l'on peut retenir des critiques de la *Tribune juive*, c'est que M. Sokoloff a conclu trop vite à l'identité du Iourovskii de Tomsk, juif baptisé, avec celui d'Ekaterinenbourg et qu'il a publié la photographie de ce personnage énigmatique sans indication de source : il a eu aussi le tort de faire figurer (p. 257) les portraits, dont on n'avait que faire, de la famille du même personnage. En ce qui concerne Bêloborodov, M. Sokoloff (p. 150) a répondu par avance à la *Tribune juive* (p. 2) qu'on ne pouvait « affirmer d'après la déposition de Gilliard » que [Bêloborodov] assistait au transfert du wagon de la famille impériale dans la maison Ipatief. E. D.

— Grégoire ALEXINSKY. *Souvenirs d'un condamné à mort* (Paris, Armand Colin, 1923, in-8°, 238 p.; prix : 7 fr.). — *Du tsarisme au communisme* (Ibid., in-8°, 288 p.; prix : 8 fr.). — Au moment où la guerre a éclaté, l'auteur, ancien député à la Douma, vivait exilé en France; il rentra en Russie au mois d'avril 1917, en compagnie d'Albert Thomas, quelques jours après Lénine. Il commença aussitôt la lutte contre le bolchevisme : on l'entendit à Sébastopol, à Moscou, à Pétrograd, où il publia des documents qui convainquaient de trahison Lénine et ses complices, à Cronstadt. Il fut bientôt arrêté, avec sa femme, à Moscou (p. 1-63). Enfermé dans la prison de Taganka, puis dans celle de Boutyrki, il fit « la grève de la faim », tomba gravement malade. Enfin libéré, grâce au concours d'un médecin, il se fit envoyer en mission à Pétrograd pour y inspecter les Archives. Il pouvait voyager : il se rendit à Pskov, d'où il s'échappa par l'Esthonie et retourna en France. On ne lira pas sans émotion le récit qu'il fait de ses souffrances si vaillamment supportées : son cas, comme celui de bien d'autres, jette une pleine lumière sur les cruautés du régime soviétique.

Dans le second des ouvrages dont on a lu plus haut le titre, M. Alexinsky décrit d'abord l'état des partis et leur bigarrure, raconte les événements qui se sont déroulés à partir du meurtre de Raspoutine; dans une deuxième partie, il montre la Russie en plein chaos : de ce chaos émerge la dictature rouge, qui triomphe (3e partie). La quatrième partie est consacrée à la politique extérieure des soviets; la cinquième rappelle la lutte tentée contre les bolcheviks : l'auteur justifie cette lutte et déclare qu'on l'a injustement qualifiée de lutte contre-révolutionnaire. Le dernier chapitre (p. 274-282) expose, d'une façon nécessairement un peu vague, les prévisions que l'on peut faire

Digitized by Google

sur la Russie, délivrée du régime bolchevik. On a écrit déjà plusieurs ouvrages de ce genre : le présent livre compte parmi les mieux ordonnés. On y trouvera des renseignements très précis sur les relations qui ont existé, dès les années 1910 et 1911, entre certains révolutionnaires russes et les milieux dirigeants austro-allemands : l'auteur, qui utilise des documents inédits, met en cause Lénine, Zinoviev et Trotzky (p. 23-31). Ces pages sont d'un vif intérêt. E. D.

— G. ZINOVIEV. *Notre maître Lénine* (Paris, librairie de l'Humanité [1924], in-18, 71 p.). — Cette brochure de caractère hagiographique ne manque pas d'intérêt, d'abord par ce caractère même, qui rentre dans nos éléments d'appréciation sur les événements de Russie, ensuite par les renseignements précis qui y sont donnés sur la vie de Lénine et sur le mouvement révolutionnaire russe de 1905 à 1924. G. BN.

Syrie. — Nous avons reçu du Dr. Asad-Jibrail RUSTUM, professeur adjoint à l'Université américaine de Beyrouth, une brochure intitulée : *Syria under Mehemet Ali,* tirage à part de l' « American Journal of semitic languages and literatures » (t. XLI, n° 1, octobre 1924, p. 34-57). C'est le résumé d'un manuscrit arabe sur la campagne de 1831-1833, par Naufal Tarabulsi, qui, né à Tripoli de Syrie en 1812, fut employé, avec son père, à Tripoli et à Latakieh au service du conquérant égyptien. Il écrivit une histoire de la Syrie et de l'Égypte de 1500 à 1840; mais dans cet ouvrage il fit plus grosse part, heureusement, aux années 1830-1840. Là il entreprend de justifier sa conduite et celle de son père et aussi de discréditer l'administration d'Ibrahim pacha, fils de Méhémet Ali. Le texte du manuscrit doit paraitre en entier dans les livraisons du « Journal of the american University of Beirut ».

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — Annales historiques de la Révolution française. 1925, mars-avril. — Albert MATHIEZ. L'arrestation des suspects en Côte-d'Or pendant la crise de la première invasion, août-octobre 1792. — Maurice DOMMANGET. Le symbolisme et le prosélytisme révolutionnaires à Beauvais et dans l'Oise. La cocarde et l'autel de la patrie. — Henri SÉE. L'état économique de la Haute-Bretagne sous le Consulat, d'après les statistiques de Borie et de Huet. — G. LAURENT. Pitt et les projets de l'émigration en 1793; lettre inédite de Cazalès au maréchal de Castries (de Londres, le 15 juillet 1793). — Gabriel VAUTHIER. François de Neufchâteau agriculteur. = C.-rendus : *Aug. Cochin.* La Révolution et la libre pensée (ce n'est pas un livre d'histoire; « il appartient à cette nouvelle science qui prétend absorber toutes les autres et qui s'intitule la Sociologie »). — *J.-L. Popov-Lensky.* Antoine Barnave et l'interprétation matérialiste de l'histoire (livre plein de faits et d'idées, d'ailleurs tout objectif). — *Robert Parisot.* Histoire de Lorraine, t. III : 1789-1919 (volume bien documenté, probe et consciencieux). — *Pierre Trahard.* La jeunesse de Prosper Mérimée, 1803-1834 (excellente thèse).

2. — Bibliothèque de l'École des chartes. Tome LXXXV, 1924, livr. 4-6. — Stéphane GSELL. Notice sur la vie et les travaux de Roland Delachenal. — C. OURSEL. Un exemplaire du « Speculum majus » de Vincent de Beauvais provenant de la bibliothèque de saint Louis (aujourd'hui à Dijon. On publie en appendice : 1° l'épitre de l'auteur au roi Louis IX; 2° le prologue du « Speculum »). — S. SOLENTE. Un traité inédit de Christine de Pisan : l' « epistre de la prison de vie humaine » (écrite à Paris entre le 15 juin 1416 et le 20 janvier 1418. Texte du traité, avec une étude sur les sources). — Ch. SAMARAN. Une page inédite de l'Histoire de Louis XI par Thomas Basin (relative à Pont-Audemer en 1481). — P. PIÉTRESSON DE SAINT-AUBIN. La passion de N.-S. Jésus-Christ (fragment du XVe siècle, sur papier). — C. COUDERC. Jean de Candida historien (historien de Charles VIII. En appendice : 1° un « Mémoire sur les rois de Sicile », destiné à prouver la légitimité des droits de Charles VIII sur le royaume de Naples; il a été rédigé entre 1486 et 1488; 2° une « Chronique des rois de Sicile », composée entre le 7 avril 1498 et le 6 août 1499). =

Digitized by Google

C.-rendus : Mélanges thomistes publiés par les Dominicains de la province de France à l'occasion du 6e centenaire de la canonisation de saint Thomas, 18 juillet 1323. — *M. Grabmann.* Neu aufgefundene Werke des Siger von Brabant und Boetius von Dacien (utile pour l'histoire du mouvement averroïste au XIIIe siècle). — *J.-Ch. Roman.* Les chartes de l'ordre de Chalais, 1101-1400 (intéresse l'histoire politique de la Provence et du Dauphiné). — *B. Leib.* Rome, Kiev et Byzance à la fin du XIe siècle; rapports religieux des Latins et des Gréco-Russes sous le pontificat d'Urbain II, 1088-1099 (beaucoup de renseignements nouveaux). — *Girolamo Golubovich.* Biblioteca bio-bibliografica della Terra santa e dell' Oriente francescano, t. IV, 1333-1345.

3. — **Bulletin de la Société d'histoire moderne.** 1925, mars. — Jean BOURDON. Les rapports entre la démographie et l'histoire (entre la civilisation et la population; mais qu'entend-on au juste par civilisation?). — SIX. A propos d'un bail souscrit par Montesquieu (1724; intéresse la condition juridique d'un tenancier dans le Bordelais; renseigne aussi sur Montesquieu considéré comme seigneur féodal, propriétaire et viticulteur, sur le prix de la vie en Bordelais au commencement du règne de Louis XV). — Henri SÉE. La misère, la mendicité en Bretagne à la fin de l'Ancien régime.

4. — **Bulletin hispanique.** 1925, janvier-mars. — Marcel BATAILLON. Michel Servet poursuivi par l'Inquisition espagnole (en 1532, furent signalés à l'Inquisition deux volumes parus en Allemagne : *Sur les erreurs de la Trinité. Dialogues sur la Trinité*, et signés : Michel Servet, alias Reves, Espagnol d'Aragon. L'Inquisiteur d'Aragon engagea des poursuites; on chargea un frère de Michel, chapelain de l'archevêque de Saint-Jacques de Compostelle, de ramener en Espagne le coupable; et jusqu'en 1538 le Conseil de l'Inquisition ne perdit pas cette affaire de vue). — Jean SARRAILH. Un défenseur du trône de Ferdinand VII. Le général Éguia, premier comte du Real Aprecio (de 1812 à 1814 il s'oppose au triomphe de la Constitution; de 1820 à 1823 il organise des soulèvements royalistes et pendant quelques mois, en 1823, est régent d'Espagne, sous l'égide de la Sainte-Alliance). — A. MOREL-FATIO. Don Francisco Amorós, marquis de Sotelo, fin (suit sa carrière de 1817 à 1848; réflexions sur la gymnastique amorosienne comparée avec la gymnastique suédoise). — Bibliographie des travaux d'Ernest Mérimée. = C.-rendus. *Jean Babelon.* Jacopo da Trezzo et la construction de l'Escurial (beaucoup de recherches; apprécie fort bien le médailleur et montre quelle action il eut sur la décoration intérieure de l'Escurial). — *Julia Fitzmaurice-Kelly.* Antonio Perez (en anglais; fait revivre après Mignet et Morel-Fatio ce personnage énigmatique). — *Albert Mousset.* Le comte de Fernan Nuñez, ambassadeur d'Espagne à Paris, 1787-1791 (un document sur les débuts de la Révolution).

Digitized by Google

5. — Carnet de la Sabretache. 1925, mars. — J. PLICHON. Mémoire d'un sous-officier français qui a été prisonnier de guerre à Cabrera et en Angleterre (1808 à 1814. Chrétien-Florent avait été fait prisonnier avec le corps d'armée de Dupont, le 19 juillet 1808; transporté en Angleterre le 27 juillet 1810, mis en liberté le 21 mai 1814; récit bref et impersonnel des souffrances et des pertes subies par les prisonniers, que les Espagnols laissaient presque mourir de soif et de faim). — Commandant Henry MARTIN. Un officier d'infanterie de marine; journal du lieutenant Charles Barberot, 1900-1902.

6. — Revue archéologique. 1924, novembre-décembre. — J. SIX. La danse des Grâces nues (place l'origine du groupe dans le second quart du IVe siècle). — P. COUISSIN. Un spécimen ignoré de l'art celtique, le poignard du Faou (trouvé près du Faou, dans le Finistère; on y a vu à tort un poignard romain). — Em. ESPÉRANDIEU. Les briques préromaines de Sextantio (près de Montpellier). — J. CARCOPINO. Sur l'extension de la domination romaine dans le Sahara de Numidie (au IIIe siècle). = Nouvelles archéologiques. = C.-rendus : *Ed. Cuq.* Les lois hittites (étudiées par un jurisconsulte). — *O. Montelius.* La Grèce préclassique (*Corpus* indispensable à tous les travailleurs). — *L. Hourticq.* Encyclopédie des beaux-arts, fasc. I (un dictionnaire, une histoire, un album). — *Élie Faure.* L'art antique (bévues nombreuses). — *F. von Duhn.* Italische Gräberkunde, t. I (*Corpus* raisonné de l'archéologie italique). — *V. Colte.* Statues néolithiques et protohistoriques (en Provence). — *Ch.-V. Langlois.* La vie en France au moyen âge d'après les romans mondains du temps (a résumé ces romans par extraits). — *Ch. de La Roncière.* La découverte de l'Afrique au moyen âge, t. I (a révélé l'école cartographique des Juifs de Majorque). — *Enrico Somare.* Masaccio (la méthode laisse à désirer). — *J.-G. Frazer.* Le rameau d'or, édition abrégée (aurait pu être abrégée davantage). — *A. Dufourcq.* L'avenir du christianisme, t. I, les religions païennes et la religion juive comparées (ensemble digne d'estime et de confiance). — *M. Goguel.* Le quatrième évangile (fil conducteur en ce labyrinthe). — *P.-L. Couchoud.* Le mystère de Jésus (reconnaît la divinité du Christ, mais en un autre sens que l'orthodoxie). — *Maurice Lange.* Le comte Arthur de Gobineau (consciencieuse biographie). — R. CAGNAT et M. BESNIER. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, 1924 (148 inscriptions nouvelles).

7. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1925, 1er mars. — *W.-J. Churchill.* La crise mondiale (livre admirable par un des hommes les plus éminents qu'ait produits de nos jours la Grande-Bretagne). — *B.-A. von Groningen.* Le gymnasiarque des métropoles de l'Égypte romaine (solide monographie). — *S.-C. Roberts.* The journal of a tour to Corsica and Memoirs of Pascal Paoli par *James Boswell* (M. Roberts a omis de mentionner l'influence

Digitized by Google

exercée par Boswell sur Mirabeau et sur le jeune Bonaparte). = 15 mars. *Georges Michon.* Essai sur l'histoire du parti feuillant; Adrien Duport (trop favorable au parti feuillant, mais instructif). — *Charles Lesage.* Napoléon Ier, créancier de la Prusse, 1807-1814 (beaucoup de chiffres, présentés avec une précision lumineuse). — *Otto Schlier.* Der deusche Industriekörper seit 1860 (statistique bien établie). = 1er avril. *B. Laum.* Heiliges Geld; eine historische Untersuchung über den sakralen Ursprung des Gelds (ingénieuse dissertation sur l'origine cultuelle de la monnaie). — *J. Leuridant.* Œuvres posthumes inédites du prince de Ligne. — *G.-L. Albright.* Official explorations for Pacific railroads (très intéressant). — *K.-F. Nowak.* Les dessous de la défaite; trad. par *G. Bernard* et *H. Simondet* (utiles révélations sur le manque d'accord qui, dès le début de la guerre, exista entre les grands quartiers généraux d'Allemagne et d'Autriche; apologie de Conrad de Hötzendorf). — Outbreak of the great war et Preliminary history of the armitice (deux recueils très importants).

8. — Revue des études anciennes. 1925, janvier-mars. — P. Roussel. La prétendue défense d'Antiphon (les fragments de papyrus publiés en 1907 par J. Nicole ne sauraient être attribués à Antiphon). — *G. Radet.* Alexandre à Troie (il n'y a eu qu'une seule visite d'Alexandre à Ilion, avant la bataille du Granique). — W. Deonna. Bol en verre à décor doré (produit alexandrin qui date sans doute du IIIe siècle av. J.-C.). — C. Jullian. Notes gallo-romaines. CV. Du pomerium municipal (ce *pomerium* ou enceinte administrative de la ville était plus étendue que l'enceinte murale, surtout que l'enceinte réduite du IVe siècle). — Seymour de Ricci. Deux nouveaux milliaires de Claude (l'un connu d'après une ancienne copie d'Aynard, l'autre au Musée de Poitiers; restitution de ces textes très mutilés). — L.-A. Constans. Nouvelle note sur l'inscription du podium de l'amphithéâtre d'Arles (maintient contre Formigé son ancien texte). — Dr Linckenheld. Les proxumae ont-elles été vénérées en Espagne? (Non; la pierre où ces déesses sont mentionnées provient du Gard). — C. Jullian. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : *V. Bérard.* Introduction à l'Odyssée, t. I (d'une captivante richesse). — *Ch. Dugas* et autres. Le sanctuaire d'Alèa Athéna à Tégée au IVe siècle (les matériaux exhumés répandent d'utiles lumières sur l'art grec de la première moitié du IVe siècle). — *A. de Ridder* et *W. Deonna.* L'Art en Grèce (le volume traite surtout les problèmes techniques). — *Ernst Pfuhl.* Meisterwerke griechischer Zeichnung und Malerei (160 documents qui montrent l'évolution du dessin et de la peinture grecs). — *T. Rice-Holmes.* The roman republic and the founder of the Empire (histoire intérieure et extérieure de Rome de la mort de Sylla à la mort de César, modèle de conscience et d'érudition). — *E.-G. Hardy.* The Catilianarian conspiracy in its context (ne tient

Digitized by Google

point compte des travaux de ses devanciers; souvent contestable). — Textes et traductions de la « Collection des Universités de France ».

9. — Revue d'histoire de l'Église de France. 1925, janvier-mars. — Louis MARCEL. La mort de Diderot, d'après des documents inédits. I. — E. LAVAQUERY. Les sources manuscrites de l'histoire religieuse de la France aux Archives des affaires étrangères (histoire du fonds « France » des Mémoires et documents). = C.-rendus : *Édouard Gasc-Desfossés*. La Révolution française. I. L'agonie de l'Ancien régime (compilation sans valeur).

10. — Le Correspondant. 1925, 10 mars. — *** Un homme d'action : saint Vincent Ferrier (à propos d'une remarquable biographie du saint par M. *M. Gorce*). — TESTIS. La tragique histoire de Charles Ier. Première tentative en Hongrie (à propos du livre publié par le baron *Werkmann*, secrétaire particulier du dernier empereur d'Autriche sous le titre : le Calvaire d'un empereur). — Henri BREMOND. La littérature catholique et la tradition; suite. — Pierre DE QUIRIELLE. La politique romaine, la France et le Saint-Siège, d'après quelques ouvrages récents (*Maurice Pernot* : le Saint-Siège, l'Église catholique et la politique mondiale; *Charles Loiseau* : Politique romaine et sentiment français; *Jean Carrère* : Le pape; *Paul Lesourd* : l'Ambassade de France près le Saint-Siège sous l'Ancien régime; le P. *de La Brière* : l'Organisation internationale du monde contemporain et les luttes présentes de l'Église, 6e série). — DE LANZAC DE LABORIE. Les Nantais à la Grande-Guerre (deux pages, d'après *E. Gabory* : les Enfants du pays nantais et le 11e corps d'armée). = 25 mars. A. AUGUSTIN-THIERRY. Un salon anglais à Paris : Lady Hollond et ses amis (nombreux extraits de la correspondance échangée entre Lady Hollond et Augustin Thierry en 1851-1852). — R. ANDÉOL. A travers la presse étrangère : Revues d'Allemagne. = 10 avril. M. Murray BUTLER. Un fondateur des États-Unis. Thomas Jefferson, représentant de l'esprit démocratique. — Maurice BRILLANT. Le masque et le visage de Paul-Louis Courier. — Mgr Pierre BATIFFOL. L'empereur Constantin et le concile de Nicée (à propos du livre de M. Jules Maurice sur Constantin le Grand; on critique le récit fait par Eusèbe de Césarée, témoin oculaire, de la séance inaugurale du concile. La déférence de l'empereur pour l'épiscopat catholique est l'acte d'un croyant, non d'un politique). — DE LANZAC DE LABORIE. Joseph Bonaparte à Madrid, 1809-1811 (à propos de l'ouvrage de *Geoffroy de Grandmaison* : l'Espagne et Napoléon). = 25 avril. ID. Hyacinthe Loyson, 1817-1912 (l'œuvre de M. Houtin est très « objective », mais ne saurait être recommandée au grand public catholique). — Henri MYLÈS. Le manuel du parfait révolutionnaire (extraits d'une brochure écrite en prison par V. Bakharief et imprimée à Genève en 1902).

11. — La Grande Revue. 1925, janvier. — Élie FAURE. Pascal;

Digitized by Google

suite; fin en février. — Jean SIGNOREL. Le fascisme; suite (étude détaillée du fascisme à son début, en 1922-1923). = Février. Henri SÉE. La question du « grand siècle » (montre ce qu'il y a d'excessif dans le panégyrique de Louis XIV par L. Bertrand, qui laisse complètement dans l'ombre l'œuvre capitale accomplie par ses ministres). — Jean SIGNOREL. Le fascisme; suite (Lénine, Mussolini, Primo de Rivera). = Mars. Léopold LACOUR. Le théâtre politique de Richelieu (analyse la « comédie » allégorique *Europe* que Richelieu fit écrire après qu'il eut décidé de se faire de la scène une tribune). — Gui CROUZET. Le véritable Surcouf.

12. — Mercure de France. 1925, 15 mars. — Jules LATREILLE. Les emprunts et « réminiscences » d'un historien des arts (M. Louis Gillet). — A. VAN GENNEP. Le folklore (parle de *Fr. Seiler :* Die Entwickelung der deuschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts et de *H. Basset :* Les proverbes de l'Ahaggar). = 1er avril. A CHABOSEAU. Paul-Louis Courier (explique les raisons pour lesquelles le pamphlétaire est à moitié oublié). — Dr Léon BRIZARD. Souvenirs d'un médecin des prisons de Paris : Saint-Lazare. — Émile HENRIOT. Le chevalier de La Morlière (cabaleur à gages, auteur dramatique sifflé, maître chanteur doublé d'un spadassin, flatteur de Madame du Barry, mort dans un taudis à Paris en 1785). — VAN GENNEP. Ethnographie (parle de *Frances del Mar :* A year among the Maoris; de *Cuthbert-Christy :* Biggame and pygmies; de *J. Maes :* Les masques des populations du Congo belge et le matériel des rites de circoncision). = 15 avril. Nicolas IORGA. La littérature populaire source de haute littérature. — VAN GENNEP. Préhistoire (parle de *H. Wilder :* Man's prehistoric past; de *Max Mayer :* Molfetta und Matera; zur Præhistorie Suditaliens und Siciliens).

13. — La Revue de France. 1925, 1er mars. — J. KESSEL et Hélène ISWOLSKY. Les rois aveugles; suite (récit sous forme romanesque des origines de la révolution russe jusqu'à l'assassinat de Raspoutine); suite le 15 mars et en avril, fin le 1er mai. — Gaston RAINDRE. Les papiers inédits du comte Walewski (suite de la correspondance du comte sur l'affaire de Neuchatel, le régime de la mer Noire, les incidents de Palerme et de Naples, les affaires d'Extrême-Orient en 1856-1857). = 15 mars. Général NUDANT. A Spa; l'armistice, 1918-1919 (témoignage de première main, le général ayant été désigné par Foch pour traiter avec les représentants allemands); suite et fin le 1er avril). — André CHEVRILLON. Nos Anglais (étude sur le caractère anglais observé surtout en France). — Jean LAPORTE. Histoire des idées (sur le thomisme, les Pères de l'Église, Pascal, Saint-Jean de la Croix, et l'expérience mystique de Baruzi, etc.). = 15 avril. J. LUCAS-DUBRETON. La vie intime du roi Louis XVIII. 1er article. — Augustin BERNARD. Le Maroc et l'Espagne.

14. — La Revue de Paris. 1925, 15 mars. — Comte DE SAINTE-

Digitized by Google

AULAIRE. Souvenirs de mon ambassade à Londres (en 1841 ; notes intéressantes sur l'aristocratie anglaise). — Georges DELAHACHE. La réadaptation de l'Alsace. — Jean LEMOINE. Madame de Sévigné, sa famille et ses amis (utilise de nombreux documents inédits, tirés surtout d'archives notariales) ; suite le 1er avril et fin le 15 avril. = 1er avril. Émile HENRIOT. Duclos (considère surtout Duclos comme moraliste). — André WALTZ. Hjalmar Branting (beau portrait du célèbre homme d'État suédois par un homme qui l'a vu de près). — Louis DESTERNES. Paul-Louis Courier à La Véronique (ses parents à La Véronique, propriété voisine de Langeais). = 15 avril. Comte MOLÉ. Souvenirs du ministère du duc de Richelieu (il y est beaucoup question du duc Decazes, le favori de Louis XVIII). — A. ALBERT-PETIT. Les livres d'histoire (sur *Jules Maurice :* Constantin le Grand ; *Carlos Perreyra :* L'œuvre de l'Espagne en Amérique ; *Jacques Bainville :* Heur et malheur des Français).

15. — Revue des Deux Mondes. 1925, 15 mars. — Georges GOYAU. Un grand missionnaire, le cardinal Lavigerie. I : la vocation ; les débuts ; suite le 1er avril : la résurrection de l'Église d'Afrique, et le 15 avril : les Pères blancs à l'œuvre, le relèvement de Carthage. = 15 avril. Gabriel HANOTAUX. Du Consulat à l'Empire. II : Comment se fit l'Empire (le personnel ; Bonaparte et les Bourbons ; rupture avec l'Angleterre ; le plébiscite ; le sacre). — Duc DE BROGLIE, 1825-1871. VI (situation de l'Italie vers la fin de 1847 et de l'ambassadeur de France, Rossi, après la révolution de février : il devient le ministre de Pie IX). = 1er avril. Ernest RENAN. Lettres à la princesse Mathilde (onze lettres de 1886 à 1891 ; la dernière est une lettre de condoléance au sujet de la mort du prince Napoléon). — Henry COCHIN. Saint-Omer, vieille ville de France. — André LE BRETON. La jeunesse de Mérimée (d'après la thèse de M. Trahard. Il n'est question ici que du mondain et du littérateur). — Antoine DE TARLE. L'organisation professionnelle ouvrière en France (et la Confédération générale du travail). = 15 avril. Duc DE LA FORCE. Un mariage d'aristocrates sous la Terreur (d'après des souvenirs de famille composés en 1820). — René-V. GISCARD. La Syrie et le Liban sous le mandat français, mai 1923-novembre 1924.

16. — Anjou historique (l'). 1924, juillet. — Un cordelier à Montjean et au Lude (Yves Magistri, XVIe siècle). — Les cimetières d'Angers. — L'abbé de La Bourdonnaye, vicaire général d'Angers et de Nantes (1745-1809). — La loge du *Tendre Accueil* à Saint-Maur et à Angers (de 1770 à 1815). — Les hospitalières de Saint-Joseph de Baugé pendant la Révolution. — La municipalité d'Angers et l'église Saint-Michel-du-Tertre (après que l'église eut été fermée au culte en mai 1791). — Une brochure contre l'intrus de Thouarcé (le R. P. Couronné, cordelier, qui avait prêté le serment). — Le représentant du peuple Philippeaux en Maine-et-Loire (récit qu'il fit de la défaite des

Digitized by Google

Vendéens, battus le 28 juillet 1793 aux Ponts-de-Cé). — Le district de Saint-Florent-le-Vieil en 1795. — La situation religieuse en Maine-et-Loire en 1796 (d'après des documents tirés des Archives nationales). — Les prêtres angevins déportés à la Guyane (mars 1798 par la frégate *la Charente*, et 1er août par la corvette *la Bayonnaise*). — La Vendée angevine après le 18 fructidor (municipalité cantonale de Chemillé). = Octobre. M. Siraudeau, 1860-1924 (fondateur de l'*Anjou historique;* nécrologie). — L'Académie d'équitation d'Angers (XVIIe-XVIIIe siècles). — Deuxième centenaire de la mort de Joseph Grandet (mort le 1er décembre 1724; curé et historien d'Angers; diverses notices qui lui sont consacrées). — La révocation de l'édit de Nantes et les Angevins (comment fut rasé le temple de Saumur). — Les almanachs angevins (1690-1924). — Jansénistes envoyés en Anjou (par lettres de cachet, pour opposition à la bulle *Unigenitus*). — L'abbé Gruget, curé de la Trinité d'Angers (1751-1840). — Troubles de Maulévrier (janvier-février 1791, quand on exigea du curé le serment à la constitution civile du clergé). — La bataille de Saumur (9 juin 1793; d'après une lettre envoyée par le représentant Tallien à la Société des jacobins de Paris). — Les pillages en Maine-et-Loire sous le Directoire (des propriétés nationales). = 1925, janvier. Notes sur le château d'Angers (bâti par Louis XI; annales jusqu'en 1856). — Les paroisses angevines des diocèses de Maillezais et de La Rochelle (le diocèse de Maillezais fut créé en 1317 et transféré à La Rochelle au milieu du XVIIe siècle). — Les quatre imprimeries d'Angers aux XVIIe et XVIIIe siècles. — Les deux dernières abbesses de Nyoiseau (1720-1790). — La maréchale d'Aubeterre, 1742-1816 (son séjour à Beaupréau, extraits de lettres inédites de 1800 à 1805). — Le clergé du Voide pendant la Révolution. — Le général Moulin, commandant à Saint-Florent-le-Vieil (en 1793). — Le procès des terroristes angevins (en 1795; ils furent amnistiés par la loi du 26 octobre). — La Vendée angevine après le 18 fructidor. Canton de La Pommeraye (extrait de lettres du commissaire du canton au commissaire de l'administration de Maine-et-Loire). — La presse, l'imprimerie et la librairie à Angers sous la Restauration. = Avril. La paroisse Sainte-Croix d'Angers (liste des curés de 1410 à 1793). — La Providence de Beaufort, 1680-1794 (école pour les pauvres filles). — Une fondation de Mme de Montespan à Fontevrault, 1684 (dont l'abbesse était sa sœur). — Le séminaire d'Angers au XVIIIe siècle (les locaux sont occupés aujourd'hui par les musées et la bibliothèque). — Un imprimeur saumurois : Dominique-Michel Degouy (il prêta serment en 1779). — Le clergé de Nyoiseau et de Saint-Aubin-du-Pavoil pendant la Révolution. — Un horrible massacre à La Jumellière (25 janvier 1794, exécuté par le général de division Cordellier). — L'abbé Bernier et le Comité de salut public (négociations en juin-août 1795, après la première guerre de Vendée). — La déportation des prêtres angevins sous le Directoire (liste de ces prêtres). — Installation du tribunal criminel de Maine-et-Loire (4 juin 1800). — La situa-

Digitized by Google

tion politique en Maine-et-Loire, janvier 1814 (d'après les lettres du sénateur-comte Le Coulteulx de Canteleu, nommé par Napoléon commissaire dans la 22e division militaire).

17. — Annales de Bretagne. T. XXXVI, 1924, n° 1. — H. Sée. Les forêts et la question du déboisement en Bretagne à la fin de l'Ancien Régime; fin au n° suivant (étendue du domaine forestier; exploitation : seigneurs et usagers, la consommation du bois, les forges et les mines, le charbon de terre, le dépérissement des forêts à la fin du XVIIIe siècle tenait à la fois à la mauvaise administration et à des causes économiques et sociales). — Chanoine Pérennès. Les hymnes de la fête des Morts en Basse-Bretagne (texte breton et traduction). — R. Gasnier. La navigation sur la Loire et ses affluents vers 1785 (extrait d'un mémoire copié aux Archives nationales). — J. Le Roux. Histoire de Pérédur, fils d'Évrauk; suite. = C.-rendus : *E. Martin Saint-Léon.* Histoire des corporations de métiers (précieux instrument de travail). — *G. Schelle.* Œuvres de Turgot, t. IV et V (excellente édition). — *R. Parisot.* Histoire de Lorraine, t. III (bon). — *E. Launay* et *H. Legénisel.* Histoire de Dinan à travers les âges (en réalité un simple guide). — *M. Marion.* Dictionnaire des institutions de la France aux XVIIe et XVIIIe siècles (obligé d'être bref, sait rester précis). — *F. Duine.* Inventaire liturgique de l'hagiographie bretonne (de tout premier ordre). — *L. Niederle.* Manuel de l'antiquité slave; t. I : L'histoire (science très rare). = Chronique d'histoire, de géographie et de littérature de la Bretagne (très nombreux renseignements). = Nos 2 et 3. F. Duine. Guipel (excellente monographie d'un village breton). — J. de La Martinière. Le parlement de Bretagne sous les rois de France, 1491-1554; suite (organisation, pouvoir, rapports avec le conseil; à suivre). — J. Cuillandre. Le « broella » d'Ouessant et la navigation des Molénais dans l'autre monde (le *broella*, c'est l'enterrement fictif des disparus en mer; comment ces disparus gagnent le paradis). — R. Durand. A propos du centenaire d'Ernest Renan (ouvrages publiés sur lui). — Léon Maître. A quels usages ont servi les domaines de la couronne de Bretagne; fin (ils ont constitué la dot des reines, des apanages pour les princes légitimes, ont été engagés et ont fondu). — C. Robert-Muller. Saint-Malo-Saint-Servan port charbonnier; fin. = C.-rendus : *F. Guilloux.* Histoire de la conquête du Marais breton-vendéen et du port de Bourgneuf (ne s'occupe pas de la formation du Marais, mais fait l'histoire de l'industrie salicole et de la navigation dans la baie). — *Marc Bloch.* Les rois thaumaturges (œuvre de grande portée). — *G. Thomas.* La tenue des états de Bretagne de l'année 1724 à Saint-Brieuc (travail d'écolier). — *E. Le Gallo.* Les Cent-Jours (consciencieux et clair). — *J. Le Monnier.* Guingamp, Avengour et Penthièvre (médiocre). = Bibliographie bretonne, années 1922 et 1923 (414 numéros). = M. Henri Sée a dressé une excellente table analytique des *Annales de Bretagne*, du t. XXVI au t. XXXV (in-8° de 80 pages. Ce n'est pas le moindre service qu'il a rendu à ce recueil, auquel son nom restera attaché).

Digitized by Google

18. — Annales du Midi. 1924, janvier-avril. — C. BRUNEL. Le comput en vers provençaux attribué à Raimon Férault. — H. STEIN. Jean Brudieu et les musiciens français en Catalogne au XVIe siècle. — Michel DMITREVSKY. Notes sur le catharisme et l'Inquisition dans le midi de la France (surtout d'après des documents imprimés). = C.-rendus : *P. Boissonnade.* Du nouveau sur la Chanson de Roland (beau livre d'histoire, mais qui appelle une sérieuse revision au point de vue critique). — *H. J. Chaytor.* The Troubadours and England (l'auteur a tort de croire à une influence exercée par les troubadours sur la lyrique anglaise). — *J. Calmette* et *P. Vidal.* Histoire du Roussillon (excellent). — *A. Paz y Melia.* Series de los mas importantes documentos del archivo y biblioteca del duque de Medinaceli (belle et importante publication). — *Jean Contrasty.* Histoire de Saint-Jory, ancienne seigneurie féodale érigée en baronnie par Henri IV (bon). — *Robert Latouche.* La vie en Bas-Quercy du XIVe au XVIIIe siècle (remarquable). — *G. de Bar.* Tables générales des Bulletins du Comité des travaux historiques et scientifiques. Bulletin archéologique, 1883-1915 (très utile répertoire établi sur plus de soixante mille fiches). — *R. Ballester.* Bibliografia de la historia de España (utile complément aux « Sources » publiées par Alonso en 1919). — *Id.* Curso de historia de España (bon manuel). — *F. Lacoste.* Ullexodunum (propose le site de Bélaye, dans le Lot, à trente kilomètres de Cahors). = Juillet-octobre. M. PROU. Informations criminelles des consuls de Fleurance au XIVe siècle, 1er article. — A. AURIOL. Les fresques de la chapelle Sainte-Croix à Sainte-Cécile d'Albi (avec six planches).

19. — Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France. 49e année, 1922 (paru en 1924). — A l'assemblée générale annuelle tenue le 9 mai 1922 le président, G. HARTMANN, dans son allocution, parle de l'iconographie parisienne surtout au XVIIe et au XVIIIe siècle. — Marius BARROUX. Jean du Castre d'Auvigny, historien et littérateur, 1713-1743 (son vrai nom est Aymé-Jean Chabaille d'Auvigny; à seize ans, il écrivit une « Nouvelle histoire de France » par demandes et par réponses et, à vingt-deux ans, l'abbé Guyot des Fontaines se l'associa pour rédiger l'Abrégé de l'*Histoire de Paris* publié en 1725 par Félibien et Lobineau; en 1739, il donne pour son compte les t. I-VIII des « Vies des hommes illustres de la France ». Il était alors le principal clerc de d'Hozier, avec lequel, d'ailleurs, il se brouilla. Il fut tué à la bataille de Dettingen, 27 juin 1743. Les tomes IX-XII de ses Biographies ont paru après sa mort, revus en partie par l'abbé Pérau). — H. LEMOINE. L'église Saint-Jean-en-Grève, ses cimetières et sa démolition (en 1797). — Commandant HERLAUT. La réunion de l'arrière-ban à Paris en 1689. — E. COYECQUE. Vieilles archives notariales. V. État numérique des archives anciennes de l'étude Faroux, 1500-1817. = Chronique des archives (à noter un rapport d'A. Vidier sur le tome V de la série S des Archives nationales;

Digitized by Google

intéressantes conclusions sur la transformation du régime foncier et sur l'évolution de la société depuis le XIVe siècle). = 50e année, 1923. Ce volume sera distribué plus tard. = 51e année, 1924, 1re et 2e livraisons. François GÉBELIN. Un manifeste de l'école néo-classique en 1549 : l'entrée de Henri II à Paris (d'après la Relation qui parut alors, ornée de bois admirables taillés sous la direction de Jean Goujon et qui témoignent d'un évident parti pris néo-classique). — G. GUELLETTE. Note sur un domicile de La Bruyère à Paris (la famille de La Bruyère, y compris Jean, habita de 1676 à 1691 une maison qui porte aujourd'hui les nos 26 et 28 de la rue des Grands-Augustins). — A. VIDIER. Le Noir, bibliothécaire du roi, 1784-1790; ses démêlés avec Carra (Jean-Louis Carra, employé au département des imprimés de la Bibliothèque, ennemi acharné de Le Noir; élu à la Convention, il se fit placer à la tête de cet établissement, mais son civisme parut suspect et il fut guillotiné le 31 octobre 1793. Le Noir se justifia et se vengea, dans des mémoires écrits entre 1802 et 1806, des calomnies publiées contre lui par son défunt subordonné. Il y fournit des renseignements affligeants sur l'ancienne administration de la Bibliothèque).

20. — Hesperis. 1924, 2e trimestre. — MICHAUX-BELLAIRE. Les terres collectives au Maroc (la formule actuelle de l'administration des terres collectives protége l'indigène et permet la colonisation). — M. DELAFOSSE. Les relations du Maroc avec le Soudan à travers les âges (historique de ces relations; un appendice rectifie des erreurs dans une étude analogue de M. de Castries). — H. BASSET et H. TERRASSE. Sanctuaires et forteresses almohades; II : Les deux Kotobîya (description de la mosquée de la Kotobîya à Marrakech et de la mosquée quasi identique qu'elle a remplacée. Ce fut Abd-el-Moumin et non el-Mansour qui les édifia; il abattit la première parce qu'elle était mal orientée). = Communications : P. RICARD. Les métiers manuels à Fès. — A. CHOTTIN. Airs populaires recueillis à Fès. = C.-rendus : *L. Poinssot* et *R. Lantier*. Un sanctuaire de Tunis à Carthage (importante étude sur les fouilles de 1922 qui confirment les sacrifices du premier-né). — *P. Champion*. Tanger, Fès et Meknès (écrit avec goût, parfois avec talent).

21. — Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon (avec le *Bulletin* et les *Mémoires de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or*). — 1923, décembre. Compte-rendu des travaux de la Commission des antiquités, 1921-1922 et 1922-1923. — C. OURSEL. Les tympans romans de Saint-Bénigne de Dijon. — E. FYOT. La maison de Cirey (famille dijonnaise; leur demeure correspond au no 27 de la rue Proudhon). = 1924, janvier-février. P. PERRENET. Pierre Morland, 1768-1837. — A. BOUTARIC. Jules Violle, 1841-1923. — R. DUPLESSIS. Le médaillier de l'Académie. = Mars. E. ESTAUNIÉ. Buffon (évoque la séance de réception

Digitized by Google

de Buffon à l'Académie de Dijon, le 5 août 1773, et fait connaître « l'homme »). — H. DAVID. Le portique de la chapelle de l'école Saint-François de Sales à Dijon (de l'année 1541). — E. FYOT. Recherches sur l'hôtel de « Rochefort » (nos 52, 54 et 56 de la rue des Forges à Dijon). = Avril. Lieutenant-colonel E. ANDRIEU. Quelques œuvres encore peu connues du peintre J.-P. Gilquin (aquarelles représentant les tombeaux des ducs de Bourgogne, XVIIIe siècle). — C. OURSEL. La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Bénigne et ses plus anciens manuscrits enluminés (rattache à Saint-Bénigne quelques manuscrits de la Bibliothèque nationale). — H. DAVID. Les anges porte-écus des châteaux du roi en Bourgogne au début du XVIe siècle (à Dijon, Beaune, Auxonne). — ID. Iconographie de sainte Anne (deux groupes à Beaune et à Semur). = Mai. Discours prononcés à la séance de clôture du Congrès des sociétés savantes à Dijon, août 1924. = Juin. A. GASSER. Essai historique sur l'astronomie en Bourgogne (cadrans solaires, calendriers, anciens astrologues, astronomes). = Juillet. E. ROTHÉ et H. GODRON. Alexis Perrey, sismologue français (1807-1882, professeur à la Faculté des sciences de Dijon; importance de ses travaux pour la sismologie). — Août. H. DROUOT. Cinq lettres d'Henri IV sur la fin de la ligue en Bourgogne, 1594-1595 (quatre sont inédites); Le serment de fidélité des Dijonnais à Henri IV (21 septembre 1595). — A. ROUGÉ. A propos d'Alesia (sur les commentaires de César). = Septembre-octobre. G. DAVY. Le problème de l'industrialisation de l'État. = Novembre-décembre. Fascicule réservé à la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, paraîtra ultérieurement. = 1915, janvier. Séance solennelle de l'Académie en l'honneur de la maîtrise de Dijon : M. EMMANUEL. L'art choral bourguignon. Discours de réception; réponse de M. ESTAUNIÉ qui salue aussi Mgr Moissenet, directeur de la maîtrise de Dijon, promu aux honneurs de la prélature. = C.-rendus. *Ch. Hirschauer.* Les États d'Artois (l'ouvrage éclaire l'histoire de Bourgogne). = Février. Général DUPLESSIS. Billets de confiance et monnaie de cloches (les assignats de 1790-1791 à Dijon; monnaie provenant du métal des cloches). = Mars. C. COURTOIS. La serrure laconienne (serrures trouvées dans les fouilles de Vertillum, actuellement au musée de Châtillon-sur-Seine). — C. OURSEL. Jean Poncelet, architecte de Philippe le Bon (c'est l'architecte qui termina la grande tour du palais ducal de Dijon). — S. GENTY. La flore du retable Rogier van der Weyden à l'Hôtel-Dieu de Beaune. = Avril. P. BRUNEL. Gueneau de Montbéliard, 1720-1785 (son rôle comme naturaliste; il propagea le système de l'inoculation). — A. GASSER. Les tremblements de terre en Bourgogne (de 1155 à nos jours).

22. — Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard. XLVIIe volume (1924). — J. JOACHIM. Montbéliard au milieu du XVIIe siècle (publie une ancienne description de la ville, écrite vers 1650 et trouvée dans un lot de papiers acquis en 1923 par les archives

Digitized by Google

du Haut-Rhin). — Dr DUVERNOY. Le livre des recettes des Binninger (médecins à Montbéliard aux XVIIe et XVIIIe siècles; quelques recettes sont bien singulières). — Dr JEANMAIRE. Note sur une pièce relative au siège d'Héricourt en 1636 (sommation de se rendre adressée par un lieutenant de Gallas à M. de La Lande, qui commandait dans la place occupée par les Français; mais La Lande résista du 20 décembre 1636 au 16 janvier 1637, où les Impériaux furent contraints de se retirer).

23. — Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne. Tome I, 1920. — Mgr DUCHESNE. L'évêque Haëlrit (de Dol, en 842, selon M. Duine, ce qui est contesté). — J. DE LA MARTINIÈRE. Un grand chancelier de Bretagne, Jean de Malestroit, évêque de Saint-Brieuc, 1405-1419, et de Nantes, 1419-1433 (inspirateur de la politique de Jean V). — A. BOURDEAUT. Gilles de Bretagne, entre la France et l'Angleterre, les causes et les auteurs du drame (essai de justification de François Ier, le « fratricide »). — Hervé DU HALGOUET. Notes et documents sur la chasse en Bretagne. — L. MARTIN-CHAUFFIER. A propos des batailles de Messac et de Blain et de la prise de Nantes en 843, essai sur les sources narratives. — POCQUET DU HAUT-JUSSÉ. Les aventures d'une statue (le Louis XIV de Coysevox, à Rennes; suite au t. II). = Tome II, 1921. J. LOTH. Balrit, Bauré, Boureu (Balrit figure dans une charte de 848, c'est Boureu *aliàs* Beauroc, près Bains). — Roger GRAND. L'après-guerre en Bretagne au XVe siècle. — Olivier MARTIN. Le Finport (clause de garantie contre le recours des consorts qui fut en usage au XIIIe siècle et disparut en 1539). — HERVÉ DU HALGOUET. La charge de grand sénéchal féodé et héréditaire de Rohan. — Émile CLOUARD. Les débuts du protestantisme en Bretagne, les Bretons à Genève. — A. BOURDEAUT. Le P. du Paz et l' « Histoire généalogique de Bretagne ». — Émile GABORY. Les Bourbons furent-ils ingrats envers la Vendée? (non). = Tome III, 1922. Henri BUSSON. La Renaissance en Bretagne, dans l'orbe de la Pléiade; Charles d'Espinay, évêque de Dol, poète (édition critique de ses « Sonets », 1560). — Roger GRAND. Les derniers jours de Bertrand du Guesclin, ses opérations militaires, sa mort, ses funérailles. — H. BOURDE DE LA ROGERIE. Étude sur la réformation de la noblesse en Bretagne, 1668-1721. — Louis MARTIN-CHAUFFIER. La fondation de la première maison de retraite, Vannes, 1660 (par Louis Eudo de Kerlivio, récit par le P. de La Piltière). — Étienne MARTIN. La contribution patriotique de 1789 dans le département du Morbihan (médiocrité de son rendement). = Tome, IV 1923, 1re partie. Dom Louis GOUGAUD. Les relations de l'abbaye de Fleury-sur-Loire avec la Bretagne et les îles Britanniques (Xe et XIe siècles). — Hervé DU HALGOUET. Droits honorifiques et prééminences dans les églises en Bretagne. — Henri SÉE. La population et la vie économique de Rennes vers le milieu du XVIIIe siècle, d'après les rôles de la capitation. — Maurice MONTIGNY. Guillemette de Rosnyvinen de Piré, his-

Digitized by Google

toire d'une famille bretonne (Guillemette, née en 1746, épousa, en 1765, Louis de Visdelou, comte de La Villethéart. Portraits par Van Loo). — A. BOURDEAUT. Le cas psychologique de La Mennais, à propos du livre de M. Duine. = 2e partie. René PRIGENT. Le formulaire de Tréguier, texte complet avec introduction, éclaircissements et notes (rédigé vers 1320). = Tome V, 1re partie. René LARGILLIÈRE. La topographie du culte de saint Gildas. — René MERLET. La victoire de Cancale remportée par les Bretons sur les Normands en l'année 931. — A. BOURDEAUT. Chantocé, Gilles de Rays et les ducs de Bretagne. — Henri SÉE. Les origines de la Société minière de Pontpéan (constituée en 1730 par Noël Danycan de L'Espine). — Joseph BLAREZ. Chevaliers de l'Arquebuse et chevaliers du Serpent-d'Or (le papegaut institué à Blavet en 1575, supprimé en 1770, se transforma en société secrète apparentée à la franc-maçonnerie). = 2e partie. F. LE LAY. La mort de Salomon, roi de Bretagne (assassiné en 874). — Roger GRAND. Les routiers bretons pendant la guerre de Cent ans. — A. PERRAUD-CHARMENTIER. Le sénéchal de Nantes et ses conflits avec les conseillers au présidial. — Comte Charles DE CALAN. Documents inédits sur la Vendée et la chouannerie bretonne, de 1789 à 1799 (aux archives des Affaires étrangères).

24. — Mémoires de la Société éduenne. Nouvelle série, t. XLV, 1924, 1er fascicule. — P. MONTARLOT. Les émigrés de Saône-et-Loire; suite (par ordre alphabétique, de Larcher à Magnin; à suivre). — R. GADANT. Note sur la stèle d'un légionnaire éduen découverte au Maroc (l'inscription a été publiée par M. Toutain dans la revue *Pro Alesia*). — A. DE CHARMASSE. Alone, aujourd'hui Touloujon; suite (description du château d'Alone, inventaire des bijoux de Françoise de Rabutin, le mobilier; Bussy, gendre de Françoise; à suivre). — J. RÉROLLE. La Vierge d'Autun (provient de l'ancienne église de Notre-Dame-du-Châtel : école flamande de la seconde moitié du XVe siècle).

25. — Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise. 1924, janvier-mars. — Vicomtesse DE BEAUSIRE-SEYSSEL. Mme Clotilde de France, reine de Sardaigne; suite et fin au numéro suivant (son mariage à Versailles en 1775; son rôle comme reine; sa mort à quarante-deux ans, le 7 mars 1802; Pie VII la déclare vénérable et son mari, l'ex-roi Charles-Emmanuel IV, se fit jésuite). — R. ROUX. L'abbé Madier, archiprêtre de Paris, confesseur de Mesdames, 1725-1799 (étude très poussée de cet abbé né à Tournon, formé à la double école des Jésuites et des Sulpiciens; puis curé de Paris, exécuteur de la politique de Mgr de Beaumont; puis directeur, à partir de 1771, des princesses royales Victoire, Clotilde et Élisabeth). — H. SIMON. La mobilisation à Versailles en 1914; fin. = Avril-juin. Eug. WELVERT. La princesse d'Hénin; fin (son rôle après la Révolution et sous la Restauration; elle meurt en 1823). — Mlle Y. BEZARD. Les porte-arque-

Digitized by Google

buses du roi (les Antoine, qui ont rempli cette charge de Louis XIII à Louis XVIII; tableau généalogique). — Ed. LERY. La taxation des vivres dans les premiers temps de Versailles, 1670-1680 (publie le texte des taxations du 20 juillet 1670 et d'août 1672).

26. — Revue de Saintonge et d'Aunis. Tome XLI, 1924-1925, 2e livr. — Dr SOTTAS. Le gouvernement de Brouage et La Rochelle sous Mazarin; suite, voir aussi no 5 (fermes, droits, abbayes; comptes de Colbert de Terron). — Ch. DANGIBEAUD. Contribution à l'histoire du protestantisme à Cozes; suite nos 3, 5 et 6 (actes tirés d'archives notariales et montrant la situation des protestants de 1664 à 1699, avant et après la Révocation). = 3e livr. F. UZUREAU. L'évêque de La Rochelle en 1795 (deux lettres adressées par Mgr de Coucy, de Guadalajara, diocèse de Tolède, où il avait émigré, aux prêtres de son diocèse et au futur Louis XVIII). = 4e livr. Dr SOTTAS. Le séjour de Marie Mancini dans le gouvernement de La Rochelle et Brouage (son oncle Mazarin l'y envoya pour la séparer du roi, en juin 1659; mais le roi la revit les 13 et 14 août, lors du voyage à Bordeaux). — L. MASSIOU. Les villes disparues. Tamnum, Novioregum (mentionnées dans l'Itinéraire et la Table de Peutinger; place la première sur les hauteurs de La Garde et incline à trouver la seconde près de La Tremblade). — Ch. DANGIBEAUD. Le calvaire de Saint-Pierre de Royan (de 1503, au musée de Cluny). = 5e livr. A. MESNARD. Le retour des Bénédictins à l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély (ils en reprirent possession officielle le 27 octobre 1623). — M. PELLISSON. La chanson de Marlborough (elle était chantée par la nourrice du premier dauphin, mort en 1789, et fut mise par ordre de la reine sur les éventails de l'année 1783). = 6e livr. Mme Galiène P. A propos de Ronsard (il a chanté la Saintongeoise Hélène, fille de René de Fonséca).

27. — Revue historique de Bordeaux. 1924, mars-avril. — Jean ROGER. Libourne; étude d'évolution d'une ville. I; suite en mai-décembre. — A. MICHELOT. L'ancien hôtel de ville et l'explosion du 13 décembre 1657 (notes sur les projets de reconstruction qui suivirent cet événement et sur l'incendie de la salle de spectacle arrivé le 28 décembre 1755); suite en mai-octobre; fin en novembre-décembre. — Dom BIRON. L'épiscopat bazadais; suite (de Raimond IV de Castillon, mort en 1265, à Jean III de Bonald, mort en 1504). — Paul COURTEAULT. Une ambassade mongole à Bordeaux en 1287 (d'après l'Histoire de Mar Jabalaha, où se trouve conté le voyage en Occident du moine nestorien Rabban Çauma, envoyé comme ambassadeur auprès des princes chrétiens de l'Europe par Argoun, khan des Mongols). — ID. L'hôtel du grand-père de Montesquieu (à Bordeaux, démoli en 1675 pour agrandir le château Trompette et en dégager les abords). = Mai-juin. A.-J. BOYÉ. Ventes de fonds dotaux devant l'official de Bordeaux en 1377 (texte en gascon). — Dom BIRON. L'épiscopat bazadais; suite (d'Amanieu Ier d'Albret, 1504-1520, à Jean VII

Digitized by Google

Jaubert de Barrault de Blaignac, 1611-1630). = Juillet-octobre. Frédéric-C. LANE. Colbert et le commerce de Bordeaux (utilise les archives municipales). — Dom Réginald BIRON. L'épiscopat bazadais; suite et fin (de Henri II Listolfi Maroni, 1634-1645, à Jean VIII Baptiste de Grégoire de Saint-Sauveur, 1746, jusqu'à la constitution civile du clergé, 1790, qui supprima le diocèse). = Novembre-décembre. Cardozo DE BETHENCOURT. Épitaphes de Juifs portugais au musée lapidaire de Bordeaux.

28. — Travaux de l'Académie nationale de Reims. Année 1923-1924. — Dr Pol GOSSET. Notes généalogiques tirées des registres paroissiaux du canton de Fismes (notes sur un grand nombre de familles, placées par ordre alphabétique des communes; citons les Colbert de Magneux et de Vandières, les Coquebert, les Sahuguet, les Vignolles, les Villemor, etc.). — L. DEMAISON. L'hôtel de la famille Coquillart en la rue de l'Arbalète (cette maison, qui contenait de beaux vitraux avec des inscriptions sur le sacre, n'existe plus depuis longtemps). — G. ROBERT. Bouvancourt au moyen âge (l'Hôtel-Dieu de Reims y possédait des droits; dix-neuf chartes inédites de 1226 à 1428, tirées du fonds de l'Hôtel-Dieu). — G. ROBERT. Prosnes au moyen âge (ici encore l'Hôtel-Dieu avait des biens; treize chartes inédites de 1189 à 1310). — MASSIET DU BIEST. Notes sur les archives des Capucins irlandais et des missions irlandaises ayant eu leur siège en France, à Charleville, Sedan, Bar-sur-Aube et Vassy (les deux couvents de Charleville et Sedan, fondés au début du XVIIe siècle, puis abandonnés en 1685 pour Vassy et Bar-sur-Aube, si bien que c'est aux archives de la Haute-Marne que se trouvent les papiers des deux premières maisons).

ALLEMAGNE.

29. — Historisches Jahrbuch (nous reprenons l'analyse de cette revue qui a été interrompue avec le premier numéro du t. XXXVI, 1916. Cf. *Rev. histor.*, t. CXXIV, p. 195), année 1916, nos 2 et 3. — Dom Germain MORIN. Les « Consultationes Zacchaei et Apollonii » (prouve qu'on est en présence d'un écrit de Firmicus Maternus). — H. OTTO. Henri IV à Canossa (sans doute de sa pénitence Henri IV a tiré un grand avantage immédiat, mais il a dû aussi reconnaître que mauvaise avait été sa politique jusqu'en 1077). — A. JENAL. Le siège de Durazzo, 1107-1108 (publie un poème inédit de 548 vers, par Radulphus Tortarius, sur le siège de cette ville que Bohémond ne put enlever à l'empereur Alexis Ier). — A. von WIEDEMANN-WARNHEIM. Joseph II; fin au no suivant (jugement d'ensemble sur son œuvre). — H. GÜNTER. L'empire protestant (veut rassurer les catholiques sur le triomphe de l'empire allemand). — J. SCHWEIZER. Instructions données par Charles-Quint au cardinal Madruzzo (10 juin 1546; le cardinal devait négocier avec Paul III). — E. REINHARD. Deux mémoires de Charles-

Digitized by Google

Louis von Haller (sur le rétablissement des finances en Autriche, octobre 1801; sur les rapports de l'Autriche avec les puissances extérieures, octobre 1802). = C.-rendus : *E. Caspar*. Pippin und die römische Kirche (doit être pris en considération). — *G. Wolf*. Quellenkunde der deutschen Reformationsgeschichte. Bd. I. Vorreformation und allgemeine Reformationsgeschichte (tentative estimable). — Graf *E. zu Reventlow*. Deutschlands auswärtige Politik, 1888-1914 (devrait être lu par tout Allemand). — *A. Winkler*. Die Grundlage der Habsburger Monarchie (travail sérieux). — *J. Hirn*. Erzherzog Maximilian, der Deutschmeister-Regent von Tirol, t. I (Maximilien gouverna les Etats antérieurs de 1602 à 1608; belle étude). — *E. Zivier*. Neuere Geschichte Polens, t. I (consacré aux deux derniers Jagellons, 1504-1572; fait suite dans la collection Heeren et Ukert aux volumes de Röpell et à ceux de Caro). = N° 4. B. DUHR, S. J. Histoire des missions populaires allemandes dans la seconde moitié du XVIIe siècle (missions organisées en Allemagne et en Suisse par les Jésuites). — Al. MEISTER. Ouvrages nouveaux sur Bismarck (M. Spahn, J. Haller, E. Marcks, A. Meister, H. Hofmann, E. Egelhaaf, etc.). — W. LEVISON. Ermold Nigellus et le formulaire de Saint-Denis (combat la théorie de M. Buchner qui a attribué à Ermold Nigellus la lettre, *M. G. Formulae*, p. 505, adressée à un roi Pépin). = C.-rendus : *E. Michael*, S. J. Geschichte des deutschen Volkes vom XIII. Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters, t. VI, 1198-1227 (on rend justice à ce très grand travail; mais on rectifie un certain nombre d'erreurs). — *Fr. Ginsberg*. Die Privatkanzlei der Metzer Patrizierfamilie de Heu, 1350-1550 (confus). — *R. Kjellén*. Die politischen Probleme des Weltkrieges (très grand éloge de ce livre du professeur d'Upsal qui a été répandu en Allemagne à 20,000 exemplaires). = T. XXXVIII (1917), n° 1. — H. von GRAUERT. Pensées noires, rouges, or, et pensées noires, blanches, rouges, dans les Universités allemandes (veut démontrer qu'à ces Universités on a toujours rendu honneur aux couleurs des états particuliers comme à celles du Reich; défense des sentiments particularistes des Universités bavaroises). — A. DYROFF. La logique de l'histoire, II. — J. P. KIRSCH. La passion des quatre saints couronnés (discute les conclusions de Mgr Duchesne, de Pio Franchi de' Cavalieri et du P. Delehaye). — Al. MEISTER. A propos des critiques d'ouvrages historiques récents (ceux de Reventlow par Veit Valentin, du prince de Bulow, par Richard Hamel). = C.-rendus : Forschungen und Versuche zur Gechichte des Mittelalters und der Neuzeit (Mélanges offerts à Dietrich Schäfer). — Repertorium germanicum, t. I (en ce tome on a publié tous les renseignements qu'on trouve sur l'Allemagne dans les registres du pape d'Avignon Clément VII, 1378-1394). — *H. Wendorf*. Die Fraktion des Centrums im preussischen Abgeordnetenhause, 1859-1867 (rend service). — *Ph. Heck*. Pfleghafte und Grafschaftsbauren in Ostfalen (continue de soutenir que les *pfleghafte* sont des habitants des villes;

Digitized by Google

le problème n'est pas résolu). = N° 2. M. PEITZ, S. J. Martin Ier et Maxime le Confesseur; fin au n° suivant (la lutte contre le monothéisme de 645 à 668). — L. STEINBERGER. Études sur l'abbaye de Benediktbeuern; suite au n° suivant (les *gaue* où se trouvent ses propriétés). — O. HARTIG. La collection des portraits des papes d'Onuphrius Panvinius dans la bibliothèque de J.-J. Fugger (aujourd'hui à la bibliothèque de Munich, codd. lat. 155-160; catalogue alphabétique des estampes). = C.-rendus : *F. Kern.* Gottesgnadentum und Widerstandsrecht im früheren Mittelalter (riches d'idées). — *J. Freisen.* Verfassungsgeschichte der katholischen Kirche Deutschlands in der Neuzeit (grande science, mais mal composé). — *P. Simson.* Geschichte der Stadt Danzig, t. I et 1re livraison du t. II (jusqu'au milieu du XVIe siècle). = N° 3. J. HOFER. Histoire des appels du roi Louis de Bavière (contre les bulles du pape Jean XXII, appel de Nuremberg, 18 décembre 1323, de Francfort, 5 janvier 1324, de Sachsenhausen, 22 mai 1324; jugement très défavorable sur son caractère et sa politique). — B. SEPP. Quand Pépin devint-il roi? (6 janvier 752). — J. B. HABLITZEL. Hraban Maur et Claude de Turin (conclut que le premier a peu connu le commentaire de saint Mathieu du second). = C.-rendus : *E. Brandenburg.* Die Reichsgründung, 2 vol., en outre 2 vol. d'Untersuchungen und Aktenstücke (Meister, qui fait le compte-rendu, reproche à Bismarck de n'avoir pas retenu Belfort en 1871; il pense bien qu'à l'issue de la guerre l'Allemagne retiendra Briey; « Landgraf bleibe hart »). — *D. Schäfer.* Der Krieg, 1914-1916 (articles faits par divers collaborateurs). — *L. Kaas.* Die geistliche Gerichtsbarkeit der katholichen Kirche in Preussen in Vergangenheit und Gegenwart (remarquable). = N° 4. L. PFLEGER. Histoire de la prédication et de l'instruction religieuse populaire en Alsace pendant le moyen âge (complément à une précédente étude sur Geiler de Kaysersberg; remonte à l'époque mérovingienne et à saint Firmin; l'abbé Martin de Pairis prêche la croisade contre les Musulmans; renseignements sur les prédications dans les diverses villes et à la campagne, du XIIIe au XVe siècle; quelques abus de l'église à la veille de la Réforme). — E. EICHMANN. Les idées d'Eike von Repgau sur les relations de l'Église et de l'État (dans le Sachsenspiegel). — F.-J. BENDEL. Études sur l'histoire des premiers temps de l'abbaye de Fulda (la *Vita Sturmi*, la *Chartula s. Bonifacii*, les fausses chartes du pape Zacharie et du roi Pépin. — D.-G. MORIN. Une étrange composition liturgique de l'évêque d'Eichstätt Reginold, 966-989, en l'honneur de s. Willibald (article en français); suite au n° suivant. — C.-rendus : *Th. Lindner.* Weltgeschichte der letzten kundert Jahre, 1815-1914 (détails exacts; vues d'ensemble intéressantes). — *R. von Kralik.* Allgemeine Geschichte der neuesten Zeit, t. I et II, 1815-1856 (coupé en périodes trop courtes). — Mlle *N. Schöpp.* Papst Hadrian V (élu en 1276, mort tout de suite; montre surtout son rôle comme cardinal Ottobuono Fieschi). — *B. Navrátil.* Jesuité Olonouičti za protireformace, t. I,

Digitized by Google

1558-1590 (bonne histoire du collège des Jésuites d'Olmütz). — *Fr. Zwerger*. Geschichte der realistischen Lehranstalten in Bayern (traité avec compétence). = T. XXXIX, répondant aux deux années 1918-1919. Nos 1 et 2. K. Benz. Les mystères de Mithra (d'après Cumont; insiste sur les différences entre mithracisme et christianisme). — P. Kalkoff. Petites études sur l'histoire d'Hadrien VI (son élection en 1522; son voyage par mer du pays basque à Rome; le faux bref envoyé à Frédéric de Saxe contre Luther; le bref contre Hutten; celui à l'Université de Cologne; les collaborateurs du pape). — B. Duhr. Les Jésuites à la cour de Munich dans la seconde moitié du XVIIe siècle (étude poussée d'après les archives de l'ordre). — H. von Grauert. A propos de la paix mondiale, du droit des peuples et de l'idée d'une ligue des Nations; fin au no suivant (long article commencé avant, mais remanié après le désastre; les idées de paix universelle à travers l'histoire). — F. Pelster. Le « Catalogus virorum illustrium » attribué à Henri de Gand et son véritable auteur (Henri de Bruxelles). — N. Paulus. Études sur la diète de Worms de 1521 (l'édit contre Luther a été légalement porté; il est faux qu'Aleander ait menacé les Allemands, s'ils abandonnaient la cause du pape). = C.-rendu : *K. Miller*. Itineraria romana (édition commode de la table de Peutinger, bien que le système de l'éditeur soulève bien des doutes). — *K. Voigt*. Die karolingische Klosterpolitik und der Niedergang des westfränkischen Königtums (comment, depuis 843, les rois ont disposé des monastères en faveur des grands). — Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz, t. I. Die Bistümer Konstanz und Chur, von *Paul Lehmann* (bon). = Nos 3 et 4. Fr. Kampers. Der Waise (c'est le nom du joyau qui aurait orné la couronne impériale; Walther von der Vogelweide le cite; on étudie la formation de cette légende). — H. Grisar. Autour de Luther (son voyage à Rome; à son retour en janvier 1511, il aurait passé par Nice, Permes au comté venaissin et la Suisse; la Bible du Vatican et son *explicit* grossier; on se demande si l'auteur attribue cet *explicit* à Luther; jugements portés sur Luther par ses contemporains, d'après le Thesaurus Baumianus). — W. Kratz. Situation économique des établissements des Jésuites allemands au moment de la suppression de l'ordre (en 1770, avec des tableaux par provinces). — J. Martin. La « Vita et Passio Cypriani » (ce document n'a aucune valeur; il fait partie d'une série à laquelle appartient aussi la « Vita Martini » de Sulpice-Sévère). — Ed. Eichmann. Études sur le couronnement des empereurs d'Occident (passe en revue les divers « ordines »). — K. Bauermeister. Berthold de Henneberg, électeur de Mayence (1484-1504). — St. Ehses. L'appel de Luther à un concile général (28 novembre 1518; mais déjà le cinquième concile de Latran avait déclaré, le 19 décembre 1516, dans sa onzième session, que le pape était au-dessus du concile). = C.-rendus : Festgabe Alois Knöpfler gewidmet. — *P. Mestwerdt*. Die Anfänge des Erasmus (s'arrête en 1501). — *A. Hasenclever*. Geschichte Aegyptens im 19. Jahrhundert, 1798-1914 (doit être recommandé). — *D. Schäfer*.

Digitized by Google

Der Krieg, 1914-1917, t. II (mêmes éloges que pour le t. I; mais ici on n'insiste plus). — Generalleutnant *Max Schwarte*. Der Weltkrieg in seiner Einwirkung auf das deutsche Volk (articles de divers auteurs). = T. XL (1920), un seul fascicule. R. von HECKEL. Recherches sur les registres d'Innocent III (ces registres, comme Peitz l'avait soupçonné, sont bien les registres originaux; mais il faut distinguer les lettres que le pape a écrites en son propre intérêt ou pour l'administration de ses États et celles qui regardent les parties demandant justice ou un privilège; ces dernières sont enregistrées seulement quand elles soulevaient une question de principe ou à la demande formelle du pétitionnaire; l'enregistrement avait lieu souvent après coup, quand l'affaire était terminée). — P. LEHMANN. Sources de l'histoire des bibliothèques, manuscrits et écrivains au moyen âge (indique les catalogues les plus anciens, attire l'attention sur un catalogue dressé par Guillaume Carnifex et continué par Jean Bunderius, de tous les manuscrits des bibliothèques belges et des bibliothèques voisines au début du XVIe siècle; essaie de le reconstituer, par ordre alphabétique des auteurs; indique les bibliothèques où se trouvaient ces codices). — A. L. VEIT. Études sur l'Université de Mayence, 1477-1751 (les prébendes de l'Université; disputes de ces prébendes par les diverses facultés). — A. SCHÜTGEN. Lettres d'André Raess à Franz Georg Benkert, 1822-1825 (curieux pour la formation du futur évêque de Strasbourg). — O. RIEDNER. Histoire ecclésiastique et civile de Schweinfurt (signale un travail consciencieux de Simon Schoeffel). — K.-O. MÜLLER. Lettre inédite d'Ulrich Zasius à Konrad Stürtzel (1er août 1491). — A. DYROFF. Politique ecclésiastique de Dalberg et Napoléon en Allemagne (signale à H. Bastgen deux documents de 1809 tirés des archives de Mayence). = C.-rendus : *H. von Schubert*. Geschichte der christlichen Kirche im Frühmittelalter (manuel classique). — *Aug. Naegle*. Kirchengeschichte Böhmens, 1re et 2e parties (jusqu'au XIe siècle, fondation de l'évêché de Prague). — Concilium tridentinum. Diariorum, actorum, epistolarum nova collectio, t. VIII (année 1562, sessions XVII-XXII, par Ehses; remarquable). — *Pastor*. Geschichte der Päpste, t. VII (Pie IV, 1559-1565; de premier ordre). — *J. Metzler*. Die apostolischen Vikariate des Nordens (s'occupe surtout des missions des Jésuites). — *V. Bibl*. Der Tod des don Carlos (croit authentique le don Carlos de Schiller, réquisitoire contre Philippe II). — Deutschland und der Friede (œuvre de trente-trois collaborateurs, parue à une époque où l'Allemagne espérait encore la victoire). = T. XLI (1921). N° 1. W. WILBRAND. Étude sur la chronologie de certains écrits de saint Ambroise (386-389). — M. THIEL. Gottfried de Strasbourg a-t-il appartenu à l'ordre du clergé? (non). — P. JOACHIMSEN. « Die Reformation des Kaisers Sigismund » (étude sur les tendances de cet écrit qui fut composé en 1434 ou 1435 dans une ville de l'Allemagne du sud). — E. KÖNIG. Érasme et Luther (conférence à la Görres-

Digitized by Google

Gesellschaft). — N. PAULUS. Tetzel est-il un fabricateur de bulles? (non; contre une assertion de A.-V. Müller). — N° 2. J. MARTIN. Latin populaire, latin écrit, latin d'église (au IIIe et IVe siècle). — J. SCHLECHT. Éloges et satires des humanistes d'Ingolstadt (avec une série de pièces inédites). — H. GRISAR. Autour de Luther; suite (sur les mots de Luther dans sa réplique à Prierias : « Cur non manus nostras in sanguine istorum lavamus? »; concessions énigmatiques de Mélanchton à la diète d'Augsbourg). — A.-L. MAYER. Une lettre d'André Osiander (Nuremberg, 1527, trouvée sur la couverture d'un manuscrit de Kaufbeuren). = T. XLII (1922). N° 1. A. MICHEL. Y eut-il déjà une séparation de l'église grecque et de l'église romaine avant Cérullaire? (oui; vers 1025, le patriarche Eustache avait réclamé les droits de primat en Orient; la *séparation* est faite, encore qu'il n'y ait aucune hostilité à Constantinople contre l'église romaine; le *schisme* éclatera en 1052-1054). — M. BUCHNER. Le faux diplôme de Charlemagne pour Saint-Denis, BM², n° 482; fin au n° suivant (c'est le diplôme où il est affirmé que les rois de France doivent être couronnés à Saint-Denis, l'église mère; la falsification daterait de l'année 1149, après l'échec de la croisade de Louis VII, où un puissant parti voulait opposer au roi vaincu son frère Robert de Dreux; ce serait une réplique de Suger à ce parti). — E. REINHARD. Le cercle des amis de Haller à Zurich (David Nüscheler, Matthias baron de Werdmüller, Kaspar Ott, Gustave de Schulthess-Rechberg). — O. RIEDNER. Les ouvrages allemands sur les origines de la guerre. — Elsa KLUGE. Sur la chronologie de l'histoire de Constantin le Grand. — Fr. PELSTER. Séjour d'Albert le Grand en Italie pendant sa jeunesse (en 1222-1223). — W. STAMMLER. Un récit inédit du concile de Constance (trouvé dans un incunable du Musée de Hannovre). = N° 2. P. HILDEBRAND. La déposition du pape Silvère, 537 (reprend le problème posé par Mgr Duchesne, Chamard et Savio; critique des diverses sources; Silvère n'a pas été déposé pour sa foi; il fut une victime de la guerre de Justinien contre les Goths). — H. GRISAR. Autour de Luther (pour quelles raisons il aurait brûlé le 10 décembre 1522 la bulle *Exsurge*). — M. LAUBERT. La première élection d'un archevêque de Gnesen et Posen [illegible] de Wolicki le 29 mai 1828; la politique du roi de Prusse Frédéric Guillaume III fut hésitante et en somme funeste à la cause [illegible] mande). = T. XLIII (1923); un seul fascicule. G. GRAF. Lettre [illegible] protection apocryphes de Mahomet en faveur des chrétiens (elles [illegible] été fabriquées aux IXe et Xe siècles). — J. GREVEN. La France [illegible] cinquième croisade (il s'agit de la croisade de Damiette; montre [illegible] la France ne s'est pas montrée très favorable à l'expédition) — M. BRAUBACH. La politique de l'électeur Max-Emmanuel de Bavière [illegible] 1702 (son alliance avec la France, malgré le déboire causé par la [illegible] cession d'Espagne; il eût peut-être dépendu de l'Empereur de le [illegible] mener à lui). = T. XLIV (1924). N° 1. H. GÜNTER. L'homme [illegible] moyen âge (considérations générales). — G.-W. SANTE. La politi[illegible]

Digitized by Google

de l'électeur palatin Jean-Guillaume particulièrement dans la guerre de succession d'Espagne (d'après les documents diplomatiques). — W. HÜMPFNER. Une interpolation dans la chronique de Réginon de Prüm. = N° 2. H. GÜNTER. Hermann von Grauert (mort le 12 mars 1924; article nécrologique). — G. KALLEN. L'idée de sécularisation et son influence sur la constitution ecclésiastique du moyen âge (conférence où sont résumés les travaux antérieurs, ceux de Roth, Stutz, Pöschl, Mathaei, Schulte, Giercke, etc., et ceux de l'auteur lui-même; on ne cite toutefois pas Mgr Lesne). — A. BERNAY. Michel-Ignace Schmidt (l'auteur de la « Geschichte der Deutschen » en onze volumes, parus à Ulm, 1778-1793). — Fr. KAMPERS. « Roma aeterna » et « sancta Dei ecclesia reipublicae Romanorum » (étude sur ces expressions; quelques remarques sur la fausse donation de Constantin).

BELGIQUE.

30. — Analecta Bollandiana. Tome XLIII, fasc. 1-2, 1925. — Hippolyte DELEHAYE. Les recueils antiques de miracles des saints. I : les Recueils grecs; II : les Recueils latins. — Martin JUGIE. Les homélies mariales attribuées à saint Grégoire le Thaumaturge. — Paul GROSJEAN. Henrici Abrincensis carmina hagiographica. I : Vitae s. Francisci exemplum Cantabrigiense (on relève ici les nombreuses variantes fournies par ce manuscrit, comparé à l'édition donnée par A. Cristofani en 1882). — ID. Un poème latin du XVIIe siècle sur les saints irlandais honorés en Belgique (écrit sans doute par un jésuite irlandais, peut-être le P. Henry Fitz-Simon, mort à Kilkenny le 29 novembre 1643). — Bulletin des publications hagiographiques.

31. — Revue belge de philologie et d'histoire. 1924, octobre-décembre. — F.-L. GANSHOF. Notes critiques sur Éginhard, biographe de Charlemagne (L. Halphen a beaucoup trop atténué la valeur de son témoignage, sinon pour les guerres de Charlemagne, du moins pour sa vie privée et même pour sa politique. « En ces matières, ce témoignage paraît très sûr et constitue une source de tout premier ordre pour l'histoire carolingienne »). — C.-H. TAYLOR. L'unité du « Capitulare de villis » (brève étude en dix pages). — G. BIGWOOD. Les tenanciers d'Arras. Contribution à l'étude du capitalisme moderne; suite (tableau chargé de dates et de noms, avec renvoi constant aux sources). — H. NÉLIS. Les doyens de chrétienté; suite et fin (liste de quelques doyens de chrétienté du XIIIe siècle. En appendice, huit documents inédits de 1201 à 1262). — P. BONENFANT. Fragment de comptes de Louis II d'Anjou-Provence, roi de Naples, 1405. — J.-A. GORIS. La bibliothèque d'un marchand milanais à Anvers au XVIe siècle, Jeronimo Cassina, † 1596. = C.-rendus : *Henri Grappin.* Histoire de la Pologne, des origines à 1922 (bon manuel). — *Eug. Hubert.* Le protestantisme dans le Hainaut au XVIIIe siècle (publie beaucoup de documents nouveaux). — *H. Cardauns.* Köln in der Fran-

Digitized by Google

zosenzeit (publie en traduction allemande une chronique rédigée en latin par un moine augustin de Cologne, Anno Schnorrenberg; elle se rapporte aux années 1789-1802). — *A. Roussel Le Roy*. L'abrogation de la neutralité de la Belgique; ses causes et ses effets (très médiocre : beaucoup d'erreurs et de lacunes).

GRANDE-BRETAGNE.

32. — Bulletin of the Institute of historical Research. Vol. II, n° 6. Février 1925. — H. Maxwell LYTE. Notes de paléographie (sur la manière de noter les voyelles *u* et *v*). — H. P. BIGGAR. Les archives publiques d'Ottava (tableau succinct des fonds qui ont constitué ces archives depuis leur fondation en 1872). — Evans LEWIN. Liste des manuscrits conservés dans la bibliothèque du « Royal Colonial Institute » (230 manuscrits en anglais, plus un certain nombre d'autres en langues indigènes de l'Inde anglaise concernant surtout la carrière administrative du colonel Henry Burney, décédé en 1845). = En même temps que ce fascicule a été distribué le troisième rapport annuel présenté au « Sénat » de l'Université de Londres pour l'exercice 1923-1924.

33. — Bulletin of the John Rylands library, Manchester. Vol. IX, 1925, janvier. — C. H. HERFORD. L'influence de Shakespeare sur la littérature continentale. — J. Rendel HARRIS. Charybde et Scylla (dissertation remplie d'ingénieux rapprochements sur l'origine, le sens et la diffusion de ces deux noms, surtout celui de Scylla, qui se retrouve en Irlande et dans les pays scandinaves; ils portent à croire que la légende rapportée par Homère est l'écho lointain d'expéditions qui avaient conduit les Grecs jusque vers les régions glacées du Nord). — ID. Les sources de Barlaam et de Joasaph. — M. L. V. LAISTNER. Martianus Capella et ses commentateurs au IXe siècle (Dunchad, Jean Scot, Remi d'Auxerre, Martin de Laon). — Alice M. COOKE. La renaissance et la réforme religieuse au XIIe siècle (autour de saint Bernard). — B. WILKINSON. Une lettre pour Louis de Male, comte de Flandre (c'est une lettre patente d'Édouard III établissant les conditions mises au mariage de sa fille aînée, Isabelle, avec le comte de Flandre, 13 mars 1347. Minutieuse description de la charte originale, scellée de sept sceaux, avec un fac-similé; remarques utiles pour la diplomatique royale entre 1340 et 1360). — A. MINGANA. Une ancienne traduction syriaque du Coran (intéressante pour l'établissement du texte coranique. Fac-similé de neuf folios du manuscrit). — ID. Remarques sur la défense, semi-officielle, de l'Islam, par Tabari. — T. FISH. Une liste de salaires sur une tablette sumérienne de la dynastie d'Ur (fac-similés, transcription et commentaire). — R. FAWTIER. Liste des chartes et autres documents conservés à la bibliothèque de John Rylands. IV (n°s 206-561. Tous se rapportent à l'Angleterre).

34. — The English historical Review. 1925, avril. — E. D. LA-

Digitized by Google

BORDE. L'emplacement de la bataille de Maldon (en 991, avec une carte). — Cecil ROTH. L'Angleterre et la dernière République florentine, 1527-1530. — Miss Lillian M. PENSON. Origine de l'office des Agents de la Couronne pour les colonies (il fut organisé en 1833; son origine remonte au temps des guerres napoléoniennes et plus haut encore, au XVIIIe siècle). — William A. GAULD. L'alliance des trois empereurs et la question d'Orient, 1871-1876. — V. H. GALBRAITH. Le diocèse d'Est-Anglie et l'abbaye de Bury St Edmunds (publie un récit fait au nom d'Herbert Losinga, évêque de Norwich, du conflit soulevé entre l'évêque et l'abbaye au sujet du privilège d'exemption, 1070-1103; ce récit a été composé entre 1103 et 1119). — R. L. POOLE. Du titre de « Magister historiarum » (il a été quelquefois donné à Pierre Abélard, mais à tort; il désigne toujours Pierre le Mangeur). — Mabel H. MILLS. Un compte des recettes de la royauté pour le terme de Pâques 1284 (d'après une pièce de l'Échiquier). — Conyers READ. Un projet d'assassinat de Marie Stuart, prisonnière à Fotheringay. — Keith FEILING et R. D. NEEDHAM. Les journaux d'Edmond Warcup, 1676-1684 (intéressant pour l'histoire du complot papiste et des rapports du roi avec Shaftesbury). = C.-rendus : *R. Kötzschke.* Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters (œuvre très consciencieuse, mais avec de graves lacunes). — *S. R. Roberts.* History of Australian land settlement (excellent). — *Robert Howard Lord.* The origins of the war of 1870. New documents from the German archives (apporte beaucoup de nouveau sur l'affaire de la candidature Hohenzollern). — *J. Ch. Bracq.* Evolution of French Canada (beaucoup de bonnes intentions, mais peu de critique). — *Robert Gragger.* Bibliographia Hungariae. I. Historica (catalogues de livres et brochures publiés de 1861 à 1921 en des langues autres que le magyar).

35. — History. 1924, octobre. — M. W. LAISTNER. La renaissance du grec dans l'Europe occidentale à l'époque carolingienne. — E. F. JACOB. Ce qu'ont été les « Provisions d'Oxford » (les Provisions dites d'Oxford, juin 1258 et celles de Westminster, automne 1259, sont étroitement liées; elles résument l'ensemble des réformes administratives décidées par le Conseil pendant une période de quatorze mois). — Geoffrey CALLENDER. Deux époques de guerre maritime (d'après : The navy in the war of 1739-1748 par le contre-amiral *H. W. Richmond* et Allied shipping control par *Sir James A. Salter.* Enseignement qu'on en peut retirer). — C. R. CRUTTWELL Pour l'enseignement de la géographie historique. — C. E. FRYER. Les élections générales de 1784 (renseignements nouveaux fournis par les « Robinson papers » récemment publiés). = C.-rendus : *Cora L. Scofield.* The life and reign of Edward IV (beaucoup de faits nouveaux, mais qui ne vont pas au fond des choses). — Sur l'histoire des États-Unis : *S. E. Morison,* Sources and documents illustrating the american Revolution, 1764-1788; *C. H. Mac Ilwain* : The american Re-

Digitized by Google

volution; a constitutional interpretation; *H. E. Egerton :* The causes and character of american Revolution. — *R. L. Schuyler :* The constitution of the United States. — *W. G. Shotwell :* The civil war in America. = 1925, janvier. J. H. Buckland. Sainte Jeanne d'Arc (à propos du drame composé par Bernard Shaw, publié en 1924 et joué à Paris en 1925; de la manière dont l'auteur comprend et arrange l'histoire). — Cecilia M. Ady. Influences exercées par l'Italie sur l'histoire d'Angleterre au temps de la Renaissance. — Prof. H. L. Hoskins. Les routes par terre vers l'Inde au XVIIIe siècle (et les intrigues diplomatiques nouées autour de la question). — Correspondance relative à la publication de l'ouvrage intitulé : « The miracles of king Henry VI. » = C.-rendus : *B. N. Sarkar.* The political institutions and theories of the Hindus (intelligent, mais manque d'horizon). — *V. Ghosal.* A history of Hindu political ideas (clair et intéressant). — *W. R. Halliday.* The growth of city state (huit conférences très instructives pour des étudiants de première année). — *H. L. Rogers* et *T. R. Harley.* Roman home life and religion (charmante anthologie en prose et en vers). — *E. T. Merrill.* Essays in early christian history (traite surtout de la méthode, qui devrait avoir un caractère strictement historique). — *E. Curtis.* A history of mediæval Ireland, 1110-1513 (livre mal fait et fastidieux, mais plein d'utiles renseignements). — *W. H. Moreland.* From Akbar to Aurengzeb; a study in Indian economic history (montre l'activité du mouvement social, religieux et économique dans ce qu'on appelle à tort l' « immuable » Orient). — *A. P. Newton.* Select documents relating to the unification of South Africa (important recueil de documents).

36. — The Quarterly Review. 1925, avril. — William Thompson. L'écriture de Shakespeare (étudiée surtout d'après un feuillet à moitié brûlé d'un manuscrit du « Masque » de Francis Bacon; comparaison avec trois signatures du poète. Fac-similés). — La restauration de l'Allemagne (et ses redoutables conséquences pour la paix). — F. A. W. Gisborne. Une expérience socialiste en Australie. — Lewis Spence. Les origines de l'homme en Amérique (d'après *Clark Wissler*, The american Indian; *W. H. Holmes*, Handbook of aboriginal american antiquities; *J. M. Brown*, The riddle of the Pacific; *V. H. Babcock*, Legendary isles of the Pacific). — A. D. Godley. L'Université d'Oxford (à propos de l'Histoire de cette Université par *Ch. Edward Mallet*). — Le réveil de l'Espagne (les esprits s'agitent beaucoup; mais on ne voit pas où la destinée les conduit). — Général Sir George Aston. Le général Smith-Dorrien et la retraite de Mons (d'après *French*, 1914; *von Kluck*, La marche sur Paris; général *J. E. Edmonds*, Military operations in France and Belgium; général *Edward Hamley*, Operations of war, et les Mémoires de *Smith-Dorrien*, qui viennent de paraître).

37. — The scottish historical Review. 1925, avril. — R. C. Mac-

Digitized by Google

LEOD. Le régime des terres dans les Highlands occidentaux pendant trois siècles (XVIe-XVIIIe siècle). — J. Storer CLOUSTON. Un cadastre rural dans les Orcades (avec une carte du « township » de Foubister dans la paroisse de St Andrews). — R. K. HANNAY. Une éviction au XVe siècle. — Robert DUNLOP. Plans pour la colonisation de l'Ulster au XVIe siècle. = C.-rendus : *Henry Broxalp.* The later Non-jurors (utilise beaucoup de documents inédits, mais néglige trop les ouvrages de polémique ecclésiastique publiés par les contemporains). — *Nicol Macnicol.* The making of modern India (l'auteur s'efforce de rapprocher l'Angleterre et l'Inde sur le terrain religieux; sa documentation est très insuffisante). — *R. H. Tawney* et *Eileen Power.* Tudor economic documents (précieux recueils de textes à l'usage des étudiants). — *Oscar A. Johnsen.* Noregsveldets undergang et utsyn og ot opgjör (remarquable tableau de la décadence norvégienne du XIIe au XVIe siècle.

38. — The Times. Literary Supplement. 1925, 5 mars. — *J. D. B. Gribble.* History of the Deccan. Vol. II, edited and finished by Mrs. *M. Pendlebury* (histoire amusante comme un roman. On y raconte notamment l'aventure merveilleuse du Français Bussy). — *H. P. Hanssen.* Fra krigstiden (journal de guerre d'un vif intérêt, l'auteur ayant, au début de la Grande Guerre, été membre du Reichstag allemand, puis membre du cabinet danois. Très important pour l'histoire récente du Slesvig). — Sir *Sidney Lee.* King Edward VII. Vol. I (ce tome I raconte la vie d'Édouard VII comme prince de Galles; on y trouve beaucoup plus de faits que d'idées). — The journal of *Nicholas Cresswell*, 1774-1777 (notes fort curieuses prises par un Anglais, tory déclaré, qui se trouva aux prises avec les « Insurgents » au début de la guerre de l'Indépendance). — *Herbert Norris.* Costume and fashion; the evolution of european dress through the earlier ages (a réuni une masse considérable de matériaux). — *Ph. H. Bagenal.* Vicissitudes of an anglo-irish family, 1530-1800 (instructif). — *F. C. Burkitt.* The religion of the Manichees (résume l'enseignement fourni par les manuscrits manichéens récemment trouvés dans le Turkestan chinois). — *Emma Goldman.* My desillusionment in Russia (l'auteur est une femme qui fut expulsée des États-Unis comme anarchiste. Elle fut pendant deux ans au service de la République des Soviets; elle a fini par voir qu'elle était tombée dans un piège et que le régime des Soviets ne mérite que le mépris). = 12 mars. *A. S. Hildebrand.* Magellan (c'est du Jules Verne, avec moins d'imagination). — *Roman Dyboski.* Outlines of polish history (excellent résumé). — *Murray Harris.* Egypt under the Egyptians (excellent exposé de la situation actuelle du pays). — *Edward Maslin Hulme.* A history of the British people (résumé peu intelligent par un consciencieux professeur américain). — *John A. Magrath.* The Flemings in Oxford. III, 1691-1700 (fin d'un ouvrage rempli de faits nouveaux). — *F. Tenney Frank.* Roman buildings of the Republic (après de longues re-

Digitized by Google

cherches poursuivies sur le terrain, l'auteur est parvenu à constater l'origine des matériaux employés par les Romains pour construire leurs édifices). — *J. J. Goss.* Autobiography of John Stuart Mill (première publication intégrale de ce remarquable document). = 19 mars. Général Sir *Edmund Ironside.* Tannenberg; the first thirty days in East Prussia (étude d'un caractère surtout technique sur les opérations militaires en Prusse orientale, août et septembre 1914). — *W. T. Lawrance.* Parliamentary representation of Cornwall (beaucoup de faits, mais aussi d'erreurs et de lacunes). — Sir *Arthur Keith.* The antiquity of man (nouvelle édition très augmentée). — *David Ogg.* Europe in the seventeenth century (bon résumé). — *G. Weigand.* Ethnographie von Makedonien (savante publication où l'on regrette cependant le parti pris de l'auteur hostile aux Serbes et favorable aux Bulgares). — *Nicol Magnicol.* The making of modern India (ne s'occupe guère que de la religion). — *Rod. Lanciani.* Wanderings through ancient roman churches (immense érudition). — *Dudley Wright.* Druidism, the ancient faith of Britain (plus d'enthousiasme que de critique), = 26 mars. Le mouvement d'Oxford (article de tête). — *Arrigo Solmi.* The making of modern Italy (mauvaise traduction). — *F. J. Monahan.* The early history of Bengal (l'auteur a tiré bon parti des sources grecques de l'Arthasastra, qui est pour l'Inde l'équivalent du Prince de Machiavel). — *Randolph Greenfield Adams.* A history of the foreign policy of the United states (bien présenté et bien documenté). — Sir *Charles Lucas.* The Empire at war. Vol. IV (se rapporte aux opérations militaires dans les « Imperial dominions » en Afrique). — *Pedro de Cieza de Leon.* The war of Las Salinas, trad. par *Clements Markham.* — *Sophronios Eustratiadès.* Catalogue of the greek manuscripts in the library of the monastery of Vatópedi on Mount Athos (complète utilement le catalogue publié en 1900 pour Lambros). = 2 avril. *G. P. Gooch.* Germany (très bon livre, mais où l'on ne voit pas clairement comment le pays de Kant et de Gœthe est devenu une puissance économique de premier rang). — *C. N. Vakil.* Financial developments in modern India, 1860-1924 (contient d'instructives statistiques). — *Ray Stannard Baker* et *William E. Dodd.* The public papers of Woodrow Wilson, 1875-1913. — *Conrad Gill.* The rise of the Irish linen industry (important pour l'histoire du développement industriel depuis le XVIIIe siècle). — *Charles Pendrill.* London life in the fourteenth century (simples esquisses, sans rien de nouveau). — *Alfred C. Underwood.* Conversion; christian and non-christian (bonne étude sur les conversions au christianisme opérées chez les Hindous, les Bouddhistes, les Mahométans, et réciproquement). — *G. R. Driver.* Letters of the first Babylonian dynasty (bonne traduction). — A king's private letters (lettres écrites par le roi de Grèce Constantin à Paola, princesse de Saxe-Weimar, depuis 1912). — *A. Mosconi.* I primi anni di governo italiano nella Venezia Giulia (l'auteur, haut-commissaire italien à Trieste après l'armistice, expose la réorganisation économique du

Digitized by Google

pays de 1919 à 1922). = 9 avril. *E. M. G. Routh.* Lady Margaret Beaufort, mother of Henry VII (bonne biographie). — *T. N. Goddard.* The handbook of Sierra Leone (guide officiel qui contient une bonne histoire de la colonie). — *Alice S. Green.* History of the irish state to 1014 (très intéressant; mais avec de graves lacunes et des préjugés qui diminuent la valeur scientifique de l'ouvrage). — *Marguerite Wood.* Foreign correspondence with Marie de Lorraine, queen of Scotland, 1548-1557 (important et bien publié). = 16 avril. *Ronaldshay.* The heart of Aryavarta. A psychology of Indian unrest (remarquable. L'auteur, ancien gouverneur du Bengale, parle de ce qu'il sait bien). — *Herbert L. Osgood.* The american colonies in the eighteenth century. III (dans ce volume est retracée l'histoire des colonies américaines de 1714-1740). — *Antero de Figueiredo.* D. Sebastião, rei de Portugal (instructif; satire excessive de Philippe II). — *R. H. Tawney.* A discourse upon usury, by *Thomas Wilson* (édition soignée d'un traité sur le prêt à intérêt rédigé par un des secrétaires d'État d'Élisabeth, 1569). = 23 avril. Memorias del conde de Benalua, duque de San Pedro de Galatino. I (curieux mémoires sur la cour d'Espagne de 1868 à 1875). — *E. B. Sainsbury.* A calendar of the court minutes of the East India Company, 1664-1667. — *W. P. M. Kennedy.* Elizabethan episcopal administration (très important recueil de textes). — *W. Page.* Victoria history of the country of Berkshire. Vol. IV. — *H. E. Salter.* Snappe's formulary and other records (formulaire de droit canon rédigé par John Snappe, avocat à la Cour des Arcs vers 1397-1400; complété par un recueil de documents analogues pour le XVe siècle).

ORIENT.

39. — Byzantion. Revue internationale des Études byzantines (Paris et Liège). T. I, 1924. — N. KONDAKOV. Les costumes orientaux à la cour byzantine (commentaire archéologique très riche du *de Cæremoniis*). — A. ANDRÉADÈS. De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'empire byzantin (la monnaie est restée saine jusqu'au XIVe siècle; le prix du blé ne différait guère de celui de 1914, cependant la valeur de l'argent était plus grande qu'aujourd'hui, sans qu'on puisse préciser). — H. I. BELL. La juridiction épiscopale dans l'Égypte byzantine (témoignage intéressant d'un papyrus du Ve siècle). — A. BLANCHET. Une bague du comte de l'Opsikion. — L. BRÉHIER. Les populations rurales au IXe siècle, d'après l'hagiographie byzantine. — Ch. DIEHL. Le sénat et le peuple byzantin aux VIIe et VIIIe siècles (après la mort de Justinien, le sénat a repris pendant deux siècles un rôle politique important et les empereurs, surtout à l'époque iconoclaste, ont fait souvent appel à l'opinion populaire). — J. GAY. Notes sur l'hellénisme sicilien, de l'occupation arabe à la conquête normande (développement de l'hellénisme en Sicile à partir du VIIe siècle; existence au IXe siècle d'une hiérarchie grecque

Digitized by Google

bouleversée par la conquête arabe; politique habile des princes normands qui, tout en réservant les évêchés à des Latins, protègent les monastères grecs et les comblent de bienfaits; bonne entente entre Latins et Grecs, même après le schisme). — GRABAR. Un reflet du monde latin dans une peinture balkanique du XIIIe siècle (portrait à Boiana, près de Sofia, de la femme du tsar Kalojoannès, daté de 1259; attitude étrangère à l'art byzantin et conforme à la mode qui règne en Occident sur les statues et effigies féminines des sceaux). — GRANIČ. Les souscriptions dans les manuscrits grecs datés des XIe, XIIe, XIIIe siècles (détails intéressants sur la profession des scribes, les centres de copie des manuscrits, etc...). — JEANSELME et ŒCONOMOS. La satire contre les higoumènes attribuée à Théodore Prodrome (détails satiriques sur la vie monastique). — J. LAURENT. Des Grecs aux croisés. Étude sur l'histoire d'Édesse entre 1071 et 1098 (moyennant un tribut, le service militaire, l'entretien d'une garnison intermittente dans sa citadelle, Édesse a gardé son autonomie et ses institutions sous la suzeraineté du calife. Elle a accueilli Baudouin et ses Francs en libérateurs, mais ils ont détruit ses institutions municipales et ont ainsi préparé sa soumission complète aux Musulmans). — C. MARINESCO. Du nouveau sur Constance de Hohenstaufen, impératrice de Nicée (documents inédits des Archives de la couronne d'Aragon : correspondance entre Jacques II, roi d'Aragon, et Andronic II Paléologue, 1316-1317, au sujet du douaire de Constance).

40. — Neoshellenomnemon. (Reliquia de Sp. Lambros). T. XVII, n° 4, 31 décembre 1923. — Novelles d'Alexis Comnène (en partie inédites). — Faux chrysobulles (dissertation critique sur les caractères d'authenticité des chrysobulles et la forme dans laquelle ils sont parvenus; lettre d'Andronic Paléologue; faux chrysobulle de Théodose). — Chrysobulles d'Andronic (en faveur du Mont-Athos; déjà publié). — Cryptographica (exemples empruntés à divers manuscrits). — Treize chants populaires avec notation musicale (d'après un manuscrit d'Iviron, XVIIe siècle). — Nomisma de Jean Tzimiskès (il est faux, comme le dit Glycas, que Tzimiskès soit le premier à représenter le Christ sur ses monnaies; ce qui est nouveau, c'est qu'au revers l'effigie impériale est remplacée par une inscription; cependant, un seul exemple montre l'empereur couronné par la Vierge et, du côté opposé, le Sauveur). — Détails inédits sur Ali-pacha et sur le mouvement de régénération grecque au XVIIIe siècle. — Anthologie dans un manuscrit de Dionysiou (Plutarque, Hérodote, Diogène Laerce). — Anecdota tirés de diverses bibliothèques (détails sur les colonies de marchands grecs en Hongrie au XVIIIe siècle; copies d'inscriptions diverses de l'époque byzantine). = T. XVIII, n° 1, 31 mars 1924. Typica (manuscrits de la bibliothèque de Patmos analysés par Kougeas et de diverses bibliothèques). — Lettre de Cyriaque d'Ancône (manuscrit de Trévise; raconte en termes ampoulés son voyage dans l'Archipel). — La sépulture d'une impératrice de Nicée à Valence (notes rédigées en 1777 sur l'origine de la confrérie

Digitized by Google

de Sainte-Barbe et la guérison de la lèpre de l'impératrice Constance. Cf. *Byzantion*, I, 1924, p. 451-468). — Correspondance relative à des fouilles exécutées par des voyageurs anglais, à Athènes, Argos, etc... en 1809-1810. — Lettres d'un métropolite, Timothée, au pape (1572). — L'Aurore et la Nuit (étude sur ce thème iconographique d'après les manuscrits où se trouve le prophète Isaïe). — Surnoms des empereurs byzantins. — L'isthme de Corinthe (textes et anciennes cartes). — Sceaux des Acciaiuoli et des Paléologues. — Turcica (rapports de diplomates et d'agents de divers pays sur la situation de la Turquie, XVIe-XVIIIe siècles; à signaler des détails sur Hadgi-Aly, gouverneur d'Athènes, « redoutable aux anciens monuments qu'il cherchait à détruire », exécuté en 1796 à la suite des plaintes de ses administrés). — Une nouvelle source de l'histoire byzantine, 1437-1450 (récit adressé par le moine Georges Scholarios à Démétrius Paléologue, despote de Morée, des événements qui ont suivi le concile de Florence, en particulier des guerres civiles entre les Paléologues, 1442-1449; l'auteur est un adversaire déclaré de l'union religieuse. Lambros avait utilisé cette source dans ses Peloponnesiaka, II; Bogiatzidis en donne une analyse critique et des extraits). = N°s 2-3, 30 septembre 1924. Les Romains en Hellade (traduction en grec de l'ouvrage de Miller; voy. *Revue historique*, t. CXLV, p. 96). — L'Hellade sous les Byzantins (id.). — Inscriptions funéraires de Mesembria (l'une de 1481 au nom de Matthaïsa Cantacuzène-Paléologue, les autres des XVIe-XVIIe siècles). — Méthodes pour trouver l'heure d'après le soleil (manuscrits de Dionysiou et Dochiariou). — Cadastres du Péloponèse (analyse du cadastre de Vostitza vers 1700 d'après les archives vénitiennes). — La nouvelle Grèce (début d'une étude sur les territoires recouvrés en 1912. I : Épire). — Pièces relatives à la synagogue de Corfou (lettres adressées par les syndics au doge de Venise entre 1620-1663, d'après un manuscrit de Vienne). — Notes sur Athènes (simples fiches dont plusieurs d'un grand intérêt; correspondance de Morosini avec le sénat de Venise, 1687, et documents relatifs à son expédition). — Rapports du gouvernement autrichien avec les communautés grecques et valaques de Hongrie au XVIIIe siècle. — Dénomination de certains lieux (manuscrit d'Iviron, intéressant pour la toponymie de l'Orient). = N° 4, 31 décembre 1924. Anecdota (encyclique des évêques d'Anatolie demandant des aumônes pour une église de Syra en 1817; lettres d'Alexandre Mavrocordato, grand logothète de la grande Église, etc...). — Documents du Mont-Athos (notice sur la fondation du monastère de Xeropotamou; chrysobulle d'Andronic II Paléologue pour le monastère de Caracallou). — Documents relatifs à Léon Allatius. — Catalogue des manuscrits Morosini (Venise, Museo Civico). — Épitaphe d'un enfant mort-né par Constantin Stilbès. — Documents relatifs aux communautés grecques de Hongrie au XVIIIe siècle. — W. MILLER. Histoire de Nicée (traduction en grec d'un chapitre de la Cambridge Mediæval History, IV).

Digitized by Google

CHRONIQUE.

France. — M. Arthur CHUQUET, l'éminent historien des guerres de la Révolution et de l'Empire, directeur de la *Revue critique d'histoire et de littérature*, est mort le 7 juin 1925 à l'âge de soixante-douze ans. Il était professeur au Collège de France et membre de l'Institut.

— M. Théophile HOMOLLE, ancien directeur de l'École française d'Athènes, des Musées nationaux, de la Bibliothèque nationale, membre de l'Institut, est mort le 13 juin. Il était né à Paris le 19 décembre 1848. Il s'est fait un nom considérable dans la science des antiquités grecques par ses fouilles de Delphes et de Délos.

— L'Académie française a décerné le premier prix Gobert à l'*Histoire de Lorraine*, par M. Robert PARISOT, et le second aux *Cent-Jours*, par M. Émile Le GALLO.

— L'Université Columbia, de New-York, se propose de publier un nouveau recueil des lettres de Pierre Bayle. Voici à la suite de quelles circonstances. En 1906, le professeur Simkhovitch acheta à Londres, au prix de 22 l. st., cent cinquante lettres manuscrites, qui prirent place dans la bibliothèque de l'Université; tout le monde, même ceux qui les avaient vendues, pensait qu'elles avaient été toutes publiées. Mais récemment le professeur van Roosbroeck, en les comparant avec diverses éditions de lettres imprimées, s'aperçut que trente d'entre elles étaient complètement inédites et que beaucoup d'autres n'avaient été publiées que très incomplètement (pour des raisons religieuses) et que le style en était le plus souvent défiguré, dépouillé de sa saveur originale (parce que les éditeurs ne le trouvaient pas assez noble). Comme ces lettres s'étendent sur la longue période de 1670 à 1706 et comme Bayle était en relations avec des savants et des lettrés de tous pays, on voit quelle contribution elles peuvent fournir à l'histoire intellectuelle et religieuse de l'époque. Quelques-unes sont de véritables traités; beaucoup d'autres montrent comment Bayle se documentait et permettraient d'étudier les sources du *Dictionnaire*. Depuis la première édition des lettres de Bayle, entreprise par Prosper Marchand et publiée en 1714, jusqu'aux derniers suppléments édités en 1890 et en 1912-1913 par E. Gigas et par E.-P. Denis, on pouvait disposer d'environ six cents lettres imprimées. L'édition scienti-

Digitized by Google

fique que préparent les professeurs van Roosbroeck et Gerig des cent cinquante lettres trouvées à Londres sera donc la bienvenue. — Cette publication ne décidera-t-elle pas un érudit français à rechercher et à faire connaître celles qui se trouvent encore à la Bibliothèque nationale de Paris, au British Museum, à la bibliothèque universitaire de Leyde, à la bibliothèque royale de La Haye? Voir un intéressant article d'*Ex-libris*, mai 1925, publié par l' « American library » de Paris. H. S.

— Le Parlement français est saisi d'un projet de loi, depuis longtemps attendu, autorisant le dépôt, dans les archives publiques, des minutes notariales ayant plus de cent vingt-cinq ans de date. Notons que le projet dit « autorisant » et non « ordonnant », ce qui réserve les droits de chacun.

Belgique. — Le P. Léonard LESSIUS, S. J., est mort à Louvain le 15 janvier 1623. A l'occasion de ce centenaire, les Pères jésuites ont fondé un recueil d'ouvrages de théologie sous le titre « Museum Lessianum » (Louvain, 11, rue des Récollets). Parmi les ouvrages déjà édités dans ce recueil, on trouvera, traduits en français, plusieurs traités de caractère ascétique et mystique, tels que le *Miroir de l'âme*, par Henri DE HEIMBUCHE DE LANGENSTEIN, le *De arrha anime* d'Hugues DE SAINT-VICTOR, l'*Autobiographie de saint Ignace de Loyola*, la *Vision de Dieu*, par le cardinal Nicolas DE CUSE, les lettres de saint François-Xavier; en outre, des manuels tels que l'*Epitome iuris canonici*, avec commentaire à l'usage des classes, par les PP. A. VERMEERSCH et J. CREUSEN, les *Tabulae fontium traditionis christianae*, par le P. CREUSEN; une étude historique sur le *Secret de la confession*, par le P. Léon HONORÉ; des *Études sur la psychologie des mystiques*, par le P. Joseph MARÉCHAL, etc.

— Dans le *Bulletin* de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique (t. IV, n° 1; mai 1925), on lit avec intérêt une conférence de M. Albert COUNSON intitulée : *De Babel à Paris, ou l'Universalité de la langue française.*

États-Unis. — M. Emmet DE KILPATRICK a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris deux thèses intitulées : *The political history of Alabama* et *le Département exécutif des États-Unis, 1780-1795;* elles ont été tirées à très petit nombre d'exemplaires et ne sont pas dans le commerce.

Grande-Bretagne. — Sir James RAMSAY OF BAMFF, l'auteur d'une importante histoire de l'Angleterre au moyen âge, est mort en janvier 1925 à l'âge de quatre-vingt-treize ans. — Presque à la même date une mort subite a enlevé George UNWIN, qui s'était fait un nom par ses travaux sur l'histoire économique; il avait seulement cinquante-cinq ans. — Le 3 février, est mort le Dr SHARPE, ancien archiviste de la Corporation de Londres, à qui l'on doit en particulier l'Inventaire

Digitized by Google

(*Calendar*) des registres connus sous le titre de *Letter-books* (1275-1497).

— M. W. S. Holdsworth, le savant historien du droit anglais, a publié une conférence qu'il a donnée à Oxford, sous le titre : *The influence of the legal profession on the growth of the English constitution* (Oxford, at the Clarendon Press, 1924, 39 p.).

— On n'ignore pas l'activité, souvent récompensée par le succès, que les missions protestantes ont déployée dans le vaste empire britannique et même en dehors. Le résultat en est consigné dans l'ouvrage intitulé : *The world missionary atlas*, publié par MM. Harlan P. Beach et Charles H. Fahs (Londres, Edinburgh House press, 1925, 30 cartes en six couleurs préparées par M. Bartholomew et 250 pages de texte; prix : 42 sh.).

Hongrie. — La librairie De Gruyter et Cie (Berlin et Leipzig) a édité le tome I d'une *Bibliographia Hungariae*. Cette première partie (*Historica*) contient la liste des ouvrages publiés en langues non hongroises sur la Hongrie de 1861 à 1921. Elle fait partie de la « Ungarische Bibliothek für das Ungarische Institut an der Universitæt Berlin », dirigée par R. Gragger, 3e série.

Irlande. — C'est vers l'an 432 que celui qui devait être saint Patrice aborda en Irlande. Date mémorable que les Irlandais d'aujourd'hui se proposent de célébrer avec un éclat tout patriotique. M. Esin Mac Neill, professeur à l'Université nationale de Dublin et actuellement ministre de l'Instruction publique, a proposé d'entreprendre, à l'occasion du centenaire de l'arrivée de Patrice, une édition critique des *Monumenta Hiberniae* et de commencer par les écrits de l'apôtre des Irlandais, notamment par ses vies latines et irlandaises. On serait ainsi amené à refondre la *Trias thaumaturga* de Colgan (1647) qui, depuis longtemps, ne répond plus aux exigences de la science.

Pologne. — Une plaquette non paginée (20 petites pages), très bien imprimée, sur l'*Histoire de la Bibliographie en Pologne* depuis le dictionnaire bio-bibliographique de Starowolski publié en 1625 jusqu'à la *Bibliographie polonaise* de V. Hahn (1921), vient de paraître à la librairie Champion (1925) par les soins de M. Stanilas P. Koczorowski, bibliothécaire à la bibliothèque polonaise de Paris.

Russie. — M. Nicodime Kondakov est mort à Prague le 16 février 1925. Né en 1844, il fit ses études à l'Université de Moscou, consacra ses premiers travaux à l'art grec antique, puis s'adonna exclusivement à l'étude de l'histoire de l'art byzantin et de la Russie ancienne qu'il contribua à fonder sur des bases scientifiques. Son autorité en ces matières était universellement reconnue et les publications de ses ouvrages, presque toujours luxueusement édités, firent époque : *Histoire de l'art byzantin et de l'iconographie d'après les miniatures des manuscrits grecs* (Odessa, 1876). — *Miniatures du psautier*

Digitized by Google

Chloudov à Moscou (1878). — *Antiquités du monastère du Sinaï* (Odessa, 1882). — *Les émaux byzantins* (1882). — *Monuments de l'art chrétien à l'Athos* (Pétersbourg, 1902). — *Iconographie de la Vierge* (1914-1915). Professeur d'histoire de l'art à l'Université de Saint-Pétersbourg (1888), membre de l'Académie des sciences et des principales sociétés savantes de Russie, correspondant étranger de l'Académie des inscriptions (1923), il avait accepté une chaire à l'Université de Prague. Après une carrière aussi longue et aussi féconde, il avait acquis le droit de se reposer, mais il travailla jusqu'à ses derniers moments. L'an dernier, il fit au Congrès des Études byzantines de Bucarest une brillante conférence. Tous ceux qui ont eu le privilège de l'approcher et d'admirer son immense érudition garderont un souvenir ému de la bienveillance et de la simplicité de son accueil. Le dernier travail qu'il ait écrit (*les Costumes orientaux à la cour byzantine*) a paru dans le premier numéro de la jeune revue *Byzantion*, à la fondation de laquelle il avait participé (cf. *supra*, p. 309). — L. B.

Histoire générale. — La librairie Geuthner publie en souscription un important ouvrage posthume de M. Jacques DE MORGAN : *la Préhistoire orientale*, publié par M. Louis GERMAIN. Le tome Ier vient de paraître (*Généralités*, XXXV-333 p.). Il présente un tableau sommaire des recherches archéologiques dans l'Asie antérieure, l'Égypte et l'Afrique du Nord. Le prix de souscription est de 150 francs pour les trois volumes.

— Nous sommes en mesure d'annoncer que l'*Histoire générale* dont nos deux collaborateurs Louis HALPHEN, professeur à l'Université de Bordeaux, et Philippe SAGNAC, professeur à l'Université de Paris, ont assumé la direction, et qui était en préparation depuis quelque sept ans déjà, commencera à paraître l'automne prochain à la librairie Félix Alcan. Nous croyons rendre service à nos lecteurs en leur indiquant la liste des volumes et des collaborateurs : I. *Les premières civilisations*, par G. FOUGÈRES, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur à l'Université de Paris, P. JOUGUET, professeur à l'Université de Paris, J. LESQUIER, professeur à l'Université d'Aix-Marseille, G. CONTENAU, attaché au Musée du Louvre. — II. *La Grèce et l'Orient, des guerres médiques à la conquête romaine*, par P. ROUSSEL, professeur à l'Université de Strasbourg. — III. *Les origines de l'Empire romain*, par A. PIGANIOL, professeur à l'Université de Strasbourg. — IV. *L'Empire romain*, par E. ALBERTINI, professeur à l'Université d'Alger, conservateur des antiquités de l'Algérie. — V. *Les Barbares, des grandes invasions aux conquêtes turques du XIe siècle*, par Louis HALPHEN. — VI. *L'Europe et la civilisation européenne au temps des croisades*, par Louis HALPHEN. — VII. *Les grandes crises politiques, sociales et religieuses des XIVe et XVe siècles*, par Henri PIRENNE, professeur à l'Université de Gand, E. DÉPREZ, professeur à l'Univer-

Digitized by Google

sité de Rennes, A. RENAUDET, professeur à l'Université de Bordeaux. — VIII. *Les débuts de l'ère moderne : la Renaissance et la Réforme*, par Henri HAUSER, professeur à l'Université de Paris, et A. RENAUDET, professeur à l'Université de Bordeaux. — IX. *Les guerres religieuses et la prépondérance espagnole*, par H. HAUSER, professeur à l'Université de Paris. — X. *La prépondérance française au XVIIe siècle et l'avènement de la science moderne*, par Ph. SAGNAC, professeur à l'Université de Paris, A. DE SAINT-LÉGER, professeur à l'Université de Lille, et E. ESMONIN, professeur à l'Université de Grenoble. — XI. *La prépondérance anglaise, 1715-1763*, par P. MURET, professeur au lycée Condorcet. — XII. *La Révolution américaine et les origines de la Révolution française*, par Ph. SAGNAC. — XIII. *La Révolution française*, par Raymond GUYOT, professeur au lycée Condorcet, et G. LEFEBVRE, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand. — XIV. *Napoléon*, par Pierre CONARD, professeur au lycée Lakanal. — XV. *L'ère du libéralisme et l'éveil des nationalités (1815-1848)*, par Georges WEILL, professeur à l'Université de Caen. — XVI. *Les révolutions démocratiques (1848-1860)*, par A. PINGAUD, docteur ès lettres, ministre de France. — XVII. *Le triomphe de l'idée nationale et la formation des empires modernes (1860-1878)*, par Louis EISENMANN, professeur à l'Université de Paris. — XVIII. *Le mouvement industriel et l'impérialisme colonial (1878-1904)*, par Henri HAUSER, professeur à l'Université de Paris. — XIX. *Les armements et la grande guerre*, par D. PASQUET, professeur au lycée Condorcet et à l'École des hautes études. — XX. *Le monde contemporain*, par Louis EISENMANN, professeur à l'Université de Paris — Les volumes I et V sont en cours d'impression; les volumes II, III et IV seront mis sous presse avant peu.

— Le 3e fascicule du grand recueil de feu J. M. BURNAM : *Palæographia Iberica*, vient de paraître à la librairie Champion (20 pl. in-fol. Prix : 150 fr.).

— La 5e édition de l'*Index generalis*, publié sous la direction de R. DE MONTESSUS DE BALLORE (1925), a paru aux « Éditions Spes » (Paris), au prix de 75 fr.

Digitized by Google

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA *REVUE*

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; le nom de Paris n'est pas indiqué pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

Abbott (*W. C.*). The expansion of Europe; a social and political history of the modern world, 1415-1789. Londres, Bell et fils, 1925, in-8°, XXVI-463 p.; prix : 16 sh.

Adams (*Randolph Greenfield*). A history of the foreign policy of the United States. New-York, The Macmillan C°, 1924, XV-490 p.

Alype (*Pierre*). L'empire des Négus, de la reine de Saba à la Société des Nations. Plon, 1925, XIV-312 p.; prix : 12 fr.

Aveline (*Claude*). Petite histoire de La Charité[-sur-Loire]. La Charité-sur-Loire, A. Delayance, 1924, XIX-232 p.; prix : 8 fr.

Bainville (*Jacques*). Le Dix-huit brumaire. Hachette, « Récits d'autrefois », 125 p.; prix : 5 fr.

Baker (*Elizabeth Faulkner*). Protective labour legislation, with special reference to women in the State of New-York. New-York, Columbia University, 1925.

Baumann (*Émile*). Saint Paul. Bernard Grasset, 319 p.; prix : 8 fr. 25.

Beaufreton (*Maurice*). Saint François d'Assise. Plon, 1925, II-337 p.; prix : 12 fr.

Beresford (*John*). The godfather of Downing street : Sir George Downing, 1623-1684. Londres, R. Cobden-Sanderson, 1925, 318 p.; prix : 15 sh.

Bonnefon (*Charles*). Histoire d'Allemagne. Arthème Fayard, 1925, in-8°, 542 p.; prix : 10 fr.

Bonnenfant (*Paul*). La suppression de la Compagnie de Jésus dans les Pays-Bas autrichiens, 1773. Bruxelles, Hayez, 1925, 262 p.

Boudou (*Adrien*), S. J. Le Saint-Siège et la Russie; t. II : 1848-1883. Paris, éditions Spes, XIII-566 p.; prix : 20 fr.

Bouglé (*C.*). L'œuvre d'Henri de Saint-Simon; textes choisis. Félix Alcan, 1925, XXIX-264 p.; prix : 10 fr.

Boulay de la Meurthe (comte). Histoire du rétablissement du culte en France, 1802-1805. Tours, Mame, 1925, X-387 p.

Bourgin (*Hubert*). Cinquante ans d'expérience démocratique (1874-1924). Nouvelle Librairie nationale, 1925, « les Cahiers de la victoire », 322 p.; prix : 10 fr.

Bousquet (*G.-H.*). Précis de sociologie, d'après Vilfredo Pareto. Payot, 1925, 207 p.; prix : 10 fr.

Brandin (*Louis*). Berthe au grand pied. Boivin, 1925, 151 p.; prix : 8 fr.

— La chanson d'Aspremont. Ibid., XVI-208 p.; prix : 10 fr.

Brunet (*Georges*). Le mysticisme social de Saint-Simon. Les Presses françaises, « Études romantiques », 1925, 125 p.; prix : 8 fr.

Calendar of the Close rolls preserved in the P. Record Office. Richard II; vol. V : 1392-1396. Londres, H. M's. Stationary office, 1925, 816 p.; prix : 2 l. 15 sh.

Calendar of State papers. Domestic series of the reign of Anne, preserved in the P. Record Office; vol. II : 1703-1704; publ. p. *Robert Pentland Mahaffy*. Londres, H. M's. Stationary office, 1924, XII-765 p.; prix : 1 l. 5 sh.

Cambo (*F.*). Autour du fascisme italien. Plon, 252 p.; prix : 7 fr. 50.

Camon (général). L'effondrement du plan allemand en septembre 1914. Berger-Levrault, 1925, IX-157 p., 22 croquis; prix : 8 fr.

Cochet (*Marie-Anne*). Essai sur l'emploi du sentiment religieux comme base d'autorité politique. Les Presses universitaires de France, 1925, XX-144 p.; prix : 15 fr.

Codrul Cosminului. Buletinul Institutului de istorie si limba. Anul 1924. Cernauti, 1925.

Colas (*Louis*). La tombe basque. Recueil d'inscriptions funéraires et domestiques du peuple basque. Bayonne, A. Foltzer; Paris, Champion, 1906-1924, in-fol., 399 et 93 p.

Cooper (*Anna J. Cooper*). Le pèlerinage de Charlemagne, publié avec

Digitized by Google

un glossaire. Lahure, 1925, XVI-99 p.; prix : 18 fr.

Correspondance authentique de *Godefroi, comte d'Estrades*, de 1637 à 1660; publ. p. *A. de Saint-Léger* et le docteur *L. Lemaire*, t. I. Champion (Société de l'histoire de France), 1924, XLIII-337 p.; prix : 15 fr.

Cortese (*Aniello*). La politica estera napoletana e la guerra del 1798. Milan, Albrighi et Segati, 1924, XI-290 p.; prix : 15 l.

Croce (*Benedetto*). Storia della storiografia italiana nel secolo decimonono. Bari, Laterza, 1921, 2 vol., VIII-219 et 272 p.; prix : les deux vol., 40 lire.

Curia regis rolls of the reigns of Richard I and John, preserved in the P. Record Office. 3-5 John. Londres, H. M's. Stationary office, 1925, VIII-463 p.; prix : 1 l. 16 sh.

Dawson (*W. H.*). The yearbook of the Universities of the Empire, 1925. Londres, Bell et fils, 1925, XII-808 p.; prix : 7 sh. 6 d.

Delteil (*Joseph*). Jeanne d'Arc. Bernard Grasset, 1925, VIII-262 p.; prix : 7 fr. 50.

Driault (*Édouard*) et *Lhéritier* (*Michel*). Histoire diplomatique de la Grèce, de 1821 à nos jours; t. I et II : 1821-1862. Les Presses universitaires de France, 1925, XVI-474 et XV-498 p.; prix : 30 fr. chaque.

Dujarric (*G.*). Manuel de chronologie de l'histoire de France. Albin Michel, [s. d.,] 254 p.; prix : 7 fr. 50.

Dupont-Ferrier (*Pierre*). Le marché financier de Paris sous le Premier Empire. Félix Alcan, [1925,] X-245 p.; prix : 10 fr.

Durville (*Pierre*). Essai sur le rythme antique. André Delpeuch, 1925, VIII-265 p.; prix : 10 fr.

Dutcher (*George Matthew*). The political awakening of the East. Studies of political progress in Egypt, India, China, Japan and the Philippines. New-York, The Abingdon Press, 1925, 372 p.

Falloux (comte *de*). Mémoires. Perrin, 1925, 2 vol. in-12, 359 et 389 p.; prix : 9 fr. chaque.

Formoy (*Beryl E. R.*). The Dominican order in England before the Reformation. Londres, S. P. C. K., « Studies in Church history », 1925, XVI-160 p.; prix : 6 sh.

Fossum (*Paul R.*). The agrarian movement in North Dakota. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1925, 183 p.

Gaselee (*Stephen*). An anthology of medieval latin. Londres, Macmillan, 1925, XII-137 p.; prix : 7 sh. 6 d.

Geoffroy de Grandmaison. L'Espagne et Napoléon; II : 1809-1811. Plon, 1925, VII-370 p.; prix : 25 fr.

Gérardin (*Édouard*). Histoire de Lorraine depuis les origines jusqu'à la réunion à la France, 1766. Berger-Levrault, 1925, XII-366 p.; prix : 10 fr.

Gill (*Conrad*). The rise of the Irish linen industry. Oxford, at the Clarendon Press, 1925, VII-359 p.

Gooch (*G. P.*). Germany. Londres, Benn, 1925, « The modern world », XI-360 p.; prix : 15 sh.

Goris (*J.-A.*). Étude sur les colonies marchandes méridionales : Portugais, Espagnols, Italiens, à Anvers, de 1488 à 1567. Contribution à l'histoire des débuts du capitalisme moderne. Louvain, Librairie universitaire, 1925, XII-702 p., 9 pl.

Grant (*A. J.*). The French monarchy, 1483-1789. Cambridge, at the University Press, 1925, in-8°, 2 vol., VIII-311 et 322 p.; prix : 15 sh.

Grasset (commandant *A.*). La guerre d'Espagne, 1807-1813, t. II. Berger-Levrault, 1925, VIII-858 p., 4 croquis et 1 carte; prix : 20 fr.

Grelling (*Richard*). La campagne « innocentiste » en Allemagne et le traité de Versailles; trad. par *Louis Moreau*. Alfred Costes, 1925, in-16, XI-320 p.; prix : 8 fr.

Grenier (*Albert*). Le génie romain dans la religion, la pensée et l'art. La Renaissance du livre, 1925, « l'Évolution de l'humanité ».

Gueydan (*B.-E.*). Les rois de la République. Perrin, 1925, 2 vol., 410 et 374 p.; prix : 15 fr. les deux vol.

Hauterive (*Ernest d'*). Napoléon III et le prince Napoléon; correspondance inédite. Calmann-Lévy, 1925, XX-412 p.; prix : 20 fr.

Henri-Robert. Les grands procès de l'histoire. IVe série. Payot, 1925, 236 p.; prix : 10 fr.

Hope (Sir *William St. John*). The history of the London Charterhouse. Londres, S. P. C. K., 1925, XI-203 p., onze illustrations et une carte; prix : 25 sh.

Houville (*Gérard d'*). La vie amoureuse de l'impératrice Joséphine. Perrin, 1925, in-32, 204 p.; prix : 7 fr.

Hovell (*Mark*). The Chartist movement; publ. par *T. F. Tout*. Londres, Longmans, 1925, XXXVII-327 p.; prix : 6 sh.

Journal of the Commissioners for trade and plantations, febr. 1709-march 1715, preserved in the P.

Digitized by Google

Record Office. Londres, H. M's. Stationary office, 1925, 680 p.; prix : 2 l.

Journal of the Commissionners for trade and plantations, 1715-1718. Londres, H. M's. Stationary office, 1925, 488 p.; prix : 1 l. 12 sh.

Kennedy (*W. P. M.*). Elizabethan episcopal administration. An essay of sociology and politics. Londres, A. Mowbray, 1924, « Alcuin Club collections », 3 fasc., CCLIX-351 p.

Kingsford (*C. L.*). Prejudice and promise in XVth century England. Oxford, Clarendon Press, 1925, 215 p., et un plan de la cité de Londres.

Kletler (*Paul*). Nordwest-Europas Verkehr, Handlung und Gewerbe im frühen Mittelalter. Vienne, Œsterreichischer Schulbücherverlag, 238 p.; prix : 100,000 kr.

Knox (*Wilfred L.*). St Paul and the Church of Jerusalem. Cambridge, at the University Press, 1925, XXVII-396 p.; prix : 18 sh.

Lassaile (*Ferdinand*). Die Schriften des Nachlasses und der Briefwechsel mit Karl Rodbertus; publ. par *G. Mayer*. Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1925, IX-451 p.

Lasserre (*Pierre*). La jeunesse d'Ernest Renan. Histoire de la crise religieuse au XIXe siècle. Garnier, 1925, 2 vol., VII-370 et XXXV-359 p.; prix : 15 fr. chaque.

Lasturel (*Pierre*). L'affaire gréco-italienne de 1923. Librairie de l'Ile-de-France, 1925, 190 p.; prix : 7 fr. 50.

Launay (*Louis de*). Le christianisme. Payot, 1925, 249 p.; prix : 12 fr.

Laurent (*Fernand*). Du village d'Auteuil au Plus grand Paris. Boivin, 235 p.; prix : 10 fr.

Lawrence (*D. H.*). Movements in European history. Oxford, University Press, 2e édit., 1925, XIII-354 p.; prix : 8 sh.

Leroy (*Maxime*). La vie véritable du comte Henri de Saint-Simon, 1760-1825. Bernard Grasset, 1925, 338 p.; prix : 7 fr. 50.

Lesourd (*Paul*). L'ambassade de France près le Saint-Siège sous l'Ancien régime. Éditions Spès, 1924, XIV-228 p.; prix : 7 fr. 50.

Lods (*Adolphe*). Jean Astruc et la critique biblique au XVIIIe siècle; avec une notice biographique par *Paul Alphandéry*. Strasbourg, Istra, 1924, 85 p.; prix : 5 fr.

Loisy (*A.*). Les actes des apôtres. F. Rieder, 1925, 302 p.; prix : 9 fr.

Lucas (Sir *Charles*). The Empire at war; vol. IV : Africa. Londres, Humphrey Milford, X-620 p., 32 illustrations et 22 cartes.

Magne (*Émile*). Ninon de Lenclos. Émile-Paul, 1925, VIII-382 p.; prix : 9 fr.

Malet (*Albert*) et *Isaac* (*Jules*). Histoire romaine. Classe de cinquième. Hachette, 1925, in-16, 460 p.

Malo (*Henri*). Les derniers corsaires. Dunkerque, 1715-1815. Émile-Paul, 1925, X-292 p.; prix : 20 fr.

Massignon (*L.*). Annuaire du monde Musulman. 1re année, 1923. Ernest Leroux, 356 p.; prix : 30 fr.

Mathiez (*Albert*). Autour de Robespierre. Payot, 1925, 25 p.; prix : 20 fr.

Malleson (*David M.*). List of manuscripts concerning american history preserved in european libraries and noted in their published catalogues and similar printed lists. Washington, Carnegie Institution, 1925, VIII-203 p.

Maurice (*Jules*). Constantin le Grand; l'origine de la civilisation chrétienne. Éditions Spes, [1925,] XI-305 p.; prix : 20 fr.

Méautis (*Georges*). Aspects ignorés de la religion grecque. E. de Boccard, 1925, in-12, IX-169 p.; prix : 7 fr. 50.

Merz (*Walther*). Das alte Jahrzeitbuch der Pfarrkirche (Die Jahrzeitbücher der Stadt Aarau. I Theil). Aarau, Sauerländer, 1924, XVI-258 p.

Mollat (*G.*). Jean XXII, 1316-1334. Lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican, t. VIII, p. 193-402. E. de Boccard, 1924, in-4° (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome); prix : 45 fr.

Nève (*Joseph*). Sermons choisis de Michel Menot, 1508-1518. Champion, 1924, « Bibliothèque du XVe siècle, t. XIX », LXXVI-534 p.; prix : 50 fr.

Newman (*Bertram*). Cardinal Newman; a biographical and literary study. Londres, Bell et fils, 1925, IX-223 p.; prix : 8 sh. 6 d.

Occhini (*Pier Ludovico*). Enrico Corradini e la nuova coscienza nazionale. Florence, Vallecchi, [1924,] 263 p.; prix : 10 l.

Paxson (*Frederic L.*). History of the American frontier, 1763-1893. Houghton, Mifflin et Ce, Boston, XVII-598 p.; prix : 6 dol.

Philip (*André*). L'Angleterre moderne; le problème social, l'expérience travailliste. Les éditions Crès, 1925, VI-245 p.; prix : 7 fr. 50.

Philipon (*Édouard*). Les peuples primitifs de l'Europe méridionale. Recherches d'histoire et de linguistique. E. Leroux, 1925, XII-327 p.

Digitized by Google

Platzhoff (*Walter*), *Rheindorf* (*Kurt*) et *Tiedje* (*Johannes*). 1864-1879. Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte. 1925, 479 p.

Prezzolini (*Giuseppe*). La culture italienne; trad. par *Georges Bourgin*. Félix Alcan, IX-246 p.; prix : 10 fr.

— Le fascisme; trad. par *Georges Bourgin*. Éditions Bossard, 1925, 283 p.; prix : 9 fr.

Quazza (*Marie Capitelli*). Marie de Gonzague et Gaston d'Orléans. Un épisode de politique secrète au temps de Louis XIII. Mantoue, impr. Mondovi, 1925, 65 p.

Renard (*Edmond*). Le cardinal Mathieu, 1839-1908. Paris, J. de Gigord, 1925, VIII-610 p.

Renaut (*Francis-P.*). Les Provinces-Unies et la guerre d'Amérique, 1775-1784; t. I : 1775-1780. Paris, éditions du Graouli, 1924, 432 p.; prix : 32 fr.

Renouvin (*Pierre*). Les origines immédiates de la guerre, 28 juin-4 août 1914. Alfred Costes, 1925, XVI-277 p.; prix : 15 fr.

Rodkey (*Frederick Stanley*). The Turco-egyptian question in the relations of England, France and Russian, 1832-1841. The University of Illinois, Urbana, 1924, 274 p.; prix : 2 dol.

Rousseau (*J.-J.*). Correspondance générale; publ. par *Théophile Dufour*, t. III, 1757-1758. A. Colin, 1925, VII-388 p.; prix : 25 fr.

Rye (*Walter*). Some new facts as to the life of St Thomas A. Becket, tending to show that he was probably early educated in many ways with Norfolk. Norwich, W. H. Hunt, 1924, 111 p.; prix : 7 sh. 6 d.

Saint-Simon (comte *de*). De la réorganisation de la Société européenne; publ. par *Alfred Pereire*. Les Presses françaises, « Bibliothèque romantique », 1925, XXLVI-100 p.; prix : 8 fr.

Scalia (*Giuseppe*). Girolamo Savonarola e santa Caterina de' Ricci. Florence, Libreria Fiorentina, 1924, XXVI-430 p.

Schlumberger (*Gustave*). L'épopée byzantine à la fin du Xe siècle, t. I, nouv. édit. E. de Boccard, 1925, XIII-700 p.

Schmidt (*Kurt Dietrich*). Studien zur Geschichte des Konzils von Trient. Tubingue, Mohr, 1925, 220 p.

Schönebaum (*Herbert*). Die Kenntnis der byzantinischen Geschichtsschreiber von der ältesten Geschichte der Ungarn vor der Landnahme. Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, 1922, 50 p.; prix : 0,80 m.

Schopp (*J. W.*). The anglo-norman custumal of Exeter. Londres, Oxford University Press, 1925, in-4°, 59 p., 4 fac-similés; prix : 5 sh.

Scott (*Walter*). Hermetica. The ancient greek and latin writings which contain religious or philosophical teachings ascribed to *Hermes Trismegistus*. With english translation and notes, tomes I et II. Londres, Oxford Clarendon Press, 1924-1925.

Sée (*Henri*). L'évolution commerciale et industrielle de la France sous l'Ancien régime. Marcel Giard, 1925, 396 p.; prix : 35 fr.

Seillière (*Ernest*). Alexandre Vinet, historien de la pensée française. Payot, 1925, 215 p.; prix : 12 fr.

Serrano (*Luciano*), O. S. B., abad de Silos. Cartulario de San Pedro de Arlanza, antiguo monasterio Benedectino. Madrid, 1925. Centro de estudios históricos, XVI-299 p.; prix : 15 pes.

Solmi (*Arrigo*). The making of modern Italy. Londres, Benn, 1925, XXI-231 p.; prix : 12 sh. 6 d.

Studer (*Paul*) et *Evans* (*Joan*). Anglo-norman lapidaries. Champion, 1924, XX-404 p.; prix : 60 fr.

Tanner (*J. R.*). Mr. Pepys; an introduction to the diary with a short sketch of his later life. Londres, Bell et fils, 1925, XV-308 p.; prix : 7 sh. 6 d.

Tawney (*R. H.*). A discourse upon usury, by *Thomas Wilson*, doctor of the civil laws, one of the masters of H. M's. honourable Court of requests. Londres, Bell et fils, VIII-392 p.; prix : 15 sh.

Temperley (*Harold*). The foreign policy of Canning, 1822-1827. Londres, G. Bell et fils, 1925, XXI-636 p.; prix : 25 sh.

Theissen (*J. S.*). Correspondance française de Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, avec Philippe II; t. I : 1565-1567. Utrecht, Kemink et fils, 1925, in-4°, XIV-488 p.; prix : 12 fl. 50.

Uzureau (chanoine *F.*). Andegaviana, 24e série. Angers, Siraudeau, 1925, 445 p.

Van Gelder (Dr *H. A. Enno*). Memorien en Adviezen van Cornelis Pietersz Hooft. 2e partie. Utrecht, Kemink et fils, 1925, XXXV-479 p.; prix : 7 fl. 50.

Van Tieghem (*Paul*). Précis d'histoire littéraire de l'Europe depuis la Renaissance. Félix Alcan, 1925, VII-352 p.; prix : 12 fr.

Vermeil (*Ed.*). L'Allemagne contem-

Digitized by Google

poraine, 1919-1924. Sa structure et son évolution politiques, économiques et sociales. Félix Alcan, 1925, 225 p.; prix : 10 fr.

Volpe (*Gioacchino*). Medio evo italiano. Florence, Vallecchi, 1923, XII-330 p.; prix : 16 l.

Watts (*Arthur P.*). Nevis and St Christopher's, 1782-1784. Unpublished documents. Les Presses universitaires de France, XXVIII-159 p.; prix : 10 fr.

— Une histoire des colonies anglaises aux Antilles, de 1649 à 1660. Ibid., 1924, XVI-516 p.; prix : 35 fr.

Welti (*Friedrich Emil*). Das Stadtrecht von Murten (Die Rechtsquellen des Kantons Freiburg. I Theil). Aarau, Sauerländer, 1925, XXIV-632 p.

White (*Howard*). Executive influence in determining military policy in the United States. University of Illinois, Urbana, 292 p.; prix : 2 dol.

Waliszewski (*K.*). Le règne d'Alexandre Ier; t. III : 1818-1825. Plon, 1925, 473 p.; prix : 20 fr.

Wilkinson (*William J.*). Tory democracy. New-York, Columbia University, 1925, in-8°, 315 p.

Williams (*C. H.*). England under the early Tudors, 1485-1529. Londres, Longmans, 1925, XVIII-281 p.

Wilms (*Hieronymus*), O. P. Das Beten der Mystikerinnen. 2e Aufl. Fribourg en B., Herder, x-234 p.; prix : 3 m. 40.

Wood (*Marguerite*). Foreign correspondence with Marie de Lorraine, Queen of Scotland, from the original in the Balcarres papers, 1537-1548. Édimbourg, University Press (Scottish history Society), 1923, XXXIX-256 p.

Wright (*John Kirtland*). The geographical lore of the time of the Crusades. A study in the history of medieval science and tradition in Western Europe. New-York, American geographical Society, 1925, XVI-563 p.

Year-books of Edward II; 8 : Edward II, 1314-1315; publ. par *William Craddock Bolland* (Selden Society). Londres, Quaritch, 1925, in-4°, XLVI p., 1-220 p. doubles, plus 221-276 p.

Yewdale (*Ralph Bailey*). Bohemond I, prince of Antioch. Princeton University Press, 143 p.; prix : 2 dol.

Young (*Filson*). A bord des croiseurs de bataille; trad. par *René Lévaique* et *Maurice Allain*. Payot, 228 p.; prix : 12 fr.

Digitized by Google

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Africain (*Un*). Manuel de politique musulmane, 125.
Alaux (*P. L.*). Voir *Baker* (*Ray Stannard*, 83.
Albert-Petit (*A.*). La France et la guerre, 79.
Alexinsky (*Grégoire*). Du tsarisme au communisme, 280.
— Souvenirs d'un condamné à mort, 280.
Amet (lieutenant de vaisseau *J.*). Le Jutland; bataille navale du 31 mai 1916, 76.
Amtliche Urkunden zur Vorgeschichte des Waffenstillstandes, 71.
Andoyer (*Henri*). Voir *Hanotaux* (*Gabriel*).
André (*Roger*). L'occupation de la France par les Alliés en 1815, 116.
Armées (les) françaises dans la Grande Guerre, t. I, 85.
Archiv der Friedensvertræge, 84.
Asquith (*H. H.*). La genèse de la guerre, 64.
Avenel (vicomte *Georges d'*). Histoire économique de la propriété, t. VI, 155.
— Les enseignements de l'histoire des prix, 263.

Bachmann (*A.*). Geschichte Böhmens. II, bis 1526, 218.
Baker (*Ray Stannard*). Wodrow Wilson and World settlement; trad. par *P.-L. Alaux* : Wilson et le règlement franco-allemand, 83.
Ballot (*Charles*). L'introduction du machinisme dans l'industrie française; publ. par *Claude Gével*, 250.
Bannister (*Arthur Thomas*). The cathedral church of Hereford, 133.
Barbagallo (*Corrado*). Come si scatenò la guerra mondiale, 65.
Baron (*Hans*). Calvins Staatsanschauung und das konfessionelle Zeitalter, 100.
Beach (*H. P.*) et *Fahs* (*Charles H.*). The world missionary atlas, 314.
Beauregard (*Victor*). L'empire colonial de la France, 267.
Beginn (der) des Krieges, 64.
Berthaud (*Pierre-Louis*). Le 18 mars en province; la Commune à Bordeaux, 266.
Bethmann-Hollweg (*Th. von*). Considérations sur la guerre mondiale, 80.
Bibliographia Hungariae, t. I, 314.
Bidlo (*Jar.*) et *Polivka* (*J.*). La race slave; tableau de son passé et de son présent, 230.
Birnbaum (*V.*). L'architecture de Ravenne, t. I et II, 227.
Blum (*André*). Histoire du costume, 119.
Boislisle (*J. de*). Voir *Saint-Simon*.
Boissonnade (*P.*). La renaissance et l'essor de la vie et du commerce maritimes en Poitou, Aunis et Saintonge, du xe au xvie siècle, 119.
Borovička (*Joseph*). Les archives dans l'État tchèque, 215.
Botto (*Jul.*). Histoire générale de la Slovaquie, 220.
— Les Slovaques; l'évolution de leur conscience nationale, 220.
Boucherie (colonel). Histoire du corps de cavalerie Sordet, 69.
Bouchor (*Maurice*). La vie profonde. Antiquité judéo-chrétienne, 106.
Bourgeois (*Émile*). Histoire et commentaire d'une phrase célèbre : « La guerre est l'industrie nationale de la Prusse », 101.
Boyson (*V. F.*). The Falkland islands, 137.
Bredvold (*Louis I.*). Deism before Lord Herbert, 267.
Bretholz (*Berthold*). Die Chronik der Böhmer des Cosmas von Prag, 233.
— Geschichte Bœhmens und Mæhrens, bis 1306, 218.
— Geschichte Bœhmens und Mæhrens, 220.
— Les archives de Moravie, leur histoire et leurs collections, 215.
— Neuere Geschichte Bœhmens, 218.
— Studien zu Cosmas von Prag, 233.
Bridge (*John S. C.*). A history of France from the death of Louis XI; t. II : 1493-1498, 109.
Brueckner (*A.*). Die Warheit über die Slavenapostel, 232.
Brun (*Auguste*). L'introduction de la langue française en Béarn et en Roussillon, 242.
— Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi, 242.

Digitized by Google

Brunot (*Ferdinand*). La limite des langues en Belgique sous le Premier Empire, 126.
Brutails (*Auguste*). Voir Inventaire sommaire.
Buchtela (*K.*) et *Niederle* (*L.*). Manuel d'archéologie tchèque, 229.
Burnam (*J.-M.*). Palæographia iberica, fasc. 3, 316.
Busson (*Henri*), *Fèvre* (*Joseph*) et *Hauser* (*Henri*). Les principales puissances d'aujourd'hui, 103.
Butler (Rev. *Cuthbert*). Benedictine monachism, 105.
Buzzi (*Giulio*). Codice diplomatico del monastero di San Columbano di Bobbio fino all' anno 1208, 271.

Cadorna (général) Mémoires, 74.
Calendar of State papers. Venice; vol. XXV : 1640-1642; publ. par *Allen B. Hinds*, 135.
Calmette (*Germain*). Recueil de documents sur l'histoire de la question des réparations, 84.
Calmette (*J.*). Voir *Commynes* (*Philippe de*).
Castelnau (commandant *de*). Voir *Hœppner* (général *von*).
Caullery (*Maurice*). Voir *Hanotaux* (*Gabriel*).
Cavaignac (*Eugène*). Chronologie à l'usage des candidats aux examens d'histoire, 259.
— Population et capital dans le monde méditerranéen antique, 237.
Cazamian (*Louis*). Voir *Legouis* (*Émile*).
Celakovsky (*Jaromir*). Catalogue des manuscrits conservés aux archives de la ville de Prague, 214.
— Histoire générale du droit bohème, 223.
— L'évolution du système médiéval des conseils dans les villes de Prague, 235.
— Sur les débuts de l'histoire constitutionnelle de la Vieille-Ville de Prague, 235.
Červinka (*J.-L.*). Antiquités moraves, 229.
Chack (capitaine de vaisseau). La guerre des croiseurs, du 4 août 1914 à la bataille des Falkland, t. II, 75.
Chaloupecky. L'histoire tchécoslovaque, 221.
— La Slovaquie ancienne, 235.
Chapuisat (*Édouard*). La restauration hellénique d'après la correspondance de Jean-Gabriel Eynard, 97.
Charlesworth (*M. P.*). Trade-routes and commerce of the roman Empire, 106.
Charny (*Maurice*). Le péril jésuite, 118.
Chomel de Jarnieu. Voir *Windichgrætz* (*Louis*).
Chytil. L'Antéchrist dans les doctrines et l'art du moyen âge, 226.
Clark (*P. N.*). The dutch alliance and the war against french trade, 1688-1697, 92.
Cochin (*Denys*). 1914-1922, t. I, 79.
Colson (*Albert*). Voir *Hanotaux* (*Gabriel*).
Commynes (*Philippe de*). Mémoires; publ. par *J. Calmette* et *G. Durville*; t. I : 1464-1474, 111.
Conard (*P.*). Trois figures de chefs, 68.
Consett (vice-amiral). The triumph of unarmed forces, 77.
Constant (*G.*). La légation du cardinal Morone près l'Empereur et le Concile de Trente, 1563, 244.
Corbett (Sir *Julian S.*). Naval operations, t. III, 75.
Cornet (*Lucien*). 1914-1918. Histoire de la guerre, t. I-VII, 66.
Counson (*Albert*). De Babel à Paris, ou l'universalité de la langue française, 313.
Cristiani. Le bienheureux Pierre Canisius, 105.

Dedieu (abbé). Histoire politique des protestants français, 1715-1794, 113.
Deedes (*Cecil*). Registrum Johannis de Pontissara, episcopi Wintoniensis, 1282-1304, 132.
Delbrück (*Hans*). Ludendorff peint par lui-même; trad. par *Kœltz*, 71.
Denis (*Ernest*). La question d'Autriche, les Slovaques, 221.
Diculescu (Dr. *Constantin-C.*). Die Gepiden. Forschungen zur Geschichte Daziens im frühen Mittelalter, 86.
Doctern (*Carlos*). Voir *Rabasa* (*Emilio*).
Dommanget (*Maurice*). Les grèves des moissonneurs dans le Valois sous la Révolution, 122.
Dostál (*E.*). La Bohême et Avignon, 238.
Doltin (*Paul*). John Bull à la découverte de son île, 136.
Dubreuil (*Léon*). François Rever, 1753-1828, 122.
Durville (*G.*). Voir *Commynes* (*Philippe de*).
Dussert (abbé *A.*). Les États du Dauphiné, 1457-1559, 111.
Dutacq (*François*). L'extension du cadre administratif et territorial de la cité lyonnaise de 1789 à 1852, 123.
Dvorak (*Max*). Idealismus und Naturalismus in der Gotischen Skulptur und Malerei, 227.

Elgood (colonel *F.*). Egypt and the army, 73.

Digitized by Google

Ernst (*R.*). Beitræge zur Kenntniss der Tafelmalerei Böhmens, 227.
Evans (*Austin Paterson*). An episode in the struggle for religious freedom : the sectaries of Nuremberg, 1524-1528, 261.

Fabry (*Charles*). Voir *Hanotaux* (*Gabriel*).
Fahs (*Charles H.*). Voir *Beach* (*H. P.*).
Farnaise (*Michel*). L'aventure du « Gœben », 76.
Félice (*Philippe de*). Voyage à l'autre monde, 267.
Fèvre (*Joseph*). Voir *Busson* (*Henri*).
Fitzmaurice (*James*). Spanish bibliography, 156.
Flasjšhans (*V.*). Histoire de la langue tchèque, 228.
Flutre (*F.*). Molière, 119.
Foster (*C. W.*) et *Longley* (*T.*). The Lincolnshire Domesday and the Lindsey survey, 132.
Francke (*Kuno*). Die Kulturwerte der deutschen Literatur in ihrer geschichtlichen Entwickelung. II Bd., 93.
Friedrich (*Gustave*). Codex diplomaticus et epistolaris regni Bohemiae, t. I et II, 234.
Friedrich (*Wilhelm*). Die historische Geographie Böhmens bis zum Beginne der deutschen Kolonisation, 235.
Froude (*James Anthony*). Short studies on great subjects, 104.

Génestal (*R.*). Plaids de la sergenterie de Mortemer, 1320-1321, 107.
Géographie de la patrie morave, t. XXXIII, 226.
Gével (*Claude*). Voir *Ballot* (*Charles*).
Ghiulea (*N.*). Les corporations de métiers en Roumanie, 278.
Giuseppi (*S.*). A guide to the mss. preserved in the Public Record Office, 138.
Godsal (major *P. T.*). The conquests of Ceawlin, the second Bretwalda, 131.
Gorce (*Mathieu Maxime*). Saint Vincent Ferrier, 1350-1419, 110.
Gosse (Sir *Edmond*). Tallemant des Réaux, or the art of miniature biography, 262.
Gouraud (général). L'architecture militaire franque en Syrie, 101.
Goutlenoire de Toury. Voir *Montgelas* (Graf *Max*).
Goyau (*Georges*). Frédéric Ozanam, 265.
Granger (*Ernest*). La mythologie, 106.
Grasset (commandant *A.*). La guerre en action ; un combat de rencontre : Neufchâteau, 22 août 1914, 69.
Grondijs (*L. H.*). La guerre en Russie et en Sibérie, 74.
Groos (capitaine de corvette). Der Krieg zu See, t. IV, 75.
Gross (*L.*). Regesten der Herzoge von Œsterreich, 1314-1330, 156.

Halecki (*O. de*). Le livre comme instrument de travail et d'éducation en Tchécoslovaquie, 216.
Halewyn (lieutenant de vaisseau *d'*). La bataille décisive : l'événement, la fixation, la bataille navale, 77.
Hackett (*Charles W.*). Historical documents relating to New Mexico, Nueva Viscaya and the approaches thereto, 157.
Hanotaux (*Gabriel*). Histoire de la nation française ; t. XIV et XV : Histoire des sciences en France, par *Émile Picard*, *Henri Andoyer*, *Pierre Humbert*, *Charles Fabry*, *Albert Colson*, *Maurice Caullery*, *René Lote*, 256.
— La bataille de la Marne, 69.
Hanquet (*Karl*). Documents relatifs au grand schisme ; t. I : Suppliques de Clément VII, 1378-1379, 108.
Hardy (*E. G.*). The Catilinarian conspiracy in its context, 105.
Hardy (*G.*). Vue générale de l'histoire d'Afrique, 125.
Hauser (*Henri*). Voir *Busson* (*Henri*).
Hayem (*Jules*). Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France, 8e série, 116.
Hearnshaw (*F. J. C.*). The social and political ideas of some great mediæval thinkers, 99.
Hédérer (Dr *Ch.*). L'île du Château-Rouge (Castellorizzo), 274.
Henri-Robert. Un ami de saint François de Sales : le président Favre, 101.
Hinds (*Allen B.*). Voir Calendar of State papers.
Histoire des arts plastiques en Bohême, 227.
Histoire littéraire de la France, t. XXXVI, 1re partie, 107.
Hodza (*Milan*). La scission tchécoslovaque ; contribution à l'histoire de la langue slovaque, 222.
Hœppner (général *von*). L'Allemagne et la guerre de l'air ; trad. fr. par le commandant *de Castelnau*, 77.
Hoffmann (général *Max*). Der Krieg der versæumten Gelegenheiten, 68.
Holdsworth (*W. S.*). The influence of the legal profession on the growth of the english constitution, 314.
Hollenger (*Georges*). La Lorraine économique au lendemain de la Révolution, 264.

Digitized by Google

Hruby (*Fr.*). L'organisation ecclésiastique en Bohême et en Moravie du xe au xiiie siècle, 234.
Hujer (*O.*). Introduction à l'histoire de la langue tchèque, 228.
Humbert (*Pierre*). Voir *Hanotaux* (*Gabriel*).
Hybl (*F.*). La liturgie slave en Moravie au ixe siècle, 232.

Imperiale di Sant'Angelo (*Cesare*). Annali genovesi di Caffaro e de' suoi continuatori, 1225-1250, 271.
Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Gironde, série B; publ. par *Aug. Brutails*, 266.
Jagić. Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache, 232.
Jakubec (*J.*). Geschichte der čeckischen Literatur, 228.
James (*M. R.*). Westminster abbey, 135.
Janko (*Jos.*). Les rapports des anciens Slaves avec les Turcotatares et les Germains, 232.
— Sur l'époque slave primitive, 231.
Jelinek (*H.*). La littérature tchèque contemporaine, 228.
Jouffroy (*Théodore*). Le « Cahier vert »; publ. par *Pierre Poux*, 117.
Juritsch (*G.*). Die Deutschen und ihre Rechte in Böhmen und Mæhren im xiii und xiv Jahrb., 236.
— Handel und Handelsrecht in Böhmen bis zur hussitischen Revolution, 236.

Kadlec. Histoire du droit public dans l'Europe centrale, 223.
— Les Valaques et le droit valaque dans les pays hongrois, 223.
— Voir *Rieger*.
Kalousek (*Joseph*). Règlements sur les paysans et instructions pour l'administration domaniale, 224.
Kann (commandant *Reginald*). Le plan de campagne allemand et son échec, 70.
Kapras (*J.*). Histoire du droit des pays de la couronne de Bohême, 223.
Keith (*A. Berriedale*). War government of the British dominions, 80.
Kerner (*J.*). Slavic Europe; a select bibliography in the western european languages, 213.
Kilpatrick (*Emmet de*). Le département exécutif des États-Unis, 1780-1795, 313.
— The political history of Alabama, 313.
Koczorowski (*Stan. P.*). Histoire de la bibliographie en Pologne, 314.
Kœltz. Voir *Delbrück* (*Hans*).
Koss (*R.*). Forschungen zur mittelalterlichen Gerichtsverfassung Böhmens und Mæhrens, 234.
— Zur Frage nach der Entstehung des böhmischen Herrenstandes, 235.
Krofta (*K.*). La Curie et l'administration ecclésiastique des pays tchèques à l'époque préhussite, 238.
— Leçons sur l'histoire constitutionnelle de la Slovaquie, 221.
— Vue générale de l'histoire de la classe paysanne en Bohême et en Moravie, 224.
— Voir Monumenta vaticana.
Kronprinz. Souvenirs de guerre; trad. par *Mabille*, *Mollard* et *Rusterholz*, 68.
Kühl (général *von*). Die Kriegslage im Herbst 1918, 71.

La Fayette (Mme *de*). Histoire de Madame Henriette d'Angleterre, première femme du duc d'Orléans, 262.
Lambert (*Charles*). L'école unique, 118.
Lammens (*P.-H.*). La Mecque à la veille de l'hégire, 269.
Larcher (commandant). La campagne des Dardanelles, 72.
Lascaris (*S.-Th.*). La politique extérieure de la Grèce, 1875-1881, 268.
Laurens (capitaine de vaisseau). Le blocus et la guerre sous-marine, 77.
Lavergne (*Bernard*). Les coopératives de consommation en France, 124.
Lecestre (*Léon*). Chamillart et les mémoires du marquis de Sourches, 115. Voir *Saint-Simon*.
Legouis (*Émile*) et *Cazamian* (*Louis*). Histoire de la littérature anglaise, 134.
Lehautcourt (*Pierre*). Voir *Palat* (général).
Lehner (*Ferdinand*). Histoire de l'art du peuple tchèque, 226.
Leroux (*Alfred*). Les religionnaires de Bordeaux de 1685 à 1802, 95.
Lesort. Les transactions d'un négociant malouin avec l'Amérique espagnole, 1719-1724, 121.
Lhéritier (*Michel*). Tours pendant la guerre, 1914-1918, 79.
Liman von Sanders. Cinq ans de Turquie; trad. par *Mabille*, 72.
Lloyd (*E. M. H.*). Experiments in State control at the War Office, and the ministry of food, 80.
Longley (*T.*). Voir *Foster* (*C. W.*).
Lote (*René*). Voir *Hanotaux* (*Gabriel*).
Loussert. Voir *Scheidemann* (*Philippe*).
Lützow (comte *François*). Bohemia; an historical sketch, 217.
Lyte (*H. C. Maxwell*). Catalogue and manuscripts and other objects in

Digitized by Google

the Museum of the P. Record Office, 267.

Mabille. Voir *Kronprinz, Liman von Sanders.*
Magne (Émile). Bibliographie générale des œuvres de Scarron, 114.
Makedonski pregled, 127.
Malleray (colonel *H. de*). Les cinq Vendées, 123.
Manilius. Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters, 2e partie, 155.
Marcelet de Mulson. La famille Millerand de Roche, 118.
Marchand (René). Un livre noir : diplomatie d'avant-guerre, t. II, 63.
Martin (Gaston). La franc-maçonnerie et la préparation de la Révolution en France, 263.
Marque (B.). Identification des noms de lieu cités dans les « Commentaires sur la guerre des Gaules », 106.
Marx (Karl). La guerre civile en France; la Commune de Paris, 265.
Matějček (Ant.). Histoire de l'art, t. I et II, 227.
Matériaux pour servir à l'histoire des relations franco-russes, 64.
Matter (Paul). Cavour et l'unité italienne; t. II : 1848-1856, 248.
Maxwell (Sir *Herbert*). A scottish calendar of crime and other historical essays, 137.
Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger, 273.
Michel (Paul-Henri). Catalogue du fonds italien de la bibliothèque de la Guerre, 63.
Moberley (gen. *F. F.*). The Campaign in Mesopotamia, 1914-1918, 73.
Moch (Jules). La Russie des soviets; situation générale, 281.
Mollard. Voir *Kronprinz.*
Mommsen (Wilhelm). Bismarck's Sturz und die Parteien, 261.
Montessus de Ballore (R. de). Index generalis Universitatum, 316.
Montet (E.). Mahomet; le Coran, 270.
Montgelas (Graf *Max*). Leitfaden zur Kriegsschuldfrage; trad. fr. par *Goultenoire de Toury* : Un plaidoyer allemand, 65.
Montigny (Maurice). Guillemette de Rosnyvinen de Piré, 115.
Monumenta vaticana res gestas Bohemicas illustrantia, t. II, par *B. Novák*, et t. V, par *K. Krofta*, 238.
Morgan (Jacques de). La préhistoire orientale. T. I : généralités, 315.

Nægle (A.). Kirchengeschichte Böhmens, 233.
Navereau (A.). Le logement et les ustensiles des gens de guerre, de 1439 à 1789, 113.
Neue œsterreichische Biographie, 1815-1918, 156.
Newhall (Richard A.). The english conquest of Normandy, 1416-1424, 109.
Niederle (L.). Antiquités slaves, t. II et III, 230.
— La vie des anciens Slaves, t. I-IV, 231.
— Manuel de l'antiquité slave, t. I, 230.
— Qui étaient nos ancêtres et qui y a-t-il en nous qui soit leur héritage? 232.
— Tableau géographique et statistique de la race slave, 230.
— Voir *Buchtela (K.).*
Niemann (Alfred). Kaiser und Revolution, 81.
Nierop (Leonie van). Stukken betreffende de nijverheid der Réfugiés te Amsterdam, 112.
Normand (colonel). La défense de Liége, Namur, Anvers en 1914, 69.
Novák (Arne). Die čeckische Literatur der Gegenwart, 228.
Novák (J.-B.). Les papes d'Avignon et la naissance de l'opposition tchèque à la Curie, 238.
— Voir Monumenta vaticana.
Novotný (Václav). De l'histoire slovaque; réflexions et remarques, 221.
— Histoire tchèque, 1re partie, t. I et II, 216.

O'Brien (George). An essay on the economic effects of the Reformation, 246.
Outbreak of the world war. German documents, 66.

Painlevé (Paul). Comment j'ai nommé Foch et Pétain, 78.
Pais (Ettore). Storia della colonizzazione di Roma antica, t. I, 241.
Palat (général ou *Pierre Lehautcourt*). La Grande Guerre sur le front occidental, t. VII-X, 67.
Paley (princesse). Souvenirs de Russie, 1916-1919, 279.
Peisker (J.). Die ælteren Beziehungen der Slaven zu Turkotataren und Germanen, 231.
— Neue Grundlagen der Slavischen Altertumskunde, 231.
— The expansion of the Slavs, 231.
Pekař (Joseph). Die Wenzel- und Ludmilalegenden und die Echtheit Christians, 233.
— Histoire de notre empire, 217.
— Les découvertes de M. Bretholz, ou : Depuis quand les Allemands sont-ils établis dans notre patrie? 219.

Digitized by Google

Pereire (*Alfred*). Le « Journal des Débats », 1814-1914, 118.
Peterka (*O.*). Das Burggrafentum in Böhmen, 234.
— Rechtsgeschichte der bœhmischen Lænder, 223.
Petit (*Maxime*). Histoire générale des peuples, fasc. 9-19, 259.
Pfister (*Chr.*). Saverne, 266.
Pič (*J.-L.*). Les antiquités de la terre tchèque, t. II et III, 229.
— Vue générale de l'archéologie tchèque, 229.
Picard (*Émile*). Voir *Hanotaux* (*Gabriel*).
Podlaha (*Antoine*). Catalogue des monuments historiques et artistiques du royaume de Bohême, 226.
— Catalogus codicum manuscriptorum qui in archivio capituli metropolitani Pragensis asservantur, 214.
— Les lieux saints du royaume de Bohême, 226.
Poëte (*Marcel*). Paris, la vie et son cadre : au jardin des Tuileries, 118.
Polivka (*J.*). Voir *Bidlo* (*Jar.*).
Pologne (la) au Ve Congrès international des sciences historiques, Bruxelles, 1923, 276.
Poux (*Pirere*). Voir *Jouffroy* (*Théodore*).
Prague, la capitale de la République tchécoslovaque, 236.
Pražák (*Albert*). Histoire du slovaque littéraire jusqu'à l'époque de Stur, 222.
— La question slovaque à l'époque de J.-M. Hurbana, 222.
Preliminary history of the armistice. Official documents published by the German national chancellery, 71.
Prothero (*G. W.*). A select analytical list of books concerning the great war, 62.
Protisch (*A.*). L'architecture religieuse bulgare, 126.

Rabasa (*Emilio*). L'évolution historique du Mexique; trad. fr. par *Carlos Doctern*, 273.
Rapant (*D.*). Contribution à l'étude des conditions linguistiques en Hongrie avant 1790, 222.
Rapports des archives provinciales du royaume de Bohême, 215.
Raveau (*Paul*). L'agriculture et les classes paysannes dans le Haut-Poitou au XVIe siècle, 120.
Report of the librarian Congress for the fiscal year ending June 30, 1924, 157.
Reynès-Monlaur (Mme). Sainte Geneviève, 107.
Rieger (*Bohuš*). Histoire de l'empire d'Autriche; publ. par *Kadlec*, 223.
Riemens (*K.-J.*). Étude sur le texte français du « Livre des mestiers », livre scolaire français-flamand du XIVe siècle, 108.
Ripert d'Alauzier (lieutenant-colonel). Un drame historique. La résurrection de l'armée serbe, 74.
Roserot (*Alphonse*). Dictionnaire topographique du département de la Côte-d'Or, 124.
Rusterholz. Voir *Kronprinz*.
Rustum (Dr. *Asad Jibrail*). Syria under Mehemet Ali, 281.

Saint-Simon. Mémoires; publ. par *L. Lecestre* et *J. de Boislisle*, t. XXXIV et XXXV, 114.
Salter (*J. A.*). Allied shipping control, 80.
Salz (*Arthur*). Geschichte der böhmischen Industrie in der Neuzeit, 225.
Sasinek (*Fr.*). Petite histoire de Hongrie, 220.
Scelle (*Georges*). Le droit ouvrier, 102.
Scheidemann (*Philippe*). L'effondrement; trad. fr. par *Loussert*, 81.
Schiaparelli (*Cesare*). Compagni d'arme. Uomini e cose della guerra combattuta dagli alleati, 73.
— La battaglia del Piave, giugno 1918, 73.
Schlumberger (*Gustave*). Voir Mélanges.
Schwertfeger. Ursachen des Zusammenbruchs, 71.
Sedláček (*Auguste*). Châteaux et forteresses du royaume de Bohême, t. XIV, 225.
— Dictionnaire topographique du royaume de Bohême, 225.
— Mémoires et documents sur les anciens poids et mesures tchèques, 225.
— Recueil des vieux noms de fleuves, ruisseaux, montagnes et forêts, 225.
— Sur l'ancienne division de la Bohême en cercles, 225.
Sée (*Henri*). Le commerce de Saint-Malo au XVIIIe siècle, 120.
Sells (*Arthur Lytton*). Les sources françaises de Goldsmith, 136.
Semenoff (*Marc*). Correspondance entre Nicolas II et Guillaume II, 1894-1914, 278.
Seton-Watson (*R. W.*). Racial problems in Hungary, 220.
Simak (*J.-V.*). Chronique tchécoslovaque, 217.
— Manuscrits de la bibliothèque du majorat du comte de Nostitz et Rhieneck, 214.
Simek (*E.*). La Bohême et la Moravie à l'époque romaine, 229.
Skultéty (*Joseph*). Cent vingt-cinq ans de vie slovaque, 1790-1914, 223.
Smit (Dr. *H. J.*). De opkomst van den handel van Amsterdam tot 1441, 275.

Digitized by Google

Smith (*Preserved*). Erasmus. A study of his life, ideals and place in history, 90.
Snell (*F. J.*). The fourteenth century, 99.
Sneller (*Z.-W.*). Le développement du commerce entre les Pays-Bas septentrionaux et la France jusqu'au milieu du XVe siècle, 119.
Snopek (*Františěk*). Études sur Cyrille et Méthode, 232.
Sokoloff (*Nicolas*). Enquête judiciaire sur l'assassinat de la famille impériale russe, 279.
Solmi (*Arrigo*). Il comune nella storia del diritto, 273.
Spisanie na Bâlgarskata Akademiia na naoukitê, 128.
Stefanek (*A.*). Le peuple slave, 221.
Stieve. Der dipiomatische Briefwechsel Iswolskis, 1911-1914, 64.
— Iswolsky und der Weltkrieg, 64.
Stix (*Alfred*). Die monumentale Plastik der Prager Dombauhütte um die Wende des XIV u. XV Jahrh., 227.
Stock (*Leo F.*). Proceedings and debates of the British parliaments respecting North America, t. I, 156.
Subject (the) Index to periodicals, 1921, 103.
Šusta (*Joseph*). Le nouvel Anti-Palacky, 219.
— Les derniers Přemyslides et leur héritage, 1300-1308. Les débuts des Luxembourg, 1308-1320, 237.

Teige (*J.*). Bases de la topographie de Prague, 236.
— La grande place de la Vieille-Ville, 236.
Temperley (*H. W. V.*). A history of the peace conference of Paris, 83.
Thévenet (général). La Grande Guerre, 1914-1918, 67.
Thomas (*A. H.*). Calendar of early mayor's court rolls, London, 1298-1307, 134.
Thomas (*Paul*). Le registre de Guillaume d'Auxonne, chancelier de Louis de Nevers, comte de Flandre, 109.
Thorndike (*Lynn*). A history of magic and experimental science during the first thirteen centuries of our era, 87.
Tixeront. L'ordre et les ordinations; étude de théologie historique, 104.
Truhlař (*Joseph*). Catalogus codicum manuscriptorum latinorum qui in c. r. bibliotheca atque Universitatis Pragensis asservantur, 214.
Turcer (*Hélène*). Louis Stúr et l'idée de l'indépendance slovaque, 1815-1856, 221.

Uhry (*Alfred*). Un entrepôt charbonnier régulateur du port de Strasbourg : Lauterbourg, port du Rhin, 266.
Urbanek (*Rodolphe*). Histoire tchèque; III : l'Époque des Podiébrad, 216.

Vacek (*Fr.*). Histoire sociale de l'époque ancienne de la Bohême, 234.
— L'emphytéose en Bohême aux XIIIe et XIVe siècles, 236.
Vallaux (*Camille*). Les sciences géographiques, 102.
Van Bynkershoek (*Cornelius*). De dominio maris dissertatio, 276.
Van Dillen (*J. G.*). Amsterdam als wereldmarkt der edele metallen in de 17de en 18de eeuw, 275.
Vlček (*Jaroslav*). Histoire de la littérature tchèque, t. I, 2e partie, 228.
— La Slovaquie depuis la réaction de Bach jusqu'à la dissolution de la Matica slovaque, 220.
Vogt (*H. G.*). Die von dem Přemysliden Christian verfasste Biographie des hl. Wenzels, 233.
Vojtišek (*V.*). Sur l'étude des registres des villes tchèques, 236.

Waizsæcker (*J.*). Das deutsche Recht der bæuerlichen Kolonisten Böhmens und Mährens im XIII und XIV Jahrh, 236.
Walsh (*G. G.*). The emperor Charles IV, 1316-1378, 126.
Weltkrieg (der) 1914-1918; bearbeitet im Reichsarchiv. Bd. I u. II, 85.
Werkman (baron *Charles de*). Le calvaire d'un empereur, 82.
Williamson (*James A.*). Europe overseas, 260.
Windischgrætz (prince *Louis*). Mémoires; trad. par *Chomel de Jarnieu*, 82.
Winter (*Sigismond*). Histoire des métiers et du commerce en Bohême aux XIVe et XVe siècles, 224.
— L'industrie et le commerce de la Bohême au XVIe siècle, 225.
Wirth (*Zd.*). Les trésors artistiques de la Bohême, 227.
Wostry (*Wilhem*). Eine Ueberprüfung der Theorien über die Herkunft der Deutschen in Bœhmen, 219.

Zibrt (*Čenek*). Bibliographie české historie, 213.
Zinoviev (*G.*). Notre maître Lénine, 281.
Zucchetti (*Giuseppe*). Il chronicon di Benedetto, monaco di S. Andrea del Soratte e il Libellus de imperatoria potestate in urbe Roma, 271.
Zycha (*Adolpho*). Eine neue Theorie über die Herkunft der Deutschen in Böhmen, 219.
— Prag. Ein Beitrag zur Rechtsgeschichte Böhmens im Beginn der Kolonizationszeit, 235.
— Ueber den Ursprung der Stædte in Bœhmen, und die Stædtepolitik der Přemysliden, 219.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.

Pages

COMBES DE PATRIS (B.). Une victime de la diplomatie pontificale au XVIe siècle : Guillaume de Patris, abbé de la Grasse (1535-1580) 1

FAURE (Claude). Une expédition française en Gambie au secours des Anglais (1831) 161

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

PERROY (Édouard). L'artillerie royale à la bataille de Montlhéry (10 juillet 1465) 187

ROBIQUET (Paul). Un sauveur de Louis XVI dans la journée du 20 juin 1792 : le chevalier Jean de Canolle. 52

SAINTE-CLAIRE DEVILLE (P.) et REINACH (Théodore). Un faux historique : la séance secrète du Directoire du 9 floréal an IV et le « Mémoire justificatif » de Barras 289

SÉE (Henri). A propos du mot « Industrie ». 58

BULLETIN HISTORIQUE.

Histoire de la guerre (1914-1918), par Pierre RENOUVIN. 62

Histoire de Tchécoslovaquie, par Joseph ŠUSTA (*1re partie*). 212

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

BALLOT (Charles). L'introduction du machinisme dans l'industrie française (**H. Sée**) 250

BRUN (Auguste). Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi, et L'intro-

Digitized by Google

Pages

duction de la langue française en Béarn et dans le Roussillon (**Ch. Petit-Dutaillis**). 242

CAVAIGNAC (Eugène). Population et capital dans le monde méditerranéen antique (**Ch. Lécrivain**) 239

CHAPUISAT (Édouard). La Restauration hellénique d'après la correspondance de Jean-Gabriel Eynard (**Michel Lhéritier**) 97

CLARK (G. N.). The dutch alliance and the war against French trade, 1688-1697 (**Albert Waddington**). 92

CONSTANT (G.). La légation du cardinal Morone près l'Empereur et le concile de Trente, 1563 (**E. Jordan**). 244

DICULESCU (Constantin C.). Die Gepiden. Forschungen zur Geschichte Daziens im frühen Mittelalter (**Ch. Lécrivain**) 86

FRANCKE (Kuno). Die Kulturwerte der deutschen Literatur in ihrer geschichtlichen Entwickelung, t. II (**H. Hauser**) 93

HANOTAUX (Gabriel). Histoire de la nation française. Tomes XIV et XV : Histoire des sciences en France (**L. Halphen**) 256

LEROUX (Alfred). Les Religionnaires de Bordeaux de 1685 à 1802 (**Ch. Dartigue**) 95

MATTER (Paul). Cavour et l'unité italienne, tome II (**G. Bourgin**) 248

O'BRIEN (George). An essay on the economic effect of the Reformation (**H. Hauser**). 246

PAIS (Ettore). Storia della colonizzazione di Roma antica (**Ch. Lécrivain**) 241

SMITH (Preserved). Erasmus (**A. Renaudet**) 90

THORNDIKE (Lynn). A history of magic and experimental science during the first thirteen centuries of our era (**Ch. V. Langlois**) 87

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Afrique (p. 125), Allemagne (p. 126, 260), Belgique (p. 126), Bulgarie (p. 126), France (p. 107, 262), Grande-Bretagne (p. 131, 267), Grèce (p. 268), Islam (p. 269), Italie (p. 271), Mexique (p. 273), Orient byzantin (p. 273), Pays-Bas (p. 275), Pologne (p. 276), Roumanie (p. 278), Russie (p. 278), Syrie (p. 281); Histoire de l'Antiquité (p. 105),

Digitized by Google

de la guerre (p. 104), de l'Église (p. 104); Histoire générale (p. 99, 259).

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

Allemagne. Historisches Jahrbuch (p. 297).

Belgique. Analecta Bollandiana (p. 303); Revue belge de philologie et d'histoire (p. 303).

France. Anjou historique (p. 288); Annales de Bretagne (p. 290), du Midi (p. 291); Annales historiques de la Révolution française (p. 139, 282); Bibliothèque de l'École des chartes (p. 282); Bulletin de la Société d'histoire de Paris (p. 291), de la Société de l'histoire du protestantisme français (p. 139), de la Société d'histoire moderne (p. 140, 283); Bulletin Du Cange (p. 140); Bulletin hispanique (p. 283); Carnet de la Sabretache (p. 141, 284); Correspondant (p. 142, 286); Grande Revue (p. 286); Hespéris (p. 292); Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon (p. 292), de la Société d'émulation de Montbéliard (p. 293), de la Société d'histoire de Paris (p. 146); de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne (p. 294), de la Société éduenne (p. 295), Mercure de France (p. 143, 287); Révolution de 1848 (p. 141); Revue archéologique (p. 284); Revue critique d'histoire et de littérature (p. 141, 284); Revue de France (p. 144, 287), de Paris (p. 144, 287), de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise (p. 295); Revue de Saintonge et d'Aunis (p. 296); Revue des Deux Mondes (p. 145, 288), des études anciennes (p. 285); Revue d'histoire de l'église de France (p. 286); Revue historique de Bordeaux (p. 296); Revue maritime (p. 142); Travaux de l'Académie nationale de Reims (p. 297).

Grande-Bretagne. Bulletin of the Institute of historical research (p. 146, 304), of the John Rylands library, Manchester (p. 304); English historical Review (p. 147, 304); History (p. 305); Quarterly Review (p. 148, 306); Scottish historical Review (p. 148, 306); The Times, literary supplement (p. 149, 307).

Italie. Nuova rivista storica (p. 151).

Orient. Byzantion (p. 309); Neoshellenomnenon (p. 310).

Roumanie. Revue historique du sud-est européen (p. 153).

CHRONIQUE. Allemagne (p. 155); Autriche (p. 156); Belgique (p. 313);

Digitized by Google

Bulgarie (p. 156); Espagne (p. 156); États-Unis (p. 156, 313); France (p. 154, 312); Grande-Bretagne (p. 157, 313); Hongrie (p. 314); Irlande (p. 314); Pologne (p. 314); Russie (p. 314); Histoire générale (p. 315).

Liste des livres reçus au bureau de la « Revue » (p. 158, 316).

Index bibliographique 322

Table des matières 329

Le gérant : R. Lisbonne.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils,per t.148-149

Revue historique (Paris, France)
Revue historique.

3 1951 001 371 394 Q

Digitized by Google